

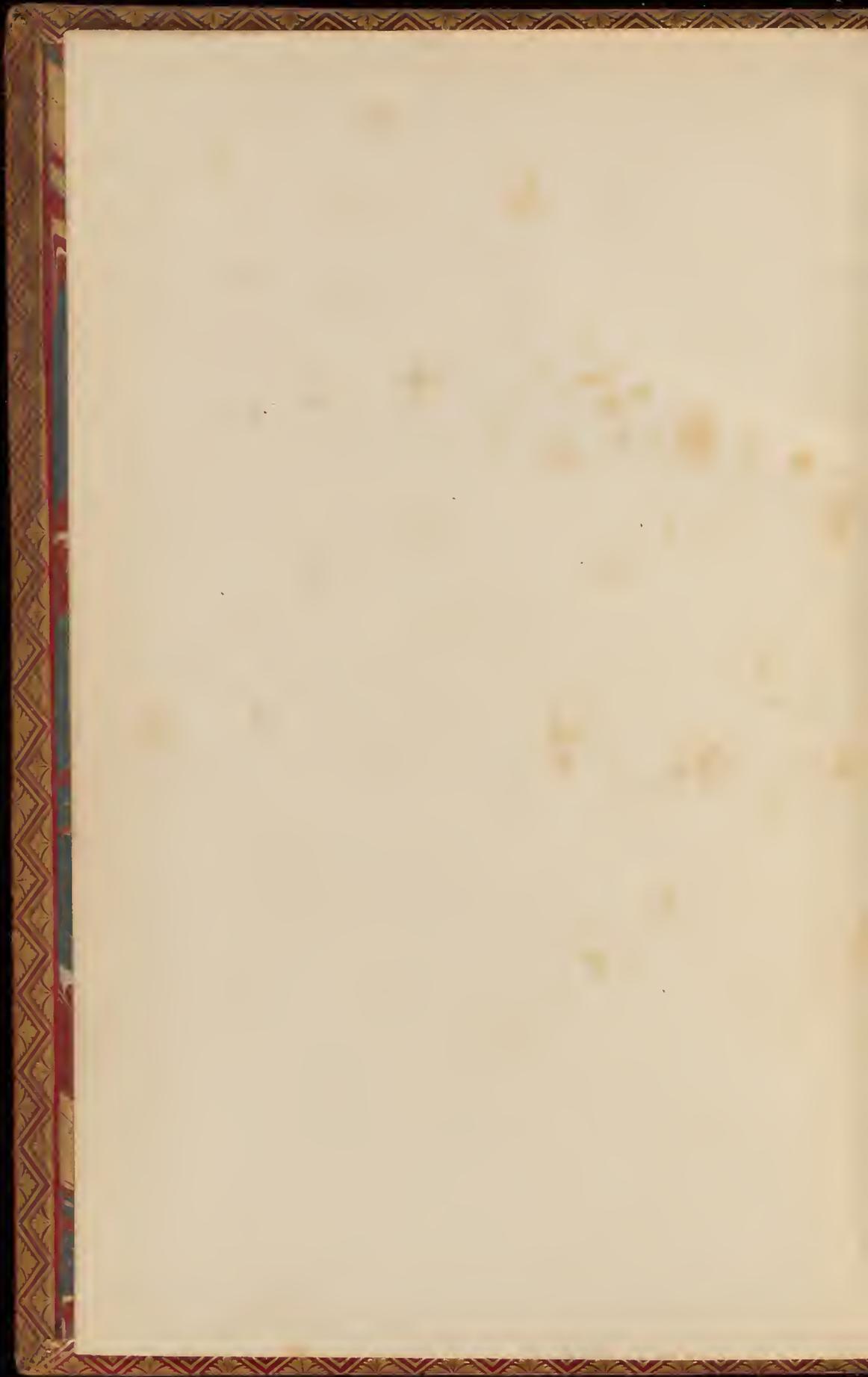


Marcus Steinman Kemnis.



F. K. Waterhouse





ÉPHÉMÉRIDES BRUGEOISES.

Déposé conformément à la Loi.

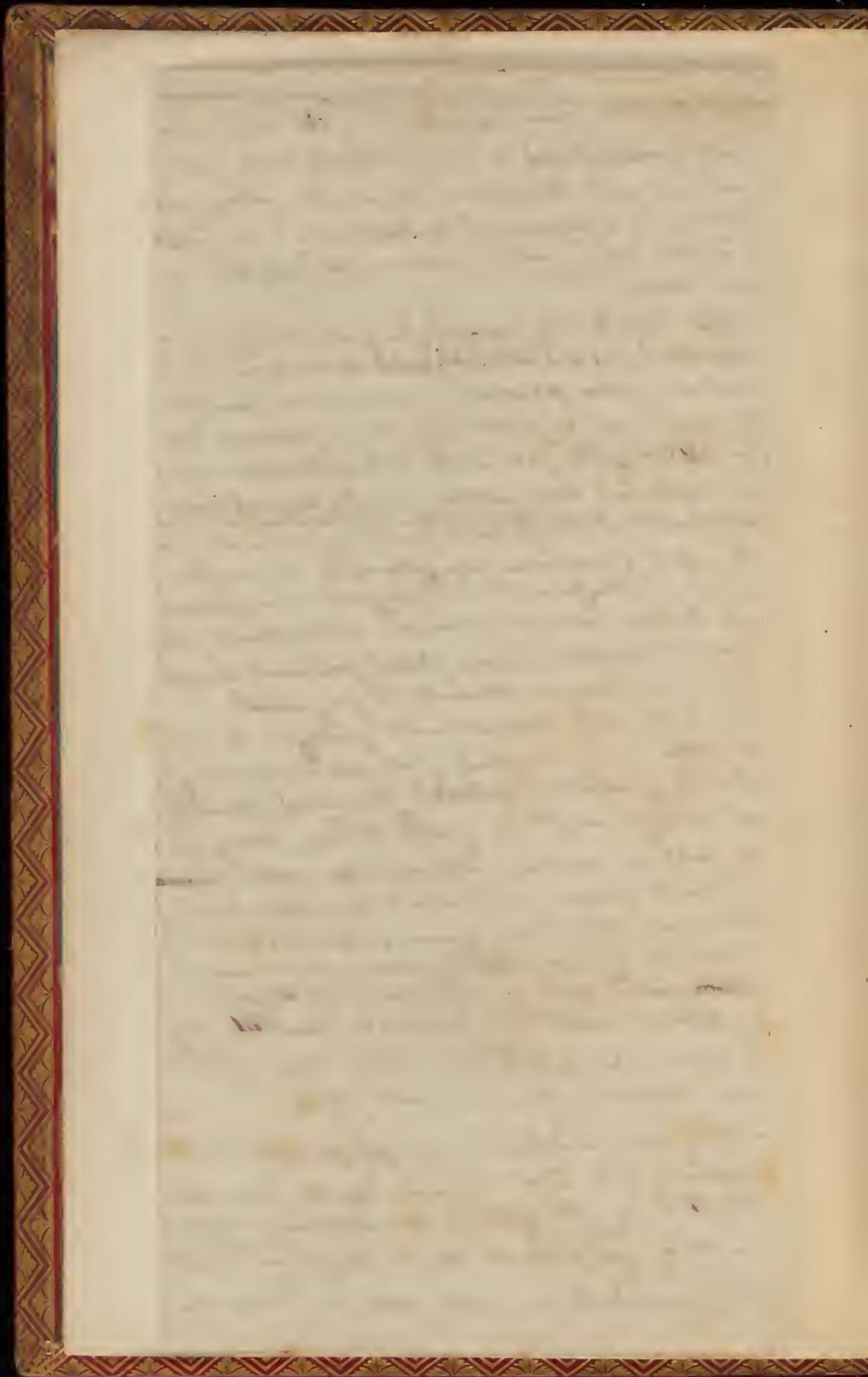
BRUGES, IMP. D'ALP. BOGAERT.

couvent des Dames Anglaises ou Françaises
(établi dans la jour des prinzes)

Les religieuses de l'ordre de St François furent chassées de l'Angleterre en 1691 lors de la ~~violente~~ violente persécution que le catholicisme eut à subir de la part de la Reine Elisabeth. Les religieuses se réfugièrent d'abord à Bruxelles, mais bientôt elles quittèrent cette ville pour venir s'établir à Newport; l'indulgence du zélateur les força bientôt aussi à renoncer à ce séjour elles vinrent enfin en 1662 s'installer à Bruges ou grâce et ou bienveillance accordée et à la générale hospitalité de Messire Henry Howart elles obtinrent pour habitation une partie de la salle d'habitation des fontaines située dans la jour des prinzes. Ce même seigneur y ajouta encore d'autres constructions à ses propres frais. Les religieuses eurent encore un grand bienfaiteur dans M. Mary-albert Dognate qui se chargea de soigner et de subvenir à la construction de leur couvent et de leur église confiée ensuite à la direction de M. le sieur Henry

en 1664 lors de l'achèvement de cet édifice remarquable par ses belles proportions, les sœurs religieuses vinrent en prendre possession et y reçurent dans un grand pavillon; car en leur qualité d'étrangères, elles ne reçurent que de faibles secours et amours des habitants de notre ville; d'un autre côté par suite de la situation malheureuse et des troubles qui agitaient leur patrie, peu de secours leur parvinrent de la part de leurs amis et bienfaiteurs qu'elles y avaient conservés. Plus tard cependant leur sort s'améliora insensiblement, au moyen des bénéfices qu'elles recélaient de l'instruction et de l'éducation de quelques jeunes personnes anglaises et de leur ouvrage manuel. Elles étaient placées en regard au spirituel, sous la direction de deux frères mineurs anglais qui habitaient séparés leur église fut solennellement fondée le 1^{er} dimanche du mois de mai en 1664 on y montait par plusieurs marches. Sous l'église ~~était~~ était construite plusieurs chambres de différentes dimensions et l'édifice avait été construit avec beaucoup de goût elle possédait un autel en marbre, le fronton de l'édifice s'appuyait sur deux colonnes et dans le tympan se trouvait la statue de St François dont le tableau était magnifique ainsi qu'une superbe statue de la Vierge qui se trouvait placée au côté de l'autel parmi ses ornements on remarquait entre autres plusieurs bustes en marbre des Évangélistes et autres monuments appartenant à plusieurs nobles et honorables familles anglaises. On y voit aussi la tombe du dit fondateur de ce couvent dont le cercueil est conservé renfermé dans un petit coffre.

en 1721, elles célébrèrent avec pompe, sous la forme de jubilé l'anniversaire de la 100^{me} année, depuis leur heureuse arrivée dans le pays; à cette occasion, leur supérieure eut le titre d'abbesse en 1794 ces religieuses furent forcées par suite de fatales circonstances qui bouleversèrent une grande partie de l'Europe à quitter leur couvent;



ÉPHÉMÉRIDES BRUGEOISES

OU

RELATION CHRONOLOGIQUE

DES

ÉVÉNEMENTS QUI SE SONT PASSÉS DANS LA VILLE DE BRUGES,

Depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours,

PAR

J. GAILLIARD,

Membre Correspondant de la Société Royale des Beaux-Arts à Gand.

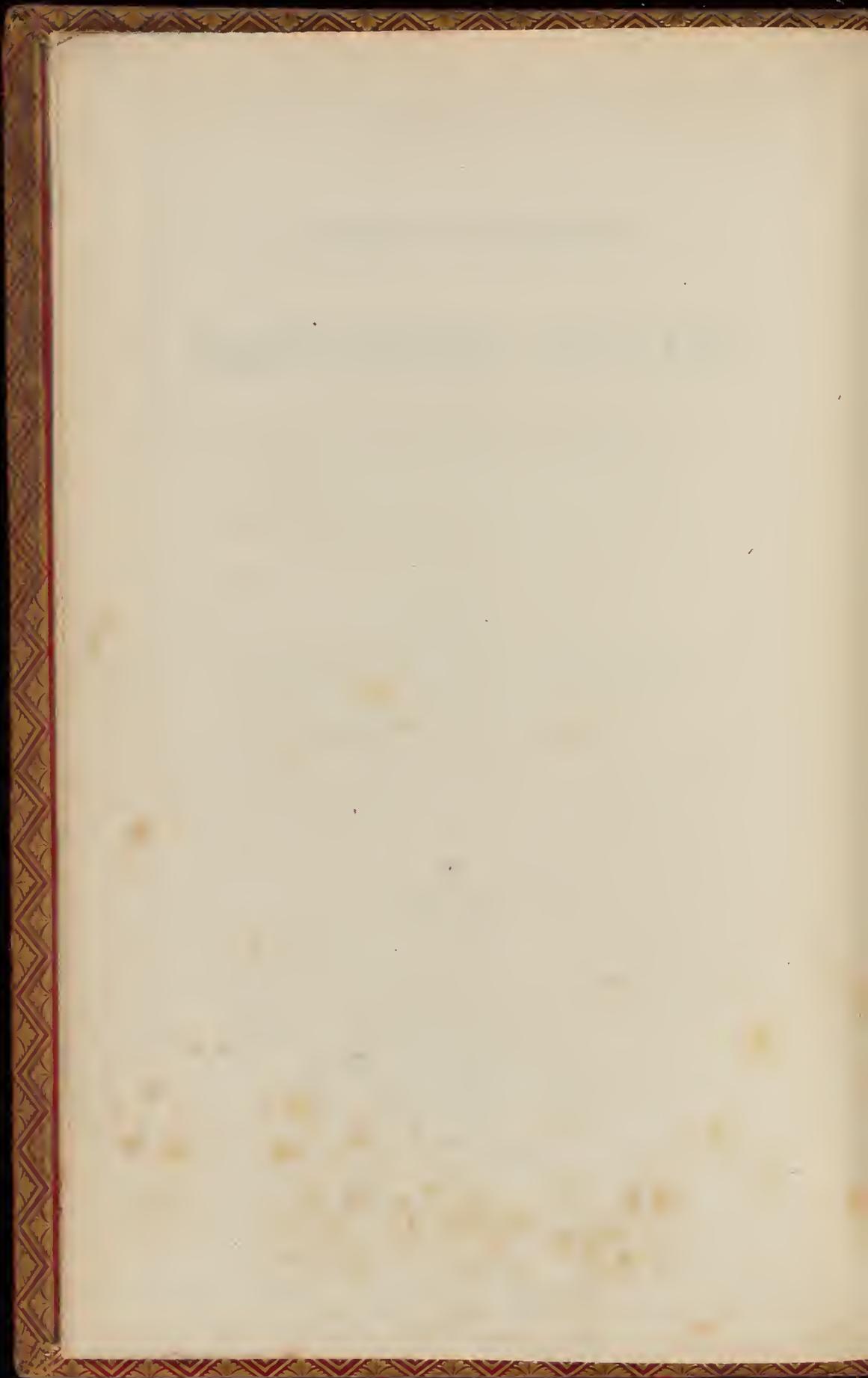
Ouvrage orné de 168 blasons coloriés avec le plus grand soin.



BRUGES,

CHEZ J. GAILLIARD, RUE DE LA BRIDE.

—
1847.



AVANT-PROPOS.

Le terrain de l'histoire a été soumis de nos jours aux mêmes investigations que le terrain géologique. Les révolutions y avaient opéré le même chaos, et il fallait, avant d'arriver à la vérité, étudier les différentes couches de cette croûte épaisse qui la dérobaît à nos yeux.

Des hommes laborieux, des hommes doués d'une patience admirable, ont remué toute cette poussière, ont déblayé toutes ces ruines, et leur regard puissant a pénétré jusqu'à ce terrain primitif, à ce granit qui forme la base de toute société.

Mais il leur a fallu, pour conquérir ce résultat, procéder avec circonspection, et faire précéder la théorie d'une sage et constante observation. Ils n'ont pas tout d'abord embrassé d'un coup-d'œil une immense étendue de terrain; ils ont eu la haute, la prévoyante sagesse de procéder modestement. Ils ont étudié ville par ville, bourgade par bourgade, et en faisant consciencieusement de l'histoire locale, il est arrivé qu'ils avaient en effet trouvé l'histoire d'un pays tout entier. Aussi les études historiques ont-elles de nos jours complètement changé d'aspect, et l'on peut, sans outrecuidance, se flatter que l'histoire deviendra bientôt une science exacte.

C'est à de grands talents que sont dus ces résultats : MM. Sismondi, Guizot, Chateaubriant, A. Thierry, quels noms fameux dans la carrière historique ! M. Thierry surtout, ce martyr de la science, a découvert un nouveau monde dans son *Histoire de la Conquête d'Angleterre* et dans ses *Lettres sur l'Histoire de France* ; mais, nous devons le constater ici dans l'intérêt de notre thèse, la partie la plus curieuse, la plus instructive de ses recherches se concentre dans ses investigations locales, dans son *Histoire des Communes de Noyon, de Beauvais, de Saint-Quentin, de Laon, de Reims, etc.*, etc.

Ce que ce grand historien a fait pour quelques villes de France, ce qu'il a fait avec tant de verve, tant de couleurs, on devrait le faire aujourd'hui pour ces grandes communes flamandes, qui jouèrent, au moyen-âge, un rôle si important et si dramatique. Qu'est-ce que les communes de Noyon, de Beauvais, auprès de Gand et de Bruges, ces deux puissantes cités, qui mirent souvent en échec toutes les forces combinées des plus puissants souverains ?

En attendant qu'une main habile dessine le plan de ce vaste édifice, et se sente la hardiesse d'y mettre la main, nous avons voulu faire quelque chose pour la ville de Bruges. Comme l'annonce son titre, ce livre n'est qu'une table chronologique assez complète de tous les événements qui se sont passés dans cette ville, mais une table, enrichie des plus curieux détails historiques, où l'œil de la critique a porté dans tous les sens son regard sévère. C'est une assise, mais, ayons bien soin de le répéter, ce n'est qu'une assise de ce vaste monument dont nous laissons la conception et l'achèvement à des mains plus expérimentées.

Nous avons dû, pour réunir ces matériaux, feuilleter patiemment bien des chroniques, étudier de lourdes et fastidieuses histoires, semées de récits fabuleux, où la crédulité de l'historien le dispute à la pesanteur de sa plume. Nous avons dévoré la poussière des cartulaires, et, dans plusieurs pièces inconnues, trouvé la clef des faits les plus importants. Quelquefois nos recherches ont été infructueuses, il est vrai, mais presque toujours le succès a couronné notre patience.

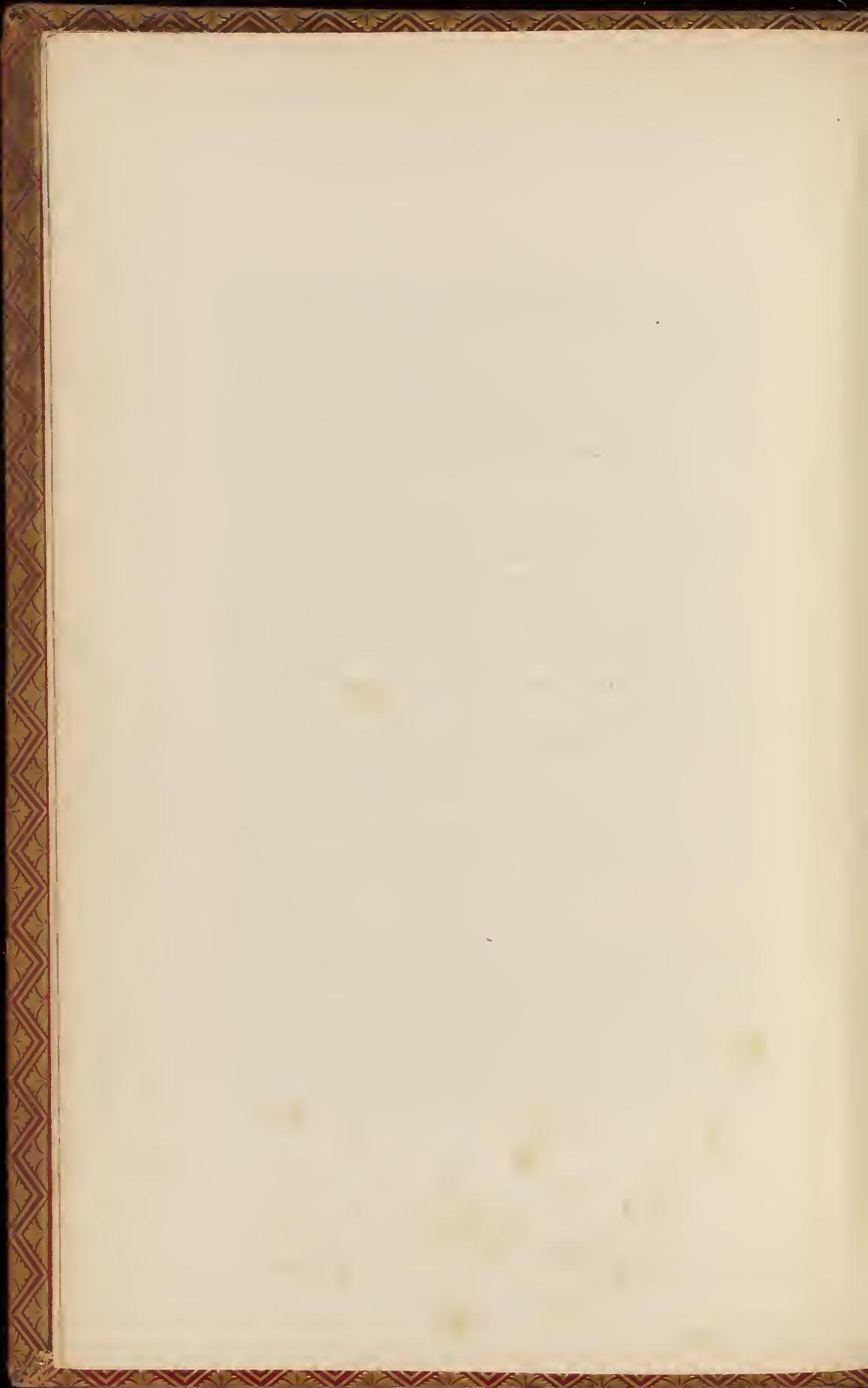
C'est donc avec une certaine confiance que je présente au public ce fruit de mes veilles et de mes labeurs. Je dis mes veilles et mes labeurs, je devrais dire plutôt les veilles et les labeurs de mon vieux père chez qui l'ardeur du travail ne peut se comparer qu'à son affection filiale pour la ville qui l'a vu naître. Ce n'est pas, ici j'aime à le répéter, une histoire de Bruges proprement dite, mais un *compendium* de tous les grands travaux que l'on a faits sur cette matière. Le bienveillant accueil de nos concitoyens nous paiera largement de nos efforts.

Avant d'entrer en matière, il est bon d'avertir le lecteur que pour lui rendre plus facile la lecture de cet ouvrage, nous avons cru devoir le diviser en trois grandes parties.

La première comprend l'histoire de Bruges, de ses institutions, et de ses monuments.

La seconde l'exposé chronologique de tout ce qui touche à l'histoire civile et politique de cette cité.

La troisième, enfin, sera consacrée à la biographie de tous les Brugeois célèbres.



ÉPHÉMÉRIDES BRUGEOISES

PREMIÈRE PARTIE.

HISTOIRE DE BRUGES. — SES INSTITUTIONS. — SES MONUMENTS.

CHAPITRE I.

Bruges.

Le terrain sur lequel s'élève la ville de Bruges est un terrain d'alluvion recouvert d'une épaisse couche de sable, amenée tout le long de la côte et assez avant dans les terres par les vents de Sud-Ouest qui tourmentent presque toute l'année cette partie du littoral. On comprend aisément les effets de cette action incessante. Ici se sont formés des dépôts de vase et de détritits; là des barres et des banes ont obstrué l'entrée des courants naturels ou artificiels; ailleurs l'action des marées et des vents a été plus héroïque encore. Continué pendant plusieurs siècles, elle a pu changer la configuration même des côtes et reculer dans les terres des localités bien connues, autrefois baignées par les flots de l'Océan. C'est ainsi que Damme

autrefois ville importante et port de mer, comme l'attestent tous les monuments écrits, est aujourd'hui à plusieurs lieues dans les terres et a perdu toute son importance en perdant sa position. Mais sur le sol où s'élève ce misérable village on trouve encore les traces d'une ville considérable.

Quand on cherche l'origine de ces sables voyageurs, on arrive facilement au lieu de leur départ en suivant leur direction. Ils nous viennent des côtes de la Manche, c'est-à-dire de la chaîne armorique et spécialement de la Normandie et de la Picardie, où le courroux des vagues battant incessamment le pied des falaises, les ébranle, les entame, en détache des fragments nombreux dont le roulis forme des galets. Lancés à leur tour, comme une épouvantable mitraille, contre ces falaises dont ils ont été détachés, ces galets finissent par ruiner, pulvériser sur une vaste étendue les murs naturels, objets de leurs attaques, et le vent du Sud-Ouest, portant sur ses ailes la partie la plus légère de ces ruines vient étendre sur nos terres ces nappes de sable dont nous parlions tout-à-l'heure.

C'est donc au milieu d'une plaine de sable, mais d'une plaine de sable que le génie de la patience est parvenu à fertiliser, que s'élève la ville de Bruges.

Quelle est l'origine de cette cité? Quels furent ses premiers habitants? A qui durent-ils le bienfait du christianisme? Voilà les diverses questions qu'on se pose naturellement au début d'un travail comme le nôtre. Mais des réponses positives sont ici impossibles; le berceau des villes, comme celui des nations, est entouré d'un voile mystérieux, autour duquel le génie de la fable aime à se jouer, mais qui blesse le regard sévère et scrutateur de l'histoire. On en est donc ici, comme dans toutes les circonstances analogues, réduit à des conjectures plus ou moins plausibles, suivant le plus ou le moins de valeur des témoignages sur lesquels on s'appuie. Nous allons passer en revue les plus précieux de ces témoignages, en laissant au lecteur le soin de les analyser, de les juger, et d'en déduire des conséquences.

Rien de plus noble, de plus grand que l'origine de Bruges, s'il faut en croire la vie de Saint-Eloi, écrite vers 678 par Saint

Ouen; ce serait le berceau même de la Flandre; car pour lui *municipium Flandrense*, ou *municipium Brugense*, c'est tout un, et cette manière de dire est, du reste, confirmée par celles des historiens postérieurs, ou Bruges est appelée indifféremment *pagus Flandrensis* ou *Flandriensis*, *Flandra*, *Flandres*, *Flanderes*, *Flandria*, *Flandrie*. Il faut à ce sujet, consulter le Glossaire de Ducange, et Meyer. La *Flandria Ethnica* de Vredius fait remonter bien haut l'origine de Bruges. C'était, dit-il, un fort en 566, et non loin de ce fort s'élevait un pont de bois sur lequel devaient passer ceux qui allaient de Oudenbourg à Rodenbourg, maintenant Aerdenbourg.

Ce château fort existait même depuis longtemps, puisque, d'après Molanus et Canisius (*acta sanctorum belg.*) Le pape Mareel envoya Saint Chrysole à Bruges pour y prêcher l'évangile. Or, Saint-Chrysole, ou Chryseuil, vivait vers la fin du III^e siècle, et ce qu'il y a de remarquable c'est que l'église de St Donat, à Bruges, fut longtemps en possession des reliques de ce saint, puisque nous voyons en 1611 les chanoines de Bruges envoyer à ceux de Tournay une côte qu'il avaient tirée de la châsse du Saint Martyr. Meyer et Oudegherst s'accordent à dire qu'en l'année 445, c'est-à-dire sous le règne du Sicambre Mérovée la ville de Bruges fut ravagée et détruite par les barbares ayant à leur tête le fameux Attila. Elle ne tarda pas à se relever de ses ruines; mais elle n'acquît d'importance qu'à l'époque de Saint Eloy, c'est-à-dire, vers le VII^e siècle. Au reste, cette antiquité que nous donnons à la ville de Bruges n'a rien d'in vraisemblable. Marehand avance, sur la foi de nombreux documents que déjà du temps des Romains il y avait de grandes routes dans les Flandres, et il en cite une qui de Cassel conduisait à Rodenbourg (maintenant Aerdenbourg) en traversant Poperinghe, Vlamertinghe, Merehem, Eessene et Bruges (Brugstok).

Meyer n'hésite pas à constater dès l'an 445 l'existence de Rodenbourg, Oudenbourg, Thourout et de plusieurs autres villes. Plus loin il ajoute, et c'est une opinion corroborée par le témoignage de L. Onulphe, qu'Oudenbourg était la *capitale* ou la *ville principale* du *pagus Flandrensis*, et que Rodenbourg, Oostbourg, Thourout et

Bruges (Brugstok) de même que ce qui plus tard fut appelé la Châtellenie du Franc et toute l'étendue du pays jusqu'à Boulogne étaient placées sous la juridiction de ce chef-lieu.

Ce qui frappe l'observateur, lorsqu'il cherche à dresser la carte géographique de la vieille Flandre, c'est que vers le VI^e siècle s'échelonnent à l'envi le long des cours d'eau une foule de châteaux-forts protecteurs des populations environnantes contre les invasions incessantes des barbares du nord.

Quel était à cette époque l'état moral et politique de ces populations? Quelle était leur origine? C'est ici que l'obscurité redouble, et qu'il faut une extrême prudence pour ne pas se perdre dans le dédale des conjectures.

Dans ses commentaires admirables, César nomme comme les plus anciens habitants des provinces qui furent depuis appelées flamandes, les Nerviens, les Ménapiens, les Morins et les Atrébates. Bruges se trouvait sur le territoire des Ménapiens, auxquels on a, peut-être trop légèrement, assigné une origine germanique, d'autant plus que les contrées où ces peuples furent plus tard définitivement refoulés, ne connurent jamais l'idiôme flamand, ou tudesque : nous voulons parler de la *Flandre gallicante* dont les villes principales étaient Lille, Douai, Orchies, Hainoy, Espinoy, Armentières, Tournai et Mons. Le cinquième et le sixième siècle furent l'époque de ce refoulement. Les Ménapiens furent alors chassés vers le Sud par une foule de Germains qui, sous le nom de Suèves ou de Saxons, vinrent s'établir sur le littoral et spécialement dans la Flandre Occidentale.

A l'époque où S'-Eloy paraît à Bruges, il semble donc à peu près certain qu'une tribu saxonne s'est définitivement fixée dans cette localité : l'histoire et la philologie sont d'accord sur ce point important. La langue flamande n'est, en effet, que le vieux dialecte allemand, appelé bas-allemand dans le pays même.

Ces préliminaires une fois posés, arrêtons-nous à la ville de Bruges, en suivant chronologiquement ses développements et ses progrès.

Cette ville n'est d'abord, comme nous l'avons observé, qu'un

château-fort, élevé contre les invasions des barbares, et c'est ce que confirment les anciennes armes de Bruges, qui représentaient un vieux château de style romain, entouré d'un fossé sur lequel s'élevait un pont (Brugstok). Ces armes lui restèrent jusqu'en 1504. C'est depuis lors seulement que les armes de Bruges sont un écu fascé d'argent et de gueules de huit pièces, au lion grim pant d'azur, armé et lampassé de gueules, couronné d'or avec croix pendante, le tout surmonté d'une couronne ducale en or, au milieu de laquelle la lettre B, aussi d'or. Cet écu a pour tenans à dextre un lion d'or armé et lampassé de gueules, et à senestre un ours grim pant, de couleur naturelle.

Autour du château-fort, qu'on doit considérer comme le berceau de Bruges, ne tardent pas à venir s'abriter les peuplades environnantes sans cesse menacées par les hordes barbares.

Bientôt le château devient une bourgade, et déjà, du temps de S'-Eloy, c'est-à-dire, vers le septième siècle, c'est un *Municipium*, ce qui implique bien l'idée de ville. Nous verrons plus tard, en donnant l'histoire de chaque Église, ce que fit le christianisme pour cette civilisation naissante.

Voilà bien l'histoire de toute cité. Ses commencements sont obscurs, son enfance reste cachée, et quand elle commence à montrer son front dans le monde historique, elle est dans toute la vigueur de l'adolescence; ses forces demandent à s'exercer; l'avenir est à elle.

Avant de faire l'histoire de chacun des monuments, de chacune des institutions qu'a renfermés la ville de Bruges, nous allons donner en peu de mots une idée générale des agrandissements successifs de son enceinte.

CHAPITRE II.

Agrandissements successifs de la ville de Bruges.

Les premiers agrandissements de Bruges nous sont inconnus. Ce que nous savons positivement de ses accroissements remonte à Baudouin-Bras-de-Fer. Non-seulement ce vaillant comte fit fortifier le Bourg en 865; mais les nombreuses habitations qui s'étaient groupées autour du château furent elles-mêmes entourées de remparts et de fossés. Il sera facile de se faire une idée de l'espace que circonscrivaient ces murailles, en suivant l'itinéraire suivant sur la vieille carte de Bruges.

Partez de la Halle aux Draps (*Waterhalle*) située à l'Est de la Grand'Place, et dirigez-vous vers le *Pont de St-Pierre*, aujourd'hui *Pont du Change* (*Wisselbrug*), puis suivez le canal jusqu'au *Pont de la Grue*. De là dirigez-vous vers le *Pont St-Jean*, situé à l'Est de l'*Académie*, où vous trouverez aujourd'hui de vastes bâtiments, et gagnez successivement les *Ponts du Roi*, de *Paille*, de *Sainte-Anne*, du *Moulin*, du *Cheval*, du *Calice*, de l'*Ane Aveugle* jusqu'au *Pont* dit *Hoog-Brug*, dans la *Rue des Brides*, pont que des constructions plus récentes ont fait disparaître. Voilà ce qu'était l'enceinte de Bruges en 865.

En 919, eut lieu le second agrandissement de Bruges: Voici quelles en furent alors les limites. Elles allaient du *Pont de Paille* jusqu'au *Pont* dit *Rumunds* ou *Blankaertsbrug* (maintenant *Pont des Carmes*); de là elles suivaient les *Ponts de la Main d'Or*, de la *Tour des Augustins*, de la *Rue Flamande*, des *Baudets*, qui aboutissaient l'une et l'autre à une porte; puis du *Lion*, de l'*Huile* (maintenant *Pont de la Clef*); ceux de la *Rue Nord du Sablon* qui avait aussi une porte et

de la *Rue Sud du Sablon* (*) ensuite le pont qu'on désigne sous le nom de *Losschaertsbrugge*, ceux des *Rues Est et Ouest du Marais*, les *Ponts de la Vigne, du Béguinage, de la Digue et de Notre-Dame*; puis en longeant le *Canal de Groeninghe*, gagnez le *Pont de Gruuthuys* et suivez le *Dyver* jusqu'au *Pont de l'Ane Aveugle*.

Dans l'espace d'un peu plus d'un siècle la population s'était tellement accrue, qu'on dut songer en 1040 à enclaver dans la ville une autre partie de terrain. Cette partie est celle qui longe l'embranchement du canal en suivant le *Pont du Moulin*, le petit pont en bois dit *Houttebrugskens*, le *Pont dit Moeykensbrug*, le *Pont de Jérusalem*, la *Rue Rouge*, la *Rue Longue*, la *Rue des Marchands*, etc., puis le côté Sud de la *Rue des Foulons*, où est l'embranchement du canal mêle ses eaux à celles de la ville; il baigne alors les murs de la ville dans l'espace compris entre la *Porte de Gand*, la *Porte de Ste-Catherine* et le *Pont d'Amour*; de là il entre en ville jusqu'au *Pont du Béguinage*.

Nouvel agrandissement en 1270. Il comprit tout le terrain qui s'étend depuis le *Lac d'Amour* jusqu'au *Pont S^t-Léonard*, y compris les remparts qui joignent les portes de *Bouverie*, de *Maréchal* et d'*Ostende*. Depuis le *Pont S^t-Léonard* la ville s'étendait sur le *Quai Ouest* du canal jusqu'au *Pont des Carmes*.

Le dernier agrandissement eut lieu en 1552. Il comprit tout le côté Est de la *Rue des Foulons*, depuis le *Pont du Moulin* jusqu'à la *Porte de Damme* ou de *Coolkerke*, puis toute la partie est du canal jusqu'à ce que de nouveau on atteignit le *pont du Moulin*.

A mesure que le mouvement de la population allait croissant, les mesures d'administration et de police devenaient plus difficiles dans leur application. Philippe, duc de Bourgogne, rendit ce travail plus simple en divisant la ville en six sections (*sestendeelen*). Il donna à chacune d'elles le nom de l'église qu'elle renfermait dans sa circonscription : c'est ainsi qu'on avait les sections de *St-Jean*, de *Notre-Dame*, de *St-Nicolas*, de *St-Donat*, de *St-Jacques* et des *Carmes*. Ces diverses sections rayonnaient de la *Grande Place* jusqu'aux

(*) Le fossé qui en cet endroit rencontre le canal dit *Speye* se trouvait dans l'intérieur de la ville.

remparts. Cette division eut lieu en 1585. La circonférence de la ville mesurée en 1562 ainsi qu'en 1575 par ordre du Magistrat donnait 27,450 pieds, ce qui fait 10,972 pas, plus une fraction, ou un peu plus de deux lieues, ce qui donnerait 8 à 9 kilomètres dans la manière actuelle de mesurer, en supposant quatre kilomètres seulement à la lieue. Il nous serait difficile de croire que la ville ait aujourd'hui la même étendue. Mais, comme le mesurage se fit peut-être par les remparts extérieurs, il y aurait de la témérité sans doute à récuser ce fait.

Nous venons de parcourir les différentes portes de la ville; il n'est pas sans intérêt de connaître une circonstance qui donne une haute idée de l'esprit de charité qui animait nos pères. A chaque porte de la ville, il y avait un hospice pour tous les étrangers nécessiteux : on leur donnait gratuitement la nourriture et le logement. Cet état de choses existait encore avant la première révolution.

L'hospice de la porte Ste-Croix portait pour dénomination : *Hospice de la Colonne*. Celui de la porte de Gand était désigné sous le nom d'*Hospice de Nazareth*. La porte de Bouverie avait son hospice de St-Julien. La porte Ste-Catharine celui qu'on appelait *la Maison des Drapiers*. A la porte Maréchal se trouvait *celui des Aveugles*, là où est aujourd'hui Notre-Dame des Aveugles. Celui de St-Josse était près de la porte des Baudets. Enfin il y en avait un commun pour tous les voyageurs indigents qui arrivaient par les portes de St-Léonard, de Coolkerke, et celle qu'on appelait *Speypoort*.

Cette porte de St-Léonard se trouvait là même où se trouve aujourd'hui celle du Bassin; elle s'ouvrait sur la route de Dudzele, Son nom lui venait sans doute de ce qu'il existait autrefois sur cette route une petite chapelle dédiée à St-Léonard, dont on voyait encore les ruines à la fin du XVIII^e siècle.

La porte dite Speypoort était placée à l'est du pont en pierres, en face du quai dit *Pottery-Reye*. On en voit encore aujourd'hui les fondements sur lesquels on a élevé une maison.

Bruges avait en outre ses portes d'eau, ou écluses. Elle servaient à retenir ou à laisser échapper les eaux des canaux de l'*Ecluse*,

d'Ostende et de Gand, qui tous trois communiquaient avec le bassin.

La première de ces écluses se trouvait établie près du *Lac d'Amour* (Minnewater). Elle retenait ou faisait pénétrer dans l'intérieur de la ville les eaux fournies par le canal de Gand; ces eaux s'écoulaient alors sous le pont de la rue de Digue, celui de Notre-Dame, etc., jusqu'au grand canal, où après avoir atteint la porte dite *Speyypoorte*, elles se déchargeaient dans le canal de Damme.

Une autre écluse se trouvait près du pont de pierres dont nous avons parlé plus haut.

A l'endroit dit *Speytjen* ou *Koeyspeyte*, un moulin hydraulique déversait le trop plein des fossés extérieurs dans l'intérieur de la ville par le canal dit de Raeme, le pont (de Losschaerts) ou des Capucins, la rue Sud du Sablon et ainsi de suite jusqu'au pont de la Main d'Or, d'où l'eau se jetait dans le grand canal.

Il y avait encore une autre écluse entre la porte Ste-Catherine et le *Pont du Lac d'Amour*. L'eau des fossés extérieurs pénétrait au moyen de cette écluse sous un petit aqueduc voûté construit sous le mur de clôture des remparts. En ce même lieu on plaça en 1481 un moulin qui faisait refluer les eaux tout le long de l'Arsenal à travers les Bogards, aujourd'hui *École Bogaerde*, jusqu'au Pont du Béguinage, où elles allaient se mêler à celles du *Lac d'Amour*.

Il y avait une autre écluse entre le bassin et la porte de Coolkerke, (maintenant porte de Damme); elle déchargeait les eaux de l'intérieur dans le canal d'Ostende.

Celle de la *Coupure*, servait à retenir ou à lâcher les eaux du canal de Gand.

Tout ces travaux annoncent une ville importante. Si l'on ajoute à ces détails, que, non-compris les ruelles, Bruges avait 260 rues larges et bien entretenues; que presque toutes les places publiques étaient jadis ornées de pompes ou fontaines, la plupart de forme élégante; on conviendra qu'on n'avait rien épargné pour l'ornement et la salubrité de cette importante cité.

CHAPITRE III.

Le Bourg.

Berceau vénérable et premier boulevard de la cité, le *Bourg* mérite les prémices de nos recherches. Ce n'est pas que l'histoire nous fournisse de bien curieux détails sur ce vieux monument; mais indépendamment de la vérité historique, n'y a-t-il pas quelque poésie dans le souvenir de cette forteresse au destin de laquelle semblaient préposés les génies protecteurs de cette grande ville.

Aujourd'hui, ce que nous nommons le Bourg, c'est la réunion de tous les bâtiments qui se sont successivement groupés autour du château fort primitif, bâtiments que nous allons passer tous en revue dans ce chapitre en commençant par le château fort lui-même, qui donna son nom à cet ensemble.

C'est toujours à Vredius qu'il faut recourir, quand il s'agit des antiquités flamandes. Cet infatigable chroniqueur avait colligé toutes les pièces qui présentaient quelque intérêt sur cette matière, et les avait dépouillées avec le plus grand soin, pour en extraire les faits les plus importants. Malheureusement le temps lui manqua souvent pour exécuter le plan qu'il s'était tracé et ce n'est pas sans douleur, qu'après avoir parcouru son immense travail, nous n'y avons rien trouvé de tout ce qu'il nous promettait dans plusieurs passages sur le Bourg de Bruges.

Il se contente de dire que dans le lieu où s'élève actuellement la ville de Bruges, un château fort avait été bâti du temps de Pharamond, pour servir de Boulevard contre les invasions des Romains. Il ajoute avoir lu dans un vieux manuscrit sur parchemin, que

St-Donat, était le septième évêque de Rheims vers 566, et qu'à cette époque Bruges n'était autre chose qu'un château auquel on arrivait par un pont de bois, nommé Brngstock. Flandr. Ethn. fol. 405.

Quoi qu'il en soit du silence de Vredius, ou de ses vagues indications, toujours est-il qu'elles ne peuvent suffire ici, et que nous devons, autant qu'il est en nous, donner au lecteur une idée de ce qu'on appelait le *Bourj*.

C'était une espèce de citadelle, composée de plusieurs bâtiments dont l'ensemble avait à peu près la forme circulaire. De hautes murailles flanquées de tours et baignées par de larges fossés lui donnaient un aspect formidable. A l'Ouest s'élevait le château nommé *Bruche*, qui fut plus tard celui d'*Oudenburch*. De ce château d'Oudenburch faisaient partie la prison dite *het Steen* et la chapelle de la Cour, qui est la crypte même près de laquelle s'élève la chapelle de Saint-Basile. — Au Sud, se trouvait *het Gyzelhuys* ou maison d'ôtage et une partie du vieux château *den Love*. — A l'est la plus grande partie du château *den Love*, et quelques habitations où plus tard résidèrent les Comtes de Flandre. Au Nord enfin, l'église de St-Donat et un autre bâtiment qui devint plus tard le palais de la Prévôté.

On entraît dans le Bourg par quatre portes de structure inébranlable, et qui faisaient face aux quatre points cardinaux, dont elles empruntaient le nom; une garde fidèle et nombreuse en surveillait les approches. Voici la situation respective de ces portes : celle de l'*Est* se trouvait à l'entrée de la *rue Haute*, celle du *Sud* au milieu de la rue de l'Anc Avengle, celle de l'*Ouest* à l'entrée de la rue des Brides. Chacune de ces portes avait pont-levis, retranchements et palissades. Elles existaient encore à la fin du XVIII^e siècle.

Lorsque en 865 Bauduin, surnommé Bras-de-Fer, premier Comte de Flandre, vint de St-Omer, fixer sa résidence à Bruges, il fit démolir l'ancien château (*Bruche*), c'est-à-dire la plus vicille construction de la Cité, et les matériaux de ce vénérable boulevard servirent à la construction des murailles dont nous venons de parler. Sur ce même terrain il fit bâtir son nouveau palais auquel il donna le nom d'*Oudenburch*, et il y enclava une chapelle dédiée à St-Basile,

dont nous parlerons dans un autre chapitre. Elle se trouvait en face de la rue nommée aujourd'hui Oudenbourg. Cette rue était ainsi nommée, disent quelques historiens, parce que jadis elle conduisait à Oudenbourg.

Dans le lieu où se trouvent aujourd'hui le tribunal Criminel, la Salle de la faucuse Cheminée et la Chapelle du Franc, Liederick De Buck, premier forestier, fit dit-on, élever, en l'an 662, un château dit *den Loove*. Baudouin, Bras-de-Fer, voyant ce château tomber en ruines sous les attaques réitérées des Normands et des Danois, le fit reconstruire entièrement, et lui donna même un aspect plus redoutable.

Le même Liederick De Buck, dont il serait bien difficile de contester l'existence, comme on prétend le faire aujourd'hui, avait fait construire en 621 sur la partie septentrionale du *Bourg*, une chapelle en l'honneur de la Sainte Mère de Dieu; Baudouin, Bras-de-Fer, la fit agrandir et la consacra à Saint-Donat. Voici dans quelles circonstances. Le Comte de Flandre venait de se réconcilier avec le Roi de France, Charles-le-Chauve, et toutes les difficultés qui avaient suivi son mariage avec Judith fille de ce monarque étaient aplanies. Pour témoigner à son gendre toute l'estime qu'il faisait de lui, Charles lui accorda le corps de Saint-Donat. On ne pouvait rien offrir de plus précieux à un prince dont la piété égalait la valeur. Aussi Baudouin, pour témoignage de la joie que lui causait ce précieux don, voulut-il que le nouvel édifice portât le nom d'Eglise de St.-Donat. Le corps du Saint y fut porté au milieu de la joie et de la vénération publiques; de Thourout où il avait été déposé provisoirement jusqu'à Bruges où il devait définitivement rester, les populations se pressaient sur son passage et lui portaient l'hommage de leurs respects. La chapelle construite dans cette circonstance par Baudouin, Bras-de-Fer, devint le chœur de la Cathédrale, que l'on bâtit plus tard sur le même emplacement. Comme nous nous réservons de traiter plus loin l'histoire de chaque église, nous nous bornerons pour le moment à ce que nous venons de dire sur cette importante basilique.

CHAPITRE IV.

L'Hôtel-de-Ville.

Comme on le voit, ce Baudouin-Bras-de-Fer aimait à laisser des souvenirs durables de son administration. C'est encore lui qui fit élever en 865 la maison dite *Ghysellhuys*, ce qu'on pourrait traduire par maison-d'arrêt ou d'otage. Plus tard ce bâtiment devint le *Schepenhuys*. Ce n'est que depuis 1577 qu'il a été démoli pour faire place à l'Hôtel-de-Ville.

Louis de Mâle, comte de Flandre, fit poser en 1577 la première pierre de ce nouvel édifice, dont nous allons donner la description.

Ce monument a la forme de presque tous les Hôtels-de-Ville : il n'en diffère que pour les détails d'architecture. Il se développe sur une largeur de 26 mètres, 50 centimètres; sa hauteur est de 49 mètres, 45 centimètres, non compris le toit. Sur ce toit on a percé six croisées à pignon sur chacune desquelles plane un ange en cuivre doré; six tourelles ornent le sommet de l'édifice, et elles sont remarquables de légèreté et de délicatesse : leurs flèches aiguës coupent l'horizon de la manière la plus pittoresque, et donnent à l'ensemble une grâce charmante. Il y avait aux deux extrémités du bâtiment deux cheminées qui étaient ornées d'une couronne aussi en cuivre doré. Les deux couronnes ont disparu; une des cheminées est restée debout et l'on y voit encore les barres de fer destinées à la soutenir.

On dit, et pourquoi ne pas rapporter ce fait qui peint toute la naïveté d'une époque? on dit que, l'an de grâce 1455, une affaire de la plus haute importance était pendante devant les tribunaux de

France, affaire tellement compliquée, tellement ardue, que ces mêmes tribunaux n'osaient porter une décision. La renommée des Magistrats de Bruges avait passé la frontière; on connaissait leur habileté, leur grande sagesse : on en référa donc à leur jugement. Ce jugement ne se fit pas attendre, et la sentence fut si bien motivée que le Roi de France en fut émerveillé, et s'écria dans un mouvement d'enthousiasme que ce qui avait servi d'issue à la voix respectable de ces hommes divins méritait une couronne. Et voilà pourquoi, ajoute la chronique, ces deux cheminées sont couronnées.

Voici les vers que cet événement à inspirés à un poète latin :

*Hinc auro rutilante micat tibi fulva corona .
Civica quam gestat vertice macla domus ;
Haec a Parisio quondam tibi missa senatu
Æqui testatur te studium esse penes .*

D'après ces deux distiques, il semblerait que les couronnes avaient été envoyées par le parlement de Paris.

D'immenses croisées ogivales encadrées de légères nervures, sont percées à la façade principale. Mais ce ne sont pas les seuls ornements de cette façade. Dans des niches qui existent encore, on voyait autrefois les statues en pierre de presque tous les Comtes de Flandre; ces niches elles-mêmes étaient ornées d'armoiries coloriées et dorées avec le plus grand soin. Ce magnifique travail ne reçut son complément qu'en 1786, où l'on plaça des statuettes dans les niches restées vides jusqu'alors. Outre les armes de la Flandre et celles de Bruges qui décorent cet édifice, on y avait encore placé les statues des six prophètes et toute la scène de l'Annonciation. Les armes des villes subalternes se trouvaient au bas de chaque croisée : c'étaient celles de Oudenbourg, Damme, Ardenbourg, Thourout, l'Écluse, Dixmude, Nieuport, Furnes, Gravelines, Dunkerque, Bergues-St-Winoc, Poperinghe, Bourbourg, Mardyk, Mennykerede, Houcke, Ghisteltes, Blankenberghe, Ostende, Muyde, Wervick, Loo, Oostbourg et Lombaertzyde.

On voit encore aujourd'hui sous les euls-de-lampe de chaque

niche, plusieurs sujets traités avec un talent qui fait vivement regretter la destruction de tant de chefs-d'œuvre.

En attendant que la sollicitude du gouvernement et de l'administration communale rétablisse ce monument dans toute sa splendeur primitive, nous allons indiquer la place qu'occupait chacun de ces beaux morceaux de sculpture.

En suivant horizontalement la ligne inférieure, et en commençant près de la rue de l'*âne aveugle*, on voyait d'abord Baudouin-Bras-de-Fer, premier Comte de Flandre, armé de pied en cap; puis la statue de la Ste-Vierge et celle de l'Ange ou l'Annonciation. Venaient en suite le prophète David, Salomon, Daniel, Zacharie, Jérémie, Job et Ezéchiel.

En montant à la ligne suivante, on rencontrait Baudouin de Constantinople, Jeanne de Constantinople, Guillaume de Dampierre, Marguerite de Constantinople, Gui de Dampierre, Robert de Béthune, Louis de Cressy, Louis de Mâle, Philippe duc de Bourgogne, Marguerite de Mâle, Jean-sans-Peur, Philippe-le-Bon, Charles-le-Téméraire, Maximilien et Marie-de-Bourgogne.

Sur la troisième ligne toujours en remontant, et en se dirigeant dans le sens horizontal paraissaient Philippe-le-Beau, Charles-Quint, Philippe II, Philippe III, le prince Albert, Isabelle Claire Eugénie, Philippe IV, Charles II, Philippe V, Charles VI empereur, Marie Thérèse et Joseph II.

Sur la saillie des trois tourelles on admirait Arnold le malheureux, Robert de Frise, Robert de Jérusalem, Baudouin à la Hache, Charles-le-Bon, Guillaume de Normandie, Thierry d'Alsace, et Philippe d'Alsace.

Au coin de la Rue de l'Âne Aveugle, dans une niche vitrée, il y avait encore une statue de la Sainte Vierge Marie que le peuple entourait de respect et d'affection. Les miracles nombreux qu'on lui attribuait, donnèrent lieu à l'institution d'une procession annuelle, nommée *Knik-processie*, où figuraient le magistrat et le clergé des trois églises capitales, St Donat, St Sauveur et Notre-Dame. Le

peuple suivait en foule et il témoignait assez par son recueillement et sa piété, de la pureté de son cœur et de la profondeur de sa foi.

Pour ne rien omettre sur la façade de l'Hôtel-de-Ville, nous dirons qu'il s'y trouvait encore un balcon où apparaissaient les comtes de Flandre, quand ils venaient prêter le serment de maintenir fidèlement les lois du pays.

La beauté, la magnificence, l'éclat des décorations intérieures répondait à tout ce que nous venons d'admirer à l'extérieur de ce monument. Au reste beaucoup de ces ornements existent encore aujourd'hui. Dans la grande salle, le premier objet qui frappe les yeux, c'est une belle et spacieuse cheminée au dessus de laquelle est couché un lion qu'entourent les armes des villes subalternes, et qui tient entre ses griffes un étendard aux armes de la maison de Bourgogne. Dans le corridor qui conduit à la chambre du conseil on voit encore à l'entrée de gauche la chapelle des Magistrats. La salle d'en haut, jadis chambre de collège, aujourd'hui bibliothèque de la ville, est remarquable sous plus d'un rapport. L'étendue de cette salle et son élévation lui donnent un caractère imposant. Mais ce qui frappe surtout les regards, c'est le plafond tout entier composé de voûtes de bois, formant pendentifs. Le bleu, le rouge et l'or qui combinent leurs effets éclatants sur ce beau morceau d'architecture, ajoutent à la magnificence de cette salle. Les deux portes ogivales, encadrées dans de riches nervures aux mêmes couleurs, sont dignes de tant d'élégance et de richesse.

L'art du sculpteur n'a pas été oublié dans cette pièce vraiment royale. A l'extrémité supérieure de chaque pendentif, se trouvent sculptés plusieurs écussons et divers sujets du Nouveau-Testament. Au bas de chaque cul-de-lampe existe un anneau pour soutenir des lampes ou des lustres. Pierre Van Oost, fameux sculpteur de Bruges, avait aussi en 1598 sculpté sur les retombées des compositions allégoriques, représentant les attributions des douze mois de l'année.

Quel éclat ne devait pas avoir cette salle, lorsque les quatre grandes croisées donnaient passage à travers leurs vitraux colorées, à des faisceaux de lumière dont les nuances combinées par le talent de

l'artiste remplissaient toute l'enceinte d'une clarté féérique! Hélas! tous les vitraux ont été démontés, brisés ou aliénés en 1786, et les vicillards seuls pourraient nous en dire le mérite et la beauté.

Parmi les tableaux qui décorent l'intérieur de l'Hôtel-de-Ville, nous citerons :

1° *Le Festin d'Esther*, par Antoine Claeysens, tableau où les airs de tête sont fort remarquables, et d'un fini précieux dans certaines parties.

2° Une grande toile du même maître, où le Dieu Mars est représenté entouré d'une foule de figures emblématiques représentant les beaux-arts. Il foule aux pieds l'ignorance. Ce tableau est de 1605. A l'horizon paraissent presque toutes les tours de Bruges.

3° Deux grands paysages de Lucas d'Achtschelling, traités avec largeur et dont les fonds bleuâtres sont d'un style assez romantique.

4° *Une Fête Flamande*, par Breughel-de-velours. C'est une scène flamande qui se passe devant une tabagie, dont l'enseigne est le *Lys d'Or*.

5° Une autre *Fête Flamande*, d'après Teniers.

6° *Une Vierge et l'Enfant Jésus*, par un maître inconnu. Les types de figure et le coloris annoncent toutefois l'école italienne.

7° Un tableau d'une bonne composition, représentant la *Vierge au milieu d'un chœur d'anges et de chérubins, jouant de plusieurs instrumens*. Maître inconnu.

8° *Un Saint-Martin*, par Van Oost, père. Jamais ce maître, auquel on commence à rendre une tardive justice, ne s'est montré plus heureux que dans cette toile où le brillant du coloris le dispute à la souplesse des lignes.

Où se réunissait le Magistrat de la ville, avant la construction de ce superbe Hôtel? Voilà sans doute la question qu'on va nous poser. Ce qu'il y a de certain c'est que la salle de réunion n'était pas sur le Bourg: il est même positif que les séances ordinaires avaient lieu au Beffroi; c'est ce qui résulte de tous les témoignages historiques confirmés par celui de Vredius. Selon cet historien, les membres du Magistrat s'assemblaient en conseil dans un local construit en bois

attenant à une tourelle également en bois qui fut rédnite en cendres en 1280. Au reste, pour écarter toute espèce de doute à ce sujet, nous ajouterons une preuve péremptoire : c'est que sur plusieurs actes authentiques et signés il est écrit au bas : *Fait au Beffroi*, etc. *Gedaen op het Beffroit*, etc.

Pendant tout le temps que dura la construction de la nouvelle Maison de Ville, les Magistrats tinrent leur séance dans une maison nommée Scepstale, située Rue Haute.

On raconte que vers cette époque, les habitants de l'Écluse s'étant révoltés contre leurs magistrats légitimes, furent condamnés à faire sculpter à leurs propres frais dix statues destinées à l'ornement de la façade de l'Hôtel-de-Ville en construction.

Une condamnation de même genre eut lieu en 1483. Un gentilhomme de la plus haute distinction et sa femme ayant été convaincus d'entretenir, à l'insu des Magistrats, des relations avec les exilés furent condamnés à la restauration de neuf statues, qu'ils durent en outre faire dorer à leur dépens.

L'Hôtel-de-Ville, tel que nous venons de le décrire, subit un agrandissement vers la fin du XVI^e siècle. Il existait à cette époque entre ce bâtiment et la chapelle du Saint-Sang une petite rue qui du Bourg aboutissait, derrière l'Hôtel-de-Ville, à la rue dite de l'*Ane Aveugle*, et cette petite rue se nommait *la Rue des Bouchers*. C'est là que depuis longtemps étaient établies de droit les demeures des chapelains du Saint-Sang. Le 50 Janvier 1598, ces chapelains cédèrent à la ville de Bruges l'étendue entière du terrain qu'ils habitaient. Aussitôt on se mit à l'œuvre pour la démolition de ces habitations particulières, et sur l'emplacement de trois de ces propriétés, on construisit pour l'annexer à l'Hôtel-de-Ville un corps de bâtiment destiné à servir de salle de réunion au Conseil Communal.

L'acquisition de ces propriétés par la ville eut lieu moyennant la constitution d'une rente perpétuelle de 21 livres de gros au profit des chapelains et à charge de la Trésorerie.

L'Hôtel-de-Ville ne fut plus guère soumis à des changements

importants jusqu'en 1766, où il fut voûté par les soins et sous la direction d'Eugène Goddyn, maître-maçon de Bruges.

Le temps devait venir où ce magnifique morceau d'architecture devait subir tous les outrages, toutes les dévastations. La révolution avait sonné, et tous les excès devaient la suivre. Le 15 décembre 1792, les volontaires républicains prirent une résolution inspirée par cette rage de vandalisme qui priva la patrie de tant d'objets d'art d'un prix inestimable. Sous prétexte que les nombreuses statues qui ornaient la façade de l'Hôtel-de-Ville réveillaient des souvenirs de tyrannie et d'oppression, il les enlevèrent de leurs niches et les firent déposer dans la chapelle souterraine du Saint-Sang. S'ils s'en étaient tenus là, on aurait pu s'applaudir de leur modération : Mais le mouvement une fois donné à la dévastation et au pillage ne s'arrête guère : aussi le 30 du même mois, ces admirables chefs-d'œuvre furent transportés sur la Grande Place, où on les calcina pour ainsi dire dans un vaste feu préparé pour cet objet.

La façade de l'Hôtel-de-Ville resta dans ce déplorable état d'abandon jusqu'en 1827 où elle fut complètement restaurée.

Un travail plus important eut lieu en 1829. On construisit tout un étage au dessus de l'aile de bâtiment qui fait face au canal ; c'est dans cette aile que se trouvent les salles de réunion des membres de l'administration communale. Cet étage forme une salle spacieuse, qui dans la pensée première des magistrats devait former un supplément à la bibliothèque publique.

CHAPITRE V.

Maison de l'ancien Greffe.

A côté de l'Hôtel-de-Ville et sur la même ligne, c'est-à-dire près du passage de l'Ane Aveugle, se trouve un bâtiment médiocre en étendue, mais d'une légèreté d'architecture fort remarquable : c'est l'ancien Greffe de la ville, aujourd'hui converti en corps-de-garde pour les sergents de police municipale (*Schadebeletters*) et en bureaux de commissariat de police. Après avoir fait longtemps partie du château *den Loove*, le bâtiment qui précéda sur le même emplacement celui dont nous parlons et qui formait la résidence du Bailli, fut en 1454, concédé à la ville qui voulait y établir son Greffe. Au reste la construction de cet édifice devait remonter à une époque bien reculée, puisque, en 1557, il tombait de vétusté, au point qu'on prit le parti de le démolir sur une autorisation de l'empereur Charles-Quint. C'est alors que fut élevé le bâtiment dont nous avons parlé d'abord. L'architecture est celle de la renaissance; plusieurs rangs de colonnes superposées semble donner à cette construction, dont les dimensions sont si restreintes, un air de grandeur fort remarquable; les belles proportions de toutes les parties donnent à l'ensemble une harmonie parfaite.

Parmi les ornements qui décoraient l'extérieur de l'*Ancien Greffe*, on remarquait 1° les armoiries de Charles-Quint, 2° celles de la Flandre et de Bruges, 3° celles des neuf doyens suprêmes des métiers; c'est-à-dire des neuf corporations suivantes : les tisserands en laine, les bouchers, les maréchaux, les charpentiers, les tailleurs, les cordonniers, les boulangers, les courtiers; et celles du chef-homme dit de (*St-Jans Sestendeel*).

A ces ornements, il faut ajouter les statues d'Aaron et de Moïse, et plusieurs figures allégoriques telles que l'*Équité*, la *Justice*, la *Fidélité*, en tout cinq figures. Il y avait en outre douze bustes sculptés avec le plus grand soin et qui prouvaient de la part de l'artiste un talent incontestable. En un mot la façade entière de ce bâtiment était en quelque sorte un musée de sculpture, et le ciseau avait su y donner à la pierre les formes les plus souples, les plus naturelles. Ajoutons qu'au dessus de la voûte qui couvre l'entrée de la rue dite de *l'Ane Aveugle*, on avait sculpté avec un rare talent toute l'histoire de Salomon.

La plupart de ces richesses d'architecture devinrent en 1792 la proie du vandalisme révolutionnaire. C'est dans cette maison que lors du dernier incendie du Beffroi, qui eut lieu en 1741, on transporta la caisse en fer où étaient renfermés tous les privilèges de la ville et ceux des corps de métiers, ainsi que les registres et le seau de Bruges.

Le *Grefse* avait son entrée dans la Rue de l'Ane Aveugle: les Magistrats de cette institution exerçaient une juridiction particulière; ils avaient une chambre de procédure, un bureau des Domaines, et un autre des droits d'entrée du département de Bruges et du Franc, etc.

Le Tribunal était composé de deux Juges, un Président, un Greffier, deux Procureurs et un Huissier. Ils tenaient de loin en loin leurs séances, suivant la nécessité.

CHAPITRE VI.

Le Franc.

C'était un vaste bâtiment situé à l'Est du Bourg, où siégeaient des Magistrats dont la juridiction s'étendait sur plus de quatre-vingts communes.

Si nous cherchons l'origine de cet édifice, nous trouvons des données si obscures, qu'il est bien difficile d'y démêler la vérité. Ce qui paraît positif, ce que plusieurs écrivains croient pouvoir affirmer en s'appuyant du témoignage de Gramaye, c'est que Baudouin-Bras-de-Fer choisit pour résidence en 863 un château nommé *Bruche*. Les Comtes de Flandre, ses successeurs, transférèrent leurs demeures près du château *Den Loove*, et concédèrent leur ancienne habitation au Châtelain, dont les successeurs se fixèrent définitivement dans ce lieu. Dans ce même local siégeait un conseil, nommé (*Kasteleyns Kamer, Bruggen Ambacht*, qui forma plus tard le Franc de Bruges, dont les Échevins étaient nommés par le Châtelain.

Le Châtelain portait encore le titre de Vicomte et sa dignité était héréditaire dans sa famille. La dernière famille qui en jouit, est celle de Jean, Seigneur de Nelles, qui, en 1224, en présence de Louis VIII, Roi de France, dut céder aux obsessions ou plutôt aux menaces de Jeanne de Constantinople, Comtesse de Flandre, et aliéner en sa faveur son droit de Châtellenie pour la somme de 24,543 livres, 6 escalins, 8 deniers parisis. Devenue maîtresse de cette Seigneurie, Jeanne en fit le quatrième membre du conseil de Flandre, et elle se réserva à elle et à ses successeurs la nomination des Magistrats.

On conçoit que parmi tant de pouvoirs, de juridictions, de souverainetés, l'exercice de l'autorité était souvent difficile et disputé par des rivaux. Aussi arrivait-il fréquemment que le Franc de Bruges se trouvait en guerre avec l'Administration de la Ville, et les Comtes de Flandre protecteurs naturels du Franc donnaient presque toujours droit à ce dernier. Ils finirent même par l'affranchir complètement du pouvoir communal, et leur but, dans cette circonstance, fut de limiter ce pouvoir dont l'exagération causa souvent des maux incalculables.

Le 22 Juillet 1289, le Comte de Flandre, Gui de Dampierre, autorisa le Magistrat du Franc à établir son Tribunal sur le Bourg, et à en faire le lieu de ses séances.

Lorsque, en 1429, Philippe-le-Bon se fit construire un Palais, qui prit le nom de *Cour des Princes*, il donna à ses courtisans une partie de l'ancien château des Comtes de Flandre, et une autre partie au Magistrat du Franc: c'était celle du château *Den Loove*. Les Comtes de Flandre, avaient, comme nous l'avons vu, leur résidence à côté de ce château, qui s'étendait jusque près l'Église St-Donat. Ajoutons, comme objet de curiosité pour les amateurs de détails locaux, que pour se rendre à l'église on passait par une galerie couverte au-dessus de la porte d'Est, et par la partie méridionale du Bourg, ils se rendaient, en traversant le château *Den Loove* et la *Maison d'Otages*, à la Chapelle du Saint-Sang qui était celle de la cour.

Jusqu'en 1520, toutes les fois que le Magistrat du Franc se formait en conseil pour délibérer, le lieu de ses séances était celui que nous avons décrit plus haut. Mais il fit, cette année, l'acquisition de quelques propriétés appartenant à MM. Jacques et François Baudins. Ces maisons, situées près du château *den Loove*, étaient de curieux débris de l'ancien palais des Comtes de Flandres, et bientôt on vit s'élever dans leur enceinte une salle immense qui servit de chambre de séance et de conseil.

Ce fut donc en l'an 1521 que s'éleva ce nouveau palais du Franc, dont l'architecture, sous le rapport du style et de l'exécution, ne laissait rien à désirer. Une galerie régnait le long de la façade et

reposait sur sept piliers en pierres de taille. A chacun de ces piliers était flanquée une niche où s'élevait une statue représentant une des divinités du paganisme; sur le sommet de la façade étaient échelonnées sept autres statues, figurant les sept péchés capitaux.

La façade latérale de la *Maison du Franc*, qui fait face à l'embranchement du canal de la ville, nommé *Canal des Marbriers*, est encore ce qu'elle était lors de sa construction en 1525. Les tourelles à clochetons qui la dominent sont du meilleur effet, et aucun dessinateur touriste ne passe devant ce gracieux ensemble, sans en lever le croquis. Des fenêtres de ces tourelles on a vue sur les trois chambres qu'on nommait autrefois la chambre collégiale, celle du conseil et celle des orphelins.

C'est dans la première de ces chambres que se trouve la fameuse cheminée en bois de chêne dont la renommée est européenne. Elle fut élevée en 1525 et elle se développe avec majesté sur une des quatre murailles de la salle. D'après les découvertes faites récemment aux archives provinciales par un employé aussi laborieux qu'il est modeste, nous pouvons nommer les artistes qui ont travaillé à ce magnifique morceau de sculpture. Ils se nommaient Herman Glosencamp, Rogier De Smet et Andrien Rasch ou Ras, qui tous trois travaillaient sous la direction et sur les dessins de Guyot de Beaugrant et de Lancelot Blondeel, le premier de Malines et le second de Bruges.

Toute la partie inférieure avec ses colonnes est en pierres de touche. Sur le cadre de chambrante, qui est d'albâtre et divisé en quatre compartiments, la main légère de Guyot de Beaugrant a sculpté l'histoire de la chaste Suzanne; la même main a dessiné et peut-être exécuté les ornements de la frise qui sont aussi d'albâtre aussi bien que les génies qui en décorent les quatre coins. — Toute la partie supérieure est en magnifique bois de chêne du Nord. Au milieu, dans une niche dont les côtés sont richement décorés, paraît l'imposante statue de Charles-le-Quint, presque de grandeur naturelle; celles de Maximilien et de Marie-de-Bourgogne décorent le côté gauche; à droite paraissent celles de Charles-le-Téméraire et de sa

troisième femme Marguerite d'Angleterre. Tous ces augustes personnages sont entourés de leurs armoiries.

Un artiste distingué, M. Geerts, de Louvain, qui s'est rendu immortel par sa construction des stalles magnifiques d'Anvers, a été chargé de la restauration de ce chef-d'œuvre, dont S. M. le Roi des Français a fait prendre un moule en plâtre pour sa riche collection de Versailles. Il n'est point d'amateur, de curieux, d'artiste, qui, après avoir vu ce beau morceau de sculpture, ne soit sorti de la salle, le cœur plein de l'enthousiasme sacré des arts.

Qui le croirait, à moins d'être pénétré de cette vérité que, dans les temps de réaction, l'esprit humain est capable de toutes les folies? Ce bâtiment du Franc, si élégant, si pur de forme ne pût trouver grâce devant ceux qui avaient alors en main la force publique. Il fut démolé dès le commencement du dix-huitième siècle dans sa partie septentrionale et sa partie occidentale et remplacé en 1727 par cette insignifiante construction nommée aujourd'hui palais de justice dont un architecte nommé Jean Verernys osa bien donner le plan. Au reste, la destruction de l'édifice ne précéda que d'un demi siècle celle du pouvoir qui y résidait. En 1793, la châtellenie du *Franc* fut abolie par le gouvernement français.

Depuis cette époque on y a établi la cour criminelle, les tribunaux correctionnel, civil et de conciliation, ainsi que leurs greffes.

Quant à la chapelle qui décorait l'intérieur de ce monument, elle est devenue depuis 1815 le dépôt des archives de la province de la Flandre Occidentale. Le superbe autel qu'on y admirait, orne aujourd'hui la chapelle du Saint-Sang.

Nous allons donner ici une liste des principaux tableaux que les amateurs vont admirer dans le palais du Franc.

1° Un tableau de Van Oost père, représentant un criminel qui entend son arrêt.

2° Un tableau figurant l'exécution de Cambyse, d'après Clacysens.

3° Un grand paysage, par Joseph de Momper : les figures et les animaux sont de Breughel *de velours*.

4° Une grande toile d'un maître inconnu. Elle représente Phi-

lippe-le-Bon, assis sur un trône et octroyant une charte en 1455. Autour de ce prince paraissent plusieurs figures allégoriques tenant en main les armes de Bruges, de Gand, d'Ypres et du Franc de Bruges.

5° Une vue générale du Bourg, où le fini de l'exécution le dispute à l'entente de la perspective.

6° Une décollation de St-Jean Baptiste, dont le coloris et le dessin sont excellents.

7° Un petit tableau de Gaeremyn, représentant l'exécution d'un criminel au milieu de la foule du peuple.

8° Quatre portraits des pensionnaires du Franc et un autre de M. De Gheldere, par Suvée.

9° Un tableau représentant les magistrats du Franc, qu'on avait jusqu'à ce jour attribué à l'un des Van Oost, et qu'une découverte récente faite par un employé laborieux des archives de la province, restituée au pinceau de Gilles Thilbrugghe, qui reçut pour ce travail la somme de neuf cents florins, le 2 avril 1660.

10° Un tableau de M. Wallays, représentant Jean De Nelles, au moment où en présence du roi de France, il a fait à Jeanne de Constantinople la cession du Franc de Bruges.

Enfin, encore quelques autres tableaux, parmi lesquels plusieurs paysages d'un certain mérite.

Dans quel rayon s'étendait la juridiction du Franc? Comme nous l'avons vu plus haut, une foule de communes et plusieurs villes même y ressortissaient. Cette autorité fut plus tard limitée par les empiétements des villes et les édits des Princes. Nous citerons à ce sujet un édit daté de l'an 1522 par lequel Louis de Nevers ordonne expressément que désormais le Franc de Bruges n'exerce plus la justice que dans l'enceinte même de la ville, et n'use plus de ce droit dans un autre endroit.

Le 15 Juillet 1550, cette juridiction fut organisée définitivement par le même Comte. Il la divisa en trois quartiers: le quartier du Nord, celui de l'Ouest et celui de l'Est. Les affaires de l'un ne pouvaient dans aucun cas se traiter dans les limites des deux autres, à moins que le Comte n'en décidât autrement.

Chaque quartier avait son conseil d'Administration, composé d'un Bourgmestre et de treize Échevins. Ils avaient tous les trois un jour de la semaine pour tenir séance; le Magistrat du quartier du Nord le Mardi, celui de l'Est le Jeudi et celui de l'Ouest le Samedi.

Outre ces fonctionnaires, il y avait encore dans chacun de ces quartiers, des Receveurs, des Commissaires, un Greffier, ainsi que plusieurs autres fonctionnaires d'un rang moins élevé.

Le rôle délégué aux Magistrats du Franc était à peu près le même que celui des sous-préfets en France et des Commissaires d'Arrondissement dans notre pays. Mais ce rôle était de plus combiné avec un pouvoir judiciaire.

Cette ancienne forme de Gouvernement aussi bien que l'Administration urbaine fut supprimée à l'époque de la révolution française par un décret du 21 Janvier 1793.

Nous devrions ici, pour compléter nos études sur le Bourg, parler de l'église de St-Donat; mais comme il nous a paru bon, pour l'intérêt et l'intelligence de ce livre de réunir en corps les parties de notre travail qui concernent les églises, nous prenons la liberté d'y renvoyer le lecteur.

CHAPITRE VII.

La prévôté dite s' *Gravens-Heer-schip*.

La Prévôté, comme nous l'avons vu plus haut, avait sa résidence dans la maison *het Steen*, qui fut abandonnée vers la fin du XV^e siècle.

C'était une véritable Seigneurie féodale qui possédait des propriétés considérables et dont le pouvoir s'étendait sur un ressort de 43 métiers (*ambaghten*) tout à la ville qu'à la campagne. Ces propriétés s'appelaient communément *le Domaine du Comte (S' Gravens-Heer-Schip)*. Les privilèges de la Prévôté étaient nombreux. Elle paraissait dans les hautes cours de Justice; elle avait le droit de se faire soumettre les comptes des fabriques d'églises, des tables de pauvres; elle participait à la nomination des Marguilliers, nommait les receveurs de contributions, les agents d'affaires, et avait en outre le droit d'approuver les statuts, les règlements et ordonnances publiques.

A quel époque fut créée cette espèce de fief? Si l'on en croit certains historiens, il daterait de 961, c'est-à-dire du règne d'Arnold, troisième Comte de Flandre. Ces historiens prétendent qu'à cette époque le Prévôt de St-Donat fut investi de son fief à titre de dotation perpétuelle. Mais il est difficile de faire concorder ce fait avec l'acte authentique qui prouve qu'en l'année 1089, le Prévôt nommé Erkenbert fut nommé chancelier perpétuel par Robert de Frise, Comte de Flandre. Les plus grands privilèges étaient attachés à cette dignité, comme il conste de la pièce qui suit :

« Wi constitueren ewwelic erfelic den proost , zoo wie dat hi si
« onse canselier en van alle onse naerkommers, en voorts ontfan-
« gere ende innemere van alle renten en heerlicheden en wi geven

« hem meesterie over onse notarissen; cappellaenen en clercken
« van St-Gravens Hoff wie hier jegens seggen of gaen wille in
« eenige maniere, die zal betalen honder ponden gouts.

« Gedaen te Brugge t' jaer ons Heeren als men schreef 1089
« den 21 van de maend October.

Als getuigen Remisius proost en Erembaldus castellanus
Brugensis.

Nous constituons à titre perpétuel et héréditaire le prévôt notre chancelier et celui de nos successeurs; nous le nommons receveur et encaisseur de toutes les rentes et des revenus de la seigneurie; nous lui octroyons autorité absolue sur nos notaires, chapelains et clercs de la cour du comte. Quiconque contestera ce droit ou s'opposera à l'exécution des présentes de quelque manière que ce puisse être, paiera une amende de cent livres d'or.

« Fait à Bruges le 21 Octobre 1089, témoins etc.

On ne peut donc dater que de cette année l'établissement de cette institution. Des prévôts le titre de chancelier passa aux prélats, c'est-à-dire aux évêques du diocèse de Bruges, et ils eumulèrent avec ce titre celui de *Prévôts*.

Le Magistrat de la Prévoté avait primitivement dans l'enceinte de sa résidence une prison spéciale; mais le 22 Mars 1540, d'après une convention faite avec le Magistrat de Bruges, il obtint le pouvoir avec le (*Canonicksche*) de faire renfermer ses condamnés à la prison de la ville, aussi bien que les Magistrats de la ville. C'est vers la fin du XV^e siècle que les Magistrats de la Prévoté obtinrent la faculté d'établir leur résidence dans une maison située dans la partie septentrionale du Bourg, à côté de l'Église St-Donat.

C'était un édifice antique assez remarquable, composé de deux étages, dont le second se prolongeait en forme de galerie. Dans l'intérieur reposait le seau du Comte de Flandre, ce qui faisait considérer comme sacrée la porte antérieure.

En 1662, cette antique construction fut complètement démolie, et sur son emplacement les Magistrats de la Prévoté firent élever un

nouveau bâtiment auxquels ils donnèrent le nom de *Prévôté* (*het Proosche*). Les mêmes Magistrats payèrent les trois quarts des frais de construction ; l'autre quart fut payé par la Seigneurie (*het Kanonische*) qui existe encore de nos jours.

La façade de ce monument, tout entière de pierres de taille bleues se compose de deux rangs de colonnes superposés sur lesquels règne une galerie supérieure. Outre les lourds ornements de sculpture qui la décorent, nous citerons les figures allégoriques de la justice, de l'amour, de l'envie, toutes trois en pierre de taille blanche. Pour émettre toute notre pensée sur ce monument, nous dirons qu'il est disgracieux dans son ensemble, et qu'on sent à sa vue la naissance prochaine de ce mauvais goût qui doit avilir l'art pendant toute la durée du XVIII^e siècle.

Il y avait dans l'intérieur plusieurs belles chambres : une d'entr'elles servait pour l'exercice de la justice, et une autre pour les délibérations du conseil. Il y en avait une aussi pour le *Greffé*. Dans les deux premières se trouvaient quelques tableaux d'un assez haut mérite : l'un représentait le *Jugement dernier* par de Coorenhuyze, l'autre le *Jugement de Salomon*, dont nous ne connaissons pas l'auteur. Plusieurs magnifiques portraits des évêques de Bruges décoraient aussi cette salle.

La Prévôté exerçait sa juridiction au moyen d'un conseil, composé de Juriseonsultes. Parmi eux se trouvait un Bailli, un Président et des Échevins. Ces Échevins étaient tous Avocats. Ils étaient au nombre de 28 ; — 14 d'entr'eux siégeaient pendant l'été ; les 14 autres pendant l'hiver. C'étaient en général les personnages les plus vénérés de la noblesse urbaine. A ces deux Cours de Justice la Prévôté et la Chambre Canoniale étaient encore attachés un Greffier et un Receveur.

CHAPITRE VII.

L'ancienne Prison dite *het Steen*. — Cour Féodale. — Seigneurie de Syssele. — Seigneurie dite *den Houtschen*.

A l'Ouest du Bourg, près du château nommé d'abord *Bruche*, et plus tard *Oudenburcht*, il y avait un édifice nommé *het Steen*, et qui plus tard servit de prison.

Ce bâtiment faisait corps avec la résidence du Comte Baudouin et de ses successeurs. Quand ces souverains eurent quitté leur première habitation pour s'établir à l'Est du Bourg, ils cédèrent leur premier domicile au Chancelier, qui y tenait une Chambre de Justice, nommée *Kasteleyns Kamer*. C'était une Magistrature composée d'Échevins du métier de Bruges (*Casselrye van Bruggen Ambacht*); — tous les Membres en étaient nommés par le Chancelier, et c'est de ce corps tout à la fois administratif et judiciaire que sortit plus tard le Franc de Bruges.

Le Comte Baudouin avait d'immenses propriétés territoriales que les débordements de la mer, qui s'étaient étendus jusqu'à Bruges même, avait en quelque sorte rendues stériles. Pour leur rendre, par une culture soignée, leur fertilité première, il les concéda à titre emphytéotique aux Seigneurs de sa Cour et à ses grands vassaux en confiant la surveillance et l'administration au Conseiller. La Prévôté et la Cour Féodale firent plus tard acquisition de la plus grande partie de ces terres. Les fondateurs ou tenanciers de ces fiefs étaient liés par certaines obligations. Ils devaient d'abord subvenir à tous les frais de la table du Comte; et c'est ce que l'on nommait le *Lardier*. Le *Steen* était le lieu de dépôt de toutes ces denrées; c'est dans le grenier de ce local qu'on les emmagasinait; et comme c'était une

espèce d'impôt prélevé à titre de concession, on appela le *Steen den Spyker* ou *s' Gravens-Heer-Schip*.

Ces tenanciers devaient en outre se rendre annuellement, la veille de l'Ascension, au *Steen*, pour témoigner au Comte la reconnaissance que leur inspiraient les bienfaits dont il les avait comblés et lui faire en même temps une offrande pécuniaire (*offerpeninck*). Ce n'est qu'en 1645 que cette cérémonie cessa d'avoir lieu au *Steen*; on la fit alors à la Prévôté jusqu'en 1689, où elle fut abolie.

Dans ce même bâtiment du *Steen* habitait une façon d'économe ou de sommelier nommé *Bricelier*. Il exerçait sa surveillance sur les vins du Comte, et il avait à titre d'indemnité une demeure gratuite au Bourg. Elle tenait d'un côté à la prison et de l'autre à la porte d'entrée de la *Rue de la Bride*; en 1607 ce bâtiment fut cédé à la ville.

Vers 1225, Jeanne de Constantinople, Comtesse de Flandre, trouvant la prison *het Steen* trop petite, en fit construire une autre aux dimensions plus vastes; elle fit élever aussi une demeure plus commode et plus spacieuse pour le geôlier. Elle fit en outre bâtir pour le Greffier de la Châtellenie un bureau où s'établit plus tard la cour féodale princière.

C'est le cas de dire ce qu'était cette cour. Son pouvoir émanait des Comtes, et le lieu de leur résidence était leur propriété. Le Bailli principal ainsi que tous ses assesseurs y avaient leur Chambre de Justice ou Collège, appelé Bailliage, et c'était aussi dans l'enclos du *Steen*, dans une aile de bâtiment contigu à la demeure du geôlier que ces Magistrats rendaient leurs arrêts soit criminels soit d'une autre nature.

Cette cour possédait un grand nombre de fiefs de la plus haute importance; c'étaient des villes, de vastes domaines territoriaux, et d'immenses propriétés seigneuriales. Nulle cour dans le pays ne pouvait être mise en parallèle avec celle-ci et ses privilèges avaient souvent excité l'envie de pouvoirs rivaux.

Mais, retour singulier et instructif des choses de ce monde! Par une ordonnance royale signée à Bruxelles le 9 Novembre 1781, cette cour fut confondue avec celle du Franc qui à son tour fut supprimée en 1793.

Ce corps de Magistrature était composé d'un Bailli en chef, d'un Président, d'un Lieutenant Bailli, d'assesseurs féodaux, d'un Greffier, de six procureurs et d'un Huissier ou Commissaire procureur.

La seigneurie de Syssele avait aussi le privilège de former dans le même corps de bâtiment un collège judiciaire dit *Ambachte van Syssele*. Les Magistrats de cette cour, se réunissaient au-dessus de l'escalier de l'ancienne prison. Ils tenaient ce pouvoir de la cour du *Franc* qui le leur avait conféré par une autorisation du 5 septembre 1528. Après s'être longtemps distinguée dans l'exécution de ses pouvoirs judiciaires, la cour de Syssele dut céder à certaines circonstances fatales et confondre sa juridiction avec celle du *Franc*, pour les délits criminels, auquel elle payait annuellement de ce chef un escalin par mesure, sur toute l'étendue de la susdite seigneurie de Syssele; or, ce fief embrassait une superficie de 800 mesures (*hemelsche breede gemeten*). Toutefois cette concession n'était pas complète; la cour de Syssele s'était réservé un jour de séance par semaine jusqu'en 1783 où elle s'absorba dans le *Franc*, dont la suppression eut lieu en 1795.

Le Seigneur de Syssele, était comte de Dignes (*Dyk-grave*) et les Brugeois lui avaient octroyé de grands pouvoirs. Voici quelle était la composition de la Cour Judiciaire qui était dans le ressort de son domaine : un *Bailli*, qui le plus souvent était le Seigneur, un Bourgmestre, des Echevins, un Bourgmestre de la commune, un corps Échevinal, un Greffier, un Receveur. Tous ces personnages, à l'exception d'un Echevin et d'un Officier (*ambtman*) qui avaient leur demeure à Syssele, habitaient la ville de Bruges.

Dans ce même local du *Steen* siégeaient encore les Magistrats de la Cour Féodale dite *den Houtschen*. C'était de toutes les Seigneuries ressortissant au *Franc de Bruges* la plus grande et la plus importante. Le Comte Philippe II qui était propriétaire de ce fief en fit en 1558 cession complète à Corneille Vander Eyken, Seigneur de St.-George. Sa juridiction s'étendait sur dix-huit communes. Il avait trois chambres de justice, l'une à Lophem nommée *den Nieuwen*, et les deux autres connus sous la dénomination de *Jonkers Ambacht* et *Buschkens*

Ambacht. Ces deux cours furent plus tard réunies à celle qu'on désignait sous le nom *den Houtschen*, qui fut supprimée en 1795, comme tous les pouvoirs de même nature. Cette magistrature avait son tribunal à côté de celui de Syssele : elle était composée d'un Bailli, d'un Bourgmestre, de sept Échevins, d'un Greffier, d'un Receveur, d'un Officier (*Ambtman*), et tous, le receveur excepté, habitaient le territoire du *Franc*.

Ajoutons à tous ces tribunaux qui exerçaient la justice au *Steen*, celui de l'auditeur militaire.

Les exécutions capitales eurent lieu d'abord devant l'ancienne prison et plus tard au Marché du Vendredi.

Ces exécutions se répétaient souvent le même jour, et cela se conçoit : les arrêts prononcés par tant de cours différentes devaient se rencontrer souvent pour l'époque assignée au supplice des condamnés. L'année 1571 est sous ce rapport particulièrement remarquable. Il y eut un certain jour cinq exécutions publiques, en vertu d'arrêts prononcés par différentes cours.

Que devint la prison *het Steen*? Que devinrent les bâtiments qui en dépendaient? La demeure du Sommelier du Comte fut en 1607 cédée à la ville, et c'est là que s'établit la garde bourgeoise qui s'y fixa jusqu'en 1795.

Quant à la prison *het Steen*, elle fut réduite en cendres le 27 novembre 1689. L'incendie commença à sept heures du soir et se propagea avec une telle rapidité qu'on eut à craindre la destruction de la Chapelle du Saint-Sang et de la Maison-de-Ville. Devant cette prison se trouvait une construction en bois, qui fut démolie en 1780; c'est sur ce terrain et celui qu'occupait ladite prison, qu'on bâtit en 1816, plusieurs bâtiments modernes qui s'étendent depuis l'ancien Greffe civil jusqu'au détour de la rue de la Bride. Pour se rendre dans les salles de l'étage supérieur de la construction dont nous venons de parler, il fallait traverser une galerie à pilastres à laquelle on arrivait par un large escalier, nommé Escalier de la prison. Au haut de la façade paraissait un instrument formidable, qui servait à l'application d'un supplice appelé *stropkoorde*. C'était

une espèce de cabestan auquel on attachait une corde, dont l'autre bout formé en nœud coulant recevait le condamné. Au moyen d'une manœuvre assez simple, on faisait monter et descendre le patient à plusieurs reprises, et l'action de cette redoutable machine se renouvelait autant de fois que le portait la sentence. On ne peut se faire une idée de l'excès de souffrance que ce supplice faisait éprouver au malheureux.

Nous devrions parler ici de la Chapelle du Saint-Sang, puisque c'est un des monuments les plus curieux de la place du Bourg. Mais nous renvoyons le lecteur à la partie de ce livre qui traite des églises. Il y trouvera sur ce sujet tous les détails désirables.

Nous devons toutefois compléter ce chapitre par une circonstance qui n'est pas dépourvue d'intérêt, c'est que près du lieu où se trouve aujourd'hui l'escalier avec portique de la Chapelle du Saint-Sang, il y avait autrefois une salle dont les Magistrats du Franc de Bruges avaient obtenu l'usage dès l'année 1289 pour l'exercice de leur ministère. En 1520, ils firent l'acquisition d'une maison attenante à l'ancien palais des Comtes de Flandre, et au château *den Loove*, situé à l'est du Bourg.

L'ancien palais qu'ils avaient possédé depuis trois siècles fut par eux vendu au Magistrat de la ville le 13 Mai 1551, et c'est là même qu'en 1555 on posa la première pierre de la Chapelle du Saint-Sang.

Le Greffe du Tribunal de Bruges fut bâti à la même époque, et, par le caractère de son architecture aussi bien que par les ornements de sa façade, il pouvait être considéré comme le prolongement de la chapelle; on y voyait quatre bustes, dont deux placés au milieu; l'un représentait Charles V et l'autre son épouse Isabelle. La statue d'un Saint se trouvait dans une niche au-dessus de la porte.

L'institution de ce Greffe disparut en 1795 avec tant d'autres qui firent naufrage dans le grand cataclysme révolutionnaire. Il servit alors de corps-de-garde à la police de Bruges jusqu'en 1815, où ces agents furent transférés où ils se trouvent aujourd'hui.

CHAPITRE VIII.

LA TOUR DE LA HAIE ou le Belfroi.

Quelle est l'origine de ces Tours superbes qui dominent toutes les vieilles cités et semblent annoncer de loin au voyageur par leur style et leur caractère la physionomie et l'histoire des populations qu'elles protègent de leur ombre. Lorsque l'aurore de la liberté perça les ténèbres du moyen-âge, et que le cri de *commune* eut électrisé les âmes que le servage avait longtemps avilies, on vit s'élever partout ces magnifiques Belfrois, véritables palladium de la liberté et qui renfermaient en effet le précieux dépôt des franchises conquises par les peuples, et non, comme on l'a cru longtemps, octroyées par les monarques. C'est encore dans ces tours qu'était suspendue la cloche communale, cette cloche dont le bourdon majestueux rassemblait sur la place publique tous les corps de métier jaloux de la conservation de leurs droits; et l'on sait assez tout l'enthousiasme que faisait naître dans l'âme des Gantois le son de la fameuse cloche de Roland, quand elle donnait l'alarme générale : le doyen des métiers venait planter sa bannière au milieu du marché, et les populations ivres de liberté aller guerroyer contre des agresseurs perfides.

C'est vers le XII^e siècle que les communes s'établissent en France, et les Belfrois paraissent en même temps. Elles sont, il n'en faut point douter, beaucoup plus anciennes dans les populations industrielles des Flandres, et les Belfrois paraissent aussi réclamer une plus haute antiquité. Voyons ce que l'histoire nous rapporte de celui de Bruges.

Citose singulière! Nulle part il n'est question de sa construction ; les historiens n'ont pour ainsi dire écrit que les annales de ses désastres.

Le 15 Août 1280, sous l'administration du comte Gui De Dampierre, le feu se déclare dans le Beffroi ; bientôt il s'est propagé dans toutes les parties de l'édifiée ; les flammes dévorent tout ce qu'elles rencontrent, et le plus riche de tous les dépôts devient leur proie : nous voulons parler des archives de la ville, documents précieux qui renfermaient tous les privilèges et prérogatives des soixante-douze corps de métiers.

De toutes les pertes, c'était la plus douloureuse pour les Brugeois : ils perdaient ainsi toutes les conquêtes de leurs pères, tous les droits achetés au prix du sang ; leur douleur était à son comble. Plusieurs fois ils sollicitèrent de leur Comte le renouvellement de ces privilèges ; plusieurs fois il invoquèrent la foi jurée et le prièrent de ne point se rendre complice d'une calamité produite par le hasard.

Le Comte fut inflexible ; il y allait de ses intérêts qu'un pareil événement servait à merveille. Ce monument était de bois ainsi que les bâtiments qui l'entouraient, et l'ensemble couvrait un vaste terrain, s'il faut en croire Vredius. Selon ce même écrivain, c'était là que se réunissaient pour délibérer les Administrateurs de la ville. Dans les anciens registres des comptes, il est fait mention de plusieurs sommes payées à la ville en 1284, pour la location d'un local attenant au Beffroi. Il y est aussi question de plusieurs actes dressés dans les salles de ce bâtiment par les Magistrats et tout enfin confirme notre opinion, que sous les Châtelains, le Magistrat de la ville, ne possédait aucun lieu de séance sur le Bourg.

D'après l'inspection de ces mêmes comptes, on pourrait supposer que la tour possédait déjà à cette époque toute une sonnerie et peut-être un carillon, puisque on y trouve portée en compte la façon de marteaux pour les cloches du Beffroi.

Quant au bâtiment contigu, dont nous venons de parler, il faisait face à la Rue de Laine et il en est question, dès l'année 1225, sous la

dénomination de *Halle* ou *Marché aux Épices*. Nous trouvons dans un vieux manuscrit qu'en l'année 1504, les épiciers y avaient la jouissance de trente-six chambres pour l'étalage de leurs marchandises et qu'ils tenaient ordinairement ces chambres pour trois ans, à la charge de payer annuellement à la ville la somme de 6 gros.

Une autre industrie, qui, d'après tous les documents de l'époque, devait être assez considérable, avait choisi ce même lieu pour magasin : c'était celle des *Gantiers*. Ils y étaient établis déjà en 1284; car nous trouvons dans un vieux compte de cette année qu'une somme de 1 livre parisien fut payée à Jean le Gantier résidant à la *Halle* pour achat de 12 paires de gants. Dans un compte plus récent d'une vingtaine d'années, c'est-à-dire de 1506, le Magistrat de la ville paya à Jean Van Maldeghem, serrurier, pour livraison de 51 nouvelles serrures et pour réparation de 15 autres, la somme de 9 livres, 4 escalins, 6 deniers parisis. Toutes ces serrures étaient destinées aux boutiques des gantiers, et il n'en faut point davantage pour prouver ce que nous avons dit plus haut, que cette industrie devait être bien florissante à cette époque.

Au reste, l'industrie et le commerce de Bruges étaient alors au comble de la prospérité. Dès le commencement du XIV^e siècle, la population de la ville s'élevait à deux cent mille âmes, et une circonstance en apparence insignifiante, que nous mentionnons ici par ce qu'elle a trait au Beffroi, prouve la circulation nombreuse d'ouvriers qui devait avoir lieu, dans certains moments de la journée. C'est que la cloche connue sous la désignation de *Werk-klok*, et qui aujourd'hui annonce les heures de repos et de travail, ne fut placée dans la Tour que pour prévenir les malheurs qui accompagnaient l'entrée et la sortie des ouvriers. On conçoit en effet qu'une population de 70,000 artisans sortant à la fois de toutes les fabriques devait faire courir d'assez graves dangers aux jeunes enfants qui jouaient dans les Rues, et c'est pour inviter les mères à les retenir chez eux que l'Administration de la ville s'était décidée à cette mesure de précaution d'autant plus louable qu'elle était justifiée par de nombreux exemples d'accidents.

Passons maintenant en revue, année par année, tous les événements qui ont rapport au Beffroi et à ses dépendances.

C'est en 1294, qu'on commença à jeter à une profondeur de plus de trente pieds les fondements de cette belle Tour de la Halle qui fait aujourd'hui l'orgueil des Brugeois et l'admiration des étrangers. Cette fois, pour la mettre à l'abri de l'incendie, on la construisit en briques et en pierres, et cette sollicitude était d'autant plus louable qu'il s'agissait de prémunir contre la plus terrible des catastrophes un dépôt sacré, celui des libertés publiques. La ville nourrissait alors l'espoir assez fondé de voir ses privilèges renouvelés par le Comte. On mit un soin incroyable à rendre les fondements solides, inébranlables, et c'est un fait dont on pourrait s'assurer aujourd'hui, si par suite des travaux nombreux qu'on a faits pour exhausser le sol, aussi bien que par l'effet des apports de sable produit des marées extraordinaires, le pied de la Tour ne se trouvait maintenant plus de 8 à 10 pieds au-dessous du terrain sur lequel il était posé primitivement.

Ce fut en 1299, qu'après bien des difficultés et des refus sans nombre, les Brugeois parvinrent à obtenir de leur comte Guy de Dampierre le renouvellement de leurs privilèges; faveur illusoire si on compare les articles de ce nouveau contrat avec celui du premier! le Comte avait réellement exploité au profit de son autorité une véritable calamité publique. Mais que pouvait-on faire contre la force? Les Brugeois se soumirent, et se firent un devoir de protéger contre toute nouvelle atteinte, cette ombre de leur vieille indépendance. Aussi, dès que le roi de France eut solennellement donné son approbation à cet acte émané d'un de ses vassaux, on déposa la charte dans une boîte de fer, que l'on enferma dans la maçonnerie même. Soins touchants! louable anxiété! On se sent ému en voyant tant de dévouement à cette cause sacrée, qui est aussi vieille que le monde, et qui, sous le nom de liberté, fait encore battre tous les nobles cœurs!

Maintenant, la Tour dont nous venons de parler fut-elle bâtie isolément ou simultanément avec d'autres bâtiments? Ce qu'il y a de

positif, d'incontestable, c'est que de vastes constructions y furent ajoutées en 1564 ; encore n'étaient-elles que de bois.

Au reste, en 1525, le bâtiment dont nous avons parlé plus haut, la *Halle aux Épices* existait encore, comme le prouve l'anecdote suivante, qui du reste ne manque pas d'un certain intérêt local.

Le 21 Juin 1525, on vit entrer dans la ville de Bruges Louis de Crécy, Comte de Flandre, monté sur un pauvre cheval efflanqué, et avec le plus triste équipage du monde. Il fut immédiatement, dans cet appareil dérisoire, conduit à la Halle aux Épices, d'où il s'échappa le 10 Août suivant, grâce à l'ingénieuse connivence de ses partisans. Repris le lendemain, il fut de nouveau incarcéré dans ce même bâtiment. On doubla les postes, et on ne lui accorda sa liberté que le mercredi qui précède la Noël, c'est-à-dire après lui avoir fait subir un emprisonnement de 25 semaines.

Le 15 Janvier 1495 fut un jour tristement célèbre pour les Brugeois. Un orage épouvantable éclata sur la ville, et la foudre atteignit la flèche du beffroi. Bientôt toute la partie supérieure qui couvrait la plate-forme de la Tour, devint la proie des flammes, et telle fut la violence de l'incendie, que la chaleur de l'atmosphère se faisant sentir dans un rayon assez vaste, opéra la fusion des têtes en plomb placées au-dessus des lucarnes de la prison dite *het Steen*. Toutes les cloches de la Tour subirent naturellement le même sort. L'Archange St-Michel et le Dragon qui surmontaient la flèche de la Tour tombèrent avec un grand fracas et se brisèrent dans leur chute. Le Magistrat ne s'oublia pas dans cette circonstance : avec l'aide des bourgeois, qui montrèrent autant de désintéressement que de zèle, le malheur fut bientôt réparé. Dès le 24 Avril 1502, la flèche de la Tour fut reconstruite avec une nouvelle magnificence, et l'on plaça à son extrémité un lion en cuivre doré de la hauteur de neuf pieds. Dans ses griffes il tenait une couronne. C'étaient les armes de la Flandre qui remplacèrent ainsi l'Archange St-Michel.

En 1521, on plaça dans cette même Tour, un nouveau tambour pour le carillon.

C'est dans la même année, le 12 novembre, qu'on établit au haut

de la Tour deux gardiens, chargés d'y veiller alternativement la nuit. Pour s'assurer de leur exactitude à remplir leur devoir, on les astreignit à sonner de la trompette d'heure en heure.

En 1527 on plaça dans une nouvelle niche pratiquée dans la Tour, la statue de Notre-Dame, patronne de la ville.

C'est dans le courant de 1565 que fut achevé le vaste bâtiment carré de la Halle, dont les travaux n'avaient commencé que quelques années auparavant. Une des quatre faces, celle qui longe la *Rue du Vieux-Bourg*, fut d'abord construite sous forme de galerie, on l'appelle *Top-Halle*. Toutefois, elle ne tarda pas à être reconstruite sur le plan des autres corps de bâtiment.

L'ensemble de cette vaste construction se développe sur une longueur de 84 mètres, et une largeur de 45 mètres, 50 centimètres, ce qui fait une superficie carrée de 3654 mètres.

L'aile qui fait face à l'ouest servait autrefois de corps-de-garde; toutes les autres parties de cette aile avaient une destination spéciale. C'est depuis 1819 seulement que cette aile ainsi que celle du sud désignée sous le nom de *Top Halle* sont devenues la boucherie publique; et il faut le dire à la louange de ceux qui ont fait cet excellent choix, il eût été impossible de trouver pour cette destination un local plus convenable sous tous les rapports. L'étendue, la propreté et toutes les dispositions intérieures rendent cette boucherie la plus belle de toute la Belgique.

Le corps du bâtiment qui fait face à l'Orient servait autrefois pour les opérations de la Bourse, mais, dans les dernières années de la domination française, cette institution fut supprimée. C'est là, que se fait aujourd'hui le Marché aux Toiles, quand le temps est mauvais; quant à la partie qui fait face à la Grand'Place, la garnison y a établi un corps-de-garde.

Une belle porte voûtée donne entrée dans la cour du bâtiment, enceinte assez vaste où se fait ordinairement le Marché aux Toiles le samedi. Mais, avant d'arriver à cette cour, on trouve à droite un large escalier en pierres qui conduit aux salles supérieures où se tient annuellement la grande foire de Bruges, foire jadis célèbre, mais

qui décline chaque année, et finira par être insignifiante. Toutes ces salles ont eu, suivant les époques, des usages bien différents. Elles ont quelquefois servi de magasins pour les blés : elles ont été, comme tels, de vastes greniers pour l'approvisionnement de la ville. Dans d'autres temps elles ont été converties en halle aux draps, et on y vendait toutes les marchandises d'aunage. C'est ainsi que le 11 avril 1728, la halle aux draps servit à la première vente publique de mousselines, cotonnettes, siamoises etc. ; vente qui eut lieu sous les auspices des directeurs de la compagnie des Indes Orientales. Elles sont même parfois devenues établissement d'instruction et on y enseignait publiquement le grec et le latin. En 1717 on y forma une société d'escrime ; au seizième siècle le culte réformé y eut un prêche ; en d'autres temps la garnison en fit des lieux d'exercice. Quand vint la révolution française, Bruges eut ses démagogues, comme la plupart des autres cités, et un club de révolutionnaires tint ses séances dans un des vastes locaux de la Halle. Là aussi s'était constitué le bureau du maximum pour les grains, et enfin c'est depuis 1850 que les salles supérieures ont servi pour les distributions de prix et pour les expositions de tableaux.

En 1604 on reconnut au moyen du fil à plomb que la Halle penchait de 55 1/2 pouces. Au reste l'œil seul peut se convaincre de cette inclinaison. Il suffit de rencontrer une des arrêtes de la Tour avec celle d'un bâtiment reconnu pour son exactitude verticale, de manière à les unir dans une ligne de jonction. On reconnaîtra que les deux lignes forment un angle très-sensible.

Continuons à enregistrer tout ce qui concerne ce magnifique monument.

En 1606, le lion dont nous avons déjà parlé, fut descendu de la Tour pour subir quelques réparations, et être de nouveau doré au feu.

L'année suivante (1607), on renouvela les aiguilles des cadrans.

Le cadran du nord fut renouvelé en 1662 ; il pesait 200 livres, et les chiffres des heures avaient 1 mètre et 50 centimètres de longueur.

En 1722, une nouvelle épreuve d'alignement eut lieu pour la Tour ; elle se fit avec le fil à plomb et il fut reconnu que depuis 1604, où cette opération s'était faite pour la dernière fois, c'est-à-dire, dans l'espace de 118 ans, cette masse gigantesque n'avait plus dévié d'une seule ligne.

Quand la même expérience fut faite en 1820 par les soins de M. l'architecte Van Gierdegom, il fut constaté comme en 1722, que la perpendicularité n'avait rien perdu dans l'espace d'un siècle ; de façon qu'ayant maintenant trouvé son assiette définitive, la Tour ne peut plus inspirer aucune crainte d'éroulement.

248 ans s'étaient écoulés depuis le dernier incendie qui avait dévoré presque toute la Tour de la Halle. Le monument qui s'était élevé sur les ruines du premier, était si majestueux, qu'il attirait l'admiration de tous les étrangers ; mais il devait à son tour subir une cruelle épreuve. Le dernier jour d'avril 1741, vers midi, un orage épouvantable gronde sur la ville, et la foudre vient éclater sur le haut de la flèche. Avivé par un vent du Nord très-vif, le feu se communique à tout ce qu'il rencontre sur son passage. Tout à coup *le lion* descend avec rapidité ; les poutres qui soutiennent les cloches sont réduites en cendres, et les cloches elles-mêmes, presque mises en fusion et ne trouvant plus d'étais, tombent avec un horrible fracas ; le bourdon était du nombre, ce bourdon solennel, dont la voix se mêlait à toutes les joies de la cité. Comment peindre l'émotion des habitants de Bruges ? la consternation était générale ; mais elle était plus vive encore au sein du Magistrat de la ville. Toutefois, il comprit vite que dans une catastrophe comme celle-ci, il fallait autre chose que des regrets et il se mit à l'œuvre avec une ardeur incroyable. Réunis dans la maison des poissonniers, qui était située sur la Grand'Place, les membres de l'administration communale, dirigèrent habilement tous les travaux, et ne quittèrent leur poste que le lendemain à cinq heures du matin. Cependant l'incendie suivait sa marche dévastatrice ; tous les bâtiments de la Halle étaient atteints et les flammes s'étaient propagées jusqu'aux maisons voisines ; tout un quartier de la ville était ainsi menacé. Les appréhen-

sions les plus sérieuses saisirent les habitants, et ils réunirent leurs efforts et leurs moyens pour opposer une digue au fléau destructeur. La Halle n'offrait plus qu'un immense brasier, d'où s'élevaient des flammes ardentes et des tourbillons de fumée. D'énormes étincelles poussées par le vent vinrent tomber près du pont de Gruuthuise.

Vers neuf heures du soir, on entendit un bruit épouvantable accompagné d'un craquement prolongé; c'était un amas confus de poutres carbonisées, de cloches fondues et de pierres calcinées qui tombait ainsi sur la troisième voûte; toutes les cloches, même la grande cloche dite du Saint-Sang, et le magnifique cylindre du carillon se trouvaient dans cette avalanche de feu. Heureusement on avait eu le temps de sauver les archives qui se trouvaient sous cette voûte, et par la sollicitude du Magistrat on les avait transportées dans la maison du Greffier. La perte de ce dépôt eût été un malheur irréparable. Cependant, après bien des efforts, on parvint à isoler l'incendie et bientôt après à le maîtriser complètement. S'il y eut une consolation pour tous, au milieu d'un si grand désastre, c'est que, malgré tant de périls, tant de dévouements, il n'y eut ni morts ni blessés.

Pour faire comprendre en un seul mot la perte que la sonnerie seule fit, dans cette circonstance, éprouver à la ville, nous dirons que le bourdon seul, cloche du Saint-Sang, pesait 22,420 livres; qu'il y eut en outre quarante cloches du carillon complètement fondues, et qu'enfin le magnifique cylindre percé de 19,449 trous carrés, correspondant à autant de notes, disparut dans cette épouvantable débâcle.

Avant cet incendie, on arrivait au faite de la Tour par un escalier de 555 marches. Aujourd'hui il n'en existe plus que 402, y compris les degrés de l'échelle qui conduit à la plate-forme.

La flèche, qui surmontait la Tour, avait la forme d'une pyramide triangulaire. A chacun de ses angles s'élevait une gracieuse tourelle, de sorte que le tout ressemblait à une couronne. Douze croisées faisaient pénétrer le jour dans cet ouvrage élégant, et l'aspect en était charmant de loin.

La Tour était garnie de galeries extérieures à balustres ; et aux quatre angles quatre tourelles légères s'en détachaient avec grâce. Elle avait 107 mètres, 43 centimètres de hauteur. Sa partie inférieure seule ou fondamentale comptait dans ce nombre pour 50 mètres, 56 centimètres. Au niveau du sol l'épaisseur des murailles était de 2 mètres, 58 centimètres ; à la hauteur de 58 mètres, dont nous venons de parler, elle n'offrait plus que 2 mètres, 18 centimètres d'épaisseur. Le périmètre intérieur était de 8 mètres, 62 centimètres. La partie de forme octogone avait 29 mètres, 7 centimètres de hauteur. Quant à la pyramide en flèche, elle avait en hauteur 19 mètres. Le 5 Mai 1741, la cloche des ouvriers se fit entendre pour la première fois depuis l'incendie, et continua depuis lors à sonner comme autrefois.

Le 22 Février 1743 on plaça provisoirement au Beffroi, en attendant que les bâtiments de la Halle fussent complètement restaurés, la cloche dite du Saint-Sang, dont la fonte venait de s'achever. Cette cloche s'était à peine fait entendre dans quelques solennités publiques, lorsque le 27 Septembre 1745, elle se fendit en annonçant la joyeuse entrée du Roi de France, qui en ce moment arrivait sur la Grande Place. Cette cloche fut donc supprimée, comme étant hors de service.

On fonda encore la même année trente-huit nouvelles cloches pour le carillon. Elles furent transportées sur la Grand-Place et placées sur un échafaudage dressé à cet effet sous la gouttière de la Halle aux draps. Ce nouveau carillon joua, pour la première fois, le Lundi de la fête de la Pentecôte.

Le 29 Avril 1745, l'heure sonna pour la première fois à la Halle, depuis la reconstruction de ce bâtiment.

Le 9 Avril 1748, on plaça dans la Tour le nouveau tambour ou cylindre pour le carillon.

Le 15 Août 1748, arrivèrent à Bruges plusieurs experts chargés d'examiner le mécanisme de la nouvelle horloge et du carillon qu'on venait de placer à la Halle. Il n'y eut qu'un avis sur le mérite de ces ouvrages : on en trouva l'exécution parfaite, et dès le 15 Août on put entendre le jeu du carillon.

C'est en effet le carillon le plus renommé de l'Europe pour ses dimensions, et la force de plusieurs de ses cloches. Le sieur A. De Hond l'exécuta l'an 1748 pour le prix de 500,000 fr. Il se compose de 48 cloches fondues par Jacques Dumery, et dont la plus grande pèse 19,000 livres; il faut y ajouter 190 marteaux. Le cylindre qui exécute les airs aux heures, aux demi-heures et aux quarts-d'heure pèse 19,966 livres. Pour combiner à l'infini les notes de la sonnerie, le cylindre est percé de 50,500 trous qui ont coûté chacun 65 centimes. C'est par ce moyen que nous avons les magnifiques effets du carillon.

Le 5 Thermidor, an VIII, (24 juillet 1800), les autorités françaises firent enlever la grande cloche de l'église de Notre-Dame, afin de s'en servir comme bourdon dans les grandes solennités. On couvrit au moyen d'une souscription les frais de ce déplacement; et quand la paix, dite *paix d'Amiens*, fut signée entre les plénipotentiaires de la France et de l'Angleterre, cette cloche fut mise en branle pour la première fois. Le mécanisme sur lequel elle devait se mouvoir n'était pas encore complètement disposé; mais quelques ouvriers, au moyen de cordes, parvinrent à faire mouvoir le battant, et tout se passa le mieux du monde. Cette cloche pesait 11,500 livres. Sept chevaux la transportèrent jusqu'au lieu de sa destination sur un char à roulettes.

Nous avons parlé d'une vierge du plus beau style qui se trouvait autrefois dans une niche de la tour; ce morceau de sculpture avait été enlevé au commencement de la révolution française, et les Vandales s'étaient fait un jeu sacrilège de la briser et d'en disperser les débris. En 1819, par les soins et sous les ordres de M. le baron De Croeser, bourgmestre de la ville, une autre statue de la vierge fut placée dans la niche de la Halle. En 1822 la tour subit une modification qu'on peut considérer comme heureuse au point de vue de l'art. La partie octogone fut surmontée d'une balustrade ouvragée avec des tourillons aux huit angles, ce qui forme une espèce de couronne à cette reine de la cité. C'est dans ce même changement qu'on remplaça la toiture de bois par une autre de zinc.

En 1826 des travaux plus considérables furent entrepris au Beffroi.

Il s'agissait de remplacer toutes les vieilles charpentes par des travaux de menuiserie plus solides. Un maître charpentier, qui s'était fait une certaine renommée dans l'exécution des travaux les plus difficiles, fut chargé de celui-ci : c'était M. De Fackere. Le succès couronna ses efforts. Ce qui parut surtout admirable, ce fut l'art avec lequel, sans déplacer les cloches, il parvint à substituer de nouveaux étais aux anciens.

On opéra cette même année une restauration complète de la tour de la Halle, depuis sa base, jusqu'à l'extrémité du couronnement octogone.

Quand le Belfroi parut suffisamment restauré, on y replaça les autres cloches dans l'ordre où elles se trouvaient auparavant. Grâce aux soins trop peu appréciés d'un excellent Horloger-Mécanicien, M. Warnier, on parvint à faire descendre l'Horloge dont on adapta le mécanisme à la grande cloche (le bourdon) pour annoncer les heures. La cloche dite *Poorte-Klok*, servit aux demi-heures, et quant à celle qui devait servir de tocsin, on la plaça dans l'une des plus larges embrasures.

Le 15 Septembre de la même année, des réparations furent jugées nécessaires au cadran de la Grand' Place ; on le fit donc descendre pour les effectuer.

Tous ces travaux importants une fois achevés, le carillon fit entendre aux Brugeois ses sons harmonieux le 14 Octobre 1826, à 4 heures de relevée.

Ce carillon ne subit plus de changement qu'en 1857. M. F. Lutzenrath, Horloger-Mécanicien de la ville y plaça un nouvel échappement à chevilles, et un balancier, à système compensateur. Le but de ces modifications était d'imprimer au mouvement de l'horloge une marche plus régulière, et de le rendre moins sensible aux intempéries des saisons. C'est encore lui qui en 1842 a fixé un nouveau rouage pour indiquer les minutes sur le cadran de l'Ouest ; il en fit autant en 1845 pour celui de l'Est.

Le poids de chaque cadran est de 5,400 livres. Le diamètre en est de 19 pieds. La longueur de chaque chiffre est de 5 pieds.

CHAPITRE IX.

Académie de Peinture, Sculpture et Architecture, autrefois Loge des Bourgeois (Poorters-Loge.)

On nomme ainsi un charmant édifice surmonté d'une tour, où les touristes vont admirer quelques chefs-d'œuvre des plus grands maîtres. Rien n'est plus svelte et plus délicat que cette construction, et elle mérite de fixer un instant notre attention.

Elle date des premières années du quatorzième siècle. C'est là, qu'après une journée tout entière consacrée au travail et aux spéculations de l'industrie, les bourgeois avaient coutume de se réunir pour distraire dans les chances des dés et des cartes un esprit trop longtemps absorbé par les affaires. Comme toutes les choses de ce monde, cette nouvelle institution eut d'abord une vogue incroyable; mais bientôt, moins fréquentée, elle cessa complètement de l'être au milieu des guerres et des troubles qui agitèrent nos provinces.

Ce bâtiment servit depuis lors à diverses parties de plaisir que se donnèrent les bourgeois. C'est là que, en 1592, eut lieu le fameux tournoi entre Jean de Bruges ou de Gruuthuyse et Jean V, Seigneur de Ghisteltes, Chambellan de Philippe-le-Hardi, Duc de Bourgogne. De Gruuthuyse se présenta dans le champ clos avec cinquante de ses hommes-liges, tous gens de cœur, et intrépides combattants; — un pareil nombre de vassaux non moins intrépides accompagnaient son adversaire.

Ce bâtiment n'avait donc plus de destination spéciale à l'époque dont il est ici question. Aussi voyons-nous quelque temps après, plusieurs sociétés, et entr'autres celle de l'*Ours Blanc*, demander à la ville l'autorisation d'en faire le lieu de leurs réunions. Le 15 Mars 1417 fut, sous ce rapport, un jour remarquable. Les Bourgmestres Jean Broodeloos et Thomas Bonin, accompagnés des Échevins, Conseillers, Trésoriers et autres notabilités de la ville, se rendirent à la *Loge des Bourgeois* avec les Membres de la Société de l'*Ours Blanc*. On vota d'un commun accord, dans cette réunion, en mémoire des Forestiers le rétablissement du tournoi de l'*Ours Blanc*, où les Brugeois s'étaient acquis jadis un haut renom de prouesse. Il fut convenu de plus que les jeux et les exercices auraient lieu chaque année avec toute la pompe et toute la magnificence imaginables : et, en effet, la fureur des tournois devint générale, et Bruges se distingua toujours dans ces luttes brillantes.

Quand la Salle de Réunion fut restaurée avec le soin que réclamait sa destination, et qu'on y eut déployé en ornements et en décorations tout ce qu'une pareille époque pouvait imaginer pour le plaisir des yeux, on y plaça un tableau représentant tous les Forestiers de la Société depuis l'an 1520, ayant à leur tête Jean Metteneye. Ce tableau portait les noms et les armoiries des Forestiers, et on lisait au bas l'inscription suivante : *Anno 1520, op eenen vasten avont ter cenre feeste van vrouwen en jonckvrouwen soo gecooen Jan Metteneye te zyne Forestier van den Witten Beer van den Jonstemeente van Brugge.*

Ce qui pourrait se traduire librement par ces mots : Au Carnaval de 1520, il fut donné une fête brillante aux dames et damoiselles des Membres de cette Société à l'occasion de la nomination de Jean Metteneye, comme Forestier de l'*Ours Blanc*.

Ce fut en l'année 1417 que la Société de l'*Ours Blanc* obtint du Magistrat l'autorisation de placer, dans une niche de ce bâtiment, la figure d'un ours blanc. Les historiens sont assez généralement d'accord que cette statue emblématique faisait allusion aux chasses héroïques entreprises par les Forestiers et les premiers Comtes de Flandre pour délivrer le pays de ces animaux féroces et y faire

régner une sécurité parfaite. Cette figure portait au cou un collier, auquel étaient suspendues les armoiries de Flandre avec l'écusson de la Société que voici : fond de gueule avec lances croisées d'or ; dans la partie supérieure, entre les deux lances, une bague avec châton ; dans la partie inférieure, un cor de chasse.

Telles étaient les fêtes et les réjouissances données par cette Société, qu'elle avait au loin répandu l'éclat de sa renommée : toute l'Europe en était pleine, et on la citait comme modèle, lorsque les divisions intérieures la désorganisèrent complètement en 1489 ; c'est à cette époque que le Forestier Breydel prit parti contre Maximilien.

A cette Société succéda, dans le même local, une autre association dont le but était de s'exercer à l'escrime, à l'espadon, à l'épée et au poignard. S'il faut en croire plusieurs historiens, ce serait cette Société qui aurait donné naissance à celle des *Escrimeurs* ou *Hallebardiers*, qui parurent, pour la première fois, dans le cortège de la procession du Saint-Sang le 3 Mai 1542 ; il y avait déjà, à cette époque, deux ou trois années qu'elle avait obtenu du Magistrat d'employer, comme lieu d'exercice, le local qui se trouve au bas de la *Loge des Bourgeois*.

Vers le milieu du XVII^e siècle, quand la tranquillité la plus parfaite fut rétablie dans le pays, la Société de Rhétorique dite du *St.-Esprit*, (*van den H. Geest*), sollicita et obtint pour lieu de réunions et d'exercices le haut de la loge des Bourgeois. Quand la jouissance de ce local lui fut assurée, elle fit orner la salle des armoiries de ses rois ou princes. Sur la porte d'entrée elle fit placer l'emblème de la Trinité, morceau de sculpture admirable où la délicatesse du ciseau le disputait à la richesse du pinceau qui avait pu y réunir les plus belles couleurs. Dans l'intérieur de la salle de réunion, on avait placé un tableau inachevé de Pierre Pourbus, représentant autour d'une table le prévôt et les treize membres de la Direction. C'est en 1698 que le Chef-homme Liévin-Ignace Vanden Sompele, voulant contribuer pour sa part à la décoration de ce local y fit placer un magnifique buffet, des banquettes avec coussins et autres accessoires. Il ne borna pas là ses largesses : Il fit présent à la Société de

deux tableaux représentant Apollon et Pallas, peints par Louis De Deyster, et de plusieurs portraits admirablement peints. Au-dessus de l'antique cheminée il fit placer un paysage peint par Minderhout. Outre toutes ces richesses d'art on voyait encore dans cette salle deux précieux tableaux peints par Lancelot Blondeel, dont l'un représentait la *Descente du Saint-Esprit* et l'autre la *Transfiguration du Christ*.

Comme on le voit, c'était une espèce de Musée que cette *Maison des Bourgeois*. Ne serait-ce pas ce grand nombre de belles toiles qui aurait donné plus tard l'idée de faire de ce local une Académie de sculpture, de peinture et d'architecture. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'en dehors de ce bâtiment, il y avait déjà à Bruges dès le XIV^e siècle une association de peintres qui dans leur demeure respective, donnaient des leçons de dessin à la jeunesse.

Le projet de fonder à Bruges une école publique des Beaux-Arts ne date que de 1716. Il y avait alors dans cette ville un certain nombre d'amateurs qui s'entretenaient souvent de l'utilité qui résulterait pour la population de la création d'une institution de ce genre. Ils finirent par rallier à leur opinion plusieurs personnes recommandables qui leur prêtèrent un loyal concours. C'est un devoir pour nous de citer ici celles qui ont le plus contribué à la réalisation de ce projet. Voici les noms de ces citoyens modestes à qui tant de générations durent le bienfait d'une instruction solide : MM. Joseph Vanden Kerckhove, Jean-Baptiste Herregauts, Marc Duvenede, Josse Aerschoot. Ce sont là les artistes. Ceux qui les secondèrent dans leur entreprise se nommaient : Baudouin De Witte, abbé du couvent de l'Écchoute, Jacques Vanden Bogaerde, Jean Albert de Morphy, tous deux chanoines de la cathédrale de St.-Donat; François Joets, chanoine de St.-Sauveur et peintre; Jean Chrétien Madouts, gouverneur de Damme, Pierre Van Borssele-Vander Hooghen, bourgmestre du Franc, Charles Anselme-Adornes, Seigneur de Poelvoorde, Jean-Antoine Vander Leepe, artiste peintre, François Albert Baron De Bette, échevin du Franc, Jean Wynckelman, Seigneur de Metersche, Jacques De Gheldere, trésorier, et une foule d'autres personnes

qu'il serait trop long d'énumérer ici. Ces Messieurs jugèrent alors convenable d'adresser au Magistrat de la ville une requête à l'effet d'obtenir un local gratuit pour l'enseignement public du dessin. On conçoit que dans une ville où les arts avaient toujours été en honneur une pareille demande ne pouvait pas manquer d'être accueillie avec enthousiasme. Elle le fut en effet, et le Magistrat allait répondre favorablement, quand un incident fit ajourner la décision. On apprit qu'il était né un différend entre le doyen et les membres de la direction des peintres. La Trésorerie fut appelée à résoudre la difficulté, et quand tous les obstacles furent aplanis, le Magistrat par une décision de 1719, accorda aux peintres et aux amateurs prénommés, et ce à titre gratuit, une partie de la *Loge des Bourgeois*, c'est-à-dire la grande salle d'en bas, qui jusque là avait servi de lieu d'exercice aux escrimeurs, plus la grande salle de l'étage supérieur avec une chambre attenante, qui servait aussi comme salle d'exercice pour la Société de Rhétorique.

A peine l'*Académie* était-elle instituée qu'on procéda à la nomination d'un premier protecteur; on élut comme tel Jean Chrétien Madauts, Seigneur de Bernonsaert, gouverneur de la ville de Damme; Joseph Vanden Kerekhove fut nommé premier professeur. C'était le moindre honneur qu'on pût décerner à un homme qui avait déployé tant de talent et de zèle à préconiser la création d'une pareille Société. On lui donna de plus le logement dans le même local: il se composait d'une chambre en bas et de la place de la loge. L'ouverture de l'*Académie* eut lieu le 1^{er} janvier 1720. C'est aussi dans cette année que se fit le premier concours d'après la bosse. Les modèles étaient de petites figures en plâtre. Mathieu De Visch remporta le premier prix, qui était un porte-crayon d'argent. Il ne se présenta cette année que dix élèves à la classe d'architecture.

L'*Académie*, à peine fondée dequis quelques années éprouva en 1724 une perte qui faillit en compromettre l'existence. M. Joseph Vanden Kerekhove mourut cette année, et cet événement entraîna la fermeture momentanée des cours de l'*Académie*.

Toutefois, en attendant la nomination d'un autre professeur, le

fils du défunt, Joseph Vanden Kerckhove, donna dans sa demeure située Quai du Miroir, quelques leçons aux jeunes amateurs et s'appliqua surtout à la correction de leurs essais.

Depuis qu'il avait obtenu le premier prix de figure, Mathieu De Visch avait entrepris un long voyage pour se perfectionner dans l'art de la peinture. A son retour à Bruges, il se crut obligé de faire pour les jeunes artistes ce qu'on avait fait autrefois pour lui : c'est-à-dire de les aider de ses conseils et de les encourager dans leur belle carrière. Il invita donc tous les amateurs de dessin et de peinture à se réunir chez lui ; beaucoup de jeunes gens profitèrent de cette gracieuse invitation, et bientôt, sous la direction d'un maître si habile, plusieurs d'entr'eux se firent une renommée qui s'étendit loin du pays.

Cet artiste ayant contracté un mariage quelques années après, fut malheureusement obligé de supprimer son enseignement particulier ; mais il mit tant d'ardeur dans la poursuite du but qu'il s'était toujours proposé que grâce à l'active intervention de M. De Schieter de Maelstapel, qui en 1725 fut nommé protecteur, et à la coopération louable de tous ceux qui faisaient partie de cette institution, on put bientôt songer à la réouverture de l'école.

L'Académie fut en effet ouverte en 1759 et M. De Visch fut immédiatement après nommé professeur. La sage administration de cet excellent maître fit bientôt fleurir cette école dont la célébrité se répandit au loin. Nous ajouterons ici que cette même année on décerna au lauréat une médaille en vermeil.

Il semblait qu'une fatalité sans exemple conspirât contre l'Académie. Elle fut le 27 Janvier 1755 la proie d'un violent incendie, qui la réduisit complètement en cendres. Dans l'embrasement général périrent toutes les statues de plâtre rapportées de Paris, parmi lesquelles on remarquait un Apollon, une Vénus, un Saturne, un gladiateur, un Satyre, un Faune ; et enfin tous les tableaux et les effets appartenant à la Société de Rhétorique dite du St-Esprit (*van den II. Geest*).

Si la perte fut immense, les efforts des Directeurs pour la réparer

dépassèrent tous les éloges. La restauration complète fut achevée dans le courant de la même année; mais cette fois on fit par mesure de précaution, voûter en pierres toutes les classes d'enseignement, et le 6 Novembre l'Académie fut de nouveau inaugurée pour devenir bientôt après plus florissante que jamais.

En mémoire de cet événement on plaça au-dessus de la porte en pierres de taille qui s'ouvre dans la rue, le chronogramme suivant :

UT PHOENIX EXCINERE SUO,
BRUGENSIIUM DONO REVIVISCO.

Le local de l'Académie fut agrandi en 1818; au commencement du mois d'Août de la même année les travaux étaient déjà achevés, et le 26 du même mois on célébra la fête séculaire de l'institution; car il y avait cent ans qu'elle existait comme école de peinture, d'architecture, de sculpture et de dessin. Les invités se rendirent au local de l'Académie, et après s'être formés en cortège, ils allèrent à l'église de Ste-Walburge où fut célébrée une messe à grand orchestre suivie d'un *Te Deum*. Quand la solennité fut terminée, le cortège composé de 120 membres, reprit le chemin de l'Académie et se rendit à la grande salle par le nouvel escalier. Là, au milieu du plus profond silence, dans une enceinte richement décorée et ornée du buste de Sa Majesté le Roi des Pays-Bas, le baron Van Keversberg, gouverneur de la Flandre Orientale prononça un discours sur l'art de la peinture dans ce pays. Le cortège s'achemina ensuite vers le lieu du banquet qui avait été préparé à l'occasion de cette fête.

Une nouvelle fête, intéressante pour les Brugeois et surtout pour la jeunesse des écoles eut lieu cette même année; nous voulons dire le jubilé de M. Winkelman qui était depuis 25 ans président de l'Académie.

Le concours de peinture d'après nature eut lieu pour la première fois en 1837, et M. Henri Becquet remporta le premier prix.

En 1842 la ville fit l'acquisition d'une maison attenante à l'Académie. C'était une mesure urgente. Le nombre des élèves augmentait chaque année, et il était difficile de les placer commodément dans les

classes. Quelques difficultés ayant surgi entre le locataire et son nouveau propriétaire, l'amélioration projetée n'a pu avoir lieu jusqu'à ce jour.

DESCRIPTION DES PRINCIPAUX TABLEAUX QUE POSSÈDE L'ACADÉMIE.

Outre plusieurs morceaux de sculpture, l'Académie possède encore une magnifique collection de plâtres d'après l'antique, envoyés par S. M. le Roi des Français comme tribut de reconnaissance pour la courtoisie avec laquelle la ville autorisa les artistes, qu'il envoya à Bruges, à prendre la moule de la fameuse cheminée du Franc. Mais c'est en tableaux surtout que cette institution est riche. Voici les plus remarquables :

Un tableau de Jean Van Eyck, peint en 1436, et qui se trouvait autrefois dans la Cathédrale de St-Donat à Bruges. Il représente la *Sainte Vierge avec l'enfant Jésus, assise sur un trône entre saint Donatien et le chanoine de Pala agenouillé*. Ce chanoine était le donateur du tableau. Derrière lui se trouve son patron, St-George, richement vêtu et saluant naïvement la Vierge mère et son divin enfant.

Le portrait de la femme de Jean Van Eyck, peint par son mari en 1459. C'est à la munificence de M. P. Van Lede que l'Académie doit de posséder ce tableau depuis 1808. Il se trouvait autrefois à la Chapelle de Saint-Lue, dite des peintres.

La tête du Sauveur, peint par le même en 1440. Ce magnifique morceau de peinture, du fini le plus précieux et d'une expression toute divine, a été donné à l'Académie par M. Joseph De Busseher en 1788.

Deux tableaux d'une grande naïveté de composition, dont l'un est peint par Roger de Bruges. Il représente *l'Adoration des Bergers*, effet de nuit.

La *Sainte-Vierge*, au milieu d'une foule de Saints personnages, par Jean Schoreel.

Un tableau peint par Jean Memmeling en 1484. Il représente *St-Christophe portant l'enfant Jésus à travers les eaux du Jourdain*. A droite se trouve St-Benoit et à gauche St-Éloy.

Sur les volets on voit le donateur du tableau avec sa femme, ainsi que leurs patrons et leurs enfants.

Jésus-Christ baptisé par St-Jean. Dans le haut du tableau Dieu le Père brille d'une gloire céleste; au-dessous, le Saint-Esprit sous la forme d'une colombe plane sur la tête du fils. Des détails charmants forment les accessoires de cette composition. Longtemps on l'a crue de Jean Memmeling : mais le caractère des têtes, et la vérité de la perspective aérienne prouveront à tout connaisseur qu'il est d'une date postérieure.

Le Jugement dernier, par Pierre Pourbus. C'est une belle et vigoureuse peinture, comme tous les tableaux de ce maître.

Une descente de Croix, par un maître inconnu. Sur les volets qui sont peints en grisaille sont représentés d'un côté *la Résurrection*, et de l'autre *Jésus portant sa croix*.

Trois petits panneaux, peints par Pierre Pourbus et qui autrefois faisaient partie du triptique dont nous venons de faire mention. De ces trois panneaux celui du milieu représente *la Nativité de Jésus-Christ*; celui de gauche *l'Annonciation*, et celui de droite *la Circoncision*. La date est 1570.

Deux portraits par le même.

St.-Luc faisant le portrait de la Vierge-Mère et de son divin Enfant, par Lancelot Blondeel. Ce tableau qui porte la date de 1545 est d'un mérite incontestable et le cadre qui le renferme est lui-même un chef-d'œuvre de sculpture. Le premier représente le jugement de Cambyse ou le juge prévaricateur. Le second l'exécution de Cambyse ou l'écorché. Antoine Claeysens peignit ces tableaux en 1598. Sous l'empire Français, ils faisaient partie du Musée de Paris : ils ont été rendus lors des événements de 1815.

La pacification de Gand avec une infinité de figures. Le peintre est Pierre Claeysens, frère du précédent.

Des Oiseaux, nature morte par Van Cuyck de Meyrop.

Un tableau de François Minderhout représentant une *Vue du Pont ou du Bassin de la ville de Bruges*.

Quatre tableaux de Jacques Van Oost, le père. Le premier repré-

sente *St.-Augustin lavant les pieds de Jésus-Christ, déguisé en pèlerin*. Le second, *St.-François d'Assise en extase devant l'enfant Jésus-Christ, entouré de têtes d'Ange*. Le troisième *St.-François ressuscitant un mort*. Le quatrième, *la Vierge avec l'enfant Jésus, d'après Van Dyck*.

Le père Labbe, Jésuite, dictant les Conciles à un jeune homme, par Jacques Van Oost, dit le jeune.

Un paysage boisé avec figures, et une gauche représentant une rue lointaine. Ces deux tableaux sont peints par Donatien Vanden Bogaerde, religieux à l'abbaye des Dunes.

Un Combat de bergers (esquisse), par Louis De Deyster.

St.-Catherine en extase par Joseph Vanden Kerckhove, un des fondateurs de l'Académie de Bruges.

Deux tableaux dont l'un représente *St.-Luc l'Évangéliste* et l'autre *Jan Van Eyck*, d'après le portrait qu'en fit Michel Coxie. Ces deux tableaux sont peints par Jacques De Rycke, directeur de l'Académie.

Un intérieur de ferme avec bestiaux, par Jean François Legillon.

Un Paysage avec une foule d'habitations, par M^{lle} Gertrude De Pelichy.

Un tableau de François Jacques Wynkelman, président de l'Académie, mort en 1844. C'est un paysage dans le genre italien, représentant une vue de la Cava, village Napolitain sur la route de Salerne.

Antonie expirant de douleur au moment où Bélisaire, son époux, lui est rendu, et entre déjà dans le foyer domestique, par M. Kinson.

Un catalogue des objets d'art renfermés dans cet établissement a été publié; nous y renvoyons pour plus amples renseignements.

CHAPITRE X.

La Halle aux Draps.

On appelait ainsi un vaste bâtiment qui occupait tout le côté oriental de la Grande-Place, c'est-à-dire, cette vaste étendue de terrain sur laquelle s'élevé aujourd'hui une imitation du château des Tuileries. La *Halle aux Draps*, autrement dite *Water-Halle*, fut construite en 1214. C'est sur les remparts mêmes de la ville que s'éleva ce bâtiment, et à ses pieds coulait un large canal. Dans toute l'étendue de la façade, qui regardait le marché, régnait une galerie composée de quinze arcades en pierres de taille blanche. Cette galerie se composait de plusieurs demeures particulières, où s'exerçaient diverses industries. Il faut en excepter toutefois les deux arcades du milieu où l'on chargeait et déchargeait la marchandise, et que fermaient deux grillages en bois. Près de ce grillage se trouvait un local pour le pesage des marchandises. C'est à Guy de Dampierre qu'est due cette appropriation : il la fit en 1279 pour les facilités du commerce ; et cette destination se conserva jusqu'au XVII^e siècle. A partir de cette époque jusqu'à nos jours, l'opération du pesage se fit dans un local attenant au bureau de perception des droits d'accises, alors *den Grooten Tol*.

Pour se faire une idée assez juste de ce qu'était d'abord la *Halle aux Draps*, il faut la comparer à l'entrepôt actuel du bassin. C'était là qu'étaient emmagasinées les marchandises arrivant sur navires. Et qu'on ne s'étonne pas du mouvement qui alors avait lieu dans cette partie de la ville ; le canal avait en cet endroit assez de largeur

et de profondeur pour permettre à deux ou trois vaisseaux de se tenir sur une même ligne pour opérer le chargement ou le déchargement de leur cargaison.

Lorsque, plus tard, ce bâtiment ne servit plus que de *Halle aux Draps*, on ne saurait croire l'activité qui régnait dans le bassin sur lequel il s'élevait. Pendant longtemps la fabrication des draps de Bruges, et de la Flandre en général, jouit d'une renommée si grande, que de toutes les parties du monde on venait s'approvisionner dans cette ville. La vente dépassait souvent mille pièces par jour. Un certain Zegheren Van Male dit avoir vu les orientaux faire en l'année 1500 une commande de 2,600 pièces de drap, provenant des fabriques de Poperinghe et de Tourcoing. Tous ces draps étaient destinés pour la Pologne et la Moscovie. Mais là ne se bornait pas la commande; il y faut ajouter un nombre considérable de pièces d'une qualité bien supérieure, sortant des fabriques de Bruges, d'Ingelmunster, d'Ypres et de Thourout.

L'histoire locale ne fait plus mention de ce bâtiment jusqu'en 1717. À cette époque la société d'escrime, dite de St-Michel, dont le lieu de réunion avait été d'abord le local où est aujourd'hui l'Académie des Beaux-Arts, réclama du Magistrat la permission de disposer pour ses exercices d'une salle de la Halle aux Draps. Cette permission lui fut accordée et elle en jouit jusqu'en 1787. C'est alors que fut démolie cette vaste construction l'une des plus curieuses de la cité. Le terrain fut cédé à une société de la ville, et le 12 Juin 1789 fut posée la première pierre du bâtiment qui occupe aujourd'hui la partie orientale de la Grande Place. C'est l'architecte M. Dumortier qui en fournit le plan et les dessins.

CHAPITRE XI.

Balanee de la Ville.

La *Place de la Grue* tire son nom d'un bâtiment construit au XIII^e siècle aux environs de cette partie de la ville. On le nommait *Kraenen-Weeghuys* parce que près de cette construction se trouvait une machine mobile ou grue destinée à faciliter le débarquement des marchandises.

Le bâtiment dont nous venons de parler, était une espèce d'entrepôt pour les marchandises venant sous pavillon. C'est Guy de Dampierre qui le premier fit peser en 1279 dans ce bâtiment, tous les objets déposés au Magasin général. Il y avait un Directeur préposé à l'exécution du réglemeut qui concernait le pesage et le transport des marchandises et ce directeur avait sous lui un grand nombre d'ouvriers nommés *Kraene-Kinders*.

Il existe des lettres de Marguerite, Comtesse de Flandre, qui datent de la même année, et par lesquelles il est défendu expressément aux employés de l'un et de l'autre poids public, c'est-à-dire à ceux de la *Grue* et à ceux de la *Halle aux Draps* d'imposer aux marchands l'obligation de leur payer le droit de pesage, *Hest-Geld*. Ils doivent, ajoute l'arrêté, se contenter du tribut volontaire des susdits marchands, et cela sous peine de bannissement.

La seule trace qui reste encore aujourd'hui de l'ancien bâtiment, est une grande porte du XV^e siècle, à moitié maçonnerie, en face de laquelle s'opérait le déchargement des navires.

Quant au terrain sur lequel s'élevait jadis la machine que nous venons de désigner sous le nom de *Grue*, c'est là qu'aujourd'hui sont établies les petites boucheries.

CHAPITRE XII.

Maison de pesage pour le fer.

(*Izer-Weeghuys.*)

Outre ces deux locaux publics affectés au pesage des marchandises, dont il vient d'être question dans les chapitres précédents, il en existait un autre consacré spécialement au pesage des fers. Il formait le coin Nord-Ouest de la Place de Saint-Jean; c'est là qu'était déposé le fer qui nous arrivait des provinces Wallonnes et de l'Espagne. Le bâtiment qui renfermait toutes ces marchandises fut démoli en 1579, et c'est M. Jacques De Boodt le Jeune, alors escoutette de Bruges qui fit, en 1581, l'acquisition de ce terrain.

CHAPITRE XIII.

Cour du Prince.

C'est ainsi qu'on appelait un Palais construit par Philippe-le-Bon, Duc de Bourgogne et Comte de Flandre. Ce prince fit, en 1429, l'acquisition d'une vaste étendue de terrain pour y élever ce bâtiment. Une immense cour avec galerie couverte précédait la résidence princière dont le style gothique, avec tous les ornements capricieux dus à l'imagination de l'époque, formait le coup-d'œil le plus séduisant. Quand on pénétrait dans l'intérieur, on trouvait d'immenses salons ornés avec le plus grand luxe. Comme tous les édifices importants de l'époque, celui-ci était dominé par une grosse tour, peu remarquable toutefois sous le rapport de l'élévation ; elle avait plusieurs étages, et à chaque étage, plusieurs salles artistement voûtées.

Ce Palais avec son avant-cour occupait toute la partie de la rue Nord du Sablon qui s'étend depuis la grande porte de la Monnaie, au-dessus de laquelle étaient placées les armes de Bourgogne, de Gand, de Bruges, du Franc et d'Ypres, jusqu'au coin de la rue des Receveurs. Vers le milieu de cette même rue du Sablon se trouvait une grande porte et à côté une tourelle : elle ouvrait sur la basse-cour. Le jardin avait une autre issue sur la rue du Marécage.

C'est dans cette demeure souveraine que Philippe attendit son épouse, la duchesse Isabelle de Portugal : cette circonstance le détermina à faire encore quelques changements à son Palais. Il serait long de décrire ici les fêtes brillantes qui suivirent l'arrivée de la Princesse : elles durèrent plusieurs jours, et jamais Bruges n'en vit de plus brillantes.

C'est dans ce même Palais que furent célébrées, en 1468, les noces magnifiques de Charles de Bourgogne et de Marguerite, Duchesse d'York.

CHAPITRE XIV.

Hôtel de la Monnaie.

Près du vaste édifice dont nous venons de parler, habitait le directeur de la Monnaie. Le bâtiment qu'il occupait avait pour avant-cour la place qui existe encore aujourd'hui et que l'on nomme *Place de la Monnaie*. Là se trouvaient établis de vastes ateliers dont l'importance ne le cédait guère à celle des établissements analogues d'Anvers et de Bruxelles, même sous le rapport des privilèges dont ils jouissaient.

Cet établissement date de 1429; mais, il ne faut pas conclure de là que la fabrication de la monnaie dans la ville de Bruges ne remonte qu'à cette époque. Il est, au contraire, avéré que la première monnaie y fut frappée en 1274, et, d'après un vieux registre des comptes, Gui-De-Dampierre fit battre en 1289 des pièces connues sous le nom d'esealins, de sols et de deniers.

Ce fut le 26 décembre 1749 qu'on fabriqua pour la première fois à Bruges des doubles souverains impériaux. Cet événement fut annoncé au public par le jeu du carillon.

En 1754, les ateliers de la Monnaie furent définitivement fermés, et le matériel vendu à l'encan. L'établissement fut dès lors transféré à Bruxelles, et l'on voulut par là faciliter les opérations de la Cour des Comptes.

CHAPITRE XV.

Chambre des Comptes.

En 1667, les armes de Louis XIV soumièrent à la domination française la ville de Lille, où se trouvait fixée la Chambre des Comptes. Un des articles du projet de capitulation, l'article 81, renfermait la demande formulée par les officiers de cette Chambre de se retirer en emportant les chartes, titres, comptes, papiers et renseignements dont la garde était remise à leur vigilance. Cette demande fut rejetée en partie, et le Roi, dans une réponse mise en marge de l'article, permit aux officiers de se retirer, à la condition de n'emporter aucun papier. Cette injonction n'empêcha pas la Chambre des Comptes d'emporter à Bruges plusieurs registres et les fardes des titres qui concernaient son institution et ses privilèges. Une fois à Bruges, elle choisit pour hôtel une maison sise au coin Nord-Ouest de la rue dite *Lange-Winkel-straet*, aujourd'hui rue Espagnole. Cette maison est aujourd'hui marquée section F 2, n° 29. La porte d'entrée s'ouvre entre deux colonnes latérales, style renaissance. On y voit encore quelques armoiries. C'est là que se fixa la Chambre des Comptes jusqu'au 17 Octobre 1681, époque où, par arrêté royal, elle fut transférée à Bruxelles.

CHAPITRE XVI.

Le bureau de la Douane.

Ce bâtiment fut construit en 1477, par M. Pierre de Luxembourg, Directeur-Général de la perception des droits et accises. La façade en est élégante; elle est tout entière de pierres de taille, et l'on pénètre dans la maison par un bel escalier couvert, qui donne sur la place de Jean Van Eyck. Au-dessus de cet escalier sont représentées les armes de Ghistelles et de Luxembourg, entourées de la décoration de l'ordre de la Toison d'Or. Au bas se lit encore l'inscription suivante : Messire, Pierre de Luxembourg, Comte de St.-Pol, de Ligny, de Conversan, de Braine, de Marle et de Soissons, Seigneur d'Enghien, de Ghistelles, directeur-général du tonlieu de Bruges, etc.

Vers le milieu du dix-septième siècle, les immenses souterrains de ce bâtiment furent consacrés au pesage public des marchandises, et on les appela St.-Jans-Weeghuys. Toutes les marchandises qui entraient dans la ville ou qui en sortaient, étaient soumises à cette opération qui jusque là avait toujours eu lieu sur la Grand'Place, à la Halle aux draps. La date de 1641, inscrite sur l'une des balances, et qui se retrouve sur l'une des poutres, pourrait nous autoriser à croire que c'est là l'année de l'établissement du poids public dans ce local. Lorsque, au dix-huitième siècle, on supprima la maison du poids public, établie *Place de la Grue*, les ouvriers de cet établissement furent reçus au nouveau poids aux mêmes conditions que les autres.

CHAPITRE XVII.

La Bourse.

Telle était en 1558 l'étendue des transactions commerciales dont Bruges était le théâtre, que Louis de Mâle disait que la prospérité publique était assise sur deux bases inébranlables : l'industrie nationale et le commerce. Il y avait alors trois centres commerciaux qui donnaient la loi au monde : Londres, Novogorod et Bruges.

Il y avait jadis, au coin Nord-Ouest de la rue des Grisons, une maison, aujourd'hui marquée section 23, n° 6. Cette maison était occupée par un riche négociant, nommé Vander Beurse. Voyant que le mouvement des affaires nécessitait à chaque instant des assemblées de commerçants, cet excellent citoyen offrit sa maison pour lieu de réunion, quand le mauvais temps empêcherait les Brugesois de traiter leurs affaires en plein air. Louis de Mâle fit plus tard de cette maison particulière un bâtiment public, où il permit aux négociants de se réunir tous les jours pour les affaires du négoce, et en souvenir de celui qui avait si généreusement agi dans l'intérêt de tous, il nomma ce bâtiment *la Bourse*. Ainsi le nom d'un homme modeste, mais bienfaisant, est devenu Européen. En effet, tous les lieux où se réunissaient les commerçants, furent bientôt, du moins dans les places importantes, des monuments publics qui tous prirent le nom de *Bourse*. Ce qui, indépendamment des raisons d'architecture, prouve à l'évidence, qu'un nouveau bâtiment a été construit sur les ruines de celui dont nous parlons, c'est que dans la maison actuelle il existe encore une pierre où l'on peut remarquer une S majuscule, et trois minuscules, Y. H. V. A la lettre principale sont suspendus par une chaîne deux fers à cheval superposés l'un à l'autre : la partie

inférieure de la pierre porte une date, 1473. — Au dessus de la porte d'entrée qui s'ouvre dans *la rue des Pelletiers*, on voit les armoiries de Vander Beurse, ainsi que celles de sa femme, qui se nommait De Bave. Elles se trouvaient également sur les poutres du grand salon ; mais elles disparurent en 1838, lors des changements que l'on fit subir au même bâtiment. Il en fut de même de celles qui ornaient la cheminée gothique que les amateurs allaient admirer dans cette vieille construction.

Cet *hôtel* servit donc de *Bourse* jusque vers l'année 1675. C'est là que se réunissaient journellement les représentants des nations célèbres qui avaient à Bruges leurs maisons consulaires. Voici quelles étaient ces nations avec la date de l'établissement de leurs consulats respectifs : au reste, le mot *nation* ne doit pas se prendre ici dans son acception générale ; c'étaient plutôt diverses associations commerciales, dont chacune prenait le nom de la nation à laquelle elle appartenait :

DATE DE L'ARRIVÉE.

Les orientaux . . .	1540.	Les Anglais.	1590.
Les Espagnols et les Castillans. . . .	1548.	Les Allemands et ceux des villes Anscatiques	1592.
Ceux de Nuremberg	1561.	Les Arragonais.	1401.
Les Irlandais et les Écossais	1585.	Les Vénitiens	1403.
Les Portugais . . .	1587.	Les Florentins.	1429.
Ceux de l'Algarve	1587 ou 1588.	Les génois	1441.
Les Catalans . . .	1589.	Les Calaisiens	1455.
		Les Biscayens	1494.

Les Turcs vers le seizième siècle.

La décadence du commerce brugeois se fit sentir dès l'année 1675. C'est alors que les négociants abandonnèrent le local de la *Bourse*, pour se réunir dans la maison de Bouchoute, située sur la Grande Place, au eoin de la rue St-Amand. C'est cette construction élevée, dont la forme carrée ressemble à celle d'une forteresse, et qui attire par la singularité de son architecture les regards de tous les étrangers.

En 1682, M. Jean-Baptiste Bruynsteen, greffier de la Chambre de Commerce, adressa une requête au Magistrat pour le prier de faire placer aux frais de la ville sur ce bâtiment un anémomètre,

qui indiquât aux négociants la force et la direction des vents. Cette demande fut favorablement accueillie. En même temps on fit placer une sphère sur le sommet de la façade qui regarde la Grande Place, et de nos jours le directeur de l'Observatoire y fixa une boule de cuivre qui doit servir de gnomon pour la méridienne.

C'est dans ce bâtiment que se trouvaient primitivement les bureaux de droits et permis sur les marchandises importées et exportées pour compte de l'Espagne.

CHAPITRE XVIII.

La maison des Orientaux.

Ces négociants se fixèrent les premiers à Bruges : leur établissement commercial date de l'année 1540. En 1554, un différend qui s'éleva entr'eux et les habitants de la ville les força de se retirer : ils s'arrêtèrent à Dordrecht, où ils restèrent quelques années ; mais l'aplanissement des difficultés qu'ils avaient rencontrées à Bruges, leur ayant permis leur retour dans cette ville, ils y revinrent définitivement établir leur comptoir. Dès l'année 1478, ils songèrent à se faire construire un magnifique hôtel, dont ils confièrent les travaux à un maître maçon, nommé Jean Vande Poele ; mais ce Jean Vande Poele était un brouillon : déclaré coupable de sédition, il aurait été infailliblement banni sans l'intervention de ses nouveaux patrons, les négociants orientaux : leurs sollicitations le sauvèrent de l'exil. Vande Poele renonça dès lors à tous ses rêves de désordre, et ne songea plus qu'à l'exécution la plus parfaite possible du bâtiment

qu'on lui avait confié. Cette maison faisait le coin de la rue dite *Quai au Bois ou de Saint-Gilles*. C'était un vaste monument gothique avec plate-forme, surmontée d'une jolie tour, autour de laquelle régnaient deux galeries. Quatre élégantes tourelles se détachaient aux quatre coins de l'édifice; sur la galerie on avait sculpté deux lions, tenant deux petits drapeaux dans leurs ongles. Trois autres tourelles étaient flanquées aux murailles de l'avantcour, laquelle, par une porte-cochère, donnait issue dans la rue. On avait encore pratiqué deux autres issues, l'une sur le petit canal et l'autre en face de la petite rue *Cour de Gand*. Un escalier de six marches précédait cette dernière porte, au-dessus de laquelle, dans une espèce de niche, étaient placées les armes de l'Autriche. Les orientaux disposaient de la chapelle des Carmes pour les besoins du culte. Leur maison fut démolie à la fin du dix-huitième siècle, et c'est alors que fut élevée la maison qui existe encore aujourd'hui.

CHAPITRE XIX.

Hôtel ou maison des Espagnols.

C'est en l'année 1548 que le commerce Espagnol se fit représenter, à Bruges par des résidents. Leur hôtel se trouvait au coin de la rue dite *Lange Wynkel-straet* (aujourd'hui rue Espagnole.) Il touchait au sud à l'hôtel de la Torre, formait au nord le coin de la Place Espagnole qui s'étend jusqu'au canal de la ville, et se prolongeait sur ce canal jusqu'en face du Palais des Orientaux. Cette partie du bâtiment servait de magasin pour les marchandises. Cette maison a été reconstruite en 1554.

Dans cette même rue Espagnole, dont nous venons de parler, les Espagnols possédaient encore un vaste magasin, dont les caves étaient spécialement destinées à servir d'entrepôts pour les vins d'Espagne. Ce commerce avait pris alors une telle extension, que souvent les barriques occupaient toute l'étendue de la rue, rangées sur deux lignes. On lit encore aujourd'hui une inscription sur une pierre maçonnée près de la porte de ce magasin.

CHAPITRE XX.

Hôtel des Castellans.

Vers l'an 1548, vinrent s'établir à Bruges les représentants du commerce Castillan. Leur hôtel était situé à l'Est de la rue *Lange Wynkel-straet*. Vers le Nord il touchait à l'Hôtel de la Torre, dont nous avons déjà dit quelques mots et sur lequel nous reviendrons plus tard. La chapelle des Augustins leur servait pour le service du culte. Ils quittèrent la ville en 1580.

CHAPITRE XXI.

Établissements des Irlandais et des Écossais.

En 1585, Bruges vit arriver dans ses murs des agents Irlandais, chargés d'intérêts commerciaux. Mais jamais ils n'eurent dans cette ville d'établissement fixe : ils logeaient habituellement dans la maison connue sous le nom de *Waterfort*, alors habitée par Monsieur Ostin De Lesluze. A dater de l'année 1590, ils ne se rendirent plus que

deux fois par an, à Bruges, pour la vente de leurs marchandises qui consistaient surtout en étoffes de frise, en serges et en pelleteries.

Les Écossais eurent un comptoir à Bruges dès l'année 1383. Leur maison était contiguë au couvent des Augustins. Des difficultés surgirent entr'eux et la ville au sujet de leurs privilèges et les choses s'envenimèrent au point qu'ils abandonnèrent leur établissement. Ils revinrent cependant à Bruges, en 1470. Ils firent leur entrée le Dimanche des Rameaux et cette entrée fut vraiment triomphale. L'accueil des Brugeois fut plein de cordialité et les Écossais y répondirent avec les plus vifs témoignages de reconnaissance. Les Magistrats leur cédèrent alors l'usage d'une maison sise sur ce que nous appelons aujourd'hui Place St-Martin et qu'on appelait alors Place des Écossais. C'était une vaste construction gothique qui n'avait, du reste, rien de bien remarquable dans les détails de son architecture.

Ce fut en 1619, que ce bâtiment fut cédé par la ville aux RR. PP. Jésuites qui le firent démolir, pour élever sur son emplacement une partie de leur église.

CHAPITRE XXII.

Hôtel des Portugais.

A leur arrivée dans cette ville en 1387, les négociants Portugais établirent d'abord leur comptoir dans un bâtiment situé au nord de la Rue St-Jean, et dont le propriétaire précédent était M. Gilles Van Vlamineckpoorte. Dans cette même rue se trouvait une magnifique porte d'entrée qui conduisait dans l'intérieur du bâtiment. C'était une vaste et antique construction composée de 26 salles spacieuses

avec foyer, et de chacune de ces salles les Portugais avaient fait un comptoir. Ils n'y restèrent toutefois que quelques années. Ils se fixèrent ensuite dans un hôtel sur la Place des Écossais, et qu'on désignait sous l'enseigne du *Bouclier Blanc* : c'est M. Jacques de Baene le père qui l'habitait avant eux. Ils choisirent pour les besoins du culte, l'église des RR. PP. Dominicains qui s'empressèrent de mettre une chapelle à leur disposition.

CHAPITRE XXIII.

La maison consulaire des Anglais.

L'établissement du comptoir anglais à Bruges, date de 1590. Il formait le coin de la Rue St-Jean et de la Rue Anglaise. En 1487, les Anglais quittèrent la ville de Bruges pour se fixer à Calais où se trouvait leur principal entrepôt. Ils résidèrent dans cette dernière ville jusqu'en 1558; ils revinrent alors à Bruges, et s'y firent bâtir un hôtel dans la partie Nord du Quai Spinola, en face du *Pont du Roi*, au coin de la *Petite Rue des Menuisiers*.

C'était un édifice assez élégant sous le rapport de l'architecture. On arrivait à l'avant-cour par une belle porte d'entrée avec colonnes

latérales. L'image du Christ, se trouvait dans un niche, placée au-dessus de cette porte. Une autre tourelle se détachait sur l'un des angles de la muraille *Ouest*.

Après le départ des Anglais, cet hôtel devint une habitation seigneuriale. Plusieurs familles s'y succédèrent. Mais, en 1836 il s'y forma un établissement d'instruction pour les sourds-muets et aveugles. Outre cet hôtel, qui leur servait de comptoir, les négociants anglais avaient de vastes magasins et un local pour le pesage des marchandises dans cette partie du canal, qui touche à la Petite Rue des Chevaliers.

Leur chapelle se trouvait au couvent des Carmes.

CHAPITRE XXIV.

L'Hôtel des Florentins.

Ce fut en 1429 qu'arrivèrent à Bruges les représentants du commerce Florentin. Ils se fixèrent dans un Hôtel qui forme le coin Sud-Ouest de la Place de la Bourse et de la rue Courte Flamande, aujourd'hui marqué sous la section F 4, n° 57. C'était un édifice de construction gothique qui ne manquait pas d'élégance et de grandeur. Quatre légères tourelles s'élevaient aux quatre angles du bâtiment. Une galerie reposant sur trois pilastres aux formes effilées couvrait l'entrée principale, du côté de la Place de la Bourse; et trois bancs de pierre étaient placés sous cette galerie.

Les Florentins assistaient au service divin dans l'église des RR. PP. Récollets.

CHAPITRE XXV.

L'Hôtel de Gènes.

C'est en 1441 que vinrent se fixer à Bruges les négociants génois. Leur hôtel fut d'abord situé au côté Sud de la rue des Pelletiers, dans un bâtiment qui sert aujourd'hui d'auberge et d'estaminet, sous l'enseigne de la *Croix Rouge*. Sur une pierre maçonnée dans la muraille de ce bâtiment on lit encore aujourd'hui une inscription en caractères gothiques, que nous reproduisons ici :

Hoc ædificium ædificari fecerunt Mercatores Genuenses, Brugis commorantes, anno 1441.

Ce qui veut dire : Les marchands de Gènes, demeurant à Bruges, ont fait construire cet édifice en 1441.

Mais, il est évident que cette inscription concerne l'hôtel qu'ils se firent bâtir en 1441 dans la partie Ouest de la place de la Bourse, hôtel qui touchait à leur première habitation. C'est une construction gothique d'une rare élégance. La délicatesse du travail s'y fait remarquer partout, et dans la porte d'entrée, et dans les croisées ogivales et dans les divers ornements qui décorent la façade. Sur cette façade, au-dessus de la porte, on voit exécutée, en bas-relief, l'image de Saint-Georges, sous l'armure du chevalier : c'était le patron des Génois. Les armes de ces négociants se trouvent aussi sur la façade avec une inscription dont le sens est à peu près celui de l'inscription citée plus haut.

Quand on pénètre dans une des salles de l'intérieur, on trouve encore dix pierres d'environ un pied carré, qui entraînent dans la maçonnerie de l'édifice, et qui sont couvertes entièrement de figures sculptées avec une rare habileté. Ces figures étaient probablement des

culs-de-lampe sur lesquels étaient placées diverses statuettes. De chaque côté du foyer, des groupes exécutés avec un rare talent, soutiennent la corniche et le cadre de chambranle de la cheminée. Nous ne devons pas oublier une porte, qui ressemble pour les ornements et le style à celle qu'on admire dans la salle de la bibliothèque publique. Une cheminée toute semblable à celle que nous venons de décrire, se trouve dans une des salles voisines. Ajoutons ici qu'au point où se croisaient les arcs de voûte, les armes de Gènes étaient sculptées dans des espèces de cartouches. Toutes les salles de ce bâtiment étaient voûtées et d'une grande richesse d'ornementations : La plupart de ces détails curieux ont disparu.

En 1575, les négociants de Gènes abandonnèrent l'établissement qu'ils avaient dans cette ville. Les magistrats formèrent alors le projet de convertir cet hôtel en manufacture de laines, semblables à celles qu'on fabriquait à Hondsehote. L'entreprise réussit au delà de toute espérance, et en 1578 les draps, provenant de ces ateliers, étaient déjà préférés à tous les autres, surtout en France, où ils trouvaient un grand écoulement. Cette même année, les fabricants de drap obtinrent de la ville l'autorisation de tenir dans l'hôtel de Gènes leur marché ou halle. C'est là que les pièces étaient successivement mesurées, estampillées et plombées. Dans la petite rue voisine, ils avaient encore deux maisons pour le pliage et l'emballage de leurs pièces. Deux pompes étaient dressées dans l'intérieur de la halle : elles étaient de plomb. Tout l'ameublement de cette salle fut enlevé en 1805.

CHAPITRE XXVI.

Hôtel des Biscayens.

Les marchands Biscayens arrivèrent à Bruges en 1494. Le 17 Juillet, le Magistrat leur céda la maison appelée *le Gapaert*, et quelques jours après, c'est-à-dire, le 24, une autre maison attenante, connue sous le nom de *Tournai*. Ces deux maisons étaient situées au coin Sud-Ouest de la rue dite *Korte Spinola-reije*, derrière l'Académie. On leur fit cette cession de terrains à condition qu'ils y établiraient leur résidence définitive. Le premier soin de ces nationaux fut de démolir les vieilles masures qu'on venait de leur livrer, et de les remplacer par un vaste édifice de la renaissance avec plate-forme. L'entrée principale était d'une grande magnificence et d'un style encore inconnu à Bruges; elle était tout entière en pierres de taille bleues et couverte de riches ornements de sculpture. Sur la partie supérieure s'élevait une belle statue en pied. La corniche reposait sur deux belles colonnes latérales. On arrivait à cette entrée par un escalier de plusieurs marches spacieuses; une statue de grandeur naturelle ornait chaque côté de cet escalier. La façade de cette maison, après avoir subi bien des changements, a disparu depuis quelques années, et une construction moderne a remplacé l'ancien bâtiment.

Les Biscayens disposaient, pour le service du culte, de l'église des Récollets.

CHAPITRE XXVII.

L'hôtel de France ou la Halle de Paris.

C'était un hôtel situé dans la partie ouest de la petite rue Saint-Amand. Le bâtiment était précédé d'une immense avant-cour, fermée par une grand'porte qui donnait sur la rue, connue à cette époque sous le nom de *Corte 'Saevens-stract*. Sur les boiseries qui ornent les parois d'une vaste salle, on voit encore aujourd'hui les armes de cette association commerciale.

A quelle époque les négociants Français ont-ils établi un comptoir à Bruges ? Voilà ce qu'il est d'autant plus difficile de déterminer, que des guerres nombreuses, en divisant les deux pays, ont rendu souvent cet établissement impossible. Toujours est-il qu'en 1380, ils étaient déjà en relation avec ceux de Bruges pour le commerce de vin. C'était alors un article d'une telle importance que des flottilles Flamandes amenaient quelquefois de la Rochelle à Bruges, 40,000 pièces à la fois.

Dans une pièce authentique que nous avons sous les yeux, nous voyons que, le 25 Mars 1388, les Anglais capturèrent une flottille Flamande dont la cargaison se composait de 9000 pièces de vin. Le 8 Mai 1397, le Roi de France accorda à ceux de Bruges la libre entrée dans ses États de plusieurs articles de commerce, ce qui était une source de bénéfices pour ce pays.

CHAPITRE XXVIII.

Les Bartons. — Hôtel de ceux de Lucques.

C'est vers l'an 1587 que les Bartons établirent leur comptoir à Bruges. Leur magasin ou entrepôt se trouvait dans une maison sise Place de la Vigne (côté Est), aujourd'hui S^{on} C 10, N^o 55. Elle appartenait à M. Anselme de Boodt, banquier, fils de Guillaume de Boodt. Leur commerce consistait spécialement en canevas, en fils dits *alloenen en barloens garen*. Leur départ eut lieu en 1479.

Les négociants de la ville de Lucques arrivèrent à Bruges vers l'an 1580. Leur maison consulaire se trouvait Rue des Aiguilles, au coin Sud-Ouest de la Rue des Tonneliers, (maintenant sous la S^{on} E 2, N^o 21). Ils disposaient d'une chapelle dans l'église des Augustins et s'étaient placés sous l'invocation de l'Invention de la Sainte Croix.

Un trait historique nous prouve qu'il y avait alors comme aujourd'hui de ces géants du commerce, dont la richesse était une puissance. En 1596, Jean Sans Peur, Comte de Flandre, fut fait prisonnier à la bataille de Nicopolis. Il y avait alors à Bruges un homme que sa haute capacité commerciale et une fortune immense acquise par le travail rendaient recommandable à tous : il était originaire de Lucques et se nommait Dinat de Rapondis. Il se chargea tout seul de payer la rançon du Comte, qui s'élevait à 100,000 ducats. Ce dernier ne voulut pas rester en arrière d'une si noble générosité : à son retour, il le fit un de ses conseillers intimes. Dinat de Rapondis décéda en 1414 et fut enterré à l'église de St-Donat où l'on voyait son mausolée en pierres de taille bleue.

CHAPITRE XXIX.

Les maisons consulaires des Turcs et de ceux de Smyrne.

On ne saurait préciser l'époque où les Turcs vinrent s'établir à Bruges. Toujours est-il qu'ils ont eu un hôtel dans la rue St-Jean (partie Sud). C'était une construction d'une certaine élégance. Elle est aujourd'hui marquée section A. 2, n° 57.

Ceux de Smyrne se fixèrent dans un hôtel qui forme le coin Nord-Est de la rue Cour de Gand, sous la section F 3, N° 42.

CHAPITRE XXX.

Maison de refuge du Comte Baudouin.

Cet hôtel s'élevait sur le côté Est du Marché au Fil, là même où existe aujourd'hui un Hôtel-Dieu (*Gods-Huys*), ainsi marqué, Sⁿ B 14, N° 10.

Une galerie couverte précédait le corps du bâtiment devant lequel s'étendait aussi une avant-cour. L'intérieur de la maison était remarquable sous plus d'un rapport : plusieurs salles y attireraient surtout l'attention par la richesse de leurs décors. Ce que nous devons citer surtout ce sont deux salles souterraines, toutes deux hardiment

voutées, dont parlent avec éloge M. P. Van Lede, antiquaire de Bruges, et le peintre d'histoire Verbrugghe. Ce dernier même crut devoir en dessiner le croquis en 1798. D'après la relation de ces deux célébrités indigènes, l'une de ces salles était soutenue sur d'énormes piliers en maçonnerie. Des boiserics de chêne ouvragées ornaient une de ces salles; il y avait aussi un immense salon tout boisé de cèdre. Lorsque MM. Van Lede et Verbrugghe parcoururent ces salles, elles étaient dans le plus hideux état de malpropreté; le dallage avait disparu sous la boue et la poussière. Les dalles ont été enlevées, et la malpropreté est restée.

CHAPITRE XXXI.

Le Corps de Garde de la Place du Vendredi.

C'est le 2 mai 1714 que furent jetés les fondements de cette construction, qui ne manquait pas d'élégance et de goût. L'intérieur se composait de plusieurs salles établies sur des caves spacieuses et parfaitement voutées. Devant le corps de l'édifice, s'étendait une galerie couverte, composée de neuf arcades, soutenues de dix colonnes en pierres de taille. Les attributs de la guerre étaient figurés en bas-relief sur le fronton; l'exécution en était digne de tout le reste. Il n'est pas jusqu'à la partie de la cheminée qui s'élevait au-dessus de la toiture, qui ne méritât l'attention des curieux; nous ajouterons même, comme détail plus ou moins intéressant pour nos lecteurs, qu'on y avait peint un echronomètre.

Ce furent les troupes Autrichiennes, en garnison à Bruges, qui les

premiers firent de ce local un corps-de-garde. Il continua à servir comme tel, soit pour la garnison, soit pour la bourgeoisie. Dans ces derniers temps, ce local servit pour l'école supplémentaire des enfants pauvres. Quant aux souterrains, ils ont longtemps servi de cachots provisoires pour les malfaiteurs. On y déposa même assez longtemps l'instrument fatal de la peine capitale.

Avant l'établissement de ce corps-de-garde, il existait au centre de la place une vaste baraque en bois, où logeait la garnison, et c'est là que furent autorisées à s'installer les troupes Espagnoles en 1624, sur la demande du Duc de Villa Hermosa.

Disons maintenant quelques mots de la place où s'élevait le corps-de-garde. C'était une magnifique plaine carrée avec une double plantation d'arbres sur les quatre faces : on n'avait rien négligé pour l'agrément des promeneurs, et on avait même, de distance en distance, disposé des bancs de repos. Lorsque, en 1790, un ouragan terrible détruisit cette plantation, l'autorité communale s'empressa de réparer ce désastre.

Quelque brillant que soit le débarcadère qui a remplacé cette plantation, on ne peut s'empêcher de regretter l'ancienne Place du Vendredi avec son aspect riant et pittoresque. Au reste, en décidant l'établissement de la Station dans nos murs, nos édiles qui ont peut-être cédé trop vite à un mouvement d'enthousiasme presque général, n'ont pas oublié ce qu'ils devaient aux arts. Ils ont fait démolir le corps-de-garde, mais ils ont eu soin de procéder avec toutes les précautions désirables à cette opération difficile. Les pierres ont été enlevées une à une, numérotées et religieusement conservées, et un jour viendra, nous l'espérons, que ce joli morceau d'architecture, se montrera de nouveau aux yeux des Brugeois.

CHAPITRE XXXII.

Hôtel des Sept Tours, autrement nommé *Domus Malleana*.

Situé du côté Est de la rue Haute, ce magnifique édifice mériterait à lui seul une description toute spéciale, pour la beauté de son architecture et la magnificence de ses ornements. Sept tourelles, de même dimension, et construites sur le même modèle, en dominaient le sommet. Le bâtiment avait deux entrées principales, avec colonnes, et sur la corniche qui s'étendait au-dessus de chaque porte se trouvaient les armes du Baron de Mâle.

On peut juger de la magnificence de cette maison par l'admiration qu'elle excite chez la plupart de nos vieux historiens flamands. Presque tous la considèrent comme un chef-d'œuvre d'architecture, et ne tarissent pas en éloges, chaque fois qu'il leur arrive d'en parler. Les Seigneurs de Meulebeke firent élever cette maison : la richesse de cette noble famille lui permettait le déploiement d'un pareil luxe. En véritables princes, ils avaient fait construire dans l'intérieur de leur habitation une chapelle richement ornée, où ils assistaient au service divin.

Dans le courant du seizième siècle, cette propriété fut acquise par Messire Louis Lopez de Gallo, Seigneur de Mâle, de Syssele et de Vormezcele, qui, pendant longtemps, y eut sa résidence. En 1717, des modifications importantes, mais en même temps bien malheureuses, furent faites à ce bâtiment; on en forma deux habitations et l'on démolit les tourelles. Ces maisons sont actuellement marquées section B 2, nos 6 et 7.

CHAPITRE XXXIII.

La maison de Damhouder.

C'était un vaste bâtiment situé sur la place Maubert. S'il faut en juger par les deux colonnes autour duquel serpentent des feuilles de lierre artistement ouvragées en rinceaux, ainsi que par le dessin des deux génies qui soutiennent une corniche élégante, cette maison devait être un produit gracieux de l'architecture de la renaissance. Elle est aujourd'hui classée dans les rôles sous la Section A 2, N° 9.

CHAPITRE XXXIV.

Hôtel de Lessinghe.

Cet hôtel s'élevait près de la rue qui porte encore ce nom. Là résidait la famille de Lessinghe. Le bâtiment était carré : une tourelle le dominait, et ses jardins et dépendances s'étendaient jusqu'au Quai des Teinturiers; il y avait une issue près du pont dit *Môeykensbrug*. Le tout existe encore aujourd'hui presque dans son état primitif.

CHAPITRE XXXV.

Hôtel Boyemswal.

C'était une maison avec tourelle située au côté Est de la rue *Violette*, et qui formait le coin Nord-Est de la rue dite *St-Heer Boyemswal*.

CHAPITRE XXXVI.

Hôtel de Middelbourg.

Les seigneurs de Middelbourg fixèrent d'abord leur résidence seigneuriale dans une vaste maison dans la partie Sud de la rue Longue, au coin de la rue des Oies. Mais plus tard, ils quittèrent cette habitation pour occuper une maison sise à l'Est de la Place St-Jean, qu'ensuite habita la famille Cobrysse et où résidèrent à leur tour les seigneurs de Merckem.

L'entrée principale se trouvait sur la place St-Jean; elle était remarquable par la beauté de son architecture. A chacun des quatre angles du bâtiment s'élevait une tour imposante; celles de la partie antérieure étaient surmontées d'une flèche. La maison avait une issue dans la rue Sainte-Walburge.

Cet hôtel a été reconstruit dans le cours du XVII^e siècle. C'est la maison aujourd'hui marquée section A, 2 n^o 49. La porte d'entrée en pierres de taille bleue est d'un style assez grandiose.

CHAPITRE XXXVII.

Hôtel dit de Cuba.

Dans la partie Ouest de la rue de l'Echoutte, là où se trouve aujourd'hui la maison marquée section C 17, n^o 48, s'élevait autrefois un joli bâtiment orné d'une tourelle. C'est là qu'avait jadis résidé Monseigneur Jean De Witte, évêque de Cuba, dont elle emprunta son nom.

CHAPITRE XXXVIII.

Le Château surnommé *Ommeleupompe*.

Cette habitation seigneuriale s'élevait non loin des remparts, entre la rue *des Marchands* et celle de *St.-Aubert*, qui toutes deux aboutissent à la rue longue. Elle était entourée d'un large fossé, et avait deux issues principales, l'une donnant sur les remparts et l'autre dans ladite rue Saint-Aubert.

Cette résidence dépendait de la seigneurie de Bokveld, dont le Châtelain jouissait de droit de Suzeraineté; plus tard elle échut à la famille Van Huerne et relevait de la Prévoté, à laquelle elle payait de ce titre, la redevance annuelle d'une pistole.

CHAPITRE XXXIX.

L'Hôtel de Bavière.

Au côté Nord de la rue de Vieux Bourg, là où se trouve aujourd'hui une maison marquée section C 20, n° 8, s'élevait ce bâtiment, qui, comme toutes les habitations Seigneuriales, était surmonté d'une tour. On admirait les détails de sa façade.

Au seizième siècle, cette maison était habitée par les Frères Laurins de Watervliet. L'amour des arts était dans cette famille une vertu héréditaire, et les Frères Laurins renchérisaient encore à cet égard sur tous les membres de leur noble lignée. Ce sont eux qui, à force d'instances, déterminèrent le fameux Hubert Goltzius à former à

Bruges un établissement d'imprimerie. Cet artiste fut d'abord reçu dans l'hôtel de la famille Adornes, située près de l'Église de Jérusalem; mais, après y être resté quelque temps, il alla se fixer rue Neuve, dans la maison marquée actuellement section C 10, n° 71, où il établit son atelier et continua l'exercice de son art.

CHAPITRE XL.

La maison de Gruuthuyse.

Cette maison Seigneuriale existe encore aujourd'hui presque dans son état primitif. Elle est située au Sud du pont dit de *Gruuthuyse*, sous lequel coule le canal qui longe ensuite la rue de Groeninghe, et s'étend jusqu'à l'extrémité du cimetière de Notre-Dame. De l'autre côté, un vaste jardin, qui appartient au même hôtel, se prolonge jusqu'au Dyver, en touchant à la rue de Groeninghe. Le corps du bâtiment est d'architecture gothique; la superbe tour qui la dominait a disparu; il en est de même de la porte d'entrée, qui était de style ogival.

Pendant plusieurs siècles, cette habitation fut la propriété et la résidence de la noble famille de Gruuthuyse, dont la gloire s'associe à toutes les gloires de la Cité. C'est là que le Roi d'Angleterre Édouard IV, forcé d'abandonner ses États, reçut, durant cinq semaines, la plus généreuse et la plus courtoise hospitalité. Aussi; quand ce Prince remonta sur son trône, il ne fut pas oublieux du bon accueil que lui avait fait la ville de Bruges. Il écrivit aux magistrats de cette ville une lettre pleine des témoignages flatteurs de sa reconnaissance, et la famille de Gruuthuyse avait la plus belle part dans ces marques de royale gratitude. Après le décès du dernier hoir de cette famille, le bâtiment fut, en 1624, converti en un éta-

blissement désigné sous le nom de Mont-de-Piété, où l'on fonda une caisse d'emprunt moyennant intérêt. Cet établissement existe encore aujourd'hui; mais le taux de l'intérêt y est tellement élevé, que, malgré la répugnance qu'il nous inspire, le mot usure vient ici se plaer involontairement sur nos lèvres. C'est la maison marquée, Section D 22, N° 1.

Les Seigneurs de Gruuthuyse avaient entre leur palais et l'église de Notre-Dame une chambre de communication, avec tribune richement décorée d'ornements gothiques, d'où ils pouvaient suivre toutes les parties du service divin. Nous en parlerons dans le chapitre destiné à l'église de Notre-Dame.

CHAPITRE XLI.

L'Hôtel de la famille de Pitthem.

C'était jadis l'un des édifices les plus beaux et les plus somptueux de la ville. Une vaste cour le précédait. La porte d'entrée était riche d'ornementations; quatre colonnes en pierres de taille soutenaient une corniche élégante. De chaque côté de la corniche se trouvaient deux statues ornées de boucliers. Au centre de cette espèce de fronton étaient suspendues entre deux autres piliers les armes de la maison de Pitthem.

Le bâtiment principal était orné de riches sculptures; une galerie régnaît dans toute l'étendue de sa largeur. Une tour à base quadrangulaire, percée de plusieurs croisées, s'élevait au-dessus de tout l'édifice.

Cette maison fut d'abord la résidence de la famille de Pitthem; de cette famille elle passa à la maison de Maldeghem, dont elle devint la propriété. Elle passa ensuite entre les mains de la très-noble famille Claerhout, qui en resta propriétaire jusqu'au XVII^e siècle.

En 1641, Messire Jacques Noyelles, Vicomte de Lysbourg et Comte de Croy, en fit l'acquisition et y tint sa résidence.

En 1738 cette propriété fut achetée par Monseigneur Henri Joseph Van Susteren, évêque du diocèse de Bruges. Après y avoir fait divers changements et de nombreuses réparations, il fit placer ses armes sur le frontispice au-dessus de la porte d'entrée qu'il avait fait construire en pierres de taille bleue. L'année suivante, c'est-à-dire en 1740, il y établit son séminaire qui continua à y exister jusqu'à l'époque de sa suppression, décrétée par la République française en 1793. A peine le clergé avait-il abandonné ce bâtiment, que le gouvernement en fit une prison ou lieu de détention pour les prêtres non assermentés, âgés de plus de 60 ans, dont on parvenait à opérer l'arrestation : ils y étaient renfermés sous la surveillance rigoureuse d'un geôlier. Ces odieuses mesures ne cessèrent qu'en 1800, époque où l'on rendit la liberté à ces victimes du despotisme républicain.

En 1806, ce bâtiment fut converti en caserne. On y établit d'abord l'hôpital militaire et on y logea jusqu'en 1833 une partie de la garnison. Dans ces derniers temps, la Régence de la ville fit restaurer et convenablement amebler ce vaste bâtiment, et après y avoir disposé une jolie chapelle avec autel en marbre, elle en fit le palais du Prélat diocésain de Bruges.

CHAPITRE XLII.

hôtel de Charleroi.

Ce bâtiment surmonté d'une tourelle, et d'une construction d'ailleurs peu remarquable, formait le coin Sud de la rue du *Marais*, et de celle qu'on appelait *S'heergeerwint*.

CHAPITRE XLIII.

Hôtel de la Seigneurie d'Lytkerke.

Cet hôtel se trouvait dans la rue d'Ostende. C'était un vaste bâtiment dont deux faces offraient divers ornements d'architecture. Vers le centre de la façade principale se trouvait une porte cochère ouvrant sur une avant-cour : l'ensemble de l'édifice s'étendait jusqu'au coin de la rue dite *s'Heer Jan Boonem Straet*. C'est sur l'emplacement de cet hôtel qu'on éleva en 1631 l'Église et le Couvent des Carmes Déchaussés.

CHAPITRE XLIV.

L'hôtel de la Torre.

La famille de la Torre habitait un hôtel attenant à celui des Espagnols.

C'était un édifice, style renaissance, construit en 1599 par M. De la Torre, riche négociant Espagnol. La porte d'entrée était remarquable d'architecture : elle était construite en pierres de Godtland. Deux colonnes cannelées soutenaient la corniche ; deux génies parfaitement sculptés ornaient les parties latérales, et sur le chambranle on lisait l'inscription suivante :

Fiat pax in virtute tuâ et abundantia in turribus tuis.

An reste, cette porte élégante existe encore et on peut la voir sur le Canal des Orientaux.

Ce négociant avait acquis assez d'importance par ses richesses, pour que Sa Majesté lui permit de tenir Bourse dans son Palais.

CHAPITRE XLV.

L'hôtel de Ghisteltes.

A leur arrivée à Bruges, les Seigneurs de Ghisteltes se fixèrent d'abord dans une maison sise au coin Ouest de la rue des Chapeliers, et y restèrent jusque dans le cours de l'année 1275. C'est à cette époque qu'un des membres de cette famille, Jean de Ghisteltes, céda son hôtel aux hermites de Saint-Augustin (les RR. PP. Augustins).

Le premier soin de ces religieux fut de faire démolir cette vieille construction et de construire sur son emplacement une église et un couvent de leur ordre. Quant à la famille de Ghisteltes, elle choisit alors pour résidence l'hôtel de Dudzele, qu'elle abandonna ensuite pour aller demeurer non loin du Quai des Marbriers, là où plus tard fut établie la boucherie qui a disparu à son tour. Cet hôtel était situé à l'Est du Marché-aux-Grains, aujourd'hui Marché-aux-Poissons.

CHAPITRE XLVI.

Le château de la famille de Clèves ou d'Houtmarck.

Ce château fut d'abord la propriété du seigneur de Rosebureh : il l'était du moins en 1502. Il passa ensuite au due de Clèves. Après celui-ci, M. Guillaume Van Houtmarck en fit l'acquisition et s'y établit. Ce M. Guillaume Van Houtmarck était bourgmestre de Bruges en 1487, et après une vie consacrée au service de la cité, il fut enterré à l'église de St-Gilles avec sa femme Madeleine Dewitte. Cet hôtel conserva longtemps le nom de son dernier propriétaire, il en est de même de la rue où il était situé, qu'on appelait *Houtmarck-straet*, et qui aujourd'hui a pris le nom de rue des Chapeliers.

De la famille Van Houtmarck cette propriété passa successivement entre les mains de plusieurs personnes, parmi lesquelles il faut citer M. Olivier De Wrée, célèbre chroniqueur flamand. Enfin, en 1672, elle fut incorporée dans le couvent des Dames de 'S Hemelsdaele.

Le château, véritable donjon féodal, occupait le centre d'un vaste jardin, dans la partie Est de la rue Ste-Claire. Il ressemblait à une tour carrée et massive flanquée de tourelles aux quatre angles. Il était entouré d'un large fossé avec pont levis. Deux hangards se trouvaient à l'extrémité du jardin, qui avait une issue non loin du petit canal des Foulons, sur le chemin de terre dit de St-Gilles.

CHAPITRE XLVII.

L'hôtel de St-Pol.

C'était une des belles habitations particulières de notre ville. Elle s'élevait sur le Quai Ouest du grand Canal, près du Pont dit *Snaggaerts*. La façade était remarquable par l'originalité de son architecture; on avait flanqué au corps du bâtiment une tour d'un excellent style, et d'une grande élévation. Un vaste jardin s'étendait derrière cette maison, tout le long de la rue dite *Colaert Moyzes*.

C'est dans ce bâtiment que les Religieuses de Sarepta érigèrent un Couvent en 1617.

CHAPITRE XLVIII.

L'hôtel de Dudzeele.

C'était une belle et riche habitation, qui fut, jusqu'au commencement du seizième siècle, la résidence Seigneuriale des Châtelains de Dudzeele. Ce bâtiment situé à l'extrémité Nord-Est de la rue *des Receveurs*, avait comme tout les autres du même genre sa tour ou donjon. Une belle porte formait l'entrée principale, et au-dessus de cette porte, qui était de construction gothique étaient figurées en relief les armes de la susdite Seigneurie.

Plus tard les Seigneurs de Dudzeele fixèrent leur résidence dans une maison sise sur le quai Ouest du grand canal; et c'est là que dans la suite fut érigé un Mont-de-Piété ou plutôt de Charité, dont nous allons parler dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XLIX.

Mont-de-Piété et de Charité.

La maison est maintenant portée dans les rôles sous la Section E 15, n° 22. L'établissement dont il est question fut institué en 1572 par M. Gilles Van De Weghe. Grâce à la coopération de quelques habitants notables de la ville, il s'y fit un dépôt de numéraire où venaient puiser les nécessiteux sans être astreints à aucun paiement d'intérêts, et sans autre garantie que les effets et les hardes qu'ils donnaient en gage. Fondée par le zèle spontané de la charité, cette maison n'avait d'abord aucune propriété territoriale, et ne jouissait d'aucun revenu fixe. Mais bientôt les dotations devinrent si fréquentes qu'elles constituèrent un capital considérable. Nous

trouvons en effet dans un compte de l'année 1656 que l'administration de cette maison disposait d'un capital de 10,079 livres de gros. La commisération chrétienne avait opéré cette merveille; la philanthropie est plus bruyante; mais arrive-t-elle souvent à de pareils résultats ?

Quelque temps après mourut un homme, dont tous les pauvres ne doivent prononcer le nom qu'avec vénération et reconnaissance; c'était Nicolas Hodion, Evêque de Bruges. Dans son testament, qui date de 1649, cet auguste Prélat, reconnu pour légataire universelle, la classe indigente et nécessiteuse de la ville de Bruges. Il dota de plus le Mont-de-Charité de plusieurs sommes d'argent considérables pour être prêtées sans intérêt, aux personnes qui auraient recours à cet établissement. C'était faire le bien après la mort, et trouver l'immortalité dans le cœur du malheureux.

La révolution française fit disparaître cette institution admirable avec une foule d'autres.

CHAPITRE L.

Hôtel de Watervliet.

A l'extrémité de la rue de *la Main d'Or*, côté Nord, il existe une maison aujourd'hui marquée section E 13, n° 16. Elle appartenait au XVI^e siècle à M. Marc Laurin de Watervliet. C'était un joli bâtiment avec balustrade percée à jour, en pierres de taille blanchâtres. Une belle tour avec galerie et plate-forme surmontait l'édifice, dont l'ensemble était d'un bel effet. Au-dessus de l'entrée principale paraissait dans une niche artistement ouvragée une statue de la Sainte-Vierge.

Au commencement de ce siècle, les Religieuses Carmélites de l'Ordre de Sainte-Thérèse s'y installèrent momentanément et y restèrent jusqu'en 1832, époque où fut achevée la construction de leur Couvent.

CHAPITRE LI.

Hôtel Spinola.

Cet hôtel était situé sur le quai Sud du canal, qu'on désigne encore aujourd'hui sous le nom de *Quai Spinola*. Une porte cochère d'un style assez imposant en formait l'entrée. C'est la maison qui aujourd'hui est ainsi marquée : section A 3, n° 65.

CHAPITRE LII.

Après avoir passé en revue les hôtels ou habitations seigneuriales qui présentaient quelque intérêt, nous allons jeter un coup-d'œil rapide sur tous les bâtiments particuliers qui peuvent offrir quelque objet de curiosité à l'artiste.

Rue du Fil, section A 2, n° 75, une maison bâtie en 1628, avec deux bas-reliefs, dont l'un représente la *Vanité*, sous la figure allégorique d'un jeune enfant, qui s'amuse à faire des bulles de savon, et dont l'autre, qui figure l'*Adoration des Mages*, est l'un des plus remarquables qu'il y ait dans ce genre à Bruges.

Place Maubert, section A 2, n° 5, une maison avec un bas-relief qui remplit toute la largeur de la façade, et qui représente tous les détails de la guerre, campements, sièges de ville, etc.

Rue Philipstoek, une maison avec six bas-reliefs, représentant diverses divinités allégoriques.

Rue Pré-au-Moulin, une maison marquée A 6, n° 90, et bâtie en 1660. — Dix bas-reliefs, représentant les œuvres de miséricorde et trois autres, les vertus théologiques : la Foi, l'Espérance, la Charité.

Rue des Ciseaux, section B 7, n° 24, une maison avec un bas-relief d'une haute antiquité. Ce bas-relief semble avoir formé le chambranle d'une cheminée qui aurait appartenu à une construction antérieure. On y voit trois écussons à fleurs de lys, soutenus par six génies, dont les robes flottantes sont du plus beau style. Ces armoiries étaient celles de la famille Van Biesbrouek.

Rue des Dominicains. Une maison qu'on appelle communément le *Cigne*, bâtie en 1664, section B 15, n° 49. Huit bas-reliefs, figurant les saisons et les quatre évangélistes.

Même rue, formant le coin de la rue de l'Hydromel, une vaste maison dans le style gothique, avec de nombreux ornements d'architecture. La corniche est surtout remarquable pour la beauté de ses reliefs. Cette maison servit autrefois pour les séances de la Société de Rhétorique. Aujourd'hui elle est la demeure de M. Peers, qui l'a fait restaurer avec un goût exquis. Nous espérons même qu'il poussera plus loin son amour de l'art, et qu'il harmonisera le style de la porte d'entrée avec l'ensemble de l'édifice.

Rue de Laine. Une maison désignée sous la dénomination *du Mortier*, et marquée section C 20, n° 52. — Trois bas-reliefs, d'une grande finesse d'exécution, figurent des campements et des batailles avec des figures sans nombre, le tout colorié. Dans l'un de ces bas-reliefs, la ville de Bruges paraît dans le lointain avec tous les détails de ses constructions. L'artiste a trouvé moyen d'encadrer dans ce travail les armes de cette ville et celles de la maison de Bourgogne.

Rue Notre-Dame, section C 49, n° 52. Une maison assez impo-

sante d'apparence, mais d'une architecture tout-à-fait maniérée, vrai style Pompadour. — Sur la façade un Pélican.

Dans la rue Courte Nord du Sablon, section D 18, n° 54, une façade avec figures, parfaitement exécutées, et la représentation de tous les ustensiles d'une brasserie.

Les attributs des quatre évangélistes ornent également la façade d'une maison, connue sous le nom de *l'Ancre*, et sise rue Nord du Sablon, section D 19, n° 19.

Rue des Pierres, au coin du Cimetière de St.-Sauveur, une maison construite en 1673, et marquée aujourd'hui, section C 2, n° 24. Sept bas-reliefs, figurant les jours de la semaine.

Même rue, côté sud, une maison marquée section C 2, n° 18, trois bas-reliefs représentant des sujets allégoriques.

Même rue, section C 1, n° 18; une maison, qui porte la date de 1621, et qui fut autrefois la propriété de la corporation des maçons. — Quatre bas-reliefs figurant les outils et les insignes de ce métier. L'exécution en est bonne, et les ornements qui décorent la façade sont assez élégants.

Même rue, une maison construite en 1634, section D 22, n° 14; cette maison porte pour vieille enseigne *le Mouton*. — 7 bas-reliefs, dont quatre représentant les saisons de l'année et trois autres *la Concorde, l'Amour et la Justice*.

Rue St-Amand, section D 21, n° 56. — 7 superbes bas-reliefs. Ce sont des figures allégoriques, qui représentent les jours de la semaine : Phébus, Phébé, Mercure, Jupiter, Vénus et Saturne.

Rue St-Jacques, section D 1, n° 10; une maison désignée sous l'enseigne du *Vieux Loup*, bâtie en 1617. — Plusieurs bas-reliefs, dont trois figurent les vertus théologiques.

✓ Rue des Tonneliers, section E 2, n° 48, une maison bâtie en 1364. — Quatre bas-reliefs, d'un beau style, représentant les Saisons de l'année.

✓ Rue des Tonneliers, section E 2, n° 61. — Une maison dont la construction semble dater du quinzième siècle. En face de cette construction, une autre du même genre et qui servit autrefois d'entrepôt pour les marchandises.

Rue Flamande section F 1, n° 14. — Quatre bas-reliefs, figurant les Saisons de l'année.

Rue Flamande section F 3, n° 68. — Une maison à façade gothique, en pierres de taille bleues et d'un effet très pittoresque.

Sur le Pont Flamand, une charmante tribune gothique, de la bonne époque. L'ensemble et les détails de ce bijou sont admirables de goût.

✓ Rue de l'Académie, section F 1, n° 41, une maison qui date de 1645; quatre bas-reliefs y ont été sculptés par un habile artiste. Ils représentent les quatre parties du Monde, avec leurs attributions respectives, c'est-à-dire les fruits, les animaux et les produits industriels qui les caractérisent.

CHAPITRE LIII.

Le local des *Waterhuys*.

On nomme ainsi un bâtiment construit dans le courant du XV^e siècle, bâtiment où se trouvait une machine hydraulique assez puissante, dont le jeu conduisait l'eau dans l'intérieur de la ville par un réseau de tuyaux, qui alimentaient toutes les pompes publiques et un grand nombre de pompes particulières. C'était une immense ressource dans les temps de grande sécheresse, et l'idée en était assez belle pour avoir mérité les éloges de plusieurs écrivains du temps; plusieurs même considéraient cette machine comme une des plus belles que l'Europe eut produites en ce genre jusqu'à leur époque. Elle était placée près des fossés de la ville entre la porte Bouverie et la rue Maréchale, en face de la rue de la Fontaine.

L'eau arrivait ainsi d'un vaste vivier, qui se trouvait à une assez grande distance de la porte Maréchale, et se rendait par un conduit dans un vaste réservoir creusé de l'autre côté des remparts. Pour dépouiller l'eau de sa vase, on la faisait filtrer par une porte de cuivre percée d'un grand nombre de trous. Ainsi tamisée, si nous pouvons employer cette expression, elle remontait à une hauteur de 14 pieds, grâce au mouvement d'une roue mise en action par un cheval, autour de laquelle étaient disposées 31 cuves, de forme carrée, d'une contenance de 24 pintes chacune, et pesant ensemble 585 livres, au prix de 4 franc 18 centimes la livre. Elle passait de là dans un autre réservoir, d'une grande dimension, qu'on surnommait *l'Enfer*. Deux tuyaux de plomb communiquaient avec ce puits, et conduisaient l'eau dans une cuve aussi de plomb,

qui renfermait trois tambours ou cylindres percés de trous de dimension différente, pour rendre l'eau aussi pure et aussi limpide qu'après l'opération du filtre. Le grand conduit amenait l'eau ainsi épurée jusqu'au Marché du Vendredi, aujourd'hui Place de la Station, en face du couvent des PP. Capucins. Là elle était reçue dans un réservoir, d'où, par un tuyau à clefs, qui se trouvait près du pont Sud du Sablon, elle se répandait par mille conduits dans tous les quartiers de la ville.

En 1607 eut lieu l'agrandissement ou plutôt le prolongement du bassin en plomb; on renouvela en même temps le cylindre et une partie des tuyaux. Le plombier de la ville Philippe Luda porta en compte de ce chef une livraison de 2152 livres de plomb.

Il n'est pas sans intérêt d'ajouter ici qu'on avait dans la construction de cette machine, ajouté à la partie utile ce qui pouvait plaire aux yeux. Ainsi, nous mentionnerons plusieurs jets d'eau artificiels, qui lançaient dans les airs leurs gerbes étincelantes. Nous citerons encore une foule de statues d'une exécution assez originale, et parmi elles le dieu Mars traîné par un dauphin. Une foule de métiers y étaient représentés; toutes les figures étaient à l'œuvre : c'étaient le cordonnier, le barbier, le tonnelier, le chaudronnier, et l'é mouleur, dont la roue mise en mouvement semblait faire jaillir des étincelles de diamant.

Après avoir résumé tout ce qui concerne la machine hydraulique en elle-même, disons quelques mots des Moulins à Eau. En 1759, fut construit le moulin à eau situé entre la Porte Maréchale et la Porte Bouverie. L'inspecteur des travaux était M. Philippe Le Bailly Baron de Tillegem, trésorier principal de la ville de Bruges; le directeur était M. Chalon, natif du Hainaut. Par des tuyaux en fer disposés sous le fossé intérieur de la ville, l'eau était refoulée dans la Maison d'Eau, dont nous avons parlé plus haut.

Vers la fin du dix-huitième siècle, ce moulin fut transformé en un moulin à foulon par une autorisation du Magistrat. Déjà on avait supprimé et démoli, pour raison de vétusté, celui de l'Est situé près du *Lac d'Amour*.

Ce dernier moulin a presque disparu de nos jours. Il y existe encore cependant un aqueduc qui alimente les fossés des blanchisseurs. C'est dans ce lieu que se trouvaient les rames ou états, sur lesquels on faisait sécher les étoffes de laine fabriquées en cette ville. L'habitation de celui qui occupait autrefois ce moulin existe encore de nos jours.

Ajoutons ici que près de ces blanchisseries, il existe encore quelques débris de nos vieilles fortifications. Mais le plus précieux de ces débris c'est une tour ronde d'environ 60 pieds de circonférence; c'est, dit-on, le reste d'un vieux château-fort qu'un Roi de France fit élever dans le cours du XIV^e siècle.

Le moulin hydraulique qui se trouve entre la porte Ste-Catherine et le Lac d'Amour fut construit en 1481. On l'établit pour y moudre le blé, quand le vent faisait défaut aux moulins-à-vent, et on ne peut contester l'utilité d'une pareille conception. On en fit usage pour la première fois le 5 septembre de la même année. La roue qui est d'une grandeur et d'une force considérables coûta 700 florins, ce qui est énorme pour l'époque.

Quant au moulin à eau situé sur les fossés de la ville, près de la porte d'Ostende, il fut construit vers 1670 par un nommé Swingdau de Dudzele, qui avait un talent tout spécial pour ces sortes d'entreprises. Ce moulin servait en même temps pour la fabrication de l'huile et pour la mouture du blé. Il fut entièrement détruit par les flammes dans la nuit du 7 Juillet 1841.

Il y avait encore sur le rempart, à l'extrémité du canal qu'on nommait *la Coupure* un autre moulin à eau qui servait pour la mouture du blé et la fabrication de l'huile. Aujourd'hui, on y établit une fabrique de papier, grâce au zèle de M. le banquier Dujardin, qui s'intéresse, à tout ce qui peut développer l'industrie Brugoise.

CHAPITRE LIV.

La Maison de Détention dite het Rasphuys.

C'était un bâtiment situé au sud de la rue des Récollets, et attenant au couvent même des RR. PP. Récollets, à l'ouest de la place dite *Pandreytje*. Le nom de *Rasphuys* donné à ce bâtiment lui vient de ce que les détenus devaient s'y occuper à raper le bois du Brésil, dont la poudre servait à la teinture des étoffes de laine et de soie.

Après l'incendie qui, en 1689, dévora l'ancienne prison située sur la Place du Bourg, les Magistrats de la ville en firent construire une nouvelle sur l'emplacement même du *Rasphuys*; ils avaient dû, dans cette circonstance, comme dans toutes les autres de même nature, obtenir l'assentiment des Magistrats du Franc, de la Prévôté et du Canonieat, trois genres d'autorités qui, comme nous l'avons fait observer plus haut, se rencontraient souvent dans l'exercice de leurs pouvoirs, et qui, cette fois-ci, contribuèrent chacune pour leur part, dans les frais de construction. Depuis cette époque, le bâtiment ne fut plus désigné que sous le nom de *Prison*.

En 1827, cette prison fut considérablement agrandie par l'adjonction d'un vaste corps de bâtiment d'une construction carrée. Les travaux, confiés par adjudication à des entrepreneurs d'Ostende, furent complètement achevés dans le cours de 1828.

Cette maison de détention vient de recevoir une addition de la plus haute importance. C'est un corps de bâtiment assez vaste, dont le plan a la forme d'un T. Il se compose de quatre étages, et de 42 petites cellules ayant sortie sur une galerie qui règne tout

autour d'une espèce de nef. Des ponts de communication vont d'un côté à l'autre de la galerie et facilitent ainsi la circulation. Les cellules sont tellement disposées que de chacune d'elles, les détenus pourront sans se voir assister au service divin qui se célébrera à l'extrémité du bâtiment où sera placé l'autel. A chacune des trois extrémités de ce bâtiment une vaste croisée fait pénétrer la lumière dans l'intérieur. La nature de notre ouvrage ne nous permet pas d'entrer dans de plus longs détails sur le plan de cette construction. Ajoutons toutefois qu'elle mérite à son auteur M. l'entrepreneur De Vestel, les éloges de tout homme judicieux et impartial.

Outre ces maisons de détention, il y avait encore deux maisons de correction. Elles étaient destinées aux personnes sans aveu et prises en état de vagabondage. Une de ces maisons avait jadis été l'hôpital de Nazareth ; c'était celle des hommes ; elle était située derrière l'église de la Madeleine. Ce bâtiment fut reconstruit en 1757, en vertu d'un décret, signifié aux magistrats de Bruges par Marie Elisabeth, Gouvernante des Pays-Bas, qui affecta à l'entretien de cette maison l'exécédant intégral des revenus du dit hospice.

Le bâtiment qui servait de maison de correction pour les femmes existe encore aujourd'hui ; il est situé entre le pont de la Coupure et la Place des Oies, sous la section B 8, n° 17. Il sert aujourd'hui de maison d'arrêt pour les condamnés dont la peine ne dépasse guère les six mois. Dans cet établissement, il n'y a de remarquable sous le rapport de l'art que deux cheminées, dont le foyer est chargé dans toute l'étendue de son encadrement de figures sculptées avec soin et de divers autres ornements.

CHAPITRE LV.

Abattoir.

Cette vaste construction s'élève sur l'emplacement du *Keersen-Boomgaard*, près de la Porte Maréchale. Commencée en 1845, elle est terminée depuis le mois d'Octobre 1846. Elle s'étend sur une superficie de 9750 mètres, et présente dans son ensemble la forme d'un vaste rectangle. Elle renferme d'après le cahier des charges :

1° Quatre corps d'abattoirs, contenant 16 échaudoirs avec cours de travail.

2° Deux corps de bouveries et bergeries.

3° Deux triperies, réservoir et magasins.

4° Deux fondoirs.

5° Deux pavillons dont l'un sert de bureau au Directeur (actuellement M. Dominique Van Hollebeke) et l'autre de logement au bouvier.

6° La porcherie et les hangars.

7° Deux fosses à sang, voieries, grillages et murs de clôture.

8° Egoûts, orifices, pompes ou fontaines et bacs en pierre de taille.

9° Conduits d'eau avec réservoir.

10° Latrines provisoires, parties d'égoûts, trop-pleins.

Les abattoirs remplissent le centre de cette immense enceinte; les autres corps de bâtiment sont groupés à l'entour.

Cette construction mérite à l'administration la reconnaissance de tous les citoyens: elle assure la salubrité publique, en même temps qu'elle met un terme à de hideux abus. Les travaux furent entrepris par un homme d'une expérience consommée, et d'une rare modestie, M. Buse, qui les a poussés avec vigueur, et qui n'a rien épargné pour en assurer la solidité.

CHAPITRE LVI.

Cathédrale de Saint Donat.

Après avoir parcouru toutes les constructions civiles de la ville de Bruges, et nous être même arrêté sur celles d'entre les habitations particulières qui pouvaient intéresser la curiosité de nos lecteurs, nous passons maintenant aux monuments religieux. La mine est riche ; bien des trésors y sont encore cachés, et il faudrait une série d'ouvrages tout spéciaux pour les faire connaître. Le cadre que nous nous sommes tracé ne nous permet pas de tout dire sur chaque chose ; mais nous espérons au moins ne rien négliger d'essentiel, et choisir avec discernement.

Nous commencerons par la Cathédrale de St-Donat. C'est le plus ancien de nos édifices religieux : il mérite, comme tel, de marcher avant les autres.

L'histoire des vieux monuments chrétiens est l'histoire même de la civilisation des peuples modernes. Aussitôt qu'on remonte à la fondation de ces augustes basiliques, on assiste à la prédication de la foi dans des contrées encore sauvages ; on voit apparaître devant soi les brûlants apôtres de ces temps de rénovation, les Saint Piat, les Saint Amand, les Saint Eloy, et tant d'autres. Saint Eloy surtout ! Quelle brillante physionomie ! Quel miracle d'héroïsme ! Tour-à-tour homme du monde, et cénobite, artiste et prédicateur, on le voit briller à la cour des rois ou se macérer dans un cloître, travailler à des chefs-d'œuvre d'orfèvrerie ou parcourir les contrées les plus sauvages pour y annoncer *la bonne nouvelle*. C'est ainsi que du moment où il est sacré évêque de Noyon, en 640, nous le trouvons dans les mêmes lieux qu'avait parcourus St-Amand en qualité d'évêque région-

naire. Toutes les Flandres entendent sa voix : il prêche dans les territoires d'Anvers, de Gand et de Courtrai, dont les habitants, féroces comme des bêtes sauvages, veulent à chaque instant l'immoler à leurs grossières superstitions.

Bientôt il parait dans les environs de Bruges, ou plutôt de Bruchstock, où, parmi les plus grands dangers, il annonce à des populations sauvages la parole de l'Évangile. Il est aidé dans ses travaux apostoliques par le forestier Liederyek de Buëk qui trouve même, dans la propagation des nouvelles doctrines, un moyen d'affermir son autorité chancelante jusqu'alors. En effet, longtemps indociles au joug, les populations de ces contrées ne tardent pas à se soumettre à leurs principes, et pour leur rendre moins facile toute rechûte dans leurs anciennes superstitions, on démolit le temple de Mercure élevé non loin de Bruchstock, temple où ces malheureux allaient porter un encens idolâtre.

C'est sur les ruines de ce temple que vers 641 St-Eloy fait élever une chapelle qu'il dédie à la Sainte Vierge Marie, et il trouve dans Liederyek De Buëk tout l'appui dont il a besoin pour une œuvre si sainte. Cette chapelle de la Sainte Vierge devint plus tard l'église de Saint-Donat ou Donatien; mais il est à croire que lorsqu'elle reçut cette nouvelle dédicace, elle fut entièrement démolie pour faire place à une construction de dimensions plus colossales.

Cette nouvelle construction fut l'œuvre du Comte de Flandre, Bandouin-Bras-de-Fer; elle date de 865. Ainsi, en supposant même que la vieille église de Liederyek De Buëk ait été rasée par Bandouin, c'est encore une bien haute antiquité et une antiquité d'un caractère tout-à-fait incontestable, que celle de l'église de St-Donat. Au reste, en dehors même des témoignages historiques, le style de l'édifice pouvait suffire à démontrer que la construction de cette église remontait au moins au neuvième siècle. L'architecture en était bien antérieure à l'invention du style ogival, et malgré les changements et agrandissements qu'elle eut à subir jusqu'à l'époque de sa destruction, on pouvait constater encore au siècle dernier que le chœur et la travée étaient de style lombard ou roman.

Ce chœur avait 84 pieds de hauteur, et la nef que Baudouin fit construire à l'entour en avait 40; sur toute l'étendue de cette nef régnait une galerie d'une hauteur d'environ 16 picds, dont les vitraux avec ceux de la voûte principale faisaient pénétrer dans ce chœur la lumière du jour. Cette galerie était entourée d'une balustrade, dont chaque colonne, qui était de bois, avait trois pieds et demi de hauteur. C'est dans cette galerie que se réunissait le Peuple pour assister au service divin. Mais il ne jouit pas toujours de cet avantage : bientôt cette entrée ne lui fut ouverte que les jours de fêtes, et on finit même par la lui interdire complètement vers la fin du dix-huitième siècle.

Ajoutons que cette galerie était pavée de petits carreaux rouges; mais ce qui la rendait surtout remarquable, c'était une magnifique chapelle avec autel, qui servait d'oratoire aux Comtes de Flandre. Ils s'y rendaient par un couloir qui, régnant au-dessus de la porte d'Est, établissait une communication entre leur palais et l'église de Saint-Donat. Ce fut dans cet oratoire ou plutôt dans cette chapelle que fut massacré, en 1127, Charles-le-Bon, treizième Comte de Flandre. Plus tard, en commémoration de cet événement, on plaça dans ce lieu une statue de bois, représentant ce malheureux prince. Il y en avait encore une autre d'albâtre, qui figurait ce même prince, le bras tendu, une pièce de monnaie à la main, dans la position même où il se trouvait lors de sa mort déplorable.

A peine l'église était-elle achevée, que Baudouin y fit transférer le corps de St.-Donat, et y institua un ordre de quelques religieux, qu'il dota de prébendes, pour dire journellement leur office dans cette basilique. Leurs demeures étaient attenantes à l'église. Plus tard, leur réfectoire et leur dortoir, furent convertis en chambres de délibération pour le chapitre.

Avant de passer à la description détaillée de ce monument, nous allons en résumer l'histoire dans un cadre assez restreint.

Sous l'autorisation de Sa Grandeur l'évêque de Tournay, Baudouin le jeune, Comte de Flandre, institua en 961 un chapitre de douze chanoines. Pour faire face aux frais de leur entretien ainsi

qu'à toutes les dépenses de l'église, il abandonna plusieurs de ses biens territoriaux et céda la dîme de quelques domaines qu'il avait dans les communes de St-Michel, d'Oostcamp, de Ste-Croix, de Houttave et d'Aertrycke. Il donna en même temps à ce chapitre les revenus de la chapelle de St-Christophe qui se trouvait sur la Grande-Placc. Il lui permit de plus d'élire à lui seul son prévôt, à qui il désigna une plus large part dans les prébendes, en lui concédant en outre divers autres privilèges dont les lettres de cette fondation font mention.

Le nombre de ces chanoines ne fut pas toujours le même. Différents actes de fondation augmentèrent le chapitre tantôt de deux et tantôt de trois membres, de sorte qu'en 1215 le nombre en était déjà de 27. Ils étaient nommés à vie. Après l'érection de l'évêché, on ne choisit plus pour ces bénéfices que des licenciés en droit canonique et en droit civil et des nobles dont neuf étaient gradués.

Arnout, comte de St-Pol et prévôt de l'église de St-Donat, fut le premier nommé chancelier perpétuel à titre héréditaire. La nomination fut faite par lettres patentes de Robert le jeune, Comte de Flandre. Elles sont du 51 Octobre 1089; et entr'autres clauses qu'elles renferment, elles font du chancelier un des douze pairs de Flandre, et accordent à ses chanoines divers privilèges parmi lesquels nous citerons une exemption de paiement de plusieurs taxes urbaines.

Aucun événement important ne se rattache à l'histoire de cette église dans le cours de plusieurs siècles. Mais en 1516, la tour s'écroula, minée par la vétusté. Ce n'était rien encore : Tout l'édifice menaçait ruine, et les troubles qui désolaient alors les Flandres ne permettaient guère de songer à une réparation de l'ensemble. Il fallut que les choses fussent poussées à l'extrême, pour qu'on songeât en 1589 à convoquer une assemblée générale, dans le but de faire face aux difficultés présentes. Ces difficultés étaient de plus d'une espèce : elles consistaient d'abord dans la nature des réparations; elles consistaient surtout dans les moyens d'en couvrir les frais. Les travaux devoient coûter des sommes énormes et l'on était

bien loin de les avoir disponibles. On décida donc pour le moment l'entreprise des travaux les plus urgents; l'assemblée qui délibérait en présence du prévôt Vander Beke, assisté de ses chanoines, décréta qu'on s'occuperait du reste quand on aurait effectué la vente des objets d'or et d'argent et de tout ce que renfermait de précieux la vieille et vénérable église. Dans cette vente on comprit les superbes et magnifiques bijoux que la Cathédrale avait reçus de Dame Gunilde, princesse Anglo-Saxonne, qui avait quitté l'Angleterre pour chercher un refuge dans la ville de Bruges où elle mourut en 1087.

Au moyen de cette vente, on put non-seulement faire face aux frais de restauration de l'église : il fut même possible de l'agrandir beaucoup en y ajoutant trois nefs qui contribuèrent en même temps à l'embellir. Un M. De Croy, dont le nom n'est pas sans illustration, fit don à l'église de treize statues représentant le Sauveur et les douze Apôtres. Elles furent placées de chaque côté de la nef. Dans la partie inférieure des euls-de-lampe, sur lesquels étaient placées ces statues, on avait sculpté et colorié les armes du donateur.

Passons maintenant à la description de cette église, telle qu'elle était au moment de sa plus grande magnificence

Quatre portes en bois de chêne fermaient le chœur de cette cathédrale : deux de ces portes étaient placées sur les côtés; elles étaient ornées de balustres de cuivre : des ouvrages de marbre avec divers ornements gothiques complétaient la clôture. Chacune de ces portes était surmontée des armoiries de la maison de Bourgogne. Lorsque ces portes parurent impropres à remplir leur service à cause de leur grande vétusté, Sa Grandeur Jean Robert Caïmo, seizième évêque de Bruges les fit remplacer à ses frais par deux magnifiques portes en fer, dont il donna en 1781 la confection à un serrurier bruxellois nommé Delmotte. Les armes de ce prélat ornaient la partie supérieure, et le tout se retrouve aujourd'hui à l'église de Notre-Dame où il remplit le même usage.

Les stalles magnifiques furent placées dans le chœur de St-Donat lors de la création de l'ordre de la *Toison d'Or*, qui eut lieu dans

cette église le 30 Mars 1452, sous les auspices de Philippe-le-Bon, Duc de Bourgogne et Comte de Flandre, qui voulut par là donner une consécration religieuse à ses chevaliers et perpétuer en même temps le souvenir des fêtes brillantes qu'il avait données à l'occasion de son mariage. Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans quelques détails sur cette institution; nous le ferons dans la partie historique de notre publication. Ajoutons seulement qu'au dessus des stalles on avait placé les blasons des 31 membres de l'ordre.

Entre les stalles et la galerie dont nous avons donné la description, étaient suspendus dans l'intervalle des piliers huit tableaux du peintre Bruxellois Van Orley, dont six de très-grande dimension et deux de moyenne grandeur. Les jours de grandes fêtes, on plaçait devant ces tableaux des tapis de la plus grande magnificence tissés d'après ces tableaux par Van der Borgh, aussi de Bruxelles. Ils représentaient :

- 1° *L'Adoration des Bergers.*
- 2° *Jésus au milieu des Docteurs.*
- 3° *Les Noces de Cana.*
- 4° *La Pêche Miraculeuse.*
- 5° *La Madeleine chez les Phariséens.*
- 6° *L'Entrée de Notre Seigneur à Jérusalem.*
- 7° *Jésus portant sa Croix.*
- 8° *La Résurrection de Jésus-Christ.*

Les tableaux et les tapis existent encore aujourd'hui. Les tableaux se trouvent dans le transeps de St-Sauveur; les tapis ornent le chœur de la même église les jours de grandes solennités.

C'est à la munificence de Monseigneur l'Evêque de Bruges, Henri Joseph Van Susteren, que l'église de St-Donat fut redevable des tableaux et des tapis. Le tout coûta la somme de 46 mille florins.

Avançons vers le maître-autel. Il était de marbre de diverses couleurs et fort élevé. Des ornements de toute espèce, des figures, des imitations de feuillage en rinceaux en faisaient une œuvre remarquable. Dans la partie supérieure se trouvait une double porte à colonnes

plaquées d'or, derrière laquelle reposaient les reliques des saints qu'on vénérât dans cette église. Celles de St-Donat et de St-Macaire étaient renfermées dans deux magnifiques châsses d'argent ciselé, ornées tout autour de feuilles d'acanthé également ciselées. L'une des deux était couverte d'un superbe bas-relief et surmontée du buste de saint Donat. L'autre contenait les restes de saint Macaire et fut donnée à l'église par l'évêque Nicolas Hodion.

Sur les gradins de l'autel étaient placés en forme pyramidale neuf chandeliers dont les cierges ne brûlaient qu'une fois par an, le jour de la Noël. La partie postérieure de l'autel ne le cédait en rien à l'autre sous le rapport de la richesse. Là se trouvait un couloir qui allait de la galerie au tabernacle où étaient renfermées les reliques dont nous avons parlé. C'est ainsi qu'on pouvait retirer à volonté pour les exposer à la vénération des fidèles, les restes précieux du saint dont on célébrait la fête.

L'évêque Denys Christophore avait commandé et payé de ses propres deniers à trois maîtres différents trois magnifiques tableaux qui devaient à tour de rôle servir à la décoration de cet autel pendant une certaine partie de l'année. L'un était peint par Gérard Zeghers et représentait *les trois rois à Bethléem*; on le plaçait à l'autel depuis la Noël jusqu'aux Pâques; il se trouve aujourd'hui à l'église de Notre-Dame. Le second était l'œuvre de Jacques Van Oost; il avait pour sujet *la Résurrection du Christ*, et il était placé à l'autel depuis la fête de Pâques jusqu'à la Pentecôte; on le voit aujourd'hui au-dessus de la Chambre des Marguilliers de l'église St-Sauveur. Le troisième enfin, dû au pinceau de Philippe de Champagne, figurait *l'Ancienne Alliance et la Nouvelle*, et on l'exposait depuis la Pentecôte jusqu'à la Noël. Il décore aujourd'hui le maître-autel de l'église d'Ostende, et les armes de l'évêque donateur sont peintes derrière la toile.

Les jours de grande fête, le devant du maître-autel avait un ornement particulier dont il est bon de parler ici: jusqu'à la hauteur de l'emplacement des tableaux s'élevait une espèce de revêtement d'argent artistement ciselé. La table de cet autel de circonstance était surtout remarquable par les travaux de ciselure et de bosselage qui

la décoraient; c'étaient des blasons, des figures d'anges et autres. Au-dessus de la table, au centre d'une espèce de perspective formée par une série de colonnes, s'élevait une grande croix avec Christ, et de chaque côté des chandeliers d'argent. Il y avait aussi de chaque côté de l'autel, devant les piédestaux des colonnes en marbre, deux tableaux peints par Rubens, représentant les Saints Apôtres Pierre et Paul. Ils étaient également enlâssés dans un travail d'argent ciselé d'un fini très-précieux. Une colonne terminée par une forme angulaire s'élevait au-dessus de chacune de ces peintures.

La crédence était assez remarquable comme œuvre de sculpture. On voyait tout auprès un autre ouvrage de sculpture bien digne d'admiration : c'étaient trois stalles où se plaçaient les prêtres qui concouraient aux cérémonies de la messe. Le don de ce chef-d'œuvre avait été fait à l'église en 1540, par Jean Carondelet, archevêque de Palerme, prévôt de Bruges.

Monseigneur Felix Brenaert contribua, sous son épiscopat, à l'embellissement de ce sanctuaire. Il le fit complètement daller d'immenses pierres sépulcrales en marbre blanc, sur lesquelles il fit graver des inscriptions, ainsi que les blasons de plusieurs de ses prédécesseurs.

Plusieurs tombes décoraient l'intérieur du sanctuaire. Près des stalles dont nous avons parlé plus haut se trouvait le magnifique mausolée de Monseigneur Jean Carondelet, archevêque de Palerme, trente-septième prévôt de Flandre, mort en 1544 et enterré au Sud du maître-autel. Sur cette tombe était couchée la statue du prélat, tout entière d'albâtre, en costume épiscopal. Derrière le monument était une magnifique pièce de sculpture soutenue sur deux colonnes et figurant des blasons et diverses figures moins grandes que la principale. La partie supérieure était un bas-relief représentant le dernier jugement : on y voyait en effet le juge suprême les bras étendus entre deux figures agenouillées.

Venait ensuite le riche mausolée en pierres de touche de Monseigneur l'évêque Henri Joseph Van Susteren, mort en 1742. Le vénérable prélat était à demi-couché sur la tablette du tombeau.

Devant cette figure principale se trouvait celle d'un Ange, un livre à la main. Derrière paraissait une femme, représentant la *Charité* qui d'une corne d'abondance qu'elle avait en main, faisait tomber plusieurs pièces de monnaie : image de cette ardente miséricorde qui avait toujours pénétré les entrailles de ce vénérable évêque pour les pauvres de la ville, et qui lui faisait voir dans chaque indigent un membre souffrant de Jésus-Christ. Les armoiries du défunt étaient habilement sculptées derrière le monument. De l'autre côté du chœur, on voyait la belle tombe aussi en pierres de touche de Monseigneur Jean-Baptiste de Castillon, mort en 1755. La statue de l'évêque, qui avait le précieux avantage d'être un portrait fidèle, était à demi-couchée. La figure de son patron, St-Jean, dominait la tête du Pontife, et à ses pieds était un enfant ailé, éteignant un flambeau. Divers blasons en albâtre achevaient la décoration de ce mausolée.

Un autre tombeau de marbre noir était surmonté d'une colonne en marbre gris; appuyée sur cette colonne, la *Religion* versait des larmes. C'était un monument consacré à Jean Caïmo, et exécuté par Van Poucke sculpteur à Dixmude. Une espèce de mosaïque, aussi en marbre, et formant une niche, était placée derrière cette tombe, et déployait aux yeux les armes de cet évêque.

A l'exception des ornements qui en occupaient la partie postérieure, ces quatre tombeaux ainsi que les figures dont ils étaient embellis se trouvent actuellement dans l'église de St-Sauveur, deux dans le chœur, un dans la chapelle de St-Joseph, et le dernier dans la chapelle de Notre-Dame de Lorette.

Le même sanctuaire renfermait encore un mausolée d'une haute antiquité, dont les sculptures étaient remarquables, par leur finesse d'exécution. Il était surmonté d'une figure de femme, entourée de quatre personnages mitrés. La partie inférieure avait la forme d'une galerie et l'on y voyait figurer en bas-reliefs, différents faits historiques relatifs à Dame Marguerite d'Alsace décédée en 1194.

A une époque assez reculée on y voyait aussi une tombe en pierres de touche, sur laquelle était couchée une statue de cuivre

armée de pied en cap. C'était la tombe de Messire Jacques de Bourbon , chevalier de la Toison d'Or.

Enfin au milieu du chœur s'élevait un monument sépulcral, en pierres de touche avec une figure en albâtre, aussi armée de pied en cap. C'était celle de Louis de Crécy, comte de Flandre, tué à la bataille de Crécy. Au milieu des cadavres qui jonchaient ce champ de carnage, on avait eu la plus grande peine à trouver le corps de ce malheureux prince. Aussi en commémoration de cette précieuse trouvaille, et pour perpétuer le souvenir des exploits de ce guerrier, on observa religieusement jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, la coutume d'orner la tombe de ce guerrier de cyprès et d'iris, à chaque anniversaire de sa mort héroïque.

La cathédrale de St-Donat renfermait dix-neuf chapelles, dont neuf dans le pourtour du chœur, huit dans les deux nefs latérales antérieures, et les deux autres entre les deux piliers antérieurs du transept. Ces chapelles avaient emprunté leurs noms soit du saint auxquels elles étaient consacrées, soit de leur fondateur ou même des personnes qui y étaient enterrées. Nous allons maintenant les passer en revue, et en faire, quand il y a lieu, une description.

1° Chapelle de Saint-Pierre.

L'autel en était de bois et les sculptures en étaient assez originales : elles étaient du reste d'une exécution parfaite. Au-dessous de la table, un travail sculpté composé de nombreuses figures avait exigé un long et pénible travail. C'était la seule chapelle qui fût fermée par une balustrade de fer ; la porte se trouvait entre quatre piliers de pierre bleue.

2° Chapelle de Notre Dame ou du Pardo.

On y voyait la tombe de MM. le Doyen Delrio et Jean Pardo, ainsi que les portraits de M. François de la Torre et de sa femme Marie Deereso, parfaitement exécutés. On remarquait aussi dans la même chapelle l'épithaphe de M. Jean Van Pamele Seigneur de Caester, chanoine de la cathédrale.

3° Chapelle de Mantua.

C'était celle qui renfermait la tombe de M. Jean de Mantua, né

en Espagne et décédé à Bruges en 1565, et de sa femme dame Barbe Pardo. Le monument était fort élevé. On y voyait deux génies et deux autres figures dont l'une tenait une tête de mort et l'autre une bêche. La bière était entourée de huit blasons.

4° Chapelle de St-Jean.

Des ornements d'assez mauvais goût couvraient l'autel de cette chapelle, construit en 1760 par Pierre Bral. Dans ce lieu on voyait le tombeau en marbre bleu de M. De Rapondis, né à Lucques et décédé à Bruges en 1414. Nous avons cité le nom de cet illustre personnage dans le chapitre intitulé *Hôtel de Lucques*.

5° Chapelle de Salinas.

C'est là que se trouvait l'épithaphe de M. Ferdinand de Salinas, donateur de la balustrade en marbre qui fermait cette chapelle. On y voyait de charmantes petites figures, et au milieu d'un grand travail de sculpture, une série de blasons.

6° Chapelle de St-Joseph.

Divers objets attiraient les yeux dans cette chapelle. C'étaient : Des armoiries avec leurs seize quartiers peints sur vitraux.

Un tombeau, sur lequel était couchée une figure armée de toute pièce, et représentant M. Jean De Viseh, seigneur de Cappelle.

Dans une niche creusée derrière la tombe, les seize quartiers coloriés du défunt.

7° Chapelle de Van Volden.

Elle fut construite en 1500 par M. Jean Golebertus, natif d'Angleterre. Il y était inhumé avec son épouse et sa famille. M. Herman Van Volden, né à Dusbouurg, et décédé en 1545, fit don de la porte et de la magnifique balustrade en marbre sur laquelle on voyait son blason ou ses armes.

8° Chapelle de Carondelet.

Il fallait y remarquer une magnifique épithaphe, ainsi qu'un tombeau de marbre noir, surmonté d'une figure agenouillée en albâtre. C'était celle de M. Claude Carondelet, trente-huitième prévôt de Flandre, décédé en 1564. Il était cousin germain de Monseigneur Jean Carondelet, archevêque de Palerme, trente-septième prévôt.

Après sa mort, les évêques de Bruges furent investis de la qualité de prévôt.

9° Chapelle des fonts baptismaux.

Elle se trouvait près de la chapelle que nous venons de mentionner. On y remarquait une épitaphe d'un beau travail avec ornements en albâtre. C'était celle de M. Jean Louis Valdoura décédé en 1540. On y voyait aussi l'épitaphe avec quatre quartiers de M. le chanoine Arnold Crabeels, archiprêtre de cette église.

10° Chapelle de la Sainte Trinité ou d'Heere.

Ce dernier nom lui venait de l'épitaphe de M. Nicolas d'Heere, doyen et chanoine de cette église, épitaphe qui indiquait plusieurs dispositions testamentaires de ce modèle de bienfaisance; entr'autres celles par lesquelles il légua un tiers de ses biens pour l'entretien de l'église, un tiers pour servir de bourses à ses parents, ou à leur défaut aux personnes qui désireraient embrasser l'état ecclésiastique.

Deux des autels dont nous venons de parler étaient placés contre les piliers du transept; ils avaient chacun quatre marches, et ils étaient entourés de petites balustrades avec blasons, dont une se trouve encore dans la cour de l'estaminet nommé *het Maekelaers-Heester*. Elle vient de la chapelle de M. Nicolas d'Heere.

Ces dix chapelles étaient celles qui précédaient le chœur; passons maintenant à celles qui en décoraient le pourtour.

11° Faisons y notre entrée par la nef septentrionale. Nous y trouverons d'abord la chapelle dédiée aux douze apôtres ou de Lem. On y voyait la tombe en marbre noir de M. Martin Lem, décédé en 1485, avec ses armes et celles de sa femme, Catherine De Nieuwenhove. Les deux époux avaient fait placer dans cette chapelle un vitrail colorié avec leurs portraits et ceux de leurs enfants.

Martin Lem était Escoutète de la ville de Bruges en 1485. C'est lui qui fit creuser le canal de Bruges à l'Écluse. Obligé, dans les troubles civils, de se démissionner de ses fonctions, il chercha un refuge à Louvain, où il mourut en 1485. Il fallut attendre le rétablissement de l'ordre à Bruges pour y transporter dans son caveau les dépouilles mortelles de ce vénérable citoyen.

12° Chapelle du Saint-Sacrement ou de Saint-Charles-Borromée.

Elle se trouvait près de la sacristie. Elle avait été construite par Sa Grandeur Charles De Rodoan, quatrième évêque de Bruges, qui l'avait dédiée à son patron. Un autel en bois sculpté, de la plus haute antiquité, décorait l'intérieur de cette chapelle. On y admirait encore un superbe tableau, peint par Gilles Baekereel, représentant Saint-Charles-Borromée, distribuant l'Encharistie aux pestiférés; c'était un don du même prélat. Ceux qui ont vu ce tableau, actuellement placé au-dessus des stalles des Marguilliers à St-Sauveur, en ont pu admirer le coloris, et la richesse de la composition.

Il y avait de plus dans cet autel une grande niche ornée de toutes les délicatesses de l'art.

Enfin, il fallait y admirer encore le banc de communion et deux confessionaux travaillés avec le plus grand soin, et couverts d'élégantes sculptures.

13° Chapelle de St-Thomas.

Elle fut construite en 1491 par Thomas Perrot, né en Bourgogne et décédé en 1499. On y voyait son épitaphe devant laquelle il était enterré avec sa femme, dame Anna De Wan. Là aussi se trouvait l'épitaphe de M. André De la Coste, orateur de la prévôté; elle servait en même temps pour toute sa famille.

14° Chapelle de Ste-Barbe.

15° Chapelle de St-Jérôme.

16° Cette chapelle avait deux dénominations: on l'appelait *Chapelle du Tabernacle* ou *Chapelle de Van Varsenaere*. Son premier nom lui venait d'un superbe tabernacle qu'elle renfermait. Il serait long d'en énumérer ici toutes les beautés, de détailler tant d'ornements, de décrire tant de charmantes figures. Nous nous contenterons de citer le *Christ avec sa Croix*, sa sainte mère la Vierge Marie, les apôtres St-Pierre et St-Paul, Melchisedech, les quatre évangélistes et plusieurs autres saints personnages qui se trouvaient étagés sur quatre rangs. Lorsqu'on ferma la cathédrale, on enleva à ce monument la plus grande partie de ses richesses; et enfin le tout disparut dans l'acte d'horrible destruction qui anéantit la cathédrale.

On appelait aussi cette chapelle de Van Varsenaere, comme nous l'avons vu plus haut. C'est qu'elle renfermait en effet la tombe de Messire Josse Van Varsenaere décédé en 1457, en son vivant conseiller de Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne. Cette tombe ne manquait pas d'un certain mérite d'exécution. L'épouse de ce Van Varsenaere, Marguerite Bladelynex s'était montrée pendant toute sa vie la bienfaitrice de cette église à laquelle elle avait fait une foule de dons de la plus grande richesse.

47° Chapelle de Ste-Ursule.

48° Chapelle de la Ste-Croix.

On l'appelait ainsi parce qu'elle était dédiée à la Sainte-Croix. On la nommait encore chapelle de Boddens, parce qu'elle renfermait la magnifique tombe de Louis Boddens et de sa dame Anne Pierloot. Ce superbe mausolée était de marbre et orné de plusieurs figures, dont les deux principales représentaient l'une un souverain tenant un glaive d'une main et le globe terrestre de l'autre; l'autre une femme qui figurait le temps. Il mourut en 1613.

49° Chapelle des Trois Mages.

Sur la balustrade qui fermait l'entrée de cette chapelle, on voyait une belle épitaphe, avec ornements et armoiries de M. Jean Delrio, seigneur de Tielbroobrouck, qui décéda en 1624. Il était le donateur de cette porte et de la balustrade.

Dans l'intérieur de la chapelle se trouvait une autre épitaphe en mosaïque de marbre. Les figures et les bas-reliefs étaient d'albâtre. On y voyait aussi plusieurs blasons et les huit quartiers de M. Jean Beltram, chanoine de cette église, qui décéda en 1644. L'autel de cette chapelle était remarquable par ses ornements de sculpture. Il faut citer encore un petit tableau de Gerard Zeghers, représentant l'adoration des Trois Mages. L'évêque Denys Christophore, lorsqu'il n'était encore que simple chanoine, l'avait fait exécuter par ce peintre. C'est le tableau qu'on voit maintenant à St-Sauveur, près de la chambre des marguilliers, et c'est ce tableau qui servit de modèle au même maître pour celui de grande dimension que le même Denys Christophore devenu évêque fit placer dans le chœur de St-Donat.

Les armes du chanoine se trouvaient derrière ce tableau qui se trouve maintenant à Notre-Dame.

Nous avons indiqué jusqu'à présent tous les mausolées, tous les tombeaux, toutes les pierres sépulcrales que nous avons rencontrés dans le chœur et dans les chapelles. Il nous reste à parcourir plusieurs autres objets curieux disséminés dans l'église. En voici la liste :

1° Un cuivre tumulaire, chargé d'ornementations et entouré de lettres gothiques; c'est celui de sa grandeur Pierre Curtius, premier évêque de Bruges.

2° Un autre cuivre comprenant quatre figures, deux figures d'hommes tout armées, et deux figures de femmes. Il portait en outre plusieurs blasons et le millésime 1494. C'était l'épithaphe de Pierre Metteneye, fils de Philippe, et de sa femme Adrienne Van Watergange; ainsi que de Pierre Metteneye, fils de Pierre et de sa femme Marguerite de Baenst.

3° Une pierre blanche avec des incrustations de cuivre. On y voyait gravées avec beaucoup d'art les armoiries de Jean D'Hont et de Françoise Gheeraerts son épouse.

4° Une pierre tumulaire bleue également incrustée de cuivre. C'était celle de M. Adrien De Beauvel, Seigneur de Heerleville, décédé en 1515. Deux figures, l'une d'homme et l'autre de femme, ornaient la partie de cuivre et l'artiste avait admirablement imité sous le corps de ces personnages le travail d'un tapis.

5° Un cuivre consacré à M. Jacques Braderyckx et à Catherine Metteneye, portant le millésime 1550. Deux figures d'hommes armées de toute pièce et une figure de femme en grand costume étaient gravées sur ce monument; on y voyait aussi leurs armes.

6° Une pierre avec incrustations de cuivre, à la mémoire de M. Cornille Van Baersdorp et de dame Moschron, son épouse, décédée en 1565. Outre leurs blasons, on y voyait une figure d'homme tout armée et une figure de femme. Sous leur corps était imité un tapis de feuillage, couvert de petits animaux de toute espèce.

7° Le cuivre sépulcral de M. Adrien Drabbe, décédé en 1508, et de sa femme Marie Vander Steeghe. Deux figures avec blasons ornaient cette plaque.

8° Un cuivre magnifique, à la mémoire de MM. Nicolas et Lamsin De Waghenare; — 8 quartiers, — 2 figures en costumes, — millésime 1575.

9° Tombeau de M. Jean Berthe et de sa femme Marie Doubrane. Le tout en cuivre avec divers ornements et deux figures, homme et femme.

10° Un monument semblable, à la mémoire de M. le chanoine Jean De Visch. — Le tout en cuivre, — sur une imitation de tapis couvert de petites figures, l'image d'un prêtre endormi du sommeil du juste.

11° Un cuivre à la mémoire de Madame Josine Pardo, épouse de M. Ferdinand d'Acht, décédée en 1526.

12° Un autel à M. Georges Vander Donck, décédé en 1555, et à son épouse Jacquemine Van Matena — deux belles figures parfaitement ciselées.

13° Un cuivre entouré de plusieurs blasons et quartiers, consacré à la mémoire de M. François Van Pacmele, décédé en 1525, et de sa femme Catherine Breydel.

14° Deux pierres sépulcrales, d'une haute antiquité, avec deux figures en relief, l'une de M. Charles, chevalier de Rochefort, l'autre d'une dame, dont on ignore le nom.

Outre ces divers monuments tumulaires, il était une foule d'autres pierres sépulcrales dans l'intérieur de cette église. Le pavé en était couvert et il faudrait un volume pour les décrire l'une après l'autre : nous nous sommes borné aux principales.

Chaire de vérité. Elle se trouvait dans la grande nef. Parmi les divers détails de sculpture qui la décoraient, nous citerons : 1° trois médaillons avec bas-reliefs dans la partie supérieure. 2° Une figure d'Ange soutenant la cuve, et tenant dans la main une mitre, 3° Devant cette statue celle de St-Donat, grandeur naturelle. 4° Autour de ces figures, plusieurs attributs religieux. 5° Deux anges soutenant le dôme ou abat-voix. L'escalier de cette chaire

était admirablement sculpté et portait cette inscription : *Me fecit Vervoort Antverpie*, ce qui veut dire : Je suis l'œuvre de Vervoort d'Anvers.

A l'énumération de tous les tombeaux renfermés dans ce saint édifice ajoutons les noms de deux personnages renommés, qui furent enterrés dans cette église.

L'un est Jacques de Meyer, dont la chronique flamande qui s'étend jusqu'à l'époque de Marie de Bourgogne, présente le plus grand intérêt. Il naquit à Bailleul et mourut en 1555.

L'autre jouit d'une renommée immense dans tout le monde civilisé. C'est Jean Van Eyck, un des plus grands peintres qui aient jamais existé. On lui attribue généralement l'invention de la peinture à l'huile. D'après le témoignage d'un grand nombre d'historiens, il serait mort en 1440, et on pourrait même préciser davantage encore l'époque de cet événement, en indiquant le mois de Juillet, puisque c'est pendant ce mois qu'on célébrait annuellement un service pour le repos de son âme.

Van Eyck avait peint pour l'église de St-Donat un magnifique tableau qui lui avait été commandé par le chanoine de Pala. Il représente la Vierge mère et son divin fils, devant lequel est agenouillé le chanoine donateur derrière lequel se trouve son patron St-Georges armé de toutes pièces. Après avoir servi longtemps de tableau d'autel, ce tableau fut ensuite placé dans la sacristie, et brille aujourd'hui au premier rang, dans la riche collection de l'Académie.

JUBÉ. — Il était porté sur trois arcades et présentait dans son ensemble un aspect imposant. Il était de marbre blanc et de marbre noir, et des branches de feuillage en rinceaux l'ornaient dans plusieurs de ses parties. Dans une niche, qui se trouvait au-dessus des colonnes, on voyait une madone en marbre blanc avec son divin enfant. C'était l'œuvre de Pierre Pepers, qui d'abord l'avait modelée en terre glaise. Ce modèle fut acheté 25 livres de gros par M. Veraneman de Watervliet; et quant au groupe de marbre, il se trouve actuellement à l'église de Notre-Dame de cette ville.

La partie la plus reculée de ce jubé était fermée par une balus-

trade donnée par M. le chanoine de Vicq; elle était enrichie de blasons et des huit quartiers du donateur.

Une cloison de bois à colonnes de cuivre séparait le chœur du jubé : elle n'avait rien de remarquable. Dans les deux arcades latérales se trouvaient deux magnifiques piédestaux eouverts des armoiries de l'évêque Van Susteren, et sur ces piédestaux deux statues sculptées par Pierre Pepers, l'une du Christ avec sa croix, l'autre de la Sainte-Vierge. Toutes deux se trouvent aujourd'hui dans l'église de Saint-Sauveur.

A la hauteur de 8 pieds au-dessus du jubé, on voyait entre les deux colonnes, qui formaient le centre du transeps, une énorme poutre de bois sculpté, sur laquelle paraissait Jésus en croix, et aux deux côtés sa sainte Mère et son bien-aimé disciple St-Jean. Ce monument est actuellement placé derrière le tableau du maître-autel de l'église de Ste-Walburge.

Quant aux orgues de St-Donat, elles étaient placées entre les deux premières colonnes du chœur, vers le Sud.

La sacristie se trouvait dans la nef latérale, vers le Nord, entre la chapelle du St-Sacrement et celle de St-Thomas : elle renfermait deux grandes salles voûtées : près de la sacristie était placé l'escalier qui conduisait à la galerie.

Divers confessionnaux qui se trouvaient dans la nef correspondante, méritaient par la hardiesse de leur sculpture, l'admiration des amateurs.

Complétons eet inventaire par la citation de quelques objets d'art.

Outre les vitraux dont nous avons parlé, citons encore un très-beau vitrail, peint en 1541, et dédié à cette église par Monseigneur Jean Carondelet, prévôt de la cathédrale et archevêque de Palerme.

Un autre vitrail dont le sujet était *le jugement dernier*.

Un autre contenant les portraits de Jacques de Thiennes et de sa femme Catherine d'Ognies, avec 16 quartiers.

Un autre avec les armes du chanoine Marc Laurin.

Parmi les tableaux nous en citerons 1° un de Paul Frycx, repré-

sentant St-Jérôme. Il était peint dans la manière de Van Oost, et d'une large exécution.

Une adoration *des Bergers* par Otto Venius; l'exécution en était excellente.

Un tableau d'une grande vigueur, et d'un dessin très-correct. Il représentait *le Sauveur du monde*, enseveli à la lueur des flambeaux.

Entrées de la cathédrale — On entrait dans l'église de St-Donat par trois grands portails. Le premier, nommé *Heindeure*, donnait sur la cour de l'évêché, actuellement hôtel du gouvernement provincial; la porte avait une balustrade en fer : elle se trouvait sous le palais de la prévôté.

La seconde porte, située Rue Philipstock, était placée dans la nef latérale du Nord. Pour y arriver du dehors il fallait d'abord traverser un cimetière, formant une place carrée avec galerie tout autour. Cette galerie était en partie couverte en plomb, partie en ardoises et reposait sur des pilastres de pierre. Dans cette galerie se trouvait; 1^o la prison ecclésiastique; 2^o une cantine nommée *het Wulveken*, en français *le Louveteau*. On y vendait de la bière; mais, sans doute, à cause du voisinage sacré, ni les banes, ni les chaises n'y étaient tolérés, et il fallait boire debout. Cette cantine se trouvait près de la cloison en fer qui ferme aujourd'hui l'entrée de l'hôtel gouvernemental, et sert aujourd'hui de demeure au concierge.

Près de cette porte d'entrée, mais du côté de la galerie, se trouvait une magnifique tombe avec épitaphe. Elle était ornée de quatre belles colonnes en marbre, soutenant une belle corniche. Une niche pratiquée dans le milieu renfermait un groupe représentant la Sainte-Vierge portant sur ses genoux le corps de son divin fils; on appelait cette figure *Noodt Gods*; elle fut détruite par la rage révolutionnaire à la fin du XVIII^e siècle. De chaque côté, entre les piliers, se trouvait l'image d'un saint; deux anges avec les attributs de la *Passion* s'élevaient sur la corniche. Divers détails de sculpture ornaient encore ce monument. Dans le fond, au dessous même de la niche, était placée la pierre tumulaire de la princesse Gunilde, fille du comte Godwin, décédée le 9 Septembre 1087. Quelques

ouvriers qui travaillaient en 1786 à l'église de St-Donat découvrirent cette sépulture cachée dans la maçonnerie; ils découvrirent aussi quelques ossements et une plaque de plomb contenant une inscription que nous traduisons en français.

† « Notre Père. Je crois en Dieu le Père et aux autres articles contenus dans le symbole des Apôtres.

» Gunilde, née de nobles parents, anglaise de nation, avait eu pour père le comte Godwin, qui commandait la plus grande partie de l'armée anglaise, et pour mère Githa, d'une illustre origine danoise. Jeune encore, ne soupirant qu'après son union avec l'époux céleste, elle fit vœu de chasteté et refusa l'alliance de plusieurs princes de haut lignage. Elle était nubile, lorsque Guillaume comte de Normandie fit la conquête de l'Angleterre et tua son frère Harold, roi des Anglais. Alors, quittant la patrie, elle se réfugia à St-Omer en Flandre, où elle resta quelques années. Servant par ses œuvres le Christ qu'elle aimait pieusement dans le cœur, elle se montrait pleine de gaieté et de modestie avec ses domestiques, bienveillante et juste envers les étrangers, prodigue pour les pauvres, avare pour elle-même. C'est peu : renonçant à tous les plaisirs, elle s'abstint, bien longtemps avant sa mort, de manger de la viande ou tout autre mets qui aurait pu flatter son goût, et à peine prenait-elle les choses nécessaires à la vie. En luttant contre les vices, elle conquit de nombreuses vertus. De St-Omer, elle se rendit à Bruges; quelques années après en Danemark, d'où elle revint ici et passa au seigneur, l'an de l'incarnation du seigneur MLXXXVII, le neuf des Calendes de Septembre, le vingt-deuxième jour de la Lune. »

Cette plaque vraiment curieuse fut achetée par M. Van Huerne qui en fit don à l'église de St-Sauveur où on la voit encore.

Par une porte qui faisait communiquer le palais épiscopal avec cette galerie, l'évêque, dans les mauvais temps, se rendait à la cathédrale. Il en était de même du doyen, qui demeurait Rue Philipstock, dans une maison qui était la propriété de cette église.

Le portail principal se trouvait sur le Bourg; on y voyait une porte ouverte de riches sculptures. Plus tard, l'évêque Guillaume

Brenaert fit placer deux autres portes dont l'une se trouve encore à l'entrée principale de l'église de St-Jacques.

Au-dessus de l'entrée principale on lisait le millésime 1584, et au-dessous l'autre millésime 1594, tous deux gravés sur pierre. De chaque côté du fronton s'élevait une élégante tourelle surmontée d'une flèche. Sur le centre de l'édifice, s'élevait la tour principale, qui n'avait rien de remarquable. Elle renfermait cinq cloches qui correspondaient aux notes *ut*, *re*, *mi*, *fa* et *sol*. Rien de plus imposant que l'aspect de ce vaste monument, tel qu'il s'offrait sur la place du Bourg.

A la fin du XVIII^e siècle, cette église fut, pour ainsi dire, convertie en prison. C'est là qu'on plaçait les soldats anglais faits prisonniers par les armées françaises : ils n'avaient pour se reposer qu'un peu de paille.

Mais la profanation alla plus loin : quand on eut enlevé ou brisé tout ce que renfermait de précieux cette vieille basilique, on la vendit un dimanche ; c'était le 28 Avril 1799. Le 14 Octobre suivant, fête de St-Donat on commença, au point du jour, la démolition de l'édifice et de toutes les maisons y attenantes.

L'État ecclésiastique de St-Donat se composait du personnel suivant :

1^o Un évêque qui était en même temps prévôt de Flandre.

2^o Un doyen.

5^o 28 Chanoines dont neuf gradués : parmi eux se trouvaient encore un Archidiaque, un Chantre Obédiencier, un Archiprêtre, un Pénitencier, un Écolâtre, un Secrétaire du Chapitre, un Maître de la Fabrique, deux Protonotaires apostoliques et deux Secrétaires de l'Évêque.

4^o Un curé.

5^o Dix chapelains dont un sacristain.

6^o Dix vicaires.

7^o Un maître de chant.

8^o Un professeur pour les refectoriales et enfants de chœur.

9° 4 autres chapelains attachés en la même qualité à la chapelle du St-Sang.

10° 12 *Refectionaux* (Refectionales).

Ils faisaient tout le service du chœur et servaient la messe. Outre les honoraires qu'ils recevaient de ce chef, ils jouissaient encore des bienfaits d'une instruction profane et sacrée, donnée gratuitement, mais pas au-delà des cinq premières classes. Ils vivaient sous le toit paternel.

11° 6 Enfants de Chœur.

Ils étaient élevés en commun dans la maison de l'écolâtre, sise place Maubert (aujourd'hui habitée par M. le Receveur de l'enregistrement.) Ils y entraient en vertu d'un engagement contracté entre ce dernier et leurs parents pour un certain nombre d'années. Cette institution était une espèce de maîtrise, où ils recevaient outre l'instruction littéraire, des leçons de musique vocale. Ils n'étaient astreints qu'au service canonial et chantaient au jubé. Ils étaient payés et entretenus au moyen de prébendes fondées par des personnes pieuses en faveur de cette maison.

CHAPITRE LVII.

Église de St-Sauveur, aujourd'hui cathédrale.

« Saint-Eloy, dit *Ribadeneira*, changea tous leurs temples en églises.
« (Il s'agit des Flamands, des Frisons et des Suédois), et leurs profanes solennités en festes de Jésus-Christ et des saints. Il fonda de
« beaux monastères, qui se peuplèrent de Moines; et le fruit fut si
« grand, que l'on eut cru qu'un nouveau soleil et de nouveaux
« Cieux se fussent levés au milieu de ces vastes Provinces. Ses
« prédications n'étaient pas d'un haut style; il n'affectonnait pas les
« paroles exquises; mais il se servait des familières, criant contre
« les vices, élevant la vertu, et insistant principalement sur les
« quatre dernières fins, pour retirer les pécheurs de leurs pernicieuses coutumes. »

La vie et les travaux apostoliques de cet ardent et pieux civilisateur se résument dans ces quelques lignes du naïf légendaire espagnol. L'histoire et les traditions locales témoignent de ce zèle ardent, de ce prosélytisme évangélique qui l'anima toute sa vie.

St-Eloy était à Courtray, annonçant la parole de Dieu aux sauvages habitants de la contrée, lorsqu'il apprend le développement et la fructification de la vigne du seigneur qu'il a plantée dans la bourgade de Bruges. La chapelle de la Sainte-Vierge-Marie, dont nous avons parlé précédemment, ne suffisait même plus au nombre toujours croissant des fidèles. Il n'hésite pas un instant et dès l'année 652, il retourne à Bruges en passant par Zwevezele. Aussitôt il songe à la construction d'une seconde église qu'il dédie à la St-Vierge et à St-Wulfraud, évêque de Lens. L'édifice sacré

s'élève bientôt sur le lieu même où est aujourd'hui la basilique de St-Sauveur. Les instances et les largesses de Dagobert contribuèrent puissamment à l'érection de cette chapelle qu'on dédia plus tard à St-Eloy, après la mort de cet homme de Dieu arrivée en 666.

Avant d'énumérer les diverses catastrophes qui détruisirent plusieurs fois cette église, nous croyons devoir prévenir le lecteur, que certaines parties des constructions ont sans doute résisté à ces terribles épreuves. Une étude consciencieuse de ce monument nous a pénétré de la conviction que plusieurs détails d'architecture remontent à la plus haute antiquité, et doivent être rapportés au style lombard ou pré-gothique. Telle est la tour, par exemple, dans sa partie inférieure. Les assises de cette base sont formées de pierres non équarries.

Traçons maintenant l'historique de cet édifice religieux.

En 961, à la prière de Baudouin-le-Jeune, Comte de Flandre, cette chapelle fut érigée en église paroissiale par l'évêque de Tournai.

En 1116, un incendie qui dévora la plus grande partie de la ville de Bruges n'épargna pas l'église de St-Sauveur; elle fut presque entièrement la proie des flammes; mais, ce qui prouve qu'une grande partie de l'enceinte avait sans doute été épargnée, c'est que la construction était achevée en 1127. La dédicace en eut lieu le 24 Avril, et on y reprit dès lors la célébration du service divin.

Même catastrophe en 1558. Le 9 Avril de cette année, une imprudence provoque dans cet édifice un épouvantable incendie. Des ouvriers plombiers étaient occupés à réparer les gouttières, lorsque, pour s'amuser dans une taverne des environs, ils s'éloignèrent sans éteindre les charbons placés dans leur réchaud. Quelques étincelles portées par un vent violent mirent sans doute le feu à la charpente; en peu de temps l'incendie se propagea dans toutes les parties de l'édifice, et l'ensemble n'offrit bientôt plus que l'aspect d'un vaste brasier.

Un malheur de cette espèce fut un coup de foudre pour toute la cité; mais, ce serait méconnaître ces âges de foi que de les croire

capables de s'arrêter longtemps à des regrets stériles. Bientôt tous les citoyens se furent cotisés pour relever de ses ruines la vieille basilique. Non-seulement on parvint à couvrir les frais d'une pareille construction; mais l'édifiée qui s'éleva sur les débris de l'ancien, lui fut bien supérieur, sous le rapport de l'étendue. C'est celui-là même que nous admirons aujourd'hui, à l'exception des cinq grandes chapelles qui se développent dans le pourtour du chœur : ces chapelles, comme on peut en juger par l'écartement de l'angle ogival, n'y furent ajoutées qu'au commencement du XVI^e siècle; elles ne furent même voûtées que vers l'année 1526.

De cette année jusqu'à l'époque de la révolution française, l'histoire de l'église nous offre bien peu d'intérêt. Le gouvernement républicain l'ayant alors déclarée propriété nationale, fit mesurer, en 1799, l'étendue du terrain qu'elle occupait, soit pour la faire démolir, soit qu'il eût l'intention de la faire vendre. On constata à mesure 164 verges de superficie, en y comprenant le cimetière. Le sieur François Laveyne, priseur ordinaire des biens et propriétés saisis, estima que la valeur de l'église s'élevait en revenus à la valeur de 8400 livres, et en capital, à celle de 524,000 livres.

Le 2 Septembre 1799, on procéda à la vente de tous les meubles, objets d'art et autres que le clergé n'avait pas trouvé le moyen d'enlever et de cacher. Le tout fut publiquement vendu au nom de la République, à l'exception toutefois des objets qui avaient été désignés et annotés pour être transportés à l'école centrale du musée. Les Marguilliers rachetèrent le tout moyennant la somme de 7576 livres, 5 sous tournois ou 575 livres de gros, 44 escalins, 1 denier de change. L'estimation faite par l'administration municipale ne s'élevait qu'à la somme de 1604 livres tournois! Mais, on peut juger par un seul fait, de l'esprit de délicatesse qui animait alors les agents du gouvernement : à l'instigation du receveur des biens nationaux, un des commissaires du salut public mit sur ces objets de telles enchères que ceux qui les acquirent au nom de l'église durent dépasser la valeur effective de 5500 liv. Ce n'est pas tout : plusieurs objets compris dans l'inventaire de la vente avaient été adroitement

soustraits : il fallut les racheter de ces deux honnêtes gens ! Quels hommes et quelle époque !

Trois jours après, c'est-à-dire le 5 Septembre, l'administration centrale, qui tenait ses séances dans un des locaux de l'ancien Palais épiscopal, y procéda publiquement à la vente de l'église, ainsi que de tous les corps de bâtiment et terrains qui en dépendaient. Parmi les enchérisseurs, il en était deux qui se distinguaient par leur fougue et leur opiniâtreté : c'étaient, nous regrettons de le dire, deux habitants de Bruges, et leur but avoué était la destruction de ce beau monument. Heureusement, le zèle fut plus ardent encore du côté de la bonne cause : deux citoyens, à qui l'histoire locale ne peut décerner trop d'éloges, parvinrent à leur enlever l'objet de leur convoitise. L'un était Hubert De Clerk, boulanger ; l'autre Joseph Lauwers, maître tonnelier. Ils devinrent acquéreurs au prix de 13,001,000 liv. sans que les Jacobins pussent deviner en eux les agents de la fabrique, au nom de laquelle ils s'étaient chargés de faire cet achat, après un acte dressé entre les parties contractantes, acte accompagné de serment. Les membres du comité du salut public ne purent s'empêcher de les reconnaître pour acquéreurs.

Pour compléter tout ce qui a rapport à cette adjudication, nous donnerons ici quelque détails qui ne sont pas sans intérêt. L'église de St-Sauveur fut, comme nous venons de le dire, vendue pour la somme de 13,001,000 livres, payables en trois paiements, et malgré la dépréciation convenue de 99 2/5 0/10 sur la valeur nominale, on atteignit encore la somme de 78,006 livres tournois.

Récapitulons dans un tableau les frais généreux de cette vente :

	LIVRES TOURNOIS.
1° Frais d'enregistrement	3,520.
2° Argent payé à l'administ ⁿ du comité central.	4,600.
3° Frais d'estimation, etc.	252.
4° Valeur effective du prix d'achat	78,006.
Total.	<u>83,358.</u>

Réduisons maintenant la susdite somme de 83,358 livre

*

tournois en livres de change, nous aurons liv. de change 6,485-6 ; en y ajoutant le prix d'achat du mobilier, 575-14-1.

Nous pourrions constater que la fabrique dut racheter ses propres biens moyennant la somme de 7,056-14-1 livres de change.

Honneur à ceux qui sauvèrent ainsi d'une ruine certaine ce bel héritage de nos pères, cette vaste et majestueuse cathédrale, où soupirèrent tant de douleurs, où se formèrent tant de vœux, où tant de prières s'élevèrent jusqu'à Dieu, où tant de repentirs touchèrent sa miséricorde ! Confondons dans un même tribut de reconnaissance, et les deux courageux citoyens que nous avons cités plus haut, et les membres de la fabrique, et les personnes généreuses qui, les unes par dons gratuits, les autres par prêts d'argent en échanges de bons dont ils firent plus tard l'abandon gratuit, conservèrent un monument précieux pour les arts, plus précieux encore pour la piété.

Un homme, dont nous devons citer le nom avec prédilection, c'est M. Pierre Van Lede, dont le courage et l'active énergie arrachèrent l'église à l'inévitable destruction dont elle était menacée. Une si belle conduite méritait quelque témoignage public de reconnaissance. Aussi fut-il, plus tard, élu membre du conseil de fabrique et élevé au rang de président et de trésorier.

Le 4 Octobre 1857, à 10 heures du matin, eut lieu la pose de la première pierre du nouveau dallage qu'on avait projeté depuis longtemps pour cette partie de l'église. La cérémonie fut célébrée par Monseigneur l'Évêque assisté de MM. les chanoines et des marguilliers.

Mais avant de continuer le narré des travaux de réparation et d'embellissement exécutés dans cette église, nous devons, pour suivre l'ordre des dates, mentionner un des plus affreux sinistres qui menacèrent jamais l'existence de ce monument.

Le 10 Juillet 1859, un terrible incendie éclate vers midi, au moment même où venaient de partir les ouvriers ferblantiers, qui, sans doute, en se chargeant de l'ouvrage des plombiers, avaient par maladresse, causé ce malheur. La grande et la petite cloche sont aussitôt mises en branle dans la tour de l'église, et donnent l'alarme

à toute la cité. On ne voit d'abord sortir de la toiture qu'une épaisse fumée. Bientôt, alimenté par un vent de sud-ouest, l'incendie se propage avec violence. On vit alors la plus grande partie des citoyens courir sur le théâtre du sinistre et rivaliser d'efforts ; mais, comme il arrive toujours en pareille circonstance, il y avait beaucoup d'incohérence et de désordre dans les moyens d'exécution.

Le dévouement fut merveilleux : cependant une heure s'était à peine écoulée que la tour offrait un spectacle terrible : toute la charpente était en feu et l'on craignait sérieusement pour la partie inférieure de l'église.

Vers deux heures, l'incendie avait fait des progrès effrayants ; déjà il avait atteint plusieurs maisons voisines, et telle était la violence avec laquelle le vent le propageait, qu'il y avait à craindre pour tout un quartier de la ville. Que faire en pareille circonstance ? Circonscrire l'incendie par les expédients ordinaires était devenu impossible. L'intrépidité d'un Brugeois fut la providence du moment.

Ce Brugeois, c'était Charles De Wulf-Anthierens. Il devina le moyen d'arrêter la fureur de l'incendie, et, sans hésiter un seul instant dans l'entreprise la plus périlleuse, il gagna la toiture, se hissa dans les gouttières du côté du Sanctuaire, et, de là, dirigea avec tant d'intelligence, l'action des pompes à incendie, qu'il parvint à sauver une grande partie de l'édifice. Une pareille conduite lui valut l'éloge et l'admiration de tout le monde.

M. le gouverneur et les membres de la régence étaient sur le lieu du sinistre, et leur présence, en activant les efforts, contribuait à l'organisation des secours.

Déjà le plus grand danger était passé ; le feu était concentré dans son premier foyer, lorsque les pompiers Gantois arrivèrent sur le théâtre de la catastrophe. Ce qu'ils firent dans cette circonstance, prouve sans doute l'excellente organisation de leur corps ; mais, il n'en est pas moins vrai qu'à leur arrivée, toute crainte sérieuse avait pu disparaître.

Au milieu de tant d'exemples d'héroïsme et de zèle éclairé, on eut à déplorer quelques actes de précipitation inconséquente et des services funestes, parce qu'ils furent inconsidérés. Ainsi des tableaux furent enlevés avec tant de brusquerie qu'ils furent irréparablement endommagés; d'autres furent coupés avec le sabre et détachés ainsi de leurs cadres; et parmi tous ces tableaux, il y avait des chefs-d'œuvre! D'autres objets d'art furent mutilés, brisés, détachés sans précaution, et même, osons le dire, sous l'effet d'une aveugle panique. Mais bientôt, la présence d'hommes compétents, de connaisseurs habiles, qui jugèrent du premier coup-d'œil l'exagération de la crainte générale, mit fin à tant de profanations involontaires. Au milieu de la désolation générale, il était même beau de voir des ecclésiastiques procéder avec un calme religieux à la conservation des vases sacrés et de tous les objets consacrés d'une manière spéciale au culte public.

Une des craintes les plus sérieuses qu'on pût avoir dans cette circonstance fatale, c'était de voir périr le riche dépôt des archives de l'église. L'histoire de la ville et du pays, est tellement liée à celle des monuments religieux, surtout en Belgique, que les dépôts de cette nature sont de vrais trésors historiques.

Aussi un zèle louable avait-il concentré sur ce point l'attention et les efforts de tous les hommes voués au culte des belles-lettres.

Mais, comment, au milieu des menaces d'un danger pressant, mettre de l'ordre et de la régularité dans les secours? Comment organiser la conservation, au milieu du tumulte et du désordre inséparables de pareille catastrophe? La chose avait été impossible. Une précipitation, qui aurait pu devenir funeste, sembla seule présider au salut de ces richesses archéologiques. On jeta pêle-mêle, dans les rues avoisinantes, toutes les pièces qui tombaient sous la main; ces pièces, emportées par le vent, allaient s'égarer sur les toits, dans les gouttières, et dans les cours des maisons particulières. On en vit même un grand nombre flotter, au hasard, sur l'eau boueuse des ruisseaux.

Ce qu'il faut pourtant constater avec plaisir, c'est que de toutes les

pièces déposées aux archives de la cathédrale, et qu'on avait jetées dans les rues pour les soustraire à l'incendie, il y en eut très-peu d'égarées.

Les dommages que cet incendie causa à la cathédrale ne purent être exactement évalués. Ce qu'il y eut de très heureux, c'est que la voûte, comme nous l'avons vu, résista à toutes les attaques. Il y eut bien çà et là quelques légères crevasses; mais, les réparations furent faciles.

Une des plus grandes pertes que fit l'église dans cette occasion, ce fut celle des fonts baptismaux : écrasés, broyés par la chute des pierres et des poutres, ils furent complètement détruits. C'était un magnifique bassin de porphyre du Nord veiné et tacheté de blanc; il était travaillé avec infiniment de goût. Ce bassin se trouvait primitivement dans l'église de Notre-Dame. M. Van Outryve le reçut comme cadeau en échange de celui dont il avait fait don à cette église. Il le fit d'abord placer comme ornement dans son jardin; mais voyant qu'il occupait trop de place, il le fit enfouir sous terre. Quelques années avant sa mort, il le donna à M. J. Vermeire, qui lui en avait fait la demande, et qui de son côté en fit don à la cathédrale de St-Sauveur.

Un plus grand malheur que celui de la perte de ce bassin, ce fut la mort d'un malheureux ouvrier et d'un soldat de la garnison, qui tombèrent du toit d'une maison menacée et furent horriblement écrasés dans leur chute.

Cependant, après un si grand désastre, il fallait songer sinon à donner aussitôt à l'église sa splendeur première, du moins à la disposer convenablement pour le service du culte. C'est ce que l'on fit avec une célérité tout-à-fait louable en déblayant le théâtre de cette catastrophe.

On songea bientôt après à la restauration de l'édifice, et le 24 Août de la même année eut lieu l'adjudication de l'entreprise des travaux nécessaires pour la reconstruction de la toiture. M. W. Chantrell fut déclaré adjudicataire pour la somme de

121,000 fr. Parmi les conditions qui lui étaient imposées nous mentionnerons les suivantes :

1° Toute la charpente devait être placée pour le 1^{er} Janvier 1840.

2° La couverture en ardoises devait être achevée pour le 1^{er} Février suivant.

Et enfin, l'ensemble devait être terminé le 1^{er} Avril de la même année.

Telles furent la vigueur et la célérité avec lesquelles furent poussés les travaux que, tout en remplissant scrupuleusement les conditions de solidité, M. Chantrell avait, dès le 14 Décembre 1839, c'est-à-dire, 17 semaines après la mise en train des travaux, terminé toute la charpente de la voûte, toute celle du toit, et partiellement exécuté la pose des ardoises. Le reste fut achevé longtemps avant le délai fixé par l'Administration.

Le conseil de fabrique sut reconnaître le service d'une pareille promptitude. Le 5 juillet 1840, une médaille d'honneur fut décernée à M. l'entrepreneur, dans la salle des séances à l'Hôtel-de-Ville. M. le comte De Muelenaere, gouverneur de la province, et la plupart de nos autorités civiles et ecclésiastiques honorèrent cette solennité de leur présence.

On conçoit facilement que, depuis l'incendie, il n'avait pas été possible de célébrer dans l'église de St-Sauveur le service canonial. On avait choisi pour la remplacer provisoirement, l'église de Notre-Dame. Ce ne fut que le dimanche 26 Janvier 1840 que le chapitre, présidé par notre digne évêque, vint se réinstaller dans les stalles du chœur.

Le 15 octobre, même année, on adjugea l'entreprise du dallage en marbre des nefs de la cathédrale. Le sieur Marlier, marbrier en cette ville, fut déclaré adjudicataire pour la somme de 22,850 francs, à condition que les travaux seraient complètement achevés six mois après l'acceptation de l'entreprise. Cependant quelques changements essentiels apportés au plan primitif, provoquèrent un retard bien pardonnable. Le pavé, tel qu'il a été exécuté d'après ce plan, mérite quelque attention pour sa richesse. Ajoutons ici que pour opérer le

nivellement parfait de toute l'église, on fit disparaître les marches qui précédaient les chapelles latérales; on enleva également les autels qui n'étaient plus d'aucun usage.

L'intérieur de la vieille Basilique était restauré d'une manière convenable. Il fallait maintenant compléter ce grand travail par la reconstruction de la tour. Le gouvernement s'engagea à donner une prime à celui de tous les plans proposés, qui réunirait la double condition d'être le plus remarquable en lui-même, et le mieux approprié à l'architecture de l'édifice. Plusieurs dessins furent présentés, et après un sérieux examen, on accorda la préférence à un croquis de M. Robert Chantrell, qui plus tard fut mis en harmonie par M. Buyck. Ce choix eut lieu le 14 Février 1843.

Le 19 Août suivant, eut lieu au gouvernement provincial l'adjudication des travaux de construction, avec la clause expresse de se conformer au dessin dont on avait fait choix. Le devis estimatif s'élevait à la somme de fr. 152,866-20 et. Après les divers rabais offerts par un grand nombre de concurrents, l'entreprise fut définitivement adjugée pour la somme de 117,400 fr. aux sieurs De Vestel-De Lille et Auguste Hoffmann de Bruges, qui, après avoir réuni les matériaux indispensables, se mirent à l'œuvre, dans le courant du mois d'octobre.

Après avoir scrupuleusement examiné les fondations, et solidement étayé la partie de la tour, qui était encore debout, on commença, dès le mois d'Avril 1844, les travaux de la partie supérieure: Ils furent terminés dans le courant du mois d'Août 1846.

Avant de passer à la description de l'église de St-Sauveur, et des objets d'art qu'elle renferme, nous allons donner quelques détails historiques sur son clergé et sur sa constitution.

Comme nous l'avons vu plus haut, c'est en 961 que l'église de St-Sauveur fut érigée en paroisse. Elle fut, quelque temps après, administrée par trois curés auxquels Monseigneur Wantier, évêque de Tournai adjoignit, en 1235, trois chapelains, pour les aider dans l'exercice de leur ministère. Ces nominations furent, en 1237, approuvées par Sa Sainteté Grégoire IX. Les

créations de diverses prébendes permirent à cette église d'augmenter successivement son clergé, jusqu'à ce qu'enfin, en 1501, elle fut élevée au rang d'église collégiale, à l'occasion du sacre de Monseigneur Pierre Kuicke, évêque de Tournai. On y érigea en même temps un chapitre composé de vingt chanoines et présidé par un doyen. Plus tard, l'insuffisance des revenus nécessita une réduction dans ce nombre. L'évêque de Bruges, Monseigneur Charles De Rodoan, le limita à 17 chanoines.

Telle était en effet l'insuffisance des ressources dont disposait l'église de St-Sauveur, que, jusqu'à la fin de 1720, les matines ne pouvaient y être chantées que pendant six mois de l'année : Monseigneur l'évêque Van Susteren voulut remédier à cet inconvénient. Ce digne prélat et MM. les Chanoines Anchemant et Vanden Sonpele, sacrifièrent chacun deux tiers de leurs revenus pour subvenir aux frais que nécessitait l'office des matines.

La paroisse de St-Sauveur était formée de trois sections, la section d'or, celle d'argent et celle de plomb. Chacune d'elles était administrée par un curé. Cet état de choses dura jusqu'à la révolution française; plus tard on détermina la constitution du clergé et l'on fixa le nombre de ses membres à quatre pour toute la paroisse, un curé et trois vicaires.

En 1802, le Gouvernement rangea cette église parmi celles qui jouissaient du titre de départementales. On choisit pour inaugurer cette nouvelle dénomination, le 15 Août, jour de l'Assomption de la Sainte-Vierge. C'était la fête patronale de l'Empereur Napoléon. Pour la célébrer avec plus d'éclat, l'Empereur déclara que, dans toute l'étendue de ses États, les églises départementales auraient le privilège de célébrer une grande solennité religieuse, elle était précédée d'une procession, où figurait la statue de la Sainte-Vierge. L'église de St-Sauveur fut comprise dans cette marque de distinction.

Le 27 Janvier 1855, Monseigneur Boussem fut, dans cette église, sacré Evêque de Toulon, par Monseigneur l'Archevêque de Malines, assisté des Evêques diocésains de Gand et de Tournai. Les ornements dont on décora l'église en cette occasion étaient de la plus

grande richesse. Devant le chœur s'élevait à une grande hauteur une estrade avec autel, laquelle descendait en amphithéâtre dans l'intérieur de l'église.

En 1854, Bruges devint le siège d'un évêché, et l'église de Saint-Sauveur fut promue au rang de cathédrale, par une bulle apostolique du 24 Mai de la même année. Ce fut le même Monseigneur Boussen qui, élu dans cette circonstance dix-huitième Évêque, fut solennellement installé dans sa cathédrale.

Depuis lors, le clergé de cette église se compose d'un Évêque, d'un chapitre de dix Chanoines titulaires et de douze honoraires, de cinq Chapelains, d'un Curé et de trois Vicaires.

Abordons maintenant la description de cette église en commençant par le chœur. Et d'abord, arrêtons-nous devant le jubé, dont la masse imposante n'est pas sans mérite. Il faut convenir toutefois que le style ne s'en harmonise guère avec celui de l'édifice, et d'ailleurs, tous les amateurs de l'art déploreront toujours dans le centre de l'église une construction architecturale d'une pareille masse, construction qui dérobe aux regards la plus belle partie du monument, celle qui présente les plus grandes et les plus heureuses hardiesses.

Tel qu'il est, du reste, ce jubé doit nous arrêter un instant tout-à-l'heure; nous le laissons momentanément pour nous occuper de celui qui le précéda.

Il datait de 1414 et s'élevait sur trois arcades ou plutôt trois ogives un peu écartées, telles qu'on les exécutait alors. A une hauteur de six pieds au-dessus du jubé, une grosse solive joignait les deux premières colonnes du chœur, et sur cette solive une croix s'élevait à une hauteur considérable; l'image du Christ y était attachée. D'un côté de la croix se trouvait la statue de la Ste-Vierge, de l'autre celle de St-Jean. Deux autres croix furent élevées aux côtés de la première en 1595. On y voyait les images des deux larrons. Au-dessous du jubé et sous les deux arcades latérales il y avait deux autels, dont l'un était dédié à St-Eloy, et l'autre à Ste-Barbe et à Ste-Catherine.

Ce jubé fut malheureusement supprimé en 1679, et il en fut de même des deux autels : cette suppression avait eu lieu avec l'autorisation de Monseigneur de Bailliencourt, évêque de notre diocèse. Il y avait dans l'église un autel jusqu'alors consacré à St-Wulfrand ; il fut alors transféré dans la chapelle où les tonsureurs faisaient célébrer leur service.

Ce fut le 25 Mai de la même année que le prélat susmentionné posa solennellement la première pierre du jubé actuel. La construction en fut achevée en 1682, d'après le plan dressé par le nommé Corneille Verhove, qui fit venir d'Amsterdam tous les matériaux en marbre.

Nous avons dit que ce jubé présente quelque chose d'imposant ; nous devons ajouter que l'idée *d'imposant* doit être modifiée quelque peu par celle de pesanteur. On sent venir le mauvais goût du XVIII^e siècle dans tous les ornements de ce morceau de sculpture. Il s'élève comme l'ancien sur trois arcades, et par conséquent sur quatre colonnes ; elles sont en marbre blanc veiné et d'un module peu gracieux. Ajoutez des guirlandes et des festons partout, comme il convient à pareille architecture et vous aurez une idée suffisante du jubé de St-Sauveur. Ce qu'il y a de plus remarquable dans tout cela, ce qui même est tout-à-fait digne de fixer l'attention, c'est une statue colossale représentant Dieu le Père dans toute la majesté de sa puissance ; c'est une œuvre qui rappelle Michel-Ange. Elle est du célèbre Erasme Quellyn, et fut placée dans le centre du jubé en 1682.

La porte qui donne entrée dans le chœur, mérite quelque attention ; elle est à deux battants et tout entière de cuivre ; c'est une œuvre assez remarquable d'un certain Somers d'Anvers.

En 1717, il fut résolu par la fabrique de St-Sauveur, qu'on placerait de nouvelles orgues au jubé. L'entreprise fut publiquement adjugée le 10 Octobre de la même année à un nommé Jacques Van den Eynde, fabricant d'orgues à Ypres, à la condition expresse, que ce magnifique instrument serait placé deux ans après le jour de l'adjudication.

En 1719, sur l'autorisation préalable de Monseigneur l'évêque

Van Susteren, on enleva la croix, les statues et les autres ornements placés au-dessus du jubé, pour y placer les orgues qui venaient d'être achevées. Tout le monde fut d'accord pour reconnaître l'excellence de l'instrument, et nous pouvons d'autant mieux approuver cette appréciation, que l'orgue existe encore aujourd'hui et n'a rien perdu de son mérite.

Quant aux ornements qui le décorent, nous dirons que la partie supérieure est surmontée de la statue d'un Ange, de celle de David, et de celle de Ste-Cécile. Des génies ayant en mains divers instruments de musique sont placés entre ces diverses figures. On peut dire, en un mot, que le buffet est d'un bel effet architectural et complète le jubé.

Si nos lecteurs sont curieux de connaître le prix de tous ces travaux, nous pouvons les satisfaire, en entrant même dans les détails.

	L.	gr.	esc.	den.
Frais de construction du nouveau jubé.	4195	02	11.	
Travaux d'art et autres accessoires.	25	00	00.	
Pour la statue colossale de Dieu le Père.	45	06	08.	
Pour la confection des orgues.	200	00	00.	
Pour les ornements et sculptures de la boiserie.	4000	00	00.	
Ce qui nous donne pour total.	5995	09	09.	

Par disposition testamentaire de Monsieur Joseph de Meulenaere, l'église de St-Sauveur hérita, le 2 Septembre 1717, d'une somme de 800 livres de gros, qui, selon la volonté du testateur, devait être spécialement consacrée à subvenir aux frais de placement des nouvelles orgues. C'est donc à cet homme généreux que nous sommes redevables de ce magnifique instrument.

Entrons dans le chœur; arrêtons nous un instant devant ces stalles imposantes, véritable chef-d'œuvre de menuiserie et de sculpture. Rangées de chaque côté du chœur, elles ajoutent à sa majesté, à son air de grandeur. Ensemble elles renferment 48 places, 24 de chaque côté, disposées sur deux lignes en amphithéâtre. Des ornements en forme de croisées ovales les décorent dans toute leur longueur.

Une grande circonstance se rattache à l'origine de ces stalles. Elles furent placées pour un *Chapitre solennel de la Toison d'Or*, qui eut lieu dans cette église. La cérémonie eut lieu le 30 Avril 1477, avec tout l'appareil des grandes solennités de cette époque. Celui qui la présidait était l'archiduc Maximilien qui le même jour fut créé chevalier de cet ordre célèbre, et prêta serment entre les mains de Messire de Ravenstein. La même formalité fut immédiatement après remplie par les anciens membres, puis par les membres nouvellement élus. Les armes de ces membres furent d'abord placées au-dessus des stalles; mais plus tard on les descendit pour les placer sur les dossiers des sièges, où on les voit encore de nos jours.

Le costume que portaient les chevaliers dans les grandes circonstances consistait en un manteau avec chaperon à bourrelet, en velours cramoisi, doublé de taffetas blanc, et orné d'une broderie en or figurant les emblèmes du collier de l'Ordre.

La présence d'une aimable et gracieuse princesse, donna plus de lustre encore à cette brillante cérémonie. Cette princesse était l'archiduchesse Marie de Bourgogne accompagnée de ses dames d'honneur.

Balustrade du Chœur. — La balustrade qui sert de clôture au chœur fut entreprise en 1584 et exécutée par les frères Pierre et Jean Aerts, pour la somme de 156 livres, 11 escalins, 6 deniers de gros. La partie qui entoure le maître-autel ne fut d'abord qu'en pierres de taille; mais elle fut enlevée en 1695 pour faire place à des balustrades de marbre, composées de 52 petites colonnes de marbre blanc. Divers ornements dans le goût de l'époque, c'est-à-dire des guirlandes, des festons etc., décorent cette balustrade, dont l'exécution entreprise par plusieurs marbriers coûta 1600 livres de gros.

Deux issues sont pratiquées de chaque côté du chœur; elles sont fermées par deux portes en bois à deux battants, dont les panneaux supérieurs sont remplacés par des balustres en cuivre. Divers détails de sculpture sur marbre décorent ces entrées; un ouvrage d'art assez achevé se présente même au-dessus de la porte d'entrée qui fait face au Sud; on y remarque les armes de M. Simon Van

den Hcede, qui, en 1626, couvrit de ses propres deniers tous les frais de cette œuvre remarquable.

Quant à la porte qui se trouve du côté Nord, elle fut placée, en 1629, aux frais de M. Jean Zeghers, par J. Dublon, moyennant la somme de 1072 florins. La partie supérieure est couverte d'un assez joli bas-relief en albâtre, représentant les instruments de la *Passion de N. S. J.-C.*

Une autre issue se trouve encore derrière le chœur. Elle est fermée par une porte à panneaux sculptés, et entourée de plusieurs ornements artistement ouvragés. Au-dessus de l'entrée paraît une belle figure représentant *le Triomphe de la Religion*. Sous cette figure sont les armes de M. Pierre Rapaert, donateur de cette cloison.

On renouvela en 1645 le pavé du chœur; on le fit en dalles bleues, à l'exception de la partie qui forme le sanctuaire où l'on employa le marbre blanc. Dans ce travail, on eut soin de conserver les pierres tumulaires; la dépense s'éleva à la somme de 129 liv. de gros.

On entreprit, en 1758, la reconstruction en maçonnerie de la voûte du chœur. Ces travaux furent adjugés à un nommé Jean Feyts, pour la somme de 4,125 liv. monnaie courante.

Nouveau dallage en 1815. On y employa les dalles en marbre, provenant de l'ancienne église des Chartreux. Toutes les pierres sépulcrales furent enlevées dans cette circonstance, et il est à noter que plusieurs étaient celles de familles distinguées.

Continuons à passer en revue les objets d'art qui décorent le chœur.

C'est un marbrier nommé Michel de Wachlere, qui en 1642, sur les dessins de Jacques Cox, exécuta le maître-autel moyennant la somme de 1585 liv. 6 esc. 8 deniers de gros. Une dame pieuse, Anne Strabant, épouse de Monsieur François Vanden Bussche, contribua pour 500 liv. de gros dans cette dépense. On en fit la dédicace le 1^{er} Décembre 1645, et ce fut Monseigneur Nicolas De Haudion, évêque de Bruges, qui officia dans cette circonstance.

Cet autel a un caractère de grandeur assez remarquable : les travaux de sculpture en sont traités avec grand soin et l'on pourrait

même dire avec goût. Trois statues s'élèvent sur la partie supérieure: celle du milieu représente le *Christ triomphant*; les deux autres *St-Éloy* et *St-Donat*.

La Résurrection du Christ, qui occupe le fond de l'abside, est du peintre Janssens; c'est une œuvre assez consciencieuse. Au-dessous de cette toile on remarque deux petits tableaux, peints par Van Thulden, dont l'un représente le *Divin Sauveur Jésus-Christ et la Vierge*. Enfin contre les piédestaux des deux colonnes latérales, on voit deux peintures de Van Oost, père; l'une représente *Saint-Pierre*, l'autre *Saint-Jean*. — Elles sont traitées avec tout le goût que cet excellent peintre mettait dans ses ouvrages, dont on commence un peu trop tard à reconnaître le mérite.

Derrière l'autel, le tabernacle est déposé sur une tablette de marbre, soutenue par deux Anges agenouillés, tous deux d'albâtre; sur les côtés du tabernacle, on voit quatre bas-reliefs; les sujets qu'ils représentent sont: Jésus parmi les disciples d'Emmaüs, le sacrifice d'Abraham et deux figures entières, le tout également d'albâtre.

Au-dessus du tabernacle est déposée une grande couronne d'argent et au-dessus de cette couronne une armoire à double porte avec colonnes en bois; c'est dans ce reliquaire que sont déposées les dépouilles mortelles de tous les Saints qu'on vénère dans cette église.

Il ne faut pas oublier, parmi les divers ornements qui décorent cet autel, le magnifique antependium en broderie, où se trouvent les figures des quatre Évangélistes, et celle de la Sainte-Vierge siégeant au milieu d'eux. Cette pièce curieuse vient de l'ancienne abbaye de l'Eeckhoutte; et ce fut M. Jean Verstracte, marguillier, qui en fit don à l'église de St-Sauveur. Notons encore deux beaux morceaux de sculpture qu'on place les jours de grandes fêtes sur deux piédestaux qui se trouvent de chaque côté de l'autel. C'est le débris d'une balustrade de la chapelle des *Porteurs de chaux*, chapelle qui se trouvait dans la même église.

Dans l'enceinte du sanctuaire, on remarque les tombeaux de leurs grandeurs Henri-Joseph Van Susteren, décédé en 1742 et de J.-B. De Castillon, mort en 1753, tous deux évêques de Bruges.

Nous avons parlé de ces monuments funéraires dans le chapitre consacré à l'église de St.-Donat.

Un autre monument sépulcral se trouve non loin de là : il est fait de marbres différents, où le noir domine cependant. Ce tombeau est décoré de plusieurs ornements en or et de quatre écussons en émail. Il a été élevé à la mémoire de M. Joseph-Adrien Le Bailly, décédé en 1773. De l'autre côté du chœur, en face de ce monument, il en existe un autre ; il est consacré à la mémoire de dame Marguerite Charles, Dame De Puyenbeke et autres lieux etc., épouse de Messire Aybert Van Huerne, laquelle, décéda en 1782. Trente-deux quartiers en émail sont incrustés sur la pierre de ce mausolée. Dans le milieu se trouve pratiquée une espèce de niche renfermant une petite tombe, et en face de cette tombe repose la figure d'une femme.

Au-dessus de ce monument, on voit une épitaphe, où est figurée en haut-relief une personne à demi-couchée, le tout de marbre. C'est la pierre tumulaire de M. Maximilien Van Praet de Moerkerke, dernier hoir mâle de cette famille : décédé en 1637. Huit écussons sculptés couvrent ce monument qui fut exécuté pour la somme de 21,000 fl. par Corneille Gailliard de Bruges, en 1670.

Plusieurs pupitres se trouvent dans l'intérieur du chœur. Celui qui sert de lutrin est un ouvrage d'art assez remarquable, exécuté à Liège, par le fondeur Jean Van Horgne, moyennant la somme de 196 livres et 6 deniers de gros. Il est en cuivre de fonte et repose sur un pilier, également de cuivre, à l'extrémité duquel se trouve un aigle aux ailes déployées qui sert à soutenir les livres de chant. Aux quatre coins du pupitre sont les figures des Évangélistes.

Nous rappellerons ici des objets d'art que nous avons déjà fait connaître à nos lecteurs. Ce sont les magnifiques tapis qui décoraient autrefois l'église cathédrale de Saint-Donat. Aux grandes solennités, on les range aujourd'hui dans le chœur de Saint-Sauveur, dans cette partie de l'enceinte qui s'élève au-dessus des stalles.

Depuis peu, on a placé dans ce chœur quatre beaux lustres en cuivre de fonte où l'on peut admirer tout à la fois une grande pureté de goût et une véritable délicatessc de dessin.

Dans ce même chœur se trouvaient autrefois de magnifiques vitraux coloriés représentant les douze pairs de France en costume de cour.

Sous la place qu'occupaient ces vitraux on voit encore quelques sculptures sur bois, peintes avec beaucoup d'art ; ce sont les armes de plusieurs Comtes de Flandre.

A tous ces objets ajoutons encore :

1° Une superbe châsse d'argent, œuvre d'un Brugeois nommé Jean Crabbe : elle date de 1612. C'est une pièce assez remarquable au point de vue de l'art : elle a un mètre 20 centimètres de largeur, sur 50 centimètres environ de hauteur. Elle a la forme d'un temple, et sous les arcades formées par les colonnes se trouvent plusieurs niches où sont placées, en haut-relief, les figures des douze apôtres. Les statuettes des quatre Évangélistes ornent la partie supérieure, et des figures d'anges et de plusieurs saints décorent les autres parties du gracieux édifice. Les figures de la Ste-Vierge et de St-Éloy couronnent cet ensemble élégant.

2° La remontrance, en argent ciselé. Sur le pied on remarque les figures des Sts-Apôtres, Pierre, Jean et Jacques ; les nuages qui entourent les rayons portent diverses figures d'anges ; Dieu le Père et l'Esprit-Saint sont représentés à la partie supérieure. Enfin sur une banderolle se lit cette inscription : *Hic est filius meus dilectus*. Cette magnifique pièce d'orfèvrerie fut achetée par l'église pour la somme de 80 livres de change, qui furent payées au moyen de dons volontaires faits par quelques personnes généreuses. De nos jours cette remontrance est plus riche qu'elle ne l'était autrefois ; car on y a placé une foule de pierres précieuses et d'ornements de valeur qui proviennent de l'ancienne remontrance dont l'usage est supprimé.

Sortons maintenant du chœur, pour parcourir les diverses chapelles de cette église. Avant la révolution française on en comptait 21 avec autels, dont 6 étaient placées dans la nef. Ces autels étaient assez remarquables sous le rapport des sculptures qui les ornaient ; et ces chapelles se fermaient au moyen de balustrades en pierres de taille ou en marbre, parmi lesquelles il y en avait cinq à hauteur

d'appui, et dont l'exécution était du meilleur goût. La sixième balustrade était plus élevée; mais le travail en était moins parfait.

Chapelles qui se trouvaient dans la nef septentrionale.

✓ 1^o Chapelle de Ste-Godelive. On y voit un tableau représentant ✓ *le Martyre de Ste-Godelive*, par Van Oost, père. Il s'y trouve une épitaphe qui autrefois était fixée à un pilier, en face de cette chapelle; c'était la place où avait été enterré celui auquel elle était destinée, nous voulons dire Jean Crabbe, orfèvre d'un grand mérite, dont les plus beaux ouvrages sont la châsse du St-Sang, et celle de St-Éloy. On y remarque aussi un tableau de Claeysens, avec la ✓ date de 1585. Il représente la résurrection.

Cette chapelle appartenait à la corporation *des Crieurs publics*. Plus tard, quand la corporation *des Breykens* (porteurs de poisson et de viande à domicile), abandonna la chapelle de St-Daniel pour se joindre à la corporation des crieurs publics, la chapelle de Ste-Godelive prit le nom de *Breykens-Capelle*, et les deux métiers y faisaient ensemble célébrer le service divin.

2^o Chapelle de St-Daniel.

L'autel de cette chapelle était autrefois orné d'un tableau représentant la *Conception de la Sainte-Vierge*. En 1802, lors du rétablissement du culte, on enleva ce tableau à cause de son mauvais état et on le remplaça par une toile qui jadis avait orné l'autel de la chapelle de l'Enfant Jésus. Le sujet est *l'Enfant Jésus dans sa gloire, portant dans sa main une sphère, emblème du monde*: le peintre est J. Van Oost.

Cette chapelle appartenait primitivement à la corporation des *Breykens* ou *Winne-Brooden*, dont le patron était St-Daniel. Plus tard, comme nous venons de le voir, cette corporation se joignit à celle des crieurs publics.

On remarque, dans cette chapelle, un beau tableau provenant de celle des *Ménétriers* qui était située près du *Pont de l'Huile*. Il représente *la Vierge* entourée de quatre personnages qui lui offrent leurs hommages.

3^o Chapelle de la Confrérie *des Tondeurs*.

En 1454, la corporation des tondeurs fit construire une chapelle sur un terrain qui lui avait été cédé par la fabrique de St-Sauveur. On y plaça d'abord un petit autel d'une grande simplicité. Les armes de cette corporation étaient peintes avec assez d'art sur la muraille. Plus tard, on remplaça cet autel par un autre beaucoup plus vaste, orné de divers ouvrages de sculpture. Dans la partie supérieure, un groupe représentait la Très-Sainte-Trinité sous le patronage de laquelle s'était mise cette Confrérie. En 1679 on y plaça un tableau d'un prix inestimable et que son antiquité rendait digne d'admiration. Il représentait *le Martyre de Sainte-Barbe*. Il était dans le plus triste état, depuis le placement de la croix dite de *l'Eekhoutte*, et il était impossible de le restaurer d'une manière décente. Aussi, lors du dernier incendie, on le vendit avec les matériaux et les divers objets d'art que les flammes avaient partiellement atteints.

Non-seulement, cette corporation avait le privilège de faire célébrer le service divin dans cette chapelle; elle y avait encore ses stalles, ses armes y étaient peintes sur des vitraux, et elles étaient encore sculptées sur une pierre incrustée dans la muraille extérieure donnant sur le cimetière.

La Confrérie de Ste-Catherine et celle de Ste-Barbe vinrent à leur tour s'installer dans cette chapelle en 1679, et y firent célébrer leur service divin, jusqu'à ce que, par suite d'une altercation avec la corporation des Tondeurs, elles furent contraintes de prendre la chapelle dite des *Kousse scheppers*, ou fabricants de bas. Cette concession leur avait été faite par la Fabrique, et elles continuent de nos jours à y faire célébrer le service divin.

Cette même chapelle fut, après le rétablissement du culte, concédée en partie à la Confrérie dite de la *Croix de l'Eekhoutte* qui en disposa jusqu'en 1839, époque du fameux incendie dont nous avons parlé plus haut. Elle s'installa alors dans la chapelle des *Cor-donniers*.

C'est dans cette chapelle enfin, qu'on a établi les fonts baptismaux dont nous allons dire quelques mots.

Nous avons vu plus haut que l'incendie de 1839 détruisit complètement ceux qui existaient alors. Un homme dont l'église et les pauvres pleurent tous les jours la perte, M. le Chevalier Charles Van Tieghem de Ter-Hoye, voulut les remplacer de ses propres deniers. Pour effacer, autant qu'il était en lui, le souvenir du désastre, il voulut que la forme, les dimensions, et autant que possible la couleur du marbre, que tout enfin rappelât dans les nouveaux fonts ceux qu'on avait perdus d'une manière si déplorable. Les armes du donateur furent sculptées sur ce magnifique bassin, et on les peignit aussi sur les vitraux de la chapelle.

Nous devons mentionner deux autres objets d'art qui ornent l'intérieur de ce sacellum. L'un est un candelabre en fer de fonte, d'un très beau dessin, donné par M. J. Vermeire. L'autre est un vieux bas-relief colorié, représentant la Ste-Vierge et l'Enfant Jésus, avec la représentation des prodiges et des mystères qui signalèrent la vie de la Vierge-Mère. Cette pièce curieuse est un don de M. Van Huerne.

4^e Chapelle des Cordonniers.

En 1372, la Fabrique de St-Sauveur céda à la corporation des Cordonniers un terrain situé dans la nef méridionale de St-Sauveur, avec la faculté d'y construire à ses frais une chapelle dédiée à ses patrons St-Crépin et St-Criépinien. Cette corporation se trouve également placée sous le patronage de la Ste-Trinité qu'on voit représentée dans un tableau qui orne la partie supérieure de l'autel. Le tableau qui figure le martyr de St-Crépin et de St-Criépinien, décorait autrefois ce même autel ; mais il en fut enlevé en 1802, et placé dans un autre endroit de la chapelle, quand celle-ci fut spécialement consacrée au souvenir de la Passion de Notre Sauveur. C'est aussi là que, depuis le dernier incendie, on a placé le St-Sépulcre, qui autrefois se trouvait dans la chapelle de la Croix.

Au-dessus de la statue qui représente le corps inanimé du Sauveur est dressée la croix de l'ancienne abbaye de l'Eeckhoutte ; cette croix décorait auparavant la chapelle des Tondeurs.

La chapelle des Cordonniers renferme plusieurs tableaux remar-

quables. Nous citerons deux volets d'un tableau d'une assez grande dimension. Il représente d'un côté St-Crépin et St-Criépinien, et de l'autre les membres du serment de la Corporation des Cordonniers. Cette peinture est de Pourbus.

✓ Un antique très remarquable, peint sur panneaux et à volets. Le sujet est *l'Adoration des Mages*. Sur les deux volets sont représentées *les prédictions de St-Jean* et *une vision de l'Apocalypse*.

✓ Une copie exacte d'un tableau du Titien dont le sujet est *la Vierge et l'Enfant Jésus avec divers personnages groupés autour d'eux*.

✓ Une toile de Garemyn, représentant *le Christ attaché à la croix*, ayant à ses côtés *sa Mère* et *St-Jean*. C'est une des meilleures pièces de ce maître.

Une balustrade d'un goût assez pur avec porte à doubles battants ferme l'entrée de cette chapelle.

5° Autel de Ste-Anne.

Cet autel se trouve entre la chapelle des Cordonniers et le pourtour du chœur; il est consacré à Ste-Anne et à St-Hubert. Outre plusieurs sculptures précieuses dont cet autel est décoré, il possède un superbe tableau peint par J. Van Oost, en 1668. On y voit la Ste-Vierge, ayant à ses côtés Ste-Anne, donnant une étoile à St-Hubert par l'entremise d'un Ange. La corporation des *Faiseurs de balais* (*Bessem-Makers*) disposait de cet autel pour les services qu'elle faisait célébrer et honorait Ste-Anne pour patronne.

Chapelles des sous ailes ou collatéraux du chœur.

En abordant le pourtour du chœur, on rencontrait jadis deux petites chapelles, près de la balustrade qui ferme la chapelle des Cordonniers.

1° L'une s'appelait *Portiuncula* et aussi *Wynkelmans Capelle*. Là où se trouvait l'autel on voit aujourd'hui l'épithaphe de la famille Van Huerne. Le tableau qui ornait l'autel représentait *la Ste-Vierge accordant à St-François l'indulgence plénière dite Portiuncula*. Le tableau était dû au pinceau de J. Van Oost.

2° L'autre appartenait à la Confrérie des *Ouvriers Cordonniers* dite *Elsenaers*, qui s'étaient placés sous l'invocation de la Visitation de

la Ste-Vierge. C'est en 1448 qu'abandonnant l'église de St-Jacques, ils commencèrent à faire usage de cette chapelle. A la place où se trouvait l'autel est aujourd'hui un piédestal sur lequel paraît la statue du Christ portant sa croix. Il en a été question dans le chapitre consacré à l'église de St-Donat.

3° Chapelle de St-Liévin.

Cette chapelle qui vient immédiatement après la précédente, a été fondée par la famille De Deckere, dite de Lisseweghe. Elle fut d'abord occupée par la corporation des menuisiers qui l'abandonnèrent plus tard pour se joindre à celle des charpentiers.

Les armes de la famille De Deckere ornent la partie supérieure de l'autel, qui est assez remarquable de style : on y lit sur une bande-rolle la devise : *Ziet voor hu*, et dans les niches latérales de l'autel sont placées deux statues, l'une de St-Liévin et l'autre de St-Nicolas. Sur les piédestaux sont sculptées les mêmes armoiries soutenues par deux anges. Le tout est parfaitement exécuté, et rappelle les plus beaux morceaux de l'art gothique.

En 1827, M. Van Huerne fit placer à ses frais dans cette chapelle une nouvelle table d'autel sculptée, dont la surface antérieure se compose de plusieurs niches avec statuettes. Ce beau morceau de sculpture vient d'un tombeau qui se trouvait autrefois dans l'église des RR. PP. Augustins.

Dans le courant de cette même année, après s'être munie d'une autorisation délivrée par l'autorité ecclésiastique, la fabrique de St-Sauveur fit renfermer dans cet autel une châsse contenant les restes mortels du Comte de Flandre, Charles-le-Bon, dont le portrait en pied, peint sur bois, se trouve aussi dans la même chapelle, après avoir été longtemps placé dans la galerie de St-Donat.

Il y avait autrefois dans l'autel de cette chapelle, une peinture sur panneau d'un fini assez précieux et qui représentait le *Martyre de St-Liévin*. Ce tableau se trouve actuellement à l'entrée de la chapelle des Cordonniers.

La chapelle de St-Liévin se fermait au moyen d'une balustrade avec porte à deux battants. Sur cette balustrade se trouvent les

armes de la famille de Lisseweghe avec la devise : *ziet voor hu*, et la date de 1513. Au-dessus de l'entrée, on voyait jadis une statue de St-Liévin, grandeur naturelle; elle fut enlevée en cette même année 1827, et déposéé dans l'intérieur de la tour, où elle disparut lors du dernier incendie.

4° Chapelle des Charrons.

Cette corporation avait pour patronne Ste-Catherine; autrefois établie dans l'église du *Bogaerde*, elle vint plus tard s'installer dans l'église de St-Sauveur, où elle eut d'abord un autel de très bon style, démoli dans le courant du XVIII^e siècle. On le remplaça, chose inouïe, par un autel qui n'offre rien de remarquable que les armes de la corporation.

Parmi les objets d'art que renfermait cette chapelle, on voyait un superbe Christ sculpté, avec croix d'argent, ainsi qu'une plaque du même métal sur laquelle on avait ciselé l'image de Ste-Catherine.

Le tableau qui orne l'autel a pour sujet *un épisode de la vie de St-Bernard*, et sous tous les rapports il est digne d'attention.

On peut encore voir dans cette chapelle une belle composition, dans le goût du Carrache; c'est une Vierge sur les genoux de laquelle repose le corps inanimé de Jésus-Christ.

La balustrade avec porte, qui sert de clôture à cette chapelle, est exécutée avec beaucoup de soin dans le style gothique. On y voit les insignes de la susdite corporation, et les divers emblèmes du Charronage. Ces sculptures datent de 1514.

Les Potiers, qui honoraient aussi Ste-Catherine pour patronne, avaient autrefois leur chapelle à la Potterie. Dans la suite les Charrons leur permirent de faire célébrer le service divin dans leur chapelle de St-Sauveur.

Arrivons aux cinq grandes chapelles qui entourent le sanctuaire et dont la construction date de 1513. Une cloison à balustres en cuivre, leur sert respectivement de séparation : on paya pour cet objet la somme de 25 liv. 2 esc. 8 deniers. Contre la partie des murailles qui se trouve directement sous les vitraux sont appliquées des boiseries avec sculptures peu remarquables.

1° Chapelle de St-Joseph.

Les Charpentiers ont choisi ce saint pour patron, et après leur départ de l'église des Récollets, ils s'installèrent dans la chapelle qui porte son nom.

L'autel en est richement décoré, et parmi les ornements, il faut remarquer les insignes et les armes de la charpenterie. Mais la véritable richesse de cette chapelle, c'est un tableau de Van Oost, père, représentant l'Enfant Jésus et St-Joseph, entourés d'une foule d'esprits célestes. Sous le rapport du coloris, du dessin, de l'effet général et de la naïveté de la composition, cette toile peut être considérée comme un véritable chef-d'œuvre.

Tous les amateurs s'arrêtent, dans cette même chapelle, devant le superbe tombeau avec statue en albâtre de Monseigneur l'Archevêque Jean Carondelet, dont il a été question dans le chapitre de St-Donat.

En face de l'autel, est suspendu un tableau de Frickx, représentant un Christ en croix, et à ses côtés, sa divine Mère, Saint-Jean et la Madeleine.

2° Chapelle de la Ste-Croix.

La corporation des Armuriers en avait autrefois la jouissance et la propriété, et s'était placée sous l'invocation de St-Éloy. Depuis la dissolution de ce corps, cette chapelle devint la propriété de l'église.

Un tableau de Maes, représentant la découverte de la Ste-Croix par Sainte-Hélène, ornait autrefois l'autel de cette chapelle. Ce tableau se trouve encore dans l'église.

Aujourd'hui ce même autel est surmonté d'un paysage médiocre sous le rapport de l'exécution. Mais au-dessous de ce tableau, l'œil rencontre avec plaisir deux petites toiles peintes avec un grand talent par Antoine Claeysens : elles représentent le *Sauveur et sa divine Mère*.

On voit encore dans cette chapelle les tableaux suivants :

Une fuite en Égypte, par Jacques Van Oost. C'est une des plus belles compositions de ce maître. Elle est remarquable par la grâce de la

composition et la vigueur du coloris. Ce beau tableau a été donné à l'église en 1852 par M. Van Hoppe, qui tenait à Bruges l'*Hôtel de l'Ours d'Or*, à la condition qu'à sa mort et à celle de son épouse quelques messes seraient célébrées pour le repos de son âme.

Un tableau à trois compartiments, par Louis de Deyster. Trois scènes de *la Passion* y sont représentées, et elles le sont avec un talent remarquable.

Deux toiles de moyenne dimension, représentant *le Sauveur et la sainte Vierge Marie*. L'air de grandeur surhumaine répandu sur ces deux belles figures révèlent de la part de l'artiste un grand talent d'inspiration, qui rappelle le peintre italien Sasso Ferrato. Après avoir été longtemps cachés entre les stalles du chœur et le premier confessionnal de la nef du Nord, ils furent enfin fortuitement découverts par l'un des employés de l'église. M. le Marguillier Vermeire les fit convenablement restaurer à ses propres frais, et placer dans la susdite chapelle.

Nous avons dit plus haut que la corporation des Armuriers avait eu autrefois la propriété de cette chapelle; ajoutons ici que la Confrérie de la Ste-Croix, y fut érigée par l'évêque Denys Christophori par lettres épiscopales du 15 Mars 1526.

5° Chapelle du St-Sacrement.

Plusieurs sculptures ornent l'autel de cette chapelle; mais elles n'ont rien qui puisse arrêter l'attention. Il n'en est pas de même de trois tableaux peints par Pierre Pourbus. Celui du milieu représente *la Cène*. Ceux des côtés représentent l'un *Abraham et Melchisedech*, l'autre *Élie et l'Ange sous le Genévrier*. Ces trois pièces sont peintes avec la vigueur et la décision qui caractérisaient Pourbus; elles formaient autrefois un diptyque. Derrière les volets on remarque plusieurs portraits.

A ce tableau il faut en ajouter plusieurs autres qui ne sont pas sans mérite.

Nous citerons entr'autres quatre petites compositions d'une date ancienne provenant de l'abbaye d'Audeghem, et qui furent offertes en don à l'église par M. Van Huerne. Les sujets sont : *La distribution de*

la manne céleste, les disciples d'Emmaüs, David dansant devant l'Arche Sainte, et la dernière cène du Sauveur.

On y remarque aussi deux toiles de Van Orley, dont l'une offre *la Madeleine chez le Pharisien*, l'autre *les Noces de Cana*. Ils complètent la collection des huit tableaux qui servirent de modèles pour les tapis dont il a été question dans le chapitre de St-Donat.

Nous ajouterons à toutes ces richesses quatre bas-reliefs en marbre, représentant divers oiseaux symboliques, une cigogne, un aigle exposant son aiglon au soleil, un pélican, et une poule abritant ses petits sous ses ailes; et enfin un banc de communion en bois, sculpté avec une certaine élégance en 1708. On remarquait aussi jadis dans cette chapelle deux vitraux coloriés.

A quelle époque la confrérie du St-Sacrement a-t-elle été érigée dans cette chapelle? C'est ce qui n'est mentionné nulle part. — Nous dirons seulement qu'une vieille charte du 29 Mai 1524 contient le règlement de cette association religieuse, arrêté par le doyen et les membres du serment.

4° Chapelle de Notre Dame des Sept Douleurs.

En 1482, le Comte de Flandre, Philippe-le-Beau, fit construire une petite chapelle en l'honneur des sept douleurs de la Vierge, et y érigea une confrérie de sept membres qu'il choisit parmi les familles les plus notables. Le bailli en chef de la commune en était de droit président, et il devait être considéré comme le représentant du Comte dans les différentes cérémonies religieuses qui avaient lieu dans l'église de St-Sauveur. Cette confrérie, qui existe encore aujourd'hui, suit toujours les mêmes dispositions réglementaires. On célèbre, comme autrefois, la solennité qui est spécialement consacrée à cette dévotion. Elle commence le Vendredi qui précède le Dimanche des Rameaux, et on la clôture ce Dimanche même par la célèbre procession connue sous le nom de procession des Rameaux.

Lorsque, en 1515, on eut construit les cinq chapelles qui se succèdent dans le pourtour du sanctuaire, la confrérie s'installa dans l'une d'elles, qui fut consacrée à cette dévotion.

C'est elle qui fit placer à ses frais l'autel qui s'y trouve aujourd'hui,

et qui, parmi ses divers ornements, et les différentes statues qui le décorent, montre avec orgueil dans une niche une statue de Notre Dame des Sept Douleurs, entourée de sept médaillons qui figurent les sept scènes douloureuses de la passion; ces peintures sont de François Franck.

On y admire aussi une *Mater dolorosa* sur panneau à fond d'or. Ce tableau provient de l'ancien couvent des RR. PP. Augustins, qui en faisaient le plus grand cas.

Puis, un portrait de Philippe-le-Beau, fondateur de cette chapelle, par Hugo Vander Goes. Le cadre de ce portrait est remarquable pour ses sculptures, qui représentent divers instruments de guerre.

Enfin, deux compositions de J. Van Oost, l'une dont le sujet est le *Christ montrant les instruments de sa Passion à sa Mère*; l'autre les *derniers adieux du Christ à sa Mère avant le drame de la Passion*.

La confrérie de Notre Dame fit encore construire à ses propres frais autour du cimetière de St-Sauveur sept petites chapelles ou stations, chacune avec deux piliers et une grille pour clôture. Dans chacune de ces chapelles était exposé un tableau, représentant l'une des Sept Douleurs mystérieuses. Ces compositions étaient dues au pinceau du peintre Brugeois Jacques De Smidt. Toutes ces chapelles furent démolies et les matériaux vendus, lors de la grande révolution Française, et quant aux piliers, on peut en retrouver plusieurs à l'école Bogaerde. C'est un don que M. Van Huernc fit à cette école.

On ne saurait croire l'éclat et la renommée dont jouit pendant longtemps cette confrérie de Notre-Dame des Sept-Douleurs. Pour s'en convaincre, il suffit de parcourir les listes générales des confrères. On y verra des noms de Rois, de Princes, de Cardinaux, d'Évêques, qui tous se trouvèrent honorés d'y être affiliés.

Il y eut un instant de refroidissement dans ce zèle, pendant les troubles politiques, que la réforme excita dans le pays vers la fin du XVI^e siècle. Mais une illustre princesse veillait sur des intérêts si chers : c'était la gouvernante des Pays-Bas, Isabelle-Claire-Eugénie.

Enfin, par lettres patentes délivrées à Bruxelles, le 24 septembre 1625, au nom de Philippe IV, roi d'Espagne et des Pays-Bas, avec

l'approbation de Monseigneur Denys Christophori, évêque de Bruges, cette confrérie fut solennellement réinstallée.

Le Saint Siège daigna même la favoriser d'une manière toute spéciale, comme on peut le voir dans une bulle d'Innocent X, datée du 26 février 1646, dans une de Benoit XIII, et dans celle que Clément XII accorda en 1754. A partir de 1496, les fripiers firent aussi usage de cette chapelle. Ils avaient précédemment occupé la chapelle de St-Nicolas, dans la rue St-Amand. Saint-Nicolas était en effet leur patron.

5° Chapelle de Notre-Dame de Lorette, autrement désignée sous le nom de Chapelle des Romains.

L'autel est de marbres de diverses couleurs; on y remarque plusieurs statuettes et des ornements d'une grande variété. C'est un don de M. Damhouder. Le tableau qui le décore est du peintre A. Janssens.

Il y a dans cette chapelle cinq autres tableaux parmi lesquels trois paysages, une image de la Vierge honorée dans la célèbre commune de Hal, et une bataille peinte par Minderhout.

On y voit aussi un tombeau élevé en l'honneur de Monseigneur Jean Caïmo. Au dessus de ce mausolée se trouve la statue de la Douleur, en larmes. Nous en avons parlé dans le chapitre de Saint-Donat.

Les corporations qui faisaient usage de cette chapelle étaient, celle des Vanniers, placée sous l'invocation de l'Assomption de la Vierge, et celle qu'on désignait sous le nom de *Lisse-Kleeder-Wevers*.

Chaque année, on célébrait solennellement dans cette chapelle la fête de l'*Annonciation*. Une belle procession avait lieu dans cette circonstance: on l'appelait *Procession des Romains*, et l'on y déployait une magnificence incroyable. Tous ceux qui avaient fait le pèlerinage de Rome y assistaient, et l'on y vit plusieurs années de suite deux femmes qui avaient fait ce voyage, et qui suivaient le sacré cortège avec un recueillement tout particulier.

6° Chapelle du Saint Nom de Jésus.

Elle touchait, d'un côté à la sacristie, de l'autre à la Chapelle des

Fabricants de bas. On l'appelait encore Chapelle des Plombiers, parce que cette corporation en avait plus particulièrement l'usage. C'était de toutes les chapelles de St-Sauveur celle qui présentait le plus d'ornements et de richesses. On y voit aujourd'hui : 1° une statue de la Vierge avec l'enfant Jésus, dont on a parlé dernièrement dans le chapitre de St-Donat; 2° une épitaphe de M. Rapaert, avec ses armes, et huit quartiers des familles avec lesquelles il avait contracté alliance; on y voyait de plus autrefois 1° une statue de l'enfant Jésus; 2° quatre chandeliers, des branches, des fleurs et divers autres objets, le tout en argent. Le tableau de l'autel était celui qu'on voit aujourd'hui dans la chapelle de St-Daniel; il représente l'Enfant Jésus, tenant en main la sphère symbolique du monde.

7° Chapelle de l'Assomption de la Vierge. — Autel de marbre. — Une Assomption de la Vierge, par Maes. — La Corporation des Couvreur en avait obtenu l'usage et y faisait célébrer l'office divin.

8° Autel de St-Wulfrand.

Il était situé entre la nef de droite et la Chapelle des Fabricants de bas. Nous avons vu plus haut qu'en fondant cette église, St-Éloy la dédia à la Ste-Vierge et à St-Wulfrand. Ce dernier fut toujours honoré dans cette église, et l'autel, dont nous parlons, lui fut dédié jusqu'en 1679. C'est alors, comme nous l'avons rapporté, qu'eut lieu la démolition du jubé, sous lequel était placée la chapelle de St-Éloy. La chapelle suivit le sort du jubé, et c'est depuis lors que l'autel dont nous nous occupons ici est consacré à St-Éloy.

Parmi les ornements qu'il offre aux curieux, nous citerons un tableau, très-beau de dessin et de composition, mais froid de couleur. Il représente le sacre de St-Éloy comme Evêque de Noyon, et il est de Martin De Vos.

Les potiers d'étain faisaient usage de cette chapelle. Dès l'année 1574 ils y honoraient leur patronne Ste-Geneviève. Plus tard ils se placèrent sous l'invocation de la *Présentation de Marie*.

On y voit un banc de bois, sculpté d'une manière tout à fait originale, et qui appartenait jadis à la confrérie de St-Éloy, dite des Cavaleadours. Il y fut placé en 1696, et comme cet autel avait été

mis à la disposition de cette confrérie, elle y faisait célébrer le service divin.

9^e Chapelle des Fabricants de bas (*Koussescheppers*).

En 1514, la fabrique de St-Sauveur autorisa la Corporation des Fabricants de bas à construire une chapelle sur le terrain attenant à la nef méridionale de cette église. L'année suivante, lors de l'entier achèvement de la construction, elle y assista pour la première fois au service divin; c'était le 12 Février 1515. Cette corporation faisait antérieurement usage d'une chapelle dans l'église des Frères-Mineurs, et nous l'y voyons déjà en 1454.

Les fabricants de bas ne tardèrent pas, vu leur petit nombre, à abandonner leur chapelle, et c'est alors que la fabrique de Saint-Sauveur en fit la cession à la confrérie de Ste-Barbe. Comme nous l'avons vu plus haut, cette confrérie de Ste-Barbe, qui n'en faisait plus qu'une avec celle de Ste-Catherine, avait sa chapelle sous le jubé, aujourd'hui démoli. Quant à la Confrérie de Ste-Catherine, elle était beaucoup plus ancienne que celle qu'elle s'était associée, puisque, dans un acte passé en 1527, pardevant les Échevins de Bruges, il est fait mention d'une donation en faveur de la Confrérie de Ste-Catherine instituée à St-Sauveur, donation faite par Jacques Vander Stracte, et qui consistait en une obligation annuelle de 20 escalins, 2 deniers sur plusieurs maisons situées en cette ville. Lorsque, en 1584, la Confrérie de Ste-Barbe se fonda dans celle de Ste-Catherine, elles se servirent de la chapelle en question jusqu'au moment où elle dut disparaître en 1679 avec l'ancien jubé.

C'est alors que les deux Confréries réunies obtinrent l'usage de la Chapelle des Tondeurs conjointement avec cette dernière corporation. Mais celle-ci leur suscita tant de tracasseries, qu'elles durent solliciter et finirent par obtenir de la fabrique l'usage de la chapelle des fabricants de bas, et elles s'y trouvent encore aujourd'hui.

Passons en revue les objets d'art de cette Chapelle.

Une sculpture sur bois avec couleurs et dorure. Le sujet est *le sacre d'un évêque*.

Le tableau qui orne l'autel est le martyr de Ste-Barbe, peint par Cels en 1809. Cette toile manque de vigueur; mais la composition est pleine de noblesse, et le dessin atteste l'austérité un peu sèche de l'école de l'empire. Un vieux bas-relief orne la table de l'autel.

Les autres tableaux sont :

Un panneau représentant le Christ attaché à la croix : C'est un don généreux de M. J. Verneire.

Un tableau à volets dont le sujet est la Circoncision. — On y voit le portrait du donateur. — L'église doit ce tableau à la munificence de M. Van Huerne.

Une belle composition de Lancelot Blondeel : la Vierge et l'Enfant Jésus se trouvent entre St-Éloy et St-Luc. Sur la partie inférieure on voit deux écussons.

Une collection de sept petits tableaux, qui autrefois étaient placés au-dessus des stalles des Maîtres des pauvres et représentent les œuvres de miséricorde. Ce sont de vrais bijoux, dont trois ont été peints par J. Van Oost, et les autres par Vanden Kerkhove.

Un St-Jérôme dans le désert, peint sur panneau par Ryckx en 1644; enfin plusieurs autres tableaux à volets, qu'il serait trop long d'énumérer ici.

Ajoutons à ces richesses, un joli banc de communion en bois, tout chargé de sculptures, qui se trouvait autrefois dans la chapelle de N. D. de Lorette, et qui appartenait à la Confrérie des Romains.

Cette chapelle se ferme, au moyen d'une porte élégante, à balustrés, qui fut jadis exécutée aux frais des fabricants de bas.

4^o Chapelle de Ste-Agathe.

Elle est située au sud de la grande nef de l'église et appartient à la confrérie des Fleuristes. L'autel y est orné d'un joli tableau par J. Maes, et qui représente Ste-Agathe, Ste-Dorothee, et autres saints personnages. Autrefois cette association pouvait chaque année disposer, pendant quelques jours, de la chambre des Marguilliers pour des expositions de fleurs : Ce privilège lui fut enlevé en 1806.

Chapelle de St-Silvestre.

La corporation des porteurs de chaux, qui honorait ce saint pour

patron, faisait usage de cette Chapelle. Le tableau, qu'on voit à l'autel, est de J. Maes; le sujet est l'Empereur Constantin recevant le baptême des mains de St-Silvestre. Le coloris en est plein d'éclat et le dessin d'une grande correction.

Outre ce tableau, il en est deux autres qu'il faut citer. L'un représente le martyr de St-Hippolyte, peint sur panneau par J. Memling. C'est une pièce d'un grand prix, et dont tous les détails sont exécutés avec le soin qui caractérise ce maître. L'autre est un diptyque dont les sujets sont : *Jésus portant sa croix*. — *Le Christ crucifié*. — *Le corps inanimé du Sauveur sur les genoux de sa Sainte Mère*.

Autrefois la élature de cette Chapelle était une élégante balustrade sur laquelle on remarquait quatre vases de bois parfaitement sculptés. Une partie de cette balustrade décore aujourd'hui le Maître-Autel dans les grandes solennités. On a cru devoir lui donner plus d'éclat en l'argentant.

Chapelle de Job.

Elle était autrefois dédiée à St-Laurent; et elle était primitivement à l'usage de la corporation des faiseurs de chaise, dont le patron était St-Nicolas. Ils l'abandonnèrent en 1569 pour s'installer dans celle qui était dédiée à St-Jacques. On y voit un tableau de Herregoudts, peintre brugeois. Il représente Job sur la paille, au moment où sa femme paraît lui reprocher sa misère.

On y voit encore une autre composition très ancienne, peinte sur bois par Schoreel, et dont le sujet est *la mort de la Ste-Vierge*.

Les fabricants de futaine faisaient usage de cette chapelle pour le service divin. Mais ils n'en avaient jamais eu la propriété.

Chapelle de St-Jacques.

On la nommait aussi chapelle des *Mesureurs de drap*. Elle fut bâtie au sud de la tour en 1560 par les soins d'un certain Wautier de Hont et avec l'autorisation de la fabrique de St-Sauveur; elle fut dédiée à St-Jacques le majeur, patron de cette corporation, qui se composait des employés et des ouvriers de la Halle aux draps.

L'entrée de cette chapelle se trouvait sous la tour de l'église. L'in-

térieur en était orné avec beaucoup de luxe. On y voyait un autel richement garni et un jubé.

Après la dissolution de cette corporation, cette chapelle cessa d'être fréquentée et en 1757, on la mit à la disposition des marguilliers qui y établirent leur chambre de conseil. Ils firent en même temps supprimer l'entrée primitive, pour la placer là où elle se trouve maintenant.

Un beau tableau représentant *les prédications de St-Jacques* orna l'autel de cette chapelle. Il appartenait à la corporation précitée, et on le voit encore aujourd'hui dans la chambre dont nous venons de parler.

Chaire de Vérité. Ce morceau de sculpture n'offre rien de remarquable que sa richesse; nous dirons même qu'il est du plus mauvais goût, et qu'il fait un contraste déplorable avec le style magnifique du vaste édifice où il se trouve placé. Il suffit d'y jeter un coup-d'œil, pour y reconnaître l'influence fatale du dix-huitième siècle. Aussi, les hommes adroits et intelligents, qui ont concouru à cette œuvre, n'ont fait que suivre l'impulsion de l'époque et sous ce rapport ils ont été consciencieux.

C'est en 1762, que la fabrique de St-Sauveur décida la construction de cette chaire. Plusieurs plans et dessins lui furent soumis. Nous citerons entr'autres celui du sculpteur Pepers, qui représentait une chaire formée dans le tronc d'un arbre, dont les branches étaient disposées avec beaucoup d'art, le tout de marbre blanc. Quelque ingénieuse que fut cette idée, on lui préféra celle de l'architecte Pulinx, qui n'a ni grâce ni grandeur. La cuve repose sur une pièce de charpente de forme cylindrique; deux lourdes colonnes soutiennent le dôme ou abat-voix, où paraissent divers emblèmes de l'ancien et du nouveau testament. Deux autres colonnes plus petites, avec entrelacement de feuillages en rinceaux, soutiennent aussi la partie supérieure; c'est l'œuvre du sculpteur Lessue. Les ornements sont tout entiers de cuivre.

L'escalier est double et à balustres en fer battu, mais peu remarquable sous tous les rapports. Chacune des quatre faces de la

euve est ornée d'un médaillon en marbre blanc représentant l'un des quatre Évangélistes ; ces médaillons sont sculptés par le fameux Van Poucke de Dixmude.

Sous la chaire on voit la statue de St-Éloy, grandeur naturelle. Elle est de marbre blanc et sculptée par Laurent Tamine de Bruxelles. Aux pieds du saint se trouvent une crosse et une châsse en marbre, avec ornements de cuivre doré. La balustrade qui entoure cette statue est en fer et l'ouvrage du sieur Kinsoen, père du célèbre peintre Brugeois de ce nom.

Chacune des pièces de la chaire fut entreprise et travaillée séparément. — La partie supérieure par le nommé Salieris, — la chaire proprement dite par Lombaert, — l'escalier par Salmon, — les colonnes par Van Caillie, — les ouvrages en cuivre et la ferrure par Gaspar Anickx et la dorure par Boté.

Voici comment se répartirent les frais de cette entreprise :

Pour livraison de bois, sculpture et ferronnerie,	
liv. de gros.	2986 15 4
Pour la statue de St-Éloy.	395 8 4 1/2
Pour la crosse et la châsse.	219 0 0
Pour les quatre médaillons,	165 6 8
Au sieur Pulinx pour dessin et surveillance.	116 15 4
	<hr/>
Total.	5880 1 8 1/2

Ce fut le 1^{er} Décembre de l'année 1779, que le premier sermon fut prêché dans cette chaire ; l'orateur était Monseigneur l'évêque Félix Guillaume Brenaert.

Nos lecteurs seront peut-être charmés d'apprendre que la chaire qui fut remplacée par celle dont nous venons de donner la description, lui était bien inférieure sous le rapport de la richesse, et ne la valait pas sous le rapport de l'art. Elle datait de 1620 et elle avait été exécutée par Jean Janssens-De Vos qui avait reçu de ce chef 410 liv. de gros. — Elle s'appuyait sur trois figures ou statues, représentant les trois Vertus théologiques, et, quant à la partie supérieure

elle était surmontée de la statue de St-Éloy, grandeur naturelle. Divers autres ornements se joignaient à ces sculptures capitales.

Dans cette même nef principale où se trouve la chaire, il faut admirer les statues des douze Apôtres, traitées avec talent et vigueur.

Nous croyons devoir ajouter ici quelques faits historiques relatifs à l'église de St-Sauveur ; c'est en effet le meilleur moyen d'intéresser le lecteur, que de ne rien omettre de ce qu'il a droit d'attendre.

D'abord, nous mentionnerons deux jubilés, dont l'un fut célébré en 1763 en l'honneur de St-Éloy, évêque de Noyon, patron de la paroisse ; c'était un jubilé de 1100 ans. — L'autre eut lieu en 1813, et on le célébra avec plus d'éclat encore en l'honneur du même saint.

Les autres événements, que nous avons à relater, sont des vols considérables qui eurent lieu dans cette église dans le cours du même siècle.

En 1700, l'aide du sacristain s'aperçut que la clef du tabernacle n'avait pas été retirée comme d'habitude. C'était pour l'âme cupide de ce malheureux une tentation trop forte, à laquelle il ne put résister ; et, foulant aux pieds toute crainte et tout scrupule, il conçut l'idée du plus horrible sacrilège. Il ouvrit donc le tabernacle, et s'empara du vase sacré qui renfermait environ quatre cents hosties consacrées. Il se rendit alors dans un estaminet situé dans la partie ouest de la place qui porte aujourd'hui le nom de Simon Stevin, estaminet qui portait l'enseigne du *Cheval Blanc*. Là il consumma le sacrilège en jetant les hosties dans les lieux d'aisance. Un pareil crime ne fut pas longtemps caché ; le coupable fut découvert et arrêté ; et le 26 juin, ayant été conduit sur la place publique, il eut les deux poings coupés, et son corps fut livré au bûcher. Quant à la maison, où le sacrilège avait eu lieu, elle fut démolie et rasée de fond en comble, et sur son emplacement on éleva une chapelle dont nous parlerons dans une autre partie de cet ouvrage.

De pareils attentats étaient assez rares à l'époque dont nous parlons, pour attirer, sur la tête du coupable, toutes les colères d'une cité et toutes les vengeances des tribunaux ; mais en moins d'un siècle, les

choses changèrent bien de face , tant il est vrai qu'une fois livré à ses instincts grossiers , le peuple ne respecte plus rien et foule aux pieds ce qu'il adorait la veille. C'est de 1793 à 1796 surtout, que ces vols sacrilèges se répétèrent le plus souvent , et, chose remarquable , ce fut encore un aide-sacristain qui s'en rendit coupable. Favorisé par les circonstances, et sûr de l'impunité dans ces temps d'orage révolutionnaire, où la loi était muette , il parvint à soustraire les divers objets dont voici la liste :

1° Une couronne d'argent de grande valeur placée au dessus du tabernacle.

2° Un christ d'argent, déposé dans la chapelle des cordonniers.

3° Une couronne d'argent, du plus grand prix, placée au dessus de l'image du Christ dans la chapelle de la croix.

4° Diverses plaques d'argent attachées à la châsse de St-Liévin.

5° Deux couronnes d'argent avec un petit sceptre de la même matière, le tout dans la chapelle de Notre-Dame de Lorette.

6° Les franges d'argent qui ornaient le trône dressé dans le sanctuaire de la chapelle du St-Sacrement.

7° Huit aunes de frange d'or, qui garnissaient la bannière d'une confrérie.

8° Deux branches en cuivre placés de chaque côté du tabernacle.

9° Plusieurs branches de lustre, en cuivre.

10° Deux candelabres de cuivre, qui se trouvaient à l'autel des Ouvriers Cordonniers.

11° Deux candelabres placés sur le jubé.

12° Deux candelabres provenant de la balustrade de la chapelle de St-Joseph.

13° Tous les dépôts que la piété avait faits dans les divers trones de l'église.

14° Les trones eux-mêmes détachés et emportés.

15° Quelques nappes d'autel.

16° Deux revêtements ou garnitures d'autel du plus grand prix. Ce vol eut lieu dans la chapelle du St-Sépulchre.

17° Un riche tapis et deux coussins.

18° Une nappe de la table de communion.

19° Trois chaises.

Passons maintenant à l'inventaire des tableaux et objets d'arts que renferme la cathédrale de St-Sauveur.

1° Un diptyque, par Claeysens, et provenant de l'abbaye de l'Éeckhoutte. Le sujet est un *Ecce Homo*. Sur l'un des panneaux se trouve la figure de St-Jean ; sur l'autre le portrait de Jean Montanus, abbé de l'Éeckhoutte.

2° Un tableau provenant de l'ancienne Chapelle des Bouchers ; c'était une *Adoration des Mages*, qui appartenait à cette corporation.

3° Un diptyque, par Claeysens, provenant de l'église de St-Donat. Nous en avons parlé dans l'inventaire des objets renfermés dans cette dernière église.

4° *L'Installation de la Dévotion du Rosaire*, par Nicolas De Liemaeker. Ce tableau ornait jadis le maître-autel de l'église des Frères-Mineurs.

5° Une *Résurrection du Christ*, dont nous avons parlé dans le chapitre de St-Donat.

6° Une belle composition de Van Oost, qui vient de l'abbaye de St-Trond. C'est une descente du St-Esprit sur les Apôtres et sur la Ste-Vierge. Le peintre s'est représenté dans ce tableau avec son fils et sa fille.

7° Une toile d'un grand mérite, qui provient de l'église des Augustins. Le sujet est *l'Assomption de la Ste-Vierge*.

8° Un tableau représentant *St-Augustin méditant sur le mystère de la Ste-Trinité*.

9° *Saint-Augustin lavant les pieds du Sauveur des hommes*. Ce tableau provient, comme le précédent, de l'église des RR. PP. Augustins et tous deux avaient été peints par Érasme Quillyn.

10° *Un miracle de St-Antoine de Padoue, représentant un mulet s'agenouillant devant le St-Sacrement.*

11° *L'Installation de la dévotion du Scapulaire.* — Auteur, Érasme Quillyn.

12° *St-Charles Borromée distribuant la Ste-Eucharistie aux pestiférés,* copié d'après Bakereel, par Garemyn.

13° *Jésus Crucifié,* peint par Jean Van Hceek. Près de la croix, *la Vierge, St-Jean, et un père Récollet.* Ce tableau venait du couvent de cet ordre.

14° Huit tapis d'après les tableaux de Van Orley, qui ne manquent pas d'une certaine fougue de composition. Nous renvoyons pour ce sujet au chapitre de St-Donat.

15° Un haut-relief d'une bonne exécution, représentant *cinq scènes de la Passion de J.-C.* — Sur les panneaux de cette composition, on voit encore une *descente de la croix.* Nous renvoyons de nouveau à l'église de St-Donat.

16° *L'arbre généalogique de Ste-Anne,* en haut-relief, avec rehauts d'or et de couleurs.

Ces deux pièces rappellent les plus beaux ouvrages de ce genre que nous ait laissés le moyen âge.

17° Un bas-relief en cuivre doré, représentant *une descente de croix,* avec plusieurs figures. La ville de Jérusalem se montre à l'horizon.

Tels sont les principaux objets d'art renfermés dans cette église; les tableaux, comme on le voit, y jouent le plus grand rôle; mais, outre ceux que nous venons d'énumérer, il en est d'autres assez remarquables dans la chambre des Marguilliers, les voici :

1° Un dyptique, d'une époque reculée, qui appartenait jadis à la corporation des Tanueurs. — Sur le panneau du milieu, *le Christ en croix.* — Sur les deux autres *Ste-Catherine et Ste-Barbe.* M. Vermeire, qui l'acheta dans une vente publique, en fit cadeau à l'église.

2° Un autre dyptique, représentant *une naissance, un baptême, un mariage.*

3° Un tableau représentant d'un côté *St-Eloy*, et de l'autre *les Monnoyeurs présidés par leur doyen.* Cette toile servait autrefois d'étendard à cette corporation.

4° Deux peintures sur médaillons, avec entourage de guirlandes. L'un de ces médaillons représente *la Vierge*, et l'autre *une Annonciation.*

5° Un intérieur de l'église de St-Sauveur au XVII^e siècle.

6° Portrait de M. Léonard Neyts, chanoine de la cathédrale de St-Donat, qui fonda plusieurs bourses en faveur des enfants de chœur, dits *Refectionaux.* — Cette peinture est de Pourbus.

7° Le portrait de M. le curé Van Kocquelacre, décédé en 1817, à l'âge de 71 ans.

Nous pourrions ajouter à tous ces produits des arts l'énumération d'une foule d'autres objets moins précieux ; mais il faut nous borner.

Voici maintenant les mausolées, tombeaux, pierres sépulcrales, cuivres tumulaires, qu'on rencontre dans l'intérieur de notre cathédrale.

1° Le monument en marbre de Messire Aybert Joseph Van Huerne, Seigneur de Schiervelde, etc. Seize blasons sont rangés autour de ce mausolée.

2° Un magnifique monument en marbre avec statuettes d'albâtre. Les défunts y sont représentés en relief, avec leurs patrons à leurs côtés. C'est le tombeau de Messire Jean de Schietere, décédé en 1575, et de son épouse, dame Catherine de Damhouder. Ce mausolée fut élevé en 1577, par Gilles de Witte et coûta liv. de gr. 52-00-00.

3° Une épitaphe avec festons, guirlandes et autres ornements accessoires, avec inscription et rehauts d'or et de couleurs. Dans la partie inférieure, on voit agenouillés devant une croix Jean Lernutius et son épouse. Leurs enfants sont derrière eux.

4° Un monument en marbre blanc et noir, érigé à la mémoire de M. François d'Herts, décédé en 1628, et de son épouse, dame Marie Breydel. Une niche se trouve dans la partie supérieure et renferme une statuette de la Vierge, copie assez heureusement réduite de la Vierge de Michel-Ange, qui se trouve à l'église de Notre-Dame. Le dessin en est toutefois incorrect et un peu lourd.

5° Une épitaphe en marbre, avec 8 blasons rangés à l'entour. — Au milieu une plaque de cuivre avec les armes de messire Charles Rapaert, décédé en 1680, et de son épouse dame Catherine Beuvet.

6° Une pierre tumulaire, revêtu d'une plaque de cuivre avec deux figures. — C'est le tombeau de M. Colard Cortschooft, décédé en 1568 et de sa femme dame Catherine Vaelponts. Aux quatre coins se trouvaient autrefois les armes de cette famille.

7° Une autre pierre avec une seule figure, sur le tombeau de Wautier Coopman, décédé en 1587.

8° Une id. avec figures, armoiries et qui porte les noms de Jos. De Muntere, décédé en 1419 et de son épouse dame Jacquemine Van der Brugghe.

9° Une id. Une figure représentant un personnage tout équipé. — Elle couvre la dépouille mortelle de M. Martin, seigneur de La Chapelle, décédé en 1452.

10° Une id. figures 4 blasons. On y voit le nom de M. Bernard Priem, décédé en 1465, et de son épouse dame Gudule Van der Beursse.

11° Id. Avec la figure de Robert de Brune, décédé en 1475.

12° Id. Une figure de prêtre, avec le nom de M. Jean Pipe, décédé en 1482.

13° Id. Un professeur est représenté assis au milieu de ses élèves — bonne exécution. Cette pierre couvrait les restes mortels de M. Jacques Schilewaerts, docteur en théologie, décédé en 1483.

14° Id. Une figure d'homme tout équipée et celle d'une femme. — Tombeau de M. le chevalier Jean De Vleeschouwer, décédé en 1482, et de son épouse dame Barbe De Witte. Ils avaient été les bienfaiteurs de l'église.

15° Id. Plusieurs figures, inscriptions. — Date, 1508.

✓ 16° Le marbre tumulaire de Jean de Liedekerke, décédé en 1518, et de son épouse Jeanne de La Douve. — Sur la pierre, un cuivre avec figures et blasons.

17° Une pierre tumulaire de M. Jean Vanden Hecke, décédé en 1519, et de son épouse dame Marguerite de Landas. — Armoiries.

18° Id. de M. Jacques Van den Bergh, décédé en 1529, et de son épouse dame Adrienne Van der Graeht.

19° Id. Avec figures d'homme et de femme. — Tombeau de Jacques Van Stakenburg, et de son épouse, décédé en 1575.

20° Deux pierres du XIV^e siècle, l'une de M. Pierre de Bil, et de son épouse dame Madeleine Noblets; l'autre de la demoiselle Isabelle Van Doorne.

21° Une petite pierre carrée sur laquelle sont gravés quatre enfants emmaillotés. C'est un don fait à l'église pour rappeler un accouchement extraordinaire de quatre enfants, qui eut lieu dans cette ville en 1578.

Outre ces divers monuments funéraires, il existe encore dans cette église plusieurs pierres avec plaques de cuivre, dont quelques-unes appartiennent à la famille de Boodt. Il en est une entr'autres, et c'est la plus remarquable, où une figure d'Ange tient suspendues par un ruban les armes de cette famille.

C'est avec ce sentiment de plaisir si doux qu'inspire toute création artistique vraiment digne d'attention, que nous mentionnerons ici une œuvre de M. Michiels, qui, sans appartenir à la cathédrale, en complète cependant la richesse. C'est un lustre de bois sculpté avec une rare perfection, et qui rappelle les plus beaux ouvrages de la bonne époque. Il a douze pieds de hauteur, sur quarante-deux pieds

de circonférence. Il se compose de dix-huit branches rangées, six par six, les unes au-dessus des autres. Une foule d'ornements du meilleur goût donnent à l'ensemble une grâce et une harmonie remarquables.

Ici finit la description du plus riche et du plus vaste monument que renferme la ville de Bruges. En parcourant avec nous cette vaste basilique, le lecteur a sans doute reporté avec intérêt sa pensée dans ces vieux âges où la foi laissait dans chaque pierre des traces touchantes de son passage.

CHAPITRE LVIII.

Église de Notre-Dame.

St-Boniface appartenait à cette race d'hommes d'élite qui, à l'époque où le sol de l'Occident avait été fortement remué par les invasions, parcourut, au milieu de tous les dangers, ces régions bouleversées, pour y semer la doctrine de J.-C. Bien que ses travaux apostoliques aient eu spécialement l'Allemagne pour théâtre, il n'en répandit pas moins en d'autres lieux la semence de ses paroles, et c'est dans une de ces courses évangéliques, où, porté par l'Esprit de Dieu, il évangélisait les peuplades encore à demi-sauvages, qu'il passa près de Bruges et fonda, non loin de cette ville, dans le domaine seigneurial de Syssele, une chapelle qu'il désigna sous le nom de Notre-Dame au bord du canal, *Onze-Lieve-Vrouwe ter Reyen*, pour la distinguer de la chapelle bâtie par Liederick de Buck et dédiée à la Ste-Vierge-Marie, ainsi que de la chapelle construite par St-Éloy et consacrée par lui à Notre-Dame et à St-Wulfrand. Au reste, le nouveau sacellum s'élevait en effet sur un canal, qui fut enclavé dans la ville en 909, lors de l'agrandissement de cette dernière.

Quoi qu'il en soit, on appelait communément cette chapelle *Église de St-Boniface*, et après sa mort, ce saint personnage en fut considéré comme le patron.

En 1116, un affreux incendie désola la ville de Bruges, et porte ses ravages dans la chapelle de St-Boniface. Mais bientôt les travaux

de reconstruction ont commencé. Tout l'édifice ne s'était jusqu'alors composé que du chœur. Ce chœur fut bientôt restauré. Commencés en 1119, les travaux étaient achevés en 1120, grâce à l'intervention toute puissante de Charles-le-Bon, XIV^e Comte de Flandre. On entreprit ensuite la construction des sous-ailes ou bas-côtés, et les paroissiens firent tous les sacrifices pécuniaires nécessités par cette entreprise.

Autre agrandissement en 1180. Toute la partie intérieure, c'est-à-dire, les trois nefs qui précèdent le chœur furent commencées alors. L'ensemble était terminé en 1183, et les frais furent payés par dame Gertrude, veuve de Rodolphe, Châtelain de Flandre. C'est depuis lors que l'église a abandonné son nom de Boniface pour prendre celui de Notre-Dame : c'est ce qui appert des lettres de sa Grandeur Everard, évêque de Tournai, données en 1183.

Un nouvel agrandissement eut lieu dans le XIV^e et dans le XV^e siècle. Il comprit deux sous-ailes, connues sous le nom de nef du St-Sacrement et nef de la Ste-Croix.

Le 21 Avril 1762, M. Jean Van der Stricht, prévôt de cette église, posa la première pierre de la voûte qui couvre la nef principale. Pour perpétuer le souvenir de cet événement, il y fit placer ses armoiries : mais jalouse de cette espèce d'usurpation, la population de la paroisse fit inscrire ces mots sur la partie de la voûte qui se trouve au-dessus de la chaire : *Cette voûte a été payée au moyen de dons faits par les paroissiens.*

L'église de Notre-Dame avait quatre entrées : d'abord, la principale dite *Heindeure* ; puis la porte percée dans la muraille de l'Est, à l'une des extrémités de la nef de Ste-Croix, là même où se trouve encore aujourd'hui un vitrail circulaire. Le portail de cette entrée était plus remarquable que tous les autres, et l'on y admirait une belle statue de la Ste-Vierge-Marie. Quand on supprima ce portail en 1788, on construisit sur le même terrain une chapelle où furent placés les fonts baptismaux. Plus tard on les plaça dans le portique du Nord, et on les y voit encore de nos jours. Ce dernier portail se trouve à proximité de la tour, et il offre à son extérieur, sous la

forme d'une chapelle, une charmante construction gothique, que n'aurait pas désavouée l'art de la bonne époque.

Enfin, une dernière porte s'ouvrait là où se trouve aujourd'hui l'autel de St-Joseph.

La belle Basilique de Notre-Dame subit, à la fin du XVIII^e siècle, le sort de la plupart de nos monuments religieux : elle fut vendue par l'autorité républicaine. Une première vente fut infirmée et déclarée de nulle valeur. Mais, elle fut, dans de nouvelles enchères, adjugée à un agent d'affaires, nommé Melicam, qui en fit l'acquisition, pour le compte du prévôt, M. De Diepenhede de Roosendaale.

On ne peut toucher à l'histoire des vieux monuments catholiques, sans raconter celle de ces tours majestueuses qui les dominent et semblent s'élever vers le ciel comme la prière vers le trône du tout-puissant.

La tour de Notre-Dame eut ses épreuves et ses catastrophes, comme ses sœurs de la Halle et de St-Sauveur.

D'abord elle s'écroula en 1163, et après avoir subi quelques restaurations, elle resta dans un état imparfait jusqu'en 1229. On la démolit alors de fond en comble et on songea à en construire une nouvelle. Pour couvrir les frais de cet immense travail, on institua une loterie, sous la prévôté de Walterius de Roovere, et cette mesure eut un assez heureux résultat pour que déjà, en 1230, on commençât les travaux de fondation. Ces travaux eurent lieu à une grande profondeur et s'étendirent fort loin sous l'église et le cimetière. La nature du terrain, qui, en cet endroit, est marécageux et sans consistance, nécessita même l'emploi de moyens extraordinaires. On travailla sur pilotis, et telle est la masse de matériaux de toute espèce ; bois, briques, pierres de taille, qui furent employées à ces fondements, que, s'il faut en croire certains historiens, la construction de cette partie colossale de la tour, qui s'offre à notre vue, nécessita moins de matériaux que la partie qui est cachée sous le sol.

La partie quadrangulaire de cette tour, c'est-à-dire, la plus importante, fut terminée en 1297 sous l'administration de Walterius de

Courtrai. On commença alors la construction de la flèche, qu'on orna d'une couronne percée à jour, et dont la matière est la pierre bleue de Tournai.

En 1524, on reconstruisit la partie de la tour qui s'élève depuis le couronnement jusqu'au faite. Quand elle fut achevée, on la couvrit d'une grande pierre blanche qui avait 27 pieds de périmètre, et qui faisait saillie d'un pied et demi au moins. On conçoit les peines, les efforts et même tout l'art qu'il fallut pour placer à pareille hauteur une pierre de cette dimension. Sur cette base ainsi élevée dans les airs, on fit encore, pour compléter la flèche, trente pieds de construction. Puis une croix, surmontée d'un coq, fut placée sur le tout et comme les deux objets, croix et coq, avaient ensemble une hauteur de 15 pieds, il en résulte que depuis la pierre qui sert de couverture, et dont nous avons dit un mot tout-à-l'heure, la flèche a encore 45 pieds d'élévation.

Quand cette masse colossale fut ainsi terminée, on voulut, pour en rompre l'uniformité, établir sur les quatre coins de la partie quadrangulaire, quatre petites tourelles d'une hauteur de 24 pieds, qui donnaient à l'ensemble une physionomie plus gracieuse. Ces tourelles existaient encore en 1760; mais, à cette époque, elles furent, après un examen d'experts, jugées et déclarées en mauvais état et on commença les travaux de démolition le 30 Juillet de cette année. C'est alors qu'on exécuta une galerie à l'extrémité de la partie quadrangulaire. On fut même, dans cette circonstance, obligé de faire de nombreuses réparations à la flèche, et une quête eut lieu dans la ville, pour couvrir les frais de ces travaux.

D'autres restaurations eurent lieu en 1768 et en 1837. Dans cette dernière année surtout les travaux furent considérables et se prolongèrent jusqu'en 1844.

Nous avons parlé d'une grande pierre carrée placée dans une partie de la flèche, où elle faisait saillie, et servait de base à la partie supérieure de la tour. On l'enleva vers 1818, et en même temps on abaissa la tour de plus de 50 pieds. Tous ceux qui l'ont vue telle qu'elle était autrefois sont unanimes pour regretter ce changement.

Telle qu'elle existe aujourd'hui, cette tour a une hauteur d'environ 400 pieds. Son extrême élévation lui a donné une légère inclinaison dans le sens de l'Ouest à l'Est, et ce fait s'explique facilement par la fréquence des vents d'Ouest sur nos côtes. Au reste, malgré les modifications importantes qu'elle eut à subir, cette construction mérite encore, par sa masse et son élévation, de fixer l'attention du touriste.

N'oublions pas d'ajouter que, grâce à cette élévation, elle sert de phare pour la navigation, et c'est pour ce motif qu'elle est peinte de blanc depuis le couronnement jusqu'au faite.

Plusieurs fois cette masse gigantesque fut attaquée par la foudre.

Elle le fut d'abord en 1524, et le tonnerre y fit quelques ravages.

En 1711, la foudre éclate de nouveau sur la tour de Notre-Dame, enlève la croix et la girouette, et cause quelques autres dommages. Les travaux de réparation furent bientôt commencés et on les poussa même avec vigueur. Il y avait toutefois dans ce travail une partie difficile et périlleuse : c'était le placement de la croix et du coq. On l'exécuta cependant avec bonheur, et cet événement donna lieu à une aventure d'une hardiesse ou plutôt d'une témérité si romanesque, que nous nous ferions scrupule de ne pas en instruire nos lecteurs.

Il y avait alors à Bruges un maître charpentier du nom de Stevins, dont l'esprit d'audace était connu et qui avait donné plusieurs fois des preuves de son mépris du danger.

Les entreprises les plus périlleuses ne l'effrayaient point, et c'était lui faire insulte, que d'affecter quelque doute à l'endroit de son courage. La fabrique de l'église eut dans la circonstance, dont il s'agit ici, l'occasion de connaître cet amour-propre irritable; mais Stevins faillit lui-même en être la victime. Il se vit avec peine oublié pour les travaux de réparation, et les ouvriers, qu'on lui avait préférés, prirent à tâche d'augmenter son mécontentement en lui faisant un grief de cet oubli.

Un jour surtout, après bien des propos et des injures, les choses

en vinrent au point qu'il résolut, par quelque action d'éclat, d'effacer l'affront qu'on venait de lui faire.

Il se rend donc chez lui, ne dit pas un seul mot à sa femme de ce qui s'est passé et se prépare pour le lendemain un triomphe à sa façon.

Le jour arrive; il se munit de plusieurs cordes de diverse épaisseur, recommande à son épouse de prier Dieu pour la conservation de ses jours, et prend la direction de l'église, où il entre sans hésiter. Par un heureux hasard, la porte de la tour était ouverte; il monte, et parvenu à la hauteur de la couronne, il remarque qu'il n'y a point d'autre moyen d'arriver à l'extrémité de la flèche que de gagner le couronnement. Mais du couronnement jusqu'au-dessus du coq, il y avait encore près de cent pieds. C'était donc une centaine de pieds environ d'une ascension en quelque sorte aérienne, que notre héros devait faire, en prenant son point de départ à quatre cents pieds environ du sol. La chose paraît fabuleuse; le courage de Stevins en fit une réalité.

Après quelques moments de réflexion, il se ceint le corps d'un câble solide, en jette un autre avec tant d'adresse qu'il l'accroche à la première tête de corbeau qu'il voit fixée dans le mur, gagne ainsi d'ancre en ancre la pierre de vingt-sept pieds de périmètre, dont on a parlé plus haut. Rencontre alors la saillie de cette pierre, saillie qui, comme nous l'avons dit, était d'un pied et demi, il hésite un instant. Enfin, il rassemble son génie et son courage, franchit le terrible obstacle, et reconnaît avec joie qu'il n'est plus séparé de l'extrémité que par un espace de 43 pieds. Cet espace, il l'a bientôt parcouru et touche enfin le coq sur lequel il se place à califourchon.

Dans cette situation, il se regarde comme vainqueur, et a bientôt par ses gestes fixé l'attention des passants. Les premiers qui l'ont aperçu dans cet état, ce sont deux religieux de l'abbaye des Dunes, qui cherchent à lui faire comprendre par signes la gravité du danger qu'il se fait un jeu de courir. A toutes les invitations de descendre, Stevins répond en saluant avec la plus grande assurance. Bientôt la foule s'est rassemblée; les uns lèvent les mains vers le ciel, les autres

se défont avec le frisson de la peur ; d'autres enfin lui font signe de descendre. Stevins ne répond à toutes ces invitations, que par de nouveaux gestes et de nouvelles salutations.

Mais voici que tout-à-coup le vent prend une autre direction et fait tourner à diverses reprises le coq sur lequel était assis l'illustre voyageur aérien. Pour la première fois il se trouble ; mais retrouvant bientôt toute sa présence d'esprit, il procède avec sang-froid à l'opération de la descente, et de péril en péril, de prodige en prodige, il atteint enfin la fenêtre qui lui avait servi d'issue vers le couronnement, et se voit ainsi hors de danger. Il vivait encore trente-cinq ans après ce coup de tête : C'est en 1746 que mourut ce héros d'une nouvelle espèce.

En 1740, la flèche de la tour fut une troisième fois atteinte par la foudre, qui, après avoir brisé la grande poutre à laquelle était suspendue la cloche de St-Boniface, d'un poids de 15,025 livres, fit encore d'autres dégâts dans la tour, et s'introduisit ensuite dans l'église, qu'elle remplit d'une odeur sulfureuse. Elle sortit alors par une fenêtre et alla exercer ses ravages sur la tour de la Halle, qu'elle incendia. Nous avons parlé plus haut de cette catastrophe.

Ces désastres causés par le feu céleste se répétèrent plusieurs fois. Nous ne citerons que les années 1852, 1853 et 1842, où les dommages furent assez importants.

Disons maintenant un mot de la sonnerie.

Parmi les grandes cloches, on comptait : 1° celle de Marie, fondue en 1341, et qui de la tour de Notre Dame fut transportée au commencement du XIX^e siècle dans la tour de la Halle, où elle sert de bourdon. — 2° Celle de Ste-Catherine, fondue en 1541. — 3° Celle de St-Boniface, fondue dans la même année, et qui fut refondue en 1417, sous la prévôté de Richard Vande Capelle.

Trois autres cloches de moindre dimension furent encore fondues sous l'administration du même prévôt : 1° Celle de St-Benoit, pesant 5,025 livres. — 2° Celles de St-Pierre et de St-Paul, et enfin une clochette du nom de Ste-Agnès.

Ces cloches n'existent plus aujourd'hui. On en compte trois seule-

ment : 1^o celle de St-Boniface; 2^o celle de la Torre; 3^o celle de St-Joseph et une clochette.

La flèche était, comme nous l'avons vu, surmontée d'une croix sur laquelle était placé un coq servant de girouette. La révolution qui ne voulait plus de croix, fit enlever les deux bras de celle de Notre Dame, et on y maintint l'anémomètre. L'ouvrier qui s'était chargé de cette mission difficile, et qui, du reste, n'en était plus à son coup d'essai, reçut le sobriquet de *Kruys-Duyvel* (Diable aux croix).

État ecclésiastique de Notre-Dame.

A quelle époque cette église obtint-elle le titre de paroissiale? C'est ce que toutes nos recherches n'ont pu nous apprendre. Elle était autrefois, comme nous l'avons vu, hors de l'enceinte de la ville et faisait partie du domaine seigneurial de Syssele. Plus tard, c'est-à-dire, en 119, la population des faubourgs s'était tellement accrue, qu'on jugea à propos de les englober dans la ville. L'église de Notre-Dame fut comprise dans cet enlèvement, et on ne peut douter que déjà elle ne fut paroissiale à cette époque.

En 1091, sa grandeur Radbode, évêque de Tournai, l'éleva au rang de collégiale. Il y institua un chapitre de chanoines qu'il investit du privilège de procéder de tout temps entr'eux à l'élection d'un prévôt.

Le premier qui fut honoré de cette dignité se nommait Gommarius. Il était très jeune encore, et tellement avide d'étude, que pour s'y livrer avec fruit, il crut devoir se rendre en Lorraine où plusieurs écoles s'étaient alors rendues célèbres. Mais, avant son départ, il eut soin de confier la direction de son chapitre à un certain Bertulphe, homme pieux, s'il en fut, mais dont le zèle était parfois inconsideré. Bertulphe se fut bientôt aperçu que la vie de ses chanoines était loin d'être régulière, et que tous les liens de la discipline ecclésiastique s'étaient relâchés parmi eux. Sans perdre de

temps, il s'adressa à l'évêque de Tournai et lui fit connaître, dans des termes peut-être un peu crus, le véritable état des choses, en faisant, au nom de Gommarius, la remise des lettres d'institution du chapitre, avec prière de les révoquer et de lui accorder l'autorisation d'établir dans la même église un chapitre de religieuses. Cette faveur lui fut octroyée, en considération des motifs qu'il fit valoir à cette fin.

Un chapitre de femmes y fut donc institué; mais ce ne fut pas pour longtemps. A peine Gommarius est-il revenu de la Lorraine en 1101, qu'informé de cette petite révolution canoniale, il se rend près de Monseigneur de Tournai, pour lui faire connaître qu'il était complètement étranger à toutes les démarches que Bertulphe avait cru pouvoir faire en son nom, et qu'il le pria en conséquence de lui accorder de nouveau des lettres d'institution du chapitre, avec addition de privilèges. Le tout fut approuvé et confirmé l'année suivante par sa Sainteté Pascal II. Quant aux religieuses, elles furent contraintes d'abandonner l'église. Mais, grâce à l'intervention du supérieur de l'abbaye de l'Eeckhoute, elles obtinrent une demeure contiguë à ce couvent, et elles y restèrent jusqu'à leur réinstallation dans leur cloître primitif à Beghem, maintenant Odelem, dont l'église était dédiée à St-Trond. Ces religieuses conservent encore aujourd'hui le nom de *Trudo Hersen* qu'elles ont toujours porté, et qu'elles tiennent du nom de celui à qui l'église était dédiée.

Comme le nombre des habitants augmentait de jour en jour, on nomma en 1186, un deuxième curé, et un troisième en 1229. Alors on divisa la paroisse en trois parties : la section d'or, celle d'argent et celle de plomb. Cet état de choses se maintint jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, où l'état ecclésiastique de Notre Dame se composait du personnel suivant :

Un prévôt, dix chanoines, vingt chapelains, quatre vicaires et trois curés.

Depuis la domination française, ce personnel est bien réduit : il se borne à un curé et à trois vicaires.

Passons maintenant à la description de la basilique, en commençant par le chœur.

L'enceinte de clôture se composait de quatre portes, de stalles, de balustrades, et c'est encore à peu près ce qu'elle est aujourd'hui.

L'autel était un don de Marie de Bourgogne. Il était de marbre, et enrichi de plusieurs ouvrages de sculpture parmi lesquels nous citerons diverses figures symboliques de la religion. En 1558, Philippe II, roi d'Espagne et comte de Flandre, exhausssa cet autel et l'enrichit de plusieurs ornements. Il ajouta à ces marques de munificence royale, le don d'un superbe tableau à volets, peint par Pierre Pourbus, et qui représente *le Crucifiement de Jésus entre les deux Larrons*. Les volets, qui forment quatre compartiments, ont pour sujets quatre scènes de la Passion, attribuées à plusieurs maîtres, sans qu'il nous soit possible de décider la question d'une manière péremptoire.

Une croix admirablement ouvragée et six chandeliers d'argent massif doivent être rangés parmi les richesses qui décorent cet autel.

Il reçut de nouveaux embellissements dans les premières années du XVIII^e siècle.

En effet, on l'orna d'une espèce de revêtement d'argent, où l'on avait ciselé avec beaucoup d'art les principaux mystères du sacrifice de la Sainte Messe. L'artiste était Jean Hermans, orfèvre d'Anvers, et alors domicilié à Bruges, où il décéda en 1743.

Vers la fin du XVIII^e siècle, lors du grand cataclysme révolutionnaire, l'autel fut vendu et démoli, et les matériaux furent employés aux fondations d'une petite maison de campagne, sise à St-André-lez-Bruges, près d'un ancien cabaret dont l'enseigne était *Wit Huys, la Maison Blanche*. Quant à l'argent, il disparut pour toujours; mais, fort heureusement pour les arts, le tableau fut préservé de la dévastation, et on peut encore aujourd'hui l'admirer dans cette église.

En 1802, quand on rouvrit les églises, on songea à élever un autel dans le chœur. On choisit pour cette destination celui de l'abbaye de St-André, dont on avait fait l'acquisition, et dont la

forme, sans offrir beaucoup de détails de sculpture, ne laisse pas que de présenter une masse imposante et sévère. Un ange est agenouillé de chaque côté; ils sont l'un de Pierre Pepers le père, l'autre de son fils qui mourut toutefois avant l'achèvement de la statue, et laissa ainsi à son père le soin d'y mettre la dernière main.

A ces deux pièces capitales, il faut joindre divers ornements en dorure, et un magnifique bas-relief, représentant le Christ, dont le corps repose sur les genoux de sa Sainte-Mère, tandis qu'un ange soutient un de ses bras.

En 1468, Charles-le-Téméraire, duc de Bourgogne, tint, dans l'église de Notre-Dame, un chapitre solennel de la Toison d'Or. La fête dura trois jours et la magnificence qu'on y déploya fut extraordinaire. Huit nouveaux chevaliers furent, dans cette cérémonie, nommés en remplacement des Confrères, décédés depuis le dernier chapitre. Leurs armoiries furent placées dans le chœur, et lorsque, en 1499, on eut placé de nouvelles stalles, ces armoiries en ornèrent la partie supérieure.

Ces stalles étaient du plus beau travail et du meilleur goût. Le ciscau y avait fait des merveilles de sculpture, et elles étaient, sans contredit, le principal ornement du chœur. Mais, elles furent, comme tant d'autres objets précieux, vendues à l'époque de la révolution française, et remplacées par celles qu'on y voit aujourd'hui. Ces dernières formaient jadis la clôture du chœur de l'abbaye d'Eeckhoutte, et lorsqu'on les transporta dans l'église de Notre-Dame, on y plaça comme ornements à la partie supérieure, les blasons des chevaliers de la Toison d'Or.

Les deux portes latérales du chœur étaient de marbre et d'une exécution remarquable. La partie supérieure était chargée de sculptures et l'on y voyait les armes coloriées de Philippe II, qui, en 1558, avait commandé cet ouvrage pour en faire don à l'église.

Ces deux portes furent enlevées au commencement de ce siècle, et remplacées par celles qu'on y voit aujourd'hui. Ces dernières sont de fer battu et assez élégantes de dessin. Delmotte de Bruxelles en

est l'auteur ; elles datent de 1781. Nous en avons parlé dans le chapitre de St-Donat.

Le chœur était fermé par une balustrade de marbre, dont les détails étaient artistement traités ; une partie sert encore de clôture derrière l'autel. Quand ce bel ouvrage fut enlevé, on le remplaça par une grille de bois qu'on voit encore aujourd'hui.

Derrière l'autel, se trouvait une autre porte de fer battu. C'était l'œuvre de J. Ryckam d'Ostende, qui l'avait confectionnée en 1699. Cette porte est dans le goût de l'époque : on y voit force feuillages, force guirlandes et tous les ornements que le caprice peut imaginer. L'église de Notre-Dame devait cet embellissement à la munificence de M. François Van Beversluys, en son vivant receveur général du Franc de Bruges, et de son épouse, dame Marie Van Westveld, qui mourut en 1727. On avait placé sur cette porte les armes des donateurs qui s'étaient montrés, toute leur vie, les bienfaiteurs de cette église. A l'époque de la révolution française, cet objet d'art fut transporté au Musée de l'ancienne abbaye des Dunes et il y resta jusqu'au rétablissement du culte catholique, où il fut rendu à sa destination primitive.

Jubé. — On enleva en 1722 l'ancien jubé de cette église, qui était tout entier de marbre. Il se composait de cinq arcades et reposait sur six piliers. Une cloison à balustres séparait ce jubé du chœur, et dans le milieu de cette cloison se trouvait une porte percée à jour. Sous les arcades latérales, on voyait deux petits autels dédiés, l'un au sacré Nom de Jésus, l'autre à la Vierge-Marie, sous l'invocation de Notre Dame de Bon-Secours.

Au-dessus de ces arcades, étaient placées diverses statues élevées chacune sur un piédestal. Sur l'arcade du milieu, était la statue de Notre-Dame; sur les quatre autres, celles des évangélistes : l'exécution en était assez heureuse.

Au-dessus du jubé, sur une ogive, dont les arcs se joignaient entre les deux piliers du chœur, on voyait une croix très élevée avec Christ, et de chaque côté de la croix la mère du Sauveur et Saint-Jean. La croix se trouve aujourd'hui au-dessus des orgues qui

jadis étaient placées entre le premier et le second pilier du côté de la tour.

Le nouveau jubé fut commencé vers la fin de Novembre 1722. La pierre et le bois entrent dans cette construction, où l'on n'a épargné ni la couleur ni la dorure, et qu'on a recouvert, dans ces derniers temps, d'un badigeonnage du plus mauvais goût. Trois arcades composent la base de ce jubé. Celle du milieu se ferme au moyen d'une porte de fer battu, enrichie d'ornements en or. C'est l'œuvre de M. Kinsoen, père du fameux peintre brugeois de ce nom. Dans la partie supérieure de cette porte, on remarque les armes du donateur, M. Jean Van der Stricht, quarante-deuxième prévôt de cette église.

Dans chacune des deux arcades latérales, se trouve un autel dont on renouvela la dédicace en 1727; ce fut sa grandeur l'évêque Van Susteren qui officia dans cette cérémonie.

Des orgues assez remarquables dominent le jubé sur lequel, ainsi que nous l'avons dit plus haut, s'élève un crucifix gigantesque.

En entrant dans le chœur, le premier objet qui frappait les regards, c'étaient deux mausolées du plus beau travail et de la plus grande richesse, qu'on voit aujourd'hui dans la chapelle, dite de Lanchals. L'un était consacré à la mémoire de très-haut et très-puissant prince Charles-le-Téméraire, duc de Bourgogne, comte de Flandre, qui, dans la nuit du 23 Décembre 1476, fut tué à la bataille de Nancy. Son corps fut d'abord inhumé dans l'église de cette dernière ville; mais Charles-Quint, son arrière-petit-fils, le fit transporter à Bruges et enterrer sous le tombeau, dont nous venons de parler.

L'autre mausolée est celui de sa fille, la très-illustre et très-puissante princesse dame Marie de Bourgogne, archiduchesse d'Autriche, duchesse de Bourgogne, comtesse de Flandre, qui en 1482, mourut à la fleur de son âge, d'une chute de cheval qu'elle fit dans une chasse au faucon. Elle-même avait choisi l'église de Notre-Damo pour le lieu de sa sépulture.

La renommée de ces deux monuments est européenne, et le

premier soin de tout voyageur curieux est de les visiter. Ils méritent cet hommage, et pour la grandeur des souvenirs qu'ils réveillent, et pour la richesse de leurs ornements. Ils sont tout entiers de pierre de touche et couverts, dans toute leur étendue, de divers ouvrages en cuivre doré au feu. Sur le dé du cénotaphe, se ramifie avec infiniment de grâce et de goût, l'arbre généalogique de cette illustre famille, dont les blasons émaillés sont soutenus par des génies en cuivre doré au feu. La statue de Charles-le-Téméraire, armé de pied en cap, est couchée sur le tombeau qui lui est consacré. Sur le monument de Marie de Bourgogne, la noble princesse est représentée aussi couchée et dans son plus beau costume de cour.

Ces deux mausolées sont riches et d'un travail précieux; aussi, dans un voyage qu'il fit à Bruges, son Altesse impériale, Ferdinand, qui fut dans la suite Empereur des Romains, déclara-t-il hautement n'avoir nulle part rencontré des objets d'une telle valeur et d'une si rare beauté : il avait pourtant parcouru l'Allemagne, l'Espagne et l'Italie.

Nous devons ajouter toutefois que, malgré le mérite artistique de ces deux magnifiques tombeaux, il est impossible de les mettre tous deux sur la même ligne. Celui de Marie de Bourgogne l'emporte de beaucoup sur l'autre, par la hardiesse de l'exécution, la pureté des lignes et la finesse des travaux de ciselure et de bosselage.

C'est à Bruges que furent exécutés ces objets précieux. Le mausolée de Charles-le-Téméraire fut ordonné en 1558 par Philippe II, qui prescrivit à son conseil de solder la somme nécessaire à la confection d'une tombe pareille à celle de sa mère, Marie de Bourgogne.

Cette œuvre capitale fut exécutée sous la surveillance de MM. Jean Perez de Malvenda, bourgmestre de la commune et Pierre Aerts, trésorier de cette ville.

Les travaux furent confiés :

1° Le socle en pierre de touche à Josse Aerts, maître sculpteur demeurant rue d'Oudenbourg.

2° La fonte ainsi que la dorure de la statue du Comte et des autres ornements en cuivre à Jacques Jonghelynck, qui, en outre,

dora et émaila les armoiries, d'après les dessins et renseignements que lui fournit M. Corneille Gailliard, homme d'armes de l'empereur Charles-Quint.

D'après un compte rendu, le 8 Janvier 1565, au conseil des finances par M. Jean Percz de Malvenda ainsi que par M^{me} Marie Perez, veuve de Pierre Aerts, il résulte que ce tombeau fut achevé en 1562 et que, le 19 Juin de la même année, il a été payé de ce chef une somme de 24,515 florins, 6 sous.

Remarquons toutefois que dans cette somme étaient compris les frais déboursés pour exhausser l'autel, replacer le tableau, ainsi que les deux portes latérales du chœur, dont l'exécution avait été ordonnée par Philippe II, duc de Bourgogne.

En 1765, des ordres de la cour prescrivirent la restauration de ces superbes cénotaphes. Les travaux de réparation comprirent toutes les armoiries, tous les ornements de cuivre, dont plusieurs furent même renouvelés. Enfin, pour mettre à l'abri de la poussière et des intempéries ces monuments précieux, on leur fit deux couvercles en bois.

Les frais de ces travaux s'élevèrent à la somme de 11,975 florins, 7 sous, 6 deniers, monnaie courante.

La révolution menaça l'existence de ces beaux ouvrages. Quand on la vit promener ses ravages jusque dans la ville de Bruges, piller les églises, dévaster les chapelles et porter partout son vandalisme sacrilège, on craignit avec raison pour de pareilles richesses. Mais, il se trouva fort heureusement deux hommes, qui voulurent, leur en coûtât-il la vie ou la déportation, mettre à l'abri de la fureur dévastatrice deux monuments consacrés à la mémoire de personnages aussi célèbres. L'un se nommait Pierre De Zutter, alors bedeau de l'église de Notre-Dame; l'autre Berthulphe Valckenaere, garçon de la table des pauvres dans la même église. Tous deux se mirent à l'œuvre, démontèrent les monuments et en transportèrent toutes les pièces chez ce même Valckenaere, où elles restèrent jusqu'en 1806 époque où l'on plaça dans la chapelle de Lanchals ces riches mausolées.

Lorsque, en 1810, Napoléon vint dans nos murs, il voulut voir et admirer à son tour ce qui avait fait l'objet de l'admiration des siècles. Il fut, en effet, vivement frappé de la beauté de ces tombeaux et de la richesse de leurs ornements. Informé qu'on devait la conservation de ces chefs-d'œuvre au prénommé De Zutter, il lui fit un don de mille francs, et donna de plus à l'église une somme de dix mille francs, destinée à la restauration des deux tombeaux et de la chapelle, où ils étaient placés.

La renommée de ces objets est, comme nous l'avons dit plus haut, tout-à-fait européenne. Aussi, en 1841, Louis-Philippe, roi des Français, sollicita-t-il la faveur d'en faire prendre la moule en plâtre, pour en décorer une des galeries historiques de Versailles. D'habiles dessinateurs eurent en même temps le soin d'en faire sur le papier des copies coloriées, qui permirent de reproduire au besoin toute la vérité de l'original.

C'est un bonheur pour la ville de Bruges d'avoir pu sauver de la fureur des anarhistes ces beaux débris d'un autre âge : il n'en fut pas ainsi malheureusement de la dépouille mortelle du noble Duc et de la Duchesse. La cupidité des Vandales leur inspira l'idée de profaner les tombeaux : ils s'imaginaient y trouver des richesses, et c'en était assez pour ces misérables. Les cendres de tout ce que la ville avait offert d'illustre, par la naissance, le talent et la vertu, furent impietoyablement dispersées, et les restes des deux illustres personnages furent compris dans cette sauvage et ridicule profanation.

Continuons notre description du chœur.

Au-dessus du maître-autel, étaient deux vitraux sur lesquels on voyait les portraits de Maximilien et de Marie de Bourgogne. Les deux nobles personnages y étaient représentés, agenouillés devant un prie-Dieu, sous une espèce de portique où l'on voyait les initiales C. M. Leurs armes se trouvaient dans la partie supérieure.

En tournant les regards vers la partie Sud du sanctuaire, on voyait un superbe mausolée de marbre, surmonté d'une figure d'albâtre agenouillée et en costume épiscopal. C'était celle de M. Gaspard de La Torre, vingt-troisième prévôt de cette église,

qui mourut le 6 février 1651. Derrière ce monument, le eiseau avait sculpté les plus riches ornements en marbres de diverse couleur. C'étaient des figures en haut-relief, des guirlandes, des rinceaux, etc., etc.

En face de la tombe, dont nous venons de parler, dans la partie septentrionale du chœur, on remarquait jadis le superbe mausolée de messire Jean de Bruges, seigneur de Gruuthuyse, comte de Wyneestre et prince de Steenhuyze, décédé le 26 Novembre 1492, et de dame Marie Van Borssele, son épouse, décédée le 29 Août 1510.

Ce riche monument était de pierre bleue. Les deux époux y étaient représentés par deux statues de cuivre, admirablement ciselées, toutes deux en costume complet. Une série de colonnes formant ce qu'on appelait alors tabernacles, aussi en cuivre ouvragé, servait de clôture à ce monument. Outre les armes de ces hauts personnages, dont on avait décoré leurs mausolées, on y voyait des figures symboliques de toutes les vanités de la terre. Aux deux piliers, auxquels était adossé ce tombeau, étaient appliqués deux piédestaux en forme de euls-de lampe, sur lesquels étaient placés deux figures d'anges portant les écussons de ces personnages.

Au-dessus de cette tombe, les regards s'arrêtaient autrefois avec ravissement devant un tabernacle en forme de pyramide (*sacraments huysken*). Il était remarquable sous le rapport des sculptures qui l'ornaient depuis la base jusqu'au sommet. On le fit disparaître, pour donner à la famille de Gruuthuyse la facilité de suivre toutes les parties du service divin, de la tribune qu'elle se fit construire.

Chapelles.

L'église de Notre-Dame renferme vingt-cinq chapelles, dont quelques-unes possèdent des autels remarquables, par les travaux d'art qui les décorent.

La première, qui doit fixer notre attention, se trouvait dans le bas-côté septentrional de l'église : elle était dédiée à St-Phiaere. Les grainiers, dits *koornbyters*, en avaient l'usage spécial depuis l'année 1517; et ils avaient, par compensation, la charge d'entretenir le

vitrail qui donnait le jour sur cette chapelle. Le tableau qui décorait l'autel représentait la Ste-Vierge avec l'enfant Jésus, devant lesquels est agenouillé St-Phiaere. Cette chapelle est aujourd'hui remplacée par le portail du Nord.

2° Chapelle de St-Jacques, autrement dite : chapelle des De Boodt.

C'était en effet devant cette chapelle que la famille De Boodt avait son caveau de sépulture. On y voyait l'épithaphe de M. Anselme Boëtius (De Boodt), médecin et conseiller de l'empereur Rodolphe II. A la mort de ce souverain, il revint à Bruges pour se livrer tout entier à l'étude des sciences naturelles, de l'histoire et de la peinture. Après une vie exclusivement consacrée à la science, De Boodt mourut à Bruges, le 31 Juin 1652.

Cette chapelle possédait autrefois une peinture, représentant la *Transfiguration du Christ*. Plus tard, c'est-à-dire en 1575, on y ajouta des volets, sur lesquels Pierre Pourbus peignit les portraits des donateurs, M. Anselme De Boodt, échevin en 1577 et doyen des courtiers, décédé en 1582, et de son épouse dame Jeanne Voet, décédée en 1561. Il y peignit aussi les portraits de leurs enfants. Sur la surface extérieure, sont exécutés en grisaille les patrons de la famille. Le tableau se trouve aujourd'hui dans la chapelle de St-Joseph. Quant à la chapelle de St-Jacques, elle est, comme la précédente, convertie en portail.

3° Chapelle de Ste-Catherine.

Elle appartenait à la corporation des Tisserands (en toile), qui, de l'église des RR. PP. Récollets, était venue s'établir dans l'église de Notre-Dame, en 1590. La confrérie était aussi chargée de l'entretien du vitrail, comme il appert d'un acte qui porte la date du 28 Janvier de la même année. Elle partageait avec les fabricants de coutil (*tykwevers*), la jouissance de cette chapelle pour les exercices religieux, et les deux corporations honoraient pour patron St-Druon, qu'on voyait représenté sur le tableau de l'autel, agenouillé aux pieds de l'Agneau sans tâche, au milieu d'un groupe d'esprits célestes.

En face de l'autel, est suspendu un magnifique paysage par D. Nollt. Le sujet est *Elie sur le haut d'une montagne regardant le feu*

du Ciel qui dévore ses persécuteurs. Cette toile vient de l'église des Carmes déchaussés.

4° Chapelle de St-Jean-Baptiste ou de (*Buffelmakers*).

On l'appelait encore chapelle des fabricants de buffle;—fondée en 1269, par M. Diederic Van Bomele, elle occupait d'abord, dans le sous-aile septentrional, l'emplacement qui précède la chapelle de l'ange-gardien. Lorsqu'on adjoignit au vaisseau de l'église la nef, où se trouve la chapelle de la croix, on y transféra l'autel de celle de St-Jean-Baptiste et on le plaça dans le lieu même, où il se trouve aujourd'hui. Cet autel était orné d'un tableau, représentant *le baptême du Christ*, qui aujourd'hui se trouve en face de la sacristie.

Dans ce même lieu, se trouvait une épitaphe de marbre blanc et de marbre noir, enrichie des huit quartiers de M. Adrien Budsin, curé de cette église, décédé en 1628.

5° Chapelle de Ste-Cécile.

Elle se trouvait dans la même nef, à l'un des angles de la base de la tour. L'autel en était petit et de peu d'importance.

6° Chapelle de la croix.

Elle forme l'extrémité de la nef. Deux espèces de marbre, le blanc et le noir, composent la structure de l'autel, qui est décoré de guirlandes et de figures assez heureusement traitées. Dans le centre se trouve une espèce de niche ou de tabernacle, où est déposé un reliquaire, renfermant un morceau de la vraie croix. Une autre niche, pratiquée plus haut, renferme une statue de la Vierge avec tous les emblèmes de l'agonie de son divin fils. On y remarquait jadis un tableau aujourd'hui placé près du transeps : c'était une descente de croix, peinte par Vroyclynck.

Cette chapelle fut érigée en 1473, par la munificence pieuse de M. Wautier Untenhove, qui épousa Marguerite Tristram, dont le premier mari se nommait Nicolas Schouteeten. Toute cette famille se distingua par les dons qu'elle fit à cette église. Mais, parmi tous ces dons, il en est un inappréciable : c'est celui d'une partie de la Ste-Croix, apportée de la terre sainte par Nicolas Schouteeten, et dont Wautier Untenhove fit don à l'église de Notre-Dame.

En 1474, Monseigneur Pierre De Clugny, évêque de Tournai, fit procéder à toutes les enquêtes, formalités et vérifications nécessaires pour constater l'authenticité de cette relique. Les personnes qui assistaient à l'épreuve étaient :

Lc R. P. Eustache Allende.

M. Jean De Hoya, curé de la cathédrale de St-Donat.

M. Jean Van Praet, chanoine de la même église.

Tous trois étaient professeurs en théologie.

MM. les marguilliers et un grand nombre d'ecclésiastiques étaient présents à cette cérémonie qui, du reste, était publique.

On dit même qu'un grand feu fut préparé, et qu'au moment où la flamme avait acquis toute son intensité, on y plaça la précieuse relique et qu'on l'y laissa jusqu'à ce qu'on la vit toute rougie; qu'alors on la retira du brasier, et qu'au grand étonnement de la foule elle apparut intacte aux yeux des spectateurs. Cet événement miraculeux est reproduit dans un tableau, dont nous aurons occasion de parler plus loin. C'est, au reste, depuis cette époque, que la relique jouit de la plus grande vénération parmi les fidèles.

On sait quelle fut, dans le cours du XVI^e siècle, la fureur des sectaires contre tous les objets de la vénération et de la piété publiques. Bruges ne fut pas épargnée dans ce déchainement des mauvaises passions : les reliques, les vases précieux, les images des saints, tout fut pillé, détruit par les misérables. Il y avait donc tout à craindre pour le bois sacré. Mais un homme plein de zèle et de courage, M. Liévin De Voghelaere, marguillier de Notre-Dame, enleva le reste vénéré, ainsi que les reliques de St-Boniface, et les emporta chez lui, où il les cacha au moyen d'une ouverture pratiquée dans la muraille qu'il eut soin de maçonner ensuite. Pour plus de sécurité, il plaça en cet endroit un tableau représentant le Christ attaché à la croix.

Quand le calme fut rétabli, et qu'il fut permis à la piété de rendre ses hommages aux objets de sa vénération, on songea sérieusement à replacer dans les églises tout ce qui avait été soustrait à la fureur sacrilège des vandales. L'église de Notre-Dame rentra en possession de tout ce qu'avait sauvé le zèle particulier, à l'exception toutefois

des reliques de St-Boniface et du fragment de la vraie croix. Car M. De Voghelaere était mort avec son secret, au moment même, où la persécution sévissait avec le plus de fureur.

Quel moyen employer pour arriver à la découverte du trésor? On fit toutes les perquisitions imaginables, et à force d'être sincère et actif, le zèle devint ingénieux et réussit dans ses recherches. Interrogés sur tout ce qu'ils avaient vu ou entendu à ce sujet, les petits-fils du défunt firent connaître que leur aïeul avait l'habitude de prier devant le tableau, dont nous avons parlé plus haut, et dont ils désignèrent la place. Des recherches eurent lieu à l'instant même en cet endroit, et on parvint enfin à découvrir l'objet d'une si grande vénération.

On fit, pour transporter ces reliques, une procession solennelle, et elles furent déposées avec cérémonie dans la chapelle, où on les avait honorées autrefois et où on les honore encore aujourd'hui.

Une série de dix tableaux, suspendus aux murailles de cette chapelle, forme l'histoire complète de la divine relique. On y voit, entr'autres circonstances, la scène où Wautier Uutenhove offre le don précieux à l'église de Notre-Dame. Sur une autre toile, le même Wautier est représenté offrant à l'église une pièce de damas que lui avait présentée la ville de Dordrecht, en reconnaissance du don généreux d'un fragment de la vraie croix, don fait à cette ville par M. Schoutheeten. Un autre tableau montre l'inappréciable relique, échappant à l'incendie qui consuma l'église de Dordrecht en 1457. La conservation miraculeuse de la vraie croix, au milieu d'un brasier ardent, y est aussi représentée, comme nous l'avons vu plus haut. Puis vient une composition, où la même relique produit l'ébullition de l'eau dans laquelle on la plonge. Enfin, le peintre a complété l'ensemble de ses compositions, en montrant la relique enlevée soigneusement de l'église, pour échapper à la rage des Iconoclastes, et découverte plus tard chez M. De Voghelaere.

En face de ces tableaux, il s'en trouve dix autres, formant série, et tous peints avec beaucoup de légèreté, par Garemyn de Bruges. L'auteur y a exécuté divers traits de la vie et de la Passion du

Sauveur, comme la dernière cène, les adieux du Christ à sa mère, Jésus dans le jardin des Olives, la flagellation, le couronnement, l'*Ecce Homo*, le Christ succombant sous le faix de la croix, Jésus dépouillé de ses vêtements, le crucifiement et enfin le Christ suspendu à la croix. Toutes ces compositions ont été peintes de 1775 à 1777. Quelques-unes sont les offrandes de quelques particuliers et leurs armes se trouvent toutes dans la partie inférieure du tableau.

Dans la même chapelle, il faut prêter quelque attention à un superbe lustre de bois, parfaitement sculpté, dans le style gothique, et dont les ornements sont du meilleur goût. C'est l'œuvre de notre compatriote, M. Hoevenaghel, décédé à Rome.

En entrant dans les collatéraux du chœur, on voit d'abord une chapelle, érigée par la famille Breydel; c'est là qu'était son caveau de sépulture. Un grand nombre de personnes de cette famille y sont enterrées : nous citerons entr'autres le fameux patriote Jean Breydel qui, de concert avec Pierre de Coninck, délivra la ville de ses oppresseurs et mérita, après la victoire de Groeninghe ou des Éperons d'or, en 1302, le titre glorieux de héros de la bataille. Tant de bravoure lui valut le titre de chevalier.

Il était fils de Michel, le franc boucher de Bruges et il épousa Claire Van Hertsberge, qui fut enterrée avec lui dans le même caveau.

Il en est de même de son fils Jean Breydel. Il fut enterré dans ce lieu avec son épouse Claire de Pinckere, ainsi que tous ses autres enfants.

Plus tard, la famille Breydel abandonna cette chapelle, qui devint la propriété de la famille de Baenst, propriétaire jusqu'alors de la chapelle attenante.

Deuxième chapelle des bas-côtés du chœur.

Elle était, comme nous venons de le voir, la propriété de la famille de Baenst, qui l'avait érigée, en la faisant consacrer à la Sainte-Trinité.

L'autel en était de marbre, et on y voyait un tableau représentant ce divin Mystère : c'était l'œuvre de P. Bernaerts.

Devant cet autel, il y avait un cuivre sur lequel étaient représentées les armes de la famille de M. Jean de Baenst, ainsi qu'une figure de chevalier, en costume de guerre.

Deux pierres, avec épitaphes en caractères gothiques, étaient enchâssées à la muraille la plus proche de l'autel : elles appartenaient à la même famille.

A l'Est, contre le mur s'élevait le tombeau en marbre avec épitaphe de M. Jean de Baenst, dont la statue était exécutée en grand costume de guerre. Les armes décoraient la partie supérieure de la tombe.

Ce monument existe encore aujourd'hui, mais en partie.

Au-dessus de l'entrée de la chapelle, on voit les armoiries de la famille Gallo.

Ajoutons, pour déplorer un pareil abus, que les deux chapelles, dont nous venons de nous occuper, servent aujourd'hui de magasins pour les objets qui ne sont plus guère d'usage.

5° Chapelle de Ste-Marguerite.

Elle a été fondée par dame Marguerite Bladelynex, veuve de Colard Fevers, décédée en 1449.

Il s'y trouvait autrefois deux tombeaux, en marbre gris-noir. L'un renfermait le corps de Colard Fevers et de son épouse, dame Marguerite Bladelynex ; l'autre était la sépulture de messire Jean de Baenst, chevalier de Jérusalem, décédé en 1483, et de son épouse, Marguerite Fevers, dame de St-Georges, morte en 1470.

Ce dernier mausolée était couvert de deux statues couchées, en grand costume. On voyait sur ce monument les armes de la famille, et l'écusson de Jérusalem.

Au-dessus de l'autel est un magnifique vitrail en verre peint, représentant agenouillés devant la Vierge et l'enfant Jésus, M. Jean de Baenst et Marguerite Bladelynex, avec les quartiers de la famille.

Le tableau de l'autel avait pour sujet la Ste-Vierge avec son divin

filz, dans tout l'appareil de la gloire et de la grandeur. Divers personnages figurent dans cette composition, comme St-Jean et Ste-Marguerite recevant de Jésus la palme du martyre. C'est une composition très-achevée, due au talent de J. Maes.

4^e Chapelle ou oratoire de Gruuthuyse.

La construction de cet oratoire, autrement désigné sous le nom de tribune, date de 1471. La reconnaissance l'éleva à la piété et à la générosité. De tout temps, la famille de Gruuthuyse s'était distinguée par sa libéralité pour l'église de Notre-Dame. Touchés de tant de zèle et de dévouement, le chapitre et la fabrique de cette église autorisèrent spontanément messire Louis de Bruges, seigneur de Gruuthuyse, prince de Steenhuyse, à faire construire un oratoire, qui établit une communication entre sa demeure et l'église; ils octroyèrent de plus à sa famille le droit d'user à perpétuité de cette chapelle pour y assister aux services religieux. De cette tribune on pouvait, en effet, à travers deux fenêtres, avoir vue sur le chœur; mais il fallut, pour cela, enlever le fameux chef-d'œuvre de sculpture, dont nous avons parlé plus haut, et qui portait le nom de *Sacraments huysken*.

Cet oratoire se compose de deux tribunes superposées. Il est difficile de trouver, dans le style gothique, rien de plus délicat et de plus élégant : tous les connaisseurs l'admirent, et il n'est pas d'étrangers qui n'en prennent le croquis. La partie inférieure est de pierres de taille bleue et l'on y voit deux mortiers sur affûts, lançant leurs bombes. Les lettres L. M. qu'on y remarque, sont les initiales de Louis et de Marguerite. Au-dessus de la porte sont placées les armes de Gruuthuyse et d'Aa.

La partie supérieure repose sur une poutre ouvragée, toute chargée d'ornements de bon goût. Elle est de bois de chêne et divisée en trois compartiments. Sous les fenêtres, sont placées les armes de la famille avec l'ordre de la Toison d'or, le tout soutenu par deux licornes. On voit au bas la devise de cette illustre maison : *Plus est en vous*, avec les initiales L. M.

L'extrémité de cette charmante création artistique est garnie de

balustres avec tourillons. Comme tout le travail est à jour, on peut apercevoir, à travers les détails de sculpture, un magnifique vitrail colorié dit de St-Renault. Au centre paraît la Ste-Vierge avec l'enfant Jésus, et sur le côté sont agenouillés à un prie-Dieu, le seigneur et la dame de Gruuthuyse avec leurs armoiries, leurs devises et les mêmes mortiers dont nous avons parlé plus haut.

La pièce supérieure de cette tribune a pour plafond, une voûte en bois, jadis couverte de riches peintures; dont on voit encore les traces, et les blocailles ou culs-de-lampe qui soutiennent les retombées; des arcs-de-voûte sont couverts de petites figures aussi coloriées avec beaucoup d'art.

On remarquait jadis, à côté de cette tribune, un superbe vitrail dont M. Van Huerne fit prendre dans le temps, la plus exacte copie : ce vitrail fut brisé vers la fin du siècle dernier. Dans le centre, était une grande figure debout, revêtue d'un manteau d'écarlate, doublé de satin blanc, bordé d'hermine, ayant la couronne en tête, et tenant en main un étendard aux armes de la maison de Gruuthuyse; un bouclier était placé entre ses jambes.

Cette figure représentait Messire Jean De Gruuthuyse, prince de Steenhuyse.

Ce portrait se trouvait reproduit dans la partie inférieure du vitrail. Là, le brave seigneur était représenté, armé de toutes pièces, agenouillé près de son épouse.

Tous les écussons de la famille encadraient le vitrail, dont la partie supérieure portait les armes du sceau entourées du collier de la Toison d'Or, et deux mortiers lançant leurs projectiles.

En bas on voyait une inscription à demi effacée par le temps, où l'on déchiffrait encore le millésime de 1452.

C'est en 1788 que, par une décision de la fabrique et du chapitre, on enleva ce vitrail avec deux colonnes fort antiques qui supportaient, l'une une figure de guerrier, l'autre une figure de femme richement vêtue : ces deux colonnes se trouvaient dans l'intérieur de l'oratoire.

Avant d'occuper ce brillant oratoire, la famille de Gruuthuyse possédait dans la même église une chapelle dédiée à Ste-Agnès, et

dont la richesse en objets d'art était fort remarquable. Du moment où elle vint s'installer dans la nouvelle tribune, elle abandonna la chapelle en question ; mais elle eut soin toutefois de subvenir à son entretien par la constitution d'une rente annuelle en faveur de la fabrique de l'église.

5° Chapelle de Notre-Dame de la Neige.

L'ancien autel de cette chapelle était de marbre, avec colonnes et autres ornements. On le remplaça par celui que nous voyons aujourd'hui et qui n'offre rien de remarquable, qu'une Vierge avec l'enfant Jésus, sculpture en marbre blanc, dont l'auteur est Pepers le père, et qui provient de l'ancienne église de St-Donat.

Près de cet autel, on voyait encore autrefois les stalles de la confrérie de Notre-Dame de la Neige, qui étaient couvertes de divers ouvrages de sculpture.

6° Chapelle des Corroyeurs ou de Ste-Anne.

Elle fait face à la porte du chœur qui se trouve derrière le maître-autel. On la nomme indifféremment chapelle de Ste-Anne, ou chapelle des Corroyeurs, dont la corporation s'était placée sous le patronage de St-Bavon.

L'autel avait un air de grandeur tout-à-fait imposant, et les ornements en étaient d'une rare magnificence. On y voyait *une Visite des Mages à l'étable de Béthléem* ; c'était un tableau de Hemling, dont M. Pierre Bullinek avait, conjointement avec son épouse, fait hommage à l'église. En 1892, lors du rétablissement du culte, on consacra cette chapelle au Saint-Sacrement.

Le tableau de l'autel représentait la Ste-Vierge et l'enfant Jésus, à qui St-Jean et Ste-Marguerite présentent leurs vœux et leurs prières. C'est une composition de J. Maes.

7° Chapelle des trois saintes.

Elle était en effet consacrée à la Madeleine, à Ste-Barbe et à Ste-Catherine. C'est là que, pour ses exercices religieux, se rendait la société dite de *Drie Sanctinnen*. Elle en avait la jouissance depuis 1489 et y honorait comme patronnes les trois saintes, dont nous venons de parler. On lui avait concédé l'usage de cet autel et des

stalles moyennant la contribution annuelle au profit de la fabrique de 8 escalins de gros, comme il résulte d'un acte passé le 6 Décembre de la même année. La société, dont nous venons de parler, était exclusivement littéraire, et s'était donné pour mission de se perfectionner dans l'art d'écrire et de parler purement le flamand.

En 1768, l'autel de cette chapelle menaçait ruine. La société le fit reconstruire en bois à ses propres frais, et on y plaça un tableau peint par Garemyn, représentant au premier plan, les trois saintes, que nous avons nommées, et dans le fond le Palais du Franc, où se réunissaient les membres de cette association.

Cette chapelle était encore dédiée à St-Jean-Népomucène, dont les reliques étaient déposées dans une châsse placée près de l'autel. En 1802, l'autel fut transféré dans la chapelle des Corroyeurs en buffle, où il se trouve encore actuellement. On le remplaça par un autre autel, ou plutôt par une simple table d'autel, qu'on consacra à St-Antoine de Padoue, dont les reliques sont aujourd'hui renfermées dans la châsse en question.

8° Chapelle dite *Van Overtveld*.

C'est un tout petit enclos, dans lequel on voit un tombeau en marbre noir, sur lequel sont couchées deux figures, l'une représentant un guerrier armé de toutes pièces, l'autre une femme richement habillée. Ce mausolée fut érigé à la mémoire de M. Paul Van Overtveld, décédé en 1485. Son épouse y est enterrée.

On renfermait autrefois dans cette chapelle les ornements et les décorations de l'autel des *Trois Saintes*.

9° Chapelle dite de Lanckhals.

Elle fut fondée par dame Catherine Van Poucke, en exécution des dernières volontés de son époux M. le chevalier Pierre Lanckhals, écoutète de la ville de Bruges, décapité le 22 Mars 1488, sur la Grand' Place de la dite ville, pour s'être montré fidèle à son seigneur et maître Maximilien.

Le corps de ce féal chevalier fut enterré dans le cimetière qui entoure l'église de Notre-Dame. Mais sa veuve pieuse fit acquisition du terrain où étaient ces restes adorés, et y fit construire une cha-

pelle qu'elle fut autorisée à enlaver dans l'église. Elle la dédia à St-Pierre, patron de son loyal et malheureux époux. Elle y fit en outre élever un autel, ainsi qu'un superbe monument placé entre les vitraux, chargé d'ornements de sculpture du meilleur goût.

L'épithaphe fait mention d'un grand nombre de fondations faites en faveur de cette église, par cette pieuse et vénérable dame.

Sous la prévôté de M. Vander Stricht, cette chapelle reçut un superbe autel de marbre, qui fut démoli et vendu pendant la révolution française.

A l'époque du rétablissement du culte, le tombeau, dont nous venons de parler, fut enchâssé dans le mur de la sacristie, et dans le centre de la chapelle, furent élevés les deux magnifiques monuments de Charles-le-Téméraire et de Marie de Bourgogne.

N'oublions pas d'ajouter qu'au-dessus de la chapelle se trouvait autrefois la chambre de réunion du chapitre prévôtal. C'est là, que les chanoines et le prévôt se réunissaient, le Mardi et le Vendredi de chaque semaine.

10° Chapelle dite (*de Lange Moeder Gods*), aujourd'hui chapelle du St-Sacrement.

L'autel de cette chapelle est de marbre; la partie supérieure est ornée d'un tableau représentant la dernière cène.

Au-dessus de la table d'autel, se trouve, dans une niche, l'admirable statue de la Vierge, que toutes les traditions et tous les connaisseurs s'accordent à reconnaître comme l'œuvre de Michel-Ange Buonaroto. Il est inutile de répéter ici toutes les descriptions que l'on a faites de ce riche morceau de sculpture; disons seulement que, sous le rapport de la dignité morale et de la noble pureté des types, il est difficile de rencontrer une œuvre qui émeuve plus fortement le sentiment esthétique.

Ce superbe morceau d'art fut donné à l'église de Notre-Dame, en 1510, par M. Jean Moscron, dont la pierre sépulcrale se trouve en face de l'autel : il avait épousé Madeleine Van de Steene.

La générosité de cet homme pieux ne se borna pas à ce don précieux. Il fit encore de nombreuses fondations en faveur de l'église,

et c'est à lui qu'elle doit les deux autres statues qui se trouvent dans la même église de chaque côté de l'autel, statues allégoriques, représentant deux d'entre les trois vertus théologales.

Un lustre à 12 branches en cuivre était autrefois suspendu devant l'autel. C'était un don de Marie de Chioli, veuve de M. Antoine Voet. Par un acte du 30 Octobre 1557, cette pieuse dame fit en outre une fondation pour frais d'entretien des cierges qu'on devait allumer dans ce lustre, avec la condition de renouveler le luminaire quatre fois par an.

Continuons à énumérer les objets d'art placés dans cette chapelle.

1° Un tableau à volets, peint sur bois en 1574 par Pierre Pourbus, d'une très belle exécution et admirablement colorié. Le sujet est une *Adoration des Bergers*. Les portraits des donateurs sont peints sur les volets. C'étaient M. Josse De Damhouder, décédé en 1581, et son épouse dame Louise de Chantraines dite Broucsault, décédée en 1575. Leurs enfants s'y trouvent également représentés. Une grisaille, figurant *l'Adoration des Mages*, décore l'extérieur des volets.

Ces deux personnages sont enterrés dans la même chapelle. Leur pierre tumulaire, plaquée de cuivre, se trouve en face du tableau qui vient de nous occuper, et qui, après avoir horriblement souffert, vient d'être restauré par J. Callewaert, moyennant la somme de 241 fr.

2° Un autre tableau de Pourbus, peint en 1562, et représentant la dernière cène. Le dessin en est correct; mais le style en est roide; quant au coloris du tableau, il est d'une grande monotonie.

3° Un superbe mausolée en pierre de touche; sur la table de la corniche, sont couchés deux statues de femme et celle d'un guerrier, Le guerrier est messire Adrien De Haveskerke, Seigneur de Zedelghem, et les deux autres, ses deux femmes, dame Catherine Valladolid, et dame Jeanne D'Ydeghem, héritière de Wintvelde.

— Une épitaphe en marbre de diverses couleurs, avec les seize quartiers, et les blasons de messire Nicolas De Schietere, chevalier, seigneur de Walincourt, Rymslede, Maerloop et autres lieux,

décédé en 1637; et ceux de sa femme Françoise de Beer, dame de Hallewyn, décédée en 1604.

4° Une épitaphe en marbre avec ornements sculptés, et les seize quartiers de messire Corneille Gailliard, en son vivant, chevalier de Jérusalem, homme d'armes attaché à la cour pontificale de Paul III, à celle de Charles-Quint et au sénat de Venise, décédé en 1563; et de son épouse, dame Catherine Van Drongene, décédée en 1579. Ce Corneille Gailliard était un écrivain assez estimé de son époque, et dont il reste quelques manuscrits qui ne sont pas sans mérite.

Il faut ajouter à ces richesses quatre vitraux, que possédait autrefois la chapelle, et dont voici les sujets.

1° Le retour d'Abraham, vainqueur des quatre Rois, et offrant à Dieu comme témoignage de reconnaissance le pain et le vin, par le ministère de Melchisedeek. Il se trouvait près de l'autel, et portait le millésime 1541.

2° Moïse, dans le désert, obtenant du seigneur, par ses ferventes prières, la nourriture de la Manne pour le peuple hébreu. Ce vitrail venait à la suite du précédent.

3° La dernière cène, ou Jésus soupant avec les douze apôtres.

4° Enfin, au-dessus du portail, dans la chapelle où se trouve actuellement l'autel de St-Joseph, un dernier vitrail représentant un évêque administrant le St-Sacrement en présence de plusieurs ecclésiastiques. Toutes ces figures étaient de grandeur naturelle, et peintes avec infiniment d'art.

Le banc de communion en marbre blanc, qu'on voit dans cette chapelle, est une œuvre récente que nous ne nous permettrons pas de qualifier. Nous engageons seulement l'artiste à comparer, pour son propre intérêt, la production de son eiseau avec le superbe banc de Ste-Walburge, où toutes les sculptures sont si nettement, et si profondément fouillées.

— Chapelle de Nieuwenhove.

Dans le même sous-aile, où se trouve la susdite chapelle du St-Sacrement, près de l'entrée même de cette dernière chapelle, il s'en trouve une autre qui appartenait jadis à la famille de Nieuwen-

hove; elle y possédait son caveau de sépulture et son épitaphe. L'autel avait été construit aux frais de la famille Villégas, et sur la partie supérieure on pouvait lire l'inscription suivante : *Domine Adriane dela Corona Vidue Domini Didaci De Villegas Pameliane virtutis Nobilitatisque verè coronæ et parenti optimæ hæredes mæsti posuerunt. Obiit tertio idus Novembris auno 1579.*

Un triptyque ornait cet autel, il a pour sujet principal une Vierge avec l'enfant Jésus; les portraits des membres de la famille de Villégas sont peints sur les volets, par Pierre Pourbus. Sur la surface extérieure des volets, se trouvent les armes de cette famille et les écussons des familles avec lesquelles elle avait contracté alliance, et dont voici les noms : De Villégas, Stevanes, Oyala, Perquera, Corona, Pamele, Castro, Breydel.

Ce tableau est d'une belle exécution et d'une grande valeur. Aussi, à l'époque de la révolution française, on dut le mettre en lieu sûr, pour le soustraire à la rage des spoliateurs et des incendiaires. Depuis quelques années seulement, il a repris place dans l'église, après avoir subi de nombreuses restaurations, ainsi que plusieurs rehauts d'or. Ce travail délicat fut confié à la main habile de J. Callewaert, qui s'est heureusement acquitté de sa mission pour la somme de 428 fr. 56 centimes. Il se trouve aujourd'hui dans la chapelle de la Vocanti, c'est-à-dire, dans celle dont l'autel est dédié aux douze Apôtres.

C'est dans la chapelle de St-Joseph, qui jadis formait le portail méridional de l'église de Notre-Dame, que se trouve le monument, dont nous venons de parler, c'est-à-dire, celui de la famille De Villégas et de Corona. Contre la muraille, sous le vitrail même, est un autre triptyque, représentant *la Transfiguration du Christ*, offert par M. Anselme De Boodt. Il en a été question dans l'article consacré à la chapelle de St-Jacques.

— Chapelle dite de la Vocanti.

Par un contrat conelu, le 29 Avril 1564, avec M. Jacques de la Vocanti, la chapelle, dont nous nous occupons, devint la propriété de cette famille. Elle fut d'abord consacrée à St-Laurent et mise à la

disposition de la confrérie des martyrs, qui y avait ses stalles. Plus tard, au départ de cette confrérie, elle fut dédiée à St-Remi.

L'ancien autel était peu remarquable. Celui des douze Apôtres n'y est que depuis peu d'années.

Contre la muraille, sous le vitrail, on y remarque un triptyque, représentant une Vierge avec l'enfant Jésus. Les portraits des donateurs sont peints sur les volets. Il y avait jadis, dans cette chapelle, un magnifique vitrail colorié, qu'on enleva en 1698. Dans la partie supérieure étaient figurés, grandeur naturelle, les patrons des personnages qui, dans la partie inférieure, étaient peints agenouillés. C'étaient d'un côté M. Vanden Heede, décédé en 1801, et son épouse dame Marie Despars; de l'autre M. Nicolas de la Vocanti, et son épouse, dame Marie De Boodt. Les armoiries de chacun de ces personnages se trouvaient sur le vitrail.

— Chapelle de St-Agnès.

Cette chapelle appartenait à la famille de Gruuthuyse, et elle était dédiée à Ste-Agnès. Les ornements de toute espèce, qui la décoraient, en faisaient une des plus riches de l'église. Il s'y trouvait un superbe autel de marbre, où l'on admirait les plus beaux travaux de sculpture. L'église de Notre-Dame devint propriétaire de cette chapelle par la cession que lui en fit Louis de Bruges, seigneur de Gruuthuyse en 1471.

— Chapelle de St-Eloy.

La corporation des Orfèvres en obtint l'usage en 1510, à la condition de payer annuellement à la fabrique de l'église une somme de vingt escalins de gros. Elle avait jusques là fait usage de la chapelle de St-Amand, qui s'élevait là, où se trouve aujourd'hui le marché aux balais.

Quant à la chapelle de St-Eloy, elle était aussi dédiée à N.-D. dite de Milan, comme le prouve le tableau d'autel, qui représente en effet cette Vierge miraculeuse.

En 1648, les Orfèvres commandèrent à J. Van Oost père un tableau d'autel, dont le sujet était la Vierge avec l'enfant Jésus,

devant laquelle s'agenouillent St-Joseph, St-Eloy et Ste-Catherine, tous implorant sa protection.

En avant de la chaire de vérité, vers le chœur, on voyait, contre l'un des piliers, la chapelle des douze apôtres, clôturée au moyen d'une balustrade en bois, placée en 1626 par la confrérie des douze apôtres, qui payait de ce chef à la fabrique une somme annuelle de 6 escalins, 8 deniers de gros.

L'autel était de marbre, avec divers ornements de sculpture. Sur la partie supérieure, se trouvent les armes du donateur et bienfaiteur de cette chapelle, M. Jean Parmentier.

Il faut y remarquer un tableau de J. Maes, représentant la Madeleine prosternée aux pieds du Christ, qui est entouré de ses disciples.

Quand cette chapelle fut démolie, on en plaça l'autel dans la chapelle de la Vocanti ou de St-Laurent.

Dans la même chapelle se trouvait le caveau sépulcral de notre célèbre historien M. Olivier De Wrée (Vredius), qui y était enterré avec son épouse, dame Jeanne Marisael, ainsi que de M. André Vanden Bogaerde, échevin de Bruges, et de sa dame, Catherine Marisael, décédée en 1720. Dans cette chapelle étaient aussi enterrés les descendants de ces familles. Son épitaphe, en marbre blanc et en marbre noir, est placée derrière la chaire de vérité. Sur la partie supérieure, se trouve le buste de ce grand écrivain, décédé à Bruges en 1552, à l'âge de 55 ans.

— Chapelle de St-Joseph.

Dans l'autre nef latérale, en face du susdit autel des douze apôtres, on voyait jadis la chapelle de St-Joseph, qui portait aussi les noms de ses fondateurs, la *Mestdach Capelle*. Cette famille y était enterrée sous un superbe cuivre avec épitaphe.

L'autel était de marbre, et le tabernacle représente St-Joseph, à qui un ange ordonne de la part du seigneur de se rendre en Égypte, tandis que la Vierge-mère, saisie de frayeur, semble chercher les moyens de cacher son enfant. Cette toile, remarquable sous tous les

rapports, est de Van Oost, fils; la composition en est riche et le coloris vigoureux.

Lorsqu'on supprima cette chapelle, on en transporta l'autel là, où se trouvait jadis le portail méridional.

Chapelle de l'Ange gardien.

Elle se trouve entre le sous-aile septentrional et le transept, à proximité de la tour. Elle est aussi dédiée à l'ermite St-Antoine. L'autel, qui est de bois, en a été enlevé il y a quelques années; mais le tableau, qui le décorait, s'y trouve encore et représente une *Tentation de St-Antoine*, par E. Lacrois.

Chaire de Vérité.

Elle fut construite en 1739 aux frais de Madame la douairière Thérèse Van Volden, veuve de M. François Van Caloen, seigneur de Nicuwenhove, en son vivant bourgmestre du Franc. Elle ne fut achevée qu'en 1743. Ce fut M. Jean Schellekens, curé de la section d'or de cette église, qui l'inaugura en y prononçant le premier sermon.

L'architecte Clauwaert présida aux travaux de construction qui furent confiés à trois de nos principaux sculpteurs. Jean Van Hecke sculpta la statue de la Foi, placée sous la chaire, aussi bien que la chaire proprement dite. Quant à la cuve ou tribune et à la statue de la Vérité qui surmonte le ciel de la chaire, elles furent l'œuvre de Pierre Van Wallegem. Les autres détails de sculpture, comme les génies, guirlandes, rinceaux et autres ornements, sont dus au ciseau de Philippe Scharlaken.

Ajoutons à ces détails de sculpture, 1° trois bas-reliefs qui ornent la tribune et dont les sujets sont : *Jésus dans le désert, la Samaritaine et la Transfiguration*; 2° un escalier à double rampe, dont les balustres sont travaillées avec infiniment d'art et toutes couvertes de guirlandes et de petits anges joufflus.

Comme ensemble, cette pièce est d'un aspect fort élégant, qui n'exclut pas la grandeur. La construction en est d'une légèreté qu'on croirait pouvoir s'allier difficilement avec la profusion des ornements. Nous dirons enfin de cette chaire, que si elle n'a pu se soustraire complètement à l'influence fatale d'une époque de mauvais goût,

notamment sous le rapport des types, elle semble du moins une protestation puissante de quelques individualités artistiques contre les envahissements progressifs du maniéré et de l'afféterie.

Pierres tumulaires qui se trouvaient jadis ou se trouvent encore dans l'église de Notre-Dame :

1° Une belle pierre tumulaire avec cuivre, enrichie des quartiers de la famille de Richard Vande Capelle, prévôt de cette église, décédé en 1347.

2° La pierre tumulaire aussi avec cuivre de M. Jacques de Schotelacre, aussi prévôt, mort en 1554. On y voit les armes et tous les quartiers de la famille.

3° Un tombeau, avec ornements et rinceaux. Dans le milieu, une plaque, où l'on voit les blasons et les huit quartiers de M. Jean Jodemaere, bachelier en théologie, décédé en 1571.

4° Une pierre sépulcrale avec deux figures. — Un chevalier, armé de toutes pièces, et une femme richement vêtue. Sous ces figures, imitation d'un tapis avec divers figures d'animaux. Les armes sont celles de M. Jooris Van Vlaminkpoorte, décédé en 1462, et de sa dame Clémence de Vriens.

5° Un cuivre admirablement ciselé, avec les blasons de Gilles de Kimpelc, décédé en 1481, et de sa dame Anne Steylins. Aux quatre coins de ce monument, des cisclures, représentant les quatre Évangélistes.

6° Une pierre avec figure de chevalier. Ses armes sont figurées à ses côtés. Les quartiers sont de Pierre Bonin, surnommé de Meulebecke, décédé en 1485.

7° Le tombeau de Paul Lavesoone, mort en 1483, et de sa dame Marguerite Vande Venne. Les deux figures, qu'on y a ciselées, sont d'une excellente exécution.

8° Un tombeau, presque tout-entier de cuivre, avec plusieurs inscriptions. Aux quatre coins, les écussons de M. Colart De La Bie, décédé en 1495, et de sa dame Madelcine De Clerck, qui mourut en 1475.

9° Une pierre avec blasons et deux figures. Les figures sont celles

de M. Alexandre De Moscron, qui décéda en 1493, et de sa dame Jeanne Lootins, morte en 1485.

10° Une toute semblable à la précédente avec les figures de M. Jean De Moscron, décédé en 1498, et de son épouse, qui mourut en 1495.

11° Une pierre avec cuivre. — Sur les quatre coins, les Évangélistes. — Au centre, une plaque avec ornements et les armes de M. Vanden Berghe, décédé en 1514, et de dame Adrienne Rycx, décédée en 1525.

12° Un tombeau presque tout-entier de cuivre, et surmonté d'une figure d'ange, admirablement travaillé. Le blason est de M. Pierre D'Hont, décédé en 1552, et de sa dame Adrienne Lernourts.

13° Une pierre avec cuivre, où l'on a ciselé les armes de M. Simon Van Steenhuyse et de Jossine Vlamincx. Aux quatre angles, les attributs des Évangélistes.

14° Un marbre avec ornements en cuivre. — Sur le cadre, les attributs des quatre Évangélistes. — Dans le milieu, une plaque avec les armes de M. Chrétien Vande Wale, décédé en 1584, et de Barbe Gailliard, sa femme, décédée en 1596.

15° Un autre marbre, aussi avec garniture de cuivre et blasons. — Les noms sont : M. Jacques De Brouckere, décédé en 1651, et Madeleine Michiels, morte en 1667.

16° Le tombeau en pierre de M. Vanden Ryne, et de sa dame Catherine de Bailleul, décédée en 1658. — Au-dessus du monument, deux figures, homme et femme.

S'il fallait nous arrêter sur chacune des pierres tombales, dignes de fixer un peu l'attention des curieux, nous donnerions à ce chapitre des dimensions qu'il ne peut comporter. Nous avons eu soin de nous borner aux plus importantes.

Nous allons passer aux simples épitaphes, en indiquant celles, qui, après avoir orné cette église, n'existent plus aujourd'hui.

1° Épitaphe de marbre blanc et de marbre noir, avec quatre colonnes de diverse couleur, soutenant la corniche. La partie supé-

rieure présente un bas-relief de marbre blanc, figurant la Résurrection du Christ. Les armoiries et les quartiers sont de M. Jacques De Clercq, décédé en 1522, et de sa dame Pasquine Gailliard, décédée en 1505.

— Une épitaphe en marbre, — dans la partie inférieure, un bas-relief, représentant le corps inanimé du Fils de Dieu sur les genoux de la Vierge mère; les armes sont de M. Charles Heuribloq, seigneur d'Honswalle, etc., décédé en 1716, et de sa femme Jeanne Pierloot.

— Une épitaphe de marbre, avec les huit quartiers de M. Pierre de Groote, en son vivant secrétaire intime du conseil d'Albert et d'Isabelle. Il mourut à Bruxelles, en 1631; et aussi de Louis de Groote, son frère, agent de leurs altesses précitées, mort à Bruges en 1617.

— L'épitaphe de Jean Parmentier, avec huit quartiers.

— Celle de M. Jooris Aerts, en son vivant échevin et trésorier de Bruges, commis de l'ancien impôt de Flandre, décédé en 1669, et de sa dame Barbe Vander Planeke, décédée en 1680. Cette épitaphe est ornée de huit quartiers.

— Une épitaphe, avec ornements de feuillages et deux figures d'enfants en pleurs. C'est la pierre tumulaire de Michel de Walle, décédé en 1672, et de sa femme Marie Logghe, morte en 1676.

— Une épitaphe dont la matière a disparu sous le badigeon. — Sur la partie supérieure, une statue de la *Mater Dolorosa*. — On y lit le nom de M. Vanderstald, curé de cette église, décédé en 1655.

— Une épitaphe avec ornements et diverses figures. Elle porte les seize quartiers de M. Le Bailly, décédé en 1810. Elle se trouvait jadis dans l'église des RR. PP. Dominicains.

Tableaux qui se trouvent dans l'église de Notre-Dame.

Outre les tableaux dont il a été question dans la description des chapelles, cette église possède encore un grand nombre de panneaux et toiles, que nous allons énumérer.

1° A l'extrémité du bas-côté septentrional, un tableau d'une

excellente composition, représentant St-Dominique en prière devant un erueifix. — L'auteur est Herregouts père.

2° Un autre du même artiste, dont le sujet est le martyre de St-Dominique.

N. B. Ces deux objets d'art, viennent de l'église des RR. PP. Dominicains.

3° Au-dessus des fonts baptismaux, un tableau de Van Oost, le jeune, représentant Ste-Marguerite marchant sur le Dragon. Ce tableau, qui était autrefois la propriété de l'église des Récollets, est la copie d'un tableau du peintre Français Vouet.

4° Au-dessus de la porte de l'escalier, qui conduit à la tour, un tableau dont le sujet est l'Assomption de la Ste-Vierge, soutenue par les Chérubins. Au dernier plan, paraît la Ste-Trinité, et sur le premier, on voit Ste-Madeleine, St-Jean, St-Pierre et un personnage revêtu des insignes de la royauté. Cette composition, qui est pleine de mérite, est de P. Beernaerts.

5° Dans la continuation de l'aile du nord, qui commence le pourtour du chœur, un tableau d'une assez élégante exécution. Il représente St-Dominique ressuscitant un enfant mort. Ce tableau fut autrefois la propriété des RR. PP. Dominicains.

6° En face de ce tableau, se présente une composition d'un grand effet : elle est de E. Quillyn, le jeune. Le sujet est le mariage mystique de Ste-Catherine. La sainte reçoit l'anneau mystérieux de la main de Jésus-Christ, entouré de la cour céleste. Cette toile vient du couvent des RR. PP. Dominicains.

7° Un tableau, représentant Ste-Rosalie, agenouillée devant la Vierge-Marie et recevant de l'enfant Jésus une couronne de fleurs. St-Pierre et St-Paul sont les témoins de cette scène. L'éclat de la couleur, la souplesse du pinceau, l'harmonie de tous les tons rendent ce tableau digne de Van Dyck. Ce n'est pourtant qu'une copie de ce grand maître : mais le copiste est J. Van Oost.

8° Un autre tableau de Van Oost, bien inférieur au précédent. — Il représente Jésus, dans sa majesté céleste. — Près de lui, sa

Sainte-Mère agenouillée. — Au premier plan divers saints personnages.

9° Un tableau du plus rare mérite et que les premiers connaisseurs de l'Europe attribuent à Jean Mostaert, natif de Harlem. La sainte austérité, que ce maître donnait à ses types, se retrouve en effet dans le caractère général de cette composition, dont le sujet est Notre-Dame des Sept Douleurs, assise sous un dais et entourée de sept médaillons, où sont figurés, avec le fini le plus précieux, les sept mystères douloureux. C'était autrefois un triptyque, comme l'atteste l'existence des volets, qu'on peut voir encore dans le magasin de l'église.

10° Une peinture sur bois, dont l'auteur est Claeyssens. — Sur une montagne sont rangés plusieurs évêques, parmi lesquels on remarque le Pape traçant sur la neige le plan de l'église ou plutôt de la chapelle de Notre-Dame des Erès, près de Rome.

11° Un Otto Venius, représentant le mariage mystique de Ste-Catherine, au milieu de la cour céleste. C'est un don de M. Versluys, en son vivant curé de cette église,

12° Une apparition de la Ste-Vierge à St-Antoine de Padoue, qui baise la main de l'enfant Jésus. Ce tableau, est de Vanden Berghe.

13° *Le Martyre de St-Laurent*. Cette toile vient de l'église des Sœurs Noires à Ostende et il a pour auteur Vanden Kerkhove.

14° *Une Adoration des Mages*, par de Deyster. Ce beau morceau d'art, qui vient du cabinet de M. De Marneuf, à Bruxelles, présente toutes les qualités de coloris et de composition, qu'on trouve dans les toiles d'un haut prix.

15° *Les trois Rois à Bethléem*, tableau de grande dimension, exécuté par Zeghers d'après une copie qu'il avait faite lui-même d'un tableau de Rubens; la copie primitive, comme nous l'avons vu, se trouve près de la chambre des Marguilliers à St-Sauveur.

Ces deux copies avaient été primitivement données à l'église de St-Donat, par Denys Christophore, évêque de Bruges.

Il faudrait ajouter à tous ces tableaux une peinture d'Erasmus Quellyn, que posséda jadis l'église de Notre-Dame et qui a disparu.

Nous croyons pouvoir omettre plusieurs autres toiles de moindre importance, ainsi que les portraits des prévôts de la paroisse, qu'on trouve dans un des cabinets de l'église. Il serait à désirer que la fabrique fit toutes les recherches possibles pour compléter cette collection, qui forme en quelque sorte la biographie de cette antique basilique.

Il nous reste à énumérer plusieurs objets précieux, qui ont figuré dans cette église et dont la plupart l'enrichissent encore aujourd'hui.

1° Un ornement magnifique, composé d'une chasuble et de deux dalmatiques. Elles sont de drap d'or, et dans ce riche tissu sont enchâssées une foule de perles et de pierres précieuses. C'est, dit la tradition, un ouvrage exécuté par les nobles mains de Marie de Bourgogne, lequel fut en 1519, légué à l'église de Notre-Dame par Maximilien, en vertu d'un acte de dernière volonté.

2° Une Remontrance de l'or le plus pur, orné de plusieurs figures émaillées, finement exécutées. Plusieurs parties de ce morceau d'orfèvrerie sont enrichies de diamants et de pierres précieuses. C'est un don de M. Van Beversluys et de son épouse, dame Marie Van Westveld, que nous avons cités plus haut, comme modèles de bienfaisance. Cette pieuse dame avait consacré tout ce qu'elle avait de bijoux à l'ornement de cette remontrance, dont le dessin est d'ailleurs du plus mauvais goût.

3° Une superbe châsse d'argent, qui renferme les dépouilles mortelles de St-Boniface et de ses saints compagnons, Hilaire et Grolbalde. C'est en 1624 qu'on plaça dans ce reliquaire ces restes précieux. La cérémonie, qui eut lieu à cette occasion, fut solennelle; on y déploya beaucoup de pompe et de magnificence. Le prévôt de Notre-Dame était alors Gaspard de la Torre.

Avant cette époque, ce trésor pieux était déposé dans une châsse d'étain, et c'est probablement dans cet état qu'en 1114, il avait été donné à cette église par Godebalde, évêque d'Utrecht, sous l'administration de Reyfride, deuxième prévôt de cette église.

4° Sous la voûte de la tour, s'élevait jadis la statue colossale de St-Christophe, haute de 11 pieds et fouillée par le ciseau dans une seule pièce de bois. La réforme, qui, au XVI^e siècle, n'épargnait aucune image vénérée, exerça ses fureurs sur l'antique statuc. On la traina, au milieu des rires et des profanations de toute espèce, sur les remparts de la ville, où on lui mit, par dérision, un étendard à la main.

Plus tard, quand les sectaires furent vaincus par les amis de la religion, on replaça la statuc dans le lieu même, où elle se trouvait autrefois et elle y resta jusqu'à l'époque de la révolution française, qui se montra plus fanatique encore que le protestantisme, en mettant en pièce ce pieux débris de la foi de nos pères.

5° Dans l'un des collatéraux du chœur, se trouvent trois confessionnaux tout chargés de sculptures, profondément fouillées dans le chêne, mais d'un style assez lourd. Un d'eux porte le nom des artistes Bion, Louis Hagheman et Jacques Berger. C'est un don fait à l'église par M. Jean Wauquier, décédé en 1638, et par son épouse, dame Marie De Maecker, décédée en 1679. Ils furent enterrés en face de ce confessionnal, comme le prouve leur pierre tumulaire, qui se trouve en cet endroit et qui est ornée de leurs armoiries.

6° Il y avait dans la grande nef, un superbe lustre en cuivre, qu'on y plaça en 1625. Il portait douze branches, avec les figures des douze apôtres en relief, et hautes chacune d'environ un pied. Cette pièce importante avait été confectionnée à Gand, dans les ateliers de Grégoire Van Halle, auquel il fut payé de ce chef une somme de 1600 florins. Vers la fin du siècle dernier, ce lustre tomba pendant la nuit et se brisa sur les dalles. Les statuette existent encore et peuvent se voir dans la chambre des Marguilliers.

7° En 1739, on plaça, dans le cimetière de cette église, un calvaire exécuté par un brugeois Paul Feyts. Trois statues, celle du Christ, celle de Marie, et celle de St-Jean, s'y faisaient remarquer, comme modèles d'exécution. Dans la nuit du 31 Mai 1796, la fureur des anarchistes anéantit ce bel ouvrage.

Deux lustres en cuivre avec ciselures, exécutés par deux de nos

compatriotes, en 1859, M. J. Allaert, orfèvre, et M. L. Gailliard, aujourd'hui lampiste à Bruxelles.

Il serait facile, dans un ouvrage spécial, de développer certains détails que nous n'avons fait qu'indiquer. Nous n'avons rien omis de ce qui pouvait instruire et intéresser le lecteur : Notre rôle devait se borner là.

CHAPITRE LIX.

Ancienne Église de Ste-Walburge.

D'après Surius, et les six vies différentes de Ste-Walburge, qui toutes ont été publiées par Heuschenius, il est positif que cette véritable servante du seigneur passa d'Angleterre en Flandre vers le milieu du VIII^e siècle.

Il y a tout lieu de croire qu'elle séjourna quelque temps dans cette contrée, et tandis que Ste-Boniface fondait en 745, la chapelle de Notre-Dame dite *Ter reyen*, Ste-Walburge faisait sans doute élever le sacellum qui, après sa mort, porta son nom et devint plus tard une église.

On peut fort bien concilier avec cette opinion le témoignage de Vredius, qui ne fait remonter qu'à l'an 792 la fondation de cette église; ce n'est peut-être, en effet, que de cette époque que l'église porta le nom de la sainte.

Quoi qu'il en soit, toujours est-il que ce monument religieux était de la plus haute antiquité,

Longtemps l'église de Ste-Walburge resta sous le patronage des comtes de Flandre, jusqu'à l'époque, où Thomas de Savoie et son épouse, Jeanne, comtesse de Flandre, cédèrent cette qualité à l'évêque de Tournai, en échange de la collation d'une chapellenie dans l'église de St-Sauveur.

Depuis lors, c'est-à-dire, depuis 1259, l'église de Ste-Walburge fut élevée au rang de paroissiale, et, à ce titre, placée sous la juris-

diction ou dépendance de l'église de St-Sauveur, qui avait même le droit de nommer le curé, qui desservait l'église de Ste-Walburge.

Rien de plus irrégulier que la construction de cette église. Elle se composait de trois nefs d'inégale longueur, et de style sans doute bien différent. Il est à croire, en effet, que l'église n'était qu'une seule nef de style roman, et que les besoins du culte auront à la longue amené des additions conformes, sous le rapport du style, au goût de l'époque, où ces changements ont eu lieu.

Toujours est-il, chose assez singulière! que le chœur se trouvait à l'extrémité d'une nef latérale, la nef du Sud, qui était la plus longue des trois et longeait toute la rue Ste-Walburge.

La nef centrale était de 25 pieds moins longue que la précédente : elle aboutissait à un autel dédié à la Ste-Vierge.

La troisième enfin, moins longue encore que la nef centrale, avait à son extrémité un autel dédié à St-Joseph.

L'entrée principale était pratiquée dans une façade fort simple et très régulière. Au centre, s'élevait une tour quadrangulaire, surmontée d'une pyramide hexagone.

Cette tour fut reconstruite dans le courant du XV^e siècle et reçut plusieurs embellissements.

Il y avait, dans cette église, dix chapelles dont plusieurs avaient pour clôtures des balustrades ouvragées. De ces dix chapelles les nefs en renfermaient huit.

Nous avons eu plusieurs fois l'occasion de signaler les dévastations, les pillages et tous les actes de vandalisme dont les protestants se rendirent coupables dans le cours du XVI^e siècle. En 1580, ils se précipitèrent en forenés dans l'église de Ste-Walburge et la dépouillèrent presque entièrement de toutes les richesses d'art, que le temps y avait accumulées.

Les orgues furent brisées; le jubé, qui était tout entier de marbre, fut détruit, et ce qui échappa à la colère des fanatiques fut publiquement vendu.

Il en fut de même du maître-autel et des superbes stalles du

choeur. L'œuvre de la dévastation ne s'arrêta que lorsqu'il n'y eut plus rien à mettre en pièces.

En 1779, cette église était tombée dans un tel état de vétusté, que les réparations furent jugées impossibles. La fabrique de l'église s'adressa à sa Majesté Impériale Marie-Thérèse pour obtenir la faculté de la faire démolir. L'Impératrice accorda son autorisation par lettres patentes, après avoir obtenu de Monseigneur l'Évêque de Bruges tous les renseignements nécessaires.

Par les mêmes lettres, sa Majesté permettait à la fabrique de vendre toutes les pierres tumulaires, tous monuments funèbres, mausolées, épitaphes et tous les matériaux en général, avec la réserve cependant qu'on exhumerait, pendant la nuit, les dépouilles mortelles renfermées dans les tombeaux, pour les transférer, sans aucune cérémonie, dans l'endroit qui serait désigné par l'Évêque.

Ces lettres patentes furent délivrées à Bruxelles, le 19 Juillet 1780 et publiées à Bruges, le 27 Août suivant.

Deux mois plus tard, le 5 Octobre, on procéda aux premiers travaux de démolition. Les cadavres et les ossements furent déterrés et déposés avec beaucoup de soin dans une chambre disposée pour cet objet. Puis, sur des brancards en osier, spécialement préparés pour cet usage, on transféra le tout, pendant la nuit, au cimetière de la nouvelle église que l'on venait d'acquérir et qui avait précédemment appartenu aux RR. PP. Jésuites, alors expulsés.

Le Dimanche 10 Janvier 1779, dans le courant de l'après-midi, eut lieu la cérémonie d'installation et de prise en possession de la nouvelle église paroissiale. Il y eut à cette occasion une procession solennelle, où l'on porta le St-Sacrement ainsi que les reliques et les vases sacrés qu'on avait retirés de l'église primitive. On donna dès lors le nom de Ste-Walburge à l'église des Jésuites.

Après avoir donné quelques détails assez peu connus sur la vieille église de ce nom, nous allons maintenant compléter notre travail, en y ajoutant le produit de nos recherches, et présenter le tableau de tout ce que renfermait de curieux et de rare cette vénérable basilique.

Elle se trouvait dans ce quartier de la ville, qu'on désigne aujour-

d'hui sous la dénomination de section A 2. Elle avait trois issues, l'une dans la rue Ste-Walburge, une autre dans la rue des Chevaliers et une troisième dans la rue St-Jean. Une partie du terrain occupé par ce monument, est aujourd'hui couverte d'une importante habitation; une autre est convertie en jardins.

En 1670, les trois nefs de l'église furent recouvertes d'une voûte en maçonnerie : ce travail fut confié à Charles De Cock. On en couvrit les frais au moyen de dons volontaires recueillis par M. Pierre Aerts, curé et bienfaiteur de cette église.

État ecclésiastique de Ste-Walburge.

Il se composait d'un curé et de 12 chapelains.

Reliques.

Elle en possédait plusieurs d'une haute importance. Nous citerons entr'autres le menton et quatre particules de la tête de Ste-Walburge. Ces restes précieux furent, en 1577, renfermés dans une belle châsse d'argent. Mais on eut soin, pour écarter toute espèce de doute sur l'authenticité de ces reliques, de les envoyer à Furnes pour les confronter avec la tête de la sainte que possède une église de cette ville, l'église collégiale de Ste-Walburge (ci-devant couvent des Bénédictins). La confrontation eut lieu en présence du doyen, du chapitre et de plusieurs autres personnes qui purent se convaincre que les particules précitées avaient fait partie de la tête de la sainte.

Le 18 Juillet, même année, procès-verbal fut dressé de cette déclaration. Au bas se trouvent les signatures avec les sceaux respectifs des témoins.

Cette église possédait encore quelques gouttes de la sainte huile, relique dont hommage lui fut fait par Monsieur Fovin D'hasque, notre concitoyen, qui l'avait apportée à son retour d'Allemagne.

Chœur de cette église.

L'autel en était d'une belle construction : il était de marbre blanc et de marbre noir, avec divers ornements de sculpture. La partie supérieure ou fronton était soutenue par quatre colonnes en marbre

blanc. Dans une niche, formant le tympan du fronton, se trouvait la statue de Ste-Walburge.

Le tableau, qui ornait l'autel, représentait Jésus, assis à table avec les disciples Pierre et Jacques et leur distribuant le pain miraculeux. Ce tableau était excellent de dessin et de coloris.

L'antependium ou revêtement de l'autel était aussi très remarquable. Le Christ y était représenté assis près de la citerne. C'était une broderie exécutée en 1719, par les nobles demoiselles Catherine et Elisabeth Van Steelant, d'après un tableau de M. De Meulenyzer, chanoine de St-Sauveur et doyen de Ghisteltes, qui en fit don à l'église de Ste-Walburge.

De chaque côté du chœur, s'élevaient de superbes stalles gothiques, exécutées avec beaucoup de talent.

Au milieu du chœur, la statue de St-Paul, en cuivre, servait de pupitre au sous-diacre, qui chantait l'épître.

Il y avait deux sièges ou fauteuils d'un rare mérite, sous le rapport de la sculpture. Ils étaient à l'usage des officiants pendant le service divin. Derrière le dossier, se trouvaient les armes ou insignes de la corporation des bateliers avec cette inscription : *Sancte Stephane, ora pro nobis.*

Le tabernacle ou sanctuaire était digne de fixer l'attention ; il était entouré des plus riches ornements gothiques. Il fut enlevé en 1660.

Derrière le maître-autel, existait une espèce d'oratoire, fondé par M. Martin Hoonin, conseiller de Philippe duc de Bourgogne, décédé en 1467, et par son épouse dame Catherine Van Hertsberghe, qui tous deux furent enterrés dans cette chapelle avec leurs descendants. Un monument y était élevé à leur mémoire ; il était de marbre d'une nuance bleuâtre. Sur la partie supérieure se trouvaient en relief les armes de la famille.

Si du chœur, nous passons à la nef contiguë, nous y verrons l'autel dédié à la Ste-Vierge. Il était de marbre avec divers ornements de sculpture. Dans le tympan ou fronton, on voyait une statue de la Vierge avec l'enfant Jésus.

Le tabernacle, qu'on remarquait sur cet autel, était aussi de

marbre, et l'art de la sculpture y avait déployé toutes les ressources et toutes les richesses. Le tableau d'autel était de J. Maës. Il représentait la Ste-Vierge et l'enfant Jésus trônant au milieu des Anges et des Saints.

Près de l'autel, était suspendu un triptyque, offert en don à cette église, par M. Pierre De Heere, décédé en 1560, et par son épouse Marie Vande Walle. Le sujet était une Vierge avec l'enfant Jésus portant en main un bouquet de fleurs. C'était une belle composition, dont le coloris était brillant.

Dans cette même chapelle, se trouvait la pierre tumulaire de cette famille, avec encadrement de cuivre, et sur une plaque de même métal, on voyait le fils de ces deux vénérables personnes.

On y voyait encore un tableau fort ancien, où était peint le couronnement de la Vierge, qui paraissait agenouillée devant un trône de forme antique, où siégeaient Dieu le Père et Dieu le Fils, entre lesquels planait le St-Esprit, sous la forme d'une colombe. De chaque côté les donateurs étaient agenouillés avec leurs enfants. C'étaient Thomas Vande Walle, décédé en 1530, et son épouse Catherine Van Praet, décédée en 1515. Derrière eux paraissaient leurs patrons.

Entrons maintenant dans la troisième nef, devant l'autel consacré à St-Joseph. La chapelle portait aussi le nom de *Chapelle de Sucx*. En effet, elle avait été construite et fondée par M. Pierre Sucx, qui lui constitua, pour l'entretenir convenablement, une rente annuelle de 50 escalins, comme il résulte d'un acte, dressé par le notaire Bernard Vander Straete, le 9 Février 1614. Le fondateur avait de plus, dans la même chapelle, un caveau de sépulture pour lui et pour ses descendants.

L'autel de cette chapelle était de bois sculpté, avec statuettes et divers ornements coloriés. Le tableau, qui le décorait, représentait, au milieu d'un paysage, la Ste-Vierge avec l'Enfant Jésus sur ses genoux. Derrière elle, paraît St-Joseph, et à ses côtés est assise Ste-Élisabeth, portant aussi sur ses genoux son jeune fils, St-Jean, qui joue avec le fils de Marie. Il y avait du mérite dans cette composition.

Près de l'autel de cette chapelle, étaient suspendus deux panneaux, qui avaient fait partie d'un triptyque. On y remarquait M. Pierre Suex et son épouse, dame Barbe Stoebove, ainsi que leurs enfants. Leurs patrons se trouvaient sur le revers.

Ces deux chapelles étaient fermées par une balustrade avec double porte; il en était de même du chœur, et les trois balustrades se trouvaient sur le même alignement.

Après avoir donné, sur les trois autels principaux, tous les détails que nous ont fournis des recherches minutieuses et souvent pénibles, nous allons passer en revue les chapelles secondaires, à commencer par le nef du Nord.

Chapelle de Ste-Godelive.

Elle se trouvait à l'entrée de la nef septentrionale, et on la nommait encore *Chapelle d'Exarde*. Elle appartient jadis à la famille d'Hamere, qui y avait son caveau de sépulture. La fabrique de l'église en avait fait cession à M. Jean d'Hamere, conseiller de l'archiduc d'Autriche, décédé en 1504, ainsi qu'à son épouse, qui tous deux dotèrent largement cette chapelle.

L'autel n'avait rien de remarquable. Le tableau, qui le décorait, représentait Ste-Godelive montant aux cieux; sur l'arrière-plan, le peintre avait figuré le martyr de cette sainte. Ce tableau venait de la famille, que nous venons de citer, et l'on y voyait les armes de Jean d'Hamere et celles de son épouse, dame Louise de Vleeschouwer. C'est aussi lui qui fit don à cette chapelle d'un vitrail colorié, superbe objet d'art, divisé par des meneaux en trois compartiments. Sur celui du milieu, on avait peint Jésus, Marie et Ste-Anne; sur les deux autres, St-Jean et St-Louis. Les armes de la famille d'Hamere s'y trouvaient également.

Ce vitrail, fut d'après déclaration d'experts, supprimé en 1760. La fabrique d'église eut soin de le faire renouveler; mais les armoiries n'y reparurent plus.

Il y avait encore dans cette chapelle un magnifique monument, composé de marbre de diverses couleurs, mais où le noir dominait. On y remarquait divers détails de sculpture et un buste en marbre

blanc : c'était le portrait de M. Jean Monikerede, dont le mausolée portait aussi les armoiries.

Chapelle de Ste-Anne.

Elle fut bâtie en 1566 et primitivement dédiée à St-André. Mais elle le fut ensuite à St-Anne, quand on eut démoli l'autel de cette sainte. Plus tard, on la nomma encore *Michiels Capelle*, parce que la famille de ce nom en obtint, en 1590, la cession de la fabrique de l'église, et y avait son caveau de sépulture.

Il n'y avait rien de remarquable dans l'autel de cette chapelle. Le tableau représentait St-André, chargé de sa croix et marchant au martyre, au milieu de ses ennemis et d'une foule de curieux.

On y voyait encore deux autres peintures, un *Christ portant l'emblème du monde* et une *Vierge*. C'étaient deux œuvres d'une assez bonne exécution. On y voyait les armes de M. Pierre Michiels, décédé en 1693, et celles de son épouse.

Là se trouvait la sépulture de cette famille avec une épitaphe de marbre, sur laquelle paraissaient deux figures, homme et femme, en grand costume, agenouillés devant un Prie-Dieu. C'étaient M. Jacques Michiels, décédé en 1600, et son épouse Catherine Hoffman, décédée en 1598. Les armes de la famille s'y trouvaient également et elles étaient reproduites sur le vitrail qu'elle avait, à ses frais, fait placer dans cette chapelle.

Chapelle de St-Martin.

La famille de Van Damme avait la jouissance de cette chapelle, sans qu'il soit possible néanmoins de préciser l'époque de la cession qui leur en fut faite. Il en est question pour la première fois dans le livre des comptes de cette église, en l'an 1584; on y reconnaît avoir reçu de M. Jean Van Damme une rente annuelle de 1 livre de gros.

En 1686, un rejeton de cette famille fit ériger dans cette chapelle un nouvel autel. C'était M. Jean Van Damme, qui épousa dame Anne Lauwers. Cet autel était d'un travail assez remarquable. Dans le tympan du fronton, était placée la figure de St-Martin, partageant son manteau avec un pauvre. Le tableau, qui décorait l'autel, repro-

duisait cette épisode de la vie du grand saint, qui cette fois était représenté à cheval. C'était une excellente production. C'est probablement le tableau de J. Van Oost qui orne aujourd'hui la salle de la bibliothèque.

En 1757, on enleva la balustrade en pierre de taille qui clôturait cette chapelle, et on en construisit une nouvelle en bois. Quand elle fut achevée en 1758, les fonts baptismaux furent placés dans cette chapelle.

Le vitrail, qu'on y admirait, avait été exécuté aux frais de cette même famille. On y voyait ses armoiries coloriées.

Son caveau de sépulture se trouvait devant l'autel. Il était recouvert d'un marbre tumulaire, sur lequel étaient représentés deux personnages, en grand costume. C'étaient M. Jean Van Damme et son épouse Anne Lauwers.

Chapelle de Jésus.

On l'appelait ainsi parce qu'elle était dédiée à l'Enfant Jésus. Elle portait aussi le nom de *Wynckelmans Capelle*, parce que la fabrique d'église en avait fait la cession à M. Regnier Wynckelman, natif de Dousbourg, qui en fut le principal bienfaiteur. Il y fit construire un caveau pour lui et sa famille, et mourut en 1566. Il avait épousé dame Catherine Hagelinck, décédée en 1557.

De nombreuses figurines ornaient l'autel de cette chapelle. Une statuette de l'Enfant Jésus était placée dans le tympan du fronton.

Les frais de construction de cette chapelle avaient été couverts par M. Van Kraenensteyn, dont on y remarquait les armoiries.

Le tableau d'autel était une assez bonne composition, dont le sujet était la Circoncision.

En face de l'autel, se trouvait une épitaphe en marbre, avec divers ouvrages de sculpture, et huit écussons portant les armes de M. Guillaume de Boodt, et de son épouse, dame Catherine Wynckelman.

Chapelle de la Ste-Croix.

On la désignait encore sous le nom de *Cousyns Capelle*. Elle fut fondée en 1531, par M. Jean Cousyn, marguillier de Ste-Wal-

burge, qui avait demandé et obtenu, pour cet objet, la cession du terrain. Il y fut enterré, avec sa famille et son épouse, dame Marie Almare, décédée en 1557.

En 1597, l'autel de cette chapelle fut dédié à la Ste-Croix. Le rétable en était d'une construction magnifique, avec colonnes torses, et il portait les armoiries de M. Alexandre Ingelbreeht, décédé en 1682, qui en fut le donateur.

Cet autel se trouvait originairement dans l'abbaye de *ter Doest*. Les religieux de l'abbaye des dunes le vendirent au dit M. Ingelbreeht, pour la somme de 900 florins, non compris le tableau qui en avait été enlevé. Ce morceau d'art fut remplacé par un tableau de J. Van Oost, père, représentant le Christ en croix, avec sa mère et St-Jean d'un côté, et un cavalier armé de l'autre. L'horizon était une montagne assez élevée.

Ce M. Ingelbreeht, dont nous venons de parler, avait aussi, dans cette chapelle, un caveau de sépulture pour lui et sa famille.

La chapelle renfermait une épitaphe, formée de marbre blanc et de marbre noir, avec diverses figurines sculptées. C'était celle de M. Legillon, et elle avait été exécutée en 1690.

Aujourd'hui, les divers ornements de ce morceau de sculpture, décorent la tombe de M. le chevalier Van Tieghem, de *ter Hoye*, érigée dans l'église de la commune de Lophem, près de Bruges.

Chapelle de St-Roch.

On la nommait encore *Aerts Capelle*. Elle fut érigée en 1666, à une époque où la population de notre cité était décimée par la peste. Le fondateur fut M. Pierre Aerts, curé de cette église, et plus tard chanoine de St-Donat. Le but de la fondation fut d'obtenir, par l'intercession de St-Roch, la fin de cette calamité.

Rien de remarquable dans la construction de l'autel : Le rétable était de bois peint avec quelques dorures. Dans le tympan du fronton, se trouvait la statuette de St-Roch.

Le tableau qui décorait l'autel, n'était pas sans mérite : il représentait St-Roch implorant la Ste-Vierge représentée avec l'enfant Jésus sur les genoux, au milieu de la cour céleste.

Les armes du donateur se trouvaient sur l'autel et sur le tableau.

Une balustrade en fer battu, qui venait de la petite chapelle du cimetière, clôturait celle de St-Roch.

M. Aerts avait en outre dans cette chapelle un caveau sépulcral pour lui et sa famille. Ses armes se voyaient encore sur le vitrail, dont il avait fait les frais.

Chapelle de St-Nicolas.

Cette chapelle, dite aussi *Bakkers Capelle*, ajouta plus tard à ces deux dénominations celle de chapelle Van Peenen, par suite de la cession qui en fut faite par la fabrique de l'église, le 27 Septembre 1627, à la dame Isabelle Gloribus, V^e de M. Pierre Van Peenen, laquelle légua à cette église une somme de 50 livres de gros.

Plus tard, son fils y fit ériger à ses frais, en 1663, une balustrade à hauteur d'appui, avec les plus gracieux détails de sculpture : il en avait, bien entendu, obtenu l'autorisation de la fabrique. Cette famille avait dans cette chapelle son caveau de sépulture.

L'autel était aussi dédié à Ste-Walburge. Dans le tympan du fronton, se trouvait une statue de St-Nicolas.

Chapelle de Ste-Barbe.

On l'appelait aussi chapelle des Chapeliers, qui, depuis 1597, en usaient pour leurs exercices religieux, comme il résulte d'un acte, qui porte la constitution d'une rente de deux livres de gros, que cette corporation payait à la fabrique d'église. En 1664, cette corporation dut ajouter à cette rente la contribution de 3 livres de gros, pour restaurations et réparations diverses jugées nécessaires ; car les protestants y avaient exercé les plus affreux ravages, et on avait dû de nouveau faire la dédicace de la chapelle.

C'est en 1557, qu'on l'avait dédiée à Ste-Barbe.

Entre l'autel de cette chapelle et la nef de la chapelle de Notre-Dame, se trouvaient les stalles en bois des fabricants de tabac. Elle étaient chargées de sculpture, et la partie supérieure était couverte de leurs armes.

Près de ces stalles, dans la nef précitée, se trouvait un superbe monument en marbre, avec divers ornements sculptés, et seize écussons, dont huit surmontés d'une couronne. Ces huit derniers étaient ceux de M. Forret, né en Écosse, chevalier de l'ordre d'Adrien, capitaine au service de Sa Majesté Impériale, décédé en 1600. Les autres appartenaient à la famille de son épouse, Marguerite Despars, décédée en 1596. Une somme de huit livres de gros fut payée à cette église comme prix de l'autorisation accordée par elle de placer un tombeau dans cette chapelle.

Inventaire des tableaux, monuments, épitaphes et en général d'une foule d'objets, dont il n'a pas encore été question dans ce chapitre.

1° Un triptyque, représentant l'Adoration des Mages, — excellente composition. — Sur l'un des volets, l'étable de Bethléem. — Sur l'autre, la circoncision du Christ. Dieu le Père et le St-Esprit, paraissaient dans la partie supérieure de ce tableau, qui portait la date de 1602. On y remarquait aussi deux inscriptions. Cet objet d'art était un don de M. Henri Roverius, curé de cette église.

2° Une épitaphe noire, avec rehauts d'or, et les huit quartiers de M. Jean De Nieulant, trésorier de Bruges, décédé en 1591, et de son épouse Coblandine Wyts, déeédée en 1600.

3° Le mausolée en marbre de M. Jaeques de Damhouder, avec les armoiries du défunt. Sur la partie supérieure deux tourelles avec flèche et la figure de St-Jaeques.

4° Un marbre funéraire avec plaque de cuivre, portant en relief la figure d'un prêtre. Tout autour un eneadrement en forme de portique avec fronton et colonnes sur lesquelles étaient ciselées différentes niches avec 15 figures de saints. — Sur les bandes six écussons, avec les armoiries de M. Niéolas Lanchaert, déeédé en 1471.

5° Une autre pierre avec cuivre, ornée de deux figures couchées, homme et femme, en grand costume. C'était le tombeau de M. Jean Van Zynghene, déeédé en 1572. — Autour des figures, une espèce de portique avec colonnes couvertes de plus de 40 niches, renfermant diverses figures. — Dans les stylobates, quatre niches ciselées, où l'on

voyait couchées diverses figures représentant des membres de cette famille. Ses armes se trouvaient aussi sur ce monument.

6° Une pierre tumulaire avec deux figures couvertes de suaires et couchées sur un riche tapis. Au-dessus de ces figures étaient suspendues, retenues par deux figures d'anges, les armes de la famille de M. Jacques Blandereel, décédé en 1406, et de son épouse dame Barbe Baudins.

7° Une pierre tumulaire avec plaque en cuivre, avec deux figures, l'une représentant un personnage vêtu d'un manteau blanc, l'autre une femme en costume d'apparat. Leurs enfants des deux sexes paraissaient à leurs pieds, et leurs armes étaient suspendues au-dessus de leur tête. Celles de la femme étaient aux mains d'un ange. Leurs quartiers ornaient les quatre angles du marbre; c'était le tableau de M. Philippe Vanden Heede, décédé en 1552, et de son épouse Adrienne de Salinas, décédée en 1570.

8° Une pierre tumulaire avec lames de cuivre. — Aux quatre coins les attributs des Évangélistes et des armoiries. — Sur une plaque, deux figures en grand costume. — Plus bas, entre plusieurs piliers, deux figures plus petites représentant M. Corneille Vanden Heede, décédé en 1529, et son épouse dame Madeleine Courteville.

9° Un marbre avec cuivre. — Une figure de guerrier, deux figures de femme. Un bas-relief, en trois compartiments, représentant plusieurs scènes de chasse. L'inscription du tombeau portait le millésime 1582, et les noms de Michel Van Assenede et de sa seconde femme Elisabeth Van Aertrycke.

10° Un autre marbre, d'une teinte bleuâtre, avec ornements en bas-relief parfaitement exécutés et les huit quartiers de noblesse de M. Charles Heurybloq, décédé en 1601, et de son épouse dame Anne Vrombout, décédée en 1624.

11° Une pierre blanche, avec l'imitation parfaite d'un squelette. — Aux angles, les attributs des quatre Évangélistes. — Là était enterré M. Josse Lauwers, décédé en 1548.

12° Un bas-relief exécuté sur pierre de taille blanchâtre. C'est

l'épithaphe de M. Léon De Valeke, décédé en 1562, et de son épouse dame Antoinette Ridsaert.

15° Une pierre tumulaire avec bas-relief, représentant un guerrier armé de toutes pièces; son bouclier est à ses pieds. — Aux quatre angles sont les armes ou quartiers de M. Antoine Snouckaert, décédé en 1562.

CHAPITRE LX.

Eglise de St-Jacques.

L'histoire de cette église est écrite dans son architecture, où tous les styles sont mêlés, sans être confondus. On peut y voir quelques traces d'architecture romane, à son époque de transition, à côté du style ogival à lancettes, et de vitraux à plein cintre dus aux restaurations du XVII^e siècle.

Nous avons vu, dans le chapitre précédent, que, du moment où elle fut placée sous la juridiction patronale de St-Sauveur, l'église de Ste-Walburge fut érigée en paroisse. Ajoutons ici qu'elle embrassait dans son ressort une nombreuse population disséminée sur une grande étendue de terrain, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de la ville, puisqu'elle avait à desservir comme paroissiens tous ceux qui habitaient l'endroit aujourd'hui nommé *Wagelwater*, le long du canal d'Ostende, et s'étendait de là jusque près du hameau de St-Bavon, lors de la porte maréchale.

C'est pour remédier aux inconvénients qui pouvaient naître et de cette vaste étendue de terrain et de l'excès de population, qu'on songea, en 1240, à construire une chapelle que Monseigneur l'évêque de Tournai dédia à St-Jacques le majeur et qu'il éleva en même temps au rang d'église paroissiale, à la condition toutefois qu'elle se placerait, comme Ste-Walburge, sous le patronage de St-Sauveur.

Qu'était-ce que cette construction primitive? Quelle en était l'étendue? Elle se réduisait à ce qu'on pourrait appeler le chœur de la nef actuelle du Nord. On remarque encore, à l'entrée de la partie

qui formait alors le chœur, trois grands auneaux, qui retenaient trois croix, placées au-dessus du jubé, qui séparait le chœur de la nef.

A l'extérieur de l'église, on voit encore, sous le toit, plusieurs modillons, avec figures grimaçantes qui faisaient partie d'une espèce de corniche, et qui prouvent que vers le milieu du XIII^e siècle l'artiste avait encore travaillé, sous l'influence expirante de l'art romano-byzantin.

En 1457, on commença, pour l'agrandissement de cette église, une suite de travaux considérables qui se prolongèrent jusqu'en 1478. Ces travaux embrassèrent la construction du chœur actuel avec la chapelle du Sud et les trois nefs antérieures. Tous les paroissiens rivalisèrent de zèle pour couvrir les frais de ces bâtisses; mais ceux qui se distinguèrent d'une manière toute spéciale, ce furent les négociants Florentins dont les libéralités furent sans bornes.

L'église une fois achevée, on en fit la dédicace le 19 Mars 1479 et on lui conserva son premier nom. La cérémonie fut célébrée par Monseigneur Ferry de Clugny, évêque de Tournai, plus tard promu au cardinalat par le pape Sixte IV et mort à Rome en 1485.

Il restait encore à exécuter divers travaux intérieurs pour le revêtement et le plâtrage des murs : ils furent terminés en 1480, et la générosité des paroissiens couvrit de nouveau ces dépenses.

Comme tous les monuments religieux dont nous avons déjà parlé, celui-ci eut aussi son temps d'épreuves. La fureur des gueux y laissa de cruelles traces. Ce fut en 1580, que profanant l'intérieur de cette église, ces misérables détruisirent tout ce que la piété avait inspiré au génie de l'art. La dévastation embrassa tous les ornements du chœur, le maître-autel d'une construction fort remarquable, le chef-d'œuvre d'art qu'on appelait *Sacraments huysken*, les stalles gothiques, et le jubé avec ses orgues. La fureur de détruire ne s'arrêta pas aux ornements intérieurs : plusieurs murailles furent renversées, et tous les travaux de sculpture horriblement mutilés. Quant aux vitraux et aux matériaux qu'on put recueillir au milieu de tant de ruines, ils furent publiquement vendus à vil prix.

Le départ des gueux fut suivi du rétablissement du culte. On débâta l'intérieur de l'église, véritable théâtre de désolation, et l'on se mit en devoir de faire disparaître le plus tôt possible les traces qu'y avait laissées le génie du mal. On trouva, comme dans toutes les circonstances analogues, un zèle inéroyable de générosité chez les paroissiens. Mais, deux familles surtout se distinguèrent : la famille De Gros et celle de Lens. Elles supportèrent tous les frais de restauration, qu'exigeait la nef du Nord qui avait le plus souffert de la dévastation.

Ce fut le dernier changement important qu'eut à subir cette église dans l'intérieur de son enceinte. Plus tard, cette enceinte même fut modifiée par la construction de huit chapelles latérales dont nous parlerons en temps et lieu.

C'est en 1691, qu'on commença la construction des voûtes de l'église, avec une réserve de 100 livres de gros provenant d'un don fait par un commerçant M. François de Meulenaere, marguillier de St-Jacques. A peine ces travaux étaient-ils en train, qu'on jugea nécessaire de déplacer les vitraux de la nef du Sud, pour les faire correspondre plus symétriquement avec ceux de la nef du Nord. Le résultat fut que l'intérieur de l'église en fut mieux éclairé.

En 1693, on se mit en devoir de revêtir les parois des murailles de marbre blanc et de marbre noir, en commençant par la nef septentrionale. Le marbre noir venait des pierres sépulcrales de cette église.

En 1694, on plaça le long de ces murailles douze tableaux figurant différentes scènes de la vie de St-Zachée. Ils furent peints par Dominique Nollet, et coûtèrent la somme de liv. gros 73-00-00.

Le 2 Novembre 1694, les murs Sud de la nouvelle chapelle des aubergistes, dédiée à St-Zachée étaient assez élevés pour qu'on songeât à la construction du toit. Mais, voici que tout-à-coup, vers huit heures du soir la voûte s'écroule avec grand fracas. On dut attribuer ce malheur au peu de solidité des murailles dont la construction était encore toute récente. Le mur se maintint toutefois; mais, par suite de la poussée, il inclina d'un pied et demi vers le

Nord. On parvint cependant à le redresser, grâce aux travaux d'un habile charpentier, Pierre de Marcq, qui reçut dans cette circonstance les témoignages d'approbation des experts délégués par les Magistrats de la ville pour l'inspection des travaux.

En 1695, on commença la construction de la voûte en pierres de la nef, où se trouve l'autel dédié à St-Léonard et de la chapelle qui portait le nom de St-Zachée.

Des dangers d'une autre espèce que ceux, dont nous avons fait mention plus haut, menacèrent l'église de St-Jacques à l'époque de la révolution française. On en dut la conservation à la pieuse sollicitude de quelques fidèles, qui réclamèrent le bâtiment comme paroissial et rachetèrent tout le mobilier mis en vente par le gouvernement républicain.

On fit en 1819, un nouveau plafond au chœur de cette église.

Le nouveau dallage du chœur, date de 1824.

En 1837, on y commença un nouveau dallage, qui est d'un bon effet.

L'extérieur de cette église est assez pittoresque surtout vers l'Ouest; il est cependant fâcheux qu'on ait défiguré l'entrée principale par une construction toute moderne dont le style jurc avec celui de tout l'édifice.

La tour n'est qu'une masse quadrangulaire, qui n'offre rien de remarquable.

Avant 1694, on entraît dans cette église par deux grands portails, dont l'un se trouvait au Sud, derrière la chaire de vérité, là où l'on voit aujourd'hui un enclos qui sert de magasin; l'autre, dans le lieu où l'on a construit la chapelle des âmes du purgatoire.

C'est là que se trouvait l'escalier qui conduisait à la grande tour : il touchait à la chapelle alors nommée *Donker Capelle*.

État ecclésiastique de St-Jacques.

Le clergé attaché à cette église se composait autrefois d'un curé, de dix vicaires et de quatre chapelains. Depuis la nouvelle organisation, qui date de l'empire français, la paroisse n'est plus desservie que par un curé et deux vicaires.

Ce fut en 1424, le 27 Septembre, que l'évêque de Tournai y intitua le chant journalier des sept heures canoniales.

Le chœur. — Maître-autel.

Un autel remarquable y fut placé en 1479. Les frais en furent couverts par M. Donatien De Moor et son épouse Adrienne De Vos, dont les armes étaient représentées sur ce morceau de sculpture. Le plus bel ornement de cet autel était un tableau de Vander Goes, figurant la descente de croix, remarquable surtout par l'air expressif des têtes. Un seul trait fera connaître la fureur des protestants à l'époque des troubles civils du XVI^e siècle : ils couvrirent cette toile d'une couche épaisse de couleur noire sur laquelle ils inscrivirent en lettres d'or les dix commandements de Dieu. On fit, à leur départ, des tentatives inimaginables pour restaurer ce morceau d'art et l'on n'y réussit qu'à grande peine. Aujourd'hui, il ne se trouve plus dans l'église de St-Jacques.

Non contents de cet acte de vandalisme, les iconoclastes détruisirent complètement l'autel dont nous venons de parler. En 1666, on songea à le remplacer, et il ne fut complètement achevé qu'en 1670. C'est celui que nous voyons encore aujourd'hui. Il est tout entier de marbre et tout chargé de sculptures, dans le style de la renaissance. Le fronton du rétable s'appuie sur quatre colonnes de marbre veiné de rouge, et dans le tympan du fronton se trouve une statue de St-Jacques.

L'exécution de cet objet d'art fut confiée au marbrier Corneille Gailliard, qui reçut pour son œuvre une somme de livres de gros 885-06-08, non compris les frais de placement des gradins, pour lesquels il lui fut payé 47 livres de gros. La fabrique lui fit, en outre, pour lui témoigner sa satisfaction, le don d'une valeur de livres de gros 2-10-00.

Cet autel était jadis décoré d'un tableau représentant le martyr de St-Jacques. On y voyait le saint apôtre trainé au supplice par ses bourreaux. Un chien acharné à sa poursuite semblait prêt à le déchirer. Une nombreuse escorte de chevaliers et de soldats complé-

taut la composition. C'était un des chefs-d'œuvre de Thomas Willerbords (Bosschaert.)

Transporté au musée du Louvre, à l'époque de l'occupation française, ce beau tableau fut donné par le gouvernement à une église de Toulouse qui le possède encore.

La fabrique de St-Jacques le tenait de M. Lamerlet d'Anvers, qui le lui avait cédé moyennant la somme de 66-12-04 livres de gros.

Le tableau qui le remplace aujourd'hui est une Adoration des Mages, due au pinceau de Boekhorst (*Langen Jan*). L'ordonnance de la composition en est assez remarquable et le coloris en est excellent. Après avoir orné jadis le maître-autel de l'église des RR. PP. Dominicains, il était tombé entre les mains du peintre brugeois Ducq, qui, trop désintéressé pour spéculer sur une heureuse acquisition, le céda à la fabrique pour une faible somme, et sans le moindre bénéfice pour lui-même.

Autrefois, dans certaines fêtes, ce tableau était remplacé par l'une des six toiles qui décorent les nefs antérieures. On choisissait naturellement celle qui représentait le mystère célébré dans la solennité. Voici quels sont ces tableaux.

1° *La Nativité* par Mathieu De Visch, composition assez remarquable. Guidés par un rayon de la lumière céleste, les bergers viennent rendre leurs hommages au nouveau-né.

2° *Le Christ attaché à la croix*. — Dessin correct — composition assez harmonieuse.

3° *La Résurrection du Christ*. — Cette œuvre est encore plus habilement traitée que la précédente.

Elles sont dues toutes deux au talent de Louis De Deyster. Peu connu jusqu'à l'époque où il fit ces deux compositions, cet artiste dut à l'intelligente protection d'un Mécène le bonheur de sortir de l'obscurité. Ce protecteur éclairé était M. Roelof, marguillier de St-Jacques, qui fit présent à cette église des deux tableaux en question ainsi que de la *Mort de la Ste-Vierge*, composition du même peintre, dont nous parlerons ci-après.

4° *La naissance de la Ste-Vierge*, d'après une composition du

peintre italien François d'Albano. Cette copie, dont le dessin et le coloris n'ont rien de bien remarquable, est l'œuvre de Nicolas Vleys : il y plaça le portrait de sa fille Caroline sous l'image d'une servante qui monte le grand escalier. — La gravure a reproduit ce tableau.

5° *La mort de la Ste-Vierge*. Autour d'elle paraissent les disciples du Christ. C'est, comme nous l'avons vu, une production de Louis De Deyster.

6° *L'Assomption de la Vierge*, par Marc Duvenede, œuvre assez correcte sous le rapport du dessin et de la couleur.

Ajoutons aux divers objets d'art qui ornaient cet autel une grande croix d'argent avec six chandeliers du même métal.

Le tabernacle ou sanctuaire.

Il s'élevait primitivement entre le chœur et la nef de la chapelle de Notre-Dame.

Il avait la forme d'une tourelle et il était de la plus gracieuse et de la plus élégante exécution. Les protestants trouvèrent bon de le détruire.

En 1593, on en construisit un autre qui existe encore. Il est placé derrière le maître-autel; mais il est d'autant inférieur au premier que l'art de la renaissance est, sous le rapport religieux, inférieur à l'art gothique. Nous devons ajouter toutefois qu'il ne manque ni de richesse ni de magnificence, et qu'il est composé de marbres de diverse couleur avec rehauts d'or. Il présente trois étages superposés et formant pyramide, dont la base est un piédestal couvert de sculptures.

Le sanctuaire proprement dit forme le premier étage soutenu par quatre colonnettes auxquelles sont adossés les évangélistes.

Le second étage est orné de trois bas-reliefs, entourés de quatre figures d'anges. Le bas-relief central représente la dernière cène; un autre figure la distribution de la manne et le troisième le grand-prêtre Melchisédech.

Trois statuettes symboliques couronnent ce charmant édifice : ce sont les trois vertus théologiques.

Près du tabernacle, vers le Nord, il existe une petite chapelle, ✓

dite De Moor, fondée par M. Donatien De Moor, décédé en 1483, et par son épouse Adrienne De Vos, morte en 1509. C'étaient des personnes d'une piété sans exemple et dont tout le bonheur consistait à combler cette église de bienfaits. C'est à eux qu'on doit plusieurs magnifiques ornements d'autel, et ils couvrirent une partie des frais que nécessita le placement des stalles du chœur. Aussi, sont-ils enterrés dans l'enceinte même qu'ils avaient tant aimée et leurs armoiries peuvent se voir sur la muraille.

Au Sud de l'autel se trouvait l'épithaphe de M Jacques Budsyn, décédé en 1636.

La famille fit faire de cette épithaphe une copie sur toile, qui se trouve aujourd'hui dans la chapelle de St-Antoine.

Deux paysages historiés, représentant *la Fuite en Égypte* et les *Disciples d'Emmaus*, ornent les côtés de l'autel. L'un est de Achtschelling, l'autre de Coxie.

Stalles du chœur.

Elles furent placées en 1482 aux frais de MM. Donatien De Moor et Guillaume Haultin, secrétaire des ducs Philippe et Charles de Bourgogne. C'était un superbe ouvrage de sculpture gothique, où le chêne avait été fouillé avec un rare talent par des mains habiles. On y voyait, entr'autres ornements, les armes des donateurs. Détruites par le vandalisme de la réforme, en 1580, elles furent remplacées en 1674, par d'autres stalles qui n'ont plus le même caractère, mais qui, toutefois, sont encore les plus belles de la ville. Elles présentent un aspect vraiment imposant et chargées qu'elles sont de statuettes, de guirlandes et de plusieurs autres ornements, elles ont dû exiger un travail long et pénible et une grande habileté de ciseau.

Le sculpteur se nommait Martin Moenaert : la fabrique d'église lui paya pour son œuvre une somme de 253 livres de gros. Il avait suivi le modèle fourni par Corneille Verhove, qui reçut de ce chef 24 escalins de gros, d'après le compte de 1674.

Vers le côté Nord, sur l'un des piliers du chœur, on peut voir une magnifique épithaphe composée de plusieurs sortes de marbre, et

toute chargée de figures sculptées. On y voit entr'autres celles de St-Adrien et de St-François. C'est un monument élevé à la mémoire de M. Adrien Van Woestwynekel, échevin de Bruges, décédé en 1622, et de son épouse Françoise Navigheer, décédée en 1525. Leurs armoiries se trouvent sur cette pierre.

Le jubé.

Avant la terrible époque des troubles religieux, dont nous avons eu plusieurs fois l'occasion de parler, l'église de St-Jacques offrait à l'admiration publique un superbe jubé en pierres de taille d'une teinte grisâtre, à trois arcades dont l'une, celle du milieu, formait l'entree du chœur, qui se fermait au moyen d'une porte à deux battants.

Sous les arcades latérales il y avait deux petits autels. L'un était primitivement consacré à Notre-Dame de Ruysselede, et en parcourant les listes de la confrérie qui y était érigée, on y verra les noms des plus grands et des plus nobles personnages de la ville. Cette même confrérie faisait dans l'origine ses exercices religieux dans une autre petite chapelle qui se trouvait sous le jubé de ce chœur primitif dont nous avons parlé plus haut, et qui maintenant est devenu la nef du Nord. Beaucoup plus tard elle fut remplacée, dans la chapelle qu'elle s'était élevée sous le nouveau jubé, par la confrérie de Notre-Dame dite de la Présentation, ce qui eut lieu vers le commencement du XVI^e siècle.

L'autre chapelle était consacrée à St-Jacques, et c'est là que les tourneurs de chaises faisaient célébrer leurs exercices religieux.

Le jubé, que nous venons de décrire, avait deux superbes jeux d'orgues de grande dimension, dont l'un fut vendu à l'église de St-Sauveur, et dont l'autre périt lors de la destruction du jubé en 1580.

Après ces jours de deuil et de désolation, on construisit un nouveau jubé en bois à l'entrée principale de l'église, à l'endroit même où l'on voit aujourd'hui le portail dont nous avons dit quelques mots dans le chapitre consacré à l'église de St-Donat.

En 1630, en vertu d'un contrat entre la fabrique de l'église de St-Jacques et Nicolas Hellewout, organiste de l'église de St-Donat,

il fut accordé au dit facteur d'orgues, d'en construire de nouvelles avec tous les accessoires. Il lui fut payé pour ce travail la somme de 75 livres de gros, et on lui céda en outre le vieil instrument, qui avait servi jusqu'alors. Les nouvelles orgues furent placées en 1651.

Le jubé, que nous voyons aujourd'hui, date de l'année 1650. Il est tout entier de marbre blanc et de marbre noir, et repose sur quatre colonnes de marbre veiné de rouge, qui forment trois arcades. Celle du milieu forme naturellement l'entrée du chœur dans lequel on entre par une porte à deux battants, chargée de sculptures et ornée d'une statue de St-Jacques. Cette porte est garnie de balustres en cuivre, dont l'ensemble pèse cent livres. Elles ont été livrées par Gilles Moerman pour la somme de 52-03-04 livres de gros. Plusieurs détails de sculpture enrichissent encore cette porte.

Quant à la partie de la clôture du chœur, qui s'offre sous les arcades latérales, elle se compose de chaque côté d'une balustrade en marbre.

Le jubé fut construit par Jacques De Coek de Gand, auquel la fabrique paya, en vertu d'un contrat, la somme de 4700 florins.

Au centre du jubé, au-dessus de l'arcade centrale, on peut voir dans une niche une statue de la Vierge, en marbre blanc. C'est derrière cette niche que se trouvent les orgues, jadis placées contre la muraille latérale.

Dans la partie qui fait face au chœur, au-dessus de l'entrée principale, il existe une autre statue de la Vierge, en pierre.

On y voit une inscription et les armes de Ketele et de Meulenaere. ✓

Cette inscription fait mention de M. Guislain de Ketele, décédé en 1627 et de sa sœur et unique héritière Jossyne de Ketele, décédée en 1658 et qui contribua par une somme de 1000 florins dans les frais de construction de ce jubé.

Chaire de vérité.

C'est en 1689 que fut placée la chaire de vérité de l'église St-Jacques. On y peut voir les armes de M. Jean Cobrysse, chevalier de Jérusalem, et de son épouse Marie-Thérèse de la Haussoy, qui en sont les donateurs. ✓

Il serait difficile de rien imaginer de plus lourd que ce morceau. Outre que l'ensemble n'offre rien de gracieux ni d'imposant, l'artiste en a tellement surchargé toutes les parties de détails de sculpture que l'œil ne sait où s'arrêter dans ce chaos.

Parmi les principaux ornements que le ciseau y a sculptés, nous citerons 1° trois médaillons qui ornent la cuve et qui offrent en relief trois figures Jésus, Marie, Ste-Anne; 2° quatre statues qui soutiennent la chaire, et qui figurent les quatre parties du monde.

Les rampes de l'escalier sont toutes couvertes de guirlandes avec diverses figures d'anges.

Dans le transept, on voit, contre deux piliers, les statues de St-Jacques et de St-Jean, reposant sur des espèces de culs-de-lampe en forme d'épithaphes, et dont l'un fut offert à cette église par la famille Vleys.

Au-dessus du portail, qu'on désigne sous le nom de *Heindeure*, se trouvait jadis un riche vitrail colorié où était représenté l'empereur d'Allemagne, assis sur un trône au milieu des sept princes électeurs, armés de pied en cap.

Chapelles avec autel de l'église de St-Jacques.

1° Chapelle dite des Barbiers (*Baerdemakers*) ou des chirurgiens.

Il y eut une époque, on le sait, où ces deux professions n'en faisaient qu'une. Ceux qui cumulaient à Bruges ces deux fonctions avaient, dans l'église de St-Jacques, une petite chapelle, qui sert aujourd'hui de chambre de réunion à la confrérie du St-Sacrement. Elle était dédiée à St-Cosme et à St-Damien, et leur avait été accordée en vertu d'un contrat passé le 18 Août 1432, entre le curé et les Marguilliers d'une part et le doyen ainsi que le serment de la corporation des Barbiers-Chirurgiens d'autre part, pour la célébration qui devait avoir lieu dans cette église, le 27 Septembre en l'honneur des saints Cosme et Damien.

Avant cette époque, la même corporation, avait dans la même église, un autre autel à sa disposition, pour ses exercices religieux.

Quant à la chapelle dont l'usage leur fut octroyé vers le milieu du XV^e siècle, comme nous venons de le voir, l'autel en était petit

et de peu d'importance; mais, on y voyait un triptyque admirable de Lanceloot Blondeel et nous avons le bonheur d'ajouter que cette belle composition existe encore.

Le panneau du milieu représente, sous des couleurs très vives, le martyre de ces deux saints personnages : les deux volets les offrent respectivement dans leurs costumes.

Parmi les ornements, que l'auteur a cru devoir ajouter à son œuvre, nous citerons neuf médaillons représentant plusieurs scènes dont le dénouement est le martyre et la mort de fidèles serviteurs du Christ.

La redevance, payée par la corporation des Barbiers, pour l'usage qui leur était accordé de cette chapelle, ne s'élevait qu'à 7 escalins de gros. Ils l'abandonnèrent toutefois, en 1691, pour quelques difficultés qui s'élevèrent entre eux et la fabrique à propos de certaines modifications qu'on fit à leur chapelle.

Un an plus tard, c'est-à-dire en 1692, la fabrique céda cette chapelle à la confrérie du St-Sacrement, qui en fit une chambre de réunion, moyennant une contribution annuelle de 6 livres de gros, en faveur de la dite fabrique.

2° *Chapelle de St-Antoine hermite.*

Le pape Urbain VIII, en 1624, la gratifia de plusieurs indulgences. Elle n'offre rien de remarquable que quelques pierres tumulaires avec cuivres, qui y ont été placés depuis peu et dont nous aurons occasion de parler plus loin.

3° *Chapelle des âmes du Purgatoire.*

Cette chapelle fut d'abord dédiée à Ste-Catherine et voici à quelles conditions la construction en fut permise.

On devait enlever la clôture en bois sous la voûte de la chapelle obscure (*Donker Capelle*), et y élever un mur à hauteur de la voûte, qui aboutit à la chapelle des Bouchers.

Au milieu de cette muraille, l'autel devait être érigé de manière qu'il y eût un passage libre tel qu'on pût communiquer avec la chapelle des Bouchers.

On devait en outre démolir l'autel de Ste-Catherine, alors placé

contre le pilier Nord de la nef, là où l'on voit aujourd'hui une *Mater dolorosa*, en marbre, sculptée par François Quillin, et placée sur un piédestal, orné d'une épitaphe avec armoiries de M. Florentin Van Marissen, chanoine de St-Donat, qui en était le donateur.

C'est en 1663, que cette chapelle reçut une voûte en maçonnerie, et c'est la première voûte qui fut construite dans cette église.

Le 26 Octobre 1676, la confrérie des âmes du purgatoire fut installée dans cette chapelle par l'évêque de Bruges.

4^e *Chapelle des Bouchers*. Elle se trouvait autrefois au-dessus de la sacristie et l'on y arrivait par un escalier de plusieurs marches. L'entrée était dans la chapelle alors dédiée à Ste-Catherine.

Cette chapelle des Bouchers était spacieuse; mais elle n'offrait point d'ornements remarquables. En 1698, elle était dans un tel état de délabrement, qu'on songea à la démolir. On la reconstruisit au niveau du sol; mais elle dut perdre beaucoup de son étendue, à cause de la place qu'on réserva pour la sacristie.

C'est un écoutête de la ville, M. Auguste de Vieq, seigneur de Mileveld, qui posa la première pierre de cette chapelle, qui se trouve près de l'ancien chœur de l'église, à proximité de la nef latérale du Nord. On n'épargna rien pour sa décoration intérieure. Plusieurs pierres angulaires, enchassées dans les parois de la voûte, portent les armes coloriées des principaux bienfaiteurs de la chapelle, tous membres de la corporation des Bouchers, et dont voici les noms : Van Vyve, Van Assende, Van Vive, De Roover et Breydel. On y voit aussi l'écu de Flandre.

Devant l'autel, se trouve une pierre-sépulcrale en forme de losange, avec les mêmes écussons. Elle couvre l'entrée du caveau où étaient inhumés les confrères.

Quant à l'autel lui-même, il n'a rien de remarquable. On y voyait jadis un tableau, dont le sujet était la *Naissance du Christ*.

La corporation des Bouchers honorait pour patrons St-Liévin et l'hermite St-Antoine. Les armes étaient peintes sur les vitraux de la chapelle; sur l'un d'eux était peint aussi son étendard, qui offrait,

sur un fond bleu, plusieurs fers ayant la forme de la lettre B, avec la croix de Bourgogne et l'écusson de Flandre.

Sous ces vitraux, se trouvaient les stalles de chêne sculptées, dont une partie lambrisse encore la muraille.

La chapelle était séparée de la nef par une balustrade en marbre, avec porte à deux battants.

La fabrique contribua pour la somme de 800 florins dans la construction de la voûte de cette chapelle et de celle de Notre-Dame.

5° *Autel de Notre-Dame.* A l'extrémité de la nef septentrionale, qui fut, comme nous l'avons dit, le premier chœur de cette église, se trouvait un autel dédié primitivement à St-Adrien.

Cet autel était remarquable par les sculptures délicates, dont il était couvert : il fut érigé, en 1480, aux frais de M. Philippe Bittebloc.

Il y avait alors à Bruges, un noble Genevois, agent consulaire de sa nation, et que l'on nommait Thomas Portunary. Il avait donné tant de preuves de générosité et avait contribué pour une si large part dans les dépenses, occasionnées par la reconstruction de cette église, que la fabrique jugea convenable de lui en témoigner sa reconnaissance, en lui offrant l'usage de cette chapelle pour lui et sa famille.

Plus tard, cette même chapelle fut cédée à la corporation des Grisons, qui pour la plupart habitaient la rue qui porte encore leur nom, à la condition toutefois qu'ils se chargeraient de l'entretien de l'autel, des vitraux, de la toiture et des gouttières en plomb de cette chapelle.

Cet état de choses dura jusqu'à l'époque où ce corps de métier, voyant son industrie dépérir chaque jour par suite des troubles qui agitèrent le pays pendant tout le cours du XVI^e siècle, ne fut plus en état de remplir les conditions auxquelles il avait souscrit jadis.

C'est en 1639 que la corporation des Grisons, privée depuis longtemps de toutes ses ressources, se vit contrainte d'abandonner la chapelle en question. Cette même année, la fabrique en accorda

l'usage à la confrérie de la *Présentation de la Vierge*, aux conditions susmentionnées.

Cette confrérie de la *Présentation* existait dans cette église depuis 1498. Elle obtint, en 1514, plusieurs indulgences du vicaire général du diocèse de Tournai. Quand la confrérie de Notre-Dame de Ruysselede cessa d'exister, celle de la *Présentation* la remplaça dans l'usage de l'autel que la première avait eu jusqu'alors à sa disposition, et qui était placé sous l'arcade de l'ancien jubé.

Quant à l'autel actuellement dédié à Notre-Dame, il est riche d'ornementations, et remarquable surtout par un tableau de J. Van Oost père, qui décore le rétable. C'est une des meilleures compositions de ce maître, qui en a fait d'excellentes.

Le sujet est la *Présentation de Marie au temple*. A la grâce de la composition et à la correction du dessin, ce tableau unit le charme d'un coloris qui rappelle celui de Crayer.

La confrérie paya à l'artiste, pour ce bel ouvrage, 50 livres de gros provenant d'un don que lui avait fait dans cette intention M. Guillaume Schelavers, en 1655.

Il y a de plus sur cet autel un tabernacle, où repose aujourd'hui le St-Sacrement.

Quoique le chœur soit assigné à la confrérie du St-Sacrement, pour ses exercices religieux, cette confrérie a pourtant ses stalles dans la nef de cette chapelle.

On y voit un bon tableau, représentant douze membres de cette confrérie, avec le costume de l'époque où ils vivaient. Au centre, le peintre a imité la magnifique remontrance en or que l'église possédait autrefois.

Cette confrérie du St-Sacrement est bien ancienne, puisqu'il existe un acte, daté de l'année 1424, où l'évêque de Tournai fixe tous les services et les exercices religieux des confrères.

6° *Autel ou chapelle de St-Léonard.*

Cet autel se trouve à l'extrémité de la nef du Sud. Il fut construit en 1475 et primitivement dédié à St-Jean, l'évangéliste et à St-Jean-Baptiste. L'érection en est due à la munificence de M. Jean De Gros,

trésorier de la Toison d'or, dont la famille fut constamment la bienfaitrice de cette église. Aussi lui fut-il accordé de creuser devant cet autel son caveau funèbre, et de faire placer ses armes sur l'autel.

Le 24 Décembre 1477, cet autel fut cédé, par don gratuit, à la corporation des Tonneliers. L'acte, passé devant le Magistrat de la ville, fut signé par M. Jean De Gros et son épouse, dame Guy de Messey.

Cet autel est décoré avec beaucoup de luxe. Le tympan du fronton, qui repose sur deux colonnes, renferme la statue de St-Léonard, et l'on voit au-dessus, dans un écusson, les armes ou insignes de la confrérie des Tonneliers.

Quant au tableau d'autel, il est d'une exécution irréprochable sous le rapport du dessin et de la couleur. C'est une composition de J. Maes, qui représente St-Léonard, dans un groupe d'autres figures.

Les stalles de la même corporation se trouvaient contre la muraille près de l'autel, et les insignes des Tonneliers s'y trouvaient au milieu des sculptures.

Dans la partie, qui touche au chœur, il y'avait une belle épitaphe en marbre noir et en marbre blanc, ornée de seize écussons portant les armoiries de M. Antoine de Lens, chevalier de la Toison d'or, décédé en 1672, et de son épouse dame Jacqueline De Gros. Ce riche monument fut enlevé de cette chapelle pour être placé dans celle des Aubergistes.

Entre les vitraux, dont la famille De Gros avait fait jadis les frais, était suspendu un triptyque, peint par Pierre Pourbus, et qu'on voit aujourd'hui dans la chapelle des Aubergistes.

Le sujet est *la Résurrection du Christ*, avec un paysage pour fond. On y voit aussi les portraits des donateurs M. Zegher Van Male, décédé en 1601, auteur de l'écrit intitulé *Lamentations de la ville de Bruges*, et de ses deux épouses, Antoinette Van De Maze, décédée en 1559, et Jeanne Haghe, morte en 1569. L'auteur n'a pas oublié les portraits de leurs enfants, ainsi que les armoiries de la famille Van Male.

7° *Chapelle De Gros.*

Elle se trouve près de l'autel dédié à St-Léonard, et elle est elôturée d'une balustrade avec portes.

Elle fut fondée, au commencement du XVI^e siècle, par M. Ferry De Gros, chevalier, seigneur d'Oyghem, de Nieuland, etc.

L'autel de cette chapelle est petit; mais, on y voit un médaillon avec bas-relief en terre euite émaillée, qu'on attribue généralement au eélébre artiste Florentin Luca della Robbia. On y voit une Vierge, demi-corps, avec l'enfant Jésus. — Autour une guirlande de fleurs et de fruits du plus gracieux effet.

A eôté de cet autel, on voit enchâssé dans la muraille un magnifique tombeau, dont il ne reste plus que de belles ruines et trois figures intactes. C'était eclui de la famille De Gros, sur lequel il a été publié, dans ces dernières années, une notice fort intéressante.

Sous le rapport de la délicatesse du travail, de la richesse de la matière et du mérite artistique en général, ee mausolée pouvait soutenir la eomparaison avec ceux de Charles-le-Téméraire et de Marie de Bourgogne.

Il était tout entier de pierres de Boulogne, à l'exeption des tables sur lesquelles étaient eouchées les statues.

8° *Chapelle de Colaert d'Ault*, dédiée à la Vierge des neuf chœurs angéliques et nommées plus tard chapelle des Aubergistes.

Un acte, qui porte la date du 1^{er} Septembre 1492, fait mention d'une partie de terrain, qui fut donnée, en 1468, par le curé et les Marguilliers de St-Jacques à M. Colaert d'Ault et à son épouse dame Madeleine de Baenst, en reeonnaissanee de plusieurs sacrifices d'argent, faits par ces personnages pour aider à la reconstruction de cette église. Sur ce terrain, ils firent bâtir un autel qu'ils dédièrent à la Vierge des neuf chœurs angéliques et à St-Michel.

A la fin du XV^e siècle, les enfants de M. Colaert d'Ault donnèrent eet autel au doyen et au serment de la eorporation dite de *Mutse-reeders* (*Mutsescheeders*) qui avait pour patron St-François et qui avait alors ses réunions au loeal des Bogards (*ten Bogaerde*), à Bruges.

Cet autel, dont M. Colaert d'Ault fut fondateur, se trouvait primitivement contre le mur Sud, là où plus tard fut la chapelle des Aubergistes.

En 1504, cette corporation obtint de la même famille la faculté de clôturer sa chapelle au moyen d'une balustrade en bois, avec porte d'entrée, à la condition toutefois que cette porte ne pourrait point se fermer à clef.

M. Colaert d'Ault, né à Amiens et décédé le 15 Janvier 1471, et sa seconde femme Madeleine De Baenst, née à l'Écluse et décédée le 1^{er} Décembre 1491, sont enterrés devant l'autel de cette chapelle, ainsi que leurs enfants.

Leur sépulture en cuivre représente une magnifique tribune avec huit figurines artistement travaillées. Sur la partie supérieure se trouvent les armoiries, et aux angles, les écussons de M. Colaert d'Ault et de sa première femme, Catherine De Groote, décédée en 1455.

Là se trouve aussi un autre cuivre de moindre dimension, avec une figure de femme couchée sur un tapis entre son frère et son ange gardien. C'est le tombeau de M^{lle} Catherine d'Ault, décédée en 1460, et fille du susdit M. d'Ault.

Le 5 Août 1624, eut lieu la pose de la première pierre de la chapelle aujourd'hui dédiée à Notre-Dame des anges, et que l'on appelait alors chapelle des Aubergistes ou de St-Zachée. Ce fut M. le Curé qui posa cette première pierre; la seconde fut posée par Jean Landuyt, doyen de la confrérie des Aubergistes.

La dédicace eut lieu le 25 Août 1695, et le même jour, la corporation y fit célébrer la première messe ainsi que le salut, en l'honneur de St-Zachée son patron.

Un grand caveau de sépulture fut construit dans ce local pour les membres de ce corps de métier.

Dans cette nouvelle chapelle, on plaça l'autel, dont nous avons parlé plus haut, et qui avait été donné par la famille d'Ault. Il n'offre rien de remarquable. Le rétable est couronné par la statue de

St-Michel avec le dragon, et sur les deux côtés on voit St-François et St-Zachée.

Le tableau d'autel n'est pas sans mérite : le sujet est le couronnement de la Vierge, entourée de la cour céleste : c'est une peinture sur bois, fort ancienne.

En 1717, la corporation des Aubergistes fit placer ses stalles en face de l'autel. On y voyait deux bas-reliefs et les insignes de la corporation. Aujourd'hui, on voit, dans le même endroit, un confessionnal surmonté de l'épithaphe de M. De Lens.

D'après un contrat, qui porte la date du 2 Juin 1694, la construction de cette chapelle coûta aux Aubergistes la somme de 1500 florins.

9° *Chapelle de Ste-Anne.*

Cette chapelle n'était qu'un simple autel, érigé contre un des piliers de la partie méridionale du chœur par la famille Hagelstein, qui y possédait le droit de sépulture. Cet autel était de marbre et fut construit en 1655; la même année, on y célébra le premier service en l'honneur de Ste-Anne.

Quant à la confrérie de Ste-Anne et de St-Sébastien, elle avait dans la même église un autre autel, où elle faisait célébrer le service religieux.

C'est ce qui appert des termes suivants extraits d'une résolution datée du 7 Novembre 1540 : *Sur les instances du doyen et du serment des maîtres tailleurs, sur les instances aussi du doyen et du serment des ouvriers tailleurs, reçu pour célébrer journellement le service divin dans leur chapelle, M. Josse Waghe, etc.*

Quand les tailleurs eurent abandonné cette chapelle, la corporation des cordiers en obtint l'usage et entra en jouissance, le 30 Juin 1602. Plus tard, les cordiers firent célébrer leur service à l'autel construit en 1655 et dédié à Ste-Anne.

Une fois qu'on eut démoli l'autel en marbre, M. Jacques Wynckelman fit ériger, en 1726, une chapelle en l'honneur de Ste-Anne. C'est aussi lui qui fit construire l'autel qui existe encore, et qui lui coûta une somme de 255-16-03 livres de gros.

La famille jouissait en outre du droit de sépulture dans cette chapelle, et on voit encore son épitaphe au-dessus de l'entrée.

L'autel est orné de trois statues représentant Jésus, Marie et Ste-Anne, sous une espèce de pavillon, le tout sculpté avec soin, et enrichi de rebauts d'or.

La même chapelle offre, encastrés dans la muraille, trois cuivres tumulaires assez curieux.

On y voit aussi suspendus deux tableaux qui ornaient autrefois les deux petits autels en marbre, dressés de chaque côté du jubé, sous l'invocation de St-Jacques et de Ste-Marguerite. Ce sont les mêmes saints que représentent les tableaux.—Les deux tableaux en question sont peints par De Blende et coûtèrent la somme de 14 livres de gros.

Outre ces chapelles, que nous venons de parcourir, l'église de St-Jacques en possédait autrefois plusieurs autres avec autel : nous allons les énumérer.

1° *Un autel dédié à St-Jacques.*

Il se trouvait sous le jubé de l'église primitive. Quand ce jubé fut démoli, on transféra l'autel sous le premier jubé du nouveau chœur, et quand celui-ci, à son tour, fit place au jubé qui existe actuellement, l'autel de St-Jacques fut érigé tout près.

2° *L'autel de Ste-Marguerite.*

Il se trouvait de l'autre côté du jubé actuel.

3° *Autel dédié aux saints Maurice, Guillaume et Gilles.*

Il fut fondé par M. Guillaume Morecl, et la chapelle, où il se trouvait, fut clôturée, en 1504, par une balustrade d'une hauteur de 4 pieds.

4° *Un autel sous l'invocation de l'Assomption de la Ste-Vierge-Marie.*

Il se trouvait contre la clôture de la nef du Nord.

Inventaire des tableaux qui n'ont pas trouvé leur place dans les descriptions précédentes.

1° Tableau à sept compartiments : *les œuvres de miséricorde*, donné en 1709, par M. Jacques De La Villette, pensionnaire du Franc.

2° Un triptyque d'une date ancienne, représentant *trois scènes différentes de la vie d'une sainte*. Sur l'un des compartiments, on voit, au milieu d'un paysage, se profiler la tour de Notre-Dame, et l'inscription suivante, en caractères gothiques, couvre la partie supérieure : *Dit was gedaen in jaer MCCCC ende LXXX*, ce qui veut dire : *exécuté en MCCCCLXXX*. Sur deux écussons, se trouvent les armoiries des donateurs.

En général c'est une œuvre assez belle d'exécution et très brillante de coloris.

3° Un autre triptyque, peint par Pourbus en 1556, et qui a pour sujet *les sept douleurs de Marie*. Le panneau central est occupé par la Vierge que le peintre a représentée les bras croisés sur la poitrine. Sur les volets, sont les portraits des donateurs.

C'est une composition tout-à-fait remarquable sous le rapport du dessin, quoi qu'il y ait un peu de raideur dans certaines formes. Le coloris en est un peu monotone.

4° Un troisième triptyque où la Vierge paraît, la tête entourée du limbe doré, comme dans les peintures byzantines. A cette figure principale il faut en ajouter cinq autres en costume oriental. L'un des volets offre la Vierge agenouillée; une vision de St-Jean est le sujet de l'autre.

Sur la partie extérieure des volets, on voit, d'un côté, un *Ecce homo*; de l'autre, *la Ste-Vierge avec St-François et un autre saint*. Le coloris fait de ce tableau une pièce de grand prix.

5° *La Madeleine convertie et renonçant aux plaisirs du monde*. Excellente copie d'un tableau de Rubens que l'église possédait primitivement; il fut vendu à la condition que la fabrique en conserverait une copie. Le copiste fut Guillaume Duhamel.

6° *La Résurrection de Lazare*; assez heureuse composition qui rappelle le faire de Martin Devos.

7° Une charmante toile de Van Oost, où *un ange présente St-Jean à Jésus couché sur le sein de sa mère*. — Il y a de la couleur et beaucoup d'harmonie dans ce tableau.

Dans les lambris, qui recouvrent les murailles, il existe encore une foule d'autres tableaux, parmi lesquels nous citerons de préférence :

1° Douze toiles de Nollet dont les sujets sont différents traits de la vie de St-Jacques.

2° Quatre tableaux de Mathieu De Visch. Le premier présente *St-Jacques dans la gloire céleste* : quelques pèlerins, placés sur l'avant-plan, lui rendent leurs hommages. Le second a pour sujet : *le Christ avec les disciples d'Emmaus*, au moment où il leur partage le pain mystérieux. Le troisième : *le Christ lavant les pieds à ses apôtres*. Le quatrième enfin : *Agar et Ismaël auprès de l'Ange*. Ce dernier est de beaucoup supérieur aux deux autres : c'est le premier que fit l'artiste après son retour d'Italie.

3° Deux tableaux par *Langen Jan*, l'un : *une Vierge avec l'enfant Jésus, au milieu de sa gloire*, l'autre : *Madeleine prosternée aux pieds de Jésus*. Ce sont de magnifiques compositions où il faut admirer l'exquise délicatesse du coloris.

4° Deux toiles de Jacques Mulet. — *La scène du poisson miraculeux dans l'histoire de Tobie*. — *Le sacrifice d'Abraham*.

5° *L'entrée de Jésus à Jérusalem*. — Figures de Jean Ramont. — Paysage de Jean Vander Leepe.

6° Trois tableaux de Vanden Kerckhove. — *La Présentation*. — *La Nativité*. — *L'Annonciation*. Ils ont tous trois été donnés par Jean Corneille, trésorier de l'église.

Ajoutons à tous ces tableaux un triptyque de grande valeur, représentant *le baptême du Christ*. Sur l'un des volets, le peintre avait représenté *la décollation de St-Jean* et sur l'autre : *Hérodiade perçant avec une épingle la langue du saint dont la tête, déposée sur la table, paraissait dans un vase*. C'est au pinceau de Roger de Bruges qu'on devait cette belle composition où l'on pouvait lire les mots suivants tracés en lettres gothiques : *cet objet d'art a été exécuté par ordre de M. Jean Agnelli, né en Italie*. Les armoiries du donateur se trouvaient sur les volets, qui furent vendus publiquement dans une salle de vente, vers la fin du dernier siècle.

Pierres tumulaires dont la description n'a pas trouvé sa place dans les divers articles de ce chapitre.

1° Un cuivre d'une belle exécution, dans une espèce de tribune formée par des colonnes dans lesquelles sont taillées plusieurs figurines. Il a été exécuté à la mémoire de M. Gilles de Valence, décédé en 1583, dont on voyait les armoiries sur ce monument. Vers la fin du XV^e siècle, on détacha cette plaque pour y sculpter, sur les revers, deux figures, dont l'une représente un homme vêtu d'une longue robe, et l'autre une femme en grand costume. Ces deux personnages étaient M. Pierre De Valence, seigneur d'Eecke, décédé en 1615, et son épouse, Marie De Bailleul, décédée en 1599.

2° Un cuivre avec deux figures. Sur les bandes d'encadrement, les quatre évangélistes avec les armoiries de M. Pierre De Valence, père de celui dont il vient d'être question. Il était né à Burgos en Castille, et il représentait, comme consul, sa nation à Bruges; il décéda en 1559.

Ce même cuivre portait les armes de son épouse, Isabelle De Quintena Dolines, décédée en 1580.

On voyait encore, dans la même chapelle, un autre cuivre où il était question de plusieurs fondations charitables, faites par cette dame en faveur de cette église.

Les deux cuivres existent encore aujourd'hui.

3° Un cuivre avec une figure d'homme armé de toutes pièces et celle d'une femme en grand costume. Sous leurs pieds, imitation d'un riche tapis avec arabesques. C'est le monument funéraire de Jacques Haghelstein, décédé en 1446, et de son épouse Marguerite Baert, décédée le 2 Décembre de la même année.

4° Un cuivre. — Deux figures enveloppées dans un linceul et couchées sur un superbe tapis. Les bandes sont ornées de huit écussons aux armoiries de M. Jacques Bave, décédé en 1482, et de son épouse Catherine Poltus, décédée en 1464.

5° Un cuivre richement orné : on y voit les figures de M. Liévin

Van Assenede, décédé en 1500, et de son épouse, dame Anne Van Bassevelde, décédée en 1471.

6° Un cuivre avec la figure de M. Noë Van Bassevelde dit : *den Schrooder*, décédé en 1458.

7° Un cuivre avec les figures de M. François Ridsaert et de Marguerite de Caets, son épouse, décédée en 1470.

8° Un cuivre richement ouvragé, où se trouvent deux figures couchées : l'une de Charles Van Wulfsberghe, armée de toutes pièces; l'autre de sa femme Adrienne De Hamere.

9° Un cuivre avec les armoiries de M. Jean Van Tongues, né à Péronne, en son vivant négociant en cette ville, décédé en 1512, et de son épouse Catherine Strabant.

10° Un cuivre avec la figure et les armes de M. Pierre Van Meulebeke, décédé en 1551.

11° Une pierre tumulaire avec incrustation de deux plaques de cuivre, où l'on voit les armes et l'épithaphe de M. Philippe Carrion, décédé en 1537, et de son épouse Jeanne Pérégrin, décédée en 1555. — Sur les bandes les attributs des quatre Évangélistes.

12° Un cuivre avec la figure d'un enfant, placée entre deux figures plus grandes, en grand costume, couchées sur tapis semé de fleurs. — Aux quatre angles les figures des Évangélistes. — C'est le tombeau de M. François De La Puebla, décédé en 1577, et de sa femme, dame Marie Van Marivoorde, décédée en 1572. — Au-dessus des figures, les armoiries de ces personnages.

13° Le cuivre de M. Seghere Van Male, décédé en 1601, et de ses deux femmes, dont nous avons parlé plus haut. — Aux quatre angles les attributs des Évangélistes. — Dans la partie supérieure, plusieurs figurines, savoir : de M. Pierre Van Male, et de son épouse Antoinette Wittebaert, avec leurs cinq enfants.

14° Un cuivre où l'on voit une figure armée de pied en cap. C'est

celle de M. Jacques Vande Vagheviere. On enleva cette pierre, en 1690, pour la remplacer par une pierre en marbre de la famille De La Villette.

15° Un marbre avec encadrement de cuivre et une plaque où un ange soutient les armoiries de la famille Wielant.

Outre ces divers monuments, l'église de St-Jacques en possédait une foule d'autres qu'il serait trop long d'énumérer.

CHAPITRE LXI.

Église de Saint-Gilles, aussi nommée *Bachten-Dyck*.

Telle était autrefois l'étendue de la paroisse de Notre-Dame, que cette église avait à desservir une grande partie de la ville et toute cette partie de la campagne qui s'étendait jusqu'à l'endroit dit *7 Eycken*, dépendant de la commune de Cool-Gailliardskerke (aujourd'hui Coolkerke.) De là, elle embrassait encore tout le terrain qui aboutit à l'église de St-Pierre-sur-la-Digue.

On conçoit aisément tout ce qu'un parcellé état de choses devait offrir d'inconvénients. Le ministère du clergé devenait non seulement difficile mais souvent impossible, malgré tout le zèle que la conscience de son devoir pouvait lui inspirer.

Les paroissiens n'avaient pas moins à se plaindre : outre qu'ils trouvaient dans l'éloignement un obstacle continuel aux communications qu'ils auraient voulu entretenir avec leurs pasteurs, cet éloignement même les empêchait souvent de se rendre à leur église et aurait fini par leur faire négliger leurs exercices religieux.

Pour mettre un terme à une situation embarrassante pour tous, le septième prévôt de Notre-Dame, Lambert, s'adressa, en 1240, à Monseigneur Wautier, évêque de Tournai, pour obtenir l'autorisation d'élever une église dans le quartier Nord de la ville.

La demande fut favorablement accueillie et le consentement de l'évêque fut confirmé par Thomas de Savoie, époux de Jeanne, comtesse de Flandre. On procéda même, dès cette année, aux travaux de construction.

L'église fut bâtie sur un terrain connu sous le nom de *Bachten-dyck*, et ce nom lui venait de ce qu'il aboutissait à trois canaux différents: 1° Celui des anciens remparts (aujourd'hui canal de la Main d'Or), 2° Le grand Canal et 3° le Petit Canal, dit *Vuldersrege* ou *Vuylerrege*. Il y avait, du reste, quelques années à peine que ce terrain avait été comblé, et il servait alors de chantier pour la construction des navires.

Il est rare de voir à cette époque l'érection d'un monument de cette espèce, sans rencontrer en même temps l'empressement d'une pieuse générosité chez tous ceux qui, par leur fortune, pouvaient contribuer à de parvilles bonnes œuvres. A peine était-il question d'élever la nouvelle église, que M. Philippe Ram, homme d'une rare vertu, s'empressa de céder gratuitement au prévôt de Notre-Dame le terrain en question, après en avoir toutefois obtenu l'autorisation de son seigneur Baudouin Van Praet, de qui relevait ce fief.

Cette église se réduisait d'abord à ce qui forme aujourd'hui le collatéral du Nord, dans la partie qui précède le chœur.

L'évêque Wantier, dont nous avons parlé plus haut, l'éleva au rang de paroissiale, à la condition toutefois qu'elle respecterait le patronage de l'église collégiale de Notre-Dame, dont le prévôt se réservait encore le droit de choisir et de nommer le curé.

En 1248, M. Guillaume Magerman la dota d'une troisième chapellenie.

En commémoration de la victoire qu'il remporta le 23 Septembre 1108 sur les Liégeois, Jean-sans-Peur, comte de Flandre, autorisa le curé de St-Gilles à acheter une rente perpétuelle de 50 livres parisis par an (rente que le comte se chargeait d'amortir) pour célébrer à perpétuité, ainsi qu'il suit, l'anniversaire de son triomphe.

Une messe solennelle, avec orchestre et annoncée au son des cloches, devait être chantée en l'honneur du St-Esprit. A l'officiant devaient se joindre un diacre et un sous-diacre.

Le lendemain, on devait chanter une messe de *Requiem*, au maître-autel de la même église, pour le repos des âmes de ceux qui étaient tombés sur le champ de bataille.

Devant l'autel, devait s'élever un catafalque recouvert d'un drap d'or, avec une grande torche de cire à chaque coin.

Treize cierges devaient être distribués à l'offrande.

Le même jour, les maîtres des pauvres de la paroisse pouvaient disposer de trente-trois provisions ou rations de pain, vin, pois et autres comestibles, chacune de 4 gros de Flandre, pour les distribuer à trente-trois pauvres de la dite paroisse, de la manière qu'il suit :

Le samedi avant le dit anniversaire, deux des maîtres des pauvres devaient se rendre à la Salle de Réunion des Bourgmestre et Échevins de la ville et apporter treize bons pour être distribués à autant de pauvres de leur choix. Les autres bons devaient être mis à la disposition des maîtres de pauvres, pour être, par leur entremise, remis à autant d'indigents de la paroisse.

En 1450, un changement important eut lieu dans cette église. On y ajouta deux nefs antérieures, qui sont aujourd'hui la nef principale et celle du sud; quelques années après, eut lieu la construction du chœur actuel et des deux nefs collatérales. La plus grande partie des dépenses, occasionnées par ces constructions, fut supportée par MM. Jean De Plaet, maître-d'hôtel à l'établissement dit : *den Makelaer*, et Jean Diercoop, le Vicux, négociant de la Hanse.

Au commencement du quinzième siècle, à l'époque où la peste faisait dans la ville les plus terribles ravages, l'église de Saint-Gilles obtint la concession d'une grande partie de terrain, pour y inhumer les victimes de ce terrible fléau, attendu que les deux autres parties de terrain, qui s'étendaient de chaque côté de l'église, ne pouvaient plus suffire à tant de cadavres.

Le terrain Sud du cimetière fut appelé : cimetière des riches; celui du Nord : cimetière des paysans; et celui, qui s'étend devant l'entrée principale de l'église : cimetière des pauvres.

En 1481, la nommée Perrine Vande Vesten, veuve de Jacques De Monicx, fit don aux tables des pauvres de l'église de St-Gilles d'une somme, dont le numéraire se trouve ainsi spécifié :

44 Florins dits *Andriesen*.

1 Guillaume.

- 7 Florins rhénans.
- 3 Réaux d'or.
- 4 Couronnes d'or.
- 2 Couronnes de Savoie.
- 126 Couronnes d'or.
- 31 Lions d'or.
- 7 *Ryders*.
- 3 Nobles de Henri.
- 6 Nobles *Salieten*.
- 1 Noble à la rose (*).
- 1 Noble de Flandre.

Voilà la désignation des pièces d'or ou dont l'or était la base.

Voici maintenant l'énumération des espèces d'argent :

La valeur de 3 livres, 4 escalin, 5 deniers de gros en pièces de 5 gros et de 2 1/2 gros.

Des pièces de 5 gros, dits : *Fransche Blanken*, jusqu'à concurrence de 2 livres 5 escalins de gros.

4 escalins, 2 deniers de gros en pièces dites *Slooters*.

L. 1.-2. gros 6 *meten*; en pièces de 2 gros et 6 *meten*.

22 gros 18 *meten*, formant treize pièces dites 7 *Zeskins*.

6 escalins de gros; en pièces dites *Grootkins* et 12 *meten*.

7 escalins de gros; en pièces dites *Corten*.

8 L. 2 escalins, 6 deniers de gros; en pièces dites *Dobble Plaeken*.

L'église de St-Gilles ne fut pas, au XVI^e siècle, plus épargnée que les autres : les protestants y commirent toutes sortes de ravages.

Vers la fin du dix-huitième siècle, la fabrique d'église fit disparaître, pour cause de vétusté, les quatre chapelles avec autel, situées dans les nefs antérieures.

A l'époque de la révolution française, cette église dut au zèle des paroissiens d'échapper à la rage du jacobisme. Ils la réclamèrent

(*) Les pièces de monnaie, nommées nobles-à-la-rose, avaient exactement la grandeur d'un Double-Louis, avec moitié moins d'épaisseur et de poids. Elles représentaient un chevalier armé de pied en cap, et tenant une rose à la main. Une croix fleuronée se trouvait sur le revers. Il est impossible de fixer l'origine ou le millésime de cette monnaie, dont les pièces sont devenues d'une rareté fabuleuse.

comme propriété et la fureur des Vandales tomba devant l'énergique réclamation de toute une population.

Le plafond que nous y voyons aujourd'hui date de 1817.

La tour est une masse carrée, dont la construction n'offre rien de remarquable. Elle renfermait autrefois trois grandes cloches, dont l'une a été enlevée, et 2 petites, dont l'une a été vendue à l'église de St-Laurent.

—
État ecclésiastique de St-Gilles.

Le clergé, qui desservait cette paroisse, se réduisit et se réduit encore à un curé et à quelques vicaires.

Reliques.

L'église de St-Gilles reçut, en 1408, de messire Jean Grassant, une relique d'un prix incalculable : c'est un des bras de St-Gilles.

Le 28 octobre 1659, eut lieu processionnellement et avec une rare magnificence la translation d'une partie de la Ste-Croix qui de Paris avait été envoyée en don à cette église.

Bien des années avant que St-Gilles possédât ce trésor, on y célébrait déjà la fête de *l'Invention de la Croix*. Ainsi, nous trouvons, dans un acte de fondation, que pour donner plus d'éclat à cette fête, M. Donat Vanden Bogaerde, maître des pauvres de St-Gilles, décédé en 1559, ainsi que son épouse dame Cornélie De Brune, décédée en 1574, instituèrent ce jour la célébration d'une messe solennelle, annoncée au son de toutes les cloches.

Cette famille, qui s'était distinguée par sa générosité envers cette église, fut enterrée dans la nef principale qui précède le chœur, sous une pierre tumulaire bleue.

Description de St-Gilles. — Le chœur.

Le maître-autel n'offre rien de remarquable. Il est de marbre blanc et de marbre noir. Le rétable offre quatre colonnes de marbre blanc, supportant un fronton dans lequel se trouve une statue de St-Gilles.

On voit, sur ce même autel, les armes des fondateurs; M. François

Van Caloen, bourgmestre du Franc, décédé le 27 septembre 1670, et son épouse dame Anne Rommel, décédée le 5 octobre 1684. Ils sont enterrés devant l'autel, à l'endroit, où se trouve une pierre tumulaire en marbre blanc.

Le tabernacle en marbre, qui décore aujourd'hui l'autel, n'y fut placé que vers la fin du dix-huitième siècle. Il se trouvait, avant ce temps, dans la partie Sud du chœur. On l'en retira pour y enchâsser, dans les boiseries, les tableaux qu'on y voit encore aujourd'hui. Quant à la table en marbre blanc d'Italie, qui se trouve à quelque distance de l'autel proprement dit, il n'est placé là que depuis quelques années. Sur la surface antérieure, on voit un bas-relief, représentant Saint Gilles au moment où il est découvert dans la solitude par le roi des Goths, Wemba, qui poursuivait une biche à la chasse.

Le tableau du rétable figure *la Ste-Trinité*; il est de J. Van Oost, père.

De chaque côté de l'autel, sont placés, dans les boiseries, six tableaux, dont trois sont peints par Garcinyn en 1777.

Le premier représente *St-Jean de Mattha* au moment où il apporte à son évêque les bulles du St-Père qui confirment l'institution de l'ordre des *Trinitaires ou de la rédemption des captifs*.

Le second représente le même saint rachetant les chrétiens esclaves à Alger.

Le troisième enfin, *le retour à Ostende du brugeois De Mulder*, qui avait été retenu esclave à Alger.

Les trois autres compositions sont au dessous du médioere : elles ont aussi pour sujets divers rachats d'esclaves.

De chaque côté du sanctuaire se trouvent deux grands candélabres en cuivre.

Autel principal de la nef latérale du Nord.

Il est dédié à la Ste-Vierge, et il fut érigé par M. Jean De Plaet, dont il a déjà été question plus haut, et par son épouse, dame Jacquemine Macharis, décédée en 1473. Le 17 mai 1446, la corporation des bateliers obtint la cession de cet autel pour ses exercices

religieux. En 1580, les protestants, connus sous le nom de *Gueux*, le détruisirent presque complètement.

Après les temps de désordre, cet autel fut rétabli, et cette restauration fut due à la piété d'un homme généreux. Il fut mis à la disposition de la confrérie de la Ste-Trinité, qui dans la suite se fondit dans celle de Notre-Dame des consolations.

Cet autel est de bois et tout chargé d'ornements et de figurines sculptées. Quant au rétable, il est encadré dans quatre colonnes torsées, qui soutiennent un fronton avec une niche, où se trouvait encore, il y a quelques années, la statue de la Ste-Vierge. Enlevée de cet autel depuis lors, cette statue fut placée dans le tympan de l'autel de la nef Sud, par suite de la dédicace qui fut faite alors du premier en l'honneur du St-Sacrement.

Il en fut de même du tableau d'autel, superbe composition où le peintre a représenté la Ste-Vierge reçue dans le ciel, et sur l'avant-plan la punition de nos premiers pères.

Quant à la confrérie, dont nous avons parlé, elle suivit le déplacement de la statue et du tableau.

C'est ici le lieu de dire quelques mots sur cette confrérie de la *Ste-Trinité pour la rédemption des captifs*. Elle fut érigée dans l'église de St-Gilles, le 15 janvier 1642.

La solennité fut magnifique et célébrée par monseigneur Hodion, évêque de Bruges, qui réclama l'honneur de se faire inscrire comme premier membre de l'association.

Puis venaient les abbés d'Oudenbourg, de St-André, de l'Eeckhoutte.

Le Saint-Siège apostolique institua, en faveur de cette confrérie, un grand nombre d'indulgences et elle méritait ces faveurs toutes spéciales par le but qu'elle se proposait : elle n'en avait point d'autre que de travailler à la délivrance des chrétiens retenus captifs dans les états barbares, en Turquie, à Tripoli, à Alger et à Maroc, où ils avaient à subir tous les caprices d'une tyrannie cruelle et fanatique.

De quelle manière la confrérie arrivait-elle à ses fins? En joignant

ses ressources pécuniaires à celles des confréries établies dans d'autres villes. C'est ainsi que, de concert avec celles qui étaient instituées dans plusieurs localités des Pays-Bas et de France, elle délivra, depuis le commencement du XVII^e siècle jusqu'à l'année 1780, 240 $\frac{1}{2}$ esclaves.

Les ressources, dont nous parlons, devaient être assez considérables, puisque, en 1769, elle put envoyer à Alger une somme de 456 livres de change, pour payer la rançon de notre concitoyen, Jacques Gadeine.

Le 29 Mars 1780, elle versa une somme de 500 livres de change pour le rachat de François-Joseph De Mulder, de Bruges. C'est celui-là même qu'on voit représenté dans un des tableaux enchâssés dans la boiserie, près du maître-autel. Quatre jours après son entrée en notre ville, c'était fête de la Trinité, il accompagna la procession publique, couvert de ses vêtements d'esclave et portant des chaînes que deux personnages, figurant des anges, retenaient par l'une des extrémités. Derrière eux marchaient deux Trinitaires.

Autel principal de la nef du Sud.

Il fut fondé, en 1494, par M. Jean Diercoop, le vieux, négociant de la Hanse, marié à dame Elisabeth Walens, décédée en 1527. Il fut cédé à la confrérie des porte-faix (*Rykespinders* ou *Wollewegers*), qui purent y faire leurs exercices religieux. Dans le courant du XVI^e siècle, il fut consacré au St-Sacrement, et ce n'est que depuis peu d'années, comme nous l'avons vu, qu'on l'a dédié à la Ste-Vierge. Il est couvert de sculptures sur bois, parmi lesquelles on distingue des figurines et divers autres ornements. La corniche en est supportée par quatre colonnes torses.

Le tableau, qui le décorait d'abord, se trouve maintenant dans le rétable de la nef du Nord. C'est une composition de Jean Maes, dont le sujet est une *Sainte qui reçoit l'Eucharistie*; c'est un des bons ouvrages de cet artiste, qui en a tant fait de remarquables.

On voit encore dans cette nef une très-belle pièce sculptée, sur laquelle paraissent en relief trois figures d'esclaves. C'est la propriété de la même confrérie, et il sert de piédestal à la statue de Notre-

Dame des Consolations, qui est en grande vénération auprès du peuple.

Diverses chapelles que renferme St-Gilles.

Jadis, il y en avait quatre dans les nefs latérales qui précèdent le chœur.

1° Dans la nef Sud, la chapelle de St-Pierre, dite des Jardiniers (*Warmoeslieden*). C'est le 22 Décembre 1471, que cette corporation prit possession de cette chapelle, après en avoir obtenu la cession de la fabrique : jusqu'alors son autel se trouvait dans l'église de St-Jacques. Plus tard elle fit ériger, à ses propres frais, un nouvel autel orné de tout ce que l'art de la sculpture pouvait imaginer de plus gracieux.

Sur la partie supérieure, étaient placées des statuette représentant le Christ apparaissant à Ste-Marie-Madeleine sous la figure d'un jardinier.

Le tableau du rétable représentait la naissance du Christ.

Enfin l'*antependium* était richement brodé, et il offrait, dans un médaillon, la même apparition du Christ.

2° La chapelle de St-Nivin, qui, en 1475, fut cédée par la fabrique d'église, à la corporation des mesureurs et des porteurs de grains, corporation qui s'était placée sous l'invocation de l'Assomption de la Vierge.

Nef du Nord.

3° Chapelle dédiée à St-André et à Ste-Catherine.

L'usage de cette chapelle fut, en 1462, concédé aux *Schotsche Courtenaers*. C'étaient des Écossais qui honoraient pour patronne Ste-Catherine.

Les mesureurs de drap, qui invoquaient la même sainte comme patronne, obtinrent aussi l'usage de cette chapelle pour leurs exercices religieux.

4° Chapelle de St-Jean-Baptiste, plus tard consacrée au St-Nom de Jésus.

En 1477, la corporation des corroyeurs en cuir d'Espagne (*Dob-*

beerders), obtint la concession de cette chapelle; mais, elle fut forcée de l'abandonner dans la suite, à cause de la décadence de leur industrie et des tristes évènements de 1580.

Il est bon d'ajouter ici que les noms, que nous venons de donner à ces chapelles, ne furent pas toujours ceux qu'elles portèrent en effet. Elles changèrent plusieurs fois de dénomination, et, à l'époque de leur suppression, on les appelait : *chapelle des Jardiniers*; *chapelle de St-Joseph*, *chapelle de Ste-Barbe*, *chapelle du St-Nom de Jésus*.

Elles eurent encore d'autres consécérations que nous allons énumérer :

1° St-Geneviève, patronne des tapissiers. D'abord établie dans l'église des RR. PP. Augustins, cette corporation obtint, en 1525, de la fabrique de St-Gilles, la cession d'une chapelle dans cette église.

2° St-Antoine, patron des emballeurs (*baelen*). Cette confrérie avait un autel dans la même église.

3° L'agonie du Christ. C'est sous cette invocation que s'étaient placés les ouvriers du Pont du Roi, dont la confrérie était désignée sous ce nom *van den Nood Gods*. En 1475, elle vint s'installer à l'autel dédié à St-Laurent. La statue de ce saint fut alors remplacée à l'autel par celle qui représentait *l'agonie du Christ*.

Le Jubé.

Il était d'abord situé dans la croisée, c'est-à-dire, dans cette partie de l'église où le chœur se sépare de la nef principale. Il fut déplacé en 1820, et on l'éleva à l'entrée principale. Comme il n'offre rien de remarquable, nous n'en parlerons pas davantage. Seulement nous ajouterons que le buffet d'orgues est chargé de quelques sculptures.

La Chaire de Vérité.

Elle est toute sculptée dans le chêne. On y monte par un escalier unique, à balustres. Sur la tribune, on voit quatre médaillons avec bas-reliefs, représentant les bustes des quatre Évangélistes.

Ce morceau d'art est un don fait à l'église par M. Jean Cobryse, chevalier de Jérusalem et de Ste-Catherine, le même qui fit don d'une chaire de vérité à l'église de St-Jacques. On voit, sur cette chaire, les armoiries du donateur, ainsi que celles de son épouse, dame Marie Laurence Lossy, qui tous deux sont enterrés à l'église de Notre-Dame.

Confessionnaux.

Ils sont au nombre de trois et tout chargés de sculptures. — Chacun des trois offre deux statues avec colonnes torses et rinceaux.

Autres sculptures sur bois.

Dans les collatéraux du chœur, quelques boiseries recouvrent les murailles, au-dessous des vitraux.

Dans la nef du Sud, on peut remarquer des corbeilles de fruits et diverses figures d'animaux, ainsi que plusieurs médaillons dont quatre figurant les bustes des Évangélistes.

Dans la nef du Nord, on voit quelques ornements sculptés qui, à n'en pas douter, ont fait partie des stalles de certaines corporations. C'est ainsi qu'on voit des jardiniers réunissant des fleurs et des fruits; et ailleurs, des scènes maritimes, avec poissons, embarcations et marins. Les insignes mêmes de la corporation des marins y ont été sculptés, ainsi que diverses légendes en figures.

A l'entrée de l'église, dans les stalles des maîtres des pauvres, on voit dans la boiserie, exécuté en relief, le *Christ bénissant le pain et le vin*; et, de chaque côté, six médaillons, avec les douze disciples de Jésus.

Ces confessionnaux et ces boiseries portent différentes dates que voici : 1672, 1696 et 1708.

Tableaux qui se trouvent dans l'église de St-Gilles.

- 1° *Une Annonciation de la Vierge.*
- 2° *La dernière cène*, par Ant. Claeysens.
- 3° *St-Jean-Baptiste* (en pieds), par J. Van Oost. La tête du saint est belle d'expression et la touche du tableau est admirable.
- 4° *Le Christ entouré d'Esprits célestes*, apparaissant à Ste-Catherine.

C'est une œuvre de Jean Maes, où l'on ne sait ce qu'on doit le plus admirer du coloris ou du dessin.

3° *La circoncision*. — Coloris vigoureux. — Draperies bien jetées.

6° *Le Christ détaché de la croix, soutenu par deux anges*, d'après un Maître italien. Il y a beaucoup d'expression dans les têtes. Les groupes d'anges sont l'œuvre d'une autre main.

7° *St-Augustin foulant aux pieds l'hérésie*, représentée par deux audacieux sectaires, dont on voit les noms écrits sur des banderoles : *Eutichès* et *Nestorius*. C'est une composition assez remarquable de J. Van Gost, père. Il faut pourtant signaler, comme un défaut, le mauvais effet d'une draperie qui cache le Ciel. Cette toile vient de l'église des RR. PP. Augustins.

8° Une composition de Jean Garemyn, représentant *le rachat des esclaves par les frères de la Rédemption*. L'exécution de cette toile est satisfaisante.

9° *St-François recevant les stigmates*, copie exécutée d'après un tableau de Rubens, par Van Oost.

10° Un tableau de Marc-Antoine Garibaldo. — Le sujet est *la Conversion du duc d'Aquitaine opérée par St-Bernard*. Au-dessus du groupe principal, paraît la *Ste-Vierge*, entourée d'esprits célestes. — Millésime 1690.

11° Une belle composition de Jean Maes. — *La Ste-Vierge, au milieu des anges, est assise sur un trône*. — *St-Roch à l'agonie paraît à l'avant-plan*.

12° *La St-Vierge apparaissant, au moment de l'élévation, à un prêtre qui célèbre la messe*. C'est une œuvre médiocre de Louis De Deyster.

13° Une copie d'un tableau de Rubens dont le sujet est *le triomphe de l'église sous les auspices de la Ste-Eucharistie*. Il y a beaucoup à dire à cette toile sous le rapport de l'exécution.

14° *Les quatre Évangélistes*. Ce tableau n'est pas mieux exécuté que le précédent.

Épitaphes. — Cuivres.

1° Une pierre tumulaire en marbre avec divers ornements de

sculpture et les 16 quartiers de M. Adrien Anchemant, chevalier, seigneur de Marcke, Blommeghem, etc., décédé en 1718, et de son épouse, Adrienne De Gruutere, décédée en 1702. Ce monument est l'œuvre du sculpteur Pulinx : il vient de l'église des Augustins, et il a été placé à St-Gilles, en 1809.

2° Une épitaphe de moindre dimension. C'est celle de M. Anselme Odevaere et de son épouse, dame Marie De Brauwer. On y voit une petite composition, peinte par leur fils, en 1818, et dont le sujet est le *Christ ressuscitant un mort*.

3° Une épitaphe de la famille De Cherf, décédée dans le XIV^e siècle. — On y voit seize écussons.

4° Un cuivre. — C'est celui de M. Adrien De Villégas et de son épouse, dame Marie De Grysperre, décédée en 1556. — Sur les bandes d'encadrement, sont échelonnées leurs armoiries. — Aux angles, les attributs des quatre Évangélistes.

5° Le cuivre de M. Adrien Lootens, échevin du Franc, décédé en 1546, et de son épouse, dame Justine Vale, décédée en 1545. — Armoiries.

6° Le cuivre de M. Jacques Van Nieuwmunster, décédé en 1537, et de son épouse, dame Anne Pirot, décédée en 1534.

A cette énumération nous devons ajouter :

1° Un tableau qui se trouve dans la sacristie et qui représente *Notre-Seigneur lavant les pieds de ses douze apôtres*.

2° Un tableau de Pourbus, qui ornait jadis l'église de s'Hemelsdale. Il porte la date de 1564 et il est divisé en 7 compartiments.

Celui du milieu est divisé lui-même en deux parties : la partie supérieure représente *l'Étable de Bethléem* ; celle du bas : *la Fuite en Égypte*. Dans les deux compartiments voisins, sont retracées *la Visite des Mages à Bethléem* et *la Circoncision*. Viennent ensuite *un Abbé des Dunes* et *une Abbesse de s'Hemelsdale*. Enfin sur les deux compartiments extrêmes, on voit d'un côté *Jésus, Marie et Ste-Anne*, de l'autre *St-Antoine*. L'annonciation est peinte en grisaille sur le revers.

CHAPITRE LXII.

Eglise de Sainte-Anne.

C'est à l'agrandissement de la ville qu'est due la fondation de cette église. Par suite de cet agrandissement, une partie des paroissiens de Ste-Croix se trouvait dans l'intérieur de la ville et devait recourir au clergé de la paroisse prénommée pour les besoins religieux. Cette nécessité, pénible le jour, devenait une véritable calamité pour la nuit; car les portes une fois closes ne s'ouvraient pas facilement.

Cette population, trouvant un pareil état de choses insupportable, fit l'acquisition d'un terrain, situé en ville, dans la circonscription même de la paroisse de Ste-Croix, non loin du lieu où s'élève l'église de Jérusalem. Une requête fut alors adressée au chapitre de St-Donat, requête où, après un exposé exact de la situation, on lui demandait l'autorisation d'élever une nouvelle église.

Cette autorisation fut accordée, et des fonts baptismaux purent être placés dans cette chapelle, mais à la condition toutefois que le chapitre de St-Donat conserverait, sur cette nouvelle paroisse, le patronage qu'il exerçait sur celle de Ste-Croix.

On se mit à l'œuvre dès l'année 1495, et les travaux s'élevèrent dans le lieu qu'on appelait auparavant : *la Cour de vere*.

Dans une requête, qui porte la date du 14 Novembre 1496, les paroissiens supplièrent l'évêque de Tournai de confirmer l'autorisation. Monseigneur Pierre Kuicke, agréa la demande et, le 7 Sep-

tembre 1497, il consacra la nouvelle église avec les cinq autels et le cimetière; il ordonna en même temps qu'on célébrât, chaque année, la dédicace de cette église, le dimanche avant la *Nativité de la Vierge*. Il ordonna en outre que les deux curés, celui de l'église rurale et celui de la chapelle urbaine, échangeassent hebdomadairement leur demeure pour célébrer, chacun à leur tour, le service divin dans la nouvelle église, dédiée à Se-Anne.

Cet échange eut lieu pendant une longue suite d'années; mais, en 1668, on mit fin à cet état de choses, par l'érection de la nouvelle chapelle en église paroissiale, dont la cure fut désormais conférée par le chapitre de St-Donat. L'aveugle coté des réformés tomba sur ce monument religieux et le détruisit complètement en 1576. Il resta dans cet état jusqu'à la fin du XVI^e siècle.

Donnons ici quelques détails sur cette première église de Sainte-Anne.

Elle se composait de trois nefs et la façade, surmontée d'une tour carrée, n'avait rien de remarquable.

Le maître-autel était de marbre de diverse couleur, aussi bien que le rétable dont le travail était assez heureux.

Quant au jubé et à la chaire de vérité, ils étaient chargés d'ornements sculptés qui n'étaient pas sans mérite.

On voyait, dans la même église, quatre chapelles avec autel; e'étaient celles qui suivent :

1^o La chapelle dédiée au Saint Nom de Jésus.

2^o La chapelle dédiée à St-Jérôme.

3^o La chapelle dédiée à Ste-Barbe. Elle était remarquable par la richesse et le bon goût des ornements qui la décoraient.

4^o La chapelle dédiée à St-Nicolas. Elle fut fondée par M. J. Doury.

Cette première église de Ste-Anne fut, comme nous l'avons dit plus haut, détruite dans le cours du seizième siècle. On commença sa reconstruction vers la fin du même siècle; et, en 1612, elle était complètement rebâtie. Cette même année, elle fut consacrée et de nouveau dédiée à Ste-Anne, sa patronne. C'est celle qui existe encore aujourd'hui et dont nous allons donner la description.

Sous le rapport de l'architecture, elle n'offre rien de bien remarquable que la largeur de la voûte unique, dont elle est formée. Il est difficile toutefois de rencontrer un monument religieux, dont l'intérieur émeuve plus profondément l'âme du chrétien qui le visite. Cette puissance morale qu'exerce sur nous le caractère de cette vaste chapelle, tient surtout à son genre d'ornementations. Les vieilles boiseries, noircies par le temps, et une multitude de tableaux appendues aux murailles, en font disparaître la blancheur et donnent à l'ensemble un air d'austérité qui s'accorde bien avec la sévérité du culte catholique.

Les matériaux et le salaire des ouvriers élevèrent à l. 6049-15-10 gr. les frais de construction qu'on fit pour cette église. La générosité des paroissiens, de plusieurs personnes charitables et du conseil même de la ville couvrit heureusement ces dépenses.

La tour est quadrangulaire et surmontée d'une flèche octogone dont la tournure déliée lui donne un air de grâce charmant et la plus heureuse désinvolture. La charpente, qui la soutient à l'intérieur, est un travail ingénieux qui mérite d'être vu.

Cette tour possède quatre grandes cloches et une petite. Elles furent fondues, en 1783, par Guillaume Dumery, et elles ont été offertes en don à l'église de Ste-Anne par plusieurs personnes bienfaisantes, dont les noms sont inscrits sur leur surface extérieure. Les quatre grandes portent les noms de Marie, Joachim, Joseph et Anne.

La couverture en ardoises et la charpente de la tour ont été exécutées par Michel Verbrugge pour la somme de 257 l. 40 escalins de gros. La légèreté de cette construction a été signalée plus haut; mais, un fait remarquable, qui tient précisément à cette construction, c'est que, du moment où les cloches sont mises en branle, on voit la flèche se balancer et dévier d'un pied et demi de la perpendiculaire.

En 1657, on remarqua que la pesanteur de la toiture menaçait les murailles d'un écroulement. Pour prévenir un pareil malheur, la fabrique résolut de contenir la construction au moyen d'une bande de fer qui ceignit tout le pourtour extérieur. L'entreprise fut rapi-

dement achevée et coûta la somme de 400 L. de gros, qui fut généreusement offerte par M. Jacques De Cridts, marguillier de Ste-Anne. Cette ceinture ainsi que le fer employé dans la construction forment ensemble un poids de 8,848 livres. On paya pour la matière et le placement des gouttières 120-00-00 livres de gros.

L'église fut voûtée en 1667. L'entreprise fut dirigée et achevée par Corneille Gailliard, moyennant la somme de 584-12-9 livres de gros qu'on parvint à faire facilement, grâce à la généreuse coopération de personnes pieuses.

Un buste est placé au-dessus de chaque vitrail : les douze premiers représentent les Apôtres : les autres différents Saints.

Le Chœur.

Le maître-autel est assez imposant. Le rétable se compose de diverses espèces de marbre et il est orné d'ouvrages de sculpture d'une bonne exécution. Le tympan du fronton renferme une statue de la Vierge, et toute la partie supérieure est supportée par quatre belles colonnes en marbre noir et en marbre rouge.

Cet autel était autrefois décoré d'une composition d'Herregoudts, représentant la Vierge Marie reçue par son divin fils dans le royaume céleste. Elle en fut enlevée, en 1768, et remplacée par un tableau de Jean Garemyn, représentant Ste-Anne avec St-Joachim, instruisant Marie leur fille. Dans la partie supérieure du tableau, on voit Dieu le Père et le St-Esprit, entourés de la gloire céleste, descendant sur la Vierge Marie. C'est une assez riche composition, qui fut offerte en don par M. Jean D'Hooge et son épouse, dame Angélique Pattyn.

Quant à l'autel, il fut érigé, en 1667, par la famille De Cridts, qui en supporta les frais de construction. Tout le marbre fut livré par Corneille Gailliard. Cette livraison consistait en 91 blocs de marbre blanc et de marbre rouge à 9 sous le pied.

Les marches de l'autel, qui étaient aussi de marbre blanc et de marbre rouge, furent livrées par le même, au prix de 5 florins le pied, ce qui formait la somme de 449 livres flamandes.

Quand on fit, dans cette église, un nouveau dallage en marbre, on enleva la première marche de l'autel, dont les diverses parties furent placées de chaque côté du chœur.

Voici maintenant les pièces d'orfèvrerie qui, depuis 1718, décorèrent cet autel :

1° Une croix avec Christ, en argent.

2° Quatre chandeliers ou candélabres, exécutés, en 1716, par Antoine Hoste, orfèvre de Bruges. Parmi ces chandeliers, il en était deux qui pesaient chacun 578 onces, de sorte que, au prix de 9 esc. 3 gros l'once, la valeur de la matière était de liv. 174-6-6 gros.

A quoi il faut ajouter pour façon . . . » 40-10-0 »

Quant aux deux autres, il coûtèrent, non-compris la façon, . . . » 165-0-6 »

Ils furent offerts à l'église par Marie et Madeleine De Cridts.

3° Un ornement d'argent, avec guirlandes et festons; on y déposait le St-Sacrement.

4° Deux vases avec fleurs artificielles, le tout d'argent, artistement confectionnés par Corneille Rielandt, en 1711.

5° Une magnifique lampe d'argent, dont le donateur fut M. Jean De Cridts, en 1688. Elle était suspendue devant l'autel.

Quant à la remontrance, c'est un délicieux travail, qui date de 1617. Sur le pied, on lit les noms des confrères du St-nom de Jésus, qui en firent don à l'église, et on y admire plusieurs ciselures, dont l'exécution seule coûta 9 liv. de gros.

La remontrance se compose de trois parties étagées. Au milieu de la partie inférieure, paraît un croissant enrichi de pierres précieuses, soutenu par deux anges en adoration. De chaque côté, se trouvent, à l'intérieur, deux figures représentant St-Pierre et St-Paul.

Le deuxième étage est entouré d'une balustrade et, sous une espèce de dais soutenu par quatre petites colonnes, sont placés Ste-Anne, la Ste-Vierge et l'enfant Jésus. Deux piédestaux sont placés sur les côtés et l'on y voit deux figurines représentant Jésus et Marie.

Le troisième étage montre le divin Sauveur répandant dans un vase le sang qui coule de son côté.

Enfin, le Christ en croix domine la partie supérieure.

Une foule de pierres précieuses décorent en outre ce riche morceau d'orfèvrerie, qui peut être considéré comme un des plus brillants de la ville.

A tous ces dons Marie de Cridts ajouta, en 1703, celui d'un ornement complet d'autel, en soie moirée, avec broderies en or, du plus beau travail. Ces objets ont été confectionnés, en 1702, et l'on en fait encore usage aujourd'hui dans l'église de Ste-Anne.

Une inspiration assez malheureuse a fait placer, dans ce chœur, un banc de communion, dont le mérite est au-dessous du médiocre. On y voyait auparavant un autre banc d'un excellent travail, où le ciseau du maître avait hardiment fouillé le bois pour y sculpter divers ornements et huit figures ou statuettes représentant les quatre Évangélistes et quatre saints docteurs, ainsi que plusieurs médaillons avec bustes en reliefs. Pourquoi faut-il ajouter que ce superbe morceau d'art est tristement relégué dans une chambre de cette église? Le mérite de l'ouvrage le rappelle à sa première destination.

De chaque côté de l'autel, se trouve une niche avec un riche encadrement de marbre. On y voit deux figures en pierre, avec inscriptions sur le socle. L'une de ces statues représente St-Jacques, et elle a été donnée par M. Josse Tanouverns, en son vivant curé de Ste-Croix et de Ste-Anne. Quant à l'autre, qui représente St-Liévin, l'église la doit à la générosité de dame Jeanne De Mackere.

De chaque côté de l'autel, on voit dans la boiserie, dont les murailles sont lambrissées, six tableaux peints par J. Garemyn. Le donateur fut M. Jean D'Hooge.

Le premier représente les Sacrifices de Caïn et d'Abel.

Le deuxième, le Sacrifice d'Abraham.

Le troisième, ceux d'Abraham et de Melchisedech.

Le quatrième, la Manne tombant du ciel.

Le cinquième, Moïse faisant jaillir l'eau du rocher.

Le sixième, Elie nourri par l'Ange,

Tous ces tableaux sont assez beaux de coloris, et faciles d'exécution. Ils ont été peints dans le courant des années 1760 et 1761.

Entre les boiseries et le sanctuaire proprement dit, sont pratiquées deux portes, l'une conduisant à la sacristie, l'autre à une chambre. Elles sont entourées de sculptures fort remarquables.

Les quatre stalles du chœur méritent aussi quelque attention. L'une d'elles surtout est riche d'ornementations, parmi lesquelles nous signalerons quatre bustes en haut relief, représentant les quatre Évangélistes.

Nous en citerons deux encore qui, par la quantité de guirlandes et de sculptures de toute espèce, dont elles sont couvertes, ont droit de trouver place ici. On y voyait jadis les armoiries des personnes qui avaient droit d'y siéger. Celles qu'on y remarque aujourd'hui sont celles des familles De Critts, Claeyman, Van den Bogaerde, De Gros, Van Volden, Muelenaere, etc.

La quatrième stalle n'offre rien de remarquable.

Le Jubé.

La construction du jubé date de 1642. C'est une œuvre de François De Mulder, sculpteur d'Anvers, auquel on paya, pour livraison et travail du marbre, une somme de 585-6-8 livres de gros. Les frais de placement et de maçonnerie s'élevèrent à 101-8-5 livres. — Ensemble : 484-14-11 livres.

Il y a quelque chose d'imposant dans la masse de ce jubé, qui occupe toute la largeur de l'église. Diverses espèces de marbre entrent dans cette construction ; mais le noir y domine et c'est ce qui lui donne un air d'austérité fort remarquable.

Il s'élève sur six colonnes de marbre noir et de marbre blanc, formant cinq arcades. Sous celle du milieu, se trouve l'entrée du chœur fermée par une porte à deux battants avec balustres en cuivre. Deux petits antels sont dressés sous les plus voisines des murailles.

Une statue de la Vierge orne la partie supérieure de ce jubé qui, avant l'année 1708, était dominé par un Christ en croix ayant à ses

côtés sa chaste mère et St-Jean, sculptés par Berger en 1690. On lui paya pour cet ouvrage la somme de 4 l. 40 esc. de gros.

C'est à la pieuse générosité de plusieurs personnes recommandables que l'église dut la possession de ce jubé. Mais il faut citer en premier lieu les familles de Cridts et Claeyman, et la veuve de M. Jean Beerblock qui offrit une somme de 418 florins.

Il n'est point jusqu'aux balustres en cuivre qui n'accusent les noms de leurs donateurs par les inscriptions et les armoiries dont elles sont chargées. Ce sont celles des De Cridts de Wambeke, De Vos, Ketele, etc. Il en est une de Pétronille Hughes, pour laquelle elle paya une somme de l. 45-6-8 de gros. Ce qui fait supposer par l'ensemble des 12 colonnes ou balustres la somme de 160 l. de gros. Encore ne comptons-nous pas les 10 autres colonnes dont la dimension est moindre.

Le 26 Septembre 1707, il y eut un accord conclu entre la fabrique et l'organiste Jacques Vanden Hende, d'Ypres, pour la confection d'un nouvel orgue sur un plan arrêté d'avance. Le facteur s'engageait à le livrer une année après la date de la signature du contrat, et à reprendre l'ancien orgue pour la somme de 22 livres de gros. Cet ouvrage, avec tous ses accessoires, fut entrepris pour la somme de 1900 fl. y compris les 22 livres en question. Le contrat fut signé le 28 septembre même année.

C'est alors qu'on enleva l'ancien orgue avec le Christ et les autres figures placées sur le jubé.

En 1708, le nouvel instrument fut placé, et il n'offre du reste rien de remarquable que quelques sculptures qui en ornent la partie supérieure.

Sous le jubé, se trouvent, comme nous l'avons vu, deux autels de marbre dont les sculptures ont peu d'importance. Quatre colonnes décorent le rétable de celui du nord; elles soutiennent un fronton dans lequel se trouve une statue de Ste-Anne avec Marie sa fille. Le tableau est de Louis Roose: il représente l'enfant Jésus, jouant sur les genoux de Ste-Anne sous les yeux de sa divine mère.

Le rétable de l'autel sud n'a que deux colonnes. Le tableau qui le

décore a pour sujet la Vierge assise sur une estrade devant laquelle sont placés St-Roch, St-Sébastien et deux autres saints.

Lorsqu'on sort du chœur pour entrer dans la nef antérieure, on est vivement frappé de l'aspect sombre et solennel de ces lourdes boiseries, de ces confessionnaux tout chargés de sculpture, qui s'étendent le long des murailles.

Tous ces beaux ouvrages en chêne ont été élevés par la piété publique et la munificence de quelques personnes vertueuses. Outre de nombreux ornements qui ont dû nécessiter un long et pénible travail, des colonnes toutes placées de distance en distance soutiennent la corniche, et diverses sculptures en rinceaux y font le plus bel effet.

Les confessionnaux font saillie sur le plan général des boiseries; mais ils se relient toutefois et par la corniche et par leurs colonnes torsées et par divers autres ornements à l'ensemble de l'ouvrage. Une statue d'ange est placée de chaque côté du confessionnal. Divers bustes ornent la partie supérieure. Sur le premier, celui qui est le plus près de l'entrée de l'église, ce sont les bustes de Jésus et de Marie; sur le second ceux de St-Joachim et de Ste-Anne. Sur le troisième ceux de St-Joseph et de Marie. Deux génies sont assis sur les colonnes latérales.

Voici ce que nos recherches, dans les archives de Ste-Anne, nous ont appris sur les dépenses qui eurent lieu pour exécution d'ouvrages de sculpture dans cette église :

1° Payé à Jacques van Gorp, menuisier en cette ville, une somme de liv. 406-13-4 de gros, pour livraison de bois, construction de deux confessionnaux et cinq panneaux pour boiserie.

2° Payé à Jacques Berger, pour la sculpture des figures et statues, qui ornent les confessionnaux, une somme de 50 liv. de gros.

3° Pour le revêtement intérieur de deux confessionnaux en cuir de Prusse. — Payé au sellier Van Noord une somme de liv. 2-6-8 de gros.

Le troisième confessionnal fut fait par le maître charpentier Cornelis; la sculpture en fut exécutée par Jean Jansens et coûta la

somme de liv. 57-16-5 de gros. M. Ostin de Cridts y contribua pour un don de 29 liv.

Les stalles des marguilliers eurent pour auteur le susdit Van Gorp, qui reçut pour ce travail la somme de liv. 48-00-07 de gros. Les sculptures des mêmes stalles valurent, au même Berger, une somme de liv. 5-40-00 de gros.

Payé à Jean Van Oost la somme de 55 liv., pour exécution de divers ornements placés, en 1614, dans la nef qui précède le chœur.

En 1689, on revêtit de boiserie, avec divers ouvrages de sculpture, toute la partie de la muraille qui s'étend depuis le chaire de vérité jusqu'au portail. Cette œuvre fut exécutée aux frais d'une dame que nous avons déjà nommée plusieurs fois, Marie De Cridts, qui laissa dans ce monument religieux tant de témoignages de sa pieuse libéralité. C'est en l'honneur de Jésus et de Marie, dont les noms sont inscrits sur cette boiserie, que cette personne vertueuse fit un don d'une telle importance. On peut y voir aussi les armoiries de sa famille.

Chaire de Vérité.

Elle est toute couverte d'ouvrages de sculpture. Elle est soutenue par des anges, et elle offre au premier plan de sa tribune un emblème de la religion, sous la figure d'une vierge. Les parties latérales, ainsi que la plus reculée, sont chargées de bas-reliefs d'une belle exécution et qui représentent diverses perspectives. Enfin, nous devons ajouter deux figures d'anges et plusieurs vases à fleurs, qui décorent le dais.

Tombeaux.

A l'entrée de l'église, vers le nord, se trouve une épitaphe en marbre blanc et en marbre noir, appartenant à la famille Vander Noot. Quatre écussons, avec ses armoiries, sont gravés sur ce monument sépulchral, avec le millésime 1640.

Tableaux.

Le 15 juillet 1692, M. Jacques De Cridts, premier chantre et chanoine de St-Donat, gratifia l'église de Ste-Anne de 12 tableaux,

dont nous allons faire l'énumération.

1° Un tableau de Louis De Deyster, représentant *le martyre de St-Sébastien*. Deux femmes retirent les flèches de ses plaies. C'est une des meilleures compositions de ce maître.

2° Un tableau représentant *St-Roch dont un Ange panse les plaies*. Le dessin et le coloris de cette toile ne sont pas sans mérite.

3° Un paysage de Dominique Nollet, avec figures, représentant *la Visitation*.

4° Une *Annonciation*, par De Deyster.

5° *La Présentation de Marie dans le Temple de Jérusalem*.

6° Une *Circoncision*, où il y a du coloris et du dessin.

7° *La Présentation de Jésus au Temple*.

8° *Jésus rencontré par sa mère au milieu des docteurs*. Il y a dans cette composition une imitation assez heureuse du style du Poussin.

9° *Jésus dans le Jardin des Olives, acceptant le calice de douleur qui lui est présenté par un Ange*. C'est une composition de L. De Deyster.

10° *Jésus présenté au grand-prêtre Ananie qui siège au milieu de son palais*.

11° Un *Ecce-Homo* ou *Jésus montré aux Juifs par l'ordre de Pilate*.

12° Une composition de De Deyster, dont le sujet est *le Christ attaché à la Croix*, tableau remarquable sous le rapport du coloris et du dessin.

13° *La Résurrection*, par L. De Deyster.

14° Un paysage, par Jacques Van Artois. — Plusieurs figures représentant *la Fuite en Egypte*.

15° Une *Sainte Famille*, d'après un tableau de Rubens.

16° *Le Martyre de St-Adrien*, par Jean Herregoudts. Assez de correction dans le dessin et d'éclat dans le coloris.

17° Un paysage, par Coxie, où *la Ste-Vierge est assise avec son enfant sur une colline*.

18° Un paysage, dont la perspective, d'une étendue immense, présente à l'horizon une ville entourée de ses remparts; les figures sont de Jean Ramont, et représentent une *Fuite en Egypte*. — Cette toile a huit pieds de hauteur sur sept de largeur.

19° Deux volets, qui formaient jadis un diptyque, sont placés de chaque côté du maître-autel.

20° *L'Éducation de la Ste-Vierge*, par Van Oost, avec la figure de St-Joachim et plusieurs figures d'anges. C'est une charmante et gracieuse composition où il y a beaucoup d'harmonie.

21° Une *Adoration des Mages*.

22° *La Dernière Cène*, d'après Pourbus.

23° *Les Œuvres de Miséricorde*. — Œuvre d'essai de Van Oost, fils.

24° Une composition d'une grande finesse de coloris, dont le sujet est *une des sept œuvres de miséricorde*. Quelques vers se trouvent au bas comme explication.

25° Au-dessus du portail, une toile d'une dimension extraordinaire et qui embrasse toute l'étendue de la muraille jusqu'à la voûte. — Commencée en 1682, par Henri Herregoudts, elle fut achevée par lui en 1683. Le sujet est *le Jugement Dernier*. Il est fâcheux que le peintre n'ait pas saisi le rapport de la grandeur, qu'il a donnée à ses figures avec la place qu'il a réservée à son œuvre. Il en résulte que ces figures, paraissent colossales et monstrueuses, et que l'ensemble perd par là de son harmonie; s'il était possible de placer plus haut cet immense tableau, l'effet en serait bien plus imposant; car il révèle, de la part de son auteur, une hardiesse et une force d'invention fort remarquables. Un zèle peu éclairé, et qui s'est effarouché des nudités que l'art peut se permettre sans parler aux sens, a malheureusement, dans une foule de figures, maltraité cette conception d'un talent audacieux.

Les frais de peinture s'élevèrent à la somme de 199-8-4 L. de gros.

On paya au sieur Cornille De Badts, pour
livraison de la toile et pour le cadre. . . . 48-0-0 »

Ensemble 247-8-4 »

CHAPITRE LXIII.

Nouvelle église de Ste-Walburge, primitivement église des Jésuites.

C'est en 1570 que plusieurs pères Jésuites vinrent s'établir à Bruges. Parmi eux se trouvait un de nos concitoyens, Robert Claeysse, qui par son talent, dans l'art de la prédication, s'était fait une grande réputation en France. Aussi l'appelait-on communément, dans le langage emphatique de l'époque, *la Trompette de la France*.

Ces religieux obtinrent du magistrat de notre ville, avec le consentement du chapitre de St-Donat, la cession de la chapelle de St-Jean, située sur la place de ce nom, pour y faire leurs exercices religieux. Ils choisirent pour habitation la demeure de M. Pierre Sux, située près de la susdite chapelle.

En 1574, Monseigneur Rémi Druittius leur accorda, pour subvenir à leur entretien, une rente annuelle de 24 livres de gros prélevées sur les revenus du Séminaire, à la condition toutefois que trois d'entr'eux se chargeraient de l'instruction de la jeunesse de son diocèse dans la langue Grecque et dans la langue Latine.

Telle fut l'origine de leur collège, dont le premier recteur fut le célèbre Costerius (François) qui, plus tard, e'est-à-dire, en 1578, fut remplacé par le père Claeysse, dont nous avons parlé plus haut.

Le 4 août 1578, à l'arrivée des *Gueux*, le magistrat qui, à cette époque, administrait notre ville, décréta le bannissement de cette

société religieuse, et lui laissa un délai de dix jours pour se retirer de nos murs.

En 1584, lorsque le pays se fut réconcilié avec l'Espagne, les RR. PP. revinrent à Bruges et toutes les histoires de l'époque s'accordent à dire que ce fut à la satisfaction générale qu'ils reprirent l'usage de leur ancienne chapelle.

Le pape Grégoire XIII, par un diplôme du 22 Juin 1584, ayant supprimé l'abbaye de Boetendale, donna aux jésuites tous les biens et revenus de cette abbaye, à condition d'entretenir, leur vie durant, les moines qui existaient encore.

En 1610, les jésuites érigèrent une espèce de confrérie ou congrégation, à laquelle ils affilièrent le clergé et un grand nombre de laïques. Les frais de cette institution furent en grande partie couverts par le magistrat.

Comme nous l'avons vu dans le chapitre 21, les Irlandais et les Écossais avaient autrefois sur la place, qui aujourd'hui porte le nom de St-Martin, un vaste établissement qui, en 1619, fut, par le magistrat, cédé gratuitement aux jésuites. Ils commencèrent aussitôt la démolition des vieux bâtiments, et reconstruisirent, sur un nouveau plan, l'aile qui en formait la partie sud. C'était un vaste édifice, composé de six salles au rez-de-chaussée, qui servaient de classes pour les études latines, et c'est de là que sont sortis une foule d'hommes remarquables dans les lettres.

L'aile nord de l'ancien bâtiment fut remplacée par une église, dont on posa la première pierre dans le mois d'Août de la même année. L'édifice fut complètement achevé en 1641, et le 14 Octobre de la même année, la dédicace en fut faite par Monseigneur Nicolas de Haudion, évêque de Bruges.

Cette église qui, pour sa distribution, ressemble à toutes les églises des jésuites, n'a rien de remarquable que sa régularité. Elle appartient pour son architecture, à la renaissance, dont elle a emprunté, du reste, tous ses ornements.

Elle se compose de trois nefs, dont une, celle du milieu, est plus large que les deux autres et se continue jusqu'à l'abside. Les deux

nefs latérales ne tournent pas autour du chœur et se terminent chacune par une chapelle.

En un mot, chœur et chapelles sont séparés du reste de l'église par un superbe banc de communion de marbre blanc.

La façade de cette église ne manque pas d'une certaine élégance : toute la richesse d'une architecture de convention y est déployée. Quant à la tour, c'est une masse quadrangulaire, qui n'a rien de remarquable. Elle renferme trois cloches.

En 1773, la société fut de nouveau supprimée, par ordre de Sa Majesté Impériale, qui gouvernait les Pays-Bas. Tous les biens qu'elle possédait furent vendus. Le couvent fut converti en caserne pour la garnison et il a conservé cette destination jusqu'à nos jours. Quant à l'église, on la ferma. Dans la suite, elle fut cédée par S. M. aux fidèles de Ste-Walburge, pour devenir leur église paroissiale.

Avec la suppression de cette société et de celle dont il sera immédiatement question, on vit échouer le projet arrêté de fonder un nouveau collège, dans la partie occidentale de la Place du Vendredi (aujourd'hui Place de la Station), collège dont l'étendue eut été immense et eut compris tout le terrain dit *Keersen-Boomgaard*, où se trouve aujourd'hui l'abattoir général.

Ce collège devait être élevé et dirigé par les jésuites anglais qui, en 1762, étaient arrivés de St-Omer dans notre ville. Ils avaient déjà fait l'acquisition du terrain, et les constructions devaient se faire d'après les plans qui furent dressés par M. Paul De Coek, peintre et professeur à l'Académie de Bruges, plans dont le dessin existe encore dans ce dernier établissement.

A l'époque de leur suppression, c'est-à-dire en 1773, les RR. PP. habitaient l'hôtel des Sept Tours, dans la rue Haute.

Nous avons vu plus haut que leur église fut donnée aux paroissiens de Ste-Walburge par S. M. I. qui gouvernait les Pays-Bas. Il y eut, dans cette circonstance, une espèce de prise de possession, qui se fit avec la plus grande solennité.

La cérémonie eut lieu dans l'après-dîner du 10 janvier 1779. Il y eut une procession magnifique et ce fut une fête pour tout le

quartier, dont chaque habitant se fit une gloire de pavoiser sa demeure, et de décorer les rues que devait traverser le cortège.

On donna à cette église le nom de Ste-Walburge en commémoration de la Sainte qui avait fondé celle qu'on remplaçait ce jour-là.

Le 20 juillet 1796, la république française, par un décret de l'administration centrale du département de la Lys, s'empara de l'église de Ste-Walburge. Tous les ornements, que la sollicitude des paroissiens n'était pas parvenu à sauver, furent enlevés et le culte de la raison remplaça celui du Christ.

Lorsque, en 1802, on rétablit le culte catholique, l'église, dont nous parlons, fut rendue aux fidèles. Elle abandonna alors son ancien nom, pour prendre celui de St-Donat, qui lui fut donné, comme pour conserver un souvenir de la belle cathédrale, qui portait ce nom et qu'on venait de démolir.

En 1854, elle reprit son nom de Ste-Walburge, par un ordre de Monseigneur, l'évêque de Bruges, qui fit transférer à l'église de St-Sauveur la relique de St-Donat.

Au moment où l'église des jésuites remplaça la vieille église de Ste-Walburge, elle eut le même clergé et ce clergé était organisé de la même manière (voyez page 219). Mais à la suite des bouleversements causés par la révolution française, cet état de choses changea complètement et, en vertu du concordat de 1801, il n'y eut plus, pour desservir la paroisse, qu'un curé et deux vicaires.

Avant de passer à la description détaillée des objets d'art que renferme l'église actuelle de Ste-Walburge, donnons ici quelques renseignements assez curieux qui ont trait d'une manière intime à cette primitive organisation du clergé, dont nous venons de parler.

Ces renseignements, nous les puisons dans un état de l'année 1561, relatif aux chapellenies instituées dans la vieille église de Ste-Walburge.

Ce que nous y voyons, d'abord, c'est que le curé jouissait d'une pension annuelle de 44 escalins parisis.

Voici maintenant ce qui concerne les chapellenies.

La première fut fondée, en 1270, par M. Jean Lamzoete, avec

l'obligation spéciale de célébrer quatre messes par semaine. Les revenus affectés s'élevaient, dans l'année 1561, à la somme de 52 livres 11 escalins parisis.

La seconde remonte au 8 Février 1268. Le fondateur fut M. Lambert De Tollenaere qui posa aussi comme condition la célébration de quatre messes par semaine. En 1561, les revenus de cette chapellenie étaient de 52 livres 15 escalins parisis.

La troisième fut créée, en 1512, par M. Lamsin De Tollenaere, avec la condition de célébrer journellement une messe à l'autel de St-Eloi. Le revenu annuel, affecté à cette fondation, s'élevait, en 1561, à 12 livres 10 escalins parisis.

La quatrième, qui date de 1515, fut hypothéquée, par testament de M. Colard Alverdoen, sur 18 mesures de terrain sises à Zuyenkerke; ce qui, en 1561, constituait un revenu annuel de 27 livres 22 escalins parisis. Ce revenu fut cédé à la cure de la dite église, par ordonnance de Monseigneur l'évêque de Bruges, Robert De Hainin. Cette ordonnance porte la date du 9 Décembre 1669.

La cinquième eut pour fondateur M. Wautier Ruwelooke. Elle avait pour objet la célébration journalière d'une messe, et les revenus, affectés à cette fondation, s'élevaient, en 1561, à la somme de 27 livres 19 escalins parisis.

La sixième n'obligeait qu'à la célébration de quatre messes par semaine. Elle fut créée par M. Martin De Ruga Vanderrage, en 1515. Le revenu en était, en 1561, de 51 livres 17 escalins parisis.

La septième fut fondée, en 1519, par M. Petri Roedolf, à la condition de célébrer hebdomadairement quatre messes, en l'honneur de la Ste-Vierge, avec la jouissance d'un revenu annuel qui montait, en 1561, à livres 22-6 esc. 8 den. parisis.

La huitième fut créée aux mêmes conditions au moyen d'une hypothèque sur 14 mesures de terrain sises à Ste-Catherine dans la ville de Damme. La fondatrice fut Marzote Gherivius, V^e de Pierre De Tollenaere. C'est en 1520 qu'elle fit cette bonne œuvre.

La neuvième fut instituée, en 1522, par Mathieu Vanderghote,

en l'honneur de la Ste-Vierge. Le revenu annuel était de 24 livres 48 esc. parisis.

La dixième, que fonda, en 1525, M^{me} Marie Veynoot, V^e de Jean Albrecht, obligeait à la célébration de quatre messes par semaine. En 1561, le revenu en était de livres 24-4 esc. 6 den. parisis.

La onzième et la douzième furent, en 1452, instituées par Agnès et Thérèse Hoonin, et constituées sur plusieurs immeubles sis à St-Pierre, Damme, Houttave et Bruges.

Après l'énumération de ces chapellenies, vient celle d'autres fondations, faites dans la même église.

1^o Le 1^{er} Mai 1553, la dame Beatrix, épouse de Jean Van Haerelbeke, fonda une rente annuelle sur des maisons et des terres sises à Bruges, à la condition de célébrer annuellement quatre messes.

2^o Le 24 Décembre 1560, fut fondée la célébration d'une messe journalière par Adrien De Waudelaere, qui affecta à cette fondation un revenu de 56 livres parisis.

3^o En 1446, la dame Agnès De La Clyte, V^e de Maurin De Vasenaere, fonda dans cette église quatre messes hebdomadaires.

Nous trouvons, sous la date de 1669, que le curé et les chapelains durent payer une amende de 50 florins pour avoir fait confectionner, sans autorisation préalable, une nouvelle canne pour le bedeau.

Le 12 Septembre 1794, l'église de Ste-Walburge dut contribuer pour 191 onces 5 escalins d'argent dans la levée de 2,000,000 livres.

Chœur de cette église.

L'autel est un don de M. Paul comte De La Fontaine. Les armoiries du donateur y sont représentées.

C'est une œuvre remarquable, et d'un aspect assez imposant, composée de différentes sortes de marbre, et toute chargée de sculptures, parmi lesquelles nous signalerons des génies et deux figures d'anges placées au haut du rétable. La statue de St-Xavier ornait jadis la partie supérieure. Mais, à l'époque où cette église devint paroissiale, la statue en question fut remplacée par celle de Ste-Walburge, qui, à son tour, fut enlevée à l'époque de la révolu-

tion française. Lors du rétablissement du culte, la statue de St-Donat retrouva sa première place ; mais, depuis quelques années, elle a été remplacée par celle de Ste-Walburge.

Le rétable offre quatre colonnes de marbre blanc. La partie inférieure est couverte de gracieux ornements en bas-reliefs, dont l'exécution est très remarquable.

Autrefois le tableau de cet autel était une magnifique composition de Théodore Van Thulden, dont le sujet était *le Christ recevant sa divine mère dans le Ciel*. Telles étaient la richesse et l'harmonie qui régnaient dans la couleur de ce tableau, qu'on l'aurait pris pour une œuvre de Rubens. Il fut enlevé à l'époque de la révolution française et remplacé par *une Résurrection de Suvée*, qui peut être considérée comme une des meilleures compositions de ce maître.

Il y a, derrière ce tableau, un Christ en croix, ayant à ses côtés la Vierge-Mère et St-Jean. Nous en avons parlé dans le chapitre consacré à l'église de St-Donat, page 123.

Deux issues avec deux portes à double battant sont pratiquées de chaque côté de l'autel. Au-dessus de ces portes, au milieu de riches ornements en sculpture, on remarque deux bustes : ce sont ceux de St-François Xavier et de St-François De Borgia.

Les statues de St-Louis De Gonzague et de St-Stanislas De Kostka sont placées dans des niches à côté de ces deux portes.

Sous celle du Nord, est une épitaphe en marbre blanc, dont la partie supérieure est sculptée avec beaucoup d'art et représente, entre deux affûts de canon, le portrait en médaillon de M. Michel, né à Naples, de la famille du marquis De Grimaldi. Il fut tué, en 1708, à l'âge de trente ans, au combat de Wynendale. Une inscription se trouve à la partie inférieure.

Le lutrin, qui se trouve au milieu du chœur, est d'un beau dessin. Il est en cuivre de fonte et fut confectionné, en 1776, par Guillaume Dumery, fameux fondeur de cloches en cette ville. Cette pièce remarquable est un don de M. le chanoine De Blinde.

Les stalles, qui ornent les côtés du chœur, n'ont rien qui mérite l'attention.

Autel de la nef du Nord.

Plusieurs espèces de marbre entrent dans la construction de cet autel. Les ornements sculptés, qui le décorent, ne sont pas sans un certain mérite d'exécution. Le rétable a deux colonnes et offre dans la partie supérieure la statue de St-Joseph.

A la hauteur de la table d'autel, on voit, peints sur un fond de marbre, les deux sujets suivants : *Jésus dans le temple*, et *la Présentation de Marie au temple*.

De chaque côté de l'autel, il y a une petite porte sculptée avec beaucoup d'art, et entourée d'un beau travail en marbre avec deux colonnes aussi en marbre de diverses couleurs. Ces portes sont surmontées de deux statues en pierre blanche, l'une de Ste-Catherine, l'autre de Ste-Ursule.

Le tableau du rétable est une *Assomption de la Vierge*, par J. Quillyn. Elle est loin d'être la meilleure composition de ce maître. La Ste-Vierge, reçue dans le Ciel par la Ste-Trinité, est représentée dans la partie supérieure.

Cet autel, primitivement dédié à la Ste-Vierge, est aujourd'hui à la disposition de la confrérie de Notre-Dame du Rosaire, qui établie, avant la révolution française dans l'église des Récollets, est venue se fixer depuis lors à l'église de Ste-Walburge.

Autel du Sud, dédié à St-Roch.

Il était autrefois placé sous l'invocation de St-Dominique. Il est de marbre et offre tous les ornements d'une époque de décadence, des génies, des guirlandes, des rinceaux et des colonnes torses. Dans la partie inférieure, on voit aussi peints sur marbre deux sujets religieux, dont l'un est une *apparition du Christ à un saint* et l'autre une *prière de St-Roch pour la cessation de la peste*.

Il y a aussi, de chaque côté de l'autel, une petite porte encadrée dans de gracieux ouvrages de sculpture avec colonnes dans le goût de ce que l'on est convenu d'appeler la renaissance. Au-dessus de l'entrée, se trouvent les statues en pierre de St-Pierre et de St-Paul.

Au-dessus de la table d'autel, paraît dans une niche une belle châsse d'ébène, avec ornements d'argent. Le buste de St-Roch se

trouve un peu au-dessus de ce reliquaire. Il y avait autrefois dans le rétable de cet autel un tableau de *Langhen Jan*, où paraissaient deux anges. Quant à la figure de St-Roch, qui plus tard avait été placée au milieu de cette composition, elle était d'une exécution médiocre.

Le tableau actuel a pour sujet *une Apparition de Jésus, chargé de sa croix, à St-Ignace De Loyola agenouillé*. Il est d'Erasme Quillyn, et il est remarquable d'effet.

Quant à la balustrade, qui embrasse toute la largeur de l'église et sépare le chœur ainsi que les chapelles des nefs antérieures, c'est un des plus beaux ouvrages de sculpture qu'on puisse trouver en ce genre. Le marbre y est fouillé avec une vigueur tout-à-fait magistrale, et les ornements en sont d'un goût exquis. Plusieurs scènes religieuses sont sculptées en relief sur des médaillons, et l'on y voit aussi quatre bustes, ceux de Ste-Rosalie, de St-Ignace, de St-Xavier et de Ste-Ursule.

Les autres détails sont des guirlandes, des rinceaux, le tout percé à jour et d'une netteté de ciseau vraiment admirable.

Chaire de vérité.

C'est le chef-d'œuvre d'Erasme Quillyn. Il en est sans doute de plus riches, de plus ornées; mais, il serait difficile d'en trouver de plus imposantes et de plus pures de style. C'est un morceau qui rappelle les plus belles conceptions de la première moitié du XVII^e siècle.

Une statue soutient l'édifice : c'est celle de la foi tenant d'une main un calice, et soutenant de l'autre le signe de la rédemption. C'est une figure de haut style, dont l'expression a une grande noblesse, dont les draperies sont jetées avec une élégante hardiesse.

A cette figure il faut ajouter quatre anges, qui supportent la tribune de la chaire : tandis que d'autres déploient aux angles leurs formes gracieuses. Les figures des évangélistes, qui sont encadrées dans les faces de la tribune, sont traitées avec largeur. Il en est de même des quatre Chérubins, aux ailes déployées, qui soutiennent le dais.

Le double escalier, qui conduit à la tribune, est travaillé avec le même talent : c'est la même puissance de ciseau qui se révèle dans ces rinceaux et ces figures d'anges, qui s'échelonnent le long des rampes légères.

A l'époque de la révolution française, cette chaire fut démontée pièce par pièce, et le tout resta dans un hangar jusqu'à la réouverture des églises. Elle reprit alors sa place primitive.

Il y a deux ans qu'elle a été restaurée par le sculpteur Van Wedevaldt; il s'est acquitté de sa tâche avec bonheur et habileté. Il en est de même de M. Wallaert, ébéniste, à qui furent confiés les travaux de menuiserie. Ajoutons qu'en faisant disparaître l'horrible vernis, dont la couche épaisse détruisait la netteté des lignes, on a fait un véritable plaisir aux amis de l'art, tout en éveillant les regrets des badauds.

Quelques armoiries, sculptées sur l'escalier, annoncent que cette chaire fut offerte à l'église par quelque bienfaiteur.

Le Jubé.

Il est très vaste et embrasse toute la largeur de la nef principale. Il n'a rien de remarquable. Il en est de même de l'orgue, dont le buffet, orné de quelques statues, a un aspect assez imposant.

Confessionaux.

Ils étaient d'Érasme Quillyn, dont nous avons parlé plus haut. C'est dire assez avec quel talent tous les détails en étaient traités. A l'époque de la révolution française, ces beaux objets d'art furent détruits et les débris furent jetés dans un hangar. Quant aux parties, qui avaient échappé à la destruction, elles furent publiquement vendues. A l'époque du rétablissement du culte, on plaça les confessionaux qu'on y voit aujourd'hui et qui n'offrent rien de remarquable. Plusieurs ont été offerts par la générosité particulière.

Tableaux qui se trouvaient autrefois dans l'église des jésuites.

- 1° Une *Visitation* avec un paysage bien traité dans le fond.
- 2° Un paysage avec figures par J. Zegers.

3° Un *Saint-François prêchant la foi aux idolâtres*, par Coxie, le vieux. — Dessin lourd, ensemble sans effet.

4° Même sujet avec St-Ignace pour figure. — Paysage excellent d'Achtsehelling.

5° Un autre paysage du même maître, — coloris vigoureux, — manière large.

6° La *Naissance du Christ*, par Weders, œuvre d'un certain mérite.

7° Deux beaux paysages par J. Van Artois, — heureuse composition — effet brillant.

8° Une *Adoration des Mages*, par Meuninx-Hoven, œuvre de peu de mérite.

9° Trois paysages avec la Vierge, l'enfant Jesus et St-Joseph, dans le fond — assez de dessin et de couleur.

10° Une *descente de croix*, par J. Van Oost, le fils. — Beaucoup d'expression et de faire.

Tableaux qui se trouvent dans l'église de Ste-Walburge.

1° Un tableau également remarquable par la hardiesse de la touche et la vigueur du coloris. Il représente une mère montrant à St-Dominique son enfant mort, sur le sol, avec une blessure saignante au front. Derrière, sont placés des Indiens qui regardent cette scène avec une curiosité mêlée d'espoir.

2° Un tableau d'Odevare, peint en 1812. La Vierge soutient le Christ mort, la Madelcine agenouillée embrasse la main du Sauveur. De bout derrière ce groupe, St-Jean lève les yeux au Ciel.

3° Quinze tableaux ainsi distribués : cinq de chaque côté de l'église, quatre au-dessus du jubé, et un autre dans une salle dépendante de l'église. Ils représentent les mystères de la vie de Notre-Dame et ont divers maîtres pour auteurs. Ils se trouvaient autrefois dans l'église des Dominicains.

4° Dans une salle de cette église, se trouve un triptyque peint en 1620 et qui représente la confrérie de Notre-Dame de l'Arbre-See. Le milieu est un paysage avec un arbre allégorique dont les

branches s'agencent en forme de couronne. Au premier plan, on voit le comte de Flandre agenouillé et priant. Sur les volets sont les portraits des 16 membres de cette société, dont nous parlerons dans le chapitre consacré au monastère des Dominicains, d'où venait ce tableau. Les figures des volets sont de Pourbus.

CHAPITRE LXIII.

Église de Ste-Catherine, aujourd'hui de la Madeleine.

Un acte daté de l'année 1270, et qui porte la signature de Marguerite, Comtesse de Flandre, fait la cession d'une mesure de terrain, situé à l'extérieur de la ville, à l'effet d'y ériger une église en l'honneur de Ste-Catherine.

Le bâtiment fut construit la même année entre la porte Ste-Catherine et la porte de Gand, près de la chaussée qui aujourd'hui conduit à Courtrai. La paroisse avait dans son ressort une partie de la ville et s'étendait hors des murs jusqu'au pont de Steenbrugge.

L'église se composait de trois nefs; celle du centre était beaucoup plus longue que les deux autres, et à son extrémité se trouvait le chœur, qui était séparé de la nef par le jubé, sous les arcades duquel, s'élevaient deux petits autels, dont l'un était consacré au Saint Nom de Jésus et l'autre à la Ste-Vierge. La tour, de forme carrée, se trouvait au-dessus de la nef septentrionale.

En 1569, M. Van Gruuthuyze céda gratuitement à cette église une parcelle de terrain, qui aboutissait à la route de Courtrai, à la condition d'en faire un chemin qui conduisit à l'église. Cette rue avait dix pieds de largeur.

En 1547, M. Lopez de la Couronne intenta à la fabrique de Ste-Catherine un procès tendant à la suppression d'un chemin qui de cette église conduisait à la porte de Gand. Un ordre supérieur le

contraignit à se désister de ses prétentions, et il se vit obligé de laisser à ce chemin une largeur telle que quatre hommes pussent y passer facilement pour le transport des personnes décédées.

Les troubles qui, au seizième siècle, agitèrent les Pays-Bas, eurent de terribles retentissements dans notre cité. A la tête d'une armée de Huguenots, le Prince d'Orange s'était déjà emparé d'une grande partie du pays et plusieurs villes de la province étaient déjà tombées en son pouvoir. L'alarme se répandit à Bruges : on craignait à chaque instant l'arrivée de ces bandes fanatiques, qui, sous la conduite de leurs terribles chefs, se livraient aux plus coupables excès.

Dans ces circonstances critiques, le magistrat de Bruges voulut se montrer à la hauteur de sa mission. Pour ne pas être surpris à l'improviste, et ne pas laisser aux ennemis la conquête facile de constructions qui pourraient lui servir de boulevards, il résolut de faire abattre tous les bâtiments qui se trouvaient à une certaine distance de sa ville, sans en excepter les églises.

L'église de Ste-Catherine fut de ce nombre, ainsi que celle de la commune de Ste-Croix et l'hôpital de la Madeleine. Quant aux objets d'art, aux ornements de toute espèce, aux stalles, aux orgues, aux statues, aux pierres tombales, aux archives, etc., le tout fut transporté à l'église des Guillemites, ou fut confié à la pieuse sollicitude de quelques citoyens.

L'église des Guillemites, à laquelle nous reviendrons plus tard, était située près de la porte de Gand et longeait une partie du rempart. C'est là que les paroissiens de Ste-Catherine vinrent remplir leurs devoirs religieux, et ils continuèrent à faire usage de cette chapelle jusqu'en 1580, époque où elle fut fermée par ordre du magistrat.

Touchée du sort de ces fidèles, ainsi privés de tout lieu sacré de réunion, et de la parole de leur pasteur, la fabrique de Notre-Dame céda au clergé de l'église abandonnée une chapelle spéciale pour la célébration du service divin. Cet état de choses dura jusqu'en 1581, époque où l'église de Notre-Dame, seule exceptée jusqu'alors de l'interdit sacrilège qui pesait sur les autres églises, subit à son tour la loi commune. Les *Gueux* y établirent leur prêche.

Après ces temps d'épreuve, les paroissiens de Ste-Catherine revinrent à l'église des Guillelmistes, et eontinuèrent à en faire usage jusqu'en 1589. Le 5 avril de cette année, la fabrique de cette église acheta la chapelle de la Corporation des Tisserands, ainsi qu'une partie du terrain y attenant, situé dans la rue Ste-Catherine, entre la rue de l'Ecumoire et la partie du rempart qui aboutit à la porte de Gand. La chapelle des Tisserands était alors convertie en grange et en corps de garde. L'acquisition s'en fit, moyennant la somme de 44 livres de gros en espèces, et une rente annuelle de 5 livres 10 escal. de gros, qu'on paya à la susdite Corporation.

Le premier office paroissial fut célébré dans la nouvelle église, en 1589, le jour de la fête de Ste.-Catherine

Le bâtiment n'avait alors qu'une seule nef, et e'était trop peu pour le nombre des fidèles. En 1617 on y en adjoignit une seconde, et on fit entrer dans cette construction plus de 5000 pierres extraites des fondements de l'ancienne église extra-muros. Les frais s'élevèrent en outre à la somme de 241 liv. 9 esc. 8 1/2 d. de gros

En 1619, toutes les pierres tumulaires bleues, provenant de l'ancienne église démolie, furent mises en vente, et l'on fit servir les blanches au dallage de la nouvelle nef.

Pour agrandir le cimetière, la fabrique d'église acheta de nouveau en 1622, à la corporation des tisserands, une partie de terrain, moyennant la somme de 50 fl. et d'une rente annuelle de 9 florins.

En 1715, ce cimetière dut subir un nouvel agrandissement : on fit donc l'acquisition d'un terrain occupé par trois maisonnettes. Une partie de ce terrain fut affectée à la construction d'un hangar.

Le 17 juillet 1751, la fabrique de eette église fit l'acquisition de la chapelle des Guillelmites avec ses dépendances, pour la somme de 400 livres de change.

Le 40 août suivant, on abandonna l'église dont on s'était servi depuis 1589, et ce jour-là même, on prit possession de la nouvelle église, où l'on transféra processionnellement toutes les reliques avec le St-Sacrement.

Le lendemain 41, eut lieu la bénédiction du nouveau cimetière.

Quant à l'église, qui venait d'être abandonnée, elle fut démolie, et le terrain en fut vendu avec le cimetière. Sur l'emplacement s'élèvent aujourd'hui plusieurs maisons, sous la section C 15, N° 4

Les frais généraux payés par la fabrique d'église pour la nouvelle acquisition s'élèvent :

	L. de gr.
Pour droit d'amortissement, à la somme de	36-17-4.
Pour restaurations et réparations	217-18-8.
Pour l'achat.	466-15-4.
Ensemble.	<hr/> 721-09-4.

Enfin, en 1805, cet édifice fut abandonné à son tour pour cause de vétusté, et on fut même obligé de le démolir. Par ordre de Monseigneur l'Évêque diocésain, la chapelle de l'hôpital de la Madeleine fut mise à la disposition des paroissiens de Ste-Catherine, cette chapelle même fut érigée en succursale, et, la même année, le jour de Noël, on y célébra le premier service divin.

Devenue église paroissiale, elle prit le nom de la Madeleine, qu'elle porte encore aujourd'hui.

Quant à l'église des Guillelmites, elle fut démolie, en 1804, et les ruines en existèrent jusqu'en 1842. A cette époque, le terrain fut vendu et on y construisit trois maisons actuellement comprises dans la section B 15, N° 58.

L'église de la Madeleine, dont les dimensions sont très-restreintes, n'a que deux nefs et offre d'ailleurs peu d'objets remarquables.

L'autel ressemble à une foule d'autres : il est de marbre blanc et de marbre noir ; deux colonnes torses en marbre blanc soutiennent la corniche sur laquelle repose le fronton. Au milieu de divers ouvrages de sculpture on voit un tableau de Herregouts, représentant *une Assomption de la Vierge au milieu d'un groupe d'anges*.

L'autel de la nef secondaire est dédié à la Madeleine. Le marbre blanc et le noir entrent aussi dans sa construction. Dans la niche qui tient lieu de fronton, se trouve une statue de la Madeleine. La corniche repose aussi sur deux colonnes torses de marbre blanc. Nous citerons, parmi les détails de sculpture, deux petites figures, celle de

Jésus et celle de St-Jean. Le tableau du rétable est *une Madeleine repentante*, par Herregouts. A côté de l'autel, sont les statues de St-Quentin et de St-Victor.

Cet autel était jadis celui dont se servaient *les Meuniers*. Il l'ont quitté pour la chapelle de Notre-Dame des Aveugles.

La chaire de vérité n'offre rien de remarquable que trois bas-reliefs, représentant St-Pierre, St-Paul et la Madeleine.

Le plus riche objet que possède l'église est un ciboire en argent, qui lui fut donné par une personne bienfaisante et qui est l'œuvre de l'orfèvre Allaert.

CHAPITRE LXIV.

La crypte de St-Basile (*Voute Capelle*) et la chapelle du St-Sang.

C'est en 865, comme nous l'avons vu, que Baudouin Bras-de-Fer, premier comte de Flandre, quitta le séjour de St-Omer, pour se fixer à Bruges. C'est alors qu'il fit construire l'ancien palais connu depuis sous le nom de Oudenburcht, qui devint sa résidence ainsi que celle de ses successeurs.

C'est encore lui qui érigea en ce lieu une chapelle aujourd'hui désignée sous le nom de crypte, qu'il fit enlaver dans son palais et il contracta l'habitude d'y assister chaque jour à la messe avec toute sa cour.

Les souvenirs les plus intéressants se rattachent à l'histoire de cette chapelle souterraine, qui existe encore aujourd'hui sous une autre chapelle où tous les vendredis on expose le St-Sang à la vénération des fidèles.

C'est dans cette crypte, dit-on, que les premiers chrétiens de cette contrée reçurent la grâce du baptême, et tout porte à croire que cette tradition est authentique. Le caractère architectonique du lieu, son aspect antique, sa construction simple et presque barbare, tout le rattache à cette époque, où, loin des ressources et du génie de Rome, les prédicateurs de la foi n'avaient que les bras de quelques sauvages pour élever leurs simples chapelles.

Depuis Baudouin, aucun échange important n'a eu lieu dans l'enceinte de ce sacellum : on y voit encore les vestiges de l'ancienne tribune, où les comtes de Flandre assistaient au service divin, ainsi que l'ancien autel en pierres de taille blanchâtre, de la construction la plus simple, et dont le rétable est un bas-relief curieux, taillé dans une pierre grise, bas-relief dont le sujet est *le Baptême du Christ dans les eaux du Jourdain*. — C'est là surtout un de ces vestiges remarquables qui autorisent à faire remonter la construction de la crypte jusqu'aux premières prédications évangéliques dans les Gaules.

En 1150, on vit arriver à Bruges, le comte de Flandre, Thierry d'Alsace, qui avait longtemps guerroyé dans la Terre-Sainte, et qui, après y avoir fait des prodiges de valeur, en était parti, riche du plus grand, du plus précieux trésor. En effet, il avait obtenu de son beau-frère Baudouin, roi de Jérusalem, une partie du sang de Notre Sauveur, conservé dans la ville sainte, et son premier soin, en arrivant à Bruges, avait été de le déposer dans la chapelle de la cour.

C'est dans cette même année, 1150, qu'il fit construire une nouvelle chapelle, près de celle dont nous venons de parler. La dédicace en fut célébrée par l'évêque de Tournai, qui la consacra à cette inappréciable relique. Plus tard, elle fut abandonnée à la confrérie des Maçons, qui en ont encore l'usage aujourd'hui.

Une large ouverture pratiquée près de l'autel servait de communication entre les deux chapelles; de manière que les comtes de Flandre, qui se trouvaient dans l'une, suivaient toutes les parties de l'office divin, aussi bien que les prisonniers du château, qui se trouvaient dans l'autre, sans qu'il y eût pourtant possibilité de se voir, pour ces deux genres de spectateurs.

A peine eut-il élevé la chapelle du St-Sang, que Thierry voulut y instituer quatre chapelains, jouissant chacun d'une prébende. Leur mission était de garder la précieuse relique et de faire le service de la chapelle.

A ces titulaires, il ajouta un sacristain, qu'il dota d'une prébende, comme il appert d'un acte qui ordonne la majoration de ces fonda-

tions, acte qui porte la date de 1187, et qui est signé par Philippe d'Alsace, fils de Thierry.

Les quatre ecclésiastiques susmentionnés étaient en outre chapelains de la cour, comme on peut le constater dans les pièces diplomatiques de l'époque : ils avaient, en même temps, le titre de chanoines de St-Basile, titre auquel des procès sans nombre les forcèrent de renoncer plus tard.

Ils conservèrent toutefois le titre de chapelains du St-Sang, et ils siégeaient habituellement dans le chœur de St-Donat.

Les chapelains avaient tous quatre leurs maisons et jardins dans la rue des Brasseurs, laquelle rue s'ouvrait sur la Bourg, entre la chapelle et la Maison-de-Ville et aboutissait à la rue de *l'Ane Aveugle*.

Par un accord conclu entre ces Magistrats et les quatre chapelains, en date du 30 Janvier 1398, ces habitations furent enclavées dans la Maison-de-Ville. Sur l'emplacement de trois d'entr'elles, le Magistrat se fit construire une chambre de conseil. Quant à la quatrième, elle se trouvait près de l'escalier qui conduit à la chapelle haute.

Vingt-et-une livres de gros furent, à titre d'indemnité, payées annuellement aux chapelains, pour cette cession.

La chapelle basse se divise en trois nefs.

Celle du milieu est spécialement affectée à la confrérie des Maçons qui, chaque année, y célèbrent avec une grande solennité, la fête des *vier gekroonde*. A quelle époque cette corporation obtint-elle cette faveur? Il serait difficile d'en préciser la date : nous pouvons ajouter cependant qu'il en est fait mention pour la première fois dans les comptes de 1469.

La nef du Nord était jadis occupée par la société des juriscultes, qui s'était formée sous l'invocation de Ste-Ives. Elle y avait son autel et ses stalles. Ces dernières étaient placées dans un prolongement de la muraille, du côté du Bourg, et on peut encore s'en convaincre aujourd'hui.

Les Fabricants de Chandelles avaient à leur usage la nef du sud, avec chapelle et autel, et ils avaient choisi pour leur fête patronale

la Purification de la Ste-Vierge. Cette concession leur avait été faite, par un acte daté de 1528. Ils y avaient aussi leurs stalles. Ils y restèrent jusqu'en 1723, époque où cette corporation s'établit dans l'église de St-Pierre qui, de leur spécialité, prit le nom de *Chandelle*.

Nous avons parlé tout-à-l'heure d'une chapelle supérieure où est renfermé le précieux dépôt. Malgré toutes les recherches que nous avons faites pour découvrir l'époque de sa fondation, nous n'avons rien découvert de précis à ce sujet. Ce qu'il y a d'incontestable toutefois, c'est qu'il en est question d'abord dans les registres des comptes, à propos de la première verrière peinte en 1485.

Il est question d'une autre verrière en 1496. Chaque confrère est tenu de contribuer aux frais de cette œuvre d'art pour la somme de 40 escalins de gros.

Dans les pièces que nous avons sous la main, il est spécilié que ce vitrail doit être placé dans la nouvelle chapelle, c'est-à-dire dans celle qui est surmontée d'une tourelle.

Le 4 Juillet 1519, les membres de la confrérie du Saint-Sang, s'adressèrent, par requête, aux Magistrats, pour obtenir l'autorisation de fixer dans les murs de l'hôtel de ville et de la prison dite *het Steen* les ancrs des solives et poutrelles qui devaient entrer dans le toit de la chapelle. L'autorisation leur fut accordée, le 24 du susdit mois.

En 1672 fut construite celle de la croix, celle-là même où tous les Vendredis on expose le St-Sang.

Le 22 Septembre de la même année, on décida de la voûter, après un examen d'experts sur l'état des murailles de soutènement. L'exécution du plan de bâtisse fut évaluée à la somme de 433 livres de gros, 6 escalins, 8 deniers.

Les travaux furent, d'après une résolution du 15 Décembre 1672, adjugés à Jacques Joos, maître maçon en cette ville pour la somme de 750 florins. Il fut de plus stipulé la gratification d'un double ducat en faveur de son épouse.

Quant au vaste escalier qui conduit à la chapelle supérieure, le

projet en précéda de quelques années la construction qui date de 1529.

Nous voyons, en effet, dans les pièces que nous avons sous la main, que, dans une réunion du collège des échevins de la ville et des membres de la confrérie du St-Sang, on résolut la construction d'un nouvel escalier pour la chapelle du St-Sang.

En même temps, on décida la construction du bureau destiné à servir de greffe pour le tribunal.

Ces deux ouvrages furent exécutés d'après le plan présenté par MM. Corneille De Walthem et Baltin De Hanc, et ils furent évalués à la somme de 500 livres de gros. La chapelle entra dans cette dépense pour la somme de 1200 florins; la ville déboursa le reste.

Quant à la propriété du terrain, elle fut vendue le 15 Mars 1551 à la ville, par les Magistrats du Franc, qui en avaient eu l'usage depuis 1289 jusqu'en 1520.

C'est sur ce même lieu que, le 10 Juillet 1555, on posa la première pierre de la façade de la chapelle du St-Sang, ainsi que du magnifique escalier, dont nous venons de parler.

Cette façade, tout entière en pierres de taille bleues, était de la plus grande élégance, et d'un travail extrêmement gracieux. On y voyait comme ornements : 1° Les armes de la ville; 2° celles de Flandre; 3° enfin, au-dessus de l'escalier, l'emblème du pélican nourrissant les petits de son sang, le tout taillé dans une pierre blanchâtre.

L'histoire des monuments publics offre toujours quelques pages de deuil et de désolation.

La chapelle du St-Sang paya comme tant d'autres, une dette terrible au génie du vandalisme révolutionnaire. Tout ce que l'art avait fait de concert avec la piété pour la décoration de cet édifice fut impitoyablement détruit par la rage de ceux qui avaient assis partout le règne de la terreur. Les sculptures furent brisées, les statues mutilées, et les débris en furent jetés pêle-mêle sur la place du Bourg, comme pour attester aux yeux de tous les spectateurs l'exès

de folie sacrilège, où peut arriver l'ignorance jointe au plus honteux fanatisme.

La dévastation ne s'arrêta pas à l'extérieur du saint édifice. Tout ce qui se trouvait dans son enceinte subit les atteintes cruelles du génie du mal. La profanation ne s'arrêta que lorsqu'il n'y eut plus rien à dérober ou à détruire, et l'on vit disparaître ainsi, la chaire de vérité, les vitraux, les médaillons sculptés et une foule d'autres objets précieux.

Que devint la chapelle des Maçons pendant la révolution? Elle fut affectée aux usages les plus vulgaires. Plus tard, elle fut érigée en prison, où l'on renfermait ceux qu'on arrêtait pour simples délits de police. Puis, on y renferma les chiens errant sur la voie publique et destinés à être abattus, dans le cas où ils ne seraient pas réclamés par leur maître. La profanation devait en arriver à ces tristes excès!

Cet état de choses dura jusqu'en 1818. Enfin, après maintes sollicitations, on obtint du gouvernement hollandais l'autorisation de restaurer la chapelle basse et de la disposer pour une nouvelle consécration au St-Sang.

Les travaux commencèrent le 15 Mars 1819 et furent terminés le 25 Mars 1821. Les frais, qui s'élevèrent à la somme de livres de gros 294-12-8, furent couverts par les fidèles qui, dans cette circonstance, témoignèrent un zèle bien louable.

Le 5 Mai 1819 fut un jour glorieux pour la ville de Bruges. Le glorieux spectacle qu'elle attendait avec impatience depuis vingt-deux ans, s'offrit à ses regards charmés. La sainte, la vénérable et vénérée relique fut exposée à l'adoration des fidèles, dans l'église de St-Sauveur, et elle resta dans cette basilique jusqu'au 5 Mai 1821.

La chapelle supérieure était toujours dans le plus triste état de ruines : elle n'offrait aux regards, que le spectacle affligeant des malheurs passés. En 1820, le bourgmestre, M. le baron De Croeser De Berges, adressa au roi des Pays-Bas, une requête pressante, pour obtenir l'autorisation de reconstruire ce pieux monument. Le roi donna son consentement, à la condition toutefois que ni le gouvernement ni la ville ne seraient intéressés dans ces travaux.

Dès le 28 Avril 1821, on se mit à l'œuvre. Les travaux exécutés d'après un nouveau plan accueilli et approuvé furent payés au moyen de contributions volontaires recueillies chez les généreux habitants de notre cité.

On peut voir dans notre ouvrage *sur la chapelle du St-Sang*, le devis des travaux et des dépenses provoqués par cette construction.

Le 14 Mai 1824, la toiture fut achevée. La même année, on songea à paver le chœur de la chapelle. On se procura, dans ce but, au prix de 45-18-9 livres de gros, un certain nombre de dalles de marbre, qui se trouvaient dans la chapelle du Franc.

Quant à la façade dont la svelte et gracieuse construction attire les regards de tous les touristes, on en commença les travaux le 15 Février 1852. Il a été de même de l'escalier qui conduit à la chapelle supérieure. On en posa la première pierre le même jour. On confia ce soin honorable à M. Nicolas De Rovere, dernier religieux et héritier de l'ancienne abbaye des Dunes. Nous devons ajouter ici, à la mémoire de ce vénérable homme de Dieu, qu'il couvrit lui seul les frais de cette construction.

En entreprenant cette construction, on crut nécessaire de la reculer de 16 pieds sur la place du Bourg, pour constituer régulièrement le carré de cette place. Il faut avouer cependant, qu'on a, par là, enlevé au monument une partie de son pittoresque.

L'ouvrage entier, exécuté en pierres de taille, coûta la somme de 14,557 florins.

C'est en 1836 que furent placées les orgues actuelles : elles coûtèrent 900 francs, y compris les frais de placement.

Quant à la balustrade, qui est de fer de fonte, et dont le poids est de 1269 livres, elle coûta fr. 1,103-06.

Le repavement de l'église date de 1857. Il fut exécuté en marbre et coûta la somme de 4513 francs. La libéralité des fidèles en fit tous les frais.

Après avoir fait l'histoire de ce monument, il resterait, avant d'en faire la description, la nécessité de dire quelques mots sur la relique vénérable qu'il renferme.

Donnée en 1149 à Thierry d'Alsace par son beau-frère Baudouin, roi de Jérusalem, elle fut placée dans cette chapelle le 7 Avril 1150.

En 1582, une invasion de Gantois faillit compromettre l'existence de cet objet précieux. Les Brugeois n'avaient pas hésité à faire, le 3 Mai de cette année, la procession accoutumée, lorsqu'on apprit l'arrivée des Gantois. L'alarme fut générale; le cortège fut dispersé et ceux qui portaient la relique, ne se croyant plus en sûreté, la jetèrent dans le canal, où plus tard elle fut retrouvée par une béguine qui allait puiser de l'eau (*Voyez nos Recherches sur la chapelle du St-Sang, page 54.*)

Au XVI^e siècle, ce précieux dépôt courut de nouveaux dangers. Le zèle d'un citoyen parvint à la soustraire à la rage des fanatiques; ce citoyen était M. Perez de Malvenda. Après l'avoir soigneusement renfermée dans une boîte de plomb, il la cacha dans l'endroit le plus secret de sa demeure.

Elle y resta jusqu'en 1584, où, après un examen, qui en constatait l'authenticité, elle fut, par ordre de Monseigneur Remi Druitius, remplacée solennellement dans son sanctuaire.

Pendant la révolution française, dans le cours de 1797, la divine relique fut exposée à de nouveaux outrages. C'est au zèle d'un chapelain, M. De Gheldere, et de plusieurs personnes pieuses, qu'on dut la conservation de ce précieux dépôt, qui, le 2 Mai 1819, reparut enfin aux yeux des Brugeois émerveillés.

Nous renvoyons au même ouvrage pour de plus amples détails.

Autel du Chœur.

C'est en 1681 qu'on plaça, dans le chœur de cette chapelle, un nouvel autel, qui n'existe plus de nos jours, et qui valut à son auteur Josse Bersyn la somme de 80 livres 19 escalins de gros. On y voyait, comme ornements, deux figures d'anges et deux autres figures, exécutées, pour 54 livres de gros, par Jacques Berger.

Deux statues gigantesques de St-Pierre et de St-Paul, hautes de 8 pieds, s'élevaient au-dessus de l'autel, et au milieu se trouvait un

Christ dont la hauteur était de 9 pieds. Ces morceaux de sculpture étaient dus au ciseau d'Arnold Pluvier de Bruges, qui reçut, pour cette œuvre, la somme de 50 livres de gros.

400 livres de gros furent, en 1688, léguées par M. Van Bever-sluis à la chapelle du St-Sang, pour la fabrication de quatre candélabres d'argent, marqués de ses armes. Ils ont disparu pendant la révolution française.

Quatre autres candélabres, de moindre dimension, ornaient encore cet autel. Ils étaient d'argent aussi bien que le tabernacle surmonté d'une croix avec Christ. Le tout était parfaitement ciselé.

Ce tabernacle date de 1767. L'orfèvre chargé du travail se nommait Rielandt. La somme qu'il reçut s'élevait à 255 livres de gros, argent de change. Le doreur Vanden Burg toucha 6 livres 15 escallins de gros.

Le même orfèvre Rielandt livra, en 1773, l'espèce de Calvaire qui s'élève au-dessus du tabernacle. Quant à la croix avec Christ, qui complétait cette belle œuvre, elle sortait des mains de M. Charles Benninck et ne fut placée que le 3 Mai 1781.

L'autel actuel du chœur est de marbre blanc. Il offre de chaque côté un ange agenouillé. On y voit encore un travail en cuivre, imitant le développement d'un arbre avec ses branches sous la forme de candélabres. Jadis placé dans la chapelle du Franc, cet objet fut cédé à la chapelle du St-Sang par M. Holvoet, gouverneur de la Province, sur la requête à lui présentée par les marguilliers de la chapelle. La somme de 50 florins des Pays-Bas fut le prix de cette cession.

Dans la quinzaine de Mai, cet autel est décoré des ornements que voici :

1° Un superbe tabernacle du prix de liv. de gr.	241-15-00
2° Un calvaire avec croix.	491-01-00
3° Six candélabres pesant 862 onces et qui, outre la valeur de la façon, sont estimés valoir	587-18-00

TOTAL. 1420-12-00

Dans la nef dite de Ste-Croix, se trouve actuellement placé un autel de marbre, fait, en 1795, par le marbrier Pierre Brulois, autel pour lequel sa veuve reçut la somme de 250 livres de gros. On y remarque trois superbes bas-reliefs en euvre, dont le dessin et l'exécution sont de la plus grande délicatesse.

Quoique terminé en 1795, cet autel ne fut placé dans la chapelle qu'après la restauration.

En 1728, de nouvelles stalles avaient été placées dans le chœur, et elles avaient coûté la somme de 220 livres de gros 1 esc. 5 deniers. Elles étaient ornées de six médaillons en chêne qui existent encore et où l'on a sculpté diverses scènes de la passion du Seigneur. Deux de ces médaillons sont l'œuvre du sculpteur Henri Pulinx qui reçut pour cet objet la somme de livres de gros 14-15-4 deniers.

La chaire de vérité est de la même année : elle est du plus mauvais goût et plusieurs figures importantes, qui la décoraient jadis, ont aujourd'hui disparu.

Parmi les autres richesses il faut citer divers dons de leurs Altesses royales, l'archiduc Charles et l'archiduchesse Isabelle, dont le principal est une petite châsse d'argent ciselé, merveilleux petit ouvrage en ronde-bosse.

La grande châsse.

C'est la merveille de la chapelle, et l'on peut dire qu'elle mérite, à tous les égards, l'admiration dont elle est l'objet.

Le travail en fut confié, en 1617, au célèbre Jean Crabbe, orfèvre brugeois qui en avait présenté le dessin. C'est un morceau d'art tout-à-fait remarquable, qui, dans son ensemble, a 1 mètre, 29 centimètres de hauteur sur une largeur de 61 centimètres. La partie inférieure est de forme hexagonale, et l'on voit à chaque angle s'élever une colonne qui sert d'appui à une espèce de dais richement orné sous lequel est suspendue la précieuse couronne de Marie de Bourgogne, comtesse de Flandre, couronne qu'elle portait dans les grandes cérémonies princières.

Vitraux.

Huit grandes verrières ornaient autrefois cette église; elles représentaient :

1° Philippe-le-Hardi et Marguerite de Male son épouse.

2° Jean-sans-Peur et Marguerite de Bavière.

3° Philippe-le-Bon et Isabelle de Portugal.

4° Charles-le-Téméraire et Isabelle de Bourbon.

5° Marie de Bourgogne et Maximilien.

6° Philippe-le-Beau et Jeanne, infante d'Espagne.

7° Charles-Quint et Isabelle de Portugal.

8° Le lavement des plaies de Notre-Seigneur, le plus grand et le plus beau de tous ces vitraux. Il périt à l'époque de la révolution française. Les autres furent vendus à un habitant de la ville, au prix de 14 francs chacun. Celui-ci les vendit à son tour, et ils furent alors transportés en Angleterre, où ils se trouvent encore, sans doute, sans que nous puissions préciser le lieu.

En 1845, on plaça dans la chapelle deux vitraux exécutés d'après d'anciens dessins, qui existaient encore dans les archives de la chapelle. Trois vitraux furent placés en 1846, parmi lesquels il en était un de M. Melgar Coppieters; en 1847, on en plaça encore deux qui sont dus à la munificence de M. Van Moerkerke et de M^{me} la douairière Van Tieghem de Terhoye.

On en attend encore deux autres dont les frais seront supportés par la Régence de la ville, et par M. J.-B. Coppieters.

On y verra représentés les portraits d'Albert et d'Isabelle, ces deux bienfaiteurs de la ville.

Le peintre de ces belles verrières est M. Pluys de Malines, qui, par une étude approfondie des anciens procédés, a rencontré cet éclat de coloris que nous admirons dans les vitraux du moyen-âge.

Tableaux et quelques autres objets renfermés dans la chapelle du St-Sang, aussi bien que dans la crypte.

1° Une descente de croix par Van Oost, père. On y voit un vieillard qui lave les plaies d'une des mains de Notre-Sauveur.

2° Le même sujet par Crayer.

3° *Une Adoration des Bergers*, dans le genre de Jansens.

4° Un martyr attaché à un poteau, et dont on déchire les chairs. C'est une composition assez bonne de Herregouts.

5° Un triptyque où le coloris égale la beauté de l'expression. — *Jésus attaché à la croix entre les saintes femmes et St-Jean*. Sur les volets, *Jésus portant sa croix, et la Résurrection*.

4° Un autre triptyque d'un grand éclat de couleur : Jésus est représenté couché sur le sol devant sa chaste mère ; sur les volets sont plusieurs disciples, parmi lesquels deux portent des vases de parfum, et un autre le linge nécessaire à l'embaumement du sacré corps.

7° Un tableau sur bois, d'une date ancienne, divisé en 15 compartiments. Le sujet principal est *la vie et la passion de Jésus*. Diverses figures de saints et de saintes en forment la partie secondaire.

8° Un autre, aussi sur bois, où Jésus est représenté crucifié entre les deux larrons. Les bourreaux et une foule de spectateurs sont témoins de cette scène déchirante.

9° *Jésus bafoué par ses bourreaux*, tableau assez remarquable.

10° Deux tableaux, représentant *la Ste-Vierge et St-Jean*.

11° Une copie d'un tableau de Rubens, dont le sujet est : *Jésus flagellé*.

12° Deux tableaux de Pourbus, renfermant les portraits des membres de la confrérie du St-Sang — date 1577.

15° Un morceau de sculpture, en haut-relief — le sujet est *la Cène*.

14° *La Ste-Vierge avec l'enfant Jésus et St-Jean*. Le coloris en est excellent.

15° Une peinture sur bois — sujet : *les trois Mages à Bethléem*.

16° Un antique, où l'on voit Jésus attaché à la croix devant sa mère, Ste-Madeleine et St-Jean.

17° Un bas-relief en albâtre, dont le sujet est *la Cène*.

CHAPITRE LXV.

Chapelle de St-Amand.

Dans cette légion de courageux apôtres, qui vinrent dans nos provinces porter la lumière de l'évangile, nous avons placé l'illustre, le pieux St-Amand. Bruges fut, pendant longtemps, le centre de ses prédications apostoliques, et il avait même fixé sa demeure dans cette ville.

A sa mort, arrivée en 662, St-Éloy érigea en chapelle la maison qu'avait habitée ce vénérable personnage, et la consacra à sa mémoire. Depuis lors, elle n'a pas cessé de porter le nom de ce saint.

Elle était située sur la place, aujourd'hui nommée *Marché aux Balais*, et qu'on désignait autrefois sous le nom de *Marché aux Épices*.

Cette chapelle se composait d'une seule nef, à l'extrémité de laquelle se trouvait un autel qui fut enlevé en 1510, pour être remplacé par un autre autel en marbre, de riche structure, et qui fut détruit par les Gueux, lors des troubles de 1580. La chapelle subit en partie le sort de cet autel.

Après les jours de dévastation, la chapelle fut complètement restaurée. On y plaça un nouvel autel dont le rétable fut, plus tard, décoré d'un superbe tableau de Louis De Deyster, représentant *le Martyre de St-Amand*, et qui se trouve aujourd'hui dans l'église de Ghisteltes.

Cette chapelle possédait, en outre, de magnifiques tapis offerts en don par M. De Beaufrimez, ainsi qu'un riche *antependium*, brodé par M^{lle} De Beuns, et dont elle gratifia cette chapelle. Elle avait, sur ce brillant travail, artistement brodé ses armoiries.

La corporation des *Épiciers* faisait usage de cette chapelle; mais on ne saurait préciser l'époque où elle est venue s'y établir. Il en est fait mention, pour la première fois, dans une décision du Magistrat datée de 1515. Il y est dit que le doyen de cette corporation est autorisé à forcer les confrères à payer la rétribution qu'ils doivent en cette qualité. On les y reconnaît aussi passibles d'une redevance pour subvenir aux frais de toutes réparations, jugées nécessaires pour la chapelle.

La corporation des *Épiciers* tenait ses réunions dans la maison habitée par son clerc, et qui était située au coin Sud de la petite rue St-Amand, marquée aujourd'hui sous la section D 22, N° 44. Audessus de la porte se trouvaient les armes ou insignes sculptées sur pierre de taille. Elles représentaient un mortier avec un pilon.

Les fabricants de cire avait obtenu la faveur de faire usage de cette chapelle conjointement avec la susdite corporation.

Il en était de même des Pharmaciens et des Droguistes qui s'étaient placés sous l'invocation de St-Luc.

CHAPITRE LXVI.

Chapelle de St-Christophe.

Elle était de la plus haute antiquité ; mais les recherches, auxquelles nous nous sommes livré pour préciser la date de sa fondation, ont été complètement infructueuses. Il en est question pour la première fois dans un inventaire des dous faits en 964 au chapitre de St-Donat par Baudouin, quatrième comte de Flandre.

Quoi qu'il en soit, la construction même de ce monument religieux attestait son antiquité. Il s'élevait entre la Grande Place et le *Marché au Laitage*, qui porte aujourd'hui le nom de *Marché aux Œufs*. La voûte principale était soutenue par de très hautes colonnes de chêne nu, et la voûte elle-même, non lambrissée, laissait voir partout le bois de ses arceaux.

L'église tout entière était pavée de grès, à l'exception du sanctuaire, dont le dallage était de marbre blanc et de marbre bleu.

Elle avait deux autels. Le principal était dans la nef du Nord, et l'on y voyait les armoiries de la corporation *des Tailleurs*, qui en faisaient usage pour leurs exercices religieux. Nous nous abstenons de détailler tous les ornements en marbre qui l'enrichissaient : ce serait répéter ce que nous avons dit pour une foule d'autres. Le tableau du rétable était de Jean Maes : il représentait la *Ste-Vierge*, *St-Christophe* et plusieurs autres saints. C'était, tant sous le rapport

du dessin que sous celui du coloris, une des bonnes compositions de ce maître : en 1786, on le plaça à l'église de St-Donat.

Près de l'autel étaient rangées les stalles de la corporation, au dessus desquelles était suspendu un tableau de Marc Duvenede, représentant *le Martyre de St-Laurent*. L'autel de la nef méridionale avait été mis à la disposition des Poissonniers-francs. Le *serment* de la corporation y siégeait sur des stalles rangées près de l'autel. Cet autel était, par son ornementation, digne de fixer les regards ; il offrait dans son couronnement les armoiries de la corporation, et dans le rétable un tableau de Pourbus représentant *la Pêche Miraculeuse*.

C'est dans cette chapelle que les Jésuites enseignèrent d'abord à la jeunesse, la doctrine chrétienne.

Sans avoir jamais, en aucun temps, reçu le titre de paroissiale, cette église était entourée de son cimetière particulier où l'on continua à inhumér les morts quelque temps encore après qu'elle fut passée sous la juridiction du chapitre de St-Donat. Ce fut dans ce cimetière, qu'en 1582, on creusa une vaste fosse, pour y ensevelir les restes mutilés de ceux qui, dans la nuit du 5 au 4 Mai, furent massacrés par les soldats rangés sous les ordres d'Artevelde. Ces victimes des fureurs populaires étaient, pour la plupart, des courtiers, des poissonniers, des bouehers et des pelletiers, dont tout le crime, aux yeux d'un forcené nommé Akkerman, était d'être fidèle à leur comte. Le nombre des morts s'éleva à 1,200. Nous reviendrons plus tard sur cette catastrophe.

Les travaux de creusement, qu'on dut faire en 1842 pour réparer les conduits d'eau, mirent au jour une grande quantité d'ossements, témoignage irrécusable de cette sanglante tragédie. Il en avait été de même en 1751, lorsqu'on creusa le bassin de la Coupure.

CHAPITRE LXVII.

Chapelle de St-George (*St-Jooris steeger*).

Sanderus et Van Male prétendent qu'elle était bâtie au-dessus de la chapelle de St-Christophe. Ils auraient dû dire à côté de cette Chapelle. La chapelle de St-Georges, plus élevée que l'autre, était bâtie sur la voûte des magasins de poterie. Elle s'étendait au-dessus de quelques maisonnettes, dont la dernière aboutissait à la rue des Crevettes, *Gaernaert-straet*. Celle-ci était une espèce de cabaret, nommé *Cantine der Luizevangers*, ou des *Officiers du Bailli*.

Un escahier fort élevé conduisait à l'intérieur de cette église. Il était non loin du lieu où est actuellement située la maison marquée E 1, N° 81. Sur la façade, on voyait les armoiries, sculptées sur pierre, de la famille Van Temseke, qui avait fait construire cet oratoire et qui en fut longtemps propriétaire.

La chapelle n'avait qu'une nef; l'autel, fort simple, en était de bois. Le tableau du rétable représentait *St-Georges*; il ne manquait ni de coloris ni de dessin.

Une relique singulière était honorée dans cette chapelle : c'était un glaive antique que la foule baisait avec la plus grande vénération. Quelle était l'origine de cette pratique? On ne la trouve nulle part, et c'est ce qui décida, sans doute, M. Félix-Guillaume Brenart, évêque de Bruges, à retirer de l'église cet objet d'un culte peu raisonné.

C'est à cet autel, dont nous venons de parler, que la Société Littéraire ou de Littérature flamande, dite : *H. Geesters*, allait autrefois faire ses exercices religieux, ce qui ne dura guère.

Tel était, en 1786, l'état de vétusté de ces deux chapelles, qu'on les mit en vente. L'une fut vendue au profit du chapitre de St-Donat, qui en était propriétaire, c'était celle de St-Christophe, dont les ruines, toutefois, couvrirent le sol jusqu'au commencement de ce siècle, c'est-à-dire jusqu'au moment où l'on éleva, sur le terrain occupé par ces chapelles, les maisons marquées aujourd'hui E 1, N° 82 à 85.

CHAPITRE LXVIII.

Chapelle de St-Pierre.

Elle était située dans la partie septentrionale de la rue Philipstock. Elle fut construite, en 1080, par Robert de Frise, comte de Flandre. On la dédia à St-Pierre. Un fait qui prouve la vénération toute spéciale de ce comte pour le chef des apôtres, c'est que, dans le cours de sa vie, il fit ériger, en son honneur, plus de trente églises ou chapelles.

Ce même comte fit encore plusieurs fondations en faveur de cette chapelle, dont la construction se dirigeait du Nord au Sud, et qui n'offrait, du reste, rien de remarquable. Elle était surmontée d'une tourelle avec cloche.

CHAPITRE LXIX.

Chapelle de Ste-Catherine.

Elle touchait à la précédente, et on lui donnait encore le nom de *Crogh-Capelle*. Elle avait sa direction vers l'Orient, comme la plupart des monuments religieux, et elle avait été élevée la même année que la précédente. Comme elle, elle avait aussi une petite tour avec cloche. Il fallait descendre plusieurs marches pour y entrer, ce qui prouve naturellement l'exhaussement du sol environnant.

Elle était à la disposition de la confrérie des fabricants de flèches et d'arcs, qui honoraient Ste-Catherine pour patronne. Tous les membres formant le *serment* avaient place dans des stalles disposées pour eux.

Les ressources de cette chapelle étaient si restreintes, les contributions des membres si minimales, que, vers la fin du seizième siècle et le commencement du dix-septième, on n'aurait pu couvrir les frais de restauration, et l'action du vandalisme serait facilement venue à bout d'une construction qui menaçait ruine, si quelques personnes pieuses n'avaient entrepris, à leurs dépens, les travaux de réparation et n'avaient constitué en sa faveur plusieurs dotations nécessaires à son entretien.

Nous allons les énumérer ici :

1° En 1620, le 10 Novembre, M. François De La Torre fit une fondation annuelle de seize messes, qui devaient être célébrées an-

nuellement. Il pourvut en même temps à l'achat du vin, des cierges et de tous les autres objets nécessaires.

2° Treize messes annuelles furent fondées par dame Hellin, décedée en 1644, veuve de M. Remi Rommel.

3° Cinq messes fondées par Pesehale Simoens.

4° Par un acte dressé le 14 Juin 1662, M. Bernard De Schee et sa femme Hippolyte Lahoest concédèrent, avec charge d'entretien, les revenus de deux maisons, sises dans le voisinage de cette chapelle, avec la recommandation qu'elles seraient habitées par deux personnes non mariées, ayant une servante, ou par un chapelain accompagné de sa sœur ou d'une servante.

5° La même Hippolyte Lahoest établit dans cette église un acolyte pour servir la messe et une vendeuse de cierges. Elle fit en outre la fondation de cent quatre messes à célébrer annuellement.

6° Jeanne Romeyns fonda la célébration annuelle de vingt-deux messes, qui devaient être chantées à partir du 10 Novembre.

L'année 1722 fut signalée par la destruction complète de la chapelle de St-Pierre et d'une partie de celle qui l'avoisinait. On y construisit alors une voûte en maçonnerie, sur laquelle on éleva une chapelle qui existe encore aujourd'hui. Elle fut, le 29 Juillet 1723, dédiée à St-Pierre, par monseigneur Henri Van Susteren, évêque de Bruges, qui y célébra la messe le jour même de la fête du Saint Apôtre.

En 1725, cette chapelle fut mise à la disposition de la confrérie des Fabricants de Chandelles, qui avaient, précédemment, occupé la chapelle des Maçons. Depuis lors, on l'appela *Keersgieters Capelle*.

Dans les vitraux de cette chapelle se trouvent six écussons, entre autres ceux de la *Corporation*.

Quant aux deux maisons, dont nous avons parlé, elles furent disposées de manière à former une salle de réunion et une demeure pour le clerc. Ce bâtiment est aujourd'hui devenu un estaminet, dont l'enseigne est la *Chandelle*.

Quant à la chapelle qui portait la dénomination de *Crogh-Capelle*, et qui formait, sous l'autre, une chapelle basse, elle fut fermée, sans

qu'il nous soit possible d'en trouver la raison, par M. Félix-Guillaume Brenaert. Lors de l'invasion française, le gouvernement la fit vendre publiquement.

CHAPITRE LXX.

Chapelle de St-Jean.

Elle occupait le milieu de la place St-Jean. A quelle époque et par qui fut-elle fondée? C'est ce qu'on ne saurait dire. Tout ce que l'on sait de positif, c'est qu'elle était placée sous le patronage du chapitre de St-Donat, et qu'un chapelain de cette église y célébrait le service divin.

Une tour carrée avec flèche surmontait cette église, qui n'avait qu'une nef, d'ailleurs fort peu remarquable.

Là s'était fixée la corporation des *peseurs de fer*, qui honorait St-Nicolas comme patron. Quand cette industrie tomba en décadence, elle abandonna la chapelle, ce qui advint en 1527. La dissolution de la corporation eut lieu en même temps. Nous avons vu, dans le chapitre XII, que le local dont elle se servait, pour le pesage de fer, se trouvait près de cette chapelle.

Une fois cette corporation supprimée, tout ce qu'elle possédait de richesses en argenterie et en ornements fut livré au chapitre de St-Donat.

A cette corporation il en faut joindre deux autres, celle des *chapeliers*, qui en disposait depuis 1504, et celle des *jaugeurs*, qui ne l'abandonna qu'en 1701, lorsqu'elle eut obtenu du magistrat l'usage de la chapelle dite du *St-Sacrement*. Elle avait en propriété de riches et magnifiques ornements.

En 1600, la chapelle de St-Jean s'écroula en partie, ruinée qu'elle était par la vétusté; mais elle fut bientôt rebâtie, et elle subsista jusqu'en 1786, époque où sur son emplacement, on éleva une pompe publique, d'un assez bon goût, et surmontée d'un vase à fleurs, sculpté sur pierre. Cet ornement vient d'un des piédestaux d'un escalier en pierre de taille qui se trouvait à l'entrée du *Pandreitje*, aujourd'hui Marché aux Herbes près du quai des Rosaires.

On ne trouvait dans cette chapelle que deux tableaux: encore n'avaient-ils aucune valeur; ils se trouvaient de chaque côté du jubé.

Quant aux fondations dont elle fut favorisée, nous nous bornerons à citer, d'après le témoignage de deux pierres tumulaires, celles que firent Dame Agnès Adornes et ses deux époux successifs, Messire Corneille Van Hallewyn et André De la Coste.

Une table de pierre avec cuivre se trouvait devant l'autel: on y voyait la figure de M. Jean de Roover, décédé en 1468.

CHAPITRE LXXI.

Chapelle du St-Sacrement.

Elle fut élevée sur l'emplacement d'un estaminet qui portait pour enseigne : *le Cheval Blanc*, près de la Vieille Boucherie, aujourd'hui *place Simon Stevin*. Nous avons vu, page 166, que, la veille de la fête du St-Sacrement, M. le chanoine Van Maele, chargé de la garde du tabernacle à l'église de St-Sauveur, y laissa par oubli la clef sur la serrure. L'aide sacristain, qui s'en était aperçu, se laissa tenter par la plus sacrilège cupidité. Il s'empara des vases sacrés, et en jeta les hosties dans les lieux d'aisance du cabaret en question. C'est en expiation de cet acte profanatoire qu'on éleva la chapelle dont nous nous occupons.

La maison fut, par ordre de monseigneur Guillaume Bassery, complètement démolie, et le magistrat appuya cet acte de son autorisation. Quant à la matière dans laquelle avaient été jetées les hosties consacrées, elle fut transportée dans un puits maçonné tout exprès dans le cimetière de St-Sauveur, et qui s'étend même un peu sous la sacristie. Quant à M. le chanoine Van Maele, il exprima, dans une disposition testamentaire, la volonté d'être enterré près de ce puits, en expiation de son imprudence involontaire : ce qui eut lieu.

C'est en 1701 que fut construite la chapelle du St-Sacrement, qui, sans être spacieuse, avait assez d'élégance. La façade, assez

gracieuse, était construite en pierres de taille bleues et l'on y lisait cette inscription : SACRA DEI SACRAMENTO.

L'intérieur était lambrissé de marbre blanc et de marbre noir, et dans ces lambris on avait enchâssés sept tableaux assez remarquables, dont six de De Deyster, les derniers qu'il ait faits. Ils représentaient :

1° *Jésus faisant ses adieux à sa Mère avant la Passion.*

2° *Le Christ dans le Jardin des Olives.*

3° *Jésus, au torrent de Cédron.*

4° *Jésus devant le Grand-Prêtre.*

5° *La Flagellation.*

6° *Le Couronnement d'Épines.*

Le septième était de Vanden Kerckhove et avait pour sujet *la Résurrection du Christ*.

Quelques marches précédaient l'entrée de l'église, dont le dallage était tout entier de marbre.

L'autel était de la même matière et assez élégant de construction.

Ce fut le prélat susmentionné qui fit la dédicace de cette chapelle, et l'on y célébra la première messe, en 1702, le jour de la fête du St-Sacrement.

La corporation des *Jaugeurs* en obtint la jouissance et elle y faisait célébrer la messe tous les dimanches et les jours de fête.

L'habitation du prévot était contiguë à cette église, du côté Sud.

Ce monument religieux n'eut pas une longue existence. La révolution française ne l'épargna, que pour le vendre en 1799 et en faire un magasin de dépôt pour les ornements et les divers objets d'église. Depuis lors, employé successivement, comme maison particulière, comme magasin et comme salle de représentations nocturnes pendant les fêtes de mai, il fut enfin démoli et sur le terrain qu'il couvrait, on construisit une maison aujourd'hui marquée Section C 2, N° 7^e.

CHAPITRE LXXII.

Abbaye d'Eeckhoutte.

Elle eut pour fondateur St-Trond, un des Apôtres des Flandres. L'église en fut dédiée à la Ste-Vierge Marie, à St-Barthélemi apôtre et à St-Willebrorde. Quant au couvent, il fut mis sous la règle de l'ordre de St-Augustin.

S'il faut en croire les traditions recueillies par les agiologues, c'est au milieu d'un grand bois de chênes, dont la puissance druidique avait fait un centre religieux, que s'éleva, en 650, cette célèbre abbaye, dont l'ancienneté est si respectable. Dans le lieu même, où des prêtres payens réunissaient des peuplades aveugles autour d'autels grossiers, dédiés aux dieux tudesques, un pauvre apôtre de Jésus-Christ parvint à élever une demeure au seul Dieu qui régit l'univers.

Les bois, dont nous venons de parler, s'étendaient sur une vaste étendue de terrain. Ils comprenaient tout l'espace occupé plus tard par l'abbaye elle-même, par celle de St-Trond, par le cloître des pauvres Claires, la chapelle des Hiéronimites, l'hôpital de la Madeleine, l'école Bogaerde avec toutes les places voisines, embrassaient, hors de la ville, tout le village d'Odegheem, et s'étendaient jusqu'au pont dit *Steenbrugge*.

Toutes ces terres dépendaient de cette abbaye et étaient soumises, comme telles, à une rente annuelle, sous la forme emphytéotique.

Quant au fonds, sur lequel fut bâtie l'abbaye, il comprenait seulement le terrain que nous voyons aujourd'hui entouré de fossés. Un aqueduc allait du pont nommé *Koekkoek-Brugge*, jusqu'au pont nommé *Kleyne Eeckhout-Brugge*, ce qui lui donnait la forme d'une île, et explique l'ancienne appellation d'*Ile des Déesses*, donné à ce morceau de terre.

Le premier soin de St-Trond, après avoir abattu les statues des idoles, fut de fonder dans le lieu même une abbaye ou couvent de chanoines réguliers qui observaient les *Institutions de St-Augustin*. Ces chanoines furent bientôt au nombre de quatre-vingts, et la prospérité de l'abbaye était merveilleuse.

Mais voici que, vers 880, une invasion de Normands détruit un si bel ouvrage, et disperse les moines, heureux jusqu'alors dans leur pieuse solitude.

Les choses restèrent en cet état jusqu'en 906. Alors, Lambert, évêque de Tournai, rassembla les chanoines dispersés, qui recueillirent ce qu'ils purent des biens qu'ils avaient perdus. Puis il fit bâtir un nouveau monastère, dans ce même village d'Odeghem, près de Bruges. Cette nouvelle église fut consacrée à la Ste-Vierge et au même St-Trond, qui avait été fondateur de la première.

En 1016, appelés par l'instinct de leur cœur vers le berceau de leur institution, quelques-uns de ces pieux serviteurs de Dieu, laissèrent leurs confrères dans la maison d'Odeghem, qui n'était qu'un prieuré, dépendant du monastère d'Eeckhout, et vinrent se fixer dans leur cloître primitif. En 1050, ils avaient achevé leur travail de restauration, et, quelque temps après, l'érection du couvent en abbaye couronna leurs efforts.

Ces moines à leur arrivée à cette époque dans l'ancienne abbaye de l'Eeckhout, y trouvèrent un hermite nommé Everelme, qui y mourut en 1060 après y avoir passé une période de douze années.

D'après une charte, qui porte la date de 1150, on voit que, pour rémunérer les bons services des religieux, le comte de Flandre Thicrry d'Alsace leur donna toutes les terres qui leur avaient appartenu jadis, avec tous les privilèges qui y étaient attachés, et leur

constitua de plus une rente en nature, qui consistait en une redevance d'une certaine quantité de fromage.

Pleins de reconnaissance pour les bienfaits de ce prince, les pieux cénobites fondèrent pour le repos de son âme la célébration annuelle d'une messe, et cette fondation se maintint jusqu'à la fin du XVIII^e siècle.

L'acte de donation datait de 1150 et existait encore en 1854.

Au reste, ces sortes de dotations tournaient au profit de la chose publique. Ces moines étaient les premiers agronomes de l'époque, et développaient, au milieu de populations encore à demi barbares, l'esprit du travail et de la culture.

Ce qui le prouve, c'est une nouvelle dotation faite par le même comte d'une partie de terrain stérile, à la condition qu'ils la cultiveraient avec soin.

En 1165, Walter, abbé de St-Martin, à Tournay, céda à Lambert, abbé de l'Eeckhoutte, moyennant la somme annuelle de huit mares d'argent toutes les terres qu'il possédait à Odeghem, près de Bruges.

En 1195, l'évêque Étienne, conjointement avec le chapitre de Tournai, céda à l'abbaye de l'Eeckhoutte l'église de Meetkerke, moyennant la redevance annuelle de huit mares d'argent.

En 1197, par un acte donné à Maelc, le comte Baudouin autorisa l'abbaye de l'Eeckhoutte à échanger une partie de terrain qu'elle avait reçue du comte Philippe, contre une autre partie de terrain nommée *den Wyngaerd*, appartenant à Guillaume et à Yder, tous deux fils d'un certain Marinus.

En 1248, le pape Innocent IV autorisa les moines de cette abbaye à faire l'acquisition ou à recevoir l'héritage des biens de famille.

En 1285, l'abbaye de l'Eeckhoutte accorde au couvent dit *Ten Bogaerde*, une partie de terrain, comprenant trois fermes, situées à l'ouest de la route de Courtrai, au-delà du pont de Ste-Marie, et s'étendant jusqu'à la rue dite *Nieuweland*, moyennant une redevance annuelle de six livres de Flandre, une livre de poivre et six livres de cire. Elle joint à cette cession le droit de bâtir sur ce terrain, pour l'usage du couvent.

En 1284, vers le commencement du mois d'octobre, M. Jean De Wilde, chanoine de la même abbaye, prit possession de la cure de Eessen, qui avait été donnée à cette abbaye, par Milon, évêque de Téroouane.

Nous trouvons, sous la date de 1288, une anecdote assez curieuse, qu'il n'est pas inutile de rapporter ici : Le prévôt de St-Donat, sans aucune espèce d'autorisation, avait eu l'outrecuidance d'envoyer ses sergents pour prendre de force un cheval dans les écuries de l'abbaye de l'Eeckhoutte. Outré de cet acte de violence, l'abbé porta ses plaintes au comte Guy, qui fit citer ledit prévôt et ses sergents pour comparoir au couvent des Récollets. Là siégeait l'abbé de Zoetendale, assisté de trois chevaliers. Au nom du comte, ils condamnèrent le prévôt à reconduire le cheval dans l'écurie d'où on l'avait tiré, à demander pardon à l'abbé de l'Eeckhoutte, et à se rendre processionnellement et tête nue, une fois à l'église de l'Eeckhoutte, et une fois à St-Donas.

En 1530, l'abbé céda au couvent de l'hôpital St-Jean, une parcelle de terrain, à l'ouest de la rue qui longe le derrière du couvent dit *Ten Bogaerde*, là où jadis un roi de France avait jeté les fondements d'un château dont il devait faire sa résidence. Ce terrain, du côté de la rue, était large de 286 pieds, et s'étendait par derrière jusqu'au fossé de la *Rame*.

En 1574, l'abbé Nicolas Brand, réduisit à 15 le nombre des religieux de ce monastère : jusqu'alors leur nombre avait été de 18.

Une bulle datée de 1581, autorise l'abbé Nicolas, ainsi que ses successeurs, à porter l'anneau abbatial.

En 1437, l'abbé Antoine Mil fit élargir le chœur de son église.

Vers la fin du XV^e siècle, sous la direction de l'abbé Philippe de Beerst, cette même église subit un agrandissement dans la partie ouest, qui fut allongée de 50 pieds. Le même père fit bâtir une chapelle abbatiale, en l'honneur des douze apôtres.

De nouvelles orgues furent placées au commencement du XVI^e siècle.

En 1555, Antoine Botsaert fit construire les stalles du chœur,

qui, sans briller par la profusion des sculptures, offraient cependant une ordonnance de bon goût. Le même Botsaert fit aussi faire des ornements magnifiques en drap d'or, pour les jours de fête. *L'antependium*, qui en faisait partie, se trouve encore à l'église de St-Sauveur. Nous en avons parlé autrefois.

En 1578, les *Gueux* se répandirent dans cette abbaye et la saccagèrent. Les bâtiuents furent convertis en habitations particulières, dont ils perçurent le loyer. L'église fut dévastée, et tout y subit la loi de la destruction. Il est inutile d'ajouter que ces misérables s'approprièrent en même temps les biens et les revenus de l'abbaye.

Après ces temps d'orage, brillèrent des jours de restauration, et l'on put songer alors à reconstituer l'antique communauté. Mais, de ceux, qui jadis en avaient fait partie, les uns étaient morts, d'autres s'étaient dispersés sans désir de retour. Un instant, il fut question d'établir dans le monastère les religieux de l'ordre de Citcaux, qui alors étaient fixés à Bogarde, près de Furnes, et d'y faire entrer en même temps les moines survivants. Cette combinaison avait chance de réussite; mais, les jésuites se remuaient de leur côté; ils agissaient en même temps sur l'esprit du roi d'Espagne, et sur celui du Pape, pour obtenir la possession de la belle propriété abbatiale. Mais, en 1584, un événement, fort simple en lui-même, vint déranger tous ces projets. L'abbé Mathieu Longespés alla prendre possession de son monastère. Il réunit autour de lui une foule d'hommes pieux qu'il avait engagés à prendre l'habit. Bientôt, tous les travaux de réparation furent achevés et la dédicace de l'église fut renouvelée le 26 Août 1584.

A peine cette église fut-elle ouverte, qu'on vit s'y installer la *Société de l'Arbre-Sec*, qui, avant la révolution, se trouvait chez les RR. PP. Récollets. Près de l'autel se trouvait un tableau, dont nous avons parlé dans le chapitre consacré à la nouvelle église de Ste-Walburge.

En 1628, le Pape accorda le droit de porter la mitre à Nicolas Van Troostenberghe et à ses successeurs.

Le 23 Novembre 1630, fut célébré avec une grande pompe le jubilé du 4000^e anniversaire de la fondation de cette abbaye.

En 1630, on rebâtit toutes les parties de l'abbaye.

Au mois de Juin 1662, on jeta les fondements d'une nouvelle tour qui fut achevée le 19 Avril 1663, et qui n'était pas un des moindres ornements de la ville. Les frais de construction s'élevèrent à près de quatre mille livres de gros, s'il faut en croire Emile Van Houcke, religieux, connu pour avoir réglé pendant longtemps le calendrier de notre clergé et qui remplissait alors les fonctions de receveur général de l'abbaye.

La tour, dont nous venons de parler, renfermait six cloches de moyenne dimension. Elle était assez élégante de construction et remarquable de légèreté.

Le 11 Mars 1699, des ouvriers qui travaillaient dans la sacristie, découvrirent, en creusant la terre, le tombeau de l'abbé Lambert Hautseilt, dont le corps parfaitement conservé offrait encore au doigt l'anneau abbatial. Le cercueil fut placé dans la chapelle du St-Sacrement, et le 15 Avril, après la célébration d'une messe solennelle, on le déposa avec grande cérémonie, devant l'entrée du chœur, dans un caveau nouvellement construit pour cette destination.

La même année, l'ancien dortoir en bois, construit sous l'administration de l'abbé Lambert Houtseilt fit place à un nouveau dortoir en pierres, dont les travaux avait commencé sous l'abbé Josse Inbona.

L'abbaye de l'Eeckhoutte subit la loi générale, dans le cours de la révolution française. Les religieux furent supprimés, le couvent confisqué et vendu publiquement, avec tout ce qu'il renfermait, à l'exception de quelques objets que les moines parvinrent à emporter.

La démolition des bâtiments suivit de près le départ des religieux.

D'après un inventaire, dressé sur les lieux, nous voyons que l'abbaye de l'Eeckhoutte renfermait une volumineuse bibliothèque, riche surtout en manuscrits précieux. Le tout fut dispersé par la tempête révolutionnaire.

Église de cette abbaye.

Elle était fort simple, mais assez belle de construction. Elle se composait de deux nefs, dont une renfermait le chœur. Le maître autel en était de marbre, et de chaque côté se trouvait une épitaphe.

Au sud de l'autel, s'élevait un magnifique sarcophage en pierre bleue, dont la face antérieure offrait une série de niches en tiers-point. Sur la tombe était couchée la statue d'un évêque avec mitre et crosse. Ce tombeau avait été élevé en l'honneur de Monseigneur l'évêque Jacques de Binst, décédé en 1532.

De l'autre côté de l'autel, on voyait une épitaphe en marbre avec les huit quartiers de la famille Baltin.

De chaque côté étaient rangées les stalles qui ornent aujourd'hui le chœur de l'église de Notre Dame.

Près du sanctuaire était un petit autel qui fut dédié à Ste-Ursule. Le tableau du rétable représentait cette sainte.

Le chœur se fermait au moyen d'une balustrade insignifiante.

Dans l'autre nef, on voyait un autel en marbre, dédié à la Ste-Vierge. Le fronton du rétable reposait sur deux colonnes torsées, et dans une niche était placée la statue de la Ste-Vierge.

Le tableau, représentant Jésus crucifié, avait été offert par M. Robyn, décédé en 1523.

Près de cet autel était une épitaphe en marbre, mais sans ornements, érigé à la mémoire d'Elisabeth Van Hamme, qui avait fait la fondation de la célébration annuelle de dix obits.

Il n'y avait rien de remarquable dans l'exécution de la chaire et des confessionnaux.

Un des plus riches monuments tumulaires de cette église, c'était une belle pierre bleue tout garnie de cuivre, présentant aux quatre angles, les figures des évangélistes, avec l'imitation d'un riche tapis de fleurs, sur lequel était couchée la figure d'un abbé. C'était celle de Philippe de Beerts, décédé en 1664.

CHAPITRE LXXIII.

L'Abbaye des Dunes.

Cette abbaye fut d'abord une succursale de l'antique abbaye des Dunes, située près de Furnes, à trois lieues de la mer, et dont nous devons dire ici quelques mots. S'il faut en croire l'historiographe de ce monastère, Adrien Butzius, religieux de cet ordre, c'est à un saint et pieux solitaire, nommé Ligérius, que cette maison dut son origine. Bientôt, plusieurs pieux personnages vinrent se ranger autour de lui, et érigèrent une église qui fut consacrée à la Ste-Vierge par l'évêque de La Morinie. Ces religieux suivaient la règle de l'ordre des Frères Noirs de St-François. L'abbé Ligérius, les dirigea vingt-et-un ans.

Plus tard, un autre couvent fut bâti tout près de la grande route qui, de Bruges, conduisait à la commune de Lisseweghe, située à 1 1/2 lieue de Bruges. Les constructions s'élevèrent sur l'emplacement d'une ancienne chapelle dite *Ter Doest*, autrement dite chapelle de Thosan (Toussaint).

Le fondateur fut un nommé Lambert, seigneur de Lisseweghe. En 1106, on dota le couvent de quelques biens fonds, et l'on y éleva plusieurs habitations pour y loger des religieux.

Le même seigneur en céda la jouissance pleine et entière à l'abbé de St-Richard De Ponthieu, qui le posséda à titre de prieuré jusqu'en 1175, qu'Éverard, évêque de Tournai, en fit l'acquisition

avec les terres qui en dépendaient. La cession fut faite par Laurent, abbé de St-Riekiers, et facilitée par l'intervention de Gerenbald, seigneur de Lisseweghe, qui y fit de notables agrandissements pour rendre possible l'admission d'un plus grand nombre de moines.

Quand les travaux furent terminés, l'évêque de Tournai en céda la jouissance aux religieux des Dunes, et cette cession fut confirmée par le Pape Alexandre III. Cette approbation une fois obtenue, Wautier, quatrième abbé des Dunes, accepta avec un vif sentiment de reconnaissance l'offre qui venait de lui être faite, et il envoya aussitôt à ce nouveau couvent douze pères religieux avec quatre frères lais, qu'il plaça sous la direction d'un abbé nommé Hacketus. Également recommandable par ses hautes vertus et par ses profondes connaissances, cet abbé dirigea la communauté avec la plus grande sagesse pendant six années consécutives, c'est-à-dire jusqu'en 1179.

Appelé, à cette époque, à remplacer à Furnes son supérieur, qui venait d'y mourir, il donna la direction de la nouvelle maison à un religieux, nommé Jean de Brugis.

En 1376, Jean Van Assenede, vingt-deuxième abbé des Dunes, obtint du pape Grégoire XI de porter la mitre et la crosse, et ce privilège fut transmis à ses successeurs.

En 1569, sur un ordre du roi approuvé par le souverain pontife, cette abbaye fut soumise, avec charge d'entretien, à la direction de l'évêque de Bruges, Remi Druitius, qui en prit possession à la mort du dernier abbé, Vincent Doens.

Nous trouvons qu'en 1480, il y avait à Bruges, dans la rue dite *Snaggaerts*, là où en dernier lieu s'étaient fixées les religieuses de l'abbaye de Spermaille, un couvent ou maison de refuge de *Ter Doest*, qui dépendait de celui de Furnes. L'abbé, Jean Crabbe, y décéda cette même année.

Ce fut en 1625, que le quarantième abbé des Dunes, Bernard Campmans, fut autorisé par S. M. I., gouvernant les Pays-Bas, et du consentement de l'abbé de Clairvaux, supérieur de l'ordre, à construire un couvent avec chapelle dans le refuge de *Terdoest* à Bruges, dont ce même abbé Bernard avait fait, quelque temps

auparavant l'acquisition. On transporta, à cet effet, à Bruges, pour y être employé dans les nouvelles constructions, tout ce qui pouvait encore servir des vieux matériaux de l'ancien monastère *ten Bogaerde*, lez-Furnes, dont la ruine avait été consommée, en 1577, par les *Gueux*.

Telle fut la rapidité avec laquelle furent poussés les travaux, que dès le 5 Mai 1627, l'abbé Campmans put s'installer avec ses religieux dans le nouveau couvent. Tout n'était pas achevé cependant, et l'une des chambres dut servir quelque temps d'oratoire.

Le même jour, on transporta dans ce lieu le corps du bienheureux Idesbaldes qu'on venait de trouver une seconde fois en creusant les fondements du vieux monastère. Une première fois, on l'avait découvert dans les vagues qui étaient venues inonder le couvent.

Non-seulement les travaux du monastère proprement dit, mais encore ceux de l'église, marchèrent avec rapidité. Les bâtiments de ce monastère existent encore en grande partie, et quant à l'église qui n'existe plus, elle avait la forme d'une équerre. Elle touchait à la rue et s'étendait dans le sens de l'église actuelle.

Elle n'avait qu'une seule nef. Le chœur, qui s'étendait de l'ouest à l'est, était clôturé par un banc de bois, dans lequel était pratiquée une entrée. De chaque côté de ce banc étaient deux autels peu remarquables.

Quant à la nef, elle s'étendait du nord au sud jusqu'à l'endroit où se trouve aujourd'hui la porte cochère. On y voyait un autel dédié au bienheureux Idesbaldes.

Là se trouvait un curieux ouvrage de sculpture en bois. C'était une espèce de chaise quadrangulaire et toute percée à jour, qui avait huit pieds de haut. Chaque face présentait des bas-reliefs où étaient sculptés divers traits de la vie du bienheureux Idesbaldes, ainsi que la découverte de sa tombe. Le cercueil occupait le centre.

Quant au jubé, il était tout entier en bois, et aussi bien que l'orgue, il n'offrait rien de remarquable.

En 1773, cette église fut reconstruite sur un nouveau plan : c'est celle qui existe encore aujourd'hui, et qui n'a d'autre mérite que la simplicité de sa construction. Elle fut élevée contre l'ancienne, et les travaux commencèrent, alors que le R. P. Robert Van Severen, cinquante-deuxième abbé, était supérieur du couvent. Le bâtiment fut achevé en 1788 et, le 6 septembre de la même année, Monseigneur Félix-Guillaume Brenaert, évêque de Bruges, en fit la dédicace.

A l'époque de la révolution française, la propriété de l'abbaye fut confisquée par le gouvernement, et les religieux en furent expulsés. L'église devint un magasin de fourrages à l'usage de la garnison, et quant aux salles du couvent, elles furent converties en musée où l'on déposa la plupart des objets enlevés aux églises et aux couvents.

En 1805, ce même local fut érigé en lycée et comme dans tous les établissements de même nature, ressortissant à l'université de France, l'organisation en était toute militaire.

Au lycée succéda l'Athénée, dont l'ouverture se fit le 12 Octobre 1818. La cérémonie eut lieu avec beaucoup de solennité et le discours fut prononcé par M. Deschamps.

Après l'Athénée vint le Séminaire. Ce fut en 1835 qu'on disposa pour cet usage les vastes bâtiments dont nous nous occupons. Tel qu'il existe aujourd'hui, ce local est un des plus beaux que la Belgique ait voués à cette destination.

L'église.

Nous avons dit qu'elle n'avait rien de remarquable que sa simplicité et c'est à quoi nous devons nous borner pour son architecture. Au-dessus de la façade s'élève une tour quadrangulaire entourée d'une galerie à balustres.

Elle se compose de trois nefs : La nef centrale, si l'on comprend le chœur, a juste le double de longueur des deux autres. Une simple grille en fer clôture le chœur, ainsi que les deux autels des nefs latérales.

Le dallage est tout entier de marbre. Une plinthe, aussi de marbre veiné, orne tout le pourtour de l'église. Il en est de même du piédestal des piliers.

Dans le chœur se trouvent trois tableaux de Jean Maes.

Celui du milieu, qui domine l'autel, représente le *Sacré Cœur de Jésus*. Les deux autres représentent : l'un, la *Ste-Vierge avec l'Enfant Jésus dans la Gloire Céleste*; l'autre, *St-Vincent de Paul transporté au Ciel*.

Le couronnement du maître-autel est une espèce de dôme, où entrent deux sortes de marbre, le blanc et le gris. Il est supporté par six élégantes colonnes en marbre blanc. Derrière l'autel se trouve le tabernacle, auquel on arrive par plusieurs marches.

Les stalles n'ont rien de remarquable. On y voit encore la trace d'un crime inspiré, à l'époque de l'orage révolutionnaire, par le génie de la vengeance. Un des religieux de l'abbaye était en ce lieu absorbé dans la prière et la méditation, quand un misérable, choisi par la municipalité pour faire partie du comité de surveillance, le perça d'une balle, qui alla se loger dans les boiseries.

Les deux autels secondaires sont aussi de marbre : L'un est consacré à la Ste-Vierge, l'autre au bienheureux Idesbaldes.

Avant la révolution française, il y avait encore deux autres autels, aussi de marbre, près de l'entrée du chœur. Ils se trouvent aujourd'hui dans l'église de la commune d'Assebrouek.

Le jubé est assez imposant. Il est tout entier de marbre, et l'on n'y voit d'autres ornements que quelques vases à fleurs. Quant aux orgues, on pourrait presque les regarder, sinon comme les plus fortes, du moins comme les meilleures de la ville.

A l'extrémité du bâtiment, qui fut l'abbaye, s'élève une autre tour dotée du carillon le plus discordant qui ait jamais affligé les oreilles humaines.

Tableaux qui se sont trouvés ou qui se trouvent encore à l'abbaye des Dunes.

1° *La mort de St-Idesbaldes*, par Van Oost, père.

2° *Une descente de croix*, copiée d'après Rubens.

3° *Un couronnement d'épines*.

4° *St-Jean-Baptiste et St-Jean l'Évangéliste*.

5° *Une descente du St-Esprit sur les Apôtres*.

Ces trois derniers tableaux, copiés par Van Oost d'après les originaux de Van Dyek, ont été vendus et se trouvent aujourd'hui dans le cabinet du roi de Prusse.

6° Un panorama représentant *la Tête de Flandre à Anvers*.

7° Dix-sept tableaux où l'on a peint en grisaille sur bois *les Abbés des Dunes*, ainsi que les princes et seigneurs bienfaiteurs de cette abbaye. Chaque tableau a quatre compartiments.

8° Dans les cloîtres, on rencontre une foule de paysages, dont plusieurs de Van Artois. Il serait trop long de les énumérer ici. Il en est de même de ceux qui se trouvent dans la salle principale.

9° Parmi tant de tableaux, le morceau le plus précieux peut-être, c'est une tête de *Marie de Médicis*, peinte, dit-on, par Rubens, et qui aurait servi de croquis pour la galerie du mariage de Henri IV.

La bibliothèque est riche en livres de toute espèce, mais surtout en manuscrits.

CHAPITRE LXXIV.

Couvent des RR. PP. Récollets.

Il y avait à peine quelques années, que, dans les montagnes de l'Ombrie, était né un ordre religieux, dont François d'Assise était le fondateur. Ce fut, en effet, en 1209, que les premiers religieux, connus sous le nom de *Frères Mineurs*, reçurent l'habit des mains de leur chef, et déjà, en 1224, plusieurs étaient venus s'établir à Bruges. On les appelait encore *Frères Gris* (*Grauwe Broeders*), à cause de la couleur de leur habit.

On n'a point de données positives sur ce qu'ils firent à Bruges dans les premières années de leur séjour; on sait seulement que plusieurs grands personnages se déclarèrent leurs protecteurs et les comblèrent de bienfaits. Parmi eux, il faut citer la princesse Jeanne, comtesse de Flandre, sa sœur Marguerite et les agents consulaires de Florence.

En 1244, on leur bâtit un couvent et une église fort petite, qui fut consacrée par Wautier-Vander Mandere, évêque de Tournay, et dédiée à la Ste-Vierge, à l'apôtre St-André et à St-François d'Assise.

Peu de temps après, on commença la construction d'une nouvelle église, beaucoup plus grande, qui fut, en 1228, consacrée et dédiée aux mêmes patrons et par le même évêque. Quant à l'ancienne chapelle, elle fut convertie en infirmerie. Telle était la dimension de ce couvent, qu'on l'appelait alors le *Grand Couvent*. C'était, en effet, le plus vaste de la contrée.

La communauté de Bruges suivit les diverses réformes que l'ordre subit en se développant. Ainsi, elle accepta celle dont St-Bernardin de Sienna fut l'auteur en 1419, et qui fit donner aux religieux de cette règle le nom de *Frères de l'Observance*.

Elle se rangea, plus tard sous la réforme des *Récollets*, établie en Espagne en 1500, par Jean de la Guadeloupe; et c'est depuis ce temps que ces religieux prirent aussi le nom de *Récollets*, comme pour indiquer le recueillement dont ils font une profession toute spéciale.

En 1578, ces religieux furent, comme tous les autres, victimes de la fureur des *Réformés*. Ils furent expulsés de la ville, leur cloître fut détruit en partie et en partie loué pour habitations particulières. Quant à l'église, elle fut détruite de fond en comble, et tous les matériaux, ceux même des fondements, furent vendus. La place où elle s'élevait devint alors un *Marché au Bois*.

En 1584, les religieux purent entrer dans leur couvent; mais ce fut seulement en 1591 qu'ils purent commencer les constructions d'une nouvelle église. Achevée en 1612, elle fut consacrée le 14 Octobre de la même année par l'évêque de Bruges.

Nous avons dit plus haut que les religieux adoptèrent la réforme des *Récollets*. Cette réforme qui, en Espagne, datait de l'an 1500, ne fut introduite à Bruges qu'en 1625, par l'arrivée de quelques frères mineurs qui rétablirent l'ancienne observance.

Les constructions du cloître étaient achevées en 1675. La même année, on mettait la dernière main à la partie antérieure de l'église, et la voûte de la nef centrale fut terminée en 1674.

Le chœur était resté sans voûte jusqu'en 1758; c'est un ouvrage qui fut entrepris et exécuté en 1759.

Le couvent des *Récollets* fut supprimé à l'époque de la révolution française. Tout ce qu'il possédait, biens et propriétés, fut confisqué au nom de la République, et vendu publiquement. Quant à l'église, elle fut, en 1798, convertie en tribunal criminel. La cour de justice y siégea dans l'affaire de la célèbre bande de brigands, qui avait

pour chef Salembier. Plus tard, elle fut complètement démolie, et il n'en reste plus aujourd'hui que les fondements.

Première église des Récollets.

Cette église avait trois nefs et plusieurs chapelles que voici :

1° Celle du *St-Nom de Jésus*, fondée par M. Bertram Hogue.

2° Celle des Biscayens, fondée par ces nationaux en 1494. Elle avait d'assez riches ornements et un autel garni de quatre petits chandeliers d'argent.

3° La chapelle des Charpentiers, qui, après les troubles du seizième siècle, abandonnèrent cette église pour s'installer dans celle de St-Sauveur.

4° La chapelle des Tisserands en toile. Elle se trouvait à gauche du chœur, et l'on y voyait un petit autel de marbre blanc et de marbre noir, d'une construction fort simple. Il s'y trouvait aussi plusieurs tombeaux dont il importe de faire mention.

C'était d'abord un magnifique mausolée de marbre noir, avec une foule de figures sculptées. Sur la table était couchée une statue de guerrier, représentant Baudouin, fils de Guy, comte de Flandre, et de dame, Mathilde De Béthune.

C'était ensuite, tout près de l'autel, vers le côté droit de la chapelle, un riche monument de marbre, avec divers ornements d'albâtre, le tout formant un ensemble imposant. On y voyait une figure de guerrier, aussi d'albâtre, représentant messire Henri de Flandre, comte de Lode, décédé le 6 Novembre 1557; il était fils du comte Guy, et de sa seconde femme, Elisabeth de Luxembourg. Le noble seigneur portait sur son bouclier les armes de Flandre, barrées, et la statue de sa femme se trouvait près de lui, la tête couverte de pierreries, et les armes de Clèves se trouvaient à ses côtés.

Enfin, vers le côté gauche de cette chapelle, s'élevait sous une arcade en maçonnerie, un autre monument, aussi de grande dimension, dont la matière était une pierre de taille blanchâtre. La statue en albâtre, qu'on y voyait couchée, représentait mademoiselle Marguerite, fille de messire Henri de Flandre, susmentionné, laquelle décéda en 1554.

5° La chapelle des Archers, dédiée à St-Sébastien. — Près de cet autel s'élevait un superbe tombeau en pierre de touche, érigé à la mémoire de Jean Breydel, chevalier de Jérusalem et de Ste-Catherine, bourgmestre de Bruges et dernier forestier de *l'Ours Blanc*.

6° Chapelle de Notre-Dame de l'Arbre-Sec. Désireux de venger la mort de son père, Philippe-le-Bon avait déclaré la guerre au roi de France, et, à la tête de son armée, recrutée dans toute la noblesse flamande, et spécialement dans celle de Bruges, il s'était avancé contre l'armée ennemie. Toutes les circonstances lui semblaient contraires, supériorité du nombre chez les Français, défection journalière dans ses propres troupes. Préoccupé des plus tristes idées, il alla s'agenouiller devant une figure de la Vierge, placée dans le tronc desséché d'un arbre, et après s'être mis sous sa protection, il se leva tout fortifié et commença l'attaque avec une impétuosité à laquelle l'ennemi était loin de s'attendre. L'armée de Flandre triompha, et Philippe, transporté de reconnaissance, alla de nouveau, au pied de l'arbre, remercier son auguste bienfaitrice. Avant son retour, il voulut même se rendre en pèlerinage à Notre-Dame de Hal.

Une fois à Bruges, il voulut en témoignage de son dévouement à la Ste-Vierge, ériger une confrérie sous l'invocation de *Notre-Dame de l'arbre sec*. Il fit construire, à cet effet, une chapelle spéciale qu'il dota richement, avec injonction pour la susdite confrérie de célébrer annuellement avec beaucoup de pompe et de solennité, l'anniversaire de ce brillant succès.

Cette association religieuse se composait de seize membres de la noblesse, présidés par un prévôt qui devait être réélu tous les deux ans, et qui, chaque année, devait inviter ses confrères à un grand banquet. Comme nous le voyons dans les listes des confrères, la noblesse a toujours été dignement représentée dans cette association; elle a été plusieurs fois présidée par les personnages les plus illustres et les plus éminents, parmi lesquels nous citerons Philippe, duc de Bourgogne, la duchesse Isabelle, son épouse, Charles, duc de Charleroy, ainsi que son épouse, et M. Louis De Gruuthuyze, etc.,

etc. La chapelle de *Notre-Dame de l'arbre sec*, fut, en 1580, horriblement dévastée par les protestants. Aussi, quand l'église de l'abbaye de l'Eeckhoute fut restaurée, la confrérie s'y installa et s'y maintint jusqu'à la suppression du couvent.

Au milieu du chœur s'élevait une tombe en marbre noir, haute de trois pieds. Elle offrait une de ces séries de niches, nommées alors tabernacles, où se trouvaient plusieurs figurines artistement travaillées. Sur la table était étendue une statue avec le costume de cordelier et la barbe très-longue; les pieds reposaient sur deux lions couchés. Ce mausolée était celui de Messire Guillaume Van Stravele, vicomte de Furnes, seigneur de Dottignies, décédé le 28 Août 1588.

Le maître-autel était de marbre, et les quatre colonnes du rétable étaient de marbre blanc. A droite, sous une arcade, s'élevait une tombe en marbre noir, avec statue richement costumée. L'inscription et les armoiries avaient disparu, mais, d'après un ancien registre qui en fait mention, ce monument aurait appartenu à Jean, comte de Namur, fils de Guy, comte de Flandre et d'Elisabeth de Luxembourg.

Seconde église des Récollets.

Le maître-autel était de marbre, et remarquable par la richesse de ses décorations.

Le tableau du rétable représentait le Christ crucifié aux pieds duquel se trouvaient la Ste-Vierge et St-Jean. Cette composition, dont l'auteur est Van Hoeck, se trouve actuellement dans l'église de St-Sauveur : il en a été question dans le chapitre LVII, page 169.

Près de cet autel se trouvait un riche mausolée de marbre, orné de deux figures, de génies sculptés, et de 52 quartiers dont 16 placés à droite appartiennent à la famille de messire Paul, comte de La Fontaine; et les 16 autres à la famille de son épouse, dame Anne De Raigicourt. Sur la partie supérieure, on remarquait trois statues, celle du Christ, celle de St-Paul et celle de Ste-Anne; on y voyait aussi deux statuettes de Jésus et de Marie.

Des stalles étaient rangées de chaque côté du chœur. C'était un

ouvrage de menuiserie fort remarquable, dont la partie supérieure était chargée de sculptures de toute espèce.

Le chœur se fermait au moyen d'une double porte à balustres, au-dessus de laquelle s'élevait le jubé qui renfermait, dans une niche, une statue de la Vierge. L'orgue n'offrait rien de remarquable.

De chaque côté de cette porte se trouvait un autel. Celui de gauche était dédié au St-Nom de Jésus, et le tableau du rétable était une *Circoncision* de J. Van Oost, père.

C'était un excellent tableau. Cet autel avait été érigé par M. Jean Van Altere, dont on voyait les armes dans l'enclos même de la chapelle où il avait été enterré.

L'autel de droite possédait un tableau d'un grand mérite : c'était une copie exécutée par J. Van Oost, père, d'un tableau de Rubens qui se trouvait chez les RR. PP. Récollets de Gand, et qui représentait *St-François recevant les stigmates*.

Deux bancs de communion richement sculptés se trouvaient devant ces autels.

Dans le sous-aile gauche, l'autel était dédié à St-Marguerite, et la construction en était fort belle. On y voyait un tableau représentant cette sainte écrasant le dragon ; tableau qui se trouve aujourd'hui à l'église de Notre-Dame (voyez page 244). Cet autel possédait en outre une belle châsse d'argent ciselé, offerte en don à cette église par la comtesse Marguerite.

L'autel du collatéral de droite avait été érigé aux frais de la dame Thérèse Van Volden, veuve de M. François Van Caloen. Il était dédié à St-Antoine de Padoue et d'une grande richesse de sculpture. Le haut du tableau représentait le saint devant lequel divers lépreux imploraient leur guérison. C'était une excellente composition de Van Oost, père.

Cet autel fut mis à la disposition de la confrérie de *Notre-Dame de la Conception*, dite aussi *der goede Dood*, quand elle abandonna l'église des Jésuites pour se fixer dans celle des Récollets. Cette confrérie,

aussi bien que celle de St-Antoine, qui disposait aussi de cet autel, est aujourd'hui établie à l'église de Notre-Dame.

La chaire de vérité était une œuvre de sculpture fort remarquable, mais quant aux stalles, aux confessionnaux et aux autres boiseries, ils avaient trop peu d'importance pour que nous nous en occupions ici.

Le portail était d'une bonne exécution; on le voit aujourd'hui, à l'entrée de St-Sauveur, du côté nord.

Outre les tableaux que nous avons déjà mentionnés, il faut encore citer :

1° *Une marine*, de Van Minderhout, représentant un exploit de l'amiral De Vinck, avec la date du 50 Avril 1650. Ce tableau se trouve aujourd'hui dans la chapelle de Notre-Dame des Aveugles.

2° Quatorze stations de la passion de Notre Seigneur, peintes par Antoine Suweyns, pendant les années 1778 et 1779.

Et une foule d'autres tableaux parmi lesquels il en était plusieurs de mérite, exécutés par des religieux de l'ordre. De ce nombre était une composition représentant les martyrs de Goreum.

CHAPITRE LXXV.

Convent des Dominicains.

Un diplôme, qui porte la date de 1254, nous apprend que cet établissement religieux doit sa naissance au zèle pieux de Jeanne de Constantinople, comtesse de Flandre. Il y est dit que cette princesse voulut, pour le repos de son âme, ainsi que de l'âme de son mari Fernand de Portugal, fonder à Bruges un couvent de Dominicains.

Elle destina d'abord à cet usage une somme de trois cents livres prélevées sur le testament de son époux. Puis, elle se chargea, pour sa part, de toutes les dépenses nécessitées par les constructions.

Elle fit alors venir de Paris trois religieux qu'elle chargea de l'érection du couvent, et elle acheta, à cet effet, la maison d'Arnoldvoet, située près du pont *Oude Meulen*, ainsi que trois maisons voisines.

Par un acte donné à Bruges, en 1254, elle affranchit la nouvelle institution de toutes impositions et charges féodales.

Grâce à sa munificence et à celle de sa sœur, qui fit beaucoup pour l'embellissement des édifices, la fondation acquit de grands accroissements. Un quartier séparé fut construit pour les malades, avec une chapelle dédiée à St-Pierre le martyr.

M. Nicolas Walker, décédé le 9 août 1256, fut le premier enterré dans ce monastère.

A peine ce couvent était-il établi, qu'on lui suscita des embarras. Comme on l'avait élevé dans la circonscription de la paroisse de

Ste-Croix, qui relevait du chapitre de St-Donat, celui-ci prétendit que cette fondation était nuisible à ses intérêts. Voulant mettre un terme à ces rancunes et aux difficultés qui pourraient s'en suivre, la comtesse désintéressa le chapitre en lui payant une rente annuelle de 10 livres de Flandre, dont six livres, 10 sous, pour le curé de Ste-Croix, et deux pour le sacristain.

Il fut de plus stipulé, 1° que tous les paroissiens de Ste-Croix et de St-Donat, qu'après leur mort on voudrait enterrer dans ce couvent, devraient préalablement être portés dans leur église paroissiale, pour la célébration des funérailles. 2° Que les Pères Dominicains seraient tenus, à chaque décès d'un chanoine de St-Donat, de chanter les vigiles et une messe solennelle pour le repos de son âme, comme ils le feraient pour leurs confrères. 3° Qu'ils devraient, chaque fois qu'ils en seraient requis, ce qui avait lieu six fois par an, venir prêcher dans l'église de St-Donat.

A ces conditions, les pères demeuraient complètement libres de célébrer le service divin dans leur monastère. Toutefois, les fidèles étaient tenus de se confesser au moins une fois par an dans leurs paroisses, celles de Ste-Croix et de Ste-Anne.

Jusqu'en 1511 ces religieux s'étaient servis d'une chapelle particulière. Dans le cours de Juillet de cette année, on célébra la consécration de cette église, dont on avait jeté les fondements en 1284. Elle avait été dès l'origine dédiée aux apôtres St-Pierre et St-Paul, et la fête anniversaire fut dès lors célébrée le premier dimanche après la fête de ces deux saints.

L'église, consacrée en 1511, ne comprenait que le chœur proprement dit; en 1520, elle était complètement achevée. La tour fut élevée en 1591, et bientôt après on commença les travaux du grand dortoir et du refectoire. Ces dernières constructions coûtèrent, pour le paiement seul des ouvriers, la somme de 558 livres de gros.

Tel qu'il était à cet époque, l'enclos de ce monastère était assez restreint; mais il prit bientôt plus d'étendue, grâce à quelques parties de terre que les religieux reçurent dans ce voisinage. Parmi leurs

bienfaiteurs, il faut citer d'abord la comtesse Jeanne, puis un particulier, qui leur céda une grande partie de sa maison.

Dans les années 1228, 1231, 1336, 1363, le jour de la Pentecôte, on tint dans ce couvent un chapitre général de tous les ordres de prédicateurs.

On y tint aussi plusieurs chapitres provinciaux en 1343, 1602, 1633, 1648, 1653, 1672 et 1703.

Le 12 Septembre 1459, le second dortoir, du côté de la bibliothèque, fut complètement réduit en cendres. Plusieurs manuscrits précieux y périrent au milieu des flammes, qui dévorèrent tout le mobilier. Une collecte générale dans toutes les villes de Flandre eut bientôt réparé ce désastre.

En 1479, une tempête violente abattit la tour de l'église, et à peine s'était-elle relevée de ses ruines, qu'un autre ouragan la détruisit de nouveau en 1483.

Une autre tempête, bien plus terrible que toutes les autres, atteignit le couvent des Dominicains. Nous voulons parler du vandalisme de la Réforme. Un ordre du magistrat les obligea, en 1578, de quitter la ville. Ils partirent en laissant quelques-uns des leurs à la garde du monastère. Mais ces derniers ne tardèrent pas à subir comme leurs frères l'arrêt de proscription. Bientôt après, on démolit une grande partie des bâtiments, et plusieurs autres parties converties en maisons particulières, furent données en location. Pour en rendre les avenues plus commodes, les réformateurs firent percer deux rues à travers le couvent, dont l'une aboutissait à la rue Longue et l'autre à la *Ganze-straat*. Quant à l'église elle-même, les Gueux y établirent leur prêche.

Les choses restèrent en cet état jusqu'en 1584. Revenus alors de leur exil, les religieux relevèrent les murs de leur couvent, et l'évêque de Bruges, Drnilius, reconsacra l'église, que l'on commença à voûter en 1662. L'entrepreneur fut Jean Vilain.

Divers objets précieux étaient la propriété de ce couvent.

1° Une partieule de la Ste-Croix, donnée en 1323 par la famille Metteneye.

2° Une double croix semblable à celle des cardinaux, achetée au couvent de Douai pour la somme de 150 couronnes.

3° Une grande quantité de reliques précieuses.

Église de ce monastère.

Elle se composait de trois nefs assez longues. Celle du centre était beaucoup plus élevée que les deux autres. Ajoutons que la forme de l'église était celle d'une croix. Sur la partie centrale s'élevait une tour octogone munie de deux petites cloches.

La façade était assez élégante de construction. Une tourelle la dominait de chaque côté. A droite et à gauche du portail, se trouvait une niche avec une statue de saint.

Les ornements de l'intérieur surpassaient encore ceux de l'extérieur, pour la richesse et l'élégance.

Le Chœur.

Le chœur était d'une belle étendue. Le maître-autel qui était dédié à St-Paul, était composé de diverses espèces de marbre. Le fronton du rétable était soutenu par quatre belles colonnes de marbre blanc, et une statue de St-Paul était placée dans le tympan. Nous ne nous arrêterons pas à énumérer tous les détails de sculpture qui ornaient cet autel : nous nous contenterons de dire qu'on y voyait un tableau d'une excellente exécution, dont nous avons parlé dans le chapitre de St-Jacques. (Voir le maître-autel, page 255.)

Parmi les autres décorations, nous citerons un revêtement en soie avec riches broderies, donné à l'église par monseigneur Jean De Witte, évêque de Cuba.

Quatre candélabres d'argent, d'une grandeur peu commune, complétaient les ornements de cet autel.

Près de l'autel (du côté Sud) s'élevait un superbe mausolée en marbre, divisé en trois compartiments. Dans les deux inférieurs étaient deux figures en marbre blanc, toutes deux agenouillées, toutes deux placées dans des espèces de niches. L'une représentait un guerrier armé de toutes pièces, l'autre une dame en grand costume. Dans le centre se trouvait un bas-relief en albâtre, représentant la dernière Cène. Trois statues, figurant les trois vertus théologales,

couronnaient la partie supérieure. Un reliquaire doré complétait les richesses de ce mausolée.

Ce tombeau offrait en outre les huit écussons aux armoiries de M. Nicolas Boulanger, qui fit pour cet autel la fondation perpétuelle d'une messe solennelle à célébrer le lundi. Ce personnage décéda en 1578.

Sa femme, dame Catherine Van Zomerghem, décédée en 1591, et enterrée au même endroit, fit aussi plusieurs fondations en faveur de cette église.

Venait, à la suite du précédent, un autre tombeau en marbre noir. On y voyait, couchée sur une table dorée, la statue en albâtre d'un prélat revêtu de ses ornements pontificaux. Un peu plus haut était gravée une inscription au dessus de laquelle étaient placées les armoiries de monseigneur De Witte, évêque de Cuba, décédé le 10 Août 1540, et enterré dans cet endroit.

Le testament de ce pieux personnage renfermait plusieurs dispositions qui font autant d'honneur à sa générosité qu'à son amour des lettres. Il consacrait la plus grande partie de ses biens à la fondation de classes de philosophie, de théologie et de langues. La collation de ces fondations passa des mains de ses parents et amis à celles du magistrat. On fit de la vente de ces biens une somme assez considérable, dont la rente annuelle était de 50 livres de gros, destinées aux professeurs qui devaient faire au local de la Halle les cours dont nous venons de parler. Le capital fut versé dans la caisse de la ville, qui se chargea du paiement de la rente.

Non content de cette marque insigne de libéralité, le même prélat fit encore don à l'église des Dominicains de plusieurs ornements de grand prix, et il leur céda, à sa mort, tous les objets de fantaisie qu'il s'était procurés pendant sa vie. Pour plus amples renseignements sur ce personnage, voyez le chapitre XXXVII de ce livre.

Au nord du même autel, se trouvait encore un superbe sarcophage en marbre noir, avec divers ornements de sculpture, et les huit quartiers de Messire Sylvestre De Nieuwmunster, et de son épouse Dame Gudule Tilliers.

Près du tombeau précédent, s'en trouvait un autre exécuté avec diverses espèces de marbre, enrichi de plusieurs ornements sculptés et des seize quartiers coloriés de M. François De Rugeluy, écuier, décédé en 1652 et de son épouse dame Marguerite De Hoogbelande, décédée en 1666. Dans la partie supérieure, se trouvaient dans une niche les armes de cette famille et on voyait aux extrémités deux figures d'anges portant chacun en main une tête de mort.

Des stalles sculptées étaient rangées de chaque côté du chœur qui était séparé de la nef par une double porte sculptée, avec balustres de cuivre. Au-dessus de cette porte, sur une espèce de piédestal en cuivre, richement ouvragé, était placée une statue de la Vierge, en marbre, devant laquelle se trouvait un chandelier d'argent, à trois branches. Le tout était surmonté d'une galerie au-dessus de laquelle s'élevait un Christ en croix, ayant à ses côtés, sa bienheureuse mère et St-Jean.

Cette entrée du chœur se trouvait entre deux autels, dont nous allons donner la description.

Celui du Sud était dédié au saint nom de Jésus. Plusieurs espèces de marbre entraient dans sa construction, et l'on y admirait quelques jolies sculptures. Le rétable offrait deux colonnes de marbre veiné. Le tableau était une composition de J. Van Oost, représentant l'enfant Jésus au milieu d'une auréole : il se trouve aujourd'hui dans l'église de Notre-Dame. (Voyez page 211, le chapitre consacré à cette église).

L'autel du Nord était placé sous l'invocation de Notre-Dame du Rosaire, et bien qu'il fût de bois, il ne le cédait guère au précédent, pour la richesse de l'ornementation. Le tableau du rétable était de Roose; le sujet était *St-Dominique recevant le rosaire des mains de la Ste-Vierge*.

La célèbre et antique confrérie du rosaire, qui depuis longtemps s'était fixée dans cette église, disposait de l'autel que nous venons de décrire, et comptait parmi ses membres les personnes les plus honorables de la ville. Lorsque, après la révolution française, on rétablit le culte catholique, cette même confrérie vint s'installer

dans l'église de Ste-Walburge. Elle y est tout aussi florissante qu'autrefois, et c'est, sans contredit, la plus considérable de la ville. Une statue de la Vierge, qui est sa propriété, est couverte d'ornements d'une richesse inappréciable : ce sont des pierres précieuses, des diamants, une belle couronne d'or. L'enfant qu'elle porte dans les bras, n'est pas moins richement orné. La couronne est d'or.

Outre ces deux chapelles principales, il y en avait quatre autres : celle de Maldeghem, dédiée aux saints Laurent, Philippe et Étienne ; celle de Male érigée à St-Vincent ; celle de Ste-Catherine, et celle de St-Pierre martyr.

Quant au jubé, il était placé à l'entrée de l'église et n'offrait rien de remarquable. Le buffet d'orgue était orné de quelques sculptures.

Tableaux qui se trouvaient dans l'église des Dominicains.

1° *Un saint Dominique en prière devant le Crucifix*, par Herregouts, le jeune.

2° Un tableau du même maître, représentant *le Christ en croix*, apparaissant à St-Jacques.

3° *Un saint Dominique ressuscitant un enfant mort.*

4° Un tableau d'Herregouts, le jeune, dont le sujet est *le Martyre de St-Dominique.*

5° *Le mariage de Ste-Catherine*, par E. Quellin.

Toutes ces toiles se trouvent aujourd'hui à l'église de Notre-Dame.

6° *Une Visitation*, par Van Oost, père. La finesse de la couleur, et la correction du dessin sont fort remarquables.

7° Un autre tableau du même maître, représentant un miracle opéré par le même Saint.

8° Une composition de Jacques Ghein, qui porte la date de 1611, — beaucoup de finesse dans la couleur, mais çà et là trop de dureté et de sécheresse. — Le sujet est *Jésus-Christ présentant la croix à l'impératrice Ste-Hélène.*

9° *Un Saint Hyacinthe traversant une rivière avec l'image de la Vierge.*

10° Un tableau de J. Maes où le Pape Pie était représenté suppliant le Ciel d'accorder la victoire à la flotte chrétienne qui combat

celle des Turcs. — Dans le haut du tableau la Vierge et la cour céleste.

11. Un paysage d'Achtschelling, dont les figures sont de Van Oost, religieux.

12° Dans les collatéraux, 15 tableaux de différents maîtres dont les sujets sont diverses scènes de la vie de la Vierge. Ils se trouvent aujourd'hui à l'église de Ste-Walburge.

Près de la sacristie se trouvait l'épitaphe de M. Le Bailly, dont nous avons parlé dans le chapitre consacré à Notre-Dame.

CHAPITRE LXXVI.

Convent des Augustins.

On vit, dans le cours de l'an de grâce 1250, arriver à Bruges quelques religieux de l'ordre de St-Augustin qui, envoyés par leurs frères de Malines, venaient fonder un établissement dans notre ville.

On leur donna tout aussitôt une chapelle dédiée à St-Martin, et située dans la rue dit *du Sieur Jean Miral*, à l'endroit où l'on voyait, il y a quelques années, la porte du jardin du couvent.

En 1578, cette chapelle tombait tellement de vétusté qu'on l'enclava dans les bâtiments du monastère, après en avoir obtenu l'autorisation des Magistrats de la ville.

A leur arrivée à Bruges, les religieux s'étaient, comme on peut se l'imaginer, établis près de la chapelle concédée. Mais il arriva bientôt, que l'augmentation croissante de leur personnel leur rendirent intolérables les dimensions trop exigües de cette espèce d'oratoire. Protecteur né de ces religieux, le seigneur de Ghisteltes leur offrit l'usage d'une chapelle, à lui appartenant, et qui se trouvait dans un lieu encore aujourd'hui désigné sous le nom de *Chapelle de St-Nicolas*. En 1275, un châtelain de la même seigneurie le leur donna en propriété par un acte dressé, la même année, devant les Magistrats de la ville de Bruges, acte où il est dit : « Que le seigneur de Ghisteltes transmet, par pure aumône, à ces religieux,

tout le fonds de terrain avec ses dépendances, qu'il possédait dans l'endroit où se trouvait la chapelle de St-Nicolas.»

Toute cette famille des seigneurs de Ghistelles, fut, de père en fils, la bienfaitrice de ce couvent et la dotation, dont nous nous occupons, fut, en 1281, confirmée par le pape Martin IV.

Telle fut la rapidité avec laquelle s'accrut la prospérité de ce couvent, que, dans le chapitre général tenu à Mantoue en 1454, la majorité des membres décida que le chapitre de 1478, se tiendrait à Bruges, dans le couvent dont nous parlons. Les dissensions et les guerres mirent obstacle à la réalisation de ce projet.

En 1481, le Magistrat de la ville déclara que ce monastère serait dorénavant affranchi des droits d'acceses.

Il est constaté qu'en 1508, les représentants consulaires de Pise, Gènes, Venise, Lucques, ainsi que ceux de la Navarre et de l'Espagne faisaient usage de cette église pour le service du culte.

Les troubles religieux du XVI^e siècle atteignirent cruellement l'église des Augustins. Les Gueux y firent d'épouvantables ravages, et ils l'auraient infailliblement détruite de fond en comble, si l'énergique protestation de Gonzalve d'Aguilera n'avait sauvé celle des nefs qui était encore debout. Il déclara cette propriété, celle des nationaux d'Espagne et par conséquent inviolable, d'après le droit des gens.

Le 8 Octobre, même année, ordre fut donné à tous les religieux, par le Magistrat, de quitter la ville. Ils déployèrent dans cette circonstance, un grand courage moral, et refusèrent de partir sans un certificat de bonne conduite, délivré par l'Administration. A cette déclaration on répondit par l'ordre d'abandonner sur le champ le monastère. On leur permettait toutefois de recevoir l'hospitalité chez les bourgeois. Mais cette tolérance ne fut pas de longue durée, et ils durent, plus tard, quitter définitivement notre cité.

Ils se retirèrent alors à Liège où ils restèrent jusqu'en 1584. Ils revinrent alors à Bruges, et ils mirent tout en œuvre pour le rétablissement prochain de leur monastère qui reçut de nouveau la consécration de l'évêque, le 1^{er} Janvier 1597.

C'est en 1622 que sa grandeur Charles De Rodoan, évêque de Bruges, institua dans cette maison pour l'instruction de la jeunesse cinq cours de langue latine, qui ont produit des hommes de mérite.

Une vingtaine d'années plus tard, cette institution, d'abord si modeste, était devenue un magnifique collège, où l'on n'avait rien épargné pour la salubrité et la beauté des bâtiments. Les portes, qui donnaient entrée dans les cinq classes étaient entourés de beaux ouvrages de sculpture, dans le goût de la renaissance : des bustes étaient placés sur chaque linteau.

La première pierre du bâtiment fut posée par l'évêque; la seconde par le bourgmestre de la commune; la troisième par le bourgmestre du Franc. — Les armes de l'évêque de Bruges et celles du Franc se trouvaient sur la façade.

Il faut compter, parmi les principaux bienfaiteurs de cet établissement, le marquis de Spinola, qui fit, pour les frais de construction, un don de mille écus.

En 1630 fut construite la nef du Nord, et la restauration de toute l'église fut terminée en 1631.

L'ouragan révolutionnaire n'épargna pas ce monument. Il fut alors vendu, et, en 1813, on le détruisit complètement. Plus tard, on y éleva le bâtiment que nous voyons aujourd'hui.

La tour de la chapelle était ronde, et n'avait du reste rien de remarquable. Elle renfermait deux cloches de petite dimension.

Quant au monastère, on y voyait un vaste corridor ou cloître qui servait de cimetière, comme on peut l'affirmer d'après les sépultures qu'on y a trouvées.

Église des Augustins.

Après avoir parlé du couvent des Augustins, il nous reste à décrire leur église. Elle se composait de deux nefs.

Le chœur était séparé de la partie antérieure par une double porte en bois, à balustres de cuivre, offerte à titre de don à cette église, par mademoiselle Valentine Vande Clichthove, décédée en 1629. Ses armoiries avec quatre écussons se trouvaient sur la droite. Elle

fut enterrée devant l'autel de St-Nicolas. — De chaque côté de cette entrée se trouvait un autel.

Celui de droite était dédié à la Ste-Trinité. Il était de marbre et tout couvert de dorures et d'ornements sculptés. Le tableau du rétable représentait la Triade mystérieuse, entourée d'une auréole. Au premier plan, paraissaient plusieurs personnages, et dans le fond on voyait St-Augustin, sur le bord de la mer, méditant sur le mystère sublime. C'est une des plus belles, des plus riches compositions de Van Oost, et nous avons le bonheur d'ajouter qu'elle se trouve aujourd'hui dans l'église de St-Gilles.

L'autel de gauche était dédié à St-Nicolas, et il n'était pas moins remarquable que l'autre sous le rapport de l'ornementation. Il était aussi de marbre, et il offrait, dans le rétable, un tableau où ce saint était représenté au milieu de petits enfants, tandis que son martyr était figuré à l'arrière-plan.

Cet autel était jadis à la disposition d'une confrérie qui honorait une relique fort précieuse : C'était une pièce de drap, qui avait été trempée dans le sang de ce serviteur de Dieu, et qu'en 1722 l'église avait reçue du R. P. Désirant, à qui elle avait été envoyée par le pape Innocent XIII. Le 10 Septembre de la même année, on en fit l'inauguration avec une grande solennité.

L'autel du chœur se trouvait à une certaine distance de la muraille.

Il avait dans le centre la forme d'un arc; et quant à la partie supérieure, elle formait une espèce de dôme, soutenu par des colonnes de marbre blanc. Le rétable n'avait point de tableau; mais on y voyait une auréole dont les rayons s'étendaient dans tous les sens. Le triangle symbolique de la Trinité se trouvait au centre de cette auréole, avec le mot hébreu *Jéhova*.

Derrière cet appareil imposant, contre la muraille même, s'élevait le sanctuaire ou tabernacle, dont les portes, toutes de cuivre, étaient chargées d'ornements en bosselage et en eiselure. C'était un don de messire Antoine Del Rio, seigneur de Denterghem, Tielroobrouck, Nieuwkerke, Eeghem, etc. Son épitaphe, ou plutôt son

mausolée, était placé près de l'autel : c'était un monument magnifique formé de différentes espèces de marbres, avec divers ornements sculptés. Le fronton en était soutenu par deux colonnes en marbre veiné. Les armes de la famille occupaient le centre. Sur les côtés, deux femmes assises avaient en main des torches abaissées et une tête de mort. D'autres figures se trouvaient encore sous les corniches ainsi que sous l'inscription.

Ajoutez à tous ces détails huit quartiers aux armes de messire Antoine Delrio, décédé en 1646, et de son épouse dame Mathilde de Ayala, décédée en 1642.

Un magnifique ornement d'autel avait été donné à cette église par M. Pierre Carlier, décédé en 1638. C'était un bienfaiteur de l'église, aussi bien que son épouse, dame Jossine Lambrecht.

Sur l'autel, on voyait deux candélabres d'argent, offerts par M. Nicolas Van Volden et son épouse, dame Jossine Carlier.

Messire Lupo Dela Corona, époux de dame Françoise Van Pamele, fit don d'un riche ornement d'autel, en drap rouge de Turquie, rehaussé des plus élégantes broderies d'or.

La confrérie de St-Joseph, qui avait obtenu l'usage de cet autel pour ses exercices religieux, s'y installa le 8 janvier 1617.

De chaque côté du sanctuaire, on voyait une porte entourée d'ornements sculptés sur pierre. Celle du sud s'ouvrait sur une chapelle construite en dehors de l'enceinte de l'église et qui donnait sur la rue. On l'appelait *Chapelle de Salamanca*, du nom de son fondateur, M. François de Salamanca, dont les armoiries se trouvaient sur la voûte et sur le vitrail. L'autel était de marbre, et dans le rétable, il fit placer un tableau assez remarquable de Jean Malbogk, dit de *Maubeuge*.

La porte du Nord ouvrait sur la sacristie, dans laquelle se trouvait un beau mausolée en marbre noir, de style gothique. C'était celui de M. Guillaume Van Hallewyn, seigneur d'Uytkerke Buggerboom, Weeseghem, etc., conseiller du duc de Brabant, comte de Flandre, lequel décéda le 14 Mai 1455. Dans les niches pratiquées dans la table antérieure du tombeau, il y avait huit statuettes qui

soutenaient des blasons aux armes du dit personnage. La statue du noble seigneur, armée de toutes pièces était couchée sur la table. Plus haut, l'œil s'arrêtait sur un bel ouvrage de sculpture dont la partie supérieure offrait les armes spéciales de cet illustre personnage, soutenues par deux anges agenouillés. Deux clochetons effilés s'élevaient aux extrémités du monument. La table de ce tombeau se trouve, depuis 1827, dans la chapelle de St-Liévin à St-Sauveur.

Des deux côtés du chœur étaient des stalles de chêne sculpté. La corniche surtout était un travail d'un assez rare mérite.

Il y avait, près de l'entrée du chœur, un riche monument funéraire, composé de différentes sortes de marbre, et tout chargé d'ornements sculptés, parmi lesquels on remarquait quatorze écussons émaillés. On y voyait aussi l'écusson aux armes spéciales de Louis De Camargo et de son épouse, dame Barbé Vander Beke. Ajoutez à ces richesses une petite tombe, sur laquelle était assis un ange ayant en main une tête de mort, et à ses côtés deux femmes portant des torches qu'elles tournaient vers la terre.

L'autel de la nef septentrionale était dédié à Ste-Barbe, et se faisait remarquer par la richesse de ses ornements sculptés. La statue de la sainte se trouvait dans une niche qui faisait partie du fronton.

On voyait, près de cet autel, un tableau de mérite représentant *l'Etable de Bethléem*. Le peintre y avait placé les portraits des donateurs, M. Jean Médine, agent consulaire de la nation espagnole, et Jossine De Carion, sa femme.

Cet autel était à l'usage de l'antique et célèbre confrérie de Ste-Barbe, qui aujourd'hui est installée dans l'église de St-Jacques.

Au Nord de cet autel, se trouvait l'épithaphe de M. Adrien Anchemant, chevalier, seigneur de Marcke, etc., décédé en 1718, et de sa femme, dame Adrienne De Gruutere, morte en 1702. Ce monument, qui portait les écussons des deux nobles personnages, se trouve actuellement dans l'église de St-Gilles.

Près de cette épithaphe s'en trouvait une autre en marbre noir, dont l'exécution était très remarquable. On y voyait, au milieu d'ornements sculptés avec habileté dans le marbre blanc, seize

quartiers et un écusson principal, soutenus par deux sauvages. Dans le centre, entouré d'un superbe encadrement de bois sculpté, se trouvait un médaillon où l'on voyait en buste M. Jean Philippe D'Yve, baron d'Osstice, vicomte de Bavay, seigneur de Warelles, gouverneur de Bruges, etc., décédé le 15 Juin 1706. Sa femme, dame Marie-Madeleine De Béthune, dite d'Esplang, était inhumée dans le même lieu.

Aujourd'hui ce médaillon se trouve à St-Sauveur, dans la chapelle de St-Silvestre.

Un événement tragique signala la pompe funèbre de ce noble personnage. L'évêque de Bruges, monseigneur Guillaume Bassery, y mourut, pendant le service, d'une attaque d'apoplexie foudroyante. C'était le 18 Juin 1706.

Près du second pilier de la même nef, il y avait une épitaphe en marbre, où la sculpture avait déployé toutes ses richesses. Deux anges y soutenaient une espèce de pavillon, sur lequel on lisait le nom de M. Nicolas D'Aranda, décédé en 1524.

Signalons encore quelques objets importants :

1° La chaire de vérité, d'un beau style.

2° Trois confessionnaux, parfaitement sculptés.

3° Un jubé, qui s'élevait à l'entrée de l'église. On y voyait les bustes de Notre Seigneur et des douze apôtres.

4° Un orgue, dont le buffet était tout couvert de sculptures. Mis en vente pendant la révolution française, il fut acheté pour être placé dans une église de Courtrai, où il se trouve aujourd'hui.

Mais là ne se bornaient pas toutes les richesses de l'église. Il faut mentionner encore :

1° Une pierre sépulcrale avec plaque de cuivre, où une main habile avait gravé deux figures en grand costume, couchées sur un tapis finement travaillé. Aux coins, se trouvaient les figures des quatre Évangélistes. C'était la sépulture de M. Condalisios de Agvilera et de sa femme, dame Anne De Casiro.

2° Dans l'aile du bâtiment qui existe encore, on peut voir une petite épitaphe : c'est celle de M. Josse de Vlaminekpoorte, décédé

le dernier jour de Décembre 1570. Dans la partie centrale, on remarque une figure agenouillée et armée de toutes pièces. Autrefois on voyait tout autour de beaux ornements sculptés qui renfermaient l'écusson principal et les huit quartiers secondaires de cette famille.

5° Une épitaphe en marbre avec guirlandes et seize quartiers aux armes de Monsicur Adolphe Futs, décédé le 16 Novembre 1662, et de sa dame, Marie-Jeanne De Rooteaes, morte en 1678.

Il y avait encore dans l'enceinte de cette église plus de quarante blasons avec ou sans quartiers, ainsi qu'une foule d'armoiries incrustées dans les murailles ou peintes sur les vitraux. On y trouvait aussi un cabinet d'armoiries.

Quant aux tableaux de l'église, ils se réduisaient à un *St-Jean* par Van Oost père, un *St-Augustin foulant aux pieds l'hérésie*, du même maître. Nous en avons parlé dans le chapitre consacré à St-Gilles.

La Bibliothèque renfermait vingt-quatre tableaux. C'étaient en grande partie des figures, demi-corps, des évangélistes, des Pères de l'église, ainsi que des portraits de religieux. Ils étaient presque tous des deux Quillin.

Quatorze toiles du même maître ornaient le réfectoire : ils représentaient pour la plupart des épisodes de la vie de St-Augustin. Il y en avait trois qui n'étaient pas sans mérite : c'étaient le *Bon Pasteur*, la *Religion* et la *Charité*.

Dans la chambre des étrangers, il y avait deux tableaux dont les sujets étaient tirés de l'Ancien et du Nouveau Testament. Plusieurs étaient de J. E. Quillin-le-Jeune, et ils avaient été peints de 1666 à 1668.

CHAPITRE LXXVII.

Couvent des Capucins.

En 1592, les RR. PP. Antoine, de Gand; Jean, de Malines, tous deux prêtres, et le frère Ange, de Bruges, de l'ordre des des Frères Mineurs, vinrent se fixer en cette ville, où ils reçurent de la part du magistrat un accueil encourageant. Le 24 juillet de la même année, ils obtinrent l'autorisation de construire un monastère, et en attendant la fin des travaux, ils se fixèrent à l'hospice des frères de St-Gilles, d'autres disent chez le curé de St-Gilles lui-même. La pieuse libéralité d'Anne Winoex, veuve de M. Guillaume Van Pamelc, hâta le moment désiré où ils purent entrer dans leur modeste retraite. M. Charles Breydel, syndic, conseiller de l'administration, fit aussi acte de générosité dans cette circonstance.

Ce couvent était situé dans la partie occidentale de la rue Ste-Claire, en face du château de Houtmarc, aujourd'hui couvent de Hemelsdale. On l'éleva sur le terrain qui, avec ses dépendances, portait primitivement le nom de *Hof van Royen*, et qu'on désignait alors sous le nom de *citerne*, terrain qui fut donné par la dame que nous venons de citer.

Il reste encore de ce couvent deux portes, dont on voit les traces dans la muraille, et quant au terrain, c'est aujourd'hui un jardin potager, sur lequel se trouve la demeure d'un jardinier, avec l'indication section E 8, n° 43.

C'est dans le courant de 1594 que les Capucins prirent possession du couvent.

Tel était toutefois l'état de vétusté des constructions qu'on avait utilisées pour la formation du couvent, qu'on ne tarda pas à en considérer l'habitation comme impossible, d'autant plus que la situation en rendait le séjour malsain.

Aussi, en 1617, d'après le vœu des habitants et le consentement des magistrats, on transféra la communauté sur la Place du Sablon, près du Marché aux Bestiaux. L'administration eut même l'insigne générosité de donner gratuitement aux religieux le terrain nécessaire pour leur monastère.

On commença par mettre en vente l'ancien couvent, qui fut acheté par Jean Van Pamele, petit fils de Guillaume, dont nous avons parlé plus haut.

Quant aux nouvelles constructions, elles marchèrent avec rapidité. Non contente de donner le terrain, la ville contribua dans les frais de bâtisse, pour la somme de 15,000 florins. Le magistrat du Franc en donna 10,000, et à ces dons publics il s'en joignit plusieurs de quelques particuliers généreux, parmi lesquels nous citerons MM. François De Buseo et Pierre Huexius.

La première pierre de la chapelle fut posée, le 17 Juillet 1617, par Monseigneur Antoine Triest, évêque de Bruges, la seconde par M. François De Boodt, seigneur de Lisseweghe, ancien bourgmestre de la ville, et la troisième par François Losschaert, bourgmestre du Franc.

La consécration en fut célébrée solennellement par le même prélat, le 5 Juillet 1620. L'église fut dédiée à St-François, patron de l'ordre. Ce qui partout avait popularisé l'ordre des Capucins, ce qui surtout l'avait popularisé à Bruges, c'est son dévouement pour le peuple avec lequel ces religieux ont plus d'un rapport, par la pauvreté de leur costume, et la simplicité de leur régime. Il y eut une circonstance où le zèle de ces apôtres aux pieds nus alla jusqu'au sublime : ce fut dans l'horrible peste de 1666.

Telle était la terreur qu'inspirait la contagion, que loin de trouver

des consolations et du dévouement dans leurs concitoyens, les pestiférés n'en trouvaient même plus dans leurs amis, dans leurs parents, et dans une grande partie du clergé séculier. Les Capucins se montraient partout, portaient des médicaments aux uns, des consolations spirituelles aux autres, et la grandeur du danger ne faisait qu'accroître leur zèle.

Le héros de ces scènes d'abnégation fut le R. P. Melehior, qui, armé d'une simple croix de bois rouge, enseignait la patience dans la douleur, en montrant le signe de la Rédemption. Aussi, quand ces tristes jours furent passés, il s'empressa de faire hommage de cette croix à J.-C., son sauveur. Elle se trouve aujourd'hui dans la chapelle de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs, érigée dans l'église de St-Sauveur.

Au reste, pour donner à ces religieux un témoignage public de reconnaissance, on leur assigna des places réservées dans le chœur, pour y assister au service divin qu'on célébrait, chaque année, le jour de la fête de St-Eloy. En 1796, à l'époque de la révolution française, les capucins furent expulsés de leur couvent et toute la propriété fut confisquée au profit de la République. Elle fut ensuite exposée en vente; mais la libéralité de quelques citoyens, parmi lesquels nous citerons avec honneur MM. Van Huerne et Goethals-Saunier sauva de la destruction ce vieil asile de la piété. — Ils chargèrent de l'achat un maître charpentier de cette ville, nommé De Rycke, et c'est ainsi que fut conservé le modeste monastère.

Description de l'église.

Elle se compose d'une seule nef plafonnée. Le chœur n'est séparé de la nef proprement dite que par un simple banc de communion, qui occupe toute la largeur de la chapelle.

Le maître-autel est assez remarquable de construction. Le rétable se compose de quatre colonnes géminées, qui soutiennent la corniche et le fronton. Parmi les nombreux détails de sculpture qui en font l'ornement, il faut placer un grand nombre de bustes et de statues, dont les deux principales sont celles de St-Antoine et de

St-Fidèle placées dans deux niches qui ouvrent communication avec l'oratoire des religieux. Avant la révolution française, ces statues étaient placées aux deux petits autels latéraux du chœur.

Le tabernacle est de bois et d'une charmante construction, et formé de deux compartiments superposés. La partie inférieure, offre une espèce de dôme sous lequel repose le Saint-Sacrement, et soutenu par quatre colonnes entre lesquelles se trouvent quatre jolies figurines d'un travail assez délicat. Le symbole du pélican, nourrissant ses petits de son sang, orne la partie supérieure.

Le tableau qui autrefois décorait le rétable de l'autel, représentait le *Christ en croix*, ayant à droite la *Vierge-Mère*, et à gauche *St-Jean*, *Marie Madeleine*, *St-François* et un *Cavalier*. C'était une composition de Gaspard De Crayer, qui, en 1794, à l'époque de la révolution française, fut enlevée et transférée à Paris. Nous avons lieu de croire qu'elle se trouve aujourd'hui à Strasbourg ou à Toulouse.

Le tableau actuel est de *Langhen Jan*, et représente trois Vierges qui semblent soutenir un autre tableau de moindre dimension et d'un autre maître. Il a pour sujet *St-François d'assise en extase devant le crucifix*. Cette peinture vient de l'église des Dominicains.

Deux petits autels sont dressés de chaque côté du chœur ; ils ont l'un et l'autre un couronnement avec deux colonnes. L'un est dédié à St-Donatien et l'autre à St-Antoine, dont les statues décorent le rétable. On y voit aussi deux tableaux, dont l'un a pour sujet *St-Donatien en prières*, et l'autre *St-Antoine rendant la vie à un enfant mort*.

Dans la nef se trouvent deux petites chapelles latérales. La première fut d'abord érigée sous l'invocation de Ste-Croix et elle est aujourd'hui dédiée à St-François, qu'on y voit représenté par une statuette. L'autre est dédiée à Notre-Dame des Sept Douleurs, dont une statuette en cire, placée sous verre, est remarquable par l'expression de la figure. Cet objet vénéré fut, à l'époque de la révolution française, l'objet de recherches assidues dont le résultat eût été un acte de destruction. Mais on parvint à tromper la rage des

vandales en substituant une tête de bois à la tête de circ. Plus tard, celle-ci reprit sa place accoutumée.

En 1858, les travaux exécutés pour l'établissement de la station intérieure, nécessitèrent une emprise sur les bâtiments du monastère. L'expropriation eut lieu, moyennant la somme de 40,000 frs. De nouvelles constructions remplacèrent depuis celles qu'on avait démolies.

Tableaux et objets d'art, dont il n'a pas été question dans les articles précédents.

Voici ce que renferme l'église :

1° *Une Adoration des Mages*, de J. Van Oost, père, composition d'un grand mérite.

2° *Un Couronnement d'Épines*, par De Deyster, toile assez remarquable.

3° Cinq tableaux d'un ordre inférieur, dont l'un représente *une Extase de St-François*, l'autre *le Martyre d'un P. Capucin*, et les trois autres *des portraits de saints de divers ordres*.

Dans le réfectoire du couvent, il y a sept tableaux qui ont pour sujet sept scènes principales de la vie de St-François d'Assise. Six sont peints par Vanden Berghe; le septième est d'un maître inconnu. Ils ont tous été donnés à la communauté et tous portent les armes des donateurs.

Dans les autres salles du couvent, on trouve encore :

1° Deux figures, l'une de Jésus et l'autre de Marie, par Antoine Claeysens.

2° Le portrait R. P. Marchant, religieux Récollet. Le Moine est représenté mourant, et l'expression de la physionomie est fort belle. La date est 1661.

3° *Une Sainte Famille*, par J. Van Oost fils, qui décore l'autel d'une petite chapelle qui se trouve à l'intérieur du couvent. C'est un don fait par la famille de Cridts, dont les armoiries sont peintes sur le tableau.

4° Une copie en miniature du tableau qui ornait autrefois le maître-autel, et dont nous avons parlé plus haut.

5° Un Christ en eroix. Quoique de carton, cette œuvre d'art ne manque pas de mérite sous le rapport de la correction. C'est un des objets, devenus assez rares, qui figuraient jadis dans la procession des Rameaux.

6° Une horloge assez curieuse pour l'époque où elle fut exécutée. Elle date de 1782 et elle est de frère Amand, Capucin, natif de St-Amand. C'est un mécanisme tout en cuivre, qui communique tout à la fois avec la cloche de la tour et avec divers cadrans, placés en cinq ou six endroits différents, tant au rez-de-chaussée qu'aux étages supérieurs, en y indiquant les heures avec une précision invariable. Un blason, probablement celui du donateur, se trouve sur le morceau d'horlogerie.

On voit encore, dans le jardin, un cadran solaire, œuvre du même religieux, avec la date 1782; diverses aiguilles indiquent simultanément la méridienne de certaines parties du monde, telles que le Bengale, de Madrid, de Londres, etc. ainsi que les variations produites chaque jour par l'évolution de la terre autour de soleil.

CHAPITRE LXXVIII.

Couvent des Carmes, dit Frères de Notre-Dame.

Ces religieux arrivèrent à Bruges, en 1263, et ils eurent lieu de se féliciter du choix qu'ils avaient fait de notre ville, où ils reçurent l'accueil le plus cordial. Marguerite de Constantinople, comtesse de Flandre, leur prodigua ses bienfaits et leur fit le don gratuit d'un vaste terrain pour y construire un couvent et une église.

Les bâtiments s'élevèrent, à proximité de Bruges, dans la circonscription de la commune de Ste-Croix, près du pont dit *Blanckaertsbrugge*, aujourd'hui *pont des Carmes*. Plus tard, c'est-à-dire en 1552, par suite de l'agrandissement de la ville, ce couvent se trouva dans l'enceinte de nos murs.

Les services que les Carmes rendirent aux Brugeois leur méritèrent l'estime de l'évêque de Tournai qui les autorisa, en 1283, à entourer leur église d'un cimetière; mais d'après les termes d'une convention à laquelle participèrent les églises de Notre-Dame et de Ste-Walburge, ce cimetière était exclusivement réservé aux personnes du couvent.

Proscrits en 1581 par le fanatisme des Gueux, les Carmes durent chercher un refuge à l'étranger. Les bâtiments du monastère furent affectés à divers usages et plusieurs parties furent même converties en habitations particulières. Quant à l'église, elle fut démolie complètement et les matériaux en furent vendus à vil prix, au profit des spoliateurs.

Quand le calme fut rétabli, les RR. PP. revinrent dans leur cou-

vent, et leur premier soin fut de relever les murs de la maison du seigneur. Mais leurs ressources étaient si faibles, qu'ils durent se contenter d'un édifice de moindre dimension. Ce fut en 1667 seulement qu'on put lui donner une longueur convenable, ce qui permit d'y placer deux nouveaux vitraux. On exécuta en même temps les travaux d'une nouvelle façade qui n'avait guère d'élégance.

Ce monument devait, comme tant d'autres, tomber sous la rage révolutionnaire. On le vendit au profit de la République, et l'acheteur, voulant tirer, le plus vite possible, un excellent parti de son achat, s'empressa d'enlever de l'édifice les principaux matériaux, tels que les plombs, les ancras, etc., et en compromit tellement la solidité, qu'au mois de Janvier 1800, une grande partie de la voûte et de la toiture s'écroula, ce qui nécessita la démolition de toute l'église. Sur une partie de terrain, qu'elle occupait, s'élève aujourd'hui une brasserie.

Cette église des Carmes était dans le goût de toutes celles que les Jésuites firent élever vers la fin du XVI^e siècle, et dans le cours des deux siècles suivants. La façade, à double superposition de colonnes, n'avait rien de remarquable, non plus que la tour, dont la masse carrée avait même quelque chose de disgracieux. Trois nefs aboutissant à autant d'autels en marbre, formaient l'ensemble intérieur. Ces autels méritaient quelque attention.

Celui du chœur était orné de toutes sortes d'ornements, de guirlandes, de rincaux, etc. Le tableau du rétable représentait le prophète Élie enlevé au ciel, et laissant tomber son manteau sur Élisée représenté sous le costume d'un Carme. Ce tableau fut plus tard remplacé par un autre où la Ste-Vierge était représentée donnant le scapulaire à St-Simon Stock.

L'autel de la nef septentrionale, aussi de marbre, était consacré à St-Charles-Borromée. Le fronton reposait sur deux colonnes, et la statue de ce saint personnage se trouvait dans une niche que renfermait le tympan. Le tableau du rétable le représentait distribuant l'eucharistie aux pestiférés. C'était la copie d'un tableau qui se trouvait à St-Donat.

L'autel de l'autre nef n'offrait aucun intérêt; on y voyait une statue de St-Joseph à qui il était dédié.

Il y avait du mérite dans la chaire de vérité. Les sculptures en étaient hardiment fouillées; on voyait sur la tribune les bustes, en haut-relief, des quatre Évangélistes et le dais était surmonté de deux statues d'anges.

Quant aux confessionnaux et aux orgues, le travail n'en était pas assez délicat pour que nous puissions nous en occuper ici.

Quant aux tableaux, qui se trouvaient dans cette église, nous allons les énumérer :

1° Une composition de Louis De Deyster, où l'on voit *Ste-Marie de Pazzi et un ange recevant le sang qui coule des plaies du Christ en croix.*

2° *Un Carme à qui un ange porte de la nourriture*, par le même.

3° *Un religieux célébrant la messe*; même auteur.

4° *Le Christ mort étendu sur les genoux de sa mère*; même auteur.

5° *Un religieux Carme caressé par l'enfant Jésus placé sur les genoux de sa mère.*

6° *Une Assomption de la Vierge.*

7° Une toile de Nollet où *St-Louis revenu de la Terre Sainte est reçu, à son arrivée, par des religieux de l'ordre.*

8° *Élie sur le haut de la montagne regardant le feu céleste tomber sur ceux qui le poursuivent.* Même maître. Ce tableau se trouve aujourd'hui à Notre-Dame.

9° Une composition d'Herregouts, dont le sujet est *un religieux Carme prêchant dans une assemblée de Cardinaux et d'Évêques.*

CHAPITRE LXXIX.

Couvent des Chartreux.

Ce couvent date de 1518. Il se trouvait à quelque distance de la ville, dans la circonscription de la paroisse de Ste-Croix, sur le terrain nommé Coolstik qui leur fut donné par M. Jean Van Cockelacre, et qui plus tard prit le nom de *Vallée de Miséricorde* (*Dal van Genade*).

Cette communauté, dont le principal bienfaiteur était Robert de Béthune, comte de Flandre, fut agréée par Monseigneur Guy, évêque de Tournai et par le chapitre de St-Donat, comme le constatent des documents déposés aux archives.

En 1552, lors de l'agrandissement de la ville, ce couvent fut enclavé dans l'enceinte de nos murs.

Les premiers Chartreux, qui vinrent s'y fixer, venaient du *Val d'Ildegonde*, près de St-Omer, et ils choisirent pour 1^{er} prieur le Révérend père Jean Van Maldeghem.

Plusieurs personnages remarquables se firent les bienfaiteurs du couvent et nous aimons à citer parmi eux M. Arnold Adornes qui le dota richement en 1499, et qui depuis la mort de sa femme, en 1482, avait pris l'habit de l'ordre.

La prospérité du monastère alla toujours en croissant jusqu'en 1578, c'est-à-dire jusqu'à l'invasion de la ville par les *Gueux*.

Il fut alors démoli par ordre du Magistrat.

Que firent alors les pieux Cénobites? Ils se retirèrent dans l'Hôtel-Dieu de Jérusalem, où la famille Adornes leur avait ouvert un

asile; ils y restèrent jusqu'en 1610. A cette époque, Anselme Adornes les fit contraindre par un acte notarié, portant la date du 17 Mars, de lui abandonner ce bâtiment, en laissant toutefois au prieur la surintendance de la chapelle, et la vérification des comptes. Plusieurs sommes considérables lui furent en outre assurées pour l'acquisition d'un couvent.

Au moyen de cet argent et de plusieurs dons pieux, les Chartreux purent acheter le prieuré de St-Obert, qui était, dans le principe, un couvent de femmes, dont la construction datait de 1279.

La construction des cellules, fut projetée en 1610, commencée seulement en 1634, et les travaux furent terminés quelques années après.

L'église était peu spacieuse, et l'on en conçoit la raison. Le public n'en avait l'accès que deux fois par an.

A l'époque de la révolution française, les biens des Chartreux furent confisqués et aliénés; leur couvent et leur église devinrent deux magasins d'effets militaires. Depuis 1850, on en a fait une caserne pour Cavalerie.

On peut encore aujourd'hui juger de ce qu'était l'église des Chartreux : car l'enceinte tout entière est encore debout. La façade, fort peu ornée, est de pierres de taille, et l'intérieur n'offre qu'une seule nef.

On y voyait jadis un bel autel de marbre, dont le rétable avait pour tableau un épisode de la vie de St-Bruno, fondateur de l'ordre.

D'après un inventaire qui fut dressé par une commission nommée à cet effet, à l'époque révolutionnaire, on trouva dans cette église un grand nombre de peintures, parmi lesquelles il en était soixante-six de petite dimension exécutées sur verre et représentant la passion du Christ et diverses scènes de la bible.

CHAPITRE LXXX.

Carmes Déchaussés.

C'est le 1^{er} Août 1650, que l'Infante Isabelle accorda, par lettres patentes, l'autorisation d'élever ce couvent dans nos murs. Le Magistrat donna son approbation le 19 du même mois. Les personnes, qui s'intéressèrent le plus à cette bonne œuvre, furent Monseigneur l'évêque Servais Quinekerus, R. P. Hilaire de St-Augustin et une dame du nom de Catherine Aernouts.

Ces religieux commencèrent par faire l'acquisition de l'hôtel de Boyemswal (voyez Chap. XXXV), et y bâtirent bientôt après une chapelle.

Ils étaient à peine établis depuis un an que la mésintelligence se mit entr'eux et les quatre ordres des Dominicains, des Récollets, des Augustins et des Carmes déjà fixés à Bruges, ce qui engagea le nonce Apostolique de Bruxelles, à ordonner aux nouveaux venus l'abandon de leur monastère et de la ville. Ce fut le 24 Février 1651 que cet ordre leur fut intimé; mais, dès le 30 Septembre de la même année, ils avaient obtenu leur réintégration du roi d'Espagne Philippe IV, mieux renseigné.

L'hôtel de Boyemswal ne pouvait pas suffire longtemps aux besoins de la communauté : les religieux allèrent donc, le 29 Septembre 1655 se fixer dans l'hôtel d'Uytkerke (voyez chap. XLII). Le terrain, sur lequel s'établirent les religieux, s'étendait depuis la rue Jean Boonin, jusqu'au lieu nommé *Coolhof* ou *Spelwyfstraet*, qui forme aujourd'hui

Leur première église, fort petite, avait trois autels qui n'offraient rien de remarquable.

On commença, le 3 juillet 1688, la construction d'une nouvelle église dont M. Pierre Van Altere, conseiller du Franc, posa la première pierre. C'était le fils de Jean-Baptiste, membre du conseil de Flandre, qui avait voulu faire, presque à lui seul, les frais du nouveau bâtiment en y consacrant de sa bourse la somme de 24,000 florins.

Des modifications importantes eurent lieu dans les bâtiments du couvent en 1722 et 1724. Les dépenses s'élevèrent à 13,000 florins.

D'après le plan dressé par le Frère Patrice de St-Hubert (Théodoré De Haze, né à Anvers), l'église devait avoir trois nefs; mais le général de l'ordre, siégeant à Rome, s'opposa à l'exécution du projet, et l'on dut se borner à une seule nef avec transept et rotonde. Michel Van Troostenberghe, religieux du couvent, dirigea les travaux de maçonnerie et le frère Florent Vanden Houtte, la taille, l'équarrissage et la sculpture des pierres.

Les décorations intérieures furent exécutées par le frère Jacques De Coster, natif de Bruxelles.

Le retable du maître-autel ne manque ni d'élégance ni de grandeur. Il fut exécuté, d'après le plan du frère Patrice, par les frères Jacques De Coster et Pierre Vander Meersch. Il est tout entier de bois peint, imitant diverses espèces de marbre. L'ornementation en est riche et la statue de St-Joseph placée sous un espèce de dais est fort bien exécutée, aussi bien que les figures d'anges, dont elle est entourée. Ajoutez à ces richesses un tableau d'Herregouts, peint en 1698 et qui représente *la Colère de Dieu contre le genre humain*.

Contre le pilier du transept, se trouvent deux statues dont l'une représente *la Vierge immaculée* et l'autre *St-Jean-Baptiste*.

La balustrade de bois, qui embrasse toute la largeur de l'église et sépare ainsi le chœur et les chapelles du reste de l'édifice, est un superbe travail en plein relief, où le chêne a été fouillé avec audace et souvent avec bonheur. On y voit les attributs des quatre Évangélistes et trois médaillons dont un, celui du milieu, représente la dernière Cène.

Les quatre confessionnaux sont aussi chargés d'ornements sculptés et de diverses figures en haut-relief. Il en est de même des stalles placées en 1735 et pour lesquelles la confrérie de St-Joseph offrit au couvent une somme de 600 florins.

Quant à la chaire de vérité, sans offrir un coup-d'œil bien imposant, elle n'est pas sans mérite sous le rapport de l'art. La tribune en est soutenue par la statue du prophète Élie foulant aux pieds l'orgueil et l'impiété sous les traits de la reine Jésabel.

Le jubé et le buffet d'orgue sont riches aussi en ornements, qui tout aussi bien que celles qui ont fixé notre attention, furent exécutées par plusieurs religieux de l'ordre.

Tableaux.

1° Quatre tableaux de Mathieu De Visch peints de 1747 à 1751. Ce sont : *Le sacrifice d'Abraham, le sacrifice d'Élie, l'Annonciation et l'Adoration des Mages*. Il reçut pour les quatre toiles 910 florins.

2° Deux tableaux donnés par le Bourgmestre De Vooght, dont l'un représente *Ste-Thérèse réformatrice de l'ordre*, et l'autre *St-Jean de la croix*.

3° *Une Vierge au scapulaire, portant sur ses bras l'enfant Jésus*. Ce tableau copié à Naples, d'après l'original, fut transporté solennellement dans notre ville et placé dans l'église des Carmes, où on le désignait sous le nom de *Beeld van Napels*.

4° *Un Ecce Homo*, d'après l'original du Titien, placé au palais de l'Escurial.

5° *Une naissance du Christ*, par De Deyster.

6° *Une circoncision*, par Vanden Kerckhove.

7° *Jésus dans la crèche, entouré de sa mère, de St-Joseph et d'un ange*, par J. Van Oost, père.

8° Deux tableaux représentant en bustes *le Christ et la Ste-Vierge*.

9° *Un Christ portant sa croix*, magnifique peinture, qui rappelle les plus belles conceptions de Moralès. M. Wagen, Directeur du Musée de Berlin, l'attribue à un autre maître.

Les autres toiles de l'église ne méritent pas l'attention.

CHAPITRE LXXXI.

Les Alexiens ou Frères Cellites.

C'est en 1485 que ces religieux arrivèrent dans notre ville et se fixèrent dans une maison de la rue Ste-Catherine.

Comme ils ne recevaient pas les ordres, ils avaient recours, pour les besoins du culte, à un ecclésiastique étranger à leur couvent. Leur fondateur, St-Jean-de-Dieu, avait eu pour but, pendant toute sa vie, de soigner les malades qu'il réunissait dans les hôpitaux et d'assister, dans leurs derniers moments, les misérables condamnés à la peine capitale. Tel fut aussi le but de ses disciples.

En 1511, ceux de Bruges se construisirent une église. Ils étaient à peine, depuis deux tiers de siècle, établis dans leur monastère, qu'ils durent l'abandonner, lorsque, en 1582, les protestants les frappèrent d'un arrêt de proscription. Disons-le avec regret, il y eut, parmi ces religieux, des hommes indignes de ce nom qui sacrifièrent leur foi au désir de conserver leur pain et leur habitation. Mais, le 15 Mai de l'année suivante, ces mêmes hommes, accusés de plusieurs méfaits, durent, sous peine de mort, quitter leur couvent, qui fut abandonné aux ministres de l'École Bogaerde.

Revenus de leur exil après les temps de trouble, ils ne quittèrent plus leur retraite jusqu'au règne de Joseph II. Elle fut dans la suite convertie en prison militaire. Plus tard ce bâtiment devint un magasin de fournitures militaires. Enfin, en 1841, la ville, par autorisation royale, fit la cession de ce local à l'administration des hospices, pour y établir les frères de charité, chargés d'y soigner les vieillards, les malades et les incurables.

CHAPITRE LXXXII.

ABBAYES.

Abbaye de St-Trond (*Trudo Herissen*).

C'est dans le cours du VII^e siècle que St-Trond fonda, près de Bruges, à Odeghem, cette communauté de filles. De là elles vinrent, comme nous l'avons vu, s'établir dans nos murs, à l'église de Notre-Dame. Puis, elles allèrent se fixer près de l'Abbaye de l'Eeckhoute, où elles véurent sous la même direction que les religieux jusqu'au jour où elles retournèrent à leur ancien couvent d'Odeghem.

En 1582, leur cloître fut presque entièrement détruit par les Gueux et, en 1597, elles s'établirent dans une maison achetée pour elles par M. Jean De Boodt et sa femme Jeanne Van Lede.

Vers 1599, elles obtinrent la permission de se fixer dans le couvent des Frères de St-Martin dit *Stalyzer-Broeders*, situé près de la place *Stalyzer-plaets*.

C'est de là qu'elles furent chassées par la révolution française; mais, elles vinrent s'y abriter de nouveau, après les temps d'orages.

Abbaye de Ste-Godelieve, dite de *Notre-Dame de la Paix*, et désignée depuis 1685, sous le nom de *Ten Putte*.

Originellement fixées à Ghistelles, où elles vivaient en communauté dès l'année 1070, c'est-à-dire, peu de temps après la mort de Ste-Godelieve, ces religieuses furent obligées, dans les troubles du

XVI^e siècle, de chercher un refuge dans nos murs. Elles avaient adopté la règle de St-Benoit, et s'étaient astreintes, depuis 1484, aux rigueurs de la vie claustrale.

Le 4 Août 1622, elles allèrent habiter une maison dite *Magerzoode*, au bout de la rue des Oies. Elles n'y restèrent pas longtemps et profitèrent de l'offre que leur fit Mgr. l'évêque Van Susteren du couvent qu'elles habitent encore aujourd'hui.

En 1725, ce couvent et son église subirent un agrandissement considérable.

Le 25 Novembre 1796, les religieuses, au nombre de trente, furent toutes expulsées de leur couvent et allèrent habiter, dans la rue d'Argent, une maison, où elles continuèrent à suivre la règle de leur ordre, sous la direction de leur abbesse.

Leur maison fut mise en adjudication publique; elles la rachetèrent en effectuant le paiement en assignats, comme l'évêque les y avait autorisées. Elles y rentrèrent en 1800.

Abbaye de Ste-Claire, dite des Urbanistes.

Une jeune fille de haut lignage, née à Cologne et portant le nom de Hermentrude, vint, en 1260, à St-Bavon, lez-Bruges, où elle se fit élever une habitation pour y vivre avec quelques pieuses vierges sous la règle de St-Dominique. Une inspiration céleste la conduisit à Rome, où, après plusieurs refus qui ne purent décourager son enthousiasme, elle obtint du pape Alexandre IV, l'autorisation de fonder un couvent de l'ordre de Ste-Claire. Elle revint à Bruges en 1270 et on lui céda une chapelle consacrée auparavant à la Ste-Vierge Marie, sous le titre de chapelle de Bethléem. Cette chapelle se trouvait à l'extrémité de la rue de Ste-Claire qui reçut ce nom du nouveau monastère, dont les constructions furent bientôt achevées. Le temps

y accumula des richesses sans nombre, et il devint bientôt un des plus florissants du pays. La supérieure portait le titre d'abbesse.

Le couvent et l'église ne purent échapper aux dévastations du XVI^e siècle; mais ils furent relevés après les temps de désordre, et l'église fut consacrée en 1625.

Le 17 Mars 1783, un édit de Joseph II cassa les religieuses de leur couvent; leurs biens furent vendus, leur habitation détruite et il n'en reste plus aujourd'hui qu'une partie du dortoir.

Abbaye dite *Hemeltdale*.

La comtesse de Flandre l'érigea en 1443, dans la commune de Meessen. Ce couvent fut, en 1670, abandonné par les religieuses, qui allèrent se fixer à Dixmude. De Dixmude, elles vinrent, sur une invitation qui leur fut faite, se fixer à Bruges, où elles furent reçues dans l'hospice de la Madeleine. Elles s'adressèrent alors, par l'organe de leur abbesse, Marie Van Zanneghem, à M. Eugène Devicq, doyen de la cathédrale de St-Donat, pour l'acquisition d'un terrain où pussent s'élever tout à la fois un couvent et une église. On appropriâ à cet usage l'emplacement d'une blanchisserie, située dans la partie *Est* de la rue Ste-Claire, à proximité du château dit *Houtmarck*.

En 1672, ce château (voyez chap. XLVI), fut incorporé dans l'enceinte de l'abbaye, qu'on reconstruisit en partie. Quant à l'église, elle fut entièrement rebâtie et, le 26 Juillet 1716, Monseigneur Van Susteren en fit la dédicace.

A l'époque de la révolution française, ce couvent fut supprimé; mais le bâtiment échappa à la destruction et aujourd'hui il est habité par des religieuses. L'église est remarquable par la richesse des sculptures sur bois, qui la décorent.

Couvent de Spermaille (*Spermailgen*.)

Une noble demoiselle, qui portait le nom de Geele, fonda, en 1200, à Slype, un couvent de religieuses de l'ordre de Citeaux. Elle donna à cette maison le nom de Nienlant, et quant à la chapelle qu'elle fit bâtir, elle la dédia à St-Pierre. Elle fit à cette communauté dotation de sa terre de Hunckevliet, dotation qui fut confirmée par le pape Innocent III, le 4 Août de la même année.

La comtesse de Flandre Jeanne approuva ces dispositions.

En 1241, Gilles De Brene, originaire du Hainaut, prêtre de haute naissance, tout à la fois prévôt de St-Sauveur à Harlebcke, chanoine de St-Donat à Bruges et chancelier de Flandre, fonda dans le village de Ziezecele (aujourd'hui Syssecele) le couvent de Spermaille, qu'il qualifia de *nouvelle Jérusalem* et qu'il donna ensuite aux dames de l'ordre de Citeaux établies à Hunckevliet. Ces religieuses vinrent aussitôt habiter leur nouvelle demeure située près de Bruges. Ce même M. De Brene mourut dans cette maison, qu'il habita trente ans; on lui érigea un monument magnifique dans la chapelle.

Détruit en 1578, ce couvent fut, en 1600, remplacé par un autre qu'on éleva dans la rue *Snaggaerts*. Marie De Raniers en était alors abbesse; elle le fut vingt-neuf ans et c'est elle qui fit bâtir une église à trois nefs, dans chacune desquelles se trouvait un autel; cette église fut consacrée, le 8 Octobre 1632, par l'évêque Servais Quinckerius.

La révolution française entraîna l'expulsion de ces religieuses et la vente de leur monastère, qui fut affecté comme domicile à plusieurs familles. Quant à l'église, elle fut convertie en magasin de fourrages. Depuis quelques années tous ces bâtiments sont de nouveau occupés par une congrégation religieuse.

CHAPITRE LXXXIII.

COUVENTS DE FEMMES.

Béguinage.

Les religieuses de cette maison furent, en 1224, installées sous le titre de *Vestales*, par Jeanne de Constantinople, comtesse de Flandre, qui céda ses droits à sa sœur Marguerite. Cette dernière accorda à la congrégation divers privilèges, sur lesquels renchérit encore Gui de Dampierre et qui furent confirmés par Louis de Nevers, par Jean de Bourgogne, Charles IV et Philippe II.

Ce monastère n'était pas dans le ressort de la ville, mais sous la juridiction du Bailli-chef et de l'évêque. Il était à l'abri de toute contribution urbaine, et tous les trois ans, on procédait, au nom du prince, toujours reconnu patron de droit, à l'élection de la supérieure, nommée *Groot-Jufvrouw*.

En 1582, les religieuses, qui avaient leur demeure au *Steert*, reçurent l'ordre de se rendre dans l'enclos du Béguinage. Quant à leurs habitations, elles furent données, comme ateliers, aux tisserands de la paroisse de Bailleul.

Le 9 Janvier 1584, l'église du Béguinage, qui alors servait de magasin de blé et de paille, fut la proie d'un incendie causé par l'imprudenee. Cette église s'élevait au milieu de l'enceinte.

Elle fut remplacée, après le départ des Huguenots, par celle que

nous voyons aujourd'hui, et qui n'offre de remarquable qu'un tabernacle de bois de chêne et deux tableaux, un *Crucifiment*, par Van Oost, et une *Assomption*, par un peintre de l'école de Rubens.

—

Les Sœurs Noires de Bethel (Kastogno-boom Nonnen.)

C'est en 1561 que ces religieuses vinrent se fixer dans une maison située près de la *Place de l'Ancre* qui, plus tard, fut convertie en couvent, lorsqu'elles eurent recueilli assez de dons volontaires pour en entreprendre la construction.

Leur existence était toute de dévouement : elles soignaient les malades à domicile et tenaient trois écoles différentes de filles auxquelles elles apprenaient la dentelle, la couture et le tricot. Elles étaient de ce chef obligées de payer une redevance annuelle aux corporations des libraires et des maîtres d'école. Elles continuèrent, jusqu'en 1715, leur ministère d'enseignement.

En 1580, elles furent contraintes de quitter leur couvent qui, bientôt après, fut saccagé par les Gueux.

Rentrées dans leur monastère, après les troubles religieux, elles ne l'abandonnèrent plus jusqu'au décret de Joseph II. Leurs bâtiments furent démolis : ils se trouvaient dans la rue Neuve de Gand, là où l'on voit aujourd'hui la maison marquée section C 15, N° 30. Ils avaient une issue dans la rue de Groeninghe par une grand'porte qui existe encore.

Ce sont ces mêmes religieuses qui occupent aujourd'hui le couvent du marché du Mercredi, et elles se sont conservé la mission de soigner les malades à domicile.

L'intérieur du bâtiment renferme quelques tableaux de mérite que les amateurs doivent admirer.

—

Le couvent nommé *Maegdendale*, et plus tard connu sous le nom de *Betagne*.

Cette communauté fut installée, en 1460, à l'extrémité de la rue des Carmes, en face de la Société de St-Sébastien. Les religieuses, qui suivaient la règle de St-Augustin, étaient des femmes qui, après avoir mené une vie irrégulière dans le monde, se vouaient au service de Dieu, sous le nom de *Filles repenties*.

Leur principal bienfaiteur fut M. Chrétien Donkerklocke, simple prêtre domicilié à Gand, qui leur céda tous ses biens.

Chassées de leur couvent par les Gueux en 1578, elles n'y revinrent qu'en 1584. Dès lors leur institution changea de nature : on n'y admit plus que des personnes honnêtes et l'on commença à lui donner le nom de *Betagne*.

Leur maison fut, comme tant d'autres, interdite sous Joseph II, en 1784. Leurs biens furent confisqués, leur habitation fut démolie et c'est aujourd'hui un jardin légumier.

Sœurs Grises dites de St-Élisabeth.

Ce couvent fut établi en 1468 au côté Sud de la rue du Vieux Sac, et le nom de cette rue vient même du costume de ces religieuses, qui déjà, depuis quelque temps, habitaient cette ville et vivaient sous la règle de St-François, sous la direction des frères de l'*Observance*, dits *Frères Gris*.

Elles furent, vers la fin du XVI^e siècle, chassées par les Gueux de leur couvent, et obligées de quitter la ville. Leur habitation fut alors mise à la disposition des Tisserands de Hondschoote et De Bales. Au rétablissement de la paix, ces religieuses rentrèrent dans leur monastère.

Elles furent, en 1629, astreintes au régime claustral.

Leur chapelle, construite en 1691, et consacrée le 18 Octobre de

la même année, par Monseigneur Guillaume De Bassery, était assez élégante.

L'occupation journalière de ces saintes filles était de soigner les femmes aliénées, qu'elles entretenaient aux frais de leurs familles et de la ville.

Expulsées en 1784 par le décret de Joseph II, elles virent la destruction de leur couvent, dont il ne reste plus qu'une partie convertie en maison sous la section D 6, n° 26.

Les Colettines ou Clarisses.

Ces religieuses, qui s'étaient rangées sous la règle de St-François, arrivèrent à Bruges en 1469. Leurs bienfaiteurs furent Maximilien d'Autriche et son épouse la duchesse Marie de Bourgogne, qui leur donnèrent, non loin de la porte Ste-Catherine, l'emplacement nécessaire pour la construction d'une église et d'un couvent, à l'endroit où se trouve leur maison actuelle. La duchesse Marie en posa elle-même la première pierre dans une solennité qui eut lieu en 1469.

A la cérémonie de la dédicace, qui fut célébrée, en 1477, par l'évêque Henri de Tournai, assistèrent les deux illustres personnages et la belle-mère de la princesse Marguerite d'York.

Ces religieuses furent deux fois proscrites, en 1580 et en 1784. Leur couvent fut, dans cette dernière circonstance, vendu et démoli. Plus tard elles obtinrent la cession d'un autre terrain ainsi que l'ancienne chapelle de la corporation des peintres. Elles y élevèrent leur couvent et y restèrent jusqu'en 1841, où elles revinrent à leur ancien local sur lequel elles venaient d'élever tous les bâtiments dont elles avaient besoin.

Les Carmélites de Slon.

Elles appartenaient à l'ordre de la Ste-Vierge du mont Carmel et arrivèrent dans cette ville en 1487. Un M. Martin Reyngout leur donna le moyen de se construire un monastère dont on posa la première pierre, le 9 Juillet 1490.

Ce couvent acquit bientôt de prodigieux accroissements sous la direction de dame Jacqueline Anchemant et il était un des plus beaux de la ville, lorsque l'arrivée des Gueux fit erandre pour son existence. Mais une circonstance le sauva : la supérieure de la communauté était Anne Brissans, nièce du fameux Brissans, commandant de l'armée hollandaise : l'intervention d'une sœur chérie le désarma.

Ces religieuses furent moins heureuses en 1783 : le décret de Joseph II fit fermer leur cloître. Elles abandonnèrent alors leur couvent, virent vendre leurs biens, et les bâtiments devinrent la caserne qu'on voit à l'extrémité de la rue St-George, au lieu nommé *Flamingdam*.

Chartreuses dites de Ste-Anne au désert.

C'est sur le territoire de la commune de St-André lez-Bruges, que ces religieuses se fixèrent d'abord. Nous devons énumérer ici les bienfaiteurs de cette communauté.

En 1548, un chirurgien, du nom de Guillaume Schote, leur donna sa demeure et trente-et-une mesures de terre.

Par un acte de 1549, Louis, comte de Flandre, leur fit une rente perpétuelle de cinquante livres tournois.

Baudouin De Vos fit plus encore. Deux de ses filles étaient entrées dans ce couvent et en devinrent prieures en 1562. Il fit alors bâtir à ses frais une belle et magnifique église avec trois autels, et agrandit le bâtiment d'une manière considérable.

Une dame De Metteneye fit plus tard les frais d'autres agrandissements, et finit par prendre elle-même l'habit avec une de ses filles dans cette communauté à laquelle elle légua trente mesures de terre, et une rente perpétuelle de 450 livres parisis.

En 1492, le couvent est incendié par les Gantois. Les religieuses sont complètement ruinées.

Elles se réfugièrent alors chez les Carmélites, d'où elles revinrent dans leur ancien monastère, après les temps de troubles. La révolution religieuse du XVI^e siècle les en chassa de nouveau, et elles durent plus tard revenir dans leur ancien asile situé rue du Vieux Bourg, qu'elles firent agrandir pour les besoins de la communauté. La nouvelle église qu'elles firent construire alors existe encore aujourd'hui.

En 1785, un décret de Joseph II les proscrivit une derrière fois. Tous les bâtiments furent vendus, leur modeste retraite fut convertie en estaminet et leur chapelle en salle de concert. C'est là que s'installèrent en 1829, les sœurs de charité.

Les Annonciades ou sœurs rouges.

C'était une association de sœurs hospitalières, instituées par Elisabeth Bruynsteen, qui fit élever, non loin des remparts de la ville, un couvent ou hôpital consacré à Ste-Élisabeth. Cette communauté ne se composait d'abord que de huit personnes qui soignaient les infirmes et les pauvres étrangers et qui donnaient même aux malades des secours à domicile.

Plus tard elles se chargèrent de l'instruction de jeunes filles et prirent même des pensionnaires, dont le nombre toujours croissant les força dans la suite, d'agrandir leurs bâtiments.

En 1511, elles adoptèrent un genre de vie plus retirée et plus austère.

En 1518, Marguerite, fille de l'empereur Maximilien et tante de Charles V, associa aux vingt-six religieuses, que renfermait le couvent, huit autres sœurs Annonciades qu'elle avait fait venir de Bourges en Berry, où Jeanne de Valois, fille de Louis XI, avait fondé cet ordre en 1500.

La communauté de Bruges s'établit alors dans le couvent des Frères Mineurs de l'observance, situé hors de la porte des Baudets.

Elles y restèrent jusqu'à la révolution du XVI^e siècle. Expulsées en 1566, elles avaient cru trouver un asile dans la ville de Bruges; mais au bout de six mois, elles en furent chassées, et, en 1578, le couvent, qu'elles avaient occupé hors de la porte des Baudets, fut démoli de fond en comble.

Elles revinrent à Bruges en 1620 et se firent construire un monastère dans le lieu même qui leur avait servi de refuge en 1566. Ce terrain se nommait primitivement *Espinoy ou Jardin de velours*. Il était situé le long du quai des Foulons, là où se trouve aujourd'hui le chemin de terre de St-Gilles, section E 12, N^o 50.

Le décret de Joseph II provoqua la vente et la démolition de ce couvent, en 1784.

Engeldade, autrement nommé couvent des Jacobines.

L'origine de ce couvent remonte à l'année 1284. Il fut érigé dans la paroisse et seigneurie d'Asselbronck, le long de la route d'Oedelem, au-delà du sentier qui aboutit à l'église, dans un lieu où l'on voit encore aujourd'hui deux grandes fermes contiguës. La fondatrice de cette communauté religieuse s'appelait Avezoete Van Dam.

Elle s'enferma avec sa sœur Sibille, Marguerite Van Gendt et Christine d'Ypres, dans une petite habitation qu'elles s'étaient choisie.

M. le chevalier Baudouin, d'Assebrouek, prit une grande part à cette fondation par sa générosité; car il leur céda, en 1291, une partie de terre de vingt-quatre mesures. La communauté se forma sous le patronnage de St-Michel et adopta la règle de St-Dominique. Lorsque, en 1295, elle fut reconnue comme régulière, elle reçut en donation du comte Gui De Dampierre un arpent de terrain et plusieurs immunités.

La révolution religieuse du XV^e siècle sévit contre cette maison. La propriété fut confisquée; les meubles furent vendus, les religieuses expulsées. Elles ne revinrent dans leur asile qu'en 1584 et elles y restèrent jusqu'à la fin du XVI^e siècle.

Elles avaient pris en location dans le courant du XV^e siècle (voyez Chap. XXXIV), l'hôtel de Lessinghe. En 1554, elles firent moyennant la somme de 88 livres de gros, l'acquisition d'une maison avec terrain, située dans la rue dite *Klophamer-straet*, près de l'ancien hospice de Nazareth (aujourd'hui église de la Madeleine). Elles y établirent un refuge qui, en 1597, fut converti en couvent.

L'église fut achevée en 1611 et consacrée par Monseigneur De Rodoan, évêque de Bruges, qui la dédia à l'Archange St-Michel.

En 1783, le 17 Mars, les religieuses reçurent du Magistrat de la ville l'ordre de quitter leur maison, et les sœurs du St-Esprit vinrent habiter leur local. Celles-ci ne tardèrent pas à recevoir le même ordre, et leur couvent, confisqué par la république française, fut vendu publiquement. Quant aux bâtiments de l'ancien couvent, ils furent démolis et sur leur emplacement s'élève aujourd'hui un établissement pour les aliénés, connu sous le nom de St-Dominique.

Sœurs de la conception, dites du Saint Esprit.

Il nous est impossible de fixer l'époque où ces religieuses se fixèrent dans notre ville. Il en est question pour la première fois en 1580, lorsque les protestants les chassèrent de leur couvent qu'ils

mirent à la disposition de l'hôpital St-Jean, pour y recevoir les pestiférés. Quant aux sœurs, elles se réfugièrent à l'hospice St-Obert, dont nous avons parlé, chapitre LXXIX.

Après le départ des Gueux, elles revinrent à leur ancien asile dont les bâtiments furent en partie reconstruits en 1620.

Forcées de nouveau, en 1788, de quitter leur monastère, par ordre du Magistrat qui en trouvait l'habitation insalubre pour les jeunes personnes qui y faisaient leur éducation, elles eurent, toutefois, la faculté de se fixer dans l'ancien couvent des Sœurs Jacobines. Un décret de la république française les en chassa en 1769.

Quant au couvent, situé dans la rue du Grand St-Esprit, il fut rasé dans toute son étendue.

Chassées de leur asile, quelques-unes de ces religieuses n'en continuèrent pas moins leur ministère d'éducation dans quelques maisons particulières. Toutes sont décédées aujourd'hui et leur communauté a cessé d'exister.

Couvent de Sarepta.

Les religieuses de ce couvent suivaient la règle de St-Augustin, d'abord fixées à Biervliet; elles allèrent, le 17 Novembre 1483, dans la commune de Moerkerke (appelée jadis *Ten Slove*). Les troubles du XVI^me siècle les forcèrent de se retirer à Damme, où elles avaient déjà un refuge, dont elles firent un couvent. Les fortifications dont on entourait cette ville, en 1617, les forcèrent de nouveau de quitter leur asile: elles se transportèrent alors à Bruges, et allèrent habiter l'hôtel St-Pol (voyez chap. XLVII), après y avoir été autorisées par le magistrat et par l'évêque.

Les héritiers de feu M. Zegherus Lauwers, et de sa femme, dame Marguerite Van Hoogenlande, leur accordèrent généreusement pour

la construction tous les matériaux qui provenaient de la chapelle de St-André, fondée par eux, est située dans la paroisse de Ste-Catherine, près de Damme. Ces généreux bienfaiteurs leur accordèrent en outre les revenus, rentes et biens de cette chapelle, à la condition de faire célébrer annuellement quelques messes en leur honneur. Leur convent fut supprimé, en 1784, par Joseph II.

Les Carmélites Déchaussées dites *Thérésiennes*.

L'année 1624 vit arriver dans nos murs une sainte personne, Marie de la Croix, suivie de douze religieuses et de deux novices. Elles obtinrent l'autorisation de se construire un convent, et choisirent, pour cet objet, une maison de la rue des Aiguilles. Après une année de séjour, elles allèrent se fixer dans un hôtel connu sous le nom de Frenis. C'est alors qu'elles firent l'acquisition d'un local dans la rue d'Ostende pour compléter leurs bâtiments et se construire une église.

L'arrêt de proscription les atteignit sous le règne de Joseph II; leur habitation fut convertie en hôpital militaire; et quant à leur église, c'est aujourd'hui le temple protestant.

Dans les premières années de ce siècle, elles se formèrent de nouveau en communauté et choisirent pour demeure l'hôtel de Watervliet (voyez Chap. L). Elle le quittèrent en 1852 pour s'installer dans un convent qu'elles avaient fait construire sur l'emplacement de l'ancienne école latine.

Les pénitentes ou Capucines.

Elles arrivèrent de Bourbourg à Bruges en 1644, dans l'intention de fonder un couvent. Mais l'évêque de cette ville, M. Nicolas Haudion, effrayé du nombre prodigieux de monastères qui peuplaient la ville, leur refusa son approbation.

Elles revinrent, en 1652, malgré le mécontentement d'une grande partie de la population, et reçurent un excellent accueil de l'évêque, Vanden Bosch, et d'un membre de la noblesse, M. Jean De Lannoy, dit de Mongeval. L'intervention de M. Jean Van Pamele, curateur des RR. PP. Capucins et des Clarisses, leur fit même obtenir une habitation.

Leur premier asile était d'abord près du cimetière de Ste-Anne. Mais, pour des raisons de salubrité, elles le quittèrent et obtinrent, en 1699, un nouveau local près de l'école Bogarde. Elles s'y installèrent en 1701. Mais en 1784, elles furent contraintes de l'abandonner pour y revenir en 1791 et le quitter de nouveau en 1796. C'est sur son emplacement que les Rédemptoristes ont fait, depuis quelques années, élever une élégante chapelle à laquelle on travaille encore en ce moment.

Quant à l'ancien couvent des Sœurs Pénitentes, il fut converti en maison de correction. Les détenus furent, en 1739, par ordre de l'impératrice Marie-Élisabeth, transférés à l'hôpital de la Madeleine; et l'ancien bâtiment finit par être vendu publiquement.

Aujourd'hui plusieurs habitations particulières s'élèvent sur l'emplacement de l'ancien couvent des Sœurs pénitentes.

Les Nonnes Anglaises de St-François.

Elles arrivèrent en cette ville le 4 Septembre 1621. Bannies d'Angleterre, à la suite des persécutions exercées contre les catholiques sous le règne d'Élisabeth, elles se fixèrent dans le Brabant, puis dans la ville de Nieuport en Flandre, que l'insalubrité du climat les força bientôt de quitter.

À peine arrivée à Bruges, cette communauté obtint cession d'une partie du château du comte (*Grave-Kasteel*), situé Cour du Prince.

M. Mare d'Ognate, un des principaux bienfaiteurs de ces prosrites, se chargea de la construction du couvent, et elles purent s'y installer en 1664.

Ces religieuses, dont la supérieure obtint en 1721, le titre d'abbesse, s'occupaient spécialement de l'instruction des jeunes demoiselles.

La tempête révolutionnaire de 1794 les força de s'émigrer, et elles se rendirent en Angleterre où elles reçurent la plus généreuse hospitalité. Pendant leur absence, leur couvent fut démoli, et la seule trace qui en reste, ce sont quatre fenêtres maçonnées que l'on voit aujourd'hui dans le mur Est de la Cour du Prince.

Le Couvent Anglais.

Sous Élisabeth et ses successeurs, la persécution avait forcé une foule de couvents et de catholiques de chercher un refuge sur le continent : le couvent des Chanoinesses régulières de l'ordre St-Augustin, s'établit dans le monastère de Ste-Monique, à Louvain.

Bientôt leur nombre s'accrut au point qu'elles durent se diviser.

Une partie d'entr'elles firent l'acquisition du couvent de Nazareth, à Bruges, situé dans la rue des Carnies, à l'Ouest du monastère de Betagne, et vinrent l'habiter en 1629.

En 1736, l'ancienne église du couvent, fut démolie et les fondements de l'église actuelle furent jetés. Monseigneur Henri Van Susteren en posa, le 12 Mars, la première pierre; et il la consacra le 7 Avril 1759.

L'emprise de quelques petites maisons, donna lieu, en 1755, à un conflit de juridiction paroissiale entre le curé et les marguilliers de la paroisse de Ste-Anne d'une part, et le couvent Anglais et le directeur de l'autre. En vertu d'un *concordat*, signé, *amore pacis*, par les deux parties, et par Monseigneur Van Susteren, évêque de Bruges, concordat qui est encore en vigueur aujourd'hui, il est stipulé : *Que le directeur spirituel* du couvent a une juridiction complètement indépendante de la paroisse de Ste-Anne, pour l'administration des sacrements aux religieuses, aux pensionnaires Anglaises, Irlandaises et Écossaises, et pour leur enterrement. Quant aux autres pensionnaires et personnes séculières, habitant dans le couvent, les pouvoirs spirituels sont partagés.

A l'époque de la tourmente révolutionnaire, les Dames de cette maison furent, comme celles du *Prinzenhof*, forcées de se réfugier en Angleterre. Elles s'embarquèrent à l'Écluse, après en avoir obtenu l'autorisation du duc d'York, général commandant en chef l'armée britannique sur le continent européen, autorisation datée d'Anvers, le 25 Juin 1794.

A l'époque de la paix d'Amiens, elles revinrent dans leur couvent de Bruges où, malgré la guerre qui ne tarda pas à se rallumer entre l'Angleterre et la France, elles reçurent constamment du gouvernement français une protection toute spéciale, au point que le couvent fut même déclaré personne civile par décret du 11 Juin 1806.

De nouveau molestées, sous plusieurs rapports, par le gouvernement hollandais, les Dames anglaises furent sur le point de quitter notre ville pour rentrer en Angleterre, où se sont fixés, pour y

jouir d'une entière liberté, tous les couvents anglais, qui, avant la révolution française, étaient établis en Belgique.

Un nouvel ordre de choses leur a permis de continuer l'œuvre utile qu'elles ont entreprise dès leur entrée dans ce pays. Vouées à l'éducation des jeunes personnes, elles n'ont jamais cessé de déployer, dans l'accomplissement de cette tâche, un zèle et une intelligence qui expliquent et justifient la réputation dont jouit partout leur enseignement. M. De Foere, membre de la Chambre des Représentants, est, depuis 1825, le directeur spirituel de cet établissement.

Quelques mots maintenant sur l'église de ce couvent.

Elle est d'ordre Corinthien; Pulinx en fut l'architecte. L'intérieur de la coupole fut, en 1859, peint en grisaille (haut-relief), par M. Dieleman de Gand, aujourd'hui directeur de l'Académie de peinture à Bois-le-Duc. La composition centrale est l'apothéose de St-Augustin, entourée de quatre sujets relatifs à la vie et à la mort du saint.

Les panneaux qui séparent les vitraux placés au-dessous du dôme, aussi bien que les pendentifs, sont également peints en grisaille par M. Ch. Picqué de Deynze, peintre d'histoire à Bruxelles. Les sujets sont quatre scènes de la vie de St-Augustin. Les quatre Évangélistes sont peints sur les pendentifs.

Cinq beaux tableaux ornent l'intérieur de cette église : 1° *Une Sainte Famille*, par un peintre de l'école de Raphaël, morceau du plus haut mérite et de grande valeur, qui vient de la collection de Mgr Wellens, évêque d'Anvers. 2° *Une Fuite en Égypte*, par Picqué. 3° *Un Reniement de St-Pierre*, par Gherardo delle notti (Van Hondhorst). 4° *La Bénédiction de Jacob*, par Jordaens. 5° Enfin, *le Triomphe de la Croix*, par Rubens. Cette dernière page sort du cabinet de M. Schamp De Ravestein à Gand.

La voûte de l'abside offre de gracieuses arabesques qui toutes sont dorées aussi bien que les chapiteaux des pilastres, leurs cannelures et les moulures de la corniche.

Quant à l'autel, c'est une pièce capitale formée de vingt-deux fragments de marbres antiques d'Égypte et de Perse. Autour de la

niche qui s'élève au-dessus de l'autel, sont quatre colonnes qui soutiennent une espèce de dôme ou de dais. Elles sont en pierres d'agate, dont tous les fragments sont rapportés avec tant de soin, que les dessins forment symétrie sur les quatre colonnes. Les panneaux de l'antependium sont en albâtre de la plus grande finesse, et travaillés avec le même art. C'est à Rome que le couvent fit acheter cet autel, et c'est de Rome que sont venus les ouvriers qui l'ont placé.

Ce magnifique objet d'art excite l'admiration de tous les étrangers qui viennent visiter l'église du couvent anglais, et le nombre des visiteurs est considérable.

Voici les monuments funéraires qu'on trouve dans cette église :

1° De dame Lucie-Thérèse Herbert de Powis, fille du duc de Powis, marquis de Montgomery, gouverneur en chef du palais du roi, et d'Élisabeth Somerset, duchesse de Powis, gouvernante de S. A. R. le prince de Galles. Elle mourut en 1744, après avoir été 33 ans supérieure du couvent.

2° De Marie Herbert de Powis, vicomtesse *Montis acuti*, sœur de la précédente, décédée le 30 Octobre 1745.

3° De dame Marie-Anne Gifford, fille du chevalier Jean Gifford, et de dame Catherine de Middleton, morte le 23 Avril 1759.

4° De la demoiselle Caroline-Marie, fille du seigneur Charles Talbot de l'ancienne famille de Shrewsbury, et de dame Marie Mostyn. Elle mourut pensionnaire au couvent, à l'âge de 16 ans, le 10 Janvier 1782.

5° De dame Marie-Augustine More, fille de Thomas More, chevalier de Barnbrough, et de dame Catherine Gifford. Elle descendait, au huitième degré, en ligne directe, de l'illustre famille de Thomas More, grand chancelier d'Angleterre, sous Henri VIII. — Décédée le 25 Mars 1807, après avoir, pendant 41 ans, gouverné le couvent, en sa qualité de supérieure.

Les Maricoles (Marticonen.)

Ces religieuses arrivèrent à Bruges en 1670, et se fixèrent dans une maison de la rue du Vieux Sac, où elles sont encore aujourd'hui. Placées d'abord sous la direction du curé de St-Jacques, elles furent longtemps forcées d'assister au service divin dans cette église. Elles obtinrent, il y a quelques années, l'autorisation de se construire une chapelle pour leurs exercices religieux.

Couvent des Apostolines.

Elles vinrent de Malines à Bruges en 1717, sur la demande de l'évêque Henri Van Susteren, qui leur fit accorder pour demeure une vaste maison avec chapelle, connue sous le nom de *Mager Zoode*, et qui était située au bout de la rue de la Grue. C'était celle où primitivement s'étaient établies les sœurs de Ste-Godelieve.

Ce couvent des Apostolines fut, comme tous les autres, balayé par le vent révolutionnaire.

Après la révolution, elles obtinrent une maison attenante au couvent des Carmes Déchaussés; mais, depuis peu d'années, elles se sont fixées dans l'ancienne demeure des seigneurs Adornes, près de la chapelle de Jérusalem qui leur sert d'église.

Sœurs de charité.

Leur établissement dans cette ville date du 17 Juin 1820. Leur première habitation fut une maison sise rue Vieux Bourg, section C 20, N° 10, où séjourna jadis un homme connu dans l'histoire, M. Pierre Lanchals.

Elles restèrent dans ce local jusqu'en 1829, époque où on leur céda l'ancien couvent des Chartreuses. Un grand nombre de vieilles femmes et d'infirmes sont confiées à leur soin.

Les Rédemptoristines.

C'est en 1841, que la supérieure des Rédemptoristines, venant de Vienne en Autriche, arriva à Bruges, accompagnée de deux religieuses, pour fonder en Belgique l'ordre de St-Alphonse Marie de Liguori, sur la demande qu'en avait faite l'évêque de cette dernière ville à l'archevêque de Vienne. Elles habitèrent d'abord une maison sise dans la rue du St-Esprit, où elles ont séjourné jusqu'en 1845. Elles obtinrent alors la cession d'un terrain qui autrefois avait été occupé par les sœurs Capucines. C'est sur ce terrain qu'elles élevèrent un nouveau couvent et une église, qui mérite, sous beaucoup de rapports, l'attention du touriste. Un frère Rédemptoriste a dressé le plan de cette construction.

CHAPITRE LXXXV.

HOSPICES.

Hôpital St-Jean.

Il fut érigé pour les pauvres malades des deux sexes. Il en est question pour la première fois en 1188. Le magistrat imposa aux frères, qui le desservaient, l'observance de quelques statuts. A ces frères, on adjoignit plus tard quelques sœurs pour le service des personnes du sexe. Aujourd'hui des religieuses sont seules chargées du soulagement des malades.

En 1275, un chanoine de Tournai, nommé Arnold, affecta à l'hôpital de Bruges toutes les dotations qu'il avait faites pour l'établissement d'un hospice à Maldeghem, mais à condition que les malades de Maldeghem seraient reçus dans celui de Bruges, ce qui se pratique encore aujourd'hui.

En 1530, on enclava dans l'hôpital une grande partie de terrain, longant la rue nommée *Bagten Wyngarde*, et qui jusque là, avait appartenu au Béguinage.

En 1597, la communauté fut constituée en ordre religieux sous la règle de St-Augustin.

Cette institution ne fut pas supprimée à l'époque des troubles religieux du XVI^e et XVIII^e siècle. On eut égard au but de l'institution.

Il y a dans l'église de cet établissement des tableaux remarquables; mais ceux qu'on rencontre dans la salle de réunion sont tellement précieux, qu'ils méritent une mention particulière.

Tableaux de l'église.

1° *Une sainte famille* copiée par Van Oost, d'après l'original de Rubens.

2° *Une Ste-Apolline*, décorant l'autel consacré à cette sainte.

3° Deux grandes figures de saintes, peintes avec beaucoup de talent par M. H. Beequet, jeune artiste Brugeois, qui donne les plus belles espérances.

Dans la salle de réunion, tous les amateurs vont voir les magnifiques peintures de Hemling, sur lesquelles nous laisserons parler un écrivain français d'un grand mérite, Hippolyte Fortoul.

« Dans une salle qui sert aux réunions du conseil, dit-il, un gardien ouvrit, devant nous, les volets d'un tableau qui dans le même instant éblouit nos yeux et leur arracha des larmes. Au-dessous était écrit avec une date du XV^e siècle, le nom de Hans Hemling. Nous ne connaissions point ce nom, ni rien de semblable à l'impression de la page qui le portait. Nous fûmes réduits à consulter l'érudition du gardien; il nous apprit, que Hans Hemling était un pauvre malade qui avait été antrefois recueilli à l'hospice, et qui n'avait pu payer les soins des infirmiers, qu'avec les ouvrages de son pineau....

« Notre guide nous montra encore une petite ehâsse de Ste-Ursule, décorée, par la même main, de peintures dont la délicatesse défie les plus fines miniatures, et dont l'expression égale celle des ouvrages les plus renommés. Dès lors nous n'avons plus parcouru de ville, ni de galerie, sans y chercher les traces de Hemling. Maître pieux, en remuant au fond de mon cœur les secrètes tristesses qui nous viennent de Dieu, et qui rappellent à lui, c'est vous qui, le premier, m'avez fait sentir et comprendre l'art! »

Hôpital de la Madeleine.

Il fut fondé pour les lépreux hors de l'enceinte de la ville, dans le lieu même où se trouve aujourd'hui la station du Chemin de Fer. L'agrandissement que la ville avait subi de ce côté en 919, l'avait trop rapproché des remparts. En 1012, le bâtiment fut démoli, et les malades furent transférés, plus loin de nos murs, sur la route de Dixmude.

Un nouvel agrandissement de l'enceinte, en 1270, renouvela les mêmes inconvénients.

En 1578, comme nous l'avons vu page 293, le bâtiment en question fut démoli à son tour, et les malades transférés dans un local de l'hôpital de Nazareth dit aussi *Ackerzieken*, où ils reçurent les mêmes soins jusqu'en 1759. Cet établissement changea alors de destination, et fut converti en maison de correction ou de détention.

Hospice et chapelle de Notre-Dame des Aveugles.

La fondation de cet établissement remonte à la plus haute antiquité; mais on ne saurait préciser la date, parce que les pièces les plus authentiques se sont égarées dans nos époques de troubles.

La comtesse Marguerite se chargea, en 1279, de tous les frais de construction et de réparation qu'exigeait cet hospice.

On y accueillait tous les pauvres voyageurs étrangers, arrivant en ville par la porte Maréchale, en leur fournissant gratuitement la nourriture et le logement.

L'érection de la chapelle eut lieu en 1505, en commémoration de la bataille de Mons-en-Puelle. Elle était de bois; Robert de Béthune en fut le fondateur, et, non content de la doter richement, il y institua un refuge pour 15 personnes aveugles.

En 1652, avec le consentement de Monsieur Van Pamelc,

l'église fut reconstruite en pierres, et la dédicace en fut célébrée le 18 Août de la même année. Elle existe encore aujourd'hui, et renferme plusieurs objets d'art assez curieux. Quant à l'hospice, il a disparu et il est remplacé par plusieurs maisons ou Hôtels-Dieu.

Hospice ou hôpital de Notre-Dame de la Poterie.

Originellement placé dans la circonscription de la commune de Ste-Croix, cet établissement fut enclavé dans la ville en 1332. Son nom de la Poterie, lui vient de ce que la chapelle des Potiers se trouvait à proximité; plus tard cette chapelle fut cédée à l'hospice, pour une rente annuelle de 24 escalins.

Une dame de haut lignage, dont il nous a été impossible de retrouver le nom, fonda cet hôpital pour douze vieilles femmes indigentes, à qui elle prodigua elle-même, pendant toute sa vie, les soins les plus charitables.

Il nous est également impossible de préciser l'époque de la fondation de cet hôpital. Plusieurs la fixent à l'année 1164; mais c'est une assertion qui manque de preuves. Ce que nous pouvons affirmer c'est que, en 1232, cet établissement était déjà connu sous le nom de Notre-Dame de la Poterie, attendu qu'il en est question dans une lettre de l'évêque de Reims, qui porte cette date, et où il entre dans certains détails sur cette maison.

En 1276, sa Sainteté Jean XXII, et le doyen de l'église de St-Donat autorisèrent la communauté à se faire bâtir une église, à agrandir l'hôpital et à y joindre un cimetière; mais, comme les fonds manquaient, la réalisation du projet fut remise à l'année 1288, où le comte de Flandre fit don aux religieuses, d'une mesure de terrain.

Une nouvelle église fut construite et achevée en 1338.

En 1625, on y ajouta une seconde nef avec autel, et ce fut dans la cérémonie de consécration, que l'on plaça dans une niche une statue

de la Vierge, à laquelle le peuple attribuait le don des miracles.

Jusqu'en 1620, il y avait attachés à l'établissement, un chapelain, un administrateur et un sous-aide : ces trois fonctions furent alors supprimées. Depuis lors, cette maison n'est plus desservie que par quinze sœurs, qui vivent sous la règle de St-Augustin et qui soignent les vieilles femmes envoyées par l'administration des hospices.

Quant aux objets d'art qu'on rencontre dans l'église, il y en a plusieurs d'assez remarquables.

Hospice St-Julien.

La fondation de cet hospice date de 1275. Il fut placé sous l'invocation de Notre-Dame d'Égypte. Plusieurs filles pieuses s'y étaient réunies et vivaient chrétiennement en mettant en commun leurs gains et leurs salaires. La direction se composait de plusieurs curateurs et d'un directeur principal, qui était laïque.

Un accord conclu en 1505, entre le magistrat de la ville et les curateurs de la communauté, stipula l'engagement d'accueillir dans cet hospice les pauvres voyageurs étrangers, et de leur fournir gratuitement la nourriture et le logement.

En 1551, quelques frères hospitaliers s'y établirent, pour soigner les voyageurs indigents, et c'est alors que l'on appela l'établissement hospice de St-Julien.

On y accueillit, en 1600, à la demande du magistrat, huit malheureux aliénés d'esprit, dont l'entretien incombait à la ville. Depuis 1785, cet établissement a cessé d'avoir une autre destination. C'est aujourd'hui l'un des hospices d'aliénés les plus remarquables du pays, et il doit la juste réputation dont il jouit, à l'intelligence et à l'active charité de M. le chanoine Maes, qui, par des études consciencieuses, a su pénétrer dans les mystères de la plus affreuse misère humaine.

CHAPITRE LXXXVI.

HOTELS-DIEU.

Maisons-Dieu (*Godshuysen*).

Hôtel-Dieu de Ten Wyngaerde.

L'Hôtel-Dieu de Ten Wyngaerde ou de la cour des Béguines, fut fondé en 1244, par Jeanne comtesse de Flandre, pour l'entretien de quelques vieilles femmes. Les constructions en furent achevées par Marguerite, aussi comtesse de Flandre. Il se trouve dans l'enclos nommé *den Steert*.

Couvent dit Schravens-Couvent.

Il fut fondé en 1515, pour l'entretien de quatre pauvres femmes par M. De Schravere. — Il est situé rue Pré au Moulin, n° 78.

Couvent de Boonem.

M. le baron Van Boonem le fonda en 1549, pour servir de domicile à quelques filles indigentes. — Rue Courte d'Argent, section D 20, n° 55.

Couvent Goderycx.

Il date de 1585. La fondatrice fut dame Marguerite Rym, veuve de M. Gerard Goderycx. Cette maison sert de demeure à sept filles ou veuves indigentes. La fondation fut renouvelée en 1634, par

M. Florius Van Eechoute, et reçut la même destination. — Situé rue du Maréeage.

Hospice de St-Nicolas.

Primitivement situé dans la rue de St-Nicolas, il se trouve maintenant contigu au dépôt de mendicité. On y voit une jolie chapelle. Sa fondation, date de 1594; elle est due à M. Nicolas Pagant, négociant. D'autres constructions y furent ajoutées aux frais de M. Pietersen, aussi négociant en cette ville. Le but de l'institution était d'offrir l'hospitalité aux pauvres marchands ambulants. On y donnait de plus l'entretien à trois hommes indigents et à six pauvres femmes.

Chapelle ou Hospice de Jérusalem.

Cet établissement fut fondé par les frères Pierre et Jacques Adornes, et fut gratifié de plusieurs privilèges par des Papes et des Évêques.

Dans la chapelle annexée à cette institution, et qui, pour la singularité de sa construction, mérite elle-même l'attention du connaisseur, on trouve plusieurs monuments qui se rattachent comme souvenirs, à la famille des fondateurs. Ce qui attire surtout les regards, ce sont six verrières, où la pureté du dessin le dispute à l'éclat des couleurs. Depuis la famille Adornes, cette chapelle a passé de mains en mains à M. le comte de Thiennes de Rumbeke à Gand, qui la fait restaurer à ses frais.

Maison Van Kampen et Beversluys.

Elle fut fondée en 1456 par M. Pierre Van Campen, puis agrandie en 1669 par Jean et Pierre Suex, et d'après les termes d'un acte portant la date de 1751, et renfermant la dernière volonté de dame Madeleine Van Westveld, veuve de M. François Beversluys, cette maison devait servir de demeure à dix personnes rétribuées ou secourues par la table des pauvres de l'église de Ste-Walburge. L'établissement se trouve rue de la Bouverie, C 5, n° 8 à 17.

Couvent Sucx.

Situé dans la rue de Bouverie, n° 51 à 55. Il sert de demeure à

trois pauvres veuves. Le fondateur fut M. Gerard Sux, chapelain de l'église de St-Sauveur, qui le fonda en 1450.

Maison de De Blicck et de Reylof.

M. Jean De Blicck fonda, en 1453, en faveur de veuves ou de filles indigentes, une maison qui fut réunie à celle qu'avait fondée M. Olivier Reylof pour trois veuves indigentes. Il se trouvait dans la rue Ouest du Marais, près du hangar de la table des pauvres de St-Sauveur, et il se trouve aujourd'hui au Sud du cimetière de la même église, C 3, n° 12.

Maison de Hertsberghe.

Il conste de diverses lettres de rente que cet établissement charitable existait déjà en 1458, et qu'il avait été fondé par M. Van Hertsberghe. La chapelle fut reconstruite en 1683 par M. François Keignaert; la maison est située rue Ste-Catherine, C 12, n° 23.

Maison de Soutien.

Elle date de 1496. Dame Laurentine Soutien en fut la fondatrice. C'est un asile pour six personnes pauvres et aveugles.— Située rue des Peigniers, D 12, n° 44.

Maison De Boodt.

Elle est située au Sud de la rue d'Argent D 20, n° 56, et fut fondée en 1567, par M. Jacques De Boodt qui l'assigna comme demeure à trois pauvres veuves.

Maison St-Josse.

Elle fut fondée en 1573, par M. Josse Lambrecht chanoine de St-Donat, pour l'entretien de douze vieillards indigents et une femme. On y construisit une grande chapelle.

Maison De Moor.

Elle fut fondée en 1480 par M. Donat De Moor et sa femme Adrienne De Vos, pour l'usage de 13 vieillards indigents. — Située rue de Bouverie D 16, n° 18 à 30.

Maison De Meulenaere.

Elle fut fondée en 1615 par dame Jeanne De Meulenaere, veuve de M. Jacques Reyphens, pour vingt-quatre pauvres femmes. — Située rue Neuve, Cour de Gand, C 12, n° 23.

Maison de St-Hubert dit (Van Volden).

Cet établissement date de 1615. Il eut pour fondateurs Gerard et Herman Van Volden, qui le donnèrent comme demeure à 8 indigents et à un portier. — Située rue de la Bouverie, C 16, n° 16 à 17.

Maison de Van Peenen.

Six hommes indigents avec leurs femmes et leurs enfants ont pour asile cette maison fondée par M. Pierre Van Peenen et sa dame Elisabeth Gloribus. — Elle est située en partie rue de la Rame et en partie rue de la Bouverie C 5, n° 20 à 26.

Hôtel-Dieu de Zorghe.

Date de la fondation : 1652; fondatrice Élisabeth Zorghe. Douze pauvres veuves ou filles y ont un asile, situé petite rue des Carmes, F 5, n° 46 à 55.

De Vanden Bogaerde.

Fondé en 1655 par Jossine Strabant, veuve de M. Vincent Vanden Bogaerde pour deux filles ou veuves indigentes; situé rue St-Amand, D 22, n° 41.

De Reyphens.

Créé en 1654 par Jacques Reyphens pour dix hommes indigents; situé rue neuve Cour de Gand, C 15, n° 5.

De La Fontaine.

C'est en 1656 que messire Paul, comte de La Fontaine, fonda cet établissement pour 12 soldats blessés, et à leur défaut pour autant de familles pauvres. — Situé rue des Corroyeurs Noirs, B 6, n° 11.

De Ste-Anne ou de Vander Straeten.

Situé rue des Corroyeurs Blancs, B 4, n° 55. — Il fut institué en 1644 par dame Anne Vander Straeten, veuve de Richard Brouchman pour hommes indigents.

Hôtel-Dieu dit (Gloribus ou Van Peenen).

Institué en 1654, en faveur de six pauvres filles ou veuves, par dame Isabelle Gloribus, veuve de Pierre Van Peenen. Il est situé rue de la Rame, C 5, n° 10 à 16.

De Tollenaere.

Il date de 1656 et fut fondé par M. Pasquin Simoens en faveur de cinq filles pauvres. Les revenus furent d'abord augmentés en 1676, par Cornélie Crabbe, dame de Mathieu De Tollenaere, et ensuite par Catherine Van Hullem, veuve de Ferdinand De Tollenaere. — Situé rue Petit Eeckhout, section C 14, n° 97 à 105.

De Van Pamele.

Fondé en 1664, par M. Jean Van Pamele, en faveur de trois aveugles. — Rue des Peigniers, D 12, n° 56 à 58.

De Reubens.

M. Reubens le fonda pour quatre filles ou veuves. — Rue du Marais, C 7, n° 52 à 55.

De Marius Voet.

Marius Voet le fonda en 1672 pour trois vieilles femmes pauvres. — Rue des Peigniers, D 12, n° 55 à 55.

De Spanooghe.

C'est en 1680 que M^{lle} Éléonore Spanooghe fonda en faveur de six filles indigentes, eet établissement situé rue Ste-Catherine, C 9, n° 11.

De Vander Meulen.

En 1687, les sœurs Marie et Adrienne Vander Meulen, pour exécuter les dispositions testamentaires de leur frère Philippe, fondèrent cette maison qui sert d'asile à trois vieilles veuves de tisserands en futaines. — Située rue de la Grange, D 13, n° 40 à 43.

De La Barre dit (de St-Louis).

Il fut fondée en 1705, par M. Louis De La Barre, chanoine de l'église de Notre-Dame, pour quatre filles ou veuves. — Situé Zonneken-Meersch, C 9, n° 44.

De Ste-Catherine dit (Ondermarck).

En 1710, les sœurs Isabelle et Catherine Ondermarek fondèrent eet établissement en faveur de cinq filles soumises au régime de la troisième règle de la congrégation. — Rue Longue, B 9, n° 5.

De St-Joseph ou de Wauters.

Rue Est du Marais. — Fondée en 1713, par dame Marie Wauters en faveur de cinq filles ou veuves, C 9, N° 57 à 61.

De Vos.

Il est situé dans la ruelle Nord, attenante à la rue de la Vigne, C 10, n° 43. — Fondé par M. Chrétien De Vos pour six veuves indigentes.

De Roussel.

Cette fondation se fit en 1720 en vertu d'une disposition testamentaire de Marie et Anne Roussel, en faveur de trois vieilles pauvres célibataires. — Rue du Marais, C 3, n° 67 à 69.

De Spycket dit Papschotel.

Anne et Marie Spyket la fondèrent en 1729, en faveur de cinq filles ou veuves. — Rue du Marais, C 9, n° 5.

1° Refuge de l'abbaye de St-André, situé rue de Bouverie, aujourd'hui occupé par les religieuses Capucines.

2° Refuge de l'abbaye d'Oudenbourg, à l'ouest de la rue d'argent, section D 19, n° 42.

3° De St-Pierre à Gand, à l'angle nord du cimetière de l'église de St-Sauveur, D 20, n° 58.

4° De l'abbaye des Dunes, où se trouve aujourd'hui le couvent de Spermaïlle.

5° De Zoetendale (doux vallon), près du pont de la Tour, section E 15, n° 10.

6° De l'abbaye de St-Nicolas, à l'ouest de la rue des Carmes, section A 9, n° 8.

7° De la prévôté d'Hertsberghe, dans la rue de ce nom, section B 2, n° 49.

CHAPITRE LXXXVII.

CHAPELLES ET AUTRES INSTITUTIONS RELIGIEUSES.

Chapelle de St-Clément.

Elle était située à l'Est du Quai Long, section F 4, n° 22. On l'appelait aussi chapelle des Bateliers.

Chapelle dite der Zweepen Christi.

Cette chapelle qu'on désignait encore sous le nom de chapelle des Charretiers, se trouvait près de la porte Ste-Croix.

Chapelle d'Érasme.

On la nommait encore chapelle des Scieurs : elle se trouvait près de la brasserie *des Trois Cygnes*.

Chapelle connue sous le nom de Hemels Capelle.

Elle portait encore le nom de *Chapelle des Chasseurs*. Située rue de l'Huile, section F, 17, n° 28. Dans le cours du XVII^e siècle, les Scieurs quittèrent leur ancienne chapelle, pour venir dans celle-ci, vaquer à leurs exercices religieux.

Chapelle de St-Hubert.

On la nommait encore chapelle des Boulangers. $\frac{1}{4}$ Située section B 5, n° 78.

Chapelle des Foulons.

La chapelle des Foulons ou de St-Martin, se trouvait entre la rue Neuve et le cimetière de l'église de Notre-Dame.

Chapelle de St-Eloy.

Elle était aussi connue sous le nom de chapelle des Maréchaux, et se trouvait rue du Maréchal. Elle est aujourd'hui convertie en écurie.

Chapelle des Fifies dite Pypers Capelle.

On la nommait aussi chapelle des Ménétriers. Elle se trouvait au coin de la rue dite *Lange Wulfhagen-straet*, aujourd'hui rue des Bouehers, près du pont de l'*Huile*, aujourd'hui *Pont de la Clef*. Elle sert aujourd'hui d'atelier.

Chapelle de St-Luc.

Cette chapelle, aussi connue sous le nom de chapelle des Peintres, se trouve entre la rue Nord du Sablon et la rue d'Argent. Elle est aujourd'hui au service d'une congrégation religieuse.

Chapelle des Courtiers.

Elle s'élevait au coin d'une ruelle qui fait face au Vieux Jardin, et qu'on appelle *Capelle-straet*.

Chapelle de St-Martin.

Elle était située dans la rue des Foulons et fut démolie en 1612. Le terrain fut vendu à M. Nicolas De Schietre pour la somme de quatre livres de gros.

Il faut ajouter à toutes ces chapelles, celles de l'Hôtel-de-Ville, du Palais du Franc, du Séminaire Épiscopal, du Vieux Jardin, du Jardin Moderne, du Jardin des Arquebusiers, et des Archers, dits de St-Sébastien.

CHAPITRE LXXXVIII.

ÉTABLISSEMENTS D'INSTRUCTION.

Le Séminaire Épiscopal.

Une des résolutions les plus salutaires du Concile de Trente avait été l'érection des séminaires. C'est pour se conformer à cette résolution, que Monseigneur Rémi Druitins, deuxième évêque de Bruges, érigea en 1575 son séminaire épiscopal, sur la Place Maubert, près de l'Église de St-Donat. A cette fondation furent affectés les biens et revenus des Choraux (*refectionales*) de la dite église. Dix chapellenies, sous des patronages différents, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de la ville, devaient en outre, d'après sa décision, contribuer, par leurs subventions, à l'entretien de cet établissement, c'étaient :

1° La chapellenie ainsi que la sacristie de St-Laurent, placées sous le patronage de l'église de St-Donat.

2° La chapellenie de N. Dame, en dehors du chœur de cette église, placée sous le patronage de la Prévôté de N. Dame.

3° La chapellenie de N. Dame à Meetkerke, sous le patronage de l'abbaye de l'Eekhoutte.

4° Celle de N. Dame à Houttave, sous le patronage de l'abbaye de St-André, lez-Bruges.

5° Celle de N. Dame dite *Boonem*, à Oostkerke, sous le patronage de l'abbaye de St-Quentin en Vermandois.

6° Celle de N. Dame à Beerst, sous le patronage de l'abbaye de St-Pierre, à Gand.

7° Celle de St-Catherine à Westhende, sous le patronage de l'abbaye de St-Richard en Poitou.

8° La chapellenie de N. Dame à Jabbeke, sous le patronage de l'évêque de Tournai.

9° La chapellenie de Ste-Catherine de Verdegheem à Beveren (dont les ruines existent encore aujourd'hui), sous le patronage de l'abbé de St-Martin à Tournai.

10° La chapellenie de Ste-Catherine à Roulers, sous le patronage de l'abbaye de Zonnebeke.

Quand plus tard on supprima la chapellenie d'Eeghem, les biens et les revenus de cette chapellenie furent cédés au séminaire, avec le consentement des héritiers du fondateur de ce bénéfice, M. Delrio. Il en fut de même des revenus de la cure de St-Bavon également supprimée. La plus grande partie de cette paroisse entra dans la juridiction ecclésiastique de St-André; l'autre partie fut annexée à la paroisse de St-Sauveur à Bruges, dont le clergé était tenu de payer au curé de St-André, à titre d'indemnité, une somme de huit livres de gros par an.

Ainsi grossissaient chaque jour les revenus du séminaire. Les legs et les donations des particuliers accrurent cette prospérité. Bientôt les bourses égalèrent en nombre les places d'étudiants.

En 1644, Monseigneur Charles De Rodoan gratifia le séminaire d'un président et de deux docteurs en théologie, pour y donner leurs leçons deux fois par jour.

Une bulle du Pape Clément XI, du 14 Mars 1714, autorise Monseigneur Henri Van Susteren à établir une prébende théologique au séminaire de Bruges. Il nomma pour président M. Augustin Van Vyve, et pour professeurs de théologie M. Baudouin Siboen et deux Pères Dominicains. Une foule d'hommes de talent sortirent de ce séminaire. Lorsque, en 1758, le même prélat eut fait, avec l'appro-

balion de l'empereur, l'acquisition de l'Hôtel de Pitthem, propriété des princes de la famille de Croy, il forma le dessein d'y transférer son séminaire. Ce projet, dont l'exécution rencontra d'abord quelques difficultés, ne fut réalisé qu'en 1740.

Plus tard, en 1834, il fut résolu de faire de ce bâtiment un palais épiscopal. C'est alors que la ville le céda à la province pour la somme de quarante-cinq mille francs. La même année une somme de trente-six mille francs fut accordée sur les fonds du trésor public pour frais d'appropriation et d'ameublement (*). Enfin dans le budget de la province, de 1836, il fut alloué une somme de quatre mille francs pour l'entretien de ce bâtiment ainsi que de celui du Séminaire diocésain, érigé dans l'abbaye des Dunes depuis 1833, et qui, dans ce local, eut pour premier président M. Louis-Joseph Delebecque, élu évêque de Gand en 1838.

École Bogaerde.

En 1283, treize laïques voués au célibat, ayant obtenu un terrain de l'abbaye de l'Eeckhoute, y bâtirent une église et un couvent où ils exerçaient la tissanderie en draps.

Cette maison devint bientôt un lieu de débauche, ce qui en provoqua la suppression. Les magistrats, qui avaient dû prendre cette mesure, y placèrent trente pauvres garçons de cette ville sous un directeur qui se chargea en même temps d'une partie de leur entretien. Mais cet état de choses ne dura pas longtemps, la peste ayant fait dans l'établissement d'horribles ravages.

En 1520 le pape Léon X autorisa le Magistrat de Bruges à s'appro-

(*) C'est ici le cas de rectifier une erreur que nous avons commise dans le Chap. XLI, pag. 92, lorsque nous avons avancé que ces frais furent supportés par la ville. Comme on le voit ici, c'est l'état et la province qui se chargèrent des dépenses.

prier les biens et le couvent des Bogaerde, à la condition d'y entretenir et d'y instruire les enfants pauvres. L'organisation s'effectua bientôt, et l'établissement reçut les élèves de toutes les autres écoles. Telle est l'origine de l'institution qui existe encore aujourd'hui.

École des Filles pauvres.

Elle fut fondée en 1518, par le Magistrat. On l'installa dans le cloître de Ste-Élisabeth, rue des Baudets. Elle existe encore aujourd'hui, non plus dans ce bâtiment, mais près de l'église de la Madeleine.

Athénée.

Ce bel établissement d'instruction moyenne, a maintenant pour local une partie des cinq classes de l'ancien couvent des jésuites; local insuffisant et qui appelle de nombreuses améliorations.

L'enseignement, donné par treize professeurs, satisfait à l'un des besoins les plus impérieux de l'époque, par la division des élèves en deux sections, section littéraire, et section industrielle. Les succès brillants qu'a obtenus dans les concours généraux cet athénée royal sont le plus bel éloge de la réorganisation qu'il a subie en 1857. Mais l'efficacité de cette réorganisation ne sera bien sensible que le jour où une bonne loi mettra de l'unité dans l'enseignement et permettra à chaque spécialité le déploiement de ses forces.

Le budget de cette institution s'élève à la somme de 29,000 francs,

dans laquelle l'État entre pour dix mille francs de subside, et la rétribution scolaire pour 5,000; ce qui réduit à 15,500 francs la part de la caisse communale.

Ecole primaire supérieure.

Cette école, érigée par arrêté royal du 13 juillet 1843, est depuis peu de temps établie dans un local vaste, bien aéré et pourvu d'un mobilier neuf.

Un grand nombre d'élèves fréquentent cet établissement, qui, jusqu'à ce jour, paraît avoir rempli les vues de l'autorité et les espérances du public.

Établissement des Sourds-Muets et Aveugles.

Cet établissement date de 1836. La province et la ville ont contribué à la formation de cette institution réclamée par l'humanité.

Le local qu'on a cru devoir y affecter est l'ancienne maison consulaire des Anglais, qui plus tard fut occupée par les jésuites de la même nation, jusqu'en 1773, et convertie enfin en école pour les filles.

Des dames religieuses, sous la direction de M. l'abbé Carton, donnent l'instruction aux sourds-muets et aux aveugles.

Notre ville renferme encore plusieurs institutions de même nature; nous nous bornerons à citer la plus importante : celle de M. l'abbé De Foerc.

d'ordre et de décence publique. Cent cinquante filles pauvres fréquentent les ateliers, où on les instruit surtout dans la fabrication de la dentelle, ce qui leur assure pour l'avenir des moyens d'existence.

L'instruction est gratuite et le produit net de la fabrication est remis intégralement aux parents. L'établissement est dirigé par une communauté religieuse, sous le nom de *Couvent des dames de l'Assomption de la Ste-Vierge*.

Ni l'État, ni la province, ni la ville, ne concourent aux frais de cette œuvre charitable.

Nous ne nous arrêtons pas à faire la description de tout ce qu'offrent de remarquable en souvenirs historiques et en objets d'art les divers salons de cette maison. Nous nous contenterons de mentionner des copies, sans nom d'auteur, des fresques de Raphaël, qui ornent la salle de Constantin au Vatican. Ces copies sont peintes à l'huile.

Ce qui arrête surtout l'attention des Visiteurs, c'est le cabinet de tableaux de M. De Foëre, cabinet qui renferme plusieurs ouvrages des meilleurs maîtres. On y remarque un Wynants avec figures et animaux de Jean Wouwermans, un Jean Steen, deux Ph. Wouwermans, deux Pierre Wouwermans, un Teniers, un Karel Dujardin, un Jacques Ruysdaal, deux Dietrich, un Moucheron, un tableau signé Paul Potter que M. De Foëre attribue à Corneille Zaafleven, un Sassoferrato d'une grande beauté d'expression et de finesse.

Cette collection renferme en outre plusieurs tableaux de bons maîtres, dont les œuvres se trouvent dans presque toutes les galeries remarquables de l'Europe, tels que : deux Van Goeyen, deux Michaux, un Sébastien Francks, un Michel Carré, un Colonia, un Watteau de Lille, deux Bega, un Soolmacher, un Huchtenberg, un Pierre De Laer ou, selon d'autres, un Asselyn, deux Gryef, un Herman Zaafleven, un Breughel, un Cuylenbourg, un David Ryckaert, un Van Helmont, un Molenaer, un Verburght, deux Van Balen, un Franc Flore, un Mans, un Dirk Dalens, un Van Der Meer, le jeune, un François Milet, un Paul De Vos, un Ledue, un Wildens, un Velasquez, un Zurbarran, un Carlier, etc., etc.

Il serait long d'énumérer ici toutes les richesses de ce cabinet; mais nous ne pouvons passer sous silence une grande esquisse de Rubens, digne de figurer dans la *salle des esquisses* de Munich. C'est une répétition de celle qui a été vendue 25,000 francs dans la vente de M. Schamp, à Gand. Dans cette composition qui comprend plus de 60 figures, l'œil exercé reconnaît une de ces grandes œuvres de Rubens, exécutées sous ses yeux par ses meilleurs élèves. Plusieurs figures sont dues au pinceau de Rubens, s'il faut en croire les connaisseurs.

Cette collection contient aussi quelques tableaux modernes dont le plus remarquable est un très-bel *Automne*, de Verwee.

Ne quittons pas ce cabinet sans admirer une *Descente de croix*, groupe magnifique où le ciseau a audacieusement fouillé dans une seule pièce de marbre pour y sculpter un grand nombre de figures remarquables par la vérité de l'expression et la pureté des lignes. C'est un chef-d'œuvre exécuté probablement par Daniel da Voltera (Ricciarelli, excellent peintre et sculpteur), chef-d'œuvre qui lui aura servi de guide pour la distribution des lumières et des ombres dans son célèbre tableau représentant le même sujet.

CHAPITRE LXXXIX.

Confréries et sociétés.

De toutes les sociétés de ce genre, qui ont existé ou qui existent encore dans notre ville, nous ne citerons que celles qui se sont fait une certaine renommée.

1° La société de la grande arbalète, sous le patronage de St-George. Le lieu de ses exercices est le Vieux Jardin, rue St-George. Son chef-homme actuel est M. Van Zuylen-Van Nyevelt.

2° La société du *Jong Hof*, sous le patronage du même saint, avait son local à l'ouest de la rue de St-George, E 5, n° 25. C'est aujourd'hui une maison connue sous le nom de *Net Huys*.

3° La société des Arquebusiers, qui avait pris Ste-Barbe pour patronne. Son local se trouvait dans la même rue et touchait au couvent des Carmélites, plus tard converti en hôpital militaire.

4° La société des Archers, honore pour patron St-Sébastien. Leur lieu d'exercice se trouvait autrefois à l'est de la rue longue du Rouleau. Dans la suite, ils s'établirent dans la rue des Carmes près des remparts. La gracieuse tourelle qui s'élève sur le corps principal du bâtiment attire l'attention des amateurs. Mais on trouve dans l'intérieur de l'établissement des curiosités historiques sur lesquelles, faute d'espace, nous ne pouvons pas nous étendre. Le chef-homme actuel est M. le comte De Boearmé.

5° La société des Escrimeurs, patron St-Michel. Le local actuel de l'Académie, fut primitivement le lieu de ses exercices. Plus tard, ils se fixèrent au Waterhalle. Aujourd'hui ils s'exercent à la Halle et ils ont pour chef-homme M. Louis Van Lede.

6° La société de l'Ours blanc formait ses réunions dans ce même local de l'Académie dont nous venons de parler, et qu'on appelait alors *Poorters-Loge*.

7° La société du St-Esprit cultivait la littérature et la poésie flamandes.

8° La société qu'on désignait sous le nom de la société des Trois Saintes, parce qu'elle était sous le patronage de Ste-Barbe, de Ste-Marie Madeleine et de Ste-Catherine, s'exerçait aussi dans la littérature et dans la poésie flamandes. Un des derniers chefs et l'un des plus grands bienfaiteurs de cette société fut M. Van Dueren de Damas.

9° La société de rhétorique s'est aussi de tout temps exercée dans la poésie flamande. Le président actuel est M. Pierre Herrens.

10° La société dramatique et littéraire, dont la devise est *Yver en Broedermin*, donne ses représentations à l'hôtel connu sous le nom de *Halle de Paris*, dont nous avons parlé au chapitre XXVII. Le président est M. D'hanins de Moerkerke D'Ydewale.

11° La société littéraire et dramatique, dont la devise est *Kunst-liefde*, a une salle de réunion et d'exercices à l'estaminet qui porte pour enseigne *le Jambon*. Le président est M. Charles Serweytens.

CHAPITRE XC.

Tableau des corps de métier.

LES TISSERANDS, DE WOLLEWEVERS.

DONT VOICI LES DIVERSES CATÉGORIES :

Drapiers.

Tisserands de toiles.

Tisserands de futaine.

Tisserands de coutil.

Tisserands de tapis.

Sayetteurs.

Foulons.

Tondeurs de draps.

Teinturiers en toïle.

Teinturiers en noir et autres couleurs.

Frans teinturiers.

Tondeurs.

Retordeurs de fil.

Wolle lakenwevers.

Lysse Kleedwevers.

Lynwevers.

Fiustainwevers.

Tykwevers.

Tapytwevers.

Saeywevers.

Vulders.

Droog-scheerders.

Linne verwers.

Zwart en couleur verwers.

Vrye verwers.

Kam scheerders.

Garen twynders.

LES CORDONNIERS, DE CORDUANIERS.

CORPORATION DONT LES AEFILIÉS ÉTAIENT :

Ouvriers cordonniers.

Corroyeurs en noir.

Corroyeurs en blanc.

Tanneurs.

Petits tanneurs.

Gantiers.

Fabricants de bourses.

Fabricants de fourreaux.

Corroyeurs d'Espagne.

Elsenaers.

Zwart leertouwers.

Wit leertouwers.

Iluidevetters.

Kleine Iluidevetters.

Ilandschoen-mackers.

Tassche-mackers.

Schee-mackers.

Dobbeerders.

LES TAILLEURS, DE SCHEPPERS,

AVEC LEURS AFFILIÉS.

Fripiers.
Rapetasseurs à domicile.
Fabricants de bas ou Chaussetiers.
Pelletiers ou faiseurs de manchons.
Ouvriers en pelletteries étrangères.
Ouvriers indigènes.
Pourpointiers.
Porte-faix.
Mesureurs de drap.
Marchands de drap.
Marchands de toile.

Oude kleer-kopers.
Tonwers.
Kousse-Scheppers.
Oude peltiers ofte moffelmackers.
Peltiers (van wilde vellen).
Peltiers (van binnenlandsche vellen).
Culte stieckers.
Rieke pynders.
Goede lieden van de snede.
Laken snyders.
Linne verkopers.

LES CHARPENTIERS, DE TIMMERLIEDEN,

AVEC LEURS AFFILIÉS.

Maçons.
Aide-maçons.
Couvreurs.
Plombiers.
Couvreurs de chaume.
Plâtriers.
Porteurs de chaux.
Memisiers.
Scieurs.
Peintres en bâtiment.
Vitriers.
Tonneliers.
Tourneurs.
Fabricants de chaises.
Charrons.
Faiseurs de tanis.
Cordiers.
Ferblantiers.
Potiers.
Faiseurs d'ares et de flèches.
Tapissiers.
Faiseurs de balais.
Fabricants de cire.
Conducteurs de traineaux.
Marchands de vin, jaugeurs.

Metsenaers.
Metsers hulpen.
Tiggeldekkers.
Loodgieters.
Stroodekkers.
Plaesterers gezeyd Meuraets.
Kalkdragers.
Schrynwerkers.
Zaegers.
Schilders, gezeyd Klatpotters.
Glazemaekers.
Knypers.
Drayers.
Stoelmackers.
Wagen mackers ofte Wiel werkers.
Zevenmackers.
Lydrayers.
Bleekslagers.
Pottbakkers gezeyd Potters.
Pyl en boge mackers.
Tapissiers.
Bezemmackers.
Was-lyu mackers.
Sleemäus, gezeyd Wynchroyers.
Wyntappers, pegelaers.

LES FORGERONS, DE SMEDEN,

AVEC LEURS AFFILIÉS.

Maréchaux ferrants.
Serruriers.
Cloutiers.

Peerde smeden.
Slotmackers.
Nagelmackers.

Orfèvres.
Joailliers.
Fondeurs de cuivre.
Chaudronniers.
Selliers.
Faiseurs de brides.
Faiseurs de harnais.
Fombisseurs, armuriers.
Changeurs.
Potiers d'étain.

Gond en zilver smeden.
Juweliers.
Gelnw-gieters.
Koperslagers.
Zadelmaekers.
Toommaekers.
Gareelmaekers.
Zweerd vegers ofte wapennaekers.
Wisselaers.
Tiinepotmaekers.

LES BOULANGERS, DE BAKKERS,

CORPORATION QUI COMPRENAIT :

Patissiers.
Fabricants de pain d'épice.
Meuniers.
Porteurs de blé.
Mesureurs de blé.
Barbiers ou chirurgiens.
Blapcliers.
Caniers.
Vlachisseurs.
Jardiniers.
Ceux de la halle aux épices.
Pharmaciens et droguistes.
Faiseurs d'archets pour instrumens de musique.
Épingliers.
Faiseurs de colles, tourneurs de chaises.

Pasteybakkers.
Zoete kockbakkers.
Molenaers.
Koordragers.
Koorndraegers.
Koorndraegers.
Baerdmaekers of chirurgiens.
Hoedemaekers.
Maudemaekers.
Bleekers.
Warmoes lieden, gezevd hoveniers.
Neyringe van de kruyd³ halle.
Apothekers en drogisten.
Bogemaekers voor instrumenten.
Spelle maekers.
Kiste maekers, Stoel draeyers.

LES COURTIERS, DE MAEKELAERS,

AVEC LEURS AFFILIÉS :

Épiciers, fabricants de chandelles et savonniers.
Francs bateliers.
Constructeurs de navires.
Matelots.
Fruitiers.
Patenostriens.
Emballeurs.

Peseurs de fer.

Kruideniers, keers en zeezieders.
Vrye schippers.
Schiptimmerlieden.
Schippers maets.
Fruitieniers.
Paternostermackers.
Balenmaekers.
Schotsche courtenaers.
Yzerwegers.

LES ARTISTES,

AVEC LEURS AFFILIÉS.

Sculpteurs.
Peintres.
Imprimeurs.
Libraires et relieurs.
Horlogers.
Instituteurs.

Beeldemaekers.
Schilders.
Printers of boeckdrukkers.
Boek verkopers en binders.
Orlogie maekers.
Schoolmeesters.

DÉBITANTS ET TRAFIQUANTS ,

DONT VOICI L'ÉNUMÉRATION :

Oiseleurs.	Vogelvangers.
Bouchers.	Vleeschen ambachte.
Poissonniers.	Visch verkoopers.
Cabaretiers.	Herbergiers.
Brasseurs.	Brouwers.
Marchands de mercerie parmi lesquels il fallait distinguer ceux qui tenaient de grands étaux et ceux qui en tenaient de petits.	Merceuiers verdeeld in staliers en enkel staliers.
Fabricants de tabac.	Tabakisten.

CORPORATION DES OUVRIERS PUBLICS.

Voituriers.	Voerlien.
Ouvriers dits Krane kinders.	
Ouvriers du pont de la Grue.	
Ouvriers du pont de St-Jean.	
Ouvriers du pont des Carmes.	
Ouvriers du pont Sud du Sablon.	
Ouvriers du pont de Notre Dame.	
Ouvriers du pont de l'Eeckboutte.	
Ouvriers du pont du Moulin.	
Ouvriers de la Grand'Place.	
Porteurs de poisson et de viande.	Breykens.
Ceux qui chargeaient et déchargeaient les chariots.	Harnassers.

DEUXIÈME PARTIE.

EXPOSÉ CHRONOLOGIQUE DE L'HISTOIRE DE BRUGES.

CHAPITRE I.

On aurait tort de chercher dans l'exposé qui va suivre une histoire complète de notre cité : Ni la nature de notre œuvre, ni les bornes que nous devons nous imposer ne comportent de pareils développements. Fidèle au titre que nous avons choisi d'*Éphémérides Brugesaises*, titre qui nous a guidé dans tout ce qui concerne les monuments publics, nous nous bornerons à donner succinctement et sans commentaires la suite des principaux événements qui ont illustré la ville de Bruges.

Un voile obscur enveloppe le berceau de Bruges. On sait seulement que vers l'an 621, il existait déjà dans les lieux mêmes où cette ville s'élève aujourd'hui, un château fort, entouré d'un fossé, sur lequel était jeté un pont, nommé *Brugstok*. Autour de ce château vient

bientôt se grouper une population barbare encore, mais dont l'instinct commercial ne tardera pas à se développer.

Des invasions nombreuses menaçaient la bourgade naissante. En 865, Baudouin, Bras-de-Fer, premier comte de Flandre, en fortifie les remparts et en élargit les fossés.

Le christianisme vient à son tour jeter ses germes civilisateurs au milieu de cette réunion d'hommes, et, dès le milieu du X^e siècle, ont disparu, pour faire place à des chapelles chrétiennes, la plupart des temples et des autels consacrés jusqu'alors aux fausses divinités.

Déjà, dès l'année 958, la ville de Bruges nourrissait une population active et industrielle, et le comte de Flandre, qui était alors Baudouin-le-Jeune, établit dans cette ville, ainsi qu'à Thourout, des marchés et des foires annuels. A cette époque déjà, notre cité entretient des relations commerciales avec l'Angleterre, le Danemark et le nord de l'Allemagne. Pour obvier à la rareté du numéraire, ce même prince établit les échanges en nature, et les transactions commencèrent à se faire sur une vaste échelle. C'est encore lui qui favorisa l'introduction de la tisseranderie, industrie qui devait plus tard acquérir une haute importance.

L'administration se forme. En 989, Baudouin IV donne à la ville de Bruges un magistrat chargé d'administrer civilement et juridiquement la commune. Ce magistrat était composé de treize échevins et d'autant de conseillers, choisis parmi les neuf membres de la *Poorterye*, parmi les corporations des bouchers, des marchands de poisson, ainsi que parmi les dix-sept corps dits *Smalle Neiringen*, et ceux que l'on désignait par les nominations suivantes : *Hamerwerkers*, *Leeders*, *de Nalde* ou *de Mackelaers*. Ces échevins et ces conseillers avaient le droit d'élire annuellement un bourgmestre, choisi respectivement dans leur corps.

An 1006. La ville est ravagée par la peste, qui enlève plus de 12,000 personnes.

An 1115. Un certain Fauchelinus s'efforce de propager l'hérésie dans notre ville. Il est immédiatement expulsé.

An 1116. Un violent incendie réduit presque toute la ville en

condres. On comprendra cette catastrophe, quand on saura que la plupart des constructions étaient de bois.

An 1120. Charles-le-Bon est couronné comte de Flandre. La rivalité d'un compétiteur lui fournit l'occasion de déployer sa bravoure. Devenu tout-puissant dans ses domaines, il s'applique à faire fleurir la justice sans distinction de personnes, et réprime avec énergie le despotisme de la noblesse. Un si bon prince, que sa charité même avait fait surnommer *le père des pauvres*, aurait dû vivre toujours pour le bonheur de ses sujets; mais il se trouva des scélérats assez cruels pour l'immoler, et Bruges fut le théâtre de cette scène sanglante.

La juste sévérité de Charles, avait soulevé contre lui la haine de Berthulphe, prévôt de St-Donat; de Bosschaert, fils de Lambert, de son neveu et de plusieurs autres personnes de cette famille. Ces misérables s'étaient faits accapareurs de grains, dans un moment de disette, et irrités de ce que Charles avait fait saisie de ces subsistances, pour les distribuer au peuple, ils se livrèrent à toutes sortes d'excess et ils en vinrent à ce point d'audace d'entrer à Bruges, à la tête d'une bande armée, pour y ravager la maison de Tanmaert, dans la commune Straeten, aujourd'hui commune de St-André. La peine du talion fut prononcée par le comte contre Bosschaert, et l'exécution de la sentence eut lieu sans délai : sa maison fut brûlée avec tout ce qu'elle renfermait.

Dès lors, le projet de se défaire du comte fut arrêté dans l'esprit implacable de cette famille.

Le 2 Mars 1127, Charles s'était, comme de coutume, rendu, dans la matinée, à l'église de St-Donat, et avait gagné son oratoire par la galerie qui communiquait avec son palais. Au moment où il donnait l'aumône à une vieille femme, qui l'attendait, Bosschaert et ses complices se jetèrent sur lui, et, après l'avoir assassiné, mutilèrent horriblement son corps.

De là ils se répandirent dans la ville et égorgèrent tous les amis et serviteurs du comte.

Tant de cruautés appelaient une éclatante vengeance. Renfermés

dans le château de la ville, les misérables se défendirent quelque temps. Mais bientôt, obligés de céder à la force, ils expièrent leurs crimes dans les tortures les plus affreuses, et leurs têtes furent exposées au-dessus des portes de la ville.

1150. — Le comte Thierry d'Alsace, revenant de Palestine, apporte à Bruges la précieuse relique du St-Sang. (Voyez le chapitre LXV de la première partie.)

1185. — Un nouvel incendie détruit presque entièrement la ville.

La même catastrophe se renouvelle en 1215, 1218 et 1228.

1185. — En cette année, les Brugeois virent arriver dans leurs murs la princesse Mathilde, fille d'Alphonse, roi de Portugal, que Philippe d'Alsace épousait en seconde noce, et qui, dans la traversée, avait eu à combattre une flotte française sortie de Cherbourg, qui lui avait enlevé ses trésors et ses parures.

La cérémonie du mariage fut brillante, et Bruges, qui s'est fait la réputation de s'y entendre en fêtes publiques, se surpassa dans cette circonstance.

Après les réjouissances vinrent les affaires sérieuses. Le premier soin de Philippe fut de venger l'injure qu'il avait reçue. A la tête de 28 vaisseaux, il eut vers Cherbourg, s'empara de la ville, reprit tout ce qu'on avait dérobé à la princesse, et, malgré l'opposition du roi de France, ramena en Flandre quatre cents Cherbourgeois, qu'il crut impliqués dans l'affaire et les fit tous pendre le long de la côte.

1200. — Rien de remarquable pour Bruges, sous le règne de Baudouin de Constantinople, que la création d'une taxe sur les marchandises, pour les frais de l'entretien de la côte depuis Calais jusqu'à l'Écluse. De longues guerres signalèrent la commencement du règne de la comtesse Jeanne, sa fille. Cette grande princesse mit tout son soin à fermer les blessures de l'état; elle se dévoua entièrement au bonheur de ses sujets. En 1225, elle acheta de Jean de Nielles, toute la châtellenie de Bruges, moyennant la somme de 24,545 l. 6 esc. 8 den. parisis.

Cette seigneurie forma dès lors ce qu'on appela le Frane, et constitua la quatrième partie de la division territoriale de la Flandre.

En 1227, un décret de Ferdinand, époux de la comtesse Jeanne, défend de nommer Baillis tous ceux qui étaient nés ou domiciliés à Bruges, ou qui s'étaient mariés à des Brugeois. Il voulait par là empêcher le renouvellement des abus dont s'étaient rendus coupables les précédents Baillis, en disposant de tous les emplois en faveur de leurs parents ou de leurs amis.

En 1252, les Magistrats du Frane, ainsi que ceux des habitants qui formaient les huit *Vierschaeren*, furent déchargés par le comte du droit onéreux que l'on nommait *beste hoofd*.

1240. — La comtesse Jeanne, qui, en 1237, avait épousé en secondes noces Thomas de Savoie, ordonne qu'à dater de l'année 1240, les Echevins et Magistrats de la ville, qui, jusqu'alors, avaient été nommés à vie, seraient soumis chaque année à la réélection, qui aurait lieu le 2 Février. L'élection des conseillers, ordinairement choisis parmi la classe moyenne, était aussi assujettie à certaines réformes. La comtesse défendit d'appeler à ces fonctions tout bourgeois qui, depuis un an et un jour, n'aurait pas cessé d'exercer un métier.

1260. — Ce fut cette année que la comtesse de Flandre, Marguerite de Constantinople, établit, pour faciliter l'administration de la justice du Frane, trois tribunaux différents; dont le 1^{er}, le plus important, siégerait à Bruges, le 2^{me} à Oudenbourg, et le 3^{me} à Aerdenbourg. Cette organisation ne dura guère, et, d'après des pièces authentiques, elle fut complètement abandonnée, par suite des difficultés qu'elle fit naître dans l'exercice de la justice.

1280. — Un incendie détruit presque entièrement la tour de la halle, et, comme nous l'avons vu dans la première partie, réduit en cendres la majeure partie des chartes et des privilèges des Brugeois. Gui De Dampierre était alors comte de Flandre. C'est en vain que les Brugeois réclamèrent de son équité le renouvellement de leurs prérogatives : le duc fut inflexible; il savait trop que ce palladium

de nos franchises avait, dans plusieurs circonstances, gêné l'exercice de sa volonté souveraine. Irrités de cette conduite peu loyale, les Brugeois se concertèrent, et préparèrent dans l'ombre les éléments d'une grande révolte.

Le comte informé de ces dispositions peu rassurantes pour son autorité, délégua à Bruges plusieurs commissaires chargés de lui rendre compte de l'état des choses. Ils étaient à peine arrivés dans la ville, que les habitants s'armèrent et les chassèrent; plusieurs même furent tués ou blessés dans la mêlée. Irrité du caractère sérieux que prenait l'insurrection, le comte rassemble ses troupes, fait son entrée dans la ville, s'empare des principaux moteurs et fait trancher la tête à cinq d'entr'eux, hors de la porte Bouverie. Il condamne en outre la ville à une amende de 100,000 florins et en exige 4000 pour le dommage causé par la sédition.

Le comte s'était à peine retiré que l'émeute s'organise de nouveau. On s'arme, on massacre Thierry Franckesone, qu'on suppose avoir excité le comte à la vengeance.

De nouveau, Gui de Dampierre sévit contre les coupables, impose à la ville une nouvelle amende de 20,000 florins, et la condamne de plus à en payer 2,000 pour les pertes et dommages causés par la révolte; puis, il se retire en jurant d'anéantir la ville, si elle fait mine de se révolter de nouveau.

Il n'est pas inutile d'entrer ici dans quelques détails sur le règne de ce prince, parce que le nom et les intérêts de notre ville s'y trouvent à chaque instant mêlés.

Gui de Dampierre avait voulu donner sa fille Philippine en mariage au fils du roi d'Angleterre, Edouard I^{er} : il n'en fallait pas d'avantage, pour réveiller la politique ombrageuse de Philippe-le-Bel, roi de France. Attiré à Corbeil par une invitation insidieuse, le comte fut traîtreusement déclaré prisonnier avec son épouse, sa fille et toute leur suite, formant plus de cinquante personnes. L'année suivante, sur les instances du peuple et d'après le jugement des pairs du royaume, Philippe relâcha le comte et sa suite; mais il retint la jeune princesse en ôtag.

Vainement la voix paternelle se fit-elle entendre à plusieurs reprises, pour réclamer cette chère enfant; tout fut inutile; et, désespéré d'une pareille iniquité, Gui se jeta, en 1297, dans une alliance avec l'Angleterre, contre la France. Sommé de comparaître devant Philippe dans le délai de quinze jours, le comte se garda bien d'obéir, et le roi de France eut bientôt franchi les frontières de la Flandre avec une puissante armée.

Il arrivait à propos. Bruges irrité contre le comte, tendit les bras au roi; des envoyés allèrent le trouver jusqu'à Ingelmunster, et ils obtinrent de lui la promesse du rétablissement de leurs privilèges, promesse qu'il réalisa.

Un armistice de deux ans fut bientôt conclu, à la condition que le roi resterait maître des villes de Bruges, Courtrai, Lille, ainsi que de toutes celles dont il s'était emparé.

Gui de Dampierre espérait beaucoup de cette trêve, il avait foi dans les promesses de ses alliés : mais ses espérances furent illusoires et leur concours lui fit défaut. Il dut céder alors, et trop confiant dans la générosité de son suzerain, il alla implorer sa clémence et ne trouva que des fers.

Le comté de Flandre fut confisqué au profit de Philippe; il s'y rendit bientôt après, pour en prendre solennellement possession. Bruges, ou plutôt l'aristocratie brugeoise, accueillit le monarque français avec ivresse. Mais le peuple, blessé dans son patriotisme, garda, sur la route du cortège royal, un silence inquiétant pour l'usurpation. C'est dans cette circonstance, qu' étonnée du luxe que déployèrent autour d'elles les dames de Bruges, la reine de Navarre s'écria, non sans dépit : « Je croyais être seule reine ici, et j'en vois autour de moi plus de six cents. »

L'engouement ne fut pas de longue durée : On regretta bientôt la sage administration du comte. D'énormes impôts épuisèrent les ressources de la ville. Châtillon, qui gouvernait la Flandre, au nom du roi, frappa les ouvriers sans distinction d'une taxe générale, au profit de l'état, taxe qui leur enlevait le quart de leur journée de travail, et qu'ils étaient forcés de payer au bureau de perception

qu'on avait établi tout exprès, près du pont *Snakkers-brugge*. L'insolence brutale du percepteur et de ses commis, leur méritait le surnom de *Snakkers*, qui depuis est resté celui du pont.

Le commerce se ressentit de ces vexations : beaucoup de négociants quittèrent une ville où régnait le plus affreux arbitraire. Le mécontentement, alimenté par les partisans du comte, devint bientôt général. Le projet de délivrer la ville de la domination française fut arrêté, et l'on n'attendait plus qu'une occasion favorable pour exécuter le complot. L'âme de la conspiration était Pierre de Coninek, doyen des tisserands de drap, qu'une première tentative de révolte avait fait exiler de la ville. Il convoqua tous les membres de sa corporation, propagea ses résolutions dans les autres corps de métier, et devint bientôt maître de la commune, que venait d'abandonner le magistrat de la ville, justement effrayé des proportions que prenait le complot.

Une circonstance particulière devait donner un compagnon à De Coninek. A la suite d'une querelle de cabaret, Jean Breydel, doyen de la corporation des bouchers, avait tué un serviteur du châtelain de Mâle, le sire d'Epinoy. Le meurtre avait eu lieu dans une auberge, attenante au château de Mâle, et Breydel était parvenu à se réfugier à Bruges. Bientôt il a réuni autour de lui tous les membres du métier, et, à la tête de cette bande, il court à Mâle, se rend maître du château, et massacre la plupart des Français qui s'y étaient réfugiés.

Tout allait bien jusque-là pour les conjurés; plusieurs villes avaient embrassé chaudement leur parti et l'émeute allait devenir une révolution. Mais l'appui manqua du côté d'où on l'attendait le plus énergique : Gand ne bougea pas, Châtillon y régnait par ses *Leliaerts*. Bientôt après, de troupes nombreuses s'avancent sur Bruges, et les conjurés, au nombre de 5,000, se voyant dans l'impossibilité de résister, se dirigent vers Damme et l'Écluse, en tuant tous les Français qui veulent s'opposer à leur marche.

L'entrée des français à Bruges fut terrible, et signalée par tous les excès dont le moindre fut le pillage. La colère publique,

poussée à bout, eut recours à Pierre de Coninck, qui s'était rendu maître d'Aerdenbourg.

Bientôt ce chef populaire, accompagné de Breydel, se dirige, à la tête de 7,000 hommes, vers sa patrie qu'il veut délivrer. L'un entre par la porte Ste-Croix, l'autre par celle qu'on désignait sous le nom de *Speyport*. Les premiers rayons de jour éclairaient l'entrée des libérateurs. Bientôt l'air retentit du cri de Flandre au Lion; on s'empare des portes de Bouverie, de Maréchal, de Ste-Catherine et de Gand; on fait main basse sur tous les Français et leurs sang coule à longs flots dans la ville. L'hôtel de St-Pol, habitation du gouverneur, est assiégé, pris d'assaut et devient le théâtre du plus affreux carnage. Protégé par quelques *Leliaerts*, Châtillon parvient à s'échapper et court annoncer à son maître le roi de France, la terrible vengeance des flamands.

Le résultat de cette journée fut le soulèvement du pays contre la domination française, et la bataille de Courtrai ou des éperons vint, quelque temps après, consolider l'acte de la délivrance. Il est inutile de nous étendre ici sur les détails de ce combat, et sur tous ceux que les flamands eurent à soutenir contre Philippe-le-Bel, parce qu'ils n'intéressent pas directement la ville de Bruges.

1503. — Renouveaulement du sceau de la ville.

1507. — Suppression de l'ordre des Templiers. Ces religieux avaient, dans la rue Ouest du Marais, un couvent qui devint, après leur proscription, la propriété de la famille Lossehaert, et dont le terrain est aujourd'hui converti en blanchisserie. Ils avaient en outre une habitation le long du canal d'Ostende, et l'emplacement de cette habitation se nomme encore aujourd'hui *Tempel-Hof* (Cour du Temple).

1510. — Le comte Robert de Béthune autorise ceux de Bruges à établir un droit d'oetroi pour les assurances. C'est l'époque de la grande prospérité de cette ville.

1511. — Inauguration de la procession du Saint-Sang, solennité qu'on célèbre encore aujourd'hui avec la plus grande pompe.

1514. — Ce fut une année de calamité. — Des pluies diluviennes

provoquèrent des inondations nombreuses qui forcèrent les religieuses du Béguinage de se réfugier à Courtrai. La perte de la récolte entraîna le renchérissement des denrées alimentaires. Le blé fut vendu jusqu'à 5 livres 12 esc. le septier. Enfin, à tant de malheurs vint se joindre la peste qui emporta près du tiers de notre population.

1518. — Arrivée dans le port de Bruges de cinq galéasses vénitiennes venant de l'Inde avec une riche cargaison.

1525. — Jaloux de leurs privilèges, les Brugeois voyaient avec peine tout ce qui pouvait y porter atteinte. Quelques concessions, préjudiciables aux intérêts de Bruges, faites aux habitants de l'Ecluse par Louis De Nevers de Crécy, suffirent pour allumer le feu de l'insurrection. Ils prirent les armes et forcèrent leur comte de marcher à leur tête contre l'Ecluse où commandait Jean de Namur. La ville fut prise et le commandant conduit à Bruges dans la prison de s' Gravensteen, d'où il ne tarda pas à s'échapper, malgré la vigilance de ses geôliers.

De nouvelles révoltes signalèrent les années suivantes. Saisi à Courtrai par les insurgés, le comte fut conduit à Bruges, où il resta prisonnier pendant six mois. La lutte entre les communes et le pouvoir des nobles dura quelque temps encore; mais la bataille de Cassel fit perdre au peuple son énergie et la paix fut conclue en 1228.

1550. — Louis De Nevers cherche à étendre son pouvoir en restreignant les privilèges de la commune. Le 15 Juillet il notifie aux magistrats du Franc ses nouvelles ordonnances politiques renfermant 128 articles parmi lesquels il est question du fractionnement de la commune en trois quartiers, à chacun desquels il assigne des échevins particuliers, qui doivent être renouvelés chaque année.

1551. — Suppression des droits d'accises pour le clergé.

1559. — Une querelle s'élève à Bruges entre les courtiers et les tisserands et foulons, à l'occasion de quelques actes de cruauté auxquels s'était livré le célèbre tribun flamand Van Artevelde. Les derniers appuyaient ce chef populaire et s'adressèrent à lui dans leur démêlé.

Artevelde envoya à Bruges ses émissaires qui tuèrent un grand nombre de courtiers rassemblés les uns au local de la Bourse, les autres dans la rue des Pierres. Il fallut que les guerres de France contre l'Angleterre, guerres, où les Flamands prirent presque toujours parti pour cette dernière puissance, vissent faire diversion à ces malheureuses luttes civiles. La célèbre bataille de l'Ecluse mit fin à ces agitations et à ces malheurs.

1346. — Louis De Maele succède à son père en 1346.

Les intérêts des Flandres réclamaient alors une alliance avec l'Angleterre plutôt qu'avec la France. Aussi désirait-on vivement le mariage du jeune comte à peine âgé de 16 ans avec la princesse Isabelle, fille du roi Edouard d'Angleterre. Mais loin de céder aux vœux de ses sujets dont la manifestation avait d'ailleurs l'air d'une violence, Louis demanda et obtint la main de Marguerite fille du duc de Brabant, auprès duquel il s'était réfugié pour éviter la colère des Flamands. Cette nouvelle fit éclater l'orage; on s'arma de toute part et Louis dut attendre que l'exaspération fût un peu calmée pour revenir dans ses états.

Il fit son entrée dans la ville de Bruges où il fut reçu avec faveur par une partie de la population, surtout par la noblesse qui n'avait jamais fait cause commune avec les mécontents. Quelques actes de rigueur qu'il dut se permettre pour réprimer l'audace des petits métiers, mirent de nouveau les armes aux mains de la multitude, mais en sévissant avec énergie il rétablit l'ordre dans la cité.

Vers cette même époque les négociants espagnols viennent traiter pour la première fois avec la ville de Bruges et y établissent un comptoir.

1349. — Le comte confirme tous les anciens privilèges de la monnaie de Bruges et pour la première fois il y fait battre des pièces d'or. C'est sous l'administration de Louis De Mâle que cette ville acquit l'importance commerciale dont elle a le droit d'être fière. Les dissensions civiles avaient arrêté l'élan de la prospérité publique. Les sages mesures de ce prince firent renaître l'ancienne splendeur de Bruges et en 1358 elle était une des trois places

les plus importantes de l'Europe; les deux autres étaient Londres et Novogorod.

Telle était l'activité des affaires que les magistrats ne suffisaient plus au jugement des procès; aussi le comte de Flandre doubla-t-il leur nombre de manière qu'il y eut alors 4 bourgemesires, 24 échevins, 24 conseillers et 4 trésoriers; cette organisation ne dura toutefois qu'une année.

1558. — Érection d'un tribunal de commerce par lequel tous les procès doivent être aplanis dans l'espace de dix jours.

Établissement d'un entrepôt général avec promesse de n'autoriser aucun établissement semblable dans les autres villes de la Flandre.

1564. — Construction de trois salles du vaste bâtiment de la Halle; elles furent mises à la disposition du commerce pour servir d'entrepôt de marchandises.

Les années qui suivent nous montrent les brugeois livrés à tous les excès des dissensions civiles. Tantôt ils se liguent avec les Gantois contre leur comte; tantôt ils font cause commune avec ce dernier contre ceux qu'ils ont eus naguère pour alliés. Ces deux grandes cités épuisent ainsi, dans les troubles intérieurs, le plus pur de leur sang, et les ressources qu'ils auraient dû réserver pour de meilleures circonstances.

Louis de Mâle était pourtant parvenu à faire trembler l'insurrection gantoise qui, cernée de toutes part dans les murs de la ville, ne pouvait pas résister longtemps. Un hardi projet conçu par Philippe Van Artevelde fit diversion aux terreurs des bourgeois de Gand. Il sort avec 600 hommes de l'enceinte assiégée, marche vers Bruges, où se trouvait le comte, le rencontre à quelque distance de cette dernière ville, met son armée en déroute, surprend la ville à la chute du jour au moment même où la procession achevait son itinéraire, et c'est dans l'épouvantable pêle-mêle, causé par cette invasion, que se perdit la relique du St-Sang. Maîtres de Bruges, les Gantois y commirent les plus grands excès; le comte, qui avait fait son entrée dans la ville, faillit tomber dans les mains des révoltés: il ne dut son salut qu'à la pitié d'une pauvre femme qui le cacha

dans son grenier, d'où il parvint à s'évader la nuit même, pour se diriger vers Lille.

Le lendemain, Van Artevelde fit proclamer à son de trompe, que tous ceux qui voulaient se lier à la cause des Gantois devaient se rendre dans la plaine Ste-Catherine. La population presque entière se trouvait au rendez-vous. Tous ceux qui étaient en ville furent massacrés par les gens du capitaine Aekerman, et leur nombre était au moins de 40,000.

Devenu maître de la Flandre avec le titre de régent, Van Artevelde nomma Pierre De Winter gouverneur de Bruges, fit démolir toute l'enceinte des murs depuis la porte Ste-Croix jusqu'à la porte Ste-Catherine, et se fit délivrer 500 otages choisis dans les principales familles.

La sanglante bataille de Roosebeek mit fin à la dictature nationale de Van Artevelde. Le héros gantois y perdit la vie avec 9,000 des siens. Louis de Mâle dut à l'épée de l'étranger la triste gloire de recouvrer son autorité; mais il n'en jouit pas longtemps. Retiré à St-Omer, il expira le 9 janvier 1384, détesté de la bourgeoisie et du peuple.

1384. — Marguerite, fille de Louis de Mâle, succède à son père; elle est couronnée avec son époux, le duc Philippe de Bourgogne. Quelques dissensions religieuses signalent le commencement de ce règne. On vit en effet le comte se ranger du côté du pape Clément VII, et le peuple reconnaître pour pontife Urbain VI, et cette espèce de schisme se prolongea pendant deux années.

L'année 1375 fut célèbre à Bruges par un tournoi brillant que donna messire Jean de Bruges à messire Jean, seigneur de Ghisteltes.

Tout ce qui distinguait ces fêtes de chevalerie illustra cette célèbre passe-d'armes.

1405. — Avènement de Jean-sans-Peur. Bruges se révolta plusieurs fois, sous l'administration de ce prince. De nouvelles impositions rendent cette administration odieuse. De toutes ces contributions, la plus insupportable pour le peuple était celle de la cucillette, qui frappait d'un sou de taxe chaque mesure de grain; elle fut supprimée en 1411.

1442. — Un terrible incendie dévore plus de 1500 maisons dans la ville de Bruges, en parcourant tout l'espace compris entre le pont de l'huile et la rue *Nord et Sud du Sablon*.

1445. — A peine avait-on réparé les dégâts de cet horrible sinistre, qu'un nouvel incendie plus violent encore consume 2200 maisons.

1447. — Brillant tournoi pour la réorganisation de la société qui se livrait à ces sortes d'exercice.

1449. — Assassinat du duc de Bourgogne à Montereau. Il expie ainsi le meurtre qu'il avait ordonné lui-même du duc d'Orléans.

Philippe-le-Bon succède la même année à son père et marche contre les meurtriers, à la tête d'une armée où se distinguent un grand nombre de Brugeois.

1450. — Marié en 5^e noces avec Isabelle de Portugal, il fait avec elle son entrée à Bruges en 1450, et les habitants de cette ville lui font un accueil brillant où règnent le plus grand luxe et la plus franche cordialité.

Pour conserver un souvenir éclatant de cette fête, le duc institua dans notre ville l'ordre de la Toison d'Or, dont nous avons parlé à la page 112 de cet ouvrage. Les insignes étaient le manteau d'écarlate, traînant à terre et doublé de vair, le chaperon de même avec une écharpe dont les extrémités touchaient aux pieds; et au cou, un collier d'or, dont chaque anneau fermait la lettre B, (initiale du mot Bourgogne), et auquel était suspendue l'image d'un mouton mort orné d'une riche Toison. Le nombre des chevaliers fut d'abord fixé à vingt-quatre; en 1451, il était de trente-et-un; en 1516, Charles-Quint, dans un chapitre général qu'il tint à Bruxelles, le porta à cinquante-et un. Il fallait, pour y être admis, quatre générations de noblesse paternelle et maternelle.

Sous Philippe-le-Bon, les Flamands s'unirent aux Français pour faire le siège de Calais. Les Brugeois y prirent une part très-active; mais comme l'entreprise fut malheureuse, ils tournèrent leur colère contre les habitants de l'Ecluse, qui avaient refusé de les accompagner. Il en résulta quelques dissensions civiles, où plusieurs

citoyens furent massacrés et où la duchesse de Bourgogne faillit devenir prisonnière des insurgés.

Le duc lui-même, venu quelques temps après, pour dompter l'insurrection, ne dut son salut qu'au dévouement de deux Brugeois, qui le firent évader par la porte de Bouverie, et qui payèrent de leur tête cet acte d'humanité. Ce fut le prélude d'autres massacres, qui ensanglantèrent la ville. Le duc irrité cerna la place insurgée, et les Brugeois, vaincus par la famine, plutôt que par les armes, implorèrent leur pardon, qui leur fut accordé à certaines conditions, le 11 Mars 1438. La ville fut frappée de plusieurs contributions extraordinaires, en punition de sa révolte.

1440. — Arrivée en notre ville du duc d'Orléans qui, grâce à notre comte, venait d'avoir son élargissement après 25 années de prison en Angleterre.

Quelque temps après, Bruges célèbre par une fête publique l'entrée du comte Charolais et de la comtesse Catherine de France son épouse accompagnée du dauphin.

Charles-le-Téméraire succède à Philippe-le-Bon. Après avoir pris possession du comté de Flandre, il fit son entrée à Bruges le 9 avril 1468. Il y fit serment de conserver les privilèges de la ville et les fêtes que l'on célébra dans cette circonstance furent si brillantes qu'elles surprirent le duc lui-même; il y eut comme dans toutes les circonstances de cette nature des joutes et des tournois.

1470. — Chassé de ses états, Edouard IV roi d'Angleterre cherche un asile en Flandre, reçoit l'hospitalité dans le château des seigneurs de Gruuthuyse à Oostcamp, entre à Bruges le 13 Janvier 1471, y est logé dans l'hôtel de la même famille et de là se dirige vers Damme et l'Ecluse au milieu des témoignages de sympathie de toute la population.

A son retour à Londres, il écrivit aux Brugeois une lettre où il leur témoigna sa vive reconnaissance.

Après avoir accru sa puissance au point d'être devenu un des plus grands princes, Charles se perdit par excès d'ambition, et l'on sait la fin malheureuse qu'il eut à Nancy en 1477.

Marie de Bourgogne, sa fille et son unique héritière, lui succède dans ses états. Elle fait son entrée à Bruges en 1477, jure de défendre les privilèges de cette ville et de la Flandre. Les désordres qui éclatèrent dans l'enceinte de nos murs la forcèrent de revenir en 1478.

Les métiers étaient sous les armes, rassemblés sur la Grande Place, lorsque arrivèrent à Bruges les délégués de l'empereur d'Allemagne, qui venaient demander la main de la jeune duchesse pour l'archiduc Maximilien d'Autriche; le lendemain, Marie se rend sur la Grande Place, dans la maison dont l'enseigne était *le Chat*.

Elle apaise le tumulte par sa grâce et sa franchise, jure l'observation de tous les privilèges de la ville, et obtient à son tour le serment de fidélité de la commune.

Aussi, lorsque le 28 juillet de la même année, elle reparut au milieu des Brugeois, avec son auguste époux Maximilien, elle reçut un accueil capable d'exciter l'envie de tous les souverains.

1478. — Le 50 avril de cette année, l'archiduc Maximilien réunit dans un chapitre tous les chevaliers de la Toison d'Or. La cérémonie est célébrée avec une pompe extraordinaire, dans l'église de St-Sauveur, et les réjouissances qui eurent lieu à Bruges dans cette circonstance, surpassent tout ce que l'on peut imaginer.

L'aimable Marie de Bourgogne, devenue l'idole des Brugeois, meurt en 1482, à l'âge de 25 ans, à la suite d'une chute de cheval, qu'elle fit dans une chasse au faucon.

Sa mort fut suivie de quelques troubles dans les Flandres. Le duc désirait, sans condition, la tutelle de son fils mineur. Les Flamands, de leur côté, auraient bien voulu restreindre l'autorité du prince. Les Brugeois surtout, irrités des privilèges que Maximilien avait accordés au commerce d'Anvers, privilèges qui nuisaient aux intérêts de Bruges, n'étaient pas disposés à en passer par toutes les conditions que le prince voulait leur imposer. Aussi, lorsque le 16 Septembre 1477, il fit son entrée dans cette ville, avec deux cents hommes de cavalerie, il n'eut pas plus tôt demandé 6,000 livres de gros pour les frais de la guerre, et 2,000 soldats, dont la commune

paierait la solde, que Bruges, indigné de se voir traité en ville conquise, forma un soulèvement général. L'arrivée des Gantois donna du nerf à l'insurrection ; le son du tocsin se fit entendre , et Maximilien fut enfermé dans la maison qui porte encore aujourd'hui le nom de *Cranenbourg*. Ce fut en Février 1488.

Le 24 Mars de la même année, fut décapité sur la Grande Place, l'écoutette Lanchals, accusé d'avoir encouragé les mesures de l'archiduc. Quelques temps après, les Brugeois trouvant que Maximilien n'était pas gardé assez étroitement dans sa maison, le firent transférer dans l'hôtel de M. Jean De Gros, où il fut gardé à vue.

Les malheurs du pays, l'intervention du pape Innocent VIII et le commun accord des trois membres de Flandre, amenèrent l'élargissement du prince, qui dut, toutefois, avant de recouvrer sa liberté, souscrire à tout ce que l'on exigeait de lui.

Cette époque de l'histoire de Bruges est peut-être la plus intéressante et la plus dramatique, et nous regrettons vivement que les bornes que nous devons donner à notre livre, ne nous permettent pas de faire assister nos lecteurs à toutes les péripéties de ces scènes émouvantes.

1494. — Maximilien se rend en Allemagne pour y recueillir la succession de l'empereur Frédéric.

Le duc Philippe est, à l'âge de 16 ans, reconnu comte de Flandre. Il fait son entrée à Bruges le 18 Mars 1497, confirme tous les droits et privilèges de la ville, et reçoit de son côté le serment des magistrats et de tous les doyens des métiers.

Le 25 Septembre 1506, Philippe meurt à Burgos, quelque temps après avoir, du chef de sa femme Jeanne, pris possession de ses royaumes de Castille, de Léon, etc. Son cœur est transporté à Bruges et enfermé dans la tombe de sa mère, Marie de Bourgogne.

Le règne de Charles-Quint, qui est si brillant sous tous les rapports, l'est fort peu pour la ville de Bruges. C'est dans cette ville, le 22 Avril 1515, qu'il fut salué souverain des Flandres. Cette importante cité était alors en pleine décadence, et tel était l'état de l'industrie qu'on accordait une prime d'un dueat à tous ceux qui fabriqueraient

à Bruges une pièce de drap. Anvers était alors le marché de l'Europe.

Devenu souverain des Pays-Bas par l'abdication de Charles-Quint, Philippe prit en main les rênes du pouvoir en 1555. C'est sous son règne, en 1559, que le pape Paul IV érigea à Bruges un évêché, à l'entretien duquel son successeur Pie IV affecta tous les biens de l'abbaye de Ter Doest, qui n'existait plus.

Les troubles religieux du XVI^e siècle, eurent un cruel retentissement dans notre ville : Les gueux y exercèrent d'épouvantables ravages. La paix signée en 1584 mit fin à tant de calamités. Les travaux importants qu'on fit dans cette ville ne purent la sauver de ce mal incurable, que dans le corps politique, aussi bien que dans le corps humain, on appelle décrépitude.

Le règne d'Isabelle-Claire-Eugénie et de son époux Albert, n'offre rien d'intéressant pour la ville de Bruges. Après la mort de son mari, Isabelle gouverna douze ans et laissa en mourant ses états à son neveu, Philippe IV, qui établit pour gouverneur-général des Pays-Bas son frère Ferdinand, infant d'Espagne et cardinal. Ce dernier fit son entrée à Bruges le 25 Janvier 1635.

1638. — Les magistrats de Bruges, de Furnes et de Dunkerque, obtiennent, le 15 Août de cette année, l'autorisation de creuser un canal, aujourd'hui comme sous le nom de canal de Nieupoort.

1656. — Le 22 Avril de cette année, Charles II, roi d'Angleterre, ayant abandonné son royaume, cherche un asile à Bruges, et reçoit les honneurs de l'hospitalité chez M. Preston, seigneur de St-Georges, dont l'hôtel se trouvait rue du Vieux-bourg. Il y resta jusqu'au 22 Avril, et partit alors pour Anvers, d'où il revint, quelque temps après, avec son frère le duc de Gloucester, pour se fixer dans une maison de la rue Haute, contiguë à l'hôtel des *Sept Tours*.

Les Brugeois se firent un bonheur d'honorer les princes fugitifs.

Une fête leur fut donnée au local du *Vieux Jardin*, où le prince, voulut lancer la première flèche et toucha l'oiseau le plus élevé.

Une fête semblable fut célébrée à la Société St-Sébastien qui conserve fidèlement la mémoire du prince Anglais.

9 Mai 1665. Ce jour-là eut lieu, dans le conseil de Flandre, l'adjudication de tous les travaux nécessaires au creusement de notre bassin. Il fut achevé le 2 Décembre de la même année, et l'on y laissa sur le champ pénétrer les eaux. Cet ouvrage conta 800,000 florins

Rien de remarquable pour la ville de Bruges, sous le règne de Charles II, que les invasions réitérées des armées françaises.

Le traité de paix conelu en 1668 entre l'Espagne et la France, ne fut pas de longue durée : la guerre recommença en 1673, et c'est à cette époque qu'on éleva à Bruges les boulevards qui vont de la porte de *Maréchal* jusqu'à la porte de Gand.

Le traité de paix, conelu à Nimègue, en 1679, ne donna qu'un moment de répit à nos malheureuses provinces. En 1683, le roi de France recommença la guerre et entra en France avec une formidable armée. Les Brugeois se distinguèrent, dans cette circonstance, en défendant, avec une incroyable énergie, les batteries qu'ils avaient disposées entre la porte d'Ostende et le hameau de Scheepe-dacle, où ils avaient fait toutes les dispositions nécessaires pour inonder le pays, dans le cas où les Français auraient tenté l'invasion de la Hollande.

On conçoit qu'une ville, où les dissensions civiles ne s'endormaient un instant que pour faire place au fléau de la guerre, n'offrait guère de sécurité à l'industrie, et devait voir s'éteindre en elle tous les éléments de prospérité. Aussi, lorsque le 22 Août 1685, arriva dans nos murs le marquis de Canaga, gouverneur des Pays-Bas, il fut pénétré de tristesse en voyant la situation commerciale de cette ville autrefois si florissante.

Le même jour, on lança, en sa présence, dans le bassin de Bruges, un bâtiment de guerre de 70 pièces de canon. Dans le mois de Septembre de la même année, il mit lui-même la première main à un autre navire de guerre, dont la construction avait été ordonnée par les quatre membres de Flandre.

1688. — Découverte d'une conspiration, dont le but est de livrer la ville au roi de France. L'instigateur du complot est décapité.

1689. — Les Français pénètrent de nouveau en Flandre, et ravagent tout le territoire du Franc de Bruges.

1699. — L'industrie brugeoise, à son agonie, saisissait, comme une réalité, toutes les illusions qui semblaient lui promettre le retour de son ancienne prospérité. Aussi, lorsque, le 1^{er} Avril 1699, un décret interdit entrée dans le pays des draps étrangers, des étoffes de laine, des indiennes, cotons et toiles etc., la joie fut au comble dans cette ville, et le 20 Juillet de la même année, on promena, processionnellement, et musique en tête, dix-huit pièces de drap de différentes couleurs, comme gages d'un plus bel avenir.

De 1702 à 1713, Bruges eut à souffrir de toutes les horreurs de la guerre. Le traité d'Utrecht, conclu le 11 Avril 1713, promet enfin une tranquillité qu'affermir la paix de Radstad en 1714.

1717. — Le 19 Avril arriva devant la ville de Bruges le czar de Moscovie, qui fut complimenté par le magistrat, dans le lieu nommé Minnewater.

1734. — Pavage de la route de Bruges à Steenbrugge.

1738. — Le pont construit sur le Minnewater est achevé cette année.

Le règne de Marie-Thérèse fut un temps de calme et de paix pour le pays. Bruges a conservé un doux souvenir de l'administration de cette princesse.

1758. — On creuse le canal de la Coupure entre la porte de Gand et celle de Ste-Croix, jusqu'au pont *des Moulins*. Plus de quarante maisons furent abattues pour ces travaux importants.

L'année suivante, on commença ceux de l'écluse, et le premier navire entra dans ce canal le 24 Décembre 1753.

1758. — Construction de l'écluse, à la porte de Dammic.

1768. — Développement de la pêche du hareng. Cette industrie, devenue importante, en fait naître une autre, la confection des filets qu'on fabrique pour la première fois au local du *Jong-Hof*, rue Flamande.

Le long règne de Marie-Thérèse fut un réveil pour le commerce de Bruges. La prospérité qu'elle avait eu l'art de faire renaitre dans cette ville, ne survécut pas à cette illustre princesse, qui mourut le 29 Novembre 1780.

Joseph II, qui déjà, depuis le 27 Mars 1764, gouvernait l'empire au nom de sa mère, hérita de ses états. Après avoir été inauguré, à Bruxelles, comme duc de Brabant, le 17 Juillet 1781, il vint à Gand, où il fut reconnu comte de Flandre.

Son entrée à Bruges eut lieu le 13 Juin 1781. Un fait unique, que nous nous permettons de citer, malgré les strictes conditions de brièveté que nous impose un sommaire, fit pressentir aux Brugeois la conduite ultérieure de ce monarque, dans les rapports de l'état avec la religion. Le lendemain de son arrivée, c'est-à-dire le 14 Juin, il consentit à marcher derrière la procession, un flambeau à la main. Mais, à chaque station, alors que l'évêque donnait à la foule la bénédiction avec le St-Sacrement, il refusa constamment de s'agenouiller sur le coussin qu'on lui présentait, et se contentait d'une légère inclination de tête. Une population, essentiellement religieuse, ne vit pas avec plaisir cette affectation de philosophisme.

On sait l'histoire de ce prince, et ce n'est pas ici le lieu de détailler ses démêlés avec l'autorité ecclésiastique : ces développements conviendraient mieux à une histoire de la Belgique. Qu'il nous suffise de rappeler ici, pour ce qui concerne Bruges en particulier, ce que nous avons dit plus amplement dans la première partie, c'est-à-dire, que la plupart des couvents furent fermés et presque tous les ordres religieux supprimés. Le résultat de ces mesures impolitiques et intempestives fut une révolution : le peuple se souleva ; les Autrichiens furent expulsés, et Joseph II fut déclaré déchu de tous ses droits sur la Belgique..

La mort de ce prince, en 1792, ne rétablit pas l'ordre public. Livrée à toutes les horreurs de l'anarchie, la Belgique ouvrit les bras à Léopold II, qui, de son côté, jura de maintenir les privilèges de la nation.

Revenons sur nos pas pour quelques détails :

1783. — Établissement du système d'éclairage, au moyen de réverbères.

1786. — Vente de tous les terrains jadis occupés par les fortifications de la ville.

1787. — La populace pille quelques maisons particulières.

1790. — Le premier Dimanche du carême de cette année, on célèbre, pour la première fois, à Bruges, les fêtes du Carnaval.

Le 19 Septembre de la même année, quelques individus isolés dans leur tentative, élèvent, au haut d'une perche, sur la place du Bourg, le bonnet de la liberté. Mais, ils ne trouvent aucune sympathie dans la foule.

La révolution française eût un grand retentissement en Belgique, qui fut presque toujours le théâtre de la lutte entre la France et les puissances coalisées.

Le 12 Novembre 1792, Bruges accueille les Français.

Diverses modifications ont lieu dans l'administration de la ville : 93 citoyens, choisis, pour la plupart, parmi les modérés, représentent les 93 sections de la ville dans la gestion des affaires de la commune.

Les clubs s'organisent et contrecarrent le pouvoir régulier de l'administration civile par la promulgation de leurs doctrines incendiaires.

Le 13 Décembre 1692, une bande de forcenés brisent les statues qui décoraient la façade de l'Hôtel-de-Ville, celle du St-Sang et de plusieurs autres édifices publics.

Le 16 Décembre, les membres du magistrat sont démissionnés et remplacés par les nouveaux élus du peuple qui s'organisent sous le titre de municipalité de la ville libre de Bruges.

Le 30 du même mois, quelques individus paraissent sur la Grande Place, la tête couverte du bonnet rouge, qu'ils proclament être l'emblème de la liberté et de l'égalité.

Bientôt toute la municipalité fut réélue dans le sens démagogique, et le 15 Février 1793 on choisit pour maire le sieur Ryelandt, pharmacien.

Toutes ces innovations disparaissent le 13 Mars avec l'invasion des Autrichiens. Bruges rentre alors dans l'état de choses qui avait précédé 1792.

La victoire de Fleurus, en 1794, rendit la Belgique à la France; le 25 Mars de cette année, les Français vinrent prendre possession de Bruges et ne l'abandonnèrent plus pendant 20 ans.

La création des assignats renverse une foule de fortunes.

1795. — Érection de l'état-civil, institution éminemment utile. Le premier acte de naissance est dressé, à Bruges, le 26 Décembre 1794; le premier acte de mariage date du 20 Mars 1795; le 14 du même mois avait été dressé le premier acte de décès.

Même année, suppression du magistrat du Franc de Bruges; le 22 Janvier 1795, on institue à Bruges un comité de surveillance: il se composait de 9 membres, et telle était la haine qui s'attachait aux mesures révolutionnaires, que ceux qui avaient fait partie de ce comité furent, jusqu'à leur mort, voués à la déconsidération et au mépris.

Dans le courant de la même année, est mis à exécution le décret qui prescrit la suppression de toutes les marques extérieures du culte.

Octobre 1795, division de la Belgique en départements. Bruges devient chef-lieu du département de la Lys.

Le 10 Juillet, même année, l'administration républicaine du département de la Lys s'empare, en vertu d'un arrêté de l'administration centrale, établie à Bruxelles, de l'église de Ste-Walburge, qui devient le temple de la déesse Raison.

Dans cette même année, avait été décrétée la suppression des séminaires et des couvents.

Dans le cours de la même année, le clergé de Bruges fut contraint de jurer fidélité à la constitution civile.

Même année, vente de tous les ornements d'église et des édifices consacrés au culte. Les objets d'art que la ville perdit dans cette circonstance, sont innombrables, et l'on s'étonne encore, après tant de désastres, d'y trouver tant de richesses.

15 Juillet 1801. — Conclusion du fameux concordat entre le pape

Pie VII et le premier consul Napoléon, concordat qui amène le rétablissement du culte. Les sièges épiscopaux de Bruges et d'Ypres sont réunis à celui de Gand.

L'année suivante, on célèbre de nouveau le service divin dans les églises.

1810. — Le 18 Mai de cette année, l'empereur Napoléon fait son entrée à Bruges, accompagné de Marie-Louise. L'enthousiasme fut général dans cette circonstance : les populations, enivrées de joie, se pressaient autour de ce génie qui tenait l'Europe sous la main, et qui savait unir la sagesse du législateur à l'héroïsme du conquérant. Bruges lui fit une fête brillante; et l'empereur, de son côté, visita, avec le plus vif intérêt, les beaux monuments de la ville.

En 1814, Bruges subit toutes les oscillations de l'opinion publique. Les Français, naguère encore fêtés et congratulés, furent expulsés de Bruges le 2 Février, et les bourgeois formèrent une milice citoyenne pour s'opposer à leur retour. Cependant ce retour ne se fit pas attendre : le 14 du même mois, une troupe de Français se jetèrent sur la ville et y entrèrent, sans éprouver de résistance. Leur chef eut même la hardiesse de se porter à l'Hôtel-de-Ville et d'exiger une contribution de 100,000 fr. payable dans le délai de trois heures. On eut la faiblesse de trembler devant de pareilles injonctions et l'on s'empressa de payer 81,000 fr. : c'était tout ce qu'on avait pu réunir.

29 Juin, même année. — Entrée de l'empereur de Russie.

17 Septembre. — Entrée à Bruges de Guillaume de Nassau, qui venait d'accepter le gouvernement de la Belgique, et d'être couronné à Bruxelles comme roi des Pays-Bas.

25 Mars 1815. Revenu de l'île d'Elbe, Bonaparte a de nouveau fasciné la France. Le 25 Mars, Louis XVIII arrive à Bruges avec toute sa famille, et part le lendemain pour Ostende.

18 Juin 1815. — La bataille de Waterloo rend la paix à l'Europe, et le prince d'Orange rentre dans son royaume.

1819. — Les deux ailes, Ouest et Sud, du vaste bâtiment de la Halle, sont affectées au commerce de boucherie.

1821. — Construction du Marché-au-Poisson, l'un des plus remarquables de la Belgique.

1827. — Grand concours musical.

Même année, 2 Décembre. — Proclamation du concordat conclu entre le pape Léon XII et sa Majesté Guillaume I^{er} roi des Pays-Bas.

28 Juillet 1828. — Erection d'un entrepôt libre de commerce dans la ville de Bruges.

Les Belges n'avaient ni désiré ni appelé le gouvernement de Guillaume : ils ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'ils avaient été dans cette circonstance complètement sacrifiés par la politique anglaise. Loin de chercher à se concilier un peuple dont on avait disposé un peu légèrement, Guillaume sembla prendre à tâche de favoriser en toutes circonstances ses Hollandais. Son imprudente conduite amena la révolution de 1830 et l'expulsion définitive de la famille de Nassau.

Les journées de la révolution firent à Bruges des imitateurs bien coupables : c'est par le pillage et les excès de toute espèce qu'on inaugura, en cette ville, le nouvel ordre de choses.

Le 20 Septembre, les désordres recommencèrent, et la garnison hollandaise, qui tenait encore dans la place, fut forcée de tirer sur les rassemblements. Le lendemain, toutefois, cette garnison, chassée de la ville, se rendit à Ostende. Un drapeau fut alors placé sur la tour de la Halle et la grande cloche se fit entendre, ainsi que le carillon. Tout semblait promettre aux paisibles habitants de Bruges le repos et la sécurité, lorsque, le 18 Octobre, des ouvriers, employés aux travaux de curage dans les petits canaux de la ville, abandonnent tout-à-coup leur ouvrage et dévastent de nouveau les maisons particulières.

Désolés de ces scènes de désordres, quelques habitants se dévouèrent au maintien de l'ordre public, et organisèrent spontanément une compagnie de soldats citoyens qui prirent le titre de chasseurs-éclairés. Également remarquable par la belle sévérité de sa tenue, par l'esprit dont elle est animée et par son intelligence des manœuvres militaires, cette compagnie s'est montrée, dans

toutes les circonstances pénibles, digne gardienne du repos public.

Elle a, pour commandant, M. Charles Devaux, chevalier de l'ordre Léopold et greffier des états provinciaux.

Le résultat de la révolution de 1830 fut d'abord la constitution d'un gouvernement provisoire et la formation d'un congrès national qui se donna pour président le 30 Novembre suivant M. Surlet de Chokier.

Cette assemblée choisit, le 4 Juin 1830, pour roi de la Belgique, Léopold I^{er}, prince de Saxe-Cobourg, qui se rendit avec empressement aux vœux de tout un peuple.

Le 11 Mai 1833, il fit son entrée à Bruges où il fut reçu avec enthousiasme.

Le 27 Janvier 1833, François René Boussem fut sacré solennellement évêque de Ptolémaïs et le 13 Juillet 1834, il fit avec pompe son entrée dans notre ville.

1837. — Inauguration du chemin de fer de Gand à Bruges.

L'exécution de ce *rail-way*, provoqua le projet d'un débarcadère dans l'intérieur de la ville. Les frais d'exécution sont loin d'avoir été compensés par les avantages que Bruges en a retirés et il faut ajouter avec regret qu'on a sacrifié, pour cette station, une des plus belles places de la ville.

1845. — Le 15 Septembre de cette année, Victoria reine d'Angleterre, accompagnée de son auguste époux, le prince Albert, et de leurs Majestés le roi et la reine des Belges, vient rendre visite à notre ville.

1846. — Inauguration de la statue de Simon Stévin.

Les Brugeois prouvèrent, dans cette circonstance, qu'ils nourrissent toujours en eux l'enthousiasme des arts et de la science.

TROISIÈME PARTIE.

BIOGRAPHIE DES BRUGEOIS LES PLUS CÉLÈBRES.

CHAPITRE I.

BEAUCOURT DE NOORTVELDE, (PATRICE).

Il naquit à Bruges, le 8 Janvier 1720. Après avoir fait ses cours à l'université de Louvain, il devint d'abord avocat au grand conseil de Flandre, puis avocat fiscal de l'empereur d'Autriche, et il déploya autant de talent que d'intégrité dans les diverses fonctions qu'il exerça.

La nature de son esprit le portait vers l'étude de l'histoire. Il a fait sur celle de son pays les plus curieuses recherches, et, s'il avait eu l'art d'écrire, comme il avait celui d'explorer, il se fût justement acquis une réputation immortelle. Voici la liste des ouvrages qu'à laissés cet auteur :

1° Tableau fidèle des troubles et révolutions arrivés en Flandre, depuis Charles-le-Bon jusqu'en 1584. — Le 1^{er} volume seul est imprimé.

2° Notice historique sur l'ancien commerce de Bruges, (en flamand).

3° Troja Belgica, poema epicum sub titulo *Guidonidas*, exhibens bellum Brugensium adversus Philippum IV, MS.

4° Description historique de la collégiale de Notre Dame, in-4°.

5° Description de l'église cathédrale de St-Donat, MS.

6° Les annales du pays et territoire du Frane de Bruges, (en flamand), 3 vol.

7° Beschryving van den Proossche.

8° Encomium urbis, senatus populi que Brugensis neçon territorii Franconatensis, 1786.

BLONDEEL (LANCELOT).

Les Van Eyck et les Memling avaient pu transmettre à leurs disciples les procédés matériels de leur art; mais cet élément divin, qui venait de leur âme, et qui faisait naître sous leur pinceau, sous celui de Memling surtout, des figures d'une expression si angélique, cet élément-là leur était trop personnel, pour que l'école pût le revendiquer comme un héritage.

Blondeel, qui naquit dans la première moitié du XVI^e siècle, touchait de trop près à l'époque où l'art se fit payen, pour conserver intactes les pures traditions des artistes du XIV^e et du XV^e siècle.

Tout-à-la fois architecte, graveur et peintre, Blondeel se distingua dans ces trois branches des arts.

Il ne reste rien de ses productions en gravure.

Son talent d'architecte se révèle avec toute sa vitalité dans cette belle cheminée du Palais de Justice, qui fut exécutée sous ses yeux et d'après ses dessins.

Comme peintre, il nous a laissé assez d'ouvrages, pour qu'on puisse caractériser ainsi son talent: assez de correction dans le dessin, beaucoup de finesse dans le coloris, un sentiment assez exquis de la perspective aérienne.

Voici les œuvres de cet artiste, qui méritaient une sérieuse étude.

1° St-Georges tuant le dragon , appartenant à la société de St-Georges.

2° Dans l'église de St-Jacques , un tableau à trois compartiments , représentant le martyre des saints Cosme et Damien.

3° A l'académie , un St-Luc peignant la Vierge et l'enfant Jésus.

4° Une Vierge avec l'enfant Jésus.

Lancelot Blondeel mourut à Bruges en 1560.

BOETIUS OU DE BOODT, (ANSELME).

Il naquit à Bruges dans le cours du XVI^e siècle , fit de brillantes études , et fut bientôt attaché à l'empereur Rodolphe II , comme médecin et comme conseiller.

A ses connaissances sérieuses Boëtius joignait un rare talent d'aquarelliste , et il nous a laissé des preuves non équivoques de ce qu'il savait faire comme coloriste.

Son ouvrage intitulé : *Gemmarum lapidum historia* , nous fait connaître sous une autre face cet esprit universel. Il est , d'après l'aveu du marquis d'Argenville , le premier qui ait mis quelque méthode dans cette matière.

Il y a de l'érudition dans le livre de De Boodt , qui a pour titre : *Symbola Pontificum , Imperatorum , Regum* , qui a été complété par Jacques Typotius.

De retour à Bruges , après la mort de Rodolphe II , De Boodt oublia le monde et les grandeurs et se livra , avec foi , à toutes les pratiques de la piété. C'est alors qu'il écrivit , en vers , son livre intitulé : *Le chemin de la vertu*. Il mourut le 24 Juin 1632 , à l'âge de 80 ans , et fut enterré dans l'église collégiale de Notre-Dame.

BREYDEL, (JEAN).

Le nom de ce tribun populaire se rattache aux luttes les plus sanglantes de la Flandre contre la France , et sa carrière publique remplit honorablement toute l'époque de la captivité de Gui de Dampierre.

Né à Bruges, d'une famille qui appartenait à la corporation des bouchers, Jean en devint le doyen, et, comme il avait toutes les qualités d'un chef de parti, il sut électriser par son éloquence et par sa conduite des hommes qu'il voyait tous les jours et auxquels il avait l'art de communiquer le feu de son enthousiasme patriotique.

Bruges l'avait déjà vu plusieurs fois à la tête des mécontents, lorsque la lutte des *Clauwaerts* et des *Lélaerts*, c'est-à-dire, du parti Flamand et du parti Français, vint déployer toutes les facultés énergiques de Breydel.

Jacques de Châtillon commandait alors à Bruges pour le roi de France : de concert avec De Koning, Jean Breydel insurgea les métiers, et marcha sur la ville, pour s'en rendre maître. Les portes de la Speye et de Ste-Croix furent forcées, et l'on égorga impitoyablement tous ceux qui ne pouvaient prononcer le mot d'ordre des conjurés : *Schild en Vriend* (Bouclier et Ami). Ce furent de véritables vèpres siciliennes où périrent plus de 4700 Français.

Une armée française marcha contre la Flandre, pour venger cette sanglante injure. Breydel et De Coninck se mirent à la tête des Flamands et s'avancèrent jusqu'à Courtrai pour combattre l'ennemi. La mêlée fut sanglante; mais l'armée française fut vaincue, et Breydel eut ainsi la gloire de sauver sa patrie.

CALLOIGNE (JEAN-ROBERT).

Il naquit à Bruges en 1775 : ses parents étaient d'une condition obscure.

Le goût qu'il montra, jeune encore, pour la sculpture, engagea son père à l'envoyer à l'Académie de cette ville, où il fit des progrès rapides et en 1802 il fut couronné par l'Académie de Gand, qui avait proposé une médaille pour le plus beau buste de Jean Van Eyck, inventeur de la peinture à l'huile.

En 1805, il obtenait, à Paris, le second prix du grand concours de sculpture. Deux ans plus tard, le grand prix de sculpture lui était décerné, et il obtenait, avec ce prix, la pension à l'Académie française, à Rome.

De retour à Bruges, il se distingua par de beaux ouvrages, parmi lesquels nous citerons : 1° la statue de Jean Van Eyck, en marbre blanc, dont les amateurs peuvent admirer le fini dans une des salles de notre Académie. 2° Un bas-relief représentant *Electre pleurant sur les cendres d'Oreste*. 3° Un modèle de Lamoral, comte d'Egmont, de neuf pieds de hauteur, qu'on admira, en 1820, à l'exposition de Gand.

Il mourut à Anvers, en 1830, à l'âge de 53 ans.

LES DEUX CLAEYSSENS.

Bruges eut plusieurs artistes du nom de Claeysens. L'histoire ne parle que de Pierre, de Gilles et d'Antoine. Le premier ne nous est connu que par un registre de la corporation des peintres de Bruges, où il figure comme élève d'Adrien Bekaert, et comme devenu maître en 1529.

Le second, fils du précédent, est beaucoup plus connu.

Il devint peintre de son altesse Alexandre Farnèse, duc de Parme et de Plaisance, gouverneur-général des Pays-Bas. Il le fut aussi des archiducs Albert et Isabelle. Il mourut à Bruges en 1605.

Son frère Antoine est le seul des trois Claeysens qui se soit fait une réputation européenne. Il en est question dans les principales biographies anglaises et françaises.

Bruges possède plusieurs pièces capitales de ce maître. Nous ne citerons que le *Jugement de Cambyse* et le *Festin d'Esther*.

DE CONINCK, (PIERRE).

On ne sait rien de cet intrépide Flamand jusqu'au moment où l'histoire nous le montre prenant part aux luttes populaires contre la domination française : nous renvoyons à l'article que nous avons consacré à Breydel, son digne compagnon de gloire et de patriotisme.

DE DEYSTER (Louis).

Il naquit vers 1656. Après avoir étudié la peinture dans l'atelier de Jean Maes, il fit un voyage en Italie où il séjourna pendant six ans.

Revenu dans sa patrie, il fut reçu maître de la corporation des peintres, et, malgré sa modestie un peu farouche, il parvint à fixer l'attention publique, et à développer parmi ses compatriotes le goût de la peinture, qui, depuis quelque temps, s'était oblitéré parmi nous.

Il fit une foule de tableaux, parmi lesquels il affectionnait une vaste composition représentant *la Mort de la Sainte-Vierge*.

Les tableaux qu'on trouve de ce maître dans plusieurs églises de Bruges, et surtout à Saint-Jacques, prouvent une grande souplesse de pinceau avec une grande fermeté de touche, et une grande entente du clair obscur, ce qui l'a fait comparer à Rembrandt.

Il mourut en 1711, après s'être tout à la fois distingué comme peintre, comme homme et comme citoyen.

DE MEULEMEESTER (JOSEPH-CHARLES).

Il naquit à Bruges le 13 Avril 1771, commença son éducation à l'école Bogaerde et montra, dans l'état d'orfèvre, qu'il embrassa ensuite, une délicatesse de goût fort remarquable. Il se rendit à Paris où il fut protégé par Suvée, et de là à Rome où il trouva le même patronage. C'est alors qu'il mit la main à une entreprise colossale; il s'agissait de dessiner les cinquante-deux loges de Raphaël au vatican : il le fit avec une constance héroïque et en commença bientôt après la gravure.

Dans son enthousiasme pour son œuvre, il refusa de s'en dessaisir pour 500,000 francs que lui en offrait M. Firmin Didot, et après sa mort, qui arriva en Novembre 1836, cette magnifique collection atteignit à peine à la trentième partie de cette somme.

DESPARS, (NICOLAS).

Connu par une chronique des Flandres où l'on trouve quelques renseignements curieux; il vivait dans le XV^e siècle.

GAREMYN, (JEAN).

Il naquit en 1712, et témoigna, dès ses plus jeunes années, un goût tout particulier pour la peinture; il reçut les premiers éléments de l'art du dessin à l'Académie de cette ville; puis il étudia successivement sous Pulinx, sous Louis Roons de Courtrai, sous Jacques Bernaert d'Ypres et sous Mathias De Visch. On lui doit plusieurs gravures de la grande chronique de Flandre et il exécuta pour diverses églises de Bruges, plusieurs tableaux qui ne sont pas sans mérite, et qui tous annoncent une extrême facilité. Il mourut en 1790.

GÉRARD, (MARC).

Tout à la fois peintre, sculpteur, architecte et graveur, il est surtout connu par sa grande carte de la ville de Bruges en dix feuilles, où l'on distingue dessinées en relief les plus petites habitations de cette ville, alors si célèbre. Il vivait dans le XVI^e siècle.

GRÉGOIRE DE SAINT-VINCENT.

Il naquit à Bruges en 1584, et après avoir fait ses études d'humanités, il se fit jésuite. Les rares dispositions, qu'il montra pour les mathématiques, décidèrent ses supérieurs à le faire travailler sous les yeux de Christophe Clavius, que Grégoire XIII employait alors à la réforme du calendrier. Revenu plus tard en Belgique, il soutint le premier dans la salle de l'université de Louvain différentes thèses sur les sciences exactes et sur l'astronomie. Son nom fut bientôt connu dans toute l'Europe; grâce à ses précieuses décou-

vertes en astronomie et à celles qu'il fit sur un point important des mathématiques, la symbolisation de la Spirale et de la Parabole. Toujours honoré de l'estime des premiers souverains de l'Europe, il n'oublia pas les devoirs de la vie religieuse. C'est un des plus beaux caractères que le monde savant ait produits, et l'on peut dire aussi sans exagération, que c'est un des savants les plus profonds que l'Europe ait vus naître. Ses ouvrages, dit un historien moderne, sont une mine riche de vérités géométriques et de découvertes importantes.

Il mourut à Gand, le 27 Janvier 1667.

KINSOEN, (FRANÇOIS).

Né à Bruges en 1770. Il eut, jeune encore, le pressentiment de son avenir, se dirigea vers Paris, ce grand centre des arts, et y débuta en remportant le prix de mille francs qu'on avait proposé pour le meilleur portrait.

Le portrait était, en effet, sa spécialité, et il y excellait d'une manière tellement incontestable, que Jérôme Bonaparte, roi de Westphalie, le choisit pour son peintre.

Après avoir joui, dans la capitale, de toutes les délices de la fortune et de la faveur, Kinsoen, affaibli par ses travaux voulut revenir dans sa ville natale, pour y mourir. Son vœu fut rempli : il y expira le 18 Octobre 1859.

Kinsoen a fait des portraits qui sont des chefs-d'œuvre. Son tableau de *Bélisaire*, qu'il donna à l'Académie de Bruges, fit sensation dans les expositions de Paris.

LEGILLON.

Il naquit à Bruges en 1759; mais sa famille était originaire de France.

Ses dispositions pour les arts du dessin se révélèrent de bonne heure; mais il avait vingt ans, quand on lui permit de se livrer à l'impulsion de son goût.

Il étudia d'abord à Rouen, sous J.-B. Descamps; puis se mit à parcourir la France et l'Italie, et ne revint dans sa patrie qu'en 1774.

Il ne tarda pas à retourner à Paris pour s'y fixer, et il y fit les plus charmantes compositions rustiques qu'un pinceau facile et suave puisse enfanter. La faveur récompensa ses talents. Il fut nommé membre de l'Académie et reçut le titre de peintre du roi. mais la mort l'attendait au milieu de ses triomphes : il expira en 1797.

MEMLING, (JEAN).

Comme beaucoup de génies du premier ordre, on ne sait ni le lieu de sa naissance, ni l'origine de sa famille, ni même l'orthographe de son nom. Les-uns l'écrivent Memmelinck ou Memling, d'autres Hemmelinck, et les Espagnols enfin, Flamingo.

Quelle que fût sa patrie, Bruges a certainement plus de droits que toute autre localité de réclamer cette glorieuse et belle figure de Hans Memling. C'est dans cette ville, en effet, qu'il a laissé les plus belles œuvres de son pinceau.

Tous les historiens s'accordent à reconnaître qu'il naquit dans la première moitié du XV^e siècle, et qu'il eut pour maître Roger de Bruges.

Ce qu'il y a d'incontestable encore c'est qu'il voyagea en Allemagne et en Italie et y laissa plusieurs de ses compositions.

Voici celles de ses œuvres qui, par leur belle conservation, peuvent donner une idée parfaite de son génie :

1^o Les belles miniatures du bréviaire du cardinal Grimani, conservées à Venise.

2^o A Cologne, une Madone assise sur un trône magnifique.

3^o A Nuremberg une *Résurrection*.

4^o Au musée de la même ville, deux sujets moraux sous des formes allégoriques.

5^o A la Pinacothèque de Munich, neuf compositions, parmi lesquelles on distingue une admirable tête de Christ, une *Nativité*,

dont un des volets présente St-Jean-Baptiste à l'entrée d'une gorge déserte, et l'autre l'admirable légende de St-Christophe.

6° A Bruges, l'hôpital St-Jean renferme plusieurs chefs-d'œuvre de ce maître, chefs-d'œuvre, avec lesquels il paya l'hospitalité qu'il y avait reçue dans la détresse. La *Châsse de Ste-Ursule* est une de ses œuvres les plus remarquables : elle renferme dans une série de compartiments, toute la légende de cette sainte et glorieuse martyre.

Jamais la piété de l'artiste ne s'est mieux révélée que dans les compositions de Hemling ; jamais, non plus, l'inspiration religieuse ne trouva pour instrument, un pinceau plus suave.

OOST (JACQUES VAN) LE VIEUX.

Bruges donna naissance, en 1600, à ce peintre longtemps oublié, et qu'une appréciation plus réfléchie environne, chaque jour, d'une nouvelle gloire.

Après avoir étudié longtemps en Italie, où il imita, à s'y méprendre, le faire d'Annibal Carrache, il revint dans sa ville natale, où il se distingua par des œuvres d'un haut mérite. Deux qualités font le charme de ses compositions : la grâce et la simplicité. La correction de son dessin est un mérite de plus, et le plus grand peut-être, tant cette partie de l'art est négligée par plusieurs de ses contemporains.

Ce peintre était d'une rare fécondité : nous avons, dans la première partie de cet ouvrage, cité celles de ses œuvres qui décorent nos églises. Nous devons ajouter ici que son chef-d'œuvre était une *Descente de Croix*, qui ornait autrefois l'église des jésuites.

OOST (JACQUES VAN) DIT LE JEUNE.

C'est ainsi qu'on le désigne, pour le distinguer de son père. Il étudia d'abord en Italie les grands maîtres de l'école italienne. Il passa aussi plusieurs années à Paris, qui était alors le centre des arts, et revint se fixer définitivement à Lille, où il se maria.

C'est là qu'il exécuta ses principaux ouvrages ; et la plupart des églises de cette ville en étaient ornées avant la grande révolution, qui dispersa plusieurs de ces objets.

Au reste, on trouve encore, dans plusieurs églises de cette ville, des tableaux de ce peintre, qui accusent une grande pureté de dessin, et quelques-uns de ses portraits sont comparés à ceux de Van Dyck.

Quelques-uns de ses meilleurs tableaux ont été recueillis dans le musée de Lille. Ce sont :

1° *Une Vierge.*

2° *Un Carme pansant la jambe d'un frère de son ordre.*

3° *Un Augustin*

4° *La Vierge, St-Joseph et l'enfant Jésus.*

Jacques Van Oost mourut en 1713.

POURBUS (FRANÇOIS).

Son père était un peintre hollandais, de grande célébrité, nommé Pierre Pourbus. Celui, dont nous parlons ici, naquit à Bruges en 1540, et il eut deux maîtres, son père, et Franc Flore, surnommé le Raphaël flamand.

Il excellait dans le portrait, et montra aussi un rare talent dans la peinture des animaux.

Sa carrière ne fut pas longue : il mourut en 1580. On ne sait si c'est à lui ou à son père qu'il faut attribuer la grande peinture en détrempe de la juridiction du Frane, dont une copie à l'huile se trouve à l'hôtel-de-ville de Bruges.

RAPAERT (FRANÇOIS).

Il naquit à Bruges vers le milieu du XVI^e siècle, et se distingua tout-à-la fois comme philosophe et comme docteur en médecine. Son principal titre de gloire est une réfutation caustique du *Grand et perpétuel Almanac*, œuvre toute remplie des préjugés et des erreurs de l'astrologie judiciaire, dont l'auteur était aussi un médecin,

Pierre Van Bruhezeu ou Burhezius. Ce qui avait indigné Rapaert, et ce qui inspira sa verve, c'est que ce fatras d'erreurs avait reçu l'approbation du magistrat de la ville.

ROGER DE BRUGES.

Ce n'est pas une médiocre gloire pour Roger de Bruges que d'avoir guidé le génie naissant de Hemling. Mais ce qui est déplorable, c'est que nous ne connaissions aucune des œuvres de cet artiste.

Il en avait pourtant fait un assez grand nombre pour sa ville natale et il paraît même que son pinceau s'était plusieurs fois exercé dans l'ornementation des salles de grandes maisons, en y peignant soit à la glaire-d'œuf, soit à la colle, tous les sujets qu'on exigeait de lui.

Vasari cite Roger de Bruges comme ayant propagé en Italie l'invention de la peinture à l'huile. Après avoir parlé de Van Eyck, qu'il appelle Jean de Bruges, voici comme il s'exprime sur Roger :

» *Lo seguitò poi Rugieri da Bruggia suo discipolo, e Ausse creato di*
» *Rugieri, che fece à Portinari in sancta Maria Nuova di Fiorenza un'*
» *quadro picciolo, il qual' e oggi appress' al Duca Cosimo, et è, di sua*
» *mano la tavola di Careggi villa fuori di Fiorenza della illustus, casa*
» *de Medici.*

STÉVIN (Сimon).

Il naquit à Bruges en 1548, et se prépara, dans le silence de la solitude, aux travaux qui ont illustré son nom.

La tyrannie du duc d'Albe et ses édits sanguinaires vinrent troubler le calme de cette retraite, et forcèrent Stévin à s'exiler pour trouver la paix si nécessaire à ses travaux scientifiques.

Il voyagea en Prusse et en Pologne et finit par se fixer en Hollande, où sa réputation ne tarda pas à se faire jour.

Ses travaux mathématiques sont de la plus haute importance, et la plupart d'une utilité pratique incontestable; nous nous bornerons,

pour preuve, à ce qu'il fit, pour indiquer les véritables usages de la fraction décimale.

L'algèbre, le géométrie, la mécanique et l'hydrostatique étaient des sciences familières à Stévin, et c'est, à cause des progrès qu'il leur fit faire, que son nom doit être rangé parmi ceux des plus illustres savants.

Simon Stévin mourut en 1620.

SUVÉE, (JOSEPH-BENOIT).

Né à Bruges en 1743. Il remporta le grand prix à Paris en 1771 et fut reçu membre de l'académie en 1780. En 1792, il obtint à Rome la direction de l'école française, qu'il réorganisa. La mort le surprit en 1809 au milieu de ses travaux.

C'est par la grâce et la délicatesse des formes que brille cet artiste.

L'expression de ses têtes est surtout admirable, tant elle donec et suave.

Parmi ses tableaux, nous citerons :

1° *Une Descente du St-Esprit et une Adoration des Mages*, qu'on voit dans une église d'Ypres.

2° *Une Naissance de la Vierge*, qui lui valut sa réception à l'Académie.

3° Une composition, représentant *la Mort de Coligni, etc.*

VAN EYCK (JEAN.)

Quoique plusieurs le fassent naître à Maeseyck, petite ville de Limbourg, il y a tout lieu de croire qu'il naquit à Bruges. On lui attribue généralement l'invention de la peinture à l'huile, invention qui assure la durée aux œuvres des grands maîtres, et qui en harmonisant progressivement les couleurs, se fait pardonner le tort de ne point en conserver l'éclat et la fraîcheur, comme la fresque ou l'encaustique.

L'art rayonnait autour de Jean Van Eyck. Son frère Hubert, sa sœur Marguerite partageaient ses travaux et stimulaient chez lui l'inspiration.

C'est à Hubert qu'on doit la conception du fameux tableau en douze compartiments, qui couvre le retable d'une chapelle de St-Bavon à Gand. Le panneau principal est resté dans cette ville : la plupart des autres se trouvent au musée de Berlin. Hubert mourut, au milieu de ce magnifique travail, et le soin de compléter cette belle œuvre fut abandonné à son frère Jean.

Ce n'est pas ici le lieu de détailler tous les mérites de cette composition. M. Mersseman vient de s'acquitter de cette tâche avec beaucoup de talent, dans un article très-curieux qui a paru dans la biographie des grands hommes de la Flandre Occidentale. Le premier il a fait une description minutieuse du beau tableau de Jean Van Eyck, que possède M. Bogacrt-Dumortier.

TABLEAU

De ceux qui furent à Bruges Bourgmestres des Échevins.

Jean Hubrecht, 1282 à 1292.	Jean Walckier, 1375.
Jean Schinckle, 1287.	Guillaume Maese, 1374—75—1379—80.
Paul De Kalkere, 1593.	Pierre Smout, 1581—82.
Pierre Uyttensacke, 1507.	Soyer Honin, 1582.
Jean Van Haerlebeke, 1525 à 36.	Jacques Metteneye, 1584.
Guillaume Vander Stove, 1529, à 52—56—37.	Jean Heldebolle, 1585—89.
Gilles Van Aertrycke, 1533—54—56.	Jacques Vande Vagheviere, 1586.
Jean Cortshooft, 1538.	Jean De Muntere, 1587.
Gilles Coudenbrouck, 1559—41.	Pierre Adornes, 1588.
Jean Couckelaere, 1540.	Nicolas Barbesaen, 1590.
Jean Paradise, 1542 à 45.	Jean Camphyn, 1591—95—94—96—99—1401—02.
Forcé de se mettre à la tête des troupes dans ces temps de désordre, il fut remplacé par	Jean Honin, 1592—97—98—1400.
Gilles Van Coudenbrouck, 1545—49.	Jean Vander Beursee, 1595.
Jean Breydel, 1550.	Liévin De Scheutelaere, 1405—11—1412.
Pierre De Pynckere, 1551—53.	George Braderycx, 1404.
Pierre Vande Walle, 1552—54—55.	Nicolas de Soutere, 1405 à 07.
Philippe Rynvisch, 1556.	Démissionné et remplacé par :
Jacques Metteneye, 1557.	Jean Biese, 1407 à 09.
Guillaume Van Wulfsberghe, 1558.	Baudouin De Vos, 1410.
Pierre Van Assenede, 1558.	Jacques Broodtloos, 1415—17—25—27—52—59.
Pierre Vander Haghen, 1559—60.	Thomas Bonin, 1414.
Simon Van Aertrycke, 1361.	Jean Hoste, 1415.
Soyer Honin, 1562.	Pierre Metteneye, 1416—20—25.
Jean Bonin, 1565—71.	Jean Reubs, 1418.
Lamsin De Vos, 1564—70.	Gerard Reubs, 1419—29—54.
Philippe Rynvisch, 1565—68.	Baudouin De Marschalk, 1421.
Tiedeman Vanden Berghe, 1566—72—76.	Jean Vander Beursee, 1422—25—51—45.
Jean Bonin, 1567—69—77—78.	

Georges Metteneye, 1424.
Nicolas Vander Beurse, 1428—55.
Jacques Reubs, 1430.
Philippe Metteneye, 1453—41—47.
Maurice Van Vassenaere, 1456.
Décédé et remplacé par :
Gilles Van Vlaemineckpoorte, 1456—57.
Louis Van Roode, 1438.
Gilles Lauwereyns, 1442.
Jacques Heldebolle, 1443.
Everard Reubs, 1446—49.
Jean Van Nieuwenhove, 1448.
Jean Honin, 1450—54.
Jacques Vander Beurse, 1451—57.
Jacques Broodtloos, 1452.
Martin Honin, 1453—56—59—65.
Paul Van Overveld, 1455—58.
Jean De Baenst, 1460—70—73.
Soyer De Baenst, 1461—71—72.
Diego Sire Paule, 1462.
Joos De Baenst, 1465.
Louis Metteneye, 1464.
Jean Van Nieuwenhove, 1466.
Philippe Metteneye, 1467.
Bernard Van Halewyn, 1468.
Philippe Van Aertrycke, 1469.
Jacques Vande Vageviere, 1471.
Élu à la place de Soyer de Baenst, décédé.
Martin Lem, 1472.
Jacques Barbesaen, 1474.
Paul Van Overveldt, 1475.
Jean Van Nieuwenhove, le vieux, 1476.
Jare Vande Velde, 1477.
Obligé de donner sa démission, il fut remplacé par
Martin Lem, 1477—80.
Guillaume Moreel, 1478—85.
Jean Van Riebecke, 1479—84.
Jacques Van Ghistele, 1481—86.
Jean Adornes, 1482.
Il reçut sa démission et à sa place on élut :
Jean De Witte, 1482.
Georges Van Vassenaere, 1485.
Guillaume Houtmarek, 1487.

Josse De Deckere, 1488.
Démissionné, il fut remplacé par
Jean Adornes, 1488—1505.
Liévin Van Assenede, 1489.
Jean De Boodt, 1490.
Il fut démissionné et l'on mit à sa place :
Nicolas Van D'Heft, 1490,
Jacques De Vooght, 1491.
Jean De Heere, 1492.
Jean Van Nieuwenhove, 1493.
Jean De Deckere, 1484.
Jean Van Claerhout, 1495—96.
Décédé la même année et remplacé par Jean Van Nieuwenhove.
Josse Vander Zype, 1497—98.
Roelant Van Moerkerke, 1499—1500 à 02—04—05.
François Parmentier, 1506.
Décédé la même année et remplacé par Jean D'Hont.
Gautier Despars, 1807—10.
Jean De Raet, 1508.
Adrien Bave, 1508.
Jean Moreel, 1511.
Jacques Van Halewyn, 1512 à 14—16.
Simon Vander Banek, 1515.
Guillaume Moreel, 1517 à 19.
Guillaume Van Claerhout, 1520—21.
François Petyt, 1522—25—29.
Joseph De Baenst, 1524—25—51—1552.
Josse De Brunc, 1526 à 28—50.
Jean Adornes, 1555, et 55.
François D'Oignies, 1556, 57, 41, 44, 47 à 49.
Après sa mort remplacé par Louis Van Ghistele.
Jacques Van Halewyn, 1558 à 40.
Louis Van Ghistele, 1545—46—49—55—54—62—65.
François Petyt, 1550 et 51.
Décédé et remplacé par Ant. Voet.
Jean De Baenst, 1555—60—61—64 à 66—74.
Jacques Despars, 1556—57.
Décédé la même année et remplacé par Léonard Casenbroodt.

Joseph De Baenst, 1558—59
Nicolas Boulengier, 1567—68.
Jean De Bonnières, 1569 à 74.
Décédé cette année il fut remplacé
par Jean De Baenst.
François Van Themseke, 1575.
Georges Van Themseke, 1576.
Georges Van Brackele, 1577—78.
Après avoir reçu sa démission, il fut
remplacé par :
Nicolas Despars, 1578—44.
On élu à sa place Jean Pardo.
Jacques De Brouxhault, 1579 à 81.
Nicolas Casembroodt, 1582—85.
Jean Pardo, 1584—85—88—89—
91—92.
Martin Lcm, 1586—87—90—95—
1596,
Décédé la même année et remplacé
par Jean Breydel.
Jean Breydel, 1595—94—96—97—
98.
Guillaume De Boodt, 1599—1600—
1601.
Jean De Beer, 1602.
Mathieu Dagua, 1605—04.
Anselme Adornes, 1605—06.
François De Boodt, 1607—08—15—
16—22—25.
François Pardo, 1609—10—14.
Adolphe Van Maldeghem, 1611—
12—15—18.
Jean Van Nicuwenhove, 1616.
Nicolas De Schietere, 1619.
Philippe D'Oignies, 1620—21.
Jacques Pardo, 1625—55—58.
Roland De Grass, 1624—26—29—
1650.
Jean Parmentier, 1627—54—55.
Jean Pardo, 1628.
Alexandre De Meulenaere, 1651—
52—56—59—41—42—48—52.
Henri Anchemant, 1657—40—45.
Roland De Grass, 1644—45.
Jacques Anchemant, 1646—47.
André De La Coste, 1649—55—56—
62 à 64—72 à 74.
A sa place fut élu Jean De Villegas.

Vincent Stockhove, 1650—51—57—
58—59—65—66.
Alphonse De Grass, 1655—54.
Henri Anchemant, 1660—61.
Paul Cobrysse, 1667 à 69.
Philippe Van Boonem, 1670—71—77
à 81—83 à 85—87 à 92—95 à
1702.
Jean De Villegas, 1674 à 76.
Nicolas De Meulenaere, 1682.
Jean-François Nans, 1686.
François Nans, 1695—94—1705 à
1706.
Elic De Bic, 1707 à 10—17 à 20.
François Stappens, 1711—12.
Roland De Grass, 1715 à 16.
Bernard Triest, 1721 à 1750.
François Claesman, 1731 à 54.
Aybert Van Huerne, 1755 à 42.
Jean Triest, 1745 à 48.
Jean De La Coste, 1749 à 70.
Charles Lebailly, 1771 à 88.
A sa place fut nommé :
Robert Coppieters, 1788—91.
Charles De Schietere, 1789—90.
Joseph Van Caloen, 1792.
Charles Rielant, Apothécaire, 1795.
Démissionné et remplacé par :
Charles De Schietere.
Pendant les agitations politiques du
règne de Joseph II et du régime révo-
lutionnaire, la ville fut administrée
tantôt par un comité, tantôt par un
président. Les personnes qui suivent
ont administré la ville, soit à titre de
maires jusqu'aux événements de 1815,
soit à titre de Bourgmestres depuis
cette époque jusqu'à nos jours.
De Seret, an 9—10—11.
Charles De Croeser, 1804 à 15—18
à 1827.
Jean Van Zuylen-Nan Nieuvelt, 1814
à 17.
Jean Verranneman, 1828 à 50.
Jean-Baptiste Coppieters, 1831 à 40.
1841 vacat.
Jean De Pelichy, 1842 jusqu'à pré-
sent.

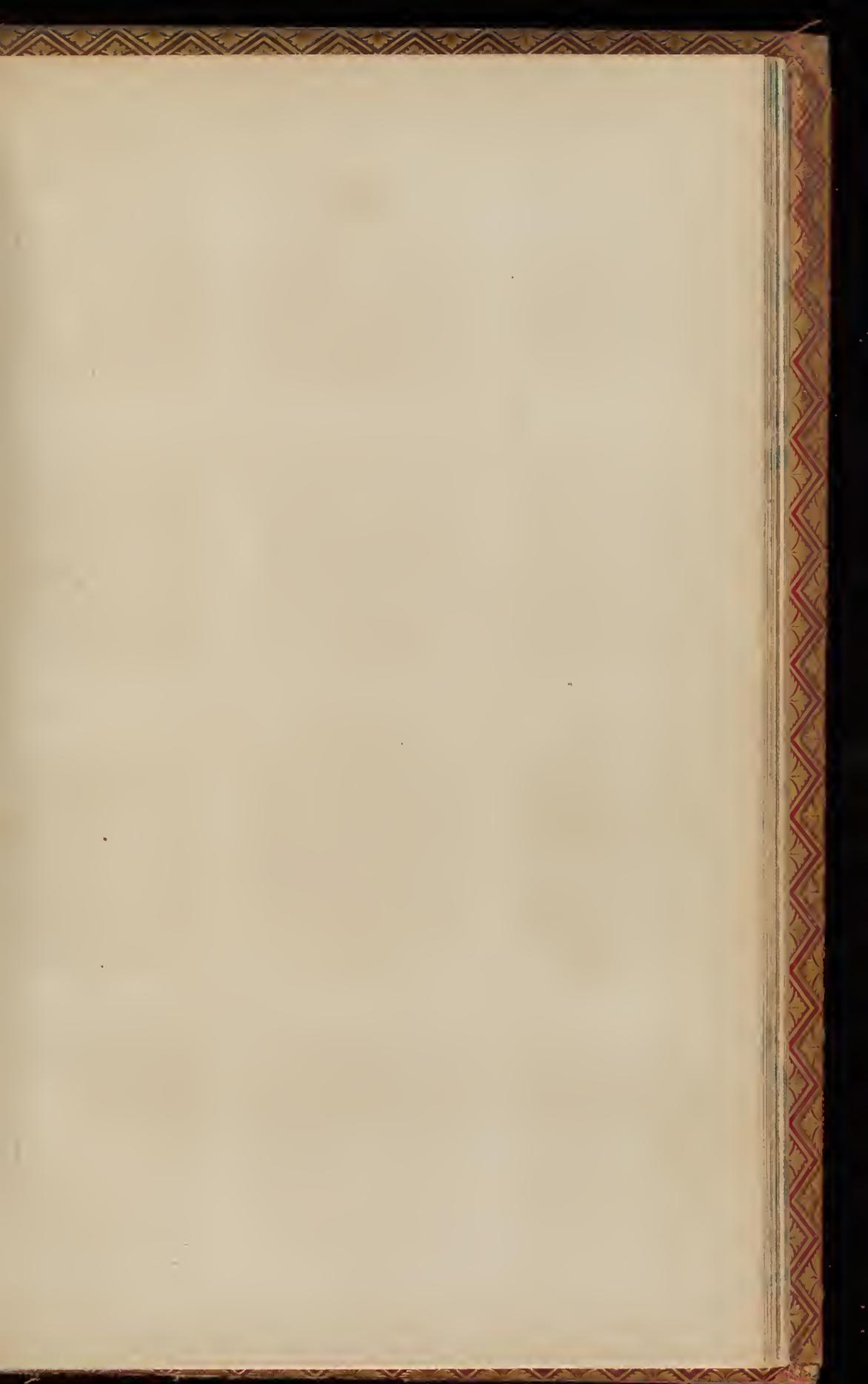
Bourgmestres des Conseillers.

- | | |
|------------------------------------|------------------------------------|
| Baudouin Van Westeapelle, 1510. | Michel Van Assenede, 1581—82. |
| Nicolas Bonin, 1529 à 51. | Jacques Braderyek, 1585. |
| Gilles Van Aertryeke, 1552. | Jacques Heldebolle, 1584—88. |
| Guillaume Vander Stove, 1555—55— | Jean Metteneye, 1586. |
| 1556. | Pierre Adornes, 1587—89. |
| Lambert Vande Walle, 1554. | Baudouin De Vos, 1590—1400—09— |
| Jean Cortschool, 1557. | 1445. |
| Gilles Van Coudenbrouck, 1558— | Jean Honin, 1594—95—94. |
| 40—42 à 45—50. | Jean Camphyn, 1592—97. |
| Jacques Wittebolle, 1559. | Georges Braderyek, 1595—96—1401. |
| Guillaume Den Hoedemacker, 1541. | Nicolas Barbesaen, 1598—99. |
| Les troubles le contraignirent de | Jean Van Audenaerde, 1402. |
| marcher comme capitaine, et à sa | François De Cupere, 1405. |
| place on installa : | Liévin De Scheutelaere, 1404—06— |
| Jacques Wittebolle, 1545 à 49. | 07—08. |
| Jacques Vande Walle, 1551—55—57. | Jean Hoste, 1405—42. |
| Pierre De Pinckere, 1552—54—55. | Jean Vander Beurse, 1415. |
| Guillaume Van Wulfsberghe, 1556— | Philippe Van Aertryeke, 1414. |
| 1558. | Baudouin De Marschalk, 1416. |
| Simon Van Aertryeke, 1558—60. | Thomas Bonin, 1417—20. |
| Jean Hoste, 1559. | Jean Metteneye, 1448. |
| Jacques Metteneye, 1561. | Jean Bartoen, 1419. |
| Jean Heldebolle, 1562. | Georges Metteneye, 1421—54. |
| Soyer Honin, 1565. | Jean Honin, fils de Gilles, 1422. |
| Philippe Rynviseh, 1564—67—77— | Gerard Reubs, 1423—35. |
| 1578. | Jacques Bave, 1424—27. |
| Lamsin De Vos, 1565—69—71. | Jean Van Aertryeke, 1425—52. |
| Jean Bonin, fils de Jean, 1366—68— | Jacques Heldebolle, 1426—29. |
| 70—74—75. | Louis Van Themscke, 1428—59. |
| Jean Walekier, 1572. | Philippe Metteneye, 1450. |
| Tiedeman Vanden Berghe, 1575—85. | Maurice Van Vassenaere, 1451. |
| Jean Bonin, fils de Gautier, 1576. | Gilles Van Vlaemineckpoorte, 1435. |
| Rogier Van Lichtervelde, 1579—80. | Louis Vande Walle. 1456. |

Gilles Lauwereyns, 1457.
Jacques Adornes, 1458.
Jean Losschaert, 1440—44.
Pierre Adornes, 1441.
Jacques Vander Beurse, 1442.
Martin Honin, 1443—46—62.
Jacques De Bacnst, 1445.
Louis De Baenst, 1447.
Diego Sire Paule, 1448—55—59.
Jean Vander Stichele, 1449.
Antoine De Heere, 1450.
Soyer De Baenst, 1451—58.
Jean Van Aertrycke, 1452.
Jean Van Nieuwenhove, 1454.
Louis Metteneye, 1455—61.
Jacques De Vos, 1457—60.
Philippe Van Aertrycke, 1465.
Louis Greffyn, 1464.
Nicolas Van Nieuwenhove, 1465.
Gerard De Groote, 1466.
Martin Lem, 1467.
Jean Breydel, 1468—71.
Jean Barbesaen, 1469.
Josse Metteneye, 1470.
Jean De Witte, 1472.
Jacques De Vooght, 1475.
Pierre Metteneye, 1474.
Anselme Adornes, 1475.
Josse Van Hallewyn, 1476—85.
Jean Losschaert, 1477.
Forcé de donner sa démission, il fut
remplacé par :
Charles Van Hallewyn 1477—81.
Jean Van Nieuwenhove, 1478—87.
Jean De Boodt, 1479.
Josse Van Vassenaere, 1480.
Jean de Vleeschauwere, 1482.
Les troubles l'obligèrent de quitter
ses fonctions et il fut remplacé par :
Guillaume Houtmarek, 1482.
Louis Steylin, 1485.
Corneille Breydel, 1484.
Georges Baert, 1486.
Jean D'hamere, 1488.
Démissionné, il fut remplacé par :
Antoine Losschaert, 1488.
Bandouin Hendryckx, 1489.
Antoine De Witte, 1490.

Après avoir quitté ses fonctions, il
fut remplacé par :
Corneille Van Hallewyn, 1490.
Antoine Spillaert, 1491.
Rogier Eecke, 1492.
Michel Van Themseke, 1495.
Jean Van Praet, 1494.
Jean D'Hont, 1495.
Jacques Despars, 1496.
Martin Van Nieuwenhove, 1497.
Jacques Metteneye, 1498.
Jacques De Donekere, 1499 à 1501.
Josse Vander Zype, 1502.
Décédé dans cette année et rem-
placé par :
Jean De Boodt, 1502—49.
François Parmentier, 1504.
Nicolas Coolaert, 1505.
Gautier Despars, 1506.
Jean Destrompes, 1507.
Remplacé par
Jean Van Themseke, 1507—11.
Gilles Van Vlaminekpoorte, 1508.
Jean De Baenst, 1509—42.
Josse De Brune, 1510—15.
Adrien Boulengier, 1515.
Josse De Baenst, 1514.
Jacques Van Themseke, 1516.
George Vande Velde, 1517.
Josse Van Hallewyn, 1518.
Nicolas Coolaert, 1519.
Élu à la place de
Jean De Boodt, décédé.
Simon Vander Banek, 1520.
Stevin Van Praet, 1521—22.
Jean Van Themseke, 1525 à 25.
Guido De Baenst, 1526—29—50—
57 à 59.
Jean Adornes, 1527.
Pierre Moseron, 1528.
Jacques Despars, 1531 à 34.
Albin Van Vyve, 1535—36.
François Petyt, 1540—41.
Antoine Voet, 1542 à 44.
George Van Themseke, 1545.
Pierre De Vooght, 1546—49.
Jean De Vendoul, 1547—50.
Jean De Boodt, 1448.

- Joseph De Baenst, 1551—52.
 Jean De Baenst, 1555—54.
 Nicolas Dolengier, 1555—56.
 Jean Perez, 1557—58.
 Antoine Bolengier, 1559—70.
 Martin Lem, 1560—61—67 à 69,
 71 à 74.
 Demissionné cette année et rem-
 placé par Jacques De Boodt.
 Corneille Van Baersdorp, 1562—65.
 Jean De Bonieres, 1564 à 66—86—87.
 Jacques De Boodt, 1574—75.
 George Van Brackele, 1576.
 Henri Anchemant, 1577.
 Josse De Cabotre, 1578—79 à 81.
 Il quitta ses fonctions et fut rem-
 placé par:
 Philippe Van Baersdorp, 1578.
 Pierre Dominicle, 1582 et 85.
 Antoine Vanden Berghe, 1584.
 Après avoir abandonné ses fonc-
 tions, il fut remplacé par:
 Martin Lem, 1584—85.
 Jean Breydel, 1588—89.
 Simon Vanden Heede, 1590.
 Jacques Despars, 1591—92—95—
 96—99.
 Corneille Du Blois, 1595—94.
 Jean De Beer, 1597—98.
 Mathieu Dagua, dite Quiequelborn,
 1600—1601.
 Anselme Adornes, 1602—1605—
 1608—1609.
 Adolphe Van Maldeghem, 1604—05
 —40.
 François Pardo, 1606—07—09.
 François Bogaert, 1611 et 12.
 Philippe Dognies, 1613.
 Jean Van Nieuwenhove, 1614.
 Nicolas De Schietere, 1617—24.
 Jean Pardo, 1618—22—26—27—29
 —50.
 Roland de Grass, 1619.
 Ad. Van Maldeghem, 1620—21—25.
 Jean Van Pamele, 1625.
 Alexandre De Meulenaere, 1628—58.
 Jean Parmentier, 1651—52—57—
 46—47.
- Henri Anchemant, 1655—56.
 François D'Aranda, 1654—55—40.
 Jean Balde (Vasques) 1659—41—42.
 Olivier De Wrée, 1645.
 Herman Van Volden, 1644.
 André De La Coste, 1648.
 Alphonse De Grass, 1649—52.
 Pierre Adornes, 1650—51.
 Pierre Suex, 1655.
 Vincent Stochove, 1654.
 Corneille De La Flye, 1655—56.
 Henri Anchemant, 1657.
 Jean-Bapt. De Villegas, 1658—59—
 65—66—72—75—74—77—78.
 Alexandre Van Volden, 1660—61.
 Paul Cobrysse, 1662 à 64.
 Albert De Grass, 1667 à 69—79 à 81.
 François Van Peenen, 1670—71.
 Antoine Triest, 1674.
 A la place de
 Jean-Bapt. De Villegas, démissionné.
 Jean Van Boonem, 1675—76.
 André De La Coste, 1682 à 85.
 Claude De Corte, 1686.
 Jean De Villegas, 1687—88.
 François Nans, 1690 à 92.
 Jacques De Schietere, dit Damhouder,
 1695—94—99 à 1702.
 Georges De Corte, 1695 à 98.
 Charles Stappens, 1703—05.
 Ignace De Grass, 1706—10.
 Bernard Triest, 1711—12—17 à 20—
 31 à 54.
 Erasme De Vooght, 1715 à 16.
 Roland De Grass, 1721 à 24.
 François Claesman, 1725 à 50.
 Jean Triest, 1835 à 41.
 François Talbout, 1742.
 Jean De La Coste, 1745 à 48.
 François De Vooght, 1749 à 66.
 P. Delcampo, 1767 à 70.
 Ignace Pardo, 1771 à 78—88.
 A sa place fut nommé
 Jean Van Caloen, 1788—92—94.
 Charles Van Overloope d'Anthin, 1789
 à 91.
 Pierre Vander Planeke, 1795.





1



2



3



7



8



9



13



14



15



19



20



21



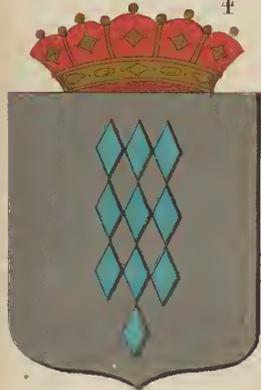
4



5



6



10



11



12



16



17



18



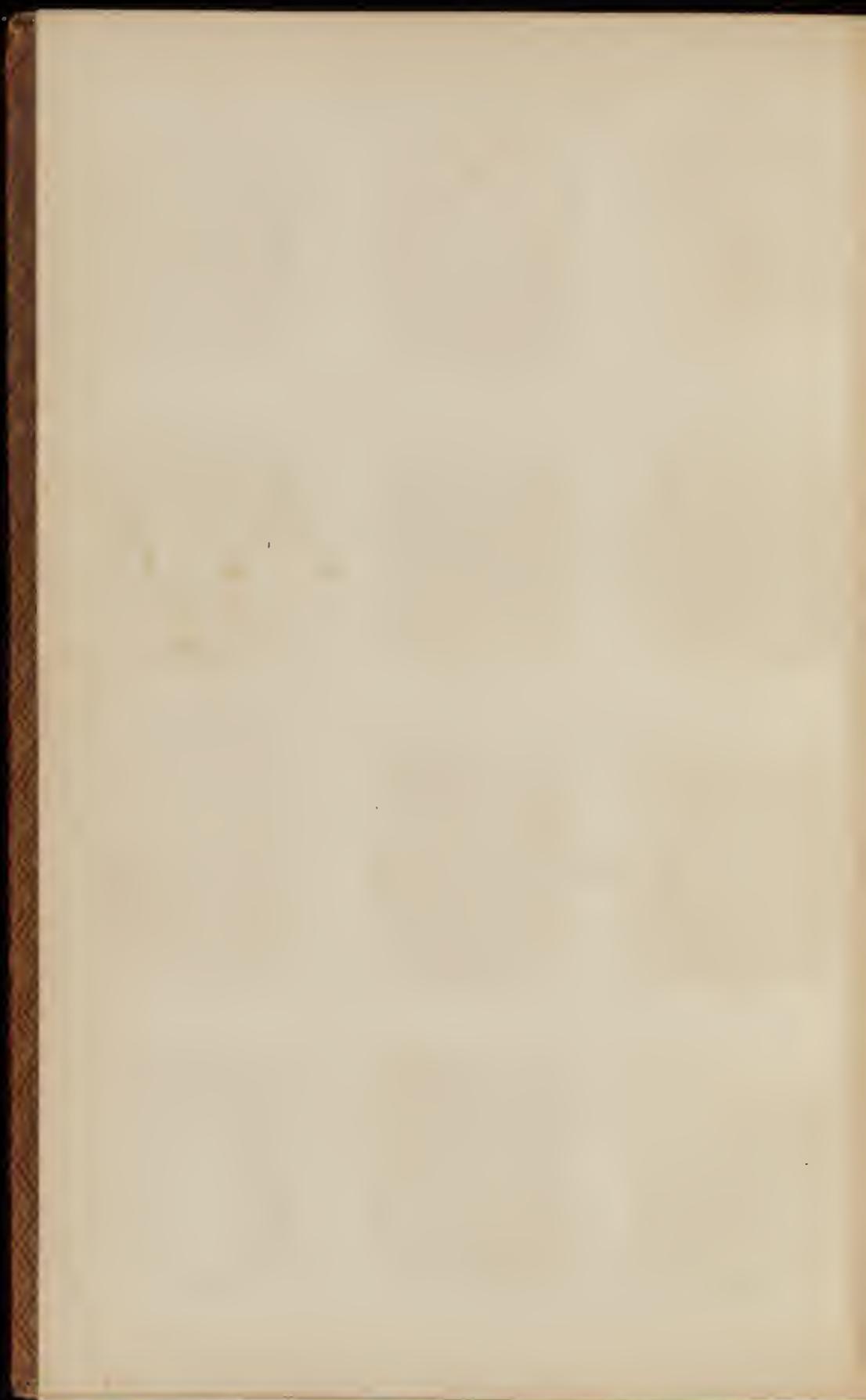
22

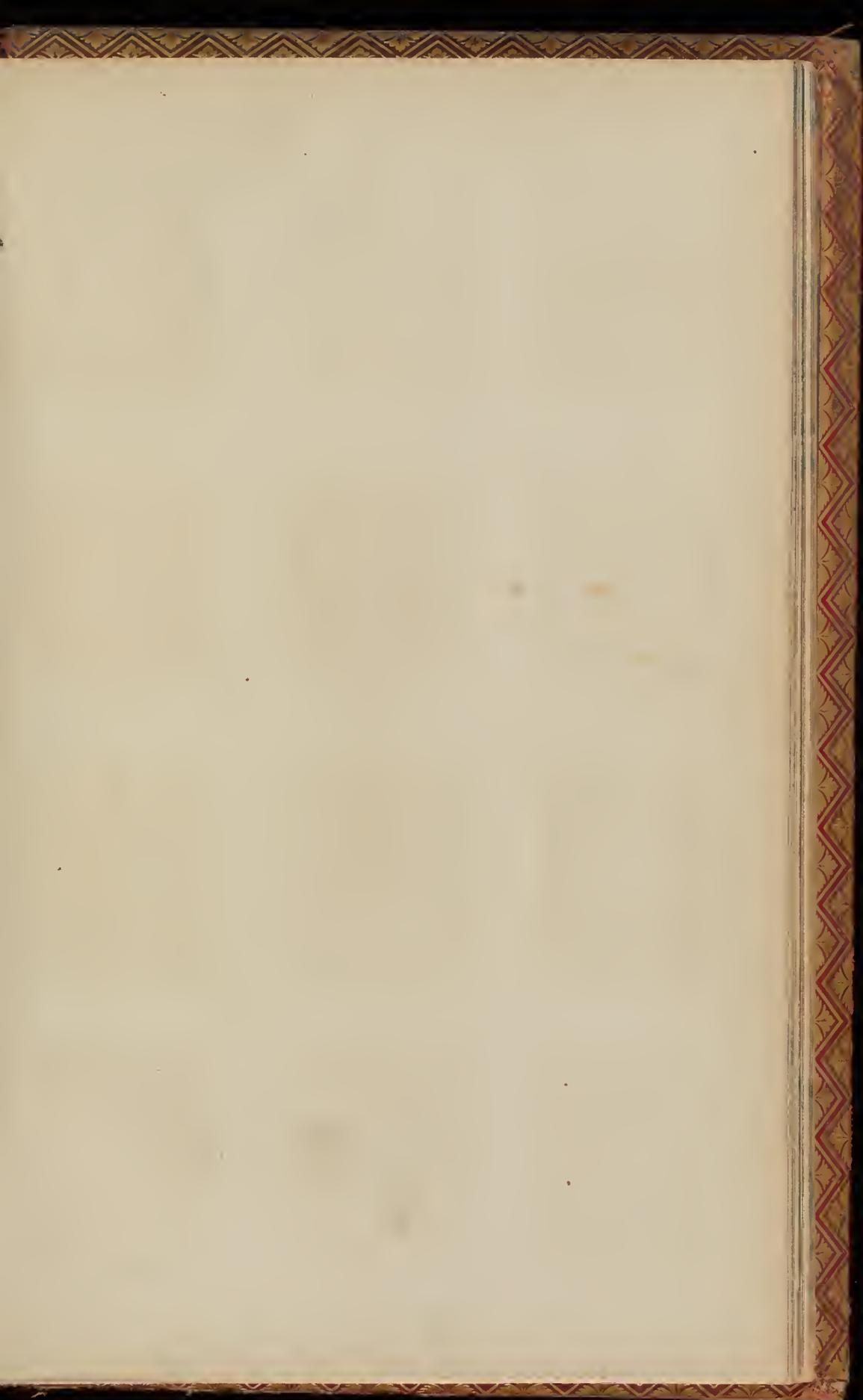


23



24







25



26



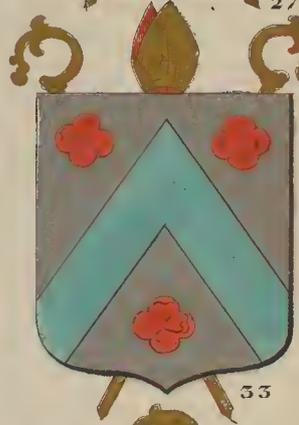
27



31



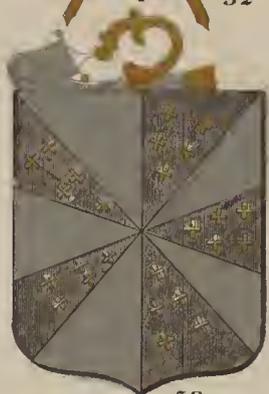
32



33



37



38



39



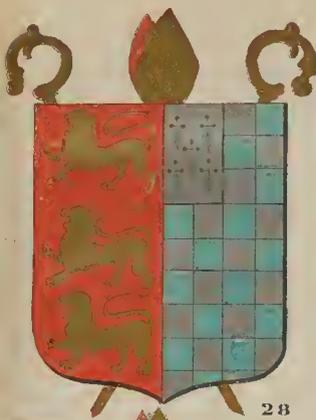
43



44



45



28



29



30



34



35



36



40



41



42



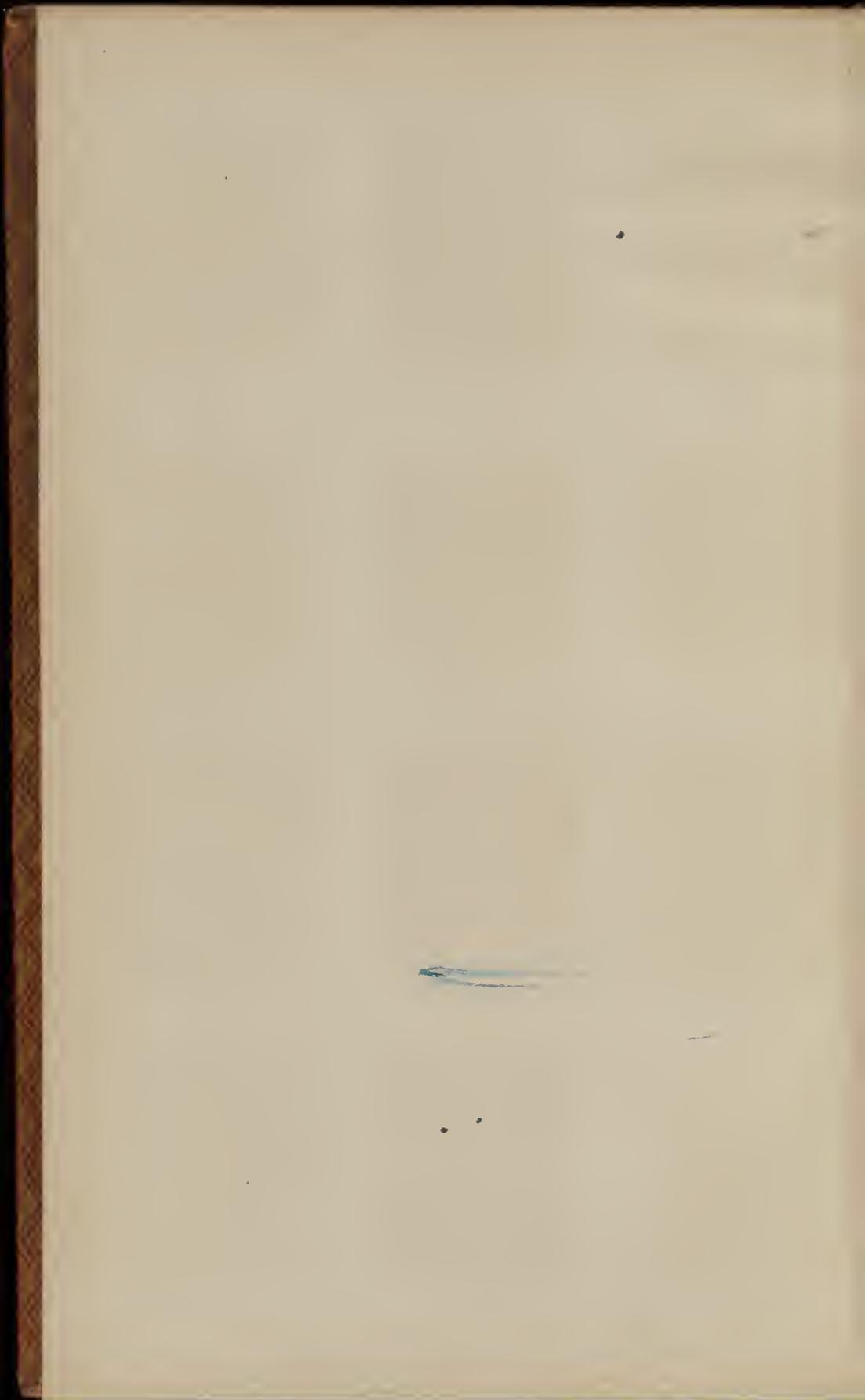
46

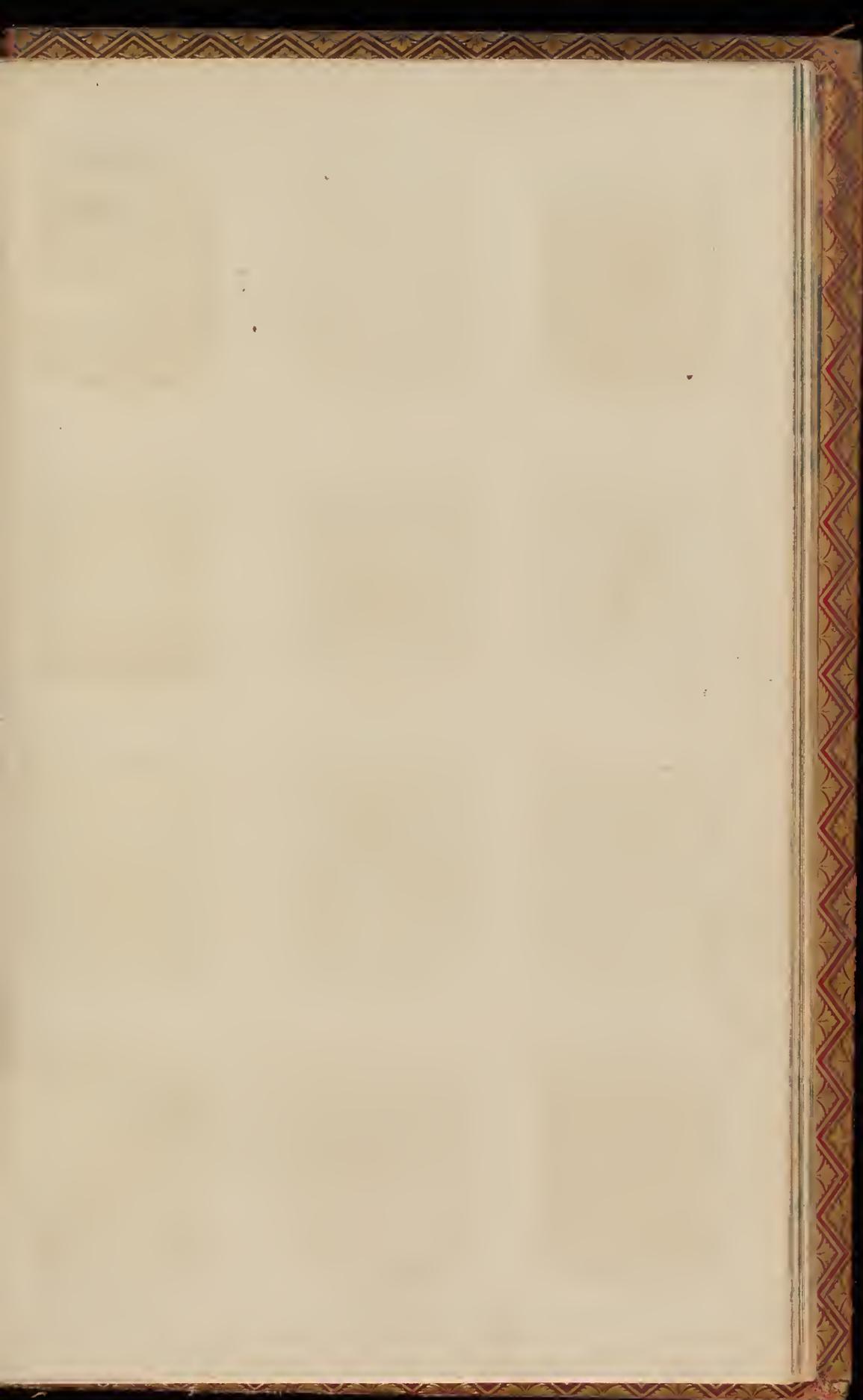


47



48







49



50



51



55



56



57



61



62



63



67



68



69



52



53



54



58



59



60



64



65



66



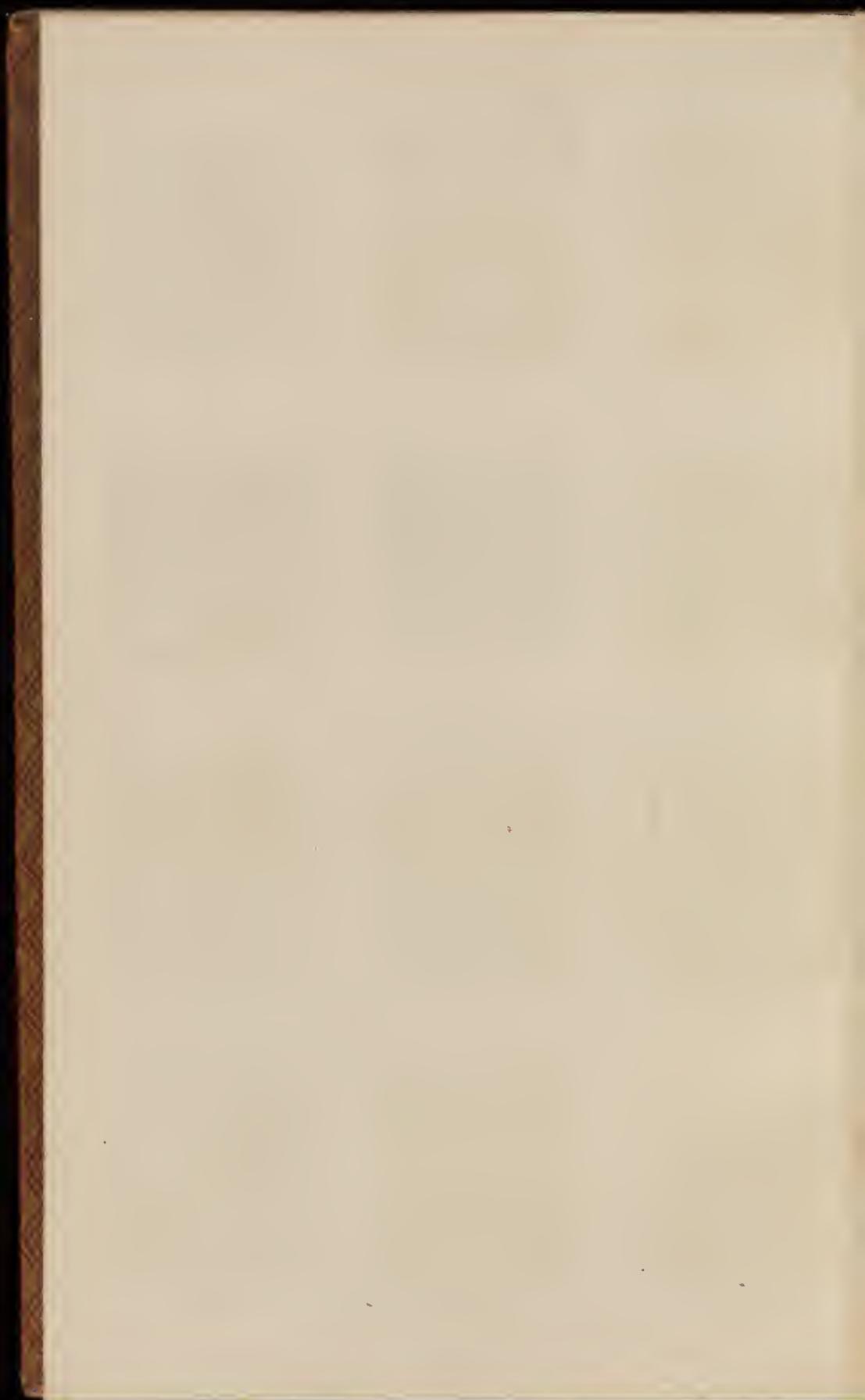
70

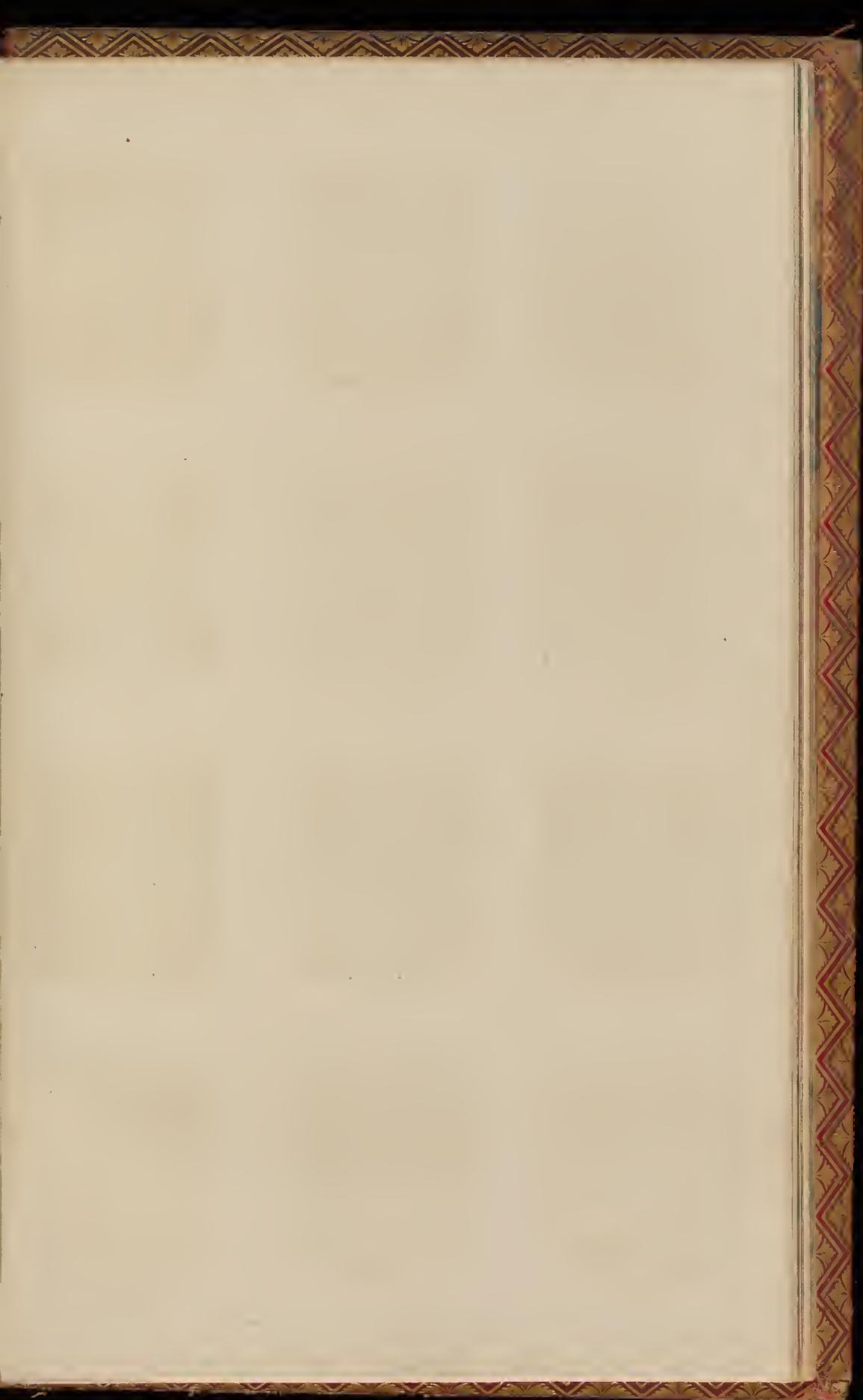


71



72







73



74



75



79



80



81



85



86



87



91



92



95



76



77



78



82



85



84



88



89



90



94

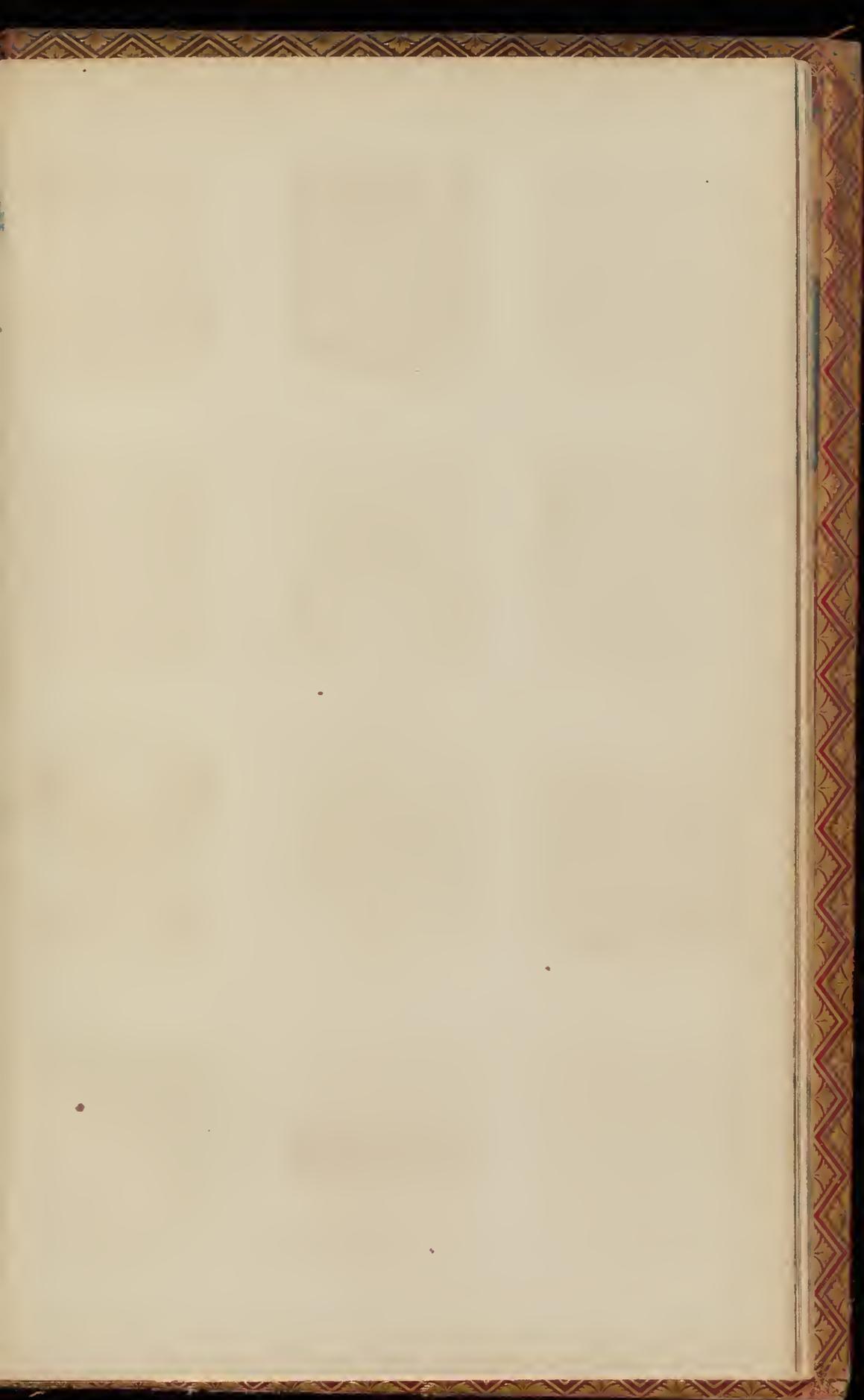


95



96



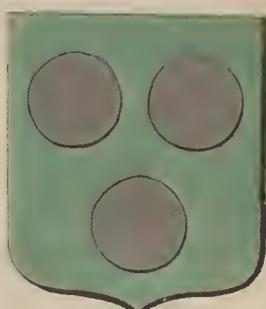




97



98



99



103



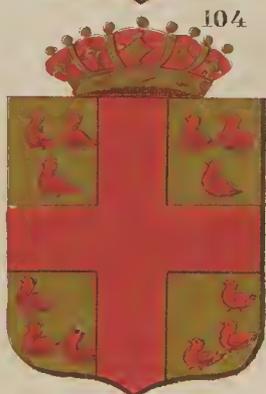
104



105



109



110



111



115



116



117



100



101



102



106



107



108



112



115



114



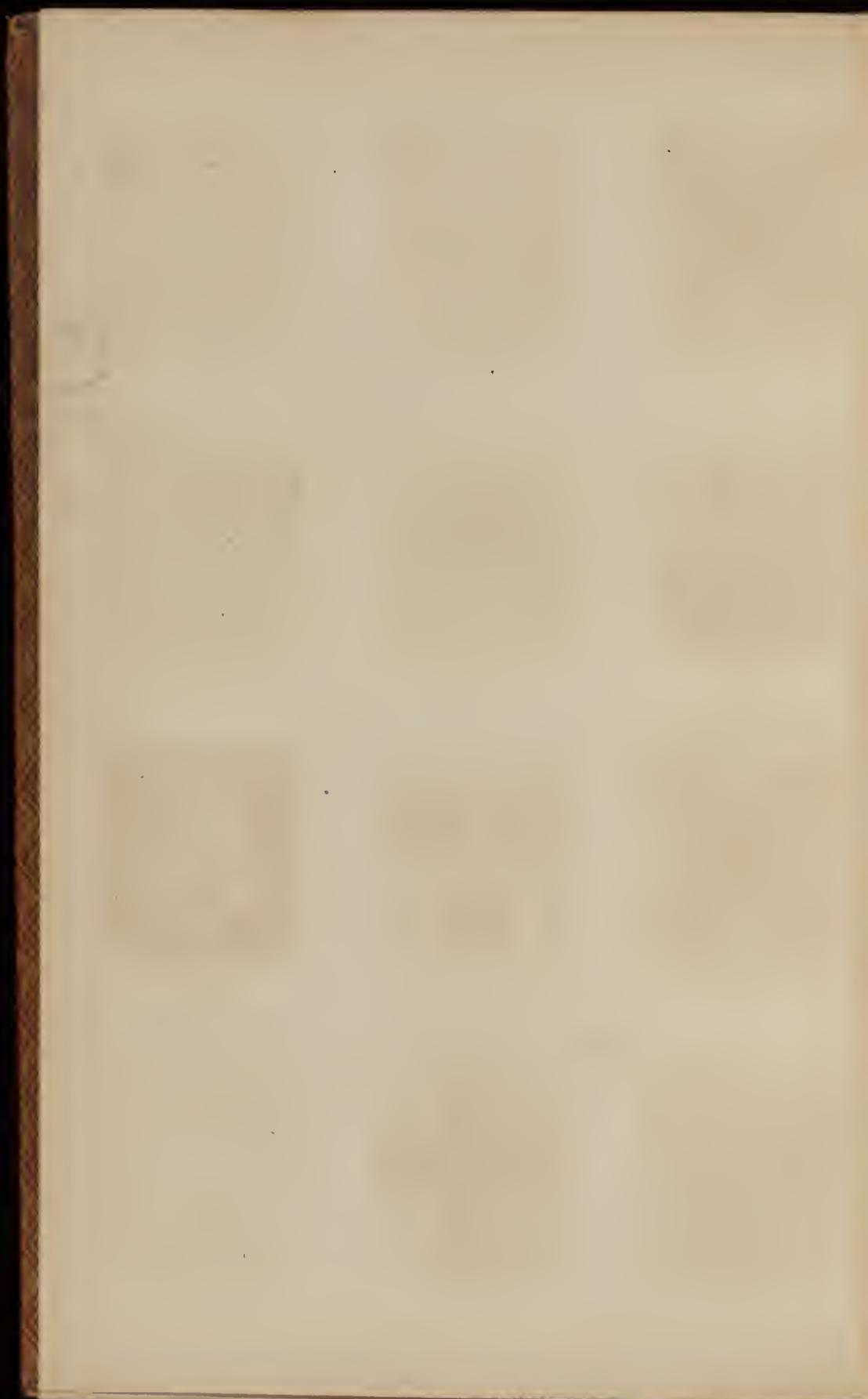
113

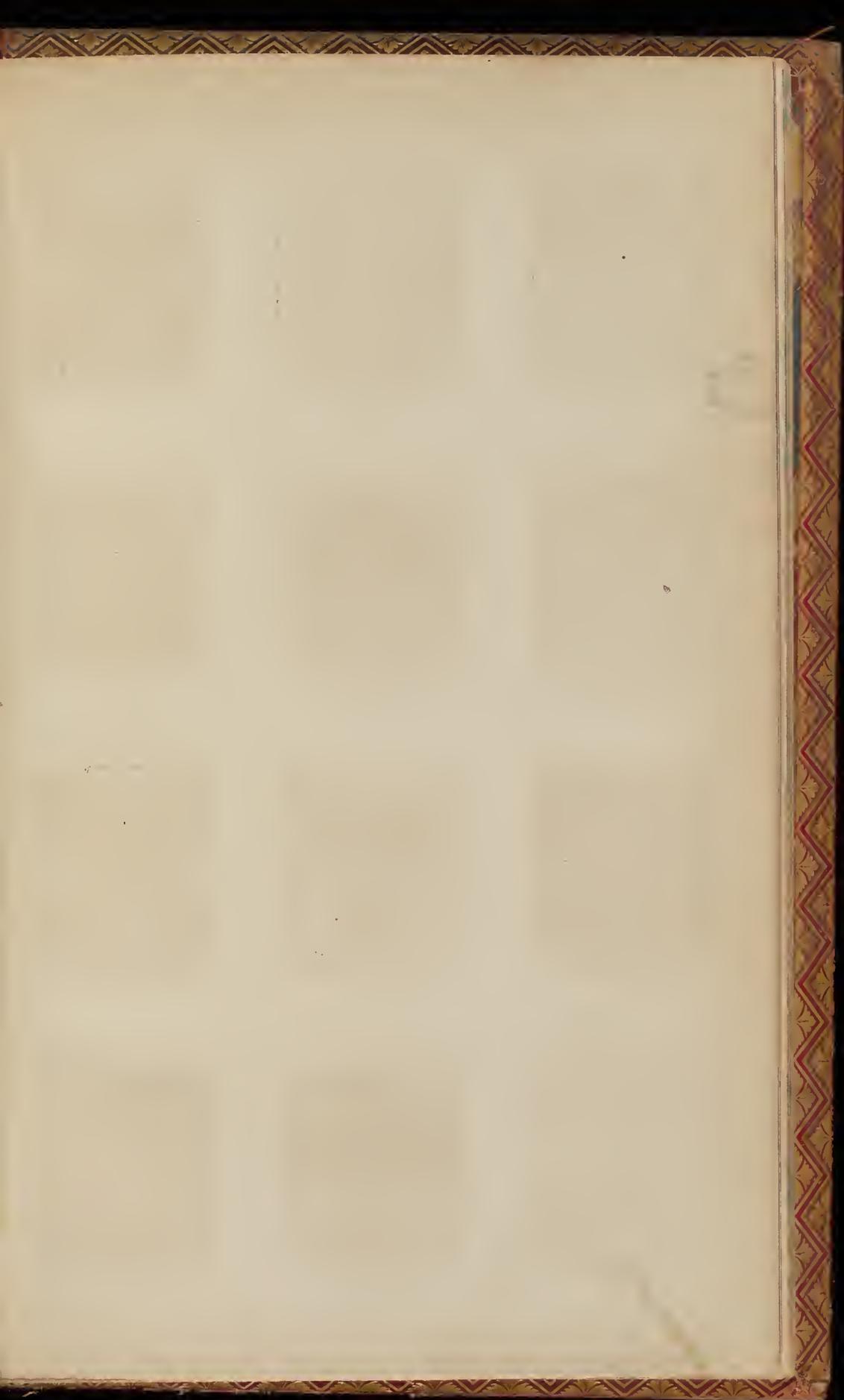


119



120







121



122



123



127



128



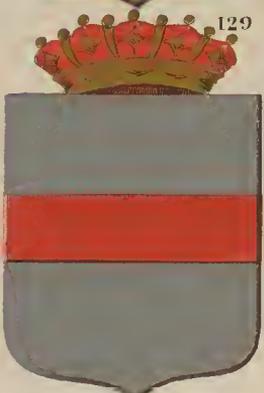
129



155



154



153



159



140



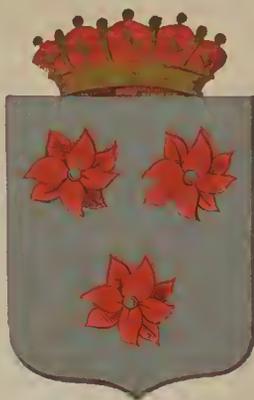
141



124



125



126



150



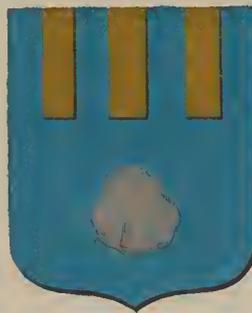
151



152



156



157



158



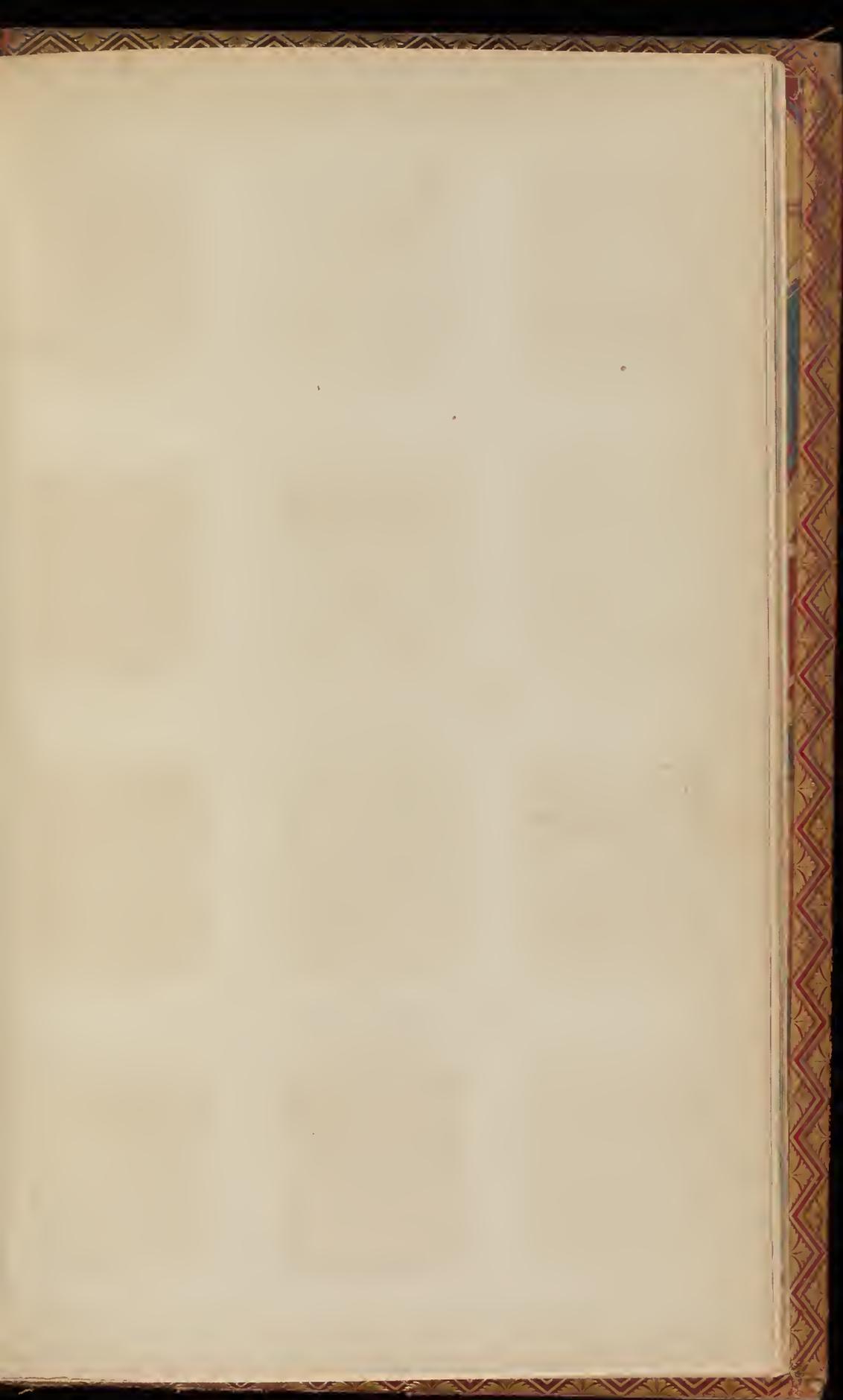
142



155



143





145



146



147



151



152



153



157



158



159



163



164



165



148



149



150



154



155



156



163



161



162



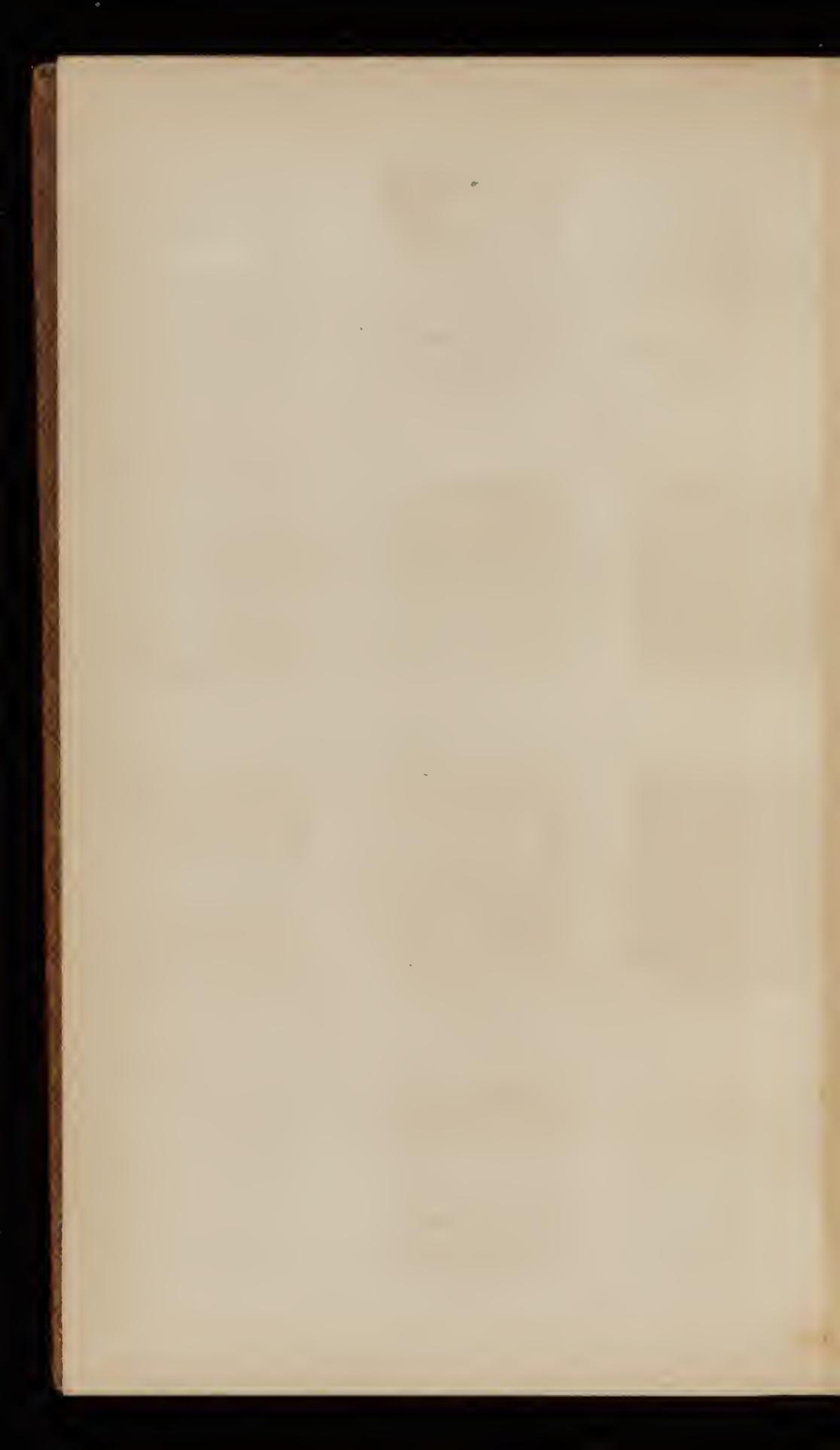
166



167



168



Indication des Armoiries.

1° Des Villes et Communes qui ressortissaient jadis à la Cité de Bruges, —
 2° Des Communes et des (Ambachten), qui étaient sous la dépendance du
 Franc. — 3° De quelques Seigneuries. — 4° État Eclésiastique.

- | | |
|---|--|
| <p>1. Bruges, 2^{me} membre de la Flandre, senatus populus-que Bruggensis.</p> <p>2. État ecclésiastique, 1^{er} membre de la Flandre.</p> <p>3. St-Donaticn.</p> <p>4. Le chapitre de la cathédrale de St-Donat.</p> <p>5. La Prévôté ou la Chancellerie.</p> <p>6. L'Evêché de Bruges.</p> <p>7. Pierre De Corte, 1^{er} évêque.</p> <p>8. Rémi Driutius, 2^{me} »</p> <p>9. Mathieu Lambrecht, 3^{me} »</p> <p>10. Nicolas De Houdion, 8^{me} »</p> <p>11. Charles De Rodoan, 4^{me} »</p> <p>12. Ch. Vanden Bosch, 9^{me} »</p> <p>13. Antoine Triest, 5^{me} »</p> <p>14. Robert De Haynin, 10^{me} »</p> <p>15. Denis Christophori, 6^{me} »</p> <p>16. Fr. De Balliencourt, 11^{me} »</p> <p>17. Servais De Quinkerc, 7^{me} »</p> <p>18. Humbert De Præcipiano, 12^{me} »</p> <p>19. Guillaume Bassery, 13^{me} »</p> <p>20. Jean Caïmo, 16^{me} »</p> <p>21. Henri Van Sustren, 14^{me} »</p> <p>22. Félix Brenacrt, 17^{me} »</p> <p>23. J.-B. De Castillon, 15^{me} »</p> <p>24. René Boussen, 18^{me} »</p> | <p>25. Abbaye des Duncs, ordre de St-Bernard.</p> <p>26. Abbaye d'Eekhoute, ordre de St-Augustin.</p> <p>27. Abbaye de St-André lez-Bruges.</p> <p>28. Abbaye de St-Winoex à Bergues St-Winoex.</p> <p>29. Abbaye de St-Pierre à Oudenbourg.</p> <p>30. Abbaye de ter Doest à Lisseweghe.</p> <p>31. Abbaye de St-Nicolas à Furnes.</p> <p>32. Abbaye de St-Pierre et Paul à Loo.</p> <p>33. Abbaye de Zoetendale à Middelbourg.</p> <p>34. Abbaye de Boudcloo à Gand.</p> <p>35. Abbaye de St-Jean à Ypres.</p> <p>36. Abbaye de St-Martin à Tournay.</p> <p>37. Abbaye de St-Trond à Bruges.</p> <p>38. Abbaye de Spermaillic à Bruges.</p> <p>39. Abbaye de Ste-Godelieve à idem.</p> <p>40. Abbaye de Merckem, près de Dixmude.</p> <p>41. Abbaye à Woestine.</p> <p>42. Abbaye de N.-D. à Bourbourg.</p> <p>43. Abbaye de Ravesbergh.</p> <p>44. Abbaye d'Evershaim, près de Furnes.</p> <p>45. Abbaye de St-Nicolas.</p> <p>46. Abbaye de Macchendendale à Maldegheem.</p> |
|---|--|

136. Viven.
137. Nicuwenhove.

—
138. Roulers.
139. Beveren.
140. Menin.
141. Watou.
142. Watervliet.
143. Hughevliet.
144. Beernem.
145. Asscbrouck.
146. Autryve.
147. Avelghem.
148. Boesinghe.
149. Brouckbourg.
150. Handsaeme.

151. Hooghlede.
152. Cortemarek.
153. Hondshoote.
154. Isegheem.
155. Lekk.
156. Pardo, Seigneur de Mâle.
157. Mâle.
158. Menin.
159. Nicuweapelle.
160. Ruddervoorde.
161. Zweveghem.
162. Warneton.
163. Waumen (Ambacht).
164. Woestync.
165. Wyngenc.
166. Chancellerie de Furnes.
167. Brouckbourg (Ambacht).

LISTE DES SOUSCRIPTEURS.

—

Sa Majesté le Roi des Belges.
 De Muclenaere, Gouverneur de la Flandre Occidentale.
 Monseigneur Louis-Joseph Delebeeque, Évêque de Gand.
 Le Baron De Pelichy, Bourgmestre de Bruges.
 Monsieur J. Dujardin, Échevin »
 Monsieur P. Verhulst, » »
 Monsieur Deleseluze, » »
 Monsieur le Général Borremans.
 Monseigneur le Duc D'Areberg.
 La Bibliothèque de la Députation de la Flandre.
 La Bibliothèque de la ville de Bruges.

BRUGES.

MM.

Acton.
 J. O. Andries, chanoine.
 G. Arents de Berteghem.
 Augustinus.
 Avanzo-Torreborre.
 Barvoet, secrétaire.
 Bauwens, conseiller de la ville.
 Charles Benninck.
 Benninck-Rudd.
 L. Bidaert-De Brouwer.
 Alp. Bogaert, imprimeur.
 L. Bogaert-Hardi.
 P. Borre.
 P. Bouchez.
 Bouwaert, notaire.
 C. Brasseur.
 Breynaert, prêtre.

MM.

Bruggeman, conservateur des hypo-
 thèques.
 L. Brunel, président du séminaire.
 L. Buylaert, docteur en médecine.
 L. Busschact-De Jaegher.
 Buys, docteur en médecine et en chi-
 rurgie.
 Cailliau, pharmacien.
 J.-D. Carroen, huissier.
 H. Caroen.
 Carpentier, maitre-d'hôtel.
 J. Callewaert, peintre.
 Carton, directeur de l'institut des
 sourd-muets.
 J. Casteleyn, peintre.
 Chantrell-De Stappens, conseiller de
 la ville.
 Me^{lle} Charlier.
 L. Claeys, sellier.

MM.

L. Claeys, clercq de notaire.
Clacysens, chirurgien.
J. Claerhout, notaire.
A. Colens, avoué.
F. Colens, secrétaire.
H. Colens-Hoys.
Colson, vicairc.
Cools-Uzé.
Coppicters, président du tribunal.
Coppicters T'Wallant, conseiller de la ville.
J.-B. Coppicters.
Eug. Coppicters-Beguine.
A. Coppicters-Beguine.
M^{me} Coppicters.
Couvent Anglais.
C. Cruysman.
Despret.
G. Deys.
Le baron De Vrière, conseiller de la ville.
D'Ilanins de Moerkerke Outryve.
Alex. D'Ilanins de Moerkerke.
D'Ifont-De Schietere.
Le chevalier D'Hooghe de la Gaugeric.
D'Hauw-Van Wambeke.
F. Dujardin.
Ed. Dujardin.
Durieu, directeur de l'institution St-Louis.
De Bie-Do Westvoorde.
De Blauwe, chanoine.
De Breuck, chanoine.
Le chevalier De Brouckere.
De Brouwer, docteur en médecine.
Le vicomte De Croeser-De Berges.
J. De Croeser-Van Caloen.
Ch. De Croeser-Van Hoogbrouck.
E. De Crombrugghc-De Picquendale.
A. De Crombrugghc.
De Foor, juge.
De Genellis.
De Gheldere, chanoine.
De Grave, peintre.
De Grave, secrétaire.
E. De Lescluze-Terlinck.
De Madrid-D'Hooghe.

MM.

De Melgar-Coppicters.
De Meulemeester-De Brabander.
De Meyer, docteur en médecine et en chirurgie.
C. De Moor.
Le vicomte De Nieulant.
De Nys, peintre.
Le baron Peellaert-Steenmacre, conseiller de la ville.
De Penaranda-Simon.
Ch. De Penaranda, cons. de la ville.
De Ridder-Van Zuylen.
De Roo-Collette.
Le chevalier De Schieter-Lophem.
L. De Schietere-Lophem.
M^{me} De Schietere-De Blauwe.
J. De San.
J. De Schiepper.
Le chevalier De Smet-Savage.
De Smet-Van Caneghem.
A. De Smit, curé.
De Vestel-De Lille.
De Vuyst, agent d'affaires.
De Vos-Rielant.
De Witte, avoué.
De Wree, dite Verranneman-Beguine.
De Wolf, pharmacien.
De Wulf-Anthierens.
De Wulf-Versavel.
Engelbert-Thonct.
C. Fracys, avocat.
N. Gillebaert.
Gilliodts.
Gilliodts, vicairc.
Gothals, membre de la députation de la Flandre.
Gothals, conseiller de la ville.
Le comte Gothals-Peesteen.
Georges d'Epinoy, colonel.
Grossé-Van Houtte.
D. Heene, chanoine.
E. Hermans, juge de paix.
J. Hocke.
Jackson, instituteur.
Jacqué, notaire.
J. Jonckheere.
H. Jonckheere.

MM.

F. Joos De Ter Beerst.
Jooris-De Vos.
M^{me} Jooris-Moentack.
H. Junner.
Kempis, brasseur.
M^{me} Lambrecht, née Mulier.
Lambrecht, docteur en médecine.
Leyds-De Schoolmeester.
Lecocq, chanoine.
Lefebure, prêtre.
La douairière Legillon de Basseghem.
C. Lombært-Gillon.
E. Louwage.
Lützenrath, horloger.
J. Loverius.
Maes, vicair.
J. Malcfait.
J. Maertens.
Macquet, instituteur.
Mast, inspecteur du cadastre.
Meyns-Michot.
J. Michiels, sculpteur.
Mortier-De Stappens.
Moulaert, greffier.
Mengal.
P. Mys, orfèvre.
A. Naert.
L. Neyt.
Noos, peintre.
J. Norry.
P.-A. Pavot.
Peesteen-Lampreel.
M^{no} Peesteen-D'Hooghe.
Le chevalier Peers, conseiller de la province.
Pirardt, prêtre.
J. Poppe, lieutenant.
Prignot, recev. de l'enregistrement.
Priem, archiviste.
Rapaert-De Grass.
Marin Rapaert.
B. Roels.
F. Roels, avocat.
G. Roels.
Ed. Roels-Bauwens, avocat.
M^{me} Roussel.
Rykwaert, chanoine.

MM.

Sacré, capitaine.
Ch. Serweytens.
Thibault de Boesinghe.
H. Timmery.
Thomas, conseiller de la ville.
C. Vereouteren-De Cock.
Verduyssen, dir. de l'enregistrement.
Verheecke, vicair.
J.-J. Vermeire.
Versavel, curé.
Alb. Verstraete.
L. Veys.
Eug. Veys.
J. Vervisch.
La baronne Van Borsssele-Simon.
Van Caillie, notaire.
Van Caloen, président de l'Académie.
Ch. Van Caloen, juge.
Van Caloen-De Potter.
Van Caloen, avocat.
Van Coillie, curé.
Van Hamme-De Stampershoucke.
J. Van Hamme.
Le baron Van Hoogbrouck de Mooroghem.
Van Hollebeke, directeur de l'abattoir.
Van Hollebeke, peintre.
Van Houver, curé.
L. Van Lede-Donny.
Van Nieuwenhuyze.
Van Ockerhout-Van Caloen.
Le chevalier Van Outryve-d'Ydewale, conseiller de la ville.
J. Van Paris.
Ch. Van Steenkiste.
Van Siclegem-Questier, notaire.
La douairière Van Tieghem de ter Hoye.
C. Van Troys, secrétaire.
Van Vyve, greffier.
Le baron Van Zuylen-Van Hamme.
Le baron Van Zuylen-Van Nyevelt.
Guido b^{on} Van Zuylen-Wauwermans.
Le baron Van Zuylen, curé.
Le baron Van Zuylen-De Moerkerke.
Vande Castele-Werbrouck.
Th. Vande Walle-Van Zuylen.
Vande Walle-De Gheldere, avocat.

MM.

A. Vanden Bogaerde.
B. Vanden Busche, prêtre.
M^{me} la douairière Vander Haeghe.
Vanden Peereboom, membre de la
délégation provinciale.
Vander Beke-De Cringhen.
Vander Ghote.
Vander Ghote, brasseur.
Vander Hofstadt-Goddyn.
Vander Hofstadt-Dujardin.
Vander Hofstadt-Maes.
Vander Linde.
M^{me} Vander Plancke.
Wemaer, prêtre.

GAND.

F. Borluut.
Brisaert.
Colens, huissier.
D'Hane-De Potter, sénateur.
De Deckere, chanoine.
Le chevalier Venet-De Vooghd.
De Groot.
Le chevalier De Koninck.
De Mulder, président du sémi-
naire.
De Smet, fabricant.
Le comte de Thiennes, de Rumbke.
Geldhof, juge.
Hélas D'Iludeghem, chanoine.
Monseigneur Morel.
Ongena, graveur.
Rocls, premier président de la Cour
d'Appel.
Saney, juge.
Le chevalier Soenens-Van Zuylen.
Vergauwen.
F. Vergauwen.
Van Bevernage, lithographe.
Van Caloen-Van Caloen.
P. Van Tieghem.
Vande Walle.
Van Saeghem.
Le baron Van Zuylen van Nyevelt.
Wauters, docteur en médecine.
Wauters, fabricant.

BRUXELLES.

MM.

Carpentier.
De Berth, avocat.
De Rume, capitaine.
De La Coste, ex-gouverneur.
L. Gailliard-Delwarde.
Robert.
Soudain de Niederwerth.
Roussel.
Van Dale, Libraire.
Le chevalier Van Male.
Zeghers.

COURTRAI.

C. Coucke, avocat.
Ch. Bethune, bourgmestre.
L. De Bien, cons. de la province.
Dela Croix, secrétaire.
De Sphodt.
H. Goddyn.
Eug. Joos de ter Beerst.
Van Cutsem.
Van Cleenput.
Vanden Dorpe.
Vander Beke-Beck.

MALINES.

Dutryeu, avocat.
Hanicq, imprimeur.
Lauwers, président du séminaire.
Pleus, peintre sur verre.
Van Deuren de Damas.

YPRES.

De Moucheron.
Madame la douairière Hendryk.
Nounkele, principal au collège.
Van Outrive, curé.
Alp. Vanden Peereboom, conseiller de
la province.

OSTENDE.

Dierykx, orfèvre.

MM.

J. De Bonings.
De Muyttenaere, vicaire.
L. Den Duyts.
Th. Hamman.
Heene, professeur au collège.
Holvoet, receveur de l'enregistrement.
Iluge, orfèvre.
Lantswert.
Michiels-Janssens.
C. Salzgeber.
Samin.
Vermeersch, imprimeur.
Van Caillie, notaire.
J. Van Iseghem, échevin,
Vander Inshooten.

NIEUPOORT.

Cambier, capitaine du génie.
Goddyn, curé.
F. Van Baeckelen, pharmacien.

FURNES.

A. Borry, président du tribunal.
De Spot, juge.
Du Prez, commissaire de district.
J. Hanssens, receveur de l'enregistrement.
P. Mahieu-Oliviert, docteur en médecine.
Morel, principal du collège.
Oliviers, bourgmestre.
Th. Ronce.
Vande Velde, procureur du roi.

—
Madame De Koenig, née Lebailly, à Paris.

Le D. Waagen, à Berlin.
Le baron Vanden Bogarde, à La Haye.
G. Steinman Steinman, écuyer en Angleterre.
George Robert Morgen, écuyer, en Angleterre.
Lady Glamis, à Écosse.
Steyaert, à Lille.
Le baron Gilles-De Pelichy, à Anvers.

Vander Haegen, à Anvers.
Malou, chanoine, à Louvain.
Le baron D'Ingelmunster, à Ingelmunster.
Baert-Van Neste, à St-Michel.
Brown, capitaine à Sainte-Croix.
Clacys, notaire à Oostcamp.
Cent, contrôleur à Thielt.
Clerck, à Blankenberghe.
J.-B. Colens, receveur, à Eecloo.
P. Coucke-Van Biesbrouck, à Saint-Pierre.
Goupy de Beauvolers, bourgmestre, à Sainte-Croix.
Degobert, à Blankenberghe.
De Flou, curé, à Houffave.
Denaux de la Haye, à Dixmude.
Le Baron De Negri, à Oostcamp.
Le Baron De Peellaert, à Ste-Croix.
L. De Poorter, curé, à Ingelmunster.
De Stappens de Nieuwenhove, à Eecloo.
De Schietere, conseiller provincial, à Kerkhove.
De Snick, bourgmestre, à Couckelacre.
Evaert, bourgmestre, à Ghistelles.
Ch. Hanssens, receveur, à Watou.
Hatse, bourgmestre, à Zedelghem.
Jacobsens, à Beernem.
Jooris-Borre, à Oostcamp.
J. De la Fontaine, curé, à Oostduynkerke.
Ch. Lehouck, à Eecloo.
P. Ramaut, curé, à Hulste.
Sacré, à Heyst.
Sengier, notaire, à Wyngene.
Schmit, vicaire, à Dixmude.
Van Elslande, notaire, à Stallhille.
Verkooren, à Maldeghem.
Van Hamme, vicaire, à St-George.
Vander Ghote, conseiller provincial, à Elverdinghe.
Van Neste, à St-Michel.
Van Severen, juge-de-paix, à Ghistelles.
Vuyksteke, conseiller provincial, à Ghuwe.
Wellens, ingénieur, à Mons.

TABLE DES MATIÈRES.

		PAGES.
	Avant-propos.	1
PREMIÈRE PARTIE.		
CHAPITRE	I. Bruges.	5
»	II. Aggrandissements successifs de la ville de Bruges . .	10
»	III. Le Bourg.	14
»	IV. IV. L'Hôtel-de-Ville.	17
»	V. Maison de l'ancien greffe	24
»	VI. Le Franc	26
»	VII. La Prévôté dite s' <i>Gravens-Heerschip</i> . — L'ancienne Prison, dite <i>het Steen</i> . — Cour Féodale. — Seigneurie de Syssecle. — Seigneurie dite <i>den Houtschen</i>	53
»	VIII. La Tour de la Halle ou le Beffroi	40
»	IX. Académie de Peinture, Sculpture et Architecture, autrefois <i>Loge des Brugeois (Poorters-Loge)</i>	52
»	X. La Halle aux Draps.	62
»	XI. Balance de la Ville	64
»	XII. Maison de Pesage pour le Fer, (<i>Yzer-Weeghuys</i>). . .	65
»	XIII. Cour du Prince	66
»	XIV. Hôtel de la Monnaie.	67
»	XV. Chambre des Comptes	68
»	XVI. Le Bureau de la Douane	69
»	XVII. La Bourse.	70
»	XVIII. La Maison des Orientaux	72
»	XIX. Hôtel ou Maison des Espagnols	73

CHAP.	xx. Hôtel des Castellans.	74
"	xxi. Etablissements des Irlandais et des Ecosais.	74
"	xxii. Hôtel des Portugais.	75
"	xxiii. La Maison Consulaire des Anglais.	76
"	xxiv. Hôtel des Florentins.	77
"	xxv. Hôtel de Gènes.	78
"	xxvi. Hôtel des Biscayens.	80
"	xxvii. Hôtel de France ou <i>la Halle de Paris</i>	81
"	xxviii. Les Bartons — Hôtel de ceux de Lueques	82
"	xxix. Les Maisons Consulaires des Turcs et de ceux de Smyrne	85
"	xxx. Maison de refuge du Comte Baudouin.	85
"	xxxi. Le Corps de Garde de la Place du Vendreli	84
"	xxxii. Hôtel des Sept Tours, autrement nommé : <i>Domus</i> <i>Malleana</i>	86
"	xxxiii. La Maisoin de Damhouder.	87
"	xxxiv. Hôtel de Lessinghe	87
"	xxxv. Hôtel Boyemswal.	87
"	xxxvi. Hôtel de Middelbourg	88
"	xxxvii. Hôtel dit de <i>Cuba</i>	88
"	xxxviii. Le Château surnommé <i>Ommelenpompe</i>	89
"	xxxix. Hôtel de Bavière.	89
"	LX. La Maison de Gruuthuyse	90
"	LXI. Hôtel de la famille de Pitthem.	91
"	LXII. Hôtel de Charleroi	92
"	LXIII. Hôtel de la Seigneurie d'Uytkerke.	95
"	LXIV. Hôtel de la Torre.	95
"	LXV. Hôtel de Ghistelles.	94
"	LXVI. Le Château de la famille de Clèves au Houtmarck.	94
"	LXVII. Hôtel de St-Pol.	95
"	LXVIII. Hôtel de Dudzeele	96
"	LXLX. Mont-de-Piété et de Charité	96
"	L. Hôtel de Watervliet.	97
"	LI. Hôtel Spinola.	98
"	LII. Maisons particulieres avec Bas-reliefs.	99
"	LIII. Le Local, dit <i>Water-Huys</i>	102
"	LIV. La Maisou de Détention, dite <i>het Rasphuys</i>	105

CHAP.	LV.	Abattoir	407
»	LVI.	Cathédrale de Saint-Donat.	408
»	LVII.	Eglise de Saint-Sauveur, aujourd'hui Cathédrale . . .	150
»	LVIII.	Eglise de Notre-Dame	174
»	LIX.	Ancienne église de Sainte-Walburge	216
»	LX.	Eglise de Saint-Jacques.	250
»	LXI.	Eglise de Saint-Gilles, aussi nommée <i>Bachten-Dyck</i> . . .	255
»	LXII.	Eglise de Saint-Anne	268
»	LXIII.	Nouvelle église de Sainte-Walburge, primitivement église des Jésuites	280
»	LXIII.	Eglise de Sainte-Catherine, aujourd'hui de la Made- leine.	292
»	LXIV.	La Crypte de Saint-Basile (<i>Vonte-Capelle.</i>), et la Cha- pelle du Saint-Sang.	297
»	LXV.	Chapelle de Saint-Amand	509
»	LXVI.	Chapelle de Saint-Christophe.	544
»	LXVII.	Chapelle de Saint-Georges (<i>Saint-Jooris-Steeger</i>) . . .	545
»	LXVIII.	Chapelle de Saint-Pierre	544
»	LXIX.	Chapelle de Sainte-Catherine	515
»	LXX.	Chapelle de Saint-Jean	517
»	LXXI.	Chapelle du Saint-Sacrement	519
»	LXXII.	L'abbaye d'Eekhout	521
»	LXXIII.	L'abbaye des Dunes	528
»	LXXIV.	Couvent des RR. PP. Récollets.	554
»	LXXV.	Couvent des Dominicains	541
»	LXXVI.	Couvent des Augustins	549
»	LXXVII.	Couvent des Capucins	557
»	LXXVIII.	Couvent des Carmes, dit Frères de Notre Dame. . . .	565
»	LXXIX.	Couvent des Chartreux	566
»	LXXX.	Couvent des Carmes Déchaussés	568
»	LXXXI.	Les Alexiens ou Frères Cellites.	571
»	LXXXII.	Abbaye de Saint-Trond (<i>Trudo Herssen</i>).	572
		Abbaye de Sainte-Godelieve, dite de N.-D. de la Paix. . .	572
		Abbaye de Sainte-Claire, dite des Urbanistes	575
		Abbaye dite <i>Hemelsdale</i>	574
		Abbaye de Spermaille (Spermalgen)	575
»	LXXXIII.	Couvents de Femmes — Béguinage	576

	Les Sœurs Noires de Bethel (<i>Kastagneboom-nonnen</i>)	377
	Maegdendale plus tard connu sous le nom de <i>Betagne</i>	378
	Sœurs Grises, dites de Sainte-Elisabeth	378
	Les Colettines ou Claristes.	379
	Les Carmélites de Sion	380
	Chartreuses, dites de Sainte-Anne au Désert	380
	Les Annonciades ou Sœurs Rouges.	381
	Engeldale, autrement nommé Couvent des Jacobines	382
	Sœurs de la Conception, dites du Saint-Esprit	385
	Couvent de Sarepta	384
	Les Carmélites Déchaussées, dites Thérésiennes	385
	Les Pénitentes ou Capucines	386
	Les Nonnes Anglaises de Saint-François	387
	Le Couvent Anglais	387
	Les Maricoles	391
	Couvent des Apostolines.	391
	Sœurs de Charité	392
	Les Rédemptoristes	392
»	LXXXV Hospices. — Hôpital Saint-Jean	393
	Hôpital de la Madeleine.	395
	Hospice et Chapelle de Notre Dame des Aveugles	395
	Hospice ou Hôpital de Notre Dame de la Poterie.	396
	Hospice de Saint-Julien	397
»	LXXXVI. Maisons-Dieu (<i>Godshuizen</i>).	398
»	LXXXVII. Chapelles et autres Institutions Religieuses	403
»	LXXXVIII. Établissements d'Instruction	407
»	LXXXIX. Confréries et Sociétés	415
»	xc. Tableau des Corps de Métier	417

DEUXIÈME PARTIE.

Exposé Chronologique de l'Histoire de Bruges	421
--	-----

TROISIÈME PARTIE.

Biographie des Brugcois les plus Célèbres.	446
Liste des Bourgmestres.	461

Bourgmestres et Conseillers	463
Explication des Blasons	467
Liste des Souscripteurs.	470

FIN.

ERRATA.

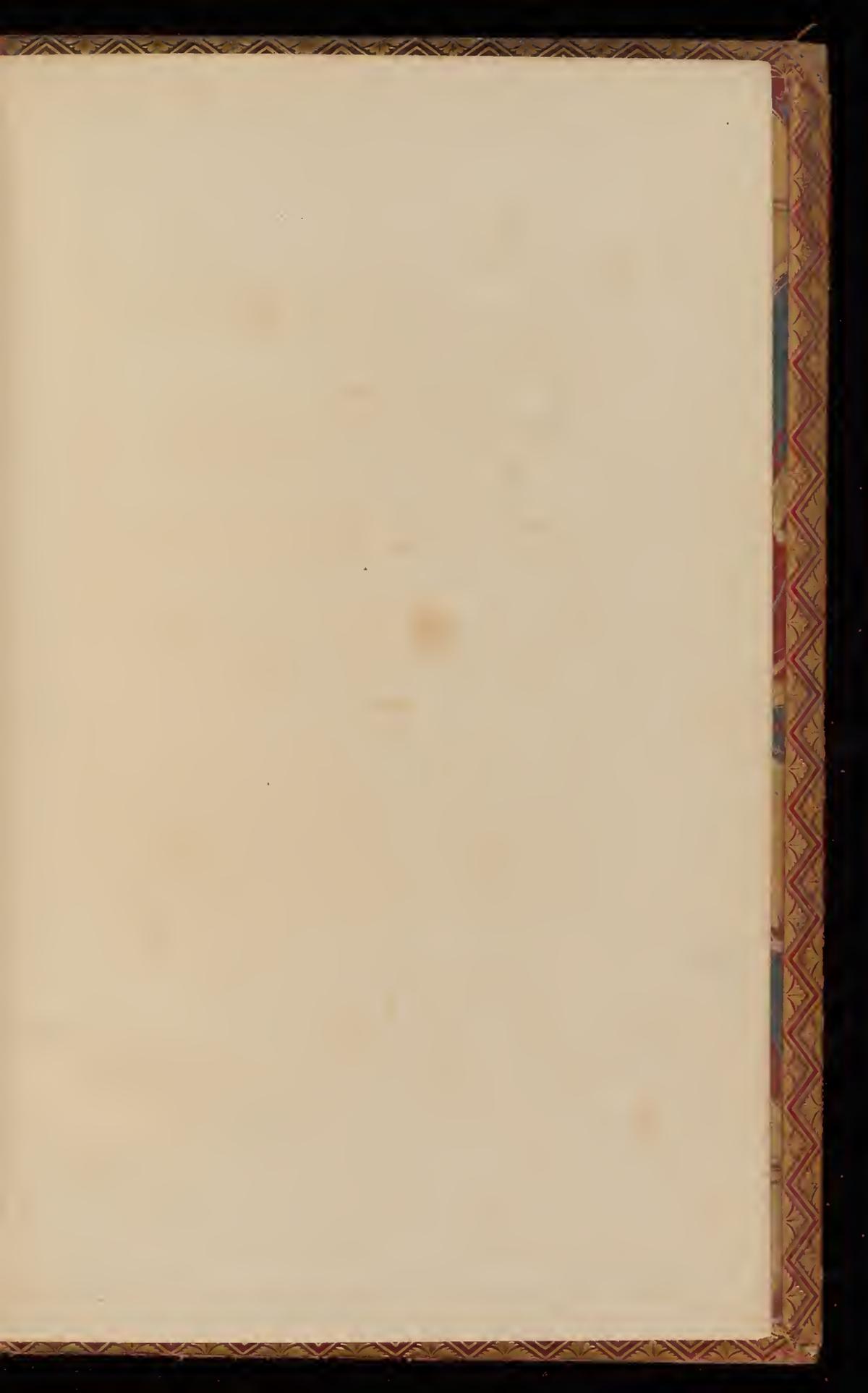
Page 62. — Ligne 5. — Au lieu de lire : *Sur les remparts*, lisez : *sur les anciens remparts*.

Page 164. — Ligne 28. — Au lieu de lire : *Fabrique de papier*, lisez : *Filature de coton*.

Page 128. — Ligne 20. — Au lieu de lire : *Prévôt*, lisez : *Chancelier*.

Page 170. — Ligne 14. — Au lieu de lire : 71, lisez : 82.

Page 368. — La dernière ligne de cette page doit être suivie de ces mots, qui terminent la phrase : *Un impasse*.



Week no 13

Score 07

